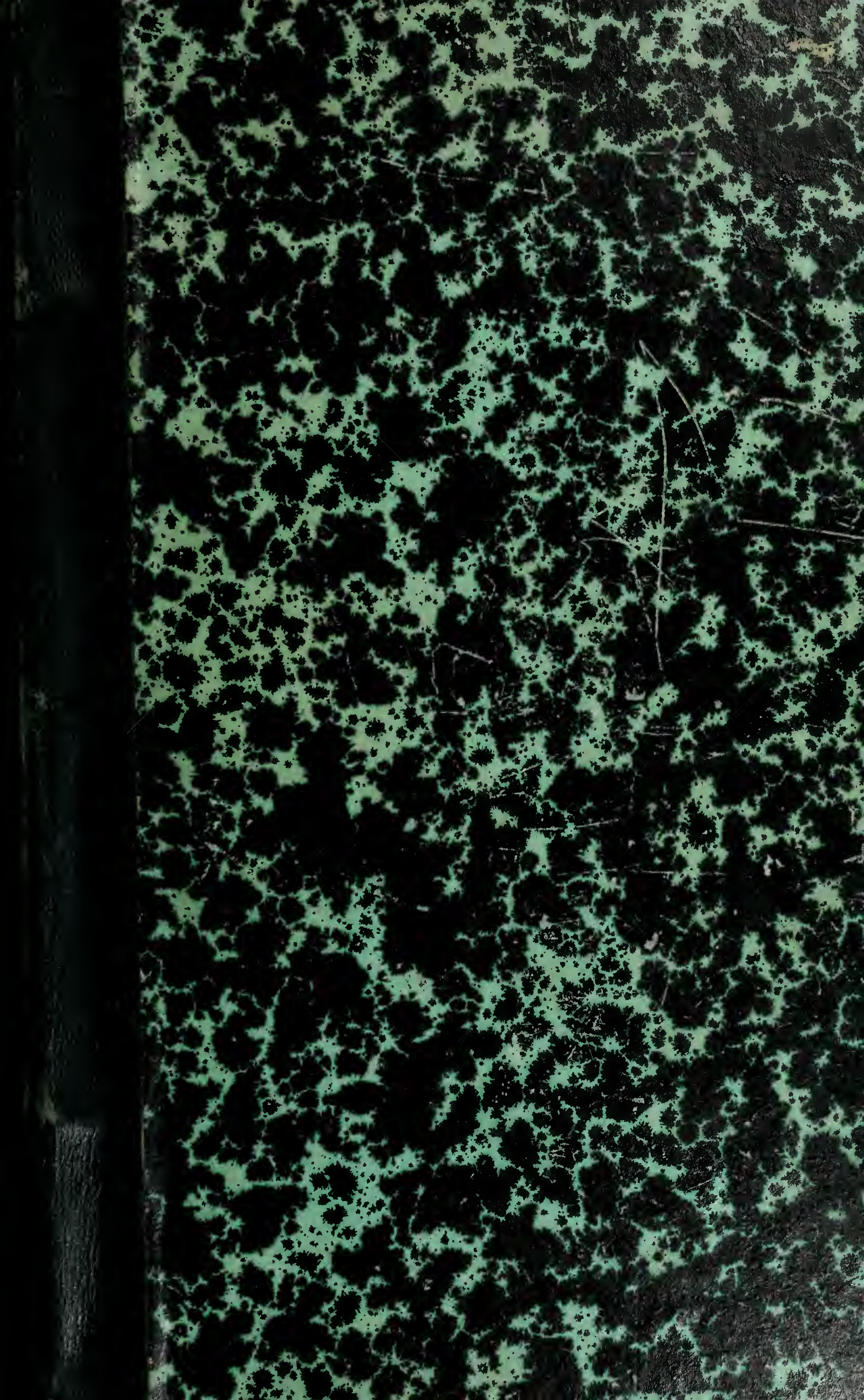
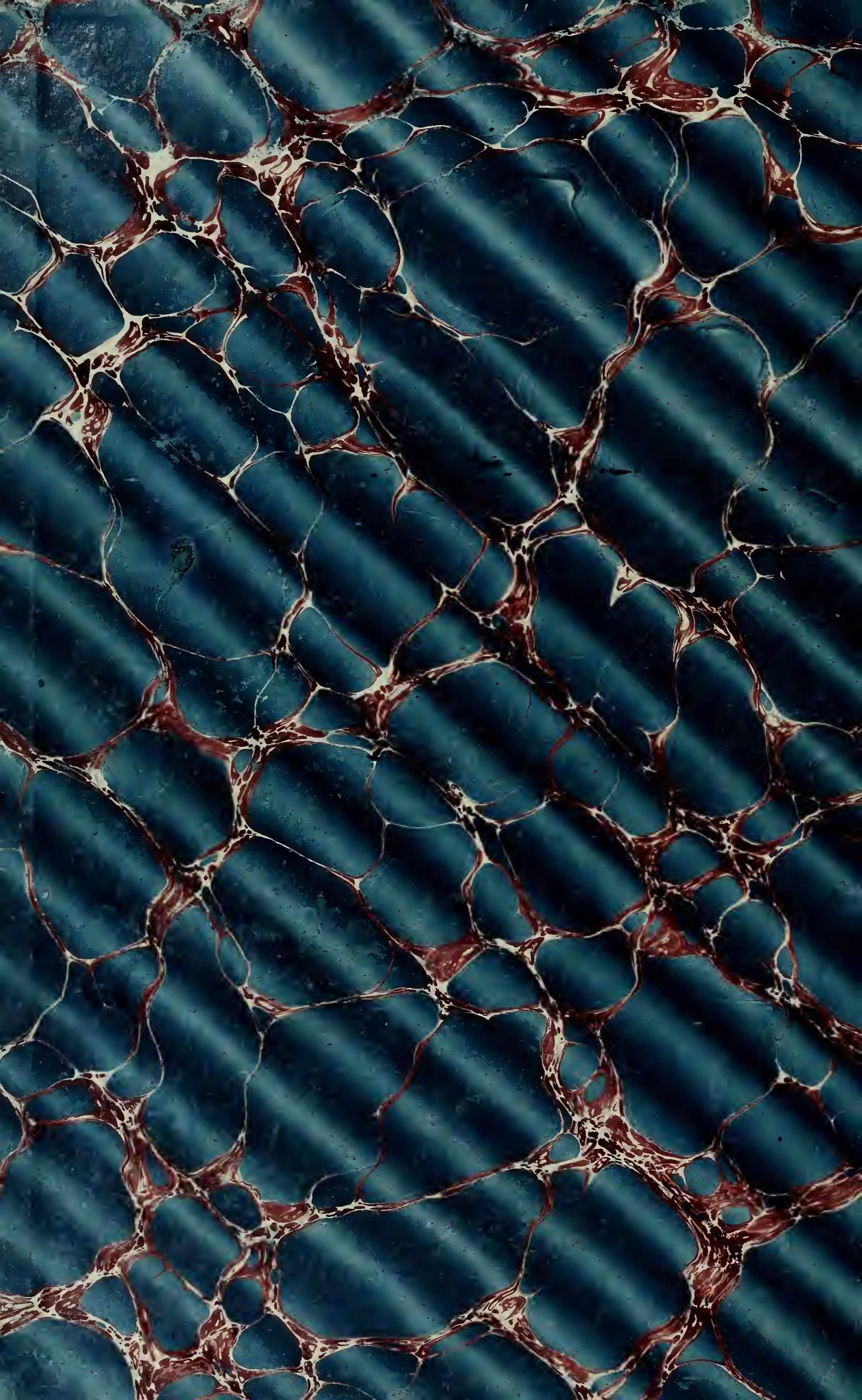






LA

GRACE DE DIEU

TOME Ier

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

ADOLPHE D'ENNERY

LA

GRACE DE DIEU

TOME Ier



PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

LA GRÂCE DE DIEU

Par ADOLPHE D'ENNERY



JULES ROUFF et Cie, éditeurs, 14, Cloître Saint-Honoré, à Paris.

LA

GRÂCE DE DIEU

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

PREMIÈRE PARTIE

LA SÉPARATION

I

L'AVALANCHE

Un coup de feu retentit dans la montagne.

Presque au même instant, cinq ou six chamois affolés vinrent, dans leur fuite, jeter le désordre parmi quelques dizaines de chèvres que gardait, sur un chemin escarpé, une jeune fille de seize à dix-sept ans.

Obligée de calmer son troupeau, la bergère ne prêta qu'une médiocre attention au phénomène qui succéda immédiatement à l'explosion.

Celle-ci, répercutée par un premier écho, se fit entendre pour la seconde fois, mais trois ou quatre fois plus forte. Puis, grâce à la disposition des murailles de granit qui se dressaient là, sans ordre apparent, de nouveaux échos s'en emparèrent pour la renvoyer aussitôt avec un bruit croissant encore.

En sorte que la maigre détonation de tout à l'heure prit, en quelques secondes, les proportions d'une décharge d'artillerie.

Il existe, en effet, dans certaines parties des Alpes et des Pyrénées, des endroits où, par une combinaison naturelle des ravins, le moindre son peut prendre, par le grossissement successif des échos, les proportions les plus formidables.

En été, c'est un amusement que l'on fournit aux voyageurs émerveillés. On les stupéfie en leur servant une étrange musique, dont les accents deviennent tout à coup d'une violence capable d'assourdir les plus solides oreilles.

Mais, en hiver et surtout au printemps, quand la neige, suspendue sur les précipices, n'attend, pour ainsi dire, qu'un prétexte pour se détacher en masses effroyables, un pareil incident constitue le danger le plus affreux.

Les roulements des échos qui s'entremêlent ressemblent d'abord au bruit que fait un lourd chariot passant sur des pavés à toute vitesse.

Puis le vacarme se dessine et grandit à ce point qu'il dépasse, de beaucoup, les grondements sinistres de la foudre.

Sous les vibrations de l'air, qui se heurtent les unes les autres et se confondent, l'atmosphère est secouée. Si l'on pouvait voir les ondes sonores, elles auraient l'aspect de vagues se précipitant à l'assaut des cimes neigeuses, et il est facile de comprendre qu'à un moment donné, ces puissantes vibrations aient assez de force pour faire voltiger d'abord les flocons ébranlés, pour soulever bientôt des tas de grandes dimensions, et enfin pour précipiter, dans les profondeurs immenses, des montagnes de neige.

C'est de cette façon que très souvent se forment les avalanches sous lesquelles des contrées entières sont englouties.

La bergère, dont le troupeau s'effarait, ne connaissait sans doute pas le danger qui la menaçait, car elle courait à droite et à gauche pour ramener ses bêtes effarouchées, mais sans trop de hâte ni d'inquiétude.

Mais, en revanche, dans la vallée, tous les gens expérimentés regardèrent avec anxiété les cimes voisines.

Plus d'un secoua la tête tristement et murmura :

— Nous allons voir quelque malheur !

Les pessimistes, en effet, ne se trompaient point. Le phénomène suivait sa marche régulière.

Ce furent d'abord des crépitements semblables à une fusillade de guerre, puis le bruit grandit et s'enfla peu à peu.

On put voir un être humain descendre la montagne dans une course désordonnée, sans se soucier des sentiers ou des obstacles.

Sur la place du petit bourg de Saint-Laurent, qui fait aujourd'hui partie du canton de Sallanches, un prêtre, le curé de la paroisse, s'informait à droite et à gauche, sans dissimuler ses tristes pressentiments.

— Eh! Mathurin, y a-t-il quelque berger dans la montagne?

— Pardi! monsieur le curé, ils y sont tous.

— Tous! tous! mais qui donc, en particulier?

— Y a d'abord la grosse Chonchon Baunard.

— Ensuite?

— Pierrot, celui-là qui part pour Paris à la fin du mois.

— Oh! pour Pierrot, je suis tranquille, il a conduit ses vaches de l'autre côté; qui encore, Mathurin?

— La petite Loustalot.

— Marie?

— Oui, monsieur le curé. Elle garde ses chèvres derrière la Boiserie, là.

— Il faut sonner dans les conques, les avertir de descendre. Il va y avoir une avalanche. Entendez-vous? Entendez-vous?

Il n'y avait pas que le curé pour deviner le danger menaçant. Déjà, dans les gorges et le long des hautes murailles de marbre, les roulements s'accentuaient et prenaient des proportions terrifiantes.

Il faisait un temps tiède, car mai commençait. La neige, amollie depuis plusieurs jours, était mûre pour la fonte et pour les chutes profondes.

— C'est du pic de la Dent que ça va partir, disait un gros homme autour duquel on se groupait...

— Ma fille! ma fille! cria une malheureuse femme qui sortait d'une chaumière à côté de l'église. Il faut courir la chercher.

— Il est trop tard, Madeleine, dit le curé.

— Trop tard! allons donc. Est-ce qu'il est jamais trop tard pour aller sauver son enfant?

— Fiez-vous à Dieu, Madeleine.

— Oui, monsieur le curé, je vas le prier tout le temps que je monterai au secours de Marie.

— Elle a raison, monsieur le curé, fit un homme un peu rude qui se montra à son tour sur le seuil de la chaumière; attends-moi, femme, nous y allons ensemble.

Les conques résonnaient. De tous côtés on courait dans le village éperdûment. L'émotion étreignait toutes les poitrines.

Des scènes de désespoir s'ébauchaient sur les seuils des maisons. Plus de trente bergers ou bergères étaient sur les hauteurs, et chacun comptait parmi eux un frère, un fils, une fille, un parent tout au moins.

Deux ou trois mères éperdues suivaient Madeleine et son mari. Le curé alla se placer au devant d'eux, sur le chemin, et les adjura de renoncer à leur tentative insensée.

— Encore une fois, vous ne pourrez arriver à temps, leur dit-il, et vous vous exposerez vous-mêmes inutilement au danger.

— Qu'importe! répondit l'un.

— Qui sait? fit l'autre.

— Mais voyez donc là-haut, écoutez... il n'y a rien à faire.

— Laissez-nous passer, monsieur le curé, dit Madeleine...

En ce moment le bruit s'était centuplé, on eût dit le heurt de cent tonnerres.

A l'anxiété succédait une terreur effroyable.

Dans l'intervalle des détonations, qui ressemblaient aux décharges de cent canons, on percevait des mugissements étranges.

Il fallait avoir une âme vigoureusement trempée, pour songer à affronter pareil danger.

Le curé eut beau dire, il lui fallut laisser passer les désespérés.

Mais ils n'allèrent pas bien loin. Tout à coup, le vacarme brutal s'éleva jusqu'au paroxysme et l'on vit tourbillonner des tas de neige autour du pic de la Dent.

Il y eut, sur les hauteurs, ce que les marins appellent une *tornade,* ce que le commun des mortels connaît sous le nom de trombe. La neige se forma en colonne qui tournait et se tassait à mesure, avançant de l'est à l'ouest, menaçante, terrible!...

La bergère, qui n'était autre que Marie Loustalot, la fille de Madeleine, venait enfin de se rendre compte du péril :

Par malheur elle se trouvait en ce moment sur un chemin étroit, d'où il lui était, pour ainsi dire, impossible de fuir. D'ailleurs, elle avait dix-sept ans à peine. Il n'y avait pas dans sa jeune âme assez de décision pour agir énergiquement et prendre résolument un parti.

Son premier mouvement fut de se jeter à genoux en criant : — Jésus!

Puis elle songea au troupeau. Il fallait le ramener vivant à son père qui était sévère de nature, et que des malheurs immérités rendaient plus dur depuis quelque temps.

La trombe — faut-il dire heureusement ou malheureusement? — la trombe, en marchant, se heurta à une roche bizarre qui surplombait les hauteurs, et toute cette masse tourbillonnante s'écroula ; on entendit quelque chose de semblable à un hurlement immense, inouï, sans nom!

Puis il y eut un instant de silence solennel, complet, tel qu'il n'aurait pas été plus profond si la terre eût été réduite en poussière tout à coup :

— L'avalanche! l'avalanche! cria Marie en tendant les bras vers les masses mouvantes qui commençaient à rouler, en se dirigeant de son côté.

Dans le groupe des parents, cloués au sol sur la route, où ils venaient

de faire à peine quelques centaines de pas, on comprit qu'il n'y avait rien à tenter.

— C'est horrible, s'écria Madeleine, ma fille! ma fille!

— Espérez, lui dit le prêtre, espérez.

Le bruit avait recommencé, mais cette fois on distinguait des coups sourds et des craquements affreux.

— La montagne se brise et s'effondre, cria un homme épouvanté.

C'était simplement l'avalanche qui accomplissait son œuvre. Effet singulier! Il venait de se former, sur les sommets inaccessibles, quelque chose de pareil à une immense boule qui commençait à descendre vers les fonds et qui ramassait sur son passage toute la neige tombée pendant l'hiver.

La terre tremble sous les coups de cette masse!

De tous les côtés ont lieu des éboulements avec un sinistre fracas.

Les monceaux isolés semblent attirés les uns vers les autres, se réunissent et centuplent ainsi l'effroyable fléau.

Sur le flanc abrupt d'une moraine, au milieu des pierres amoncelées, un être humain, — le même qui tout à l'heure, sans doute, était apparu, — court follement et descend vers la vallée sans rien calculer.

Marie, de son côté, se sent saisie par le vertige. L'abîme qui est à sa gauche et dont elle est séparée à peine par quelques pas, l'abîme l'attire. Déjà plusieurs de ses chèvres se sont jetées, dans leur épouvante, au plus profond du précipice. L'idée lui vient qu'elle va être frappée horriblement et que sa mort sera précédée de tortures affreuses.

— Et puis pourquoi résister? pense-t-elle, je suis perdue.

A l'instant même, en effet, un amas de neige tombe en sifflant, l'abat, la renverse et passe!

Elle a vu la mort prête à la saisir; mais il lui reste une minute de répit. Le gros de l'avalanche n'est pas encore là.

Elle se relève.

Elle ose même regarder en face l'ennemi qui va la broyer, ses yeux se lèvent sur les cimes qui lui apparaissent perdues dans un chaos inimaginable. Tout est confusion devant elle.

Mais c'est maintenant à chaque seconde que passent, à ses côtés, d'énormes fragments de neige à demi-glacée. Qu'elle soit touchée seulement et elle est morte.

Elle entend retentir en même temps à côté d'elle des hurlements affreux, comme on dit qu'il s'en échappe du fond de l'enfer.

D'ailleurs ce n'est pas sur un seul point que se déchaîne l'abominable tourmente. Ici et là, devant, en haut, au loin et sous ses pas même, tout se disloque, se réunit, se brise de nouveau et se rassemble encore. On ne

voit rien que des masses blanches roulant, tourbillonnant et déchirant l'air de sifflements terribles.

Marie, encore une fois, malgré sa terreur, lève les yeux et regarde autour d'elle. Il semble que de tous côtés les forces désagrégées de la nature s'abattent sur elle pour l'engloutir.

Cette fois la terreur qui l'envahit est la plus forte. Elle s'y abandonne tout entière.

Ses bras, ses mains, ses lèvres s'agitent en un tremblement convulsif. Encore un peu et ses jambes sans force se déroberont sous le poids de son corps. Elle chancelle, une masse colossale de glace la frôle de si près que le seul déplacement de la colonne d'air suffit à la renverser! Une autre plus formidable encore roule vers elle!

C'est la mort!...

Elle envoie une dernière pensée à sa mère! C'en est fait... La mort est là. Un cri, suprême appel, s'échappe involontairement de ses lèvres.

Et, brusquement, elle se sent saisie avec une force surhumaine et emportée.

— Perdue! murmure-t-elle.

Est-ce le cataclysme qui l'entraîne dans son orbite? Est-ce un secours providentiel? Ce qui est certain, c'est qu'elle respire et qu'elle pense. Pourtant elle va maintenant si vite qu'elle pourrait bien être la proie des tourbillons.

Mais au milieu du formidable bruit, une voix haletante résonne à son oreille.

— Ne résistez pas! ne résistez pas!

Une lueur d'espoir vient de briller dans son cerveau.

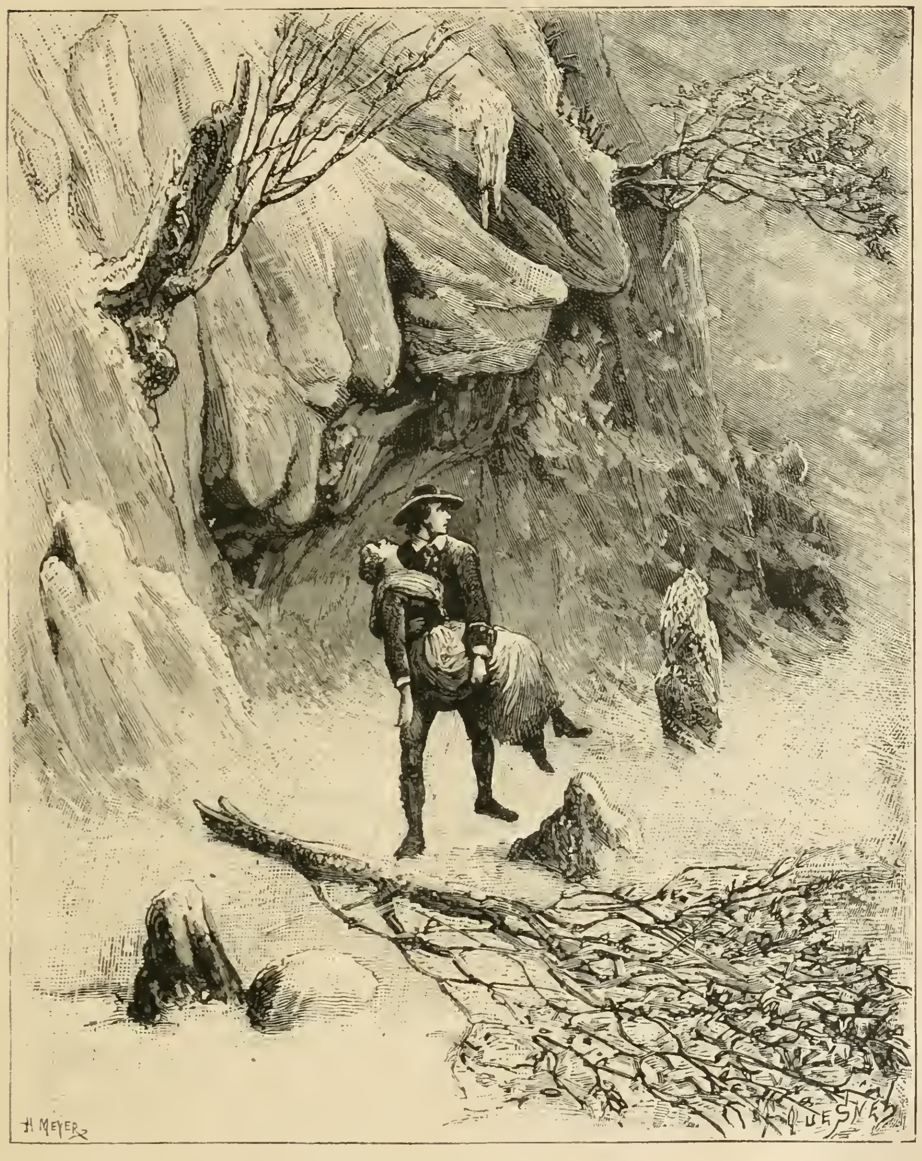
— Sauvée! peut-être.

Elle s'aperçoit bientôt qu'elle est dans les bras d'un être humain qui descend le sentier avec une vertigineuse rapidité.

Cependant l'avalanche fait rage, mille projectiles immenses, troncs d'arbres, blocs de marbre, tas de neige, se détachent de la montagne, sont lancés dans l'espace, tombent, rebondissent, écrasent, se heurtent, se brisent, se renouvellent et sillonnent rageusement l'atmosphère, traçant leurs paraboles à travers la neige immense, presque infinie. Pendant que le sauveur de Marie court à perdre haleine, tout cela pleut autour d'eux. C'est un miracle qu'ils ne soient pas atteints et tués à chaque pas, tant sont innombrables les écrasements qui les entourent et les effleurent.

Toutefois, il tient bon et va toujours.

Mais que peut-il, dans une course quelque rapide qu'elle soit, lorsque le monstre qui le poursuit vole plus vite que le vent?



C'est bientôt autour d'eux un ouragan indescriptible. (Page 9.)

C'est bientôt autour d'eux un ouragan indescriptible. Le bruit les assourdit. La montagne, comme ébranlée sur sa base, s'agite sous les rugissements et sous les coups du monstre.

Quelle force irrésistible!

Des forêts sont éventrées. Les arbres broyés augmentent la gigantesque masse qui maintenant secoue et brise des quartiers de roches lourds comme des palais.

Le sauveteur inattendu descend à toute vitesse le périlleux chemin. Il n'y a plus pour lui, comme pour celle qu'il emporte, que cette voie de salut.

Tout à coup, il s'arrête et semble près de laisser tomber son précieux fardeau. C'est qu'il vient d'être blessé à la tête et que son sang lui coule sur les yeux. L'émotion, le coup reçu, le trouble causé par le désordre des éléments le fait hésiter. Puis il chancelle et s'abat sur ses genoux. Les branches d'un arbuste qui s'engloutit dans l'abîme lui fouettent le visage.

Du revers de sa manche, il essuie son front et ses yeux ensanglantés. Ses forces sont à bout. Il est frappé de nouveau par une pierre. Que va-t-il se passer? Voilà que maintenant ce n'est plus une avalanche, c'est deux, c'est trois avalanches qui se sont formées sur les trois sommets voisins et qui semblent converger vers le point où s'agitent encore les deux naufragés.

Chaque seconde est accompagnée d'un coup sourd et d'un déchirement plus effroyable.

Le bruit, qui paraissait arrivé à son paroxysme, grandit, grandit toujours. Le précipice est là sous les yeux des deux enfants. Il suffit d'un fétu pour les y pousser.

Mais c'est un gars énergique et puissant que le sauveur de Marie. Il se raidit, fait un effort, se lève à moitié, retombe, se relève encore, fléchit de nouveau et se redresse enfin pour continuer à descendre le sentier.

Les obstacles maintenant sont innombrables et terribles. Qu'importe! avec un courage inouï, le voilà qui a repris son élan. Il brave les éléments révoltés et semble leur dire :

— Je serai plus fort que vous.

C'est ainsi qu'il fait encore en courant près d'un quart de lieue, au milieu de tous ces déchaînements.

Mais au moment où il arrive à un coude de la route, une barrière infranchissable se dresse devant lui. C'est la neige amoncelée qui a tout comblé déjà de ce côté.

— Cordieu! dit le jeune homme, en faisant de la tête un geste de colère.

Il retourne alors sur ses pas. Marie tremble dans ses bras comme une feuille, un déchirement se fait entendre.

— Est-ce que maintenant la montagne va tomber dans l'abîme? dit le brave garçon d'une voix assurée, un peu railleuse même.

— Oh! sauvez-moi! sauvez-moi! murmure la jeune fille en se suspendant involontairement au cou de son protecteur inconnu.

— Je suis là pour ça, dit en souriant le jeune homme...

Mais bientôt son sourire s'efface.

Décidément le danger est trop grand. La mort dans une catastrophe pareille l'exaspère. Il est jeune d'ailleurs et beau, deux raisons pour ne renoncer jamais à l'espérance.

Que faire? Il regarde avec effarement autour de lui, et remonte vers le point même où il a trouvé Marie.

Les chèvres, perdues de peur, ont disparu sauf trois ou quatre qui suivent leur bergère, et par conséquent celui qui la porte.

Tout à coup, le centre même de l'avalanche s'avance et surplombe leur tête. Les chèvres, instinctivement, se rangent le long de la muraille de porphyre comme si elles voulaient s'y incruster, y disparaître.

L'une d'elles, par un hasard, se blottit en un point où la roche se creuse légèrement au-dessous d'une sorte d'auvent naturel...

C'est un trait de lumière.

— Il n'y a plus que ce moyen de salut, dit le jeune homme.

Et il se précipite de ce côté.

Les éclats de l'avalanche l'enveloppent. Aura-t-il le temps d'arriver?

Quelqu'une des pierres qui pleuvent autour de lui ne les tuera-t-elle pas, ou ne frappera-t-elle pas dans ses bras mêmes celle qui commence à l'intéresser vivement, tant il est vrai qu'on s'attache surtout à ceux qui vous doivent un bienfait.

Marie, tremblante encore, pleine de terreur, se serre tout émue contre lui de toutes ses forces.

Haletant, épuisé, il arrive enfin sous la petite voûte.

— N'ayez pas peur. Écoutez-moi, chère petite.

— Entendez-vous!... c'est la fin du monde.

— Voyons, obéissez-moi sur-le-champ ou nous sommes perdus.

— Vous obéir?

— Oui. Tenez, couchez-vous là, le long de cette muraille, à côté de la chèvre. Mettez-vous la face contre terre et serrez-vous comme si vous vouliez enfoncer le rocher.

— Comme cela? demanda Marie en suivant de point en point ces instructions.

— Oui, c'est bien.

Le jeune homme achevait de parler quand ce fut, au-dessus d'eux, autour et au-dessous un assourdissement épouvantable.

Involontairement, Marie se dressa de nouveau sur ses genoux et fit le signe de la croix.

Pendant une cinquantaine de secondes, il passa sur le flanc de la montagne, où ils étaient perdus, quelque chose d'innommable.

On ne saurait décrire, en effet, la fureur des éléments déchaînés.

Au milieu de la neige précipitée vers les fonds, passaient et hurlaient des blocs de pierre, des arbres dont les branches cassaient, en se heurtant aux aspérités de la pente. A chaque bruit plus saillant, Marie et son sauveur se figuraient que leur dernière minute avait sonné.

Il avait pourtant une âme ferme, ce jeune homme, car, à diverses reprises, il serra chaudement la main de sa compagne pour lui inspirer un peu de courage.

Et les rugissements de l'avalanche les enveloppaient toujours!...

Cela ne cessait pas; on ne se figure point, sans l'avoir éprouvé, combien le temps est long dans un danger.

Les minutes, les secondes se décomposent en des centaines de parties que l'on pourrait compter si l'angoisse vous en laissait le loisir.

Pour eux, d'ailleurs, il n'y avait pas autre chose que du bruit poussé jusqu'à l'exaspération. Ils entendaient, ils sentaient frémir la montagne sous leurs pieds.

Une voix leur eût crié que les profondeurs de la terre s'étaient ouvertes et qu'ils étaient engloutis, cela ne les eût point étonnés.

Mais ils ne voyaient rien. Ils ne se rendaient compte d'aucune des péripéties du terrible événement dans lequel ils jouaient un rôle si important et si dramatique.

Il n'en était pas de même des habitants du village.

Ceux-ci avaient vu se détacher des cimes une agglomération de neige et de rocs qui, se frayant un passage dans un irrésistible élan, entraînait tout avec elle.

D'abord l'ensemble était blanc, d'un blanc pur, puis les monceaux de terre entraînés, les arbres, les maisons écrasées, tout lui donna une teinte presque grise.

Cela descendit, en ouragan, avec la rapidité de la pensée ou du rêve.

Les hauteurs se dépouillaient entièrement et les fonds se remplissaient. Il faut avoir vu ça. C'est immense, épouvantable, écrasant!...

On se prend à penser que si deux planètes venaient à se rencontrer, il se produirait quelque chose de semblable.

Pour ceux qui, remplis des affres d'un tel spectacle, regardaient muets et attendaient comme un coup de grâce, ce ne fut pas si long que pour Marie et celui qui l'avait sauvée.

La masse, avec des mouvements d'astre écroulé, glissa sur les flancs abrupts, remplit le ciel d'une incomparable détonation et disparut aux yeux des habitants de Saint-Laurent, allant s'abîmer dans une vallée voisine et heureusement inhabitée!

C'était fini.

Dans les creux, sur les corniches naturelles, jusque sur les avancées des rocs déchirés, restaient suspendus des tas de neige affectant des formes bizarres. On vit une vache rouler, après coup, sur une pente, s'arrêter à mi-côte, se redresser, regarder autour d'elle et partir au grand galop.

— Vite! vite! mes amis, s'écria le curé, des pioches, des pelles, que chacun prenne un outil et en route.

— Hélas! monsieur le curé, pour quoi faire, maintenant?... dit Loustalot, dont les yeux ne retenaient plus les larmes.

Madeleine venait de s'évanouir, et on l'emportait.

— Il ne faut pas se décourager, reprit le prêtre avec autorité. Vous n'en avez pas le droit. Il y a, dans la montagne, plus de vingt enfants...

— Vingt-deux, monsieur le curé.

— Eh bien! nous devons tout tenter pour les secourir. N'avez-vous pas vu qu'on sauve souvent des malheureux, au moment même où on les croit perdus à jamais?

Ceux qui, les premiers, avaient obéi à la voix de leur pasteur, accouraient avec leurs instruments de travail.

— Ah! vous voilà, Benoît! Où est Nicolas? Et Magloire? et les autres?

— Ici, monsieur le curé... nous voici tous...

— Bon, mes enfants, en route.

Et, troussant sa soutane, le bon prêtre prit une pioche des mains d'un paysan et se plaça en tête de la petite colonne qui allait déblayer les routins et les sentiers, de façon à délivrer ceux qui étaient bloqués par la neige.

II

DANS LA MONTAGNE

Quand l'horrible bouleversement eut cessé de rugir au-dessus de leur tête, la petite bergère et son compagnon ne bougèrent pas!...

Aucune trace ne restait des deux pauvres jeunes gens...

Sur l'entablement que formait l'étroit chemin où ils étaient terrés, la neige venait de s'accumuler formidablement. Ils se sentaient engloutis!...

Heureusement, le linceul qui les enveloppait n'avait aucune consistance, et ils auraient pu se relever sans de puissants efforts; mais, après une secousse pareille, ils ne savaient si tout le péril était passé, et ils attendaient que le bruit recommençât.

Mais rien. C'était bien fini.

Au tonitruant tohu-bohu de tout à l'heure, succédait un silence qui empruntait au contraste quelque chose de délicieusement reposé.

Çà et là, pourtant, tombaient encore, comme des plâtras, quelques placards blancs et glacés.

De temps à autre, dans les profondeurs, un craquement retentissait encore, mais des sommets, rien ne venait plus, par l'excellente raison qu'il n'y restait que la carcasse du mont.

Ce fut le jeune homme qui, le premier, fit un mouvement, presque en même temps qu'une des chèvres s'était soulevée. Si quelqu'un avait pu assister à cette scène, on aurait vu la neige s'enfler brusquement et s'entr'ouvrir.

— Dieu! que c'est beau et terrible, s'écria le sauveur de Marie, en promenant autour de lui des yeux enthousiasmés.

Et, en effet, le spectacle était splendide.

Mais Marie, rassurée, sortait à son tour du linceul sous lequel elle était restée ensevelie pendant quelques minutes. Puis elle se secoua comme en même temps s'ébrouait à ses côtés un petit chevreau qui survivait à la catastrophe.

Et, regardant ce qui l'entourait, elle resta stupéfaite.

Jamais surprise plus inattendue!...

Avant l'événement, elle avait sous ses pieds un précipice de trois cents mètres, et, maintenant, la vallée n'existait plus. Elle était entièrement comblée!...

On juge de ce qu'avait été le phénomène, pour qu'une contrée tout entière fût remplie par la neige et les débris.

Il faut avoir vu pareille chose pour s'en faire une idée. Que l'on se figure un espace immense, une vallée profonde et large de plusieurs milliers de mètres. Elle est là sous vos yeux, formant un précipice sans fond, pour ainsi dire. L'avalanche se détache, passe, s'écrase dans l'abîme, et devant vous se dresse une inondation de neige qui monte, monte jusqu'aux premières cimes, couvrant tout d'un linceul sinistre et sans fin.

La nappe blanche s'étendait devant les deux jeunes gens jusqu'à perte de vue. C'était si invraisemblable, que Marie n'en croyait même pas ses sens.

Tous les deux restèrent un moment abîmés dans une contemplation muette.

La jeune fille, au souvenir du danger, se sentait encore frissonner dans sa chair, et lui la contemplait sans arrière-pensée.

Au bout d'un instant, ils se tournèrent l'un vers l'autre, et ce fut Marie qui, la première, prit la parole :

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-elle à son compagnon.

— André.

— Alors, André, je vous remercie, car vous m'avez sauvé la vie.

— Peut-être m'avez-vous sauvé aussi.

— Comment?

— Qui sait ce que j'aurais fait, si je ne vous avais pas trouvée sur ce sentier ; mais dites-moi votre nom, vous-même?

— Je m'appelle Marie.

— Il est joli, votre nom, et vous le rendez plus charmant encore.

L'enfant eut l'intuition qu'on lui disait quelque chose de gracieux, et rougit. Puis, comme pour détourner la galanterie de l'entretien qui commençait :

— Comment vous trouviez-vous dans la montagne? Jamais on ne vous y a vu. Vous n'êtes pas berger?

— Non, je ne suis pas berger, dit en souriant le jeune homme.

Il y eut un moment de silence. André reprit :

— Je puis me fier à vous, n'est-ce pas?

Marie lui tendit la main avec un empressement naïf et confiant.

— Pouvez-vous le demander, dit-elle, après ce que vous avez fait pour moi...

— De mon métier je suis... colporteur — ... mais j'ai eu le tort de faire un peu de contrebande et l'on m'a poursuivi. Je me suis caché, je me cache encore et je me cacherai pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'on m'ait oublié et que je puisse passer, sans danger, dans un autre pays.

Pendant qu'André parlait, il y avait, sinon dans sa voix, du moins dans son regard, quelque chose qui ressemblait à de l'embarras, à de l'hésitation.

Mais Marie était trop jeune et trop inexpérimentée pour s'en apercevoir.

— Vous vous en irez? dit-elle, avec une candeur charmante.

— Il le faudra bien, répondit André, plus ému par cette innocence qu'il ne l'aurait cru lui-même.

— C'est vous qui avez tiré le coup de fusil, n'est-ce pas?

— Oui. Je chasse pour me faire un souper, et cette fois, mon repas a failli me coûter plus cher que chez le meilleur cabaretier du pays.

— Je voudrais vous dire quelque chose, fit Marie avec un tremblement dans la voix.

— Parlez, Marie.

— De quel côté de la montagne habitez-vous d'ordinaire?

— Je n'ai pas d'endroit préféré. Je change de contrée assez souvent.

Mais maintenant que je vous ai vue, je ne saurais aller ailleurs que dans ce canton.

Marie rougit encore.

— Vous vous moquez de moi, dit-elle.

— Oh! Marie!...

— Mais vous en avez bien le droit, après m'avoir sauvée!... Je ne vous en veux pas.

Elle parlait, la pauvre enfant, avec une sincérité et une loyauté un peu contrainte, derrière laquelle on aurait pu deviner, sans être grand clerc, des sentiments qu'elle ne débrouillait peut-être pas elle-même.

André, qui avait gardé sa main dans les siennes, voulut la porter à ses lèvres. Marie alors fit vivement un pas en arrière et retira sa main en disant :

— Oh! monsieur André!

Il y avait, dans son accent, l'expression d'une déception presque douloureuse. Cela frappa le jeune homme qui lui demanda doucement pardon.

Cette révolte pudique, chez cette enfant si jeune et si naïve, charma le sauveur.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il. Je n'ai pas voulu vous manquer de respect.

— Ne parlons plus de cela, dit résolument Marie, et adieu!

— Quoi! vous comptez que je vais vous abandonner dans ce désert! Mais vous n'y réfléchissez pas. Nous ne sommes encore sauvés ni l'un ni l'autre.

— Qui dit cela? fit Marie.

— Moi!

— On voit bien que vous n'êtes pas familiarisé avec nos montagnes.

— Êtes-vous disposée à me quitter ainsi?

— Il est temps de nous séparer. Je ne sais rien dire de plus, répondit Marie.

— Ne voulez-vous pas que je vous accompagne auprès de vos parents?

— Non, je vous remercie.

— Pourquoi?

— Parce que ma pauvre mère, déjà malade, éprouverait une émotion trop vive, en apprenant le danger que j'ai couru.

— Vous lui cacherez donc ce qui est arrivé?

— Oui, dit Marie sans embarras, ne se doutant point qu'on pouvait tirer de ses paroles une conclusion fâcheuse.

— Au revoir donc, Marie, reprit André, en lui tendant la main.



Il faut, répondit Marie, suivre la muraille... (P. 18.)

Marie regarda le jeune homme avec des yeux où se lisait la pureté d'une âme adorable et lui dit simplement :

— Au revoir.

André, sur ce mot, fit un pas en avant pour s'en aller.

— Prenez garde! s'écria la jeune fille sur le ton de l'épouvante.

— A quoi donc?

— Mais au précipice. Cette vaste nappe blanche qui s'étend devant

nous, à la hauteur du chemin où nous sommes, n'est qu'un abîme, un pas de plus et vous disparaissez pour toujours.

— Alors, comment faire pour vous obéir et m'éloigner.

— Il faut, répondit Marie, suivre la muraille à laquelle nous nous sommes appuyés et remonter vers les hauteurs.

— Bon!

— Vous le voyez, il n'y a plus de neige à quarante pieds au-dessus du point où nous nous trouvons.

— Mais ici devant nous, et jusqu'à une élévation que nous ne pouvons pas juger, le chemin en est encombré. Où est la terre ferme? Qui me dira l'endroit où il faut poser le pied?...

— Moi! dit Marie. Venez.

Elle prit André par la main et conduisit son sauveur qu'elle considérait maintenant comme un ami, jusqu'à l'endroit même où l'on pouvait cheminer sans encombre.

Pendant ce court trajet, ils avaient marché ensemble, côte à côte, les doigts de Marie attachés aux doigts d'André, et il s'était établi de nouveau, entre eux, un courant de sympathie, pour ne pas dire mieux, qui devait être le point de départ d'un sentiment plus tendre.

Quand ils eurent dépassé la région obstruée, Marie fit une révérence au jeune homme, et, légère, gagna une route par laquelle il ne lui fallait que peu de temps pour descendre au village.

André la regarda partir sans essayer de combattre la douce émotion qui emplissait son âme.

— Est-il au monde, disait-il tout bas, une taille plus gracieuse, un cœur plus adorablement simple, un visage plus pur et plus charmant?

Et quand elle eut disparu, il s'en alla de son côté, pensif.

— C'est un hasard que je ne saurais assez bénir qui m'a fait rencontrer Marie... Marie! jamais je n'avais imaginé combien on peut être jolie et séduisante avec un nom aussi simple.

André, tout en monologuant ainsi, escaladait une des bosses de la montagne, du pas d'un homme qui sait où il va.

— Vive l'avalanche, corbleu! disait-il. Je ne donnerais pas pour un empire le moment de bonheur qui vient de m'échoir, dussé-je rencontrer encore sur ma route trois ou quatre trombes aussi redoutables.

Il riait et mentalement envoyait de bons baisers à sa divine compagne de tout à l'heure.

— Je la reverrai! reprenait-il dans une sorte d'extase. Je la reverrai! j'en suis sûr... mais quand?

Et il enjambait les rochers; il franchissait les crevasses, il côtoyait les précipices avec l'insouciante sécurité de l'homme heureux.

C'était un gaillard solidement bâti, quoique d'apparence plutôt gracile. Sa taille ne dépassait que de fort peu la moyenne, mais la poitrine était large et son corps souple ondulait pendant sa marche. Dessinées admirablement, ses jambes offraient le caractère d'une grande vigueur, et ses pieds se posaient hardiment sur le sol, à chaque pas, ce qui est l'indice d'un équilibre parfait de corps et d'esprit.

Si Marie était la grâce même, André, n'était son costume de villageois, aurait certainement pu passer pour la personnification de l'élégance.

Avec cela, figure attrayante, un peu fine pour un colporteur, qu'éclairaient deux yeux dans lesquels on devinait un singulier mélange de hardiesse et de langueur. Il n'avait pas plus de vingt à vingt-deux ans. Cela se voyait à toute absence de barbe et à la jeunesse d'un sourire qui faisait valoir une bouche un peu sensuelle et des dents merveilleuses.

S'il avait eu ses cheveux poudrés et le costume des seigneurs de l'époque, personne n'eut hésité à le croire né sous les lambris d'un hôtel princier.

Au bout d'un quart d'heure il disparut dans une gorge.

Marie, forcée de faire un détour pour gagner le village, n'avait pas éteint le sourire qui lui était resté sur les lèvres, après avoir quitté le jeune homme.

Quelque hâte qu'elle eût de rassurer sa mère, elle s'éloignait d'André avec une sorte de regret mêlé de sentiments qui la troublaient d'une façon délicate et délicieuse. Sans comprendre encore ce qui se passait dans son âme, elle éprouvait des frémissements tout nouveaux pour elle et sous l'effort desquels il lui semblait qu'elle se transformait tout à coup en femme faite.

Comme André, et presque à la même minute, elle murmura:

— Je le reverrai!

Puis elle se sentit rougir, et se mettant à courir de toutes ses forces, le visage éclairé d'une joie idéale, elle dévala, suivie des quatre ou cinq chèvres qui lui restaient, jusqu'au village à l'entrée duquel sa mère, folle de bonheur, la reçut dans ses bras, pendant que tout le monde l'entourait avec les démonstrations de la plus sincère amitié.

Le plaisir de retrouver Marie saine et sauve se doubla bientôt, pour tout le village, du contentement inespéré de voir apparaître tous les autres bergers pour lesquels on redoutait une mort si cruelle.

Ils avaient été arrachés à la catastrophe par une grosse fille que l'on avait nommée devant le curé, comme on l'a vu, au moment de l'avalanche, Fanchon ou pour mieux dire Chonchon Baunard.

Dès les premières détonations, elle s'était rendu compte du danger et comme la plupart des autres pasteurs se trouvaient à sa portée, elle leur avait crié de monter droit vers un petit pic isolé et relativement très bas qu'on voyait à gauche du pic de la Dent.

— Oh! mon Dieu oui, raconta Chonchon elle-même, j'étais en train de m'offrir un chanteau de pain agrémenté d'un peu de lard.

— Elle a toujours faim c'te Chonchon.

— Il y avait même une bouchée qui ne voulait pas passer. Il fallait boire un coup. J'ai amené tout le monde à la source du petit pic, en leur criant : Qui m'aime me suive?

— Et comme ils t'aiment tous... dit un beau garçon.

— Ils m'ont suivie, mais si je voulais qu'il y en ait un qui m'épouse, bernique! il n'y aurait plus personne.

— C'est égal, on te doit une belle chandelle.

— Ça c'est vrai. Ils voulaient tous se sauver en descendant vers le fond. A c'te heure, nous serions sous cent pieds de neige, tandis qu'en allant droit en haut, l'avalanche n'a pas eu les bras assez longs pour nous embrasser où nous étions. Même que nous n'avons pas perdu une bête.

— Oui, tu as la chance, toi, dit Loustalot avec amertume, tandis que Marie...

— Eh ben! quoi? fit Chonchon.

— Marie n'a ramené que le quart de son petit troupeau

— Eh ben! père Loustalot, est-ce que c'est de sa faute?

— Je ne dis pas, mais enfin, nous étions déjà mal dans nos affaires et maintenant nous voilà ruinés tout à fait.

— Vous avez tort de parler ainsi, Loustalot, dit le curé, un homme de cœur ne s'abandonne pas au désespoir.

— C'est bientôt dit, ça, monsieur le curé, mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes déjà en retard pour le dernier trimestre de notre fermage et que M. Laroque...

— Qui ne peut pas nous voir, ajouta Madeleine.

— Va nous traiter avec la dernière rigueur.

— Mais aussi, dit Chonchon, vous êtes trop fiers, avec M. Laroque...

— Oh! ne jugeons pas les autres sans savoir, interrompit rudement le paysan désolé. Je ne veux point parler, parce que cela ne servirait à rien... mais on pourrait dire bien des choses si on n'avait pas affaire à un méchant homme.

Il y avait, dans la parole de Loustalot, une expression de haine longuement accumulée.

— Il y a longtemps que je pâtis du fait de cet intendant... mais

qu'est-ce que ça peut vous faire à vous autres? En attendant, voilà que ma dernière ressource, mon troupeau, vient de m'être enlevée.

Ces paroles avaient répandu sur l'assistance une profonde tristesse, on se sépara, chacun se dirigeant vers sa demeure.

— C'est vrai, disait en traînant ses sabots le sacristain à une voisine. C'est vrai que Loustalot n'a pas de bonheur.

— Qui sait? répondit la paysanne philosophiquement, sa femme l'aime de tout son cœur. Il a une brave petite fille. C'est aussi du bonheur ça, et puis c'est souvent quand on est le plus accablé que le sort change du tout au tout.

Bien avant dans la soirée, les bavards et les bavardes du village causèrent de l'événement qui venait d'émouvoir si fort le pays à plusieurs lieues à la ronde; mais tout a une fin, les meilleures comme les pires choses, chacun finit par s'endormir et le lendemain tout le monde reprit le train train de son existence ordinaire.

Le curé dit sa messe à l'heure, Loustalot laboura son champ, les bonnes vieilles tournèrent leurs quenouilles sur le pas de leur porte et les bergers repartirent pour les hauteurs comme si rien ne se fut passé la veille.

Au moment où ces derniers et Marie avec eux, eurent à décider vers quel pâturage ils allaient conduire leurs troupeaux, Chonchon dit à la fille de Madeleine.

— Par devers quoi que tu t'en vas, ce matin?

— Par devers la Boiserie.

— Mâtin, tu y retournes, tu n'aimes pas les endroits gais.

La jeune fille rougit légèrement.

— Il faut que j'aille voir si, par chance, je ne retrouverais point une de mes chèvres d'hier...

— Oh! pour ça...

— Qui sait? Ça ferait tant plaisir à mon père si je lui en ramenais de celles qu'il croit mortes.

— Au fait? Pourquoi pas? dit philosophiquement Chonchon. Mais moi je n'aime pas cet endroit-là. Les autres non plus, mais je veux me tenir à la portée des autres, rapport à ce qu'on peut leur emprunter une croûte. Adieu! Marie, à ce soir.

— Adieu! Chonchon.

Marie s'en alla songeuse.

Certes, elle eut été enchantée de retrouver ses chèvres, comme elle l'avait dit à Chonchon, mais elle était poussée *devers* la Boiserie par une autre espérance. C'est ce qui l'avait fait rougir.

Elle se sentait mentir. Et comme elle n'avait ni l'habitude, ni le goût du mensonge, cela la mettait mal à l'aise.

Ce qu'elle désirait ardemment, c'était de revoir André, à qui elle avait pensé toute la nuit. L'image du jeune homme avait pris possession de son âme et quand, au petit jour, Marie s'était levée, le colporteur était, pour cette pauvre enfant, l'être idéal qui devait charmer sa vie.

Ajoutons-le tout de suite, si elle mit beaucoup d'empressement à gagner la Boiserie, André lui-même l'avait devancée.

C'est à peine si elle venait d'y arriver quand le jeune sauveur lui apparut, plus fier, plus souple, plus alerte encore que la veille.

Marie ne savait pas dissimuler encore. A seize ans, elle n'avait pas de coquetterie. La joie qu'elle éprouvait éclaira son visage et ce fut avec une sereine naïveté qu'elle marcha vers son ami en lui laissant voir à quel point elle était contente.

Tout autre qu'André se fut peut-être enorgueilli sottement de voir une si jolie enfant laisser éclater ainsi, sans arrière-pensée, les sentiments dont son cœur était plein.

Mais il avait une nature loyale et droite. Et puis, de son côté, le brave garçon éprouvait quelque chose de nouveau pour lui-même. Il aimait sincèrement et, à son âge — vingt-deux ans — on n'est généralement pas assez malheureux pour gâter maladroitement le plaisir d'être honnêtement amoureux.

— Vous m'attendiez donc? lui demanda-t-elle d'une voix un peu tremblante.

— Oui, Marie, répondit André, j'espérais que vous viendriez ici, ce matin. Et vous, pensiez-vous me voir?

— Oui, j'en conviens.

Après ces quelques mots, ils gardèrent un moment le silence. Jamais couple plus charmant ne sentit naître une affection véritable, au milieu d'un paysage plus grandiose et par une matinée plus splendide.

L'atmosphère avait cette pureté bleue qu'on ne trouve qu'aux premières heures du jour. Elle les enveloppait d'effluves dont la tiédeur commençait à se manifester sous les vibrations du soleil levant.

D'un bout de l'horizon à l'autre, il n'y avait au ciel pas d'autres nuages que certains pommelages ponceaux qui semblaient jouer autour de l'astre roi.

— Dieu est pour nous, dit André à demi-voix en subissant l'influence de cet admirable milieu.

Marie le regarda étonnée. Puis elle dit :

— J'ai peut-être tort de vous parler avec franchise comme je viens de le faire.

— Pourquoi? que craignez-vous de moi?

Elle ne répondit point.

Mais son regard disait assez qu'elle avait confiance, et si quelque philosophe mondain se fut trouvé là, pour juger de ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, il ne lui aurait fallu ni grande expérience, ni profonde pénétration, pour deviner que Marie venait de donner son âme avec sa vie, à celui qui l'avait sauvée.

— Je ne sais pas, dit André d'une voix attendrie, ce que l'avenir nous réserve à tous les deux, mais je vous prie, Marie, de compter que dans toutes les circonstances de la vie...

— J'y pensais, répondit la chevrière, et n'en doutais pas.

— Dans un danger, quand il vous viendra une souffrance, lorsque d'aventure les hommes ou les choses vous menaceront, adressez-vous à moi...

— Vous ne voulez donc plus quitter le pays?

— Peut-être bien.

— Oh! quel bonheur!

André, en pleine ivresse, resta muet. Qu'aurait-il pu dire à cette jeune fille, qui s'abandonnait si simplement à un sentiment dont lui-même se sentait enveloppé?

A l'âge de Marie et de son compagnon, l'amour n'est pas bavard. D'ailleurs on ne saurait pas très bien peindre ce qu'on éprouve. Ils se prirent par la main et se regardèrent dans les yeux.

Dès ce jour, ils s'aimèrent et n'essayèrent pas de le dissimuler. Leur amour fut franc et sincère comme leurs cœurs.

Et ils se virent souvent.

Non pas pourtant autant que l'affection qu'ils se portaient l'un à l'autre le leur conseillait, car il arrivait souvent que Marie se voyait forcée de suivre ses compagnes dans les hauteurs, ou d'accepter leur compagnie, quand elle ne renonçait pas à gagner la Boiserie, qui était le lieu ordinaire où André la rencontrait.

Et alors, adieu les entretiens tendres, les témoignages de tendresse réciproques; adieu les divins projets d'un avenir fortuné; adieu ces heures exquises qu'ils passaient à se répéter — plaisir toujours nouveau — à quel point ils s'aimaient.

Mais les bonnes journées étaient encore assez fréquentes.

D'ailleurs, ce fut problablement une chose heureuse pour Marie, que

cet empêchement où ils furent de se rencontrer aussi fréquemment qu'ils l'auraient voulu...

Qui sait si, succombant à l'excès de leur passion, ils n'eussent pas été entraînés sur des pentes qu'on ne remonte pas. Tandis que les intervalles pendant lesquels ils restaient éloignés l'un de l'autre, leur donnaient — quand ils se retrouvaient, — comme une timidité nouvelle dont l'honneur de Marie s'était trouvé bien jusque-là.

Cependant le moment vint où il fallut qu'André manifestât ses sentiments et précisât ses intentions. On parla naturellement de mariage. Marie ne comprenait pas l'amour autrement. Mais ce fut alors aussi qu'elle songea à la situation de son père.

— C'est que, dit-elle au jeune homme, je suis très pauvre.

— Et moi donc! fit André gaiement.

— Cela ne vous rebute point?

— Non, pardieu! ma bien-aimée Marie.

— Oh! que vos paroles me font du bien. Parfois, je suis effrayée de mon bonheur et je me demande si quelque terrible douleur ne va pas nous frapper.

— Folle! que craignez-vous donc?

— Le sais-je? mais vous m'aimez bien, n'est-ce pas, André?

— Ah! de toutes mes forces, répondit le beau garçon avec une profonde conviction.

— Alors, qui nous empêche de nous marier tout de suite. Il ne faut pas tant de cérémonies, avec de pauvres gens comme nous.

— Hélas! Marie, oubliez-vous que je suis poursuivi, traqué par la maréchaussée, qu'il m'est impossible, pendant quelque temps, de me montrer, de laisser même soupçonner ma présence dans un bourg quelconque.

— Devrons-nous donc attendre notre bonheur indéfiniment? demanda Marie avec une grâce touchante.

— Non; pas si longtemps que ça, ma chère amie.

— Mais enfin, quand serez-vous libre?

— Dans trois mois, Marie. Trouvez-vous l'ajournement trop long?

— Très long... mais en pensant à vous, je saurai attendre.

Ils se séparèrent plus épris que jamais, sans se douter que la méchanceté des hommes et la cruauté du destin préparaient des événements qui devaient mettre à néant leurs chères espérances.



Il était accompagné de l'intendant Laroque, et escorté de plusieurs laquais en grande tenue. (P. 30.)

III

LE COMMANDEUR DE BOISFLEURY

Quelques jours plus tard, un dimanche, la grand'messe venait de finir à l'église Saint-Laurent, et les Savoyards, dans leurs plus beaux habits, débouchaient sur la place.

On était en août; la chaleur était forte, le temps superbe.

La foule se forma en différents groupes; des parents, qui ne se voyaient guère que ce jour-là, se demandaient de leurs nouvelles; les femmes s'embrassaient et se mettaient à babiller toutes à la fois; les paysans s'entretenaient de la récolte et du prix des denrées.

Il en était ainsi depuis quelques minutes, quand tout à coup un jeune gars, Pierre Pitou, qu'on appelait familièrement Pierrot, fit irruption comme une bombe, courant, gesticulant et bousculant les gens pour passer.

La grosse Chonchon le suivait de près, toute essoufflée.

Ayant, comme un ouragan, traversé la place, Pierrot aperçut M. le curé qui, sortant de la sacristie, se rendait au presbytère, situé à quelques pas de là. C'était lui qu'il cherchait, car il le héla dès qu'il l'aperçut :

— Monsieur le curé! monsieur le curé!

— Eh! que veux-tu, Pierrot?

— Monsieur le curé, Mme la marquise...

— Eh bien! quoi? Mme la marquise...

— Oui, monsieur le curé, il y a moins d'une heure qu'elle est arrivée au château.

En traversant brusquement la place, Pierrot avait éveillé l'attention générale. Les paysans qui étaient le plus près de lui avaient entendu ce qu'il venait de dire, et la nouvelle se propagea si rapidement, qu'en un clin d'œil tout le village fut aux écoutes et forma un groupe compact, au centre duquel se trouvaient le curé, Chonchon et Pierrot.

— Et comment as-tu appris l'arrivée de Mme la marquise? demanda le curé.

— Voilà, dit Pierrot; je montais ce matin au château pour causer avec le jardinier. En sortant du village, je rencontre Chonchon :

— « Où vas-tu, Pierrot? qu'elle me crie.

— « Je vas au château, que je dis.

— « Eh ben! j'y vais avec toi, qu'elle dit.

— « Viens si tu veux, que je lui dis, et nous voilà partis.

« Chonchon, pendant la route, me raconta qu'elle aime bien aller au château. Les gens de service y mangent de bonnes choses, et les jeunes gars lui offrent volontiers à casser une croûte, pour rire un brin avec elle

— Ça ne sert à rien de raconter ça interrompit Chonchon qui n'était pourtant pas bégueule.

Tout le monde, d'ailleurs, était de l'avis de Chonchon, et cette digression parut longue aux auditeurs, intéressés seulement à la grande nouvelle.

— Au fait, Pierrot — insista le curé.

— Nous voilà rendus devant la grille et nous entrons. C'était un

remue-ménage dans la grande cour, silencieuse d'habitude comme l'allée du cimetière. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, ce qui ne s'était pas vu depuis plusieurs années. Les gens allaient et venaient, tout effarés, sans s'occuper de nous.

— Qu'est-ce qui se passe? demandai-je à Chonchon.

Elle qui n'a point froid aux yeux, va droit à deux grands laquais qui ne sont point du pays et que nous n'avions jamais vus.

— Il y a, répondirent-ils, que Mme la marquise arrive dans un instant. Nous sommes venus de Paris avec elle, et nous avons pris, ce matin, un peu d'avance pour prévenir ici et faire préparer les appartements.

Chonchon en était ébahie, et comme nous les questionnions encore, ils se mettent à ouvrir le grand portail et, en nous retournant, nous voyons, à deux pas, les équipages de la marquise.

— Il y avait plusieurs voitures? demanda une femme plus curieuse que les autres.

— Oui, quatre voitures.

— Oh! si vous aviez vu, dit Chonchon, comme il était beau le carrosse de Mme la marquise, tout couvert de poussière comme les autres, mais tout doré du haut en bas. Et les laquais, dorés aussi.

— Et après? interrogea M. le curé.

— Après, reprit Pierrot, la grande porte du château était ouverte, et tous les gens de la maison rangés près du perron, ayant à leur tête cette grande perche d'intendant. Les voitures étaient entrées et tout le monde descendit; Mme la marquise d'abord.

Tout debout, à côté de la portière, se tenait un beau jeune homme, en habit cramoisi et en culotte de peau de bête gris souris...

— Celui-là, dit Chonchon, était sorti du vestibule et nous ne le connaissions pas...

... Quand v'la-t-il pas que m'ame la marquise l'appelle mon fils.

— Ce serait M. le marquis Arthur de Sivry? demanda le bon curé.

— Tout juste! vous y avez mis le doigt, monsieur le curé, répondit Pierrot...

— Oh! un bien joli jeune homme, fit Chonchon avec conviction.

— Taisez-vous, Chonchon, dit le pasteur, sévère.

— Même que M. le marquis est dans le pays, à ce qu'il paraît, depuis un bout de temps déjà.

— Et comment ne l'a-t-on pas su?

— Ah! voilà! fit Chonchon. J'ai demandé, moi, parce que ça m'étonnait qu'on n'ait pas entendu parler de ce seigneur qui est bien plus notre

maître que Mme la marquise, puisque c'est lui, à c'te heure, qu'est le chef de la famille comme ils disent.

— Eh bien! que vous a-t-on répondu?

— Que ça ne me regardait pas, dit Chonchon avec un air ahuri.

Tout le monde, autour d'elle, éclata de rire.

— Mais, continua-t-elle, je connais Suzanne, la fille du jardinier, et je lui ai demandé si elle savait...

— Alors?

— Alors elle m'a conté des histoires et des ragots. Il paraît que Mme la marquise voulait marier son fils, à Paris, avec une princesse et que cette princesse n'est pas du goût du petit.

— Chonchon, parlez plus respectueusement de Monseigneur.

— Oh! m'sieu le curé, je n'y mets pas malice. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la marquise a envoyé son fils en pénitence au château.

— Depuis combien de temps?

— Il est arrivé l'avant-veille de l'avalanche, vous savez bien...

— Oui.

— Et tout de suite, il a ordonné qu'on ne signale pas sa présence. Des gens du château croient qu'il a agi comme ça, par suite de quelques fredaines que le jeune homme...

— Chonchon!... interrompit le curé.

— Enfin! moi, je ne sais pas. Toujours est-il qu'on ne le rencontre jamais, qu'il passe tout son temps à chasser et que si Mme la marquise n'était pas arrivée, il aurait pu s'en retourner sans qu'on se soit douté de rien.

Et puis, il ne faut pas se figurer qu'on l'a beaucoup vu, non. Il a tendu la main comme ça. Mme la marquise a mis la sienne dessus comme ça. Et puis, ils se sont mis à monter le perron avec grande cérémonie, devant les femmes et les laquais que ça faisait bien en tout de vingt à vingt-cinq bouches, comme dit le magister.

— La marquise, demanda le curé, a-t-elle amené des invités?

— Oui, un beau seigneur qui se tenait près d'elle dans le carrosse. Il a un bel uniforme, de grandes plaques sur la poitrine, et un grand ruban autour du cou. Malgré son air un peu méprisant, il a été très respectueux envers le marquis, quoique celui-ci soit bien plus jeune que lui.

— C'est la seule personne qui accompagnait Mme la marquise?

— Je crois bien que oui, monsieur le curé.

— As-tu entendu prononcer le nom de ce personnage?

— Ma foi, non. Mais ce grand échalas de Laroque, sa longue échine courbée, lui a répondu plusieurs fois :

— « Oui, monsieur le Commandeur. »

— Alors, conclut le curé, il est sans doute le frère de Mme la marquise, le Commandeur de Boisfleury.

Le prédicateur dans sa chaire n'est pas si religieusement écouté que ne le furent Pierrot et Chonchon par leur nombreux auditoire.

C'était une grosse nouvelle pour ces gens, qui ne connaissaient qu'une seule marquise et qu'un seul château.

Le domaine de Sivry était considérable, tout ce qu'on voyait à plusieurs lieues à la ronde, forêts, plaines et montagnes, en faisait partie, et ce petit peuple, fermiers, métayers, journaliers ou bergers, qui gagnait si misérablement sa vie, quand il parvenait à la gagner, était un peuple de vassaux, tous tributaires du château.

C'était l'intendant Laroque qui était l'intermédiaire ordinaire entre eux et la marquise.

Chacun croyait avoir à se plaindre de cet homme d'affaire et beaucoup regrettaient de ne pouvoir, dans les moments difficiles, s'adresser directement à Mme la marquise, qui n'avait pas quitté Paris depuis environ sept années.

— Allons, mes enfants, dit le curé en élevant la voix, vous savez ce qui nous reste à faire. Notre devoir est d'aller souhaiter la bienvenue à notre châtelaine et de lui rendre hommage.

C'est aujourd'hui le jour du repos, cette démarche ne vous dérangera donc ni dans vos travaux, ni dans vos intérêts. Si vous voulez me suivre, nous partirons dans un instant.

L'avis plût à tous, mûs qu'ils étaient bien plus par la curiosité que par le sentiment du devoir.

En quelques instants, tout ce qui était valide à Saint-Laurent se mit en branle, et, le curé en tête, s'engagea sur la route bordée, par bonheur, de gros châtaigniers, car le soleil dardait des rayons brûlants.

— Je ne suis pas fâchée de retourner là-haut, dit Chonchon à Pierrot. Avec le brouhaha de ce matin, personne n'a pensé à m'offrir à manger. Mon pauvre estomac est creux comme un tambour. Des gens si riches! ils offriront bien quelque chose, cette fois-ci?

— Peut-être bien, répondit Pierrot, que la perspective d'absorber quelque nourriture n'effrayait pas non plus.

Quoique la distance entre Sivry et Saint-Laurent fut de plus d'une lieue, le château se voyait du village.

Il était placé sur une colline peu élevée, dont la partie supérieure formait un grand plateau.

Un torrent coulait au fond de la vallée, parallèlement au chemin, et

égayait le voyageur de la musique de son eau de cristal glissant sur les galets.

Construit sous le règne de Louis XIV, le château était une bâtisse correcte et régulière. L'une des façades donnait sur la grande cour formée, à l'aile droite, par les écuries et des bâtiments de service, à l'aile gauche, par une chapelle, et devant, par une superbe grille. Le grand portail, en fer forgé, était orné des armes et de la couronne de Sivry.

L'autre façade donnait sur un immense jardin français, dessiné dans le style de l'époque, avec des allées rectilignes coupées à angle droit, des bordures de buis, et des arbres et arbustes découpés régulièrement en forme de cubes et de cônes.

Si la nature est capricieuse, les jardiniers du temps ne l'étaient guère. Artistes au rebours, leur métier consistait à mettre le feuillage et les fleurs sous le joug de l'arpentage et de la géométrie.

Ces gens ingénieux sont morts, emportant par bonheur avec eux leurs conceptions dans la tombe, et feuilles et fleurs, rendues à la liberté, rient maintenant, dans un rayon de soleil, de leurs règlements surannés.

Derrière le château s'étendaient de grands bois à perte de vue, tandis que du côté du torrent, une immense pelouse descendait, toujours verte, grâce à plusieurs ruisseaux qui l'arrosaient en gazouillant sous l'herbe.

Le site était splendide, et si, au milieu de ce paysage mouvementé, de ces cimes fantastiques de rochers et de montagnes, rien ne jurait plus que la correction de cette bâtisse et de ce jardin, au moins l'ensemble de la propriété donnait l'impression qui se traduit par ces mots : elle avait grand air. C'est ce qui, à Sivry, plaisait le plus à la marquise, fort indifférente aux charmes du paysage, mais soucieuse en cela, comme en toute chose, d'être grande dame et d'avoir grand air.

Dès que les gens de Saint-Laurent furent arrivés près de la grille, on la leur ouvrit et la foule se répandit dans la cour.

M. le curé avec quelques notables, se dirigea vers le château. Ils franchissaient les marches du perron, lorsque la porte s'ouvrit. M. le Commandeur de Boisfleury parut sur le seuil et leur rendit leurs salutations. Il était accompagné de l'intendant Laroque, et escorté de plusieurs laquais en grande tenue.

M. le curé prit alors la parole en ces termes :

— Je viens, monsieur le Commandeur, avec les vassaux du domaine, rendre hommage à Mme la Marquise et lui souhaiter la bienvenue parmi nous.

— Mme la Marquise, répondit le Commandeur, est très fatiguée du long

voyage qu'elle vient de faire, elle repose depuis son arrivée. Elle m'a chargé, moi, son frère, de vous recevoir en son nom.

Son intention est de passer au château plusieurs semaines. Elle vous remercie de votre bon accueil.

Ces paroles furent accompagnées par les cris répétés de « Vive Mme la Marquise ! vive M. le Commandeur ! »

M. de Boisfleury remercia de la main, et après avoir descendu les marches, s'entretint quelques instants avec M. le curé !

Mais l'heure des vêpres approchait, et celui-ci, ayant demandé la permission de se retirer, reprit le chemin de Saint-Laurent, accompagné de deux de ses paroissiens.

Pendant ce temps un domestique faisait l'aumône à quelques mendiants et jetait des liards aux gamins qui, au milieu des rires, se bousculaient à qui mieux mieux pour en attraper le plus possible.

Les hommes furent invités à boire.

Des tables se couvrirent de bouteilles qu'on emplissaient à mesure, tandis que les gobelets passaient de main en main, si bien qu'un certain nombre *très échauffés* par le vin, s'aperçurent, au retour, qu'ils s'étaient peut-être un peu trop *rafraîchis*.

Les hommes s'étant presque tous portés du côté des bouteilles, les femmes se trouvaient en quelque sorte isolées et babillaient par groupes entre parentes ou voisines. Le Commandeur, ayant toujours l'intendant à ses trousses, se promena parmi elles, les examinant d'un œil curieux et leur adressant de temps en temps, en bon seigneur, quelques mots aimables.

Mais il ne fut guère satisfait de son inspection, car il murmurait entre ses dents :

— Chien de pays, pas une femme à peu près passable.

La fraîcheur et la bonne santé de Chonchon attirèrent une minute son attention ; elle avait de la gaieté dans la physionomie et une grande bouche richement meublée avec de grosses lèvres rouges comme des cerises.

— Oh ! les belles dents, mon enfant, lui dit-il en lui prenant le menton.

— Ah ! Monseigneur, reprit Chonchon dont l'appétit était exaspéré, c'est surtout qu'elles sont bonnes.

Le Commandeur trouva son rire grossier et sa taille commune.

— Rien à faire ici, se répétait-il.

Il s'apprêtait à se retirer, lorsqu'il aperçût une jeune fille, dont la tournure attira son attention.

Modestement éloignée, elle ne paraissait point désirer qu'on la remarquât, et pour bien la voir, il se vit obligé de repasser plusieurs fois.

Il fut émerveillé.

Comment un pareil bijou avait-il pu s'égarer dans ce troupeau? Tout était charmant et la démarche et le visage. Il était invraisemblable qu'une paysanne eût pareille tournure et que sous ses vêtements grossiers, la démarche fut si élégante.

— Monsieur Laroque, demanda-t-il à voix basse, connaissez-vous cette délicieuse enfant?

— Assurément, monsieur le Commandeur.

— Quel est son nom?

— C'est la petite Loustalot. Elle habite dans une masure tout près de l'église du village.

— Vous êtes bien sûr que nous pourrons la retrouver?

— Quand vous voudrez, j'en suis absolument sûr, répondit l'intendant.

Le Commandeur se donna l'air le plus indifférent qu'il put, et s'étant rapproché de la jeune fille, ne trouva d'autre prétexte pour la faire parler que de s'enquérir de son nom qu'il connaissait déjà.

— Je m'appelle Marie Loustalot, monseigneur, répondit-elle en baissant les yeux.

Sa voix était douce et la paupière se fermait sous de longs cils soyeux.

— Vous vivez chez vos parents?

— Je suis leur fille unique. Mon père est venu avec nous et doit être de l'autre côté avec des voisins, ma mère, la voici !

Cela fut dit simplement; tout était si gracieux, figure, geste et parole, que le Commandeur était émerveillé, et comme tous les regards étaient tournés sur lui, il s'éloigna à regret après avoir dit seulement à la mère de Marie :

— Elle est bien charmante, votre enfant.

Il se dirigea vers le perron dont il remonta les marches. Quelques vivats plus enthousiastes que les premiers, furent poussés par les buveurs; il salua de la main et se retira.

La cérémonie était terminée; les distributions de vin avaient cessé. Il n'y avait plus qu'à retourner à Saint-Laurent. La cour fut bientôt déserte, et la foule s'écoula sur la route, non sans se livrer à toutes sortes de commentaires sur les incidents de cette mémorable journée.

Madeleine Loustalot, dont l'amour-propre maternel avait été doucement remué, racontait à son mari qui les avait rejointes, les compliments que le Commandeur lui avait adressés. On accorderait sûrement un délai pour les trimestres de loyer en retard et ils éviteraient les poursuites dont l'intendant les avait menacés.

— Je t'avais toujours dit, Loustalot, concluait Madeleine, que cette chère enfant nous porterait bonheur.



D'un geste entreprenant, il saisit la taille de Marie, et avant que la pauvrette eût pu s'en défendre, lui prit un baiser sur le cou. (P. 38.)

— Eh bien! Chonchon, tu as de la chance, disait Pierrot. Le Commandeur t'a parlé.

— La belle avance, répondait la fille désappointée par cette journée de jeûne.

— Il n'y a qu'à toi qu'il ait pris le menton.

— Il eut bien mieux fait de me faire prendre quelque chose de ce qui sentait si bon près des cuisines, j'avais si grand faim.

Et tout en commentant la belle tenue du Commandeur, et les belles livrées des domestiques, l'âge de la marquise qu'on regrettait de ne pas avoir vue, et celui de son fils qui devait être un beau jeune homme et qu'on n'avait connu que bambin, les gens de Saint-Laurent et des environs regagnèrent leurs cabanes, rêvant encore, sous leur pauvre chaume, aux splendeurs du château de Sivry.

Après avoir pris congé des paysans, le Commandeur entra dans un salon du rez-de-chaussée, et, sans souci de la chaleur, se mit à l'arpenter de long en large.

L'intendant, auquel il avait le matin donné l'ordre de ne pas le quitter, l'avait suivi et se tenait coi dans une encoignure, observant sans souffler mot.

Comme le Commandeur ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'eut pas existé, comme il n'y avait plus personne et que son expérience des usages et des gens du pays ne servaient actuellement de rien, il réfléchit que sa présence était inutile et peut-être même importune.

Il se décida enfin à rompre le silence et à demander de sa voix la plus obséquieuse :

— Me permettez-vous de me retirer, monseigneur?

Le Commandeur, comme si personne n'avait parlé, ne répondit rien et continua sa promenade. Ce n'est qu'après quelques instants qu'il l'interrompit brusquement et dit d'un ton bref :

— Non. Restez, Laroque.

Puis il s'installa près d'une table, dans un fauteuil, appela un laquais, et après s'être fait servir une bouteille de vin d'Espagne et deux verres, lui jeta son chapeau, en donnant l'ordre qu'on les laissât seuls.

D'un geste, il indiqua un siège à l'intendant et ajouta :

— Remplissez nos verres et causons.

L'autre s'empressa d'obéir, la mine flattée, quoiqu'il comprît bien que c'était pour quelque important service et non pour ses beaux yeux qu'on lui faisait tant d'honneur.

Il avait des renseignements précis sur le Commandeur et sur sa galanterie. Il savait que, toujours épris de quelque femme pimpante, il ne demandait qu'à se livrer aux extravagances les plus folles, s'il s'agissait surtout d'une nouvelle conquête dont sa vanité devait tirer profit.

Tout cela l'intéressait, car il tenait à gagner, par n'importe quel moyen, la confiance et les bonnes grâces d'un homme qui avait tout crédit sur l'esprit de la marquise. L'intendance rapportait plus gros qu'on ne croyait, et il tenait à la conserver.

Le premier verre vidé, le Commandeur entra à brûle-pourpoint dans le vif de la question.

— Cette petite Marie ! s'exclama-t-il, quel morceau de roi !

— Vous en avez connu, monseigneur, de plus belles à Paris.

— Non, Laroque. Il faut à celles-là, pour plaire, de beaux atours et de riches ornements. C'est, accoutrée de vêtements de droguet et de bure que Marie séduit et charme.

— Il faut convenir, dit l'intendant, qu'elle est fraîche et gentille.

— Elle est délicieuse, et je me pique de m'y connaître.

— Je ne songeais d'abord qu'à dénicher quelque fille comme passe-temps, comme distraction, et faire ainsi diversion à la monotonie du séjour au château.

... Mais cette charmante enfant vaut mille fois mieux qu'une fantaisie de si courte durée, et je gagerais une grosse somme que, lorsque je l'aurai déniaisée, lorsque la bonne faiseuse l'aura habillée de pied en cap, elle fera sensation à Paris, et qu'elle y deviendra rapidement une célébrité.

... Je la veux. Je veux la présenter dans le monde galant, où elle se trouvera tout de suite au premier rang, je veux mettre en lumière ce joyau précieux, et m'enivrer des murmures d'admiration que provoqueront sur son passage, sa jeunesse et sa beauté.

... J'espère que cette conquête ne présentera pas d'insurmontables difficultés. Encore faut-il que vous me donniez des renseignements plus complets et plus étendus que ceux que vous avez pu me donner tantôt.

... Parlez-moi d'abord de sa famille.

— Loustalot, qui est son père,... commença Laroque.

— Son père, dites-vous? Il faut dire : qui passe pour son père, monsieur l'intendant. Marie ne peut être fille de vilain et, sur ma parole, sa mère a eu, sans doute, dans sa jeunesse un... regard d'aimable gentilhomme.

— Ça c'est possible, répondit Laroque. Toujours est-il que Loustalot est vassal du château, et qu'il afferme une parcelle de terre, inscrite sous le nom de la Mare-aux-Biches. A l'heure actuelle, il doit deux trimestres arriérés, il lui est impossible de payer et nous avons tous les droits sur lui.

... Nous pouvons, si le cœur nous en dit, faire vendre tout ce qui reste à ce malheureux, son dernier meuble et sa dernière chèvre, et le réduire à la plus affreuse misère.

— En le faisant saisir et exécuter d'abord, monsieur le Commandeur pourra le sauver ensuite... en imposant ses conditions. Vous serez le libérateur, le bon ange. Que voulez-vous qu'on puisse vous refuser?

Le Commandeur n'était point d'une extrême délicatesse, et nul n'était plus partisan de la vieille maxime : « La fin justifie les moyens. »

Mais Marie lui avait plu, et la combinaison de maître Laroque lui paraissait d'autant plus répugnante que, si elle pouvait contraindre à la soumission, elle devait provoquer la haine.

— Nous en arriverons là, monsieur l'intendant, si la nécessité nous y oblige. Mais cette conquête, si précieuse qu'elle me paraisse, me semble assez facile.

J'ai vu tantôt la mère, qui ne m'a pas paru bien farouche. Ces meurt-de-faim ne seront-ils pas ébranlés, si nous faisons reluire au soleil quelques beaux écus d'or?

— Ce n'est pas certain, monseigneur; ils passent pour de fort honnêtes gens.

— Maître Laroque, vous les supposez donc incorruptibles?

— Je le crains, d'autant plus que le curé du village s'intéresse à cette jeune Marie, et qu'il interviendra, s'il flaire nos projets.

Le moyen le plus sûr et le plus rapide est celui dont j'ai parlé à monsieur le Commandeur, et il se décidera à l'employer, après mûre réflexion.

— C'est possible, mais je veux parler avant tout à cette belle enfant. Elle est inexpérimentée, et il y a lieu de croire qu'elle se laissera facilement séduire.

... Comment cette petite paysanne résisterait-elle à unseigneur qui n'aura pour elle que des paroles aimables et des sourires? Au lieu des privations et de la misère qu'elle endure dans ce village, il ne tiendra qu'à elle de goûter à tous les luxes et à toutes les joies de ce monde.

— Qu'elle accepte seulement une place au château, et le reste ira tout seul.

— Ce n'est pas impossible, mais l'enfant est très sage, et nous devons redouter sa résistance.

— La vertu n'est qu'un mot, maître Laroque, et, tout bien considéré, c'est l'obstacle le plus facile que je puisse avoir à surmonter. Il en serait autrement, si elle était fiancée à quelque malotru, ou si quelque rival avait pris les devants. Mais je n'ai, que je sache, rien à craindre en pareille matière.

— Absolument rien.

— Dès demain nous nous mettrons en campagne. Vous connaissez ses habitudes et vous savez les sentiers qu'elle prend pour mener ses chèvres au pâturage?

— Oui, monseigneur, et vous n'aurez pas grand chemin à faire, car elle passe assez près du château.

— Eh bien! demain matin, venez me prendre. Vous m'indiquerez l'heure et l'endroit, et je la rencontrerai... par hasard.

Nous verrons bientôt si le Commandeur de Boisfleury qui, dans le monde élégant de Paris, a la réputation d'un homme à bonnes fortunes, n'arrivera pas à séduire, en Savoie, une petite bergère sans expérience.

Un dernier verre, monsieur Laroque, et vous pourrez vous retirer

— Je suis aux ordres de monseigneur, il peut compter sur mon dévouement et ma discrétion.

— C'est bien, monsieur l'intendant. A demain.

Et maître Laroque se retira à reculons, exécutant, avec sa longue échine, des courbettes réitérées.

Le lendemain, le Commandeur s'éveilla de bon matin.

Décidément, cette petite lui avait tourné la tête. Il s'habilla, et mit autant de soins à sa toilette que s'il se fût agi de la conquête d'une princesse du sang. Quand elle fut terminée, il eut, en regardant la glace, un regard de satisfaction.

— Palsambleu! voilà une petite Savoyarde qui serait bien dégoûtée, si elle dédaignait un pareil galant!

Puis il se rendit dans la grande allée du jardin et se promena de long en large, pour faire diversion à son impatience et attendre maître Laroque.

Celui-ci ne tarda point à paraître, et, après avoir pris des nouvelles de Monseigneur, il se mit à sa disposition.

— Nous n'avons, dit-il, monsieur le Commandeur, que deux ou trois cents pas à faire pour arriver au sentier où elle passe tous les matins. Quand nous y serons, nous ne tarderons pas à entendre les clochettes de ses chèvres. Elles signaleront l'approche de Marie, qui ne sera plus qu'à quelques pas.

— Il n'y a point à craindre de témoins indiscrets?

— Le sentier est peu fréquenté. Ce serait un hasard, si vous rencontriez quelque passant. L'enfant est toujours seule, et moi-même je ne serai pas gênant.

Une fois arrivé au lieu désigné, le Commandeur constata que l'endroit était bien choisi. Le sentier faisait un détour, et, comme il était bordé d'une haie touffue, la jeune Marie devait se trouver, tout à coup, en face du Commandeur, sans qu'aucun indice ait pu la mettre sur ses gardes.

Bientôt les clochettes retentirent, et le Commandeur s'étant retourné, s'aperçut que l'intendant avait disparu.

L'instant suprême était arrivé!

Les chèvres passèrent, broutant de çi de là quelques bourgeons et

quelque touffe d'herbe, et subitement Marie, qui leva les yeux, se vit à quelques pas du Commandeur.

— Eh! mais... je ne me trompe pas, dit celui-ci d'un air joyeux et dégagé, c'est la charmante enfant avec laquelle j'ai causé hier, au château?

— Oui, monseigneur, dit Marie fort troublée.

— C'est un hasard heureux qui me fait vous rencontrer. Votre jeunesse et votre beauté ont fait sur mon âme une impression si charmante que je n'ai pu m'empêcher de penser à vous, et voilà que ce matin, vous m'apparaissez tout à coup, plus charmante encore qu'hier.

— Vous êtes trop bon, monseigneur, balbutia la pauvre enfant qui ne savait que dire.

Le Commandeur se trouvait en verve, et la timidité charmante de la jeune fille était pour lui le meilleur des encouragements.

Il combla de compliments la pauvre Marie qui rougissait jusqu'aux oreilles et répétait en tremblant : « Vous vous moquez, monseigneur. »

Mais monseigneur devenait plus pressant, les paroles ne lui suffisaient plus; d'un geste entreprenant il saisit la taille de Marie, et avant que la pauvrette eût pu s'en défendre, lui prit un baiser sur le cou.

Folle de terreur, elle appela plutôt par un sentiment instinctif que pour qu'on vînt à son aide, et dans son émotion, un cri sortit de ses lèvres, et ce cri était le nom d'André.

Le hasard voulut que sa voix fut entendue, et que dans ce sentier désert où, comme disait Laroque, on ne voyait presque jamais personne, deux femmes, qui retournaient à Saint-Laurent, pressèrent le pas pour voir ce qui se passait.

Le Commandeur s'éloigna d'un air dégagé, mais elles comprirent, au trouble de Marie, que le frère de la marquise avait tenté de jouer au séducteur.

La jeune fille ne voulut pas entrer dans des explications, et satisfit, aussi peu que possible, la curiosité pressante dont elle était l'objet. Elle disparut bientôt avec ses chèvres, dont le carillon s'éloigna peu à peu, pour cesser bientôt tout à fait.

Et les paroissiennes regagnèrent Saint-Laurent, non sans faire d'interminables commentaires sur la scène que leur présence avait interrompue.

Elles se décidèrent, chemin faisant, à se rendre chez M. le curé et à lui raconter cette aventure.

Celui-ci les écouta en silence, et avec la plus grande attention. Ce n'est que lorsqu'elles eurent terminé un récit dont le fond était exact, mais dont leur imagination avait amplifié les détails, que leur adressant la parole, il

leur fit prendre l'engagement solennel de ne rien raconter dans le pays, et de garder, sur cette affaire, un silence absolu.

— Mais le père et la mère Loustalot, fit observer l'une d'elles, ne vaut-il pas mieux qu'ils soient prévenus?

— Je me charge de ce soin, répondit le curé d'un air très grave.

Il insista de nouveau sur l'engagement qu'elles venaient de prendre, de garder le silence, et ce n'était pas trop de toute l'autorité du vieux pasteur et de son insistance, pour obtenir un tel résultat.

Le Commandeur, après son équipée avec Marie, était retourné au château. Il y retrouva Laroque, qui lui demanda, après l'avoir salué :

— Monseigneur est-il satisfait de l'entrevue?

— Les résultats ne sont pas encore décisifs, monsieur l'intendant, mais cette première rencontre me laisse une bonne impression. J'aurais été désolé, d'ailleurs, si la petite s'était rendue tout de suite et avec une facilité déplorable. La meilleure part de mes illusions se serait envolée.

— Il ne s'est alors rien passé qui puisse modifier les résolutions de monseigneur et lui enlever l'espoir de réussir?

— Loin de là; elle m'a parlé comme parle toute fille honnête; mais son embarras était divin, et n'avait rien ni de farouche, ni de désespérant.

... Je l'ai embrassée non sans quelque résistance; elle a même crié un peu, mais pas bien fort.

... J'ai un renseignement d'ailleurs à vous demander à ce sujet. Il est sorti de sa bouche, au moment où je la pressais le plus, au milieu des quelques cris qu'elle a poussés, un nom d'homme, et ce nom c'est André.

... Connaissez-vous, dans le village ou dans les environs, quelqu'un à qui ce nom puisse être appliqué?

... Cela me préoccupe, car comme je vous l'ai dit, la plus grosse malechance que je puisse redouter est de rencontrer un rival.

Laroque se creusa la tête et demanda :

— Êtes-vous certain d'avoir entendu André, monseigneur?

— J'en suis certain.

— Eh bien! je ne trouve rien, les gens du pays se nomment Jacques, Pierre, etc. Je ne vois pas un André, et je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans toute la commune.

— Il est possible, à la rigueur, que j'aie mal entendu ou mal compris. Toujours est-il que je la reverrai demain, si elle suit le même sentier.

— Bonne chance! monseigneur.

Le lendemain en effet, le Commandeur était à son poste. La crainte d'être en retard l'avait fait devancer l'heure, si bien qu'il commençait à

perdre patience et à craindre que Marie n'eût changé son itinéraire, lorsqu'il entendit enfin les grelots des chèvres.

Marie parut bientôt, mais elle se tenait sur ses gardes et dessina le détour un peu large pour ne pas tomber, comme la veille, tout près du Commandeur.

Après quelques paroles banales, celui-ci prit un ton plus sérieux et lui dit en simulant une forte émotion, comme s'il ne pouvait contenir son cœur :

— Je vous aime, mademoiselle, et ce n'est pas le hasard qui m'a mis sur votre chemin.

— Vous voulez abuser une pauvre fille, répondit Marie, et cela me chagrine. Je ne suis pas d'un rang à pouvoir devenir votre femme, et alors...

Elle n'acheva pas.

— Je vous aime, Marie, reprit le Commandeur en lui barrant le passage, je suis riche et gentilhomme, et je vous ferai la vie si heureuse et si douce, que vous finirez par m'aimer.

— Vous me forcerez, monseigneur, à faire un long détour pour conduire mes chèvres au pâturage, car je ne puis consentir à entendre les propos que vous tenez, si je veux rester une honnête fille.

... Vous avez la fortune, toutes les joies et tous les plaisirs; ne tourmentez pas une pauvre paysanne, car vous me porteriez malheur, et mon père serait homme à me tuer, s'il soupçonnait seulement que je pusse être coupable.

Le Commandeur revint à la charge, et voulut même, comme la veille, s'emparer de la taille de Marie, mais la jeune fille indignée le repoussa vivement et s'élançant, au risque de se briser la tête, sur la pente rapide d'un ravin, elle disparut.

Ses chèvres la suivirent et le séducteur, qui n'avait eu garde de la suivre, se trouvant tout penaud et furieux, se résolut à quitter la place.

Une chose surprit Marie; elle vit à très peu de distance, au détour d'un sentier, passer quelque chose de noir qui lui sembla être la soutane du curé. Mais l'émotion et la rapidité de sa course l'empêchèrent d'observer et de s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée.

— Et puis, pensa-t-elle, M. le curé, que viendrait-il faire à pareille heure dans cet endroit désert?

Le Commandeur rentra au château de fort méchante humeur. Ne voulant pas être questionné par Laroche, du plus loin qu'il l'aperçût :

— Vous aviez raison, dit-il, monsieur l'intendant, poursuivez sans pitié ces malheureux et ne manquez pas de leur envoyer, dès aujourd'hui, l'homme de loi.



Il avait trouvé des gens dans la désolation. (P. 47.)

... Il est temps de leur faire comprendre qu'ils sont en vérité trop bêtes.

Cela signifiait que la jeune Marie ne voulait pas se livrer à M. le Commandeur. C'est ce que comprit Laroque, flatté dans son amour-propre de voir suivre le lâche conseil qu'il avait donné deux jours auparavant.

Il fit atteler sa carriole, partit pour Saint-Laurent, et, deux heures après, l'homme de loi était mis en demeure d'exécuter sur-le-champ d'énergiques poursuites contre le père de Marie

IV

LES LOUSTALOT

La masure qu'habitait la famille Loustalot, était l'une des plus tristes et des plus pauvres du village. Elle se composait de deux chambres, si l'on peut appeler chambres ces réduits si mal éclairés, qu'il fallait, pendant la mauvaise saison, tenir la résine allumée.

D'un côté de la cloison, qui divisait cette chaumière en deux compartiments, se trouvait une petite salle avec deux lits, l'un plus grand qui servait aux époux Loustalot, l'autre, plus petit et entouré de rideaux de serge, c'était le lit de Marie. Un bahut, usé par le temps, contenait les quelques hardes et le linge de la maison, et deux chaises complétaient l'ameublement.

Ajoutez à cela une croix de bois peinte en noir, une branche de buis et une image de la bonne vierge, collée sur le vieux mur sali par le temps, et nous aurons tout vu, nous pourrons passer par la porte donnant accès dans l'autre pièce de ce taudis.

Une seule remarque à faire, c'est que le linge de la literie brillait par une extraordinaire propreté.

La glaise battue, qui servait de parquet était soigneusement balayée; cela sentait la misère, mais non la misère qui s'abandonne, et l'on comprenait que ces pauvres gens avaient, dans leur malheur, autant d'ordre et de dignité qu'il leur était possible.

La pièce qui donnait par la porte d'entrée sur la route, avait une assez grande cheminée, avec des chenets et une crémaillère.

Une table, entourée de deux bancs de bois, était au milieu de la pièce. Un grand coffre, le long du mur, contenait le lait et quelques provisions.

Enfin, un chaudron en fonte, quelques vases en terre, quelques assiettes fêlées, et trois ou quatre verres à boire formaient la vaisselle et les ustensiles de la maison

C'est tout ce que ces malheureux, qui dépassaient l'un et l'autre la cinquantaine, avaient pu conserver, en travaillant du matin au soir, et en vivant, cela va sans dire, avec la plus extrême sobriété.

D'ailleurs, ils n'avaient pas été toujours aussi misérables.

Lors de leur mariage, ils ne pouvaient certainement passer pour riches, mais ils vivaient du travail de leurs bras et se trouvaient heureux.

Heureux! pas tout à fait, cependant, car leur union était restée stérile. Pendant quinze ans, ils n'eurent pas d'enfants, ce qui les comblait de tristesse.

Vers la septième année après leur établissement, il leur arriva un premier malheur. Une grange, dans laquelle ils avaient enfermé une assez belle récolte, fut détruite par un incendie avec tout ce qu'elle contenait.

Cet événement fut le point de départ d'une longue et fatigante lutte contre toute sorte d'accidents.

Huit ans durant, rien ne leur réussit. Tout ce tournait en mal pour eux, et ils pliaient sous l'acharnement de la destinée qui ne consentait pas à s'attendrir en leur faveur.

Puis, voilà qu'un jour la Loustalot devint grosse. Antoine et Madeleine se sentaient voués à une malchance si obstinée, que cette joie — quelque grande qu'elle fût — se mêla d'appréhensions bien naturelles chez des gens voués à l'infortune continue.

Ils en arrivèrent à redouter la naissance de l'enfant, tant ils redoutaient une charge nouvelle.

Mais comme si la gamine eut apporté dans le giron l'espérance et la tranquillité, tout changea pour eux dès que Marie fut née.

Leurs créanciers leur donnèrent du temps. Les récoltes furent plus fructueuses que jamais elles ne l'avaient été. Maître Antoine eut par trois ou quatre fois de ces hasards qui donnent le bien-être avec la bonne humeur...

— C'est un bon ange que Dieu nous a envoyé, parce que nous ne nous sommes pas abandonnés, disait Madeleine.

— Vraiment oui, ajoutait Loustalot plein de confiance.

L'enfant fut nourrie, fit ses dents, se mit à trotter, puis à babiller et tout réussissait dans la maison. Mais ce qui était le plus étonnant, c'est que Marie prenait de plus en plus, chaque jour, la beauté, la finesse, et la grâce des anges.

Tout le monde l'adorait, on l'appelait mademoiselle et, quoiqu'elle fût vêtue d'habits grossiers comme ses parents, cela paraissait tout naturel.

Enfin, la roue de la Fortune tourna une troisième fois. Les vieux du pays disaient tout bas que Laroque, l'intendant du château, avait voulu se préva-

loir de ses fonctions et de son importance pour faire un pouce de cour à Madeleine encore très belle à quarante ans.

Ils ajoutaient que la brave femme ayant averti Loustalot, celui-ci s'était arrangé pour rencontrer le personnage dans un chemin creux et lui avait administré une maîtresse volée dont, d'ailleurs, l'homme du château ne s'était pas vanté.

C'est à partir de ce moment que la déveine se remit aux trousses du pauvre ménage.

Courageusement le paysan et sa femme luttèrent, mais il n'en fallut pas moins subir des pertes qui semblaient imprévues, et vendre mille choses qu'on avait achetées au temps de la prospérité.

Ils en arrivèrent ainsi à la gêne, puis à la misère. Et c'était vraiment pitié qu'on eût le courage de leur vendre les quelques objets qui leur restaient, tristes épaves dont nous venons de dresser le déplorable inventaire. Depuis quelques jours, l'intendant Laroque avait donné des ordres à l'homme de loi du pays.

Et pourtant, ce sont des gens honnêtes et laborieux.

Le soleil, qui brille de bonne heure au mois d'août, vient à peine de se lever, et Madeleine Loustalot, installée déjà devant sa porte sur l'une de ses deux chaises, file, sans perdre un instant, tandis qu'Antoine, son mari, sorti depuis longtemps, est à son travail ou à ses affaires.

Les malheureux voudraient se sauver, c'est-à-dire gagner du temps, ne pas être vendus, ne pas être jetés à la porte de leur pauvre chaumière, ne pas être réduits à la plus affreuse misère, au vagabondage, à la mendicité.

Elle file, la pauvre Madeleine.

Elle ne sait pas encore à quel point la situation est urgente et terrible; elle ignore qu'il y a déjà eu un commencement d'exécution.

Antoine, son mari, ne lui a pas encore appris la terrible nouvelle, parce qu'il se livre à quelques suprêmes démarches et qu'il sera toujours temps de lui porter cet affreux coup.

La pauvre femme conserve donc quelque espérance; l'arrivée de la marquise, les bonnes paroles que le commandeur avait adressées à Marie le dimanche précédent, dans la cour du château, lui donnent à croire qu'on fera grâce à la malheureuse famille.

Elle se fait enfin toutes sortes d'illusions, elle prie avec ferveur, et dans le fond de son âme religieuse, elle croit à l'intervention divine. Dieu ne les abandonnera pas.

Tout en filant, ces idées lui trottaient par la tête, lorsque Pierrot, qui passait sur le chemin, l'arracha à ses méditations en lui adressant la parole :

— Déjà à l'ouvrage, mère Loustalot?

— Faut ben travailler, mon garçon.

— Faut pourtant pas vous tuer, non plus

— Qu'est-ce que tu veux, Pierrot. Nous n'avons pas de quoi nous dorloter, et puis, si je suis quelquefois malade, je suis forte tout de même.

— Ce n'est pas comme mam'zelle Marie!... on dirait jamais qu'elle est de vous, celle-là; elle a plutôt l'air d'une demoiselle de la ville que d'une savoyarde...

Pierrot, sous cette forme naïve, mettait à nu le fond de son cœur. Il avait pour Marie une grande affection et surtout une grande admiration. Elle lui avait toujours semblé d'une nature supérieure à celle des autres paysans.

Il ne savait pas si c'était de l'amour; il n'aurait jamais pensé à la demander en mariage, parce qu'il comprenait qu'elle ne pouvait pas épouser un pauvre garçon comme lui, Pierrot. Mais cela ne l'empêchait pas d'être fanatique de Marie à laquelle il était absolument dévoué.

Il ajouta :

— Ous qu'ell'est donc, c'matin?

— Elle dort, répondit Madeleine.

Puis se reprenant :

— Que voulez-vous? Pierrot!... c'est jeune... ça a besoin de sommeil!... mais moi, je travaille!... ça fait qu'comme ça, elle dort plus longtemps et l'ouvage ne souffre pas.

— C'est-y ça une bonne mère, dit Pierrot tout attendri. Ça me rappelle la mienne! La pauvre mère Pitou!

... Ah! m'aimait-elle, elle aussi! Elle me disait toujours:

« — Ne te fatigue pas mon garçon. »

... Pauvre mère! elle est morte, et je ne puis y penser sans être tout en larmes, mais je ne l'ai jamais contrariée; par obéissance, je ne me fatiguais guère, et pour lui obéir, même après son décès, je ne me fatigue pas davantage, encore à présent.

A propos, mère Loustalot, il paraîtrait donc que mam'zelle Marie ne partira pas demain, avec les autres qui quittent le pays?

Ces paroles firent dresser la tête à Madeleine qui cessa de filer un instant. Elle adorait sa fille de tout son cœur, de toute son âme, et l'idée de se séparer d'elle l'avait toujours épouvantée.

— Partir... Marie!... mon enfant!... qu'est-ce qui a dit ça?... Je voudrais bien voir... par exemple, partir?... que d'autres aient ce courage là... que d'autres se séparent de leurs filles!... moi, je garde la mienne avec moi!...

Pierrot était rassuré, car il eut été désolé du départ de Marie. Aussi, reprit-il vivement :

— Et vous avez mon approbation, mère Loustalot! Quoi qu'elle irait faire dans ce grand Paris... je vous l'demande?... Il en part de nos montagnes pus qu'il n'en revient!... quand ils reviennent!...

— Non, non, je ne me sépare pas comme ça de ma petite Marie. Dieu merci! son père et moi, nous avons de bons bras! Eh bien! nous travaillerons plus fort, donc! et nous passerons les nuits, s'il le faut, comme je fais depuis un mois.

... Mais tant que nous aurons du pain, elle n'en manquera pas!... Elle n'aura pas besoin d'aller mendier à Paris.

— Et vous avez de plus en plus mon approbation, dit Pierrot qui s'animait... Tenez, moi, mère Loustalot, je ne suis qu'un pauvre chevrier... eh bien! vous me croirez, si vous voulez, j'aime mieux manger du pain noir ici... que des épinards à Paris... On n'a rien, si vous voulez, mais on l'a!... et on en jouit au pays.

Antoine Loustalot venait d'arriver sans que Pierrot l'eût aperçu. Il entendit les dernières phrases et répliqua d'une voix lugubre :

— La belle avance!

— Tiens! vous étiez là, père Loustalot! dit Pierrot en se retournant.

Il vit alors la physionomie du mari de Madeleine; le pauvre homme était accablé. Il venait de courir, de faire toutes sortes de démarches pour implorer grâce et pitié. Repoussé de partout, il rentrait, comprenant que tout était perdu, qu'il n'y avait rien à faire.

En proie au plus immense désespoir, il était allé à Sallenches, pour supplier des parents de venir à son aide. Il avait trouvé des gens dans la désolation, tout aussi misérables que lui. L'avalanche avait tout détruit chez eux.

Après tant de démarches, après tant d'efforts, il n'avait réussi à rien, il ne rapportait rien! La ruine, le désastre étaient inévitables.

— Ah! s'écria-t-il d'une voix lamentable, mourir de faim là-bas ou ici... Est-ce que ce n'est pas toujours la même chose?

A Paris, du moins, on a l'espoir de faire fortune! tandis qu'ici, la misère, toujours la misère!... les recors!... les saisies... le diable!... c'est-à-dire M. Laroque.

— Ah! oui, dit Pierrot, l'intendant de Mme la marquise! En v'là un qui a une figure ingrate pour exprimer l'amabilité!

— Tu l'as donc vu, Antoine? demanda Madeleine, de plus en plus inquiète

— Je le quitte à l'instant.

— Eh ben! est-ce que c'est aujourd'hui qu'on adjuge notre fermage, ce petit morceau de bien qui fait partie du domaine de Sivry?

— C'est aujourd'hui, répondit Loustalot, qui, la tête basse, les poings fermés derrière le dos, se promenait machinalement.

— Eh!... as-tu espoir qu'on nous renouvelle?

— Il n'y faut plus compter.

Madeleine poussa un gros soupir et murmura :

— O mon Dieu!

Mais cette femme courageuse s'était juré de ne se laisser jamais abattre. Elle avait tant souffert déjà! Elle avait éprouvé tant de privations et de misères!

Les prédications du curé revenaient à sa mémoire; on se sauve toujours de la misère en travaillant, répétait-il souvent, et la pauvre Madeleine fait tourner son fuseau rapidement, comme si le peu de laine qu'elle filait pouvait empêcher la catastrophe.

Loustalot reprit avec un accent de rage :

— J'ai supplié ce M. Laroque comme je supplierais le bon Dieu!... il n'a rien voulu entendre. Rien!...

— Le scélérat! le gueux! le sans-cœur! s'exclama Pierrot qui avait, depuis longtemps, pris l'intendant en grippe. C'est un vilain homme.

— Mais, dit Madeleine, si tu avais été au château voir Mme la marquise, peut-être ben...

— Ah! ce n'est pas commode de parler à Mme la marquise... D'ailleurs, ce serait inutile. Il y a trop de concurrents: Jean Leblanc, Thomas Lavigne, Jacques Roussi!... et d'autres gros bonnets qui ont de quoi!... qui peuvent donner caution, eux!... Ils sont sûrs de l'emporter.

Et puis, ne sommes-nous pas arriérés d'un semestre avec M. Laroque?

— Mais, répliqua Madeleine, M. le curé a promis de lui parler pour nous.

— Le curé a promis, et il parlera, s'il n'a pas parlé déjà, mais ça n'y fera rien.

... Ce Laroque est absolument décidé à vendre aujourd'hui notre chaumière.

Ce dernier coup terrassa Madeleine; et elle se leva abandonnant son travail, et, les larmes aux yeux :

— Vendre cette chaumière, s'écria-t-elle, est-ce possible, grand Dieu!

Cette chaumière où nous nous sommes mariés!... Où ma pauvre mère est morte! où notre Marie est née... On ne peut pas faire ça!... Qu'allons-nous devenir, Antoine, qu'allons-nous devenir?

— Ce qu'il plaira à Dieu! répondit Loustalot accablé, et à M. Laroque-



Au moment d'entrer, le Commandeur considérait le dehors de la masure. (P. 52.)

Les derniers mots venaient à peine d'être prononcés, qu'une voix fraîche et suave se fit entendre, chantant une chanson du pays.

La voix sortait de la chaumière.

C'était Marie qui s'éveillait.

— Silence! dit précipitamment Madeleine; c'est Marie! La pauvre enfant ne sait rien encore. Éloignons d'elle ces gros chagrins, qu'elle connaîtra toujours assez tôt.

La chanson continuait, joyeuse, semblable à celle de l'alouette, quand elle salue les rayons du matin.

Quel contraste, entre le sombre désespoir qui poignait le cœur des deux époux et cette mélodie charmante, pleine d'insouciance et de gaieté!

Marie parut bientôt sur le seuil, fraîche et légère, ayant encore aux lèvres les dernières notes de sa chanson.

— Le rossignol, dit Pierrot, ne file pas, dans le bocage, des sons comme ceux-là... Ah! non... non.

— Bonjour, mon père, dit Marie de sa voix caressante.

En dépit de la consigne qu'avait donnée Madeleine, Loustalot était trop désespéré pour essayer de sourire, et c'est d'une voix bourrue qu'il répondit :

— Bonjour.

Marie savait vaguement que ses affaires l'inquiétaient depuis quelque temps, et le voyait assez souvent accablé de tristesse. Elle ne répliqua rien pour ne pas l'affliger.

— Bonjour, Pierrot, dit-elle d'un ton familier.

— Bonjour, mam'zelle Marie, répondit Pierrot, tout heureux qu'elle lui eût parlé.

— Ah! se dit-il à lui-même, est-elle gentille, à c'matin! l'est-elle!

Puis Marie vint à sa mère, qu'elle aimait tendrement :

— Mère, lui dit-elle, avant de t'embrasser, il faut que je te gronde... Tu ne m'éveilles jamais. Moi qui suis jeune et qui cours les montagnes, ce n'est pas ma faute, si je ne m'éveille pas toute seule!... Et c'est toi qui es toujours au travail, comme hier, comme aujourd'hui... Ah! ce n'est pas bien, ça.

Puis elle sauta au cou de sa mère, qu'elle embrassa longuement. La pauvre Madeleine, tout émue, faisait tous ses efforts pour retenir ses larmes.

— A-t-elle un cœur, a-t-elle un cœur! disait Pierrot aussi très ému.

— Ma fille! ma fille! sanglotait Madeleine en mangeant Marie de baisers. Voilà un bien qu'on ne m'enlèvera pas, au moins.

— Qui sait? grommela le père.

Loustalot était trop désespéré pour que ce touchant spectacle put lui donner quelque joie, et, dans son désespoir, tout augmentait son mécontentement.

Ce fut d'une voix maussade et grondeuse qu'il reprit, soulignant les paroles de Marie :

— Elle a raison, dit-il. Tu en fais une paresseuse, une fainéante, comme si elle avait des rentes, et comme si un jour elle devait être marquise ou duchesse... Et qui sait l'avenir que Dieu lui garde?

— Je n'en sais rien non plus, dit Marie d'une voix où perçait une nuance de mélancolie. Tout ce que je demande au ciel, c'est de ne pas me séparer ni de mon père, ni de ma bonne mère.

Puis, comme un souvenir lui vint tout à coup au cœur, ses lèvres se colorèrent d'un peu de rougeur, et elle ajouta pour elle-même, mentalement :

— Ni d'André !

— Et il t'entendra, Marie ! il t'entendra, chère enfant ! lui dit la pauvre Madeleine en la couvrant de caresses.

Cette scène d'attendrissement fut brusquement interrompue.

— Ah ! dit Pierrot, qu'est-ce que je vois donc là-bas ? Mais je ne me trompe pas, c'est lui !

— Qui donc, lui ? demanda Marie.

— M. Laroque, répondit-il, c'est lui-même.

Ils avaient tous regardé du côté qu'indiquait Pierrot. C'était en effet l'intendant.

— Déjà, dit Loustalot atterré.

— Tiens ! ajouta Pierrot, il est avec un beau seigneur, ma foi, que je crois reconnaître. Ils viennent de ce côté !

Loustalot n'avait qu'une idée en tête : les poursuites.

— C'est sans doute pour nous donner congé. Eh bien ! qu'ils viennent ! dit-il d'une voix où il y avait plus de désespoir que de résignation ; je suis préparé à tout.

Marie ne comprenait pas.

— Notre congé ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais Madeleine sanglotait, et Marie pressentit un malheur.

— Mère, qu'y a-t-il donc, et pourquoi pleures-tu ?

— Tu ne le sauras que trop tôt, pauvre enfant... Prie Dieu tout bas. Dieu maintenant est notre seul espoir.

L'arrivée inattendue de l'intendant et du Commandeur avait produit une grande émotion. Ils se dirigeaient en effet du côté de la maison. Ce qui allait se passer devait avoir les plus graves conséquences ; ils avaient tous beaucoup d'inquiétude, Madeleine, seule, conservait quelque espérance.

Instinctivement on s'occupa de mettre un peu d'ordre pour recevoir ces personnages, revêtus pour eux d'une double autorité, par leur rang d'abord, et ensuite par l'influence qu'ils allaient avoir sur leur misérable destinée.

Marie, plus alerte que les autres, et un peu moins émue, parce qu'elle n'avait pas reconnu le Commandeur, avait déjà rentré le fuseau de sa mère et rangeait tout dans la première salle.

Pierrot aidait de son mieux et avait transporté les chaises. Loustalot et Madeleine s'étaient mis sur le seuil, prêts à présenter leurs salutations.

Pierrot, qui ne trouvait plus rien à faire, vint remettre le nez à la porte, et, apercevant l'intendant qui s'approchait :

— Et dire, grogna-t-il, que je n'ose pas me payer le plaisir de casser les côtes à ce grand échalas avec un de ses pareils. Fagot contre fagot, on verrait lequel des deux est le plus dur. Vieux brigand! va.

Au moment d'entrer, le Commandeur considérait le dehors de la masure, et avait aussi jeté par la porte un coup d'œil sur l'intérieur.

Il éprouvait cette sensation pénible qu'éprouvent les gens riches, habitués au confort et au luxe, lorsqu'ils sont forcés de se mettre en contact avec des objets misérables et d'une propreté douteuse.

Il y a un mouvement de répugnance si pénible en effet, qu'on admire à juste raison les femmes élégantes et délicates qui, pour faire le bien et porter des secours, entrent dans les plus affreux taudis, et jettent, comme un rayon de soleil, un sourire de bonté au milieu de toutes les misères.

Anges du paradis sur cette terre!

Le Commandeur ressentait ce mouvement instinctif, mais il allait certainement le dominer aussi, poussé qu'il était, non par l'amour du bien, mais par des sentiments de luxure et de débauche.

— Comment, Laroque, dit-il bas avant d'entrer, tu es sûr que cette délicate fillette, la même que j'ai déjà vue au château et dans le sentier, est enfouie en cette cabane?

— Oui, monseigneur.

— C'est une perle dans un bourbier.

— Voyez, près du seuil, devant vous, les deux personnes qui vous attendent; ce sont le père et la mère.

Il ne s'agissait plus que de faire un pas. Il y eut un temps d'arrêt avant qu'il s'y décidât.

L'habitude de la galanterie le fit penser à sa toilette, à laquelle il donna un regard et un tour de main comme s'il eut à entrer dans un boudoir.

— Hum! se dit-il, fille des champs ou princesse, soyons toujours régence.

Puis prenant ses plus grands airs, et les façons de coquetterie que se donnaient les fats du temps :

— Bonnes gens, dit-il d'une voix protectrice, en envoyant avec désinvolture un salut de son gant qu'il tenait à la main, bonjour, bonnes gens.

Il est certain que ces manières impressionnaient les paysans; il est à

remarquer même que c'est dans des milieux semblables qu'elles produisent le plus d'effet.

Loustalot saluait profondément, et murmurait avec un grand respect :

— Monseigneur!...

Madeleine tremblait comme une feuille, ses deux yeux écarquillés.

Quant à Pierrot, ce qu'il avait d'écarquillé, c'était la bouche; elle béait toute grande sous son nez en trompette qui contribuait à donner à sa figure l'expression de l'ahurissement.

Marie, seule, était restée en dehors de cette scène, obéissant à ses habitudes de ménagère et rangeant quelque vaisselle qu'elle rougissait de voir en désordre devant des étrangers.

Les regards étaient tournés sur le Commandeur; il fallait bien qu'il prît la parole et la difficulté était pour lui d'entamer la conversation, le moins gauchement possible.

Il savait bien ce qu'il venait faire, mais il n'avait pas pensé à ce qu'il allait dire.

Il se décida à la plus simple des entrées en matière.

— Quel est, dit-il d'un ton à la fois bienveillant et protecteur, celui de vous qui s'appelle Antoine Loustalot?

— C'est moi, monseigneur.

Monseigneur venait pour Marie; il ne voyait pas trop la nécessité de s'égarer dans des circonlocutions et de faire de la diplomatie avec des gens sans importance, avec des rustres de cet acabit. Il n'alla pas par quatre chemins.

— Brave homme, dit-il, n'avez-vous pas une fille, que je rencontre parfois, svelte et gracieuse, menant des chèvres au pâturage, ou portant à manger aux ouvriers de la forêt?

— Oui, monseigneur.

— Et comme Marie rangeait toujours au fond de la salle, il tendit son chapeau dans sa direction, en disant :

— La voilà.

La jeune fille, un peu confuse et intimidée par d'aussi beau monde, aurait mille fois préféré qu'on ne s'occupât pas d'elle, et continuait sa besogne sans se retourner. On parlait d'elle, mais on ne lui adressait pas la parole; c'était tout ce qu'elle demandait.

Cependant un soupçon avait poussé tout à coup dans la tête de Loustalot et c'est d'une voix rude qu'il ajouta :

— Avance donc, Marie, et qu'as-tu fait pour nous attirer si bonne compagnie?

La pauvre enfant avait la tête et le cœur pleins de la pensée, de l'image

d'André, qu'elle voyait maintenant presque tous les jours. Elle y songeait la nuit et le jour; elle ne pouvait fermer ses paupières sans revoir ses lèvres qui, dans leurs entrevues, ne cessaient de lui sourire en murmurant des mots d'amour.

C'était le secret, qu'elle cachait à tous, même à sa mère, et elle supposa dans son émotion, qu'il s'agissait de ce secret.

Ses joues rougirent subitement, et, prise d'un sentiment de crainte, c'est sans se retourner qu'elle répondit presque avec des larmes dans les yeux :

— Mais, mon père, je n'ai rien fait.

Il y avait, dans son accent, une note attendrissante. Le Commandeur savait mieux que personne combien étaient injustes les soupçons de Loustalot, mais ce n'était pas cette injustice qui lui causait quelque émotion; ce qui l'avait remué, c'était le charme qui se dégageait de Marie et la douceur de sa voix.

Il s'avança vers elle en disant avec un accent de reproche :

— Maître Antoine, ne rudoyez pas cette belle enfant.

Puis étant tout près de Marie qui, confuse ne s'étant encore qu'à demi-retournée, tenait les yeux baissés sous ses longs cils, il lui prit la main :

Marie, levant instinctivement la tête, le reconnut :

— Ah! mon Dieu! se dit-elle, contraignant son émotion.

Le Commandeur la regardait doucement, lui tenant toujours la main le plus galamment du monde.

— Remettez-vous, mademoiselle. Il n'y a pas, dans toute la Savoie, des yeux aussi beaux que les vôtres, et ce n'est pas pour les faire pleurer que je suis venu ici.

Marie ne savait que répondre. Elle reprit doucement sa main au Commandeur et s'éloigna toute intimidée.

L'attitude du Commandeur, loin de calmer Loustalot, ne fit que confirmer les soupçons qui lui avaient, tout à l'heure, passé par la tête.

Aigri par le malheur, et s'adressant à M. de Boisfleuri, il lui dit rudement :

— Sauf votre respect, monseigneur, elle est Marie tout court... nous n'avons pas de demoiselle chez nous.

Ces paroles où la colère était mal dissimulée par la contrainte qu'imposait la différence des conditions, jetèrent un froid glacial. Madeleine, effarée, pensait que tout était perdu. Pierrot n'y comprenait plus rien. Il y eut un moment de silence.

Il fut rompu par la voix de l'intendant, qui, dans l'ombre du Commandeur n'avait pas encore soufflé mot.

C'est avec un accent sententieux et quelque peu solennel qu'il prononça cette phrase :

— Si elle n'est pas demoiselle, elle peut la devenir.

Cette phrase, si Loustalot en eut bien compris la portée, n'aurait pu qu'aggraver son irritation. Elle produisit un effet contraire, elle fut comme un seau d'eau glacée sur le crâne d'un aliéné en accès de folie. Sa situation, les poursuites surgirent à sa pensée, et changeant tout à coup d'attitude, c'est de la façon la plus humble qn'il balbutia :

— Je vous demande bien des excuses, monsieur Laroque, mais nous n'avons pas pour notre fille de si grandes espérances.

Le Commandeur voyait déjà le pauvre diable à sa discrétion et, s'adressant à l'intendant, il lui dit à voix basse :

— Vous ne m'aviez pas trompé, Laroque. Quelle misère!

— Je ne vous avais trompé d'aucune façon, monseigneur, et vous voyez que ma combinaison était excellente. La petite est à vous.

Le Commandeur acquiesça d'un sourire.

Pendant que s'échangeait ce dialogue à voix basse, Madeleine avait pris à part son mari et lui parlait avec animation. La pauvre mère croyait à la vertu de sa fille si sincèrement et si profondément qu'elle n'aurait jamais pu la croire coupable; ces deux âmes simples n'avaient rien eu de caché l'une pour l'autre jusqu'au jour de l'avalanche, et de la rencontre d'André et c'est à peine si Madeleine avait compris quelque chose aux susceptibilités de Loustalot. Sa mauvaise humeur, c'était aux poursuites et aux tracas qu'elle l'attribuait.

Mais elle comprenait que la présence du Commandeur pouvait amener quelque heureux résultat.

— Il faut lui parler, Loustalot, dit-elle tout bas à son mari puisque par bonheur nous en avons l'occasion.

— Lui parler,... implorer ce beau seigneur, répondit Loustalot repris de ses soupçons.

— Il le faut, si tu ne veux pas que nous soyons tous sans gîte et sans pain.

Quoique tout cela fut prononcé à mi-voix, le Commandeur qui suivait des yeux ce débat entre les deux époux, en comprenait fort bien le motif.

Ce n'était pas d'ailleurs pour ce qui avait eu lieu jusqu'à présent qu'il s'était dérangé. Il imaginait que la discussion engagée allait avancer les affaires et c'est là qu'il voulait en venir au plus vite.

— Eh bien! braves gens, dit-il, jouant l'enjouement et la bienveillance, de quoi s'agit-il?

— Madeleine prit son courage à deux mains, et quoiqu'elle eût peur

de mal dire, il fallait bien qu'elle se décidât à parler. C'était, pensait-elle, la dernière chance de salut; il ne fallait pas la laisser échapper.

— Monseigneur, voici le fait et je vous supplie de vouloir bien m'écouter, vous qui avez l'air si bon et qui nous témoignez tant de bienveillance.

Nous sommes des gens bien malheureux, et si vous repoussez ma prière, nous allons être plongés dans le plus profond désespoir. Avant que vous ne soyez entré chez nous, nous ne savions à quel saint nous vouer.

La dernière récolte a été mauvaise, l'avalanche nous a tué presque toutes nos chèvres, et nous avons été tellement éprouvés, que nous redevons les termes d'un semestre pour la Mare-aux-Biches.

— La Mare-aux-Biches! qu'est-ce que c'est que ça, monsieur Laroque? interrompit le Commandeur.

— C'est une petite ferme, au pied de la grande montagne.

M. de Boisfleury n'avait pas imaginé qu'on oserait lui parler des poursuites, mais il n'était pas homme à se laisser prendre sans vert. Il affecta même, comme on vient de le voir, de faire bifurquer la conversation, en se donnant l'air de ne pas être disposé à l'indulgence.

Aussi, en voyant sa figure devenue tout à coup sévère, Madeleine intimidée, resta un moment silencieuse...

— Oui,... la Mare-aux-Biches! reprit le Commandeur.

Puis, après une pause :

— Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, ma brave femme, je ne suis pas le propriétaire de la Mare-aux-Biches, moi... Ah! si ça dépendait de moi... mais je vous l'ai dit, je n'y puis rien...

Madeleine, à ces mots, fondit en larmes et se jetant aux genoux de M. Laroque :

— Mais vous, monsieur Laroque, dit-elle, vous pouvez tout ce que vous voulez. Épargnez-nous, je vous en supplie. Nous ne sommes pas des gens sans aveu. Il y a trente ans que nous payons notre redevance, et la corvée, et la dîme à Mme la marquise... trente ans, c'est quelque chose.

Laroque, flatté que la fermière se traînât à ses pieds, avait redressé sa longue échine et faisait l'important, ce qui n'échappa point au Commandeur.

Mais Loustalot aussi s'était aperçu de cet accès de morgue et s'avançant :

— Relève-toi, Madeleine, dit-il.

— Non, laisse-moi parler. Au moins, nous ne nous en irons pas d'ici sans avoir dit tout ce que nous devions pour écarter le malheur.



Marie rendit caresse pour caresse. (P 64.)

Marie, les larmes aux yeux, se tenait debout à côté du Commandeur et le regardait à la dérobée.

Madeleine reprit :

— Qu'est-ce que nous avons fait? nous sommes en retard, mais c'est la première fois que ça nous arrive. Demandez à tout le monde, nous sommes les fidèles vassaux de Sivry. Mes parents et ceux de mon mari

ont vieilli ou sont morts pendant des siècles au service du marquis. Est-ce qu'on ne peut pas avoir quelque indulgence pour nous?

M. de Boisfleury n'aimait pas beaucoup cette scène de larmes et restait interdit.

Quant à Laroque, habitué, sans doute, à s'entendre supplier, il ne modifiait en rien son attitude ni l'air de son visage.

— Oh! je comprends, reprit la paysanne, je comprends que Mme la marquise doit toucher ses revenus et que nous sommes en faute, mais notre gêne est passagère; mais en moins d'un an, nous aurons triomphé du mauvais sort. Monsieur Laroque, prenez pitié de nous.

Puis, se tournant vers le Commandeur :

— Monseigneur, je vous en supplie, sauvez-nous. Tout le monde vous dira que nous sommes de braves gens... on nous a poursuivis, sans relâche, sans pitié. Autrefois les seigneurs avaient de l'indulgence pour leurs vassaux. Feu le marquis — que Dieu ait son âme — a été bon pour mon père... Et aujourd'hui...

— Aujourd'hui, reprit Loustalot, toujours sombre, pour une misérable somme, on nous a saisis ces quelques meubles...

— Quand monseigneur est entré, continua la pauvre Madeleine, il a paru étonné que nous fussions si pauvres. Eh bien! nous l'étions encore bien plus qu'il ne le croyait, puisque notre table, nos chenêts, nos hardes et jusqu'à notre lit, ne nous appartiennent plus. Monseigneur, monseigneur, prenez pitié de nous, pitié! pitié!

M. de Boisfleury, d'un coup d'œil, jugea qu'il y avait bon parti à tirer de la situation. Il fit volte-face, le moment lui paraissait venu d'étaler sa grandeur d'âme et de frapper le coup qui devait, croyait-il, lui assurer à jamais la reconnaissance de Loustalot et l'affection. bien plus précieuse pour lui, de la divine Marie.

— Comment, dit-il, on vous a saisis?...

— Oui, monseigneur.

— Mais je ne savais pas cela.

— Tout, tout, jusqu'à nos vêtements.

— Jusqu'à nos chèvres.

— Quoi! ces chèvres si gentilles que Mlle Marie conduit chaque jour au pâturage!

— Et demain, continua Madeleine, demain, si nous n'avons pas payé, cette chaumière où ma fille est née...

— Vraiment!... fit le Commandeur feignant l'intérêt, cette chaumière sera vendue et perdue pour vous à tout jamais. Oh! c'est affreux!...

Loustalot fit un pas en avant, et de sa rude voix :

— Tout ça, monseigneur, parce que M. Laroque nous en veut...

— Oui, oui, affirma Pierrot, M. Laroque leur en veut, tout le monde vous le dira.

Le Commandeur se tourna lentement vers l'intendant, qui restait parfaitement calme et, prenant un accent de sévérité :

— Qu'est-ce que j'apprends-là, monsieur Laroque?

— Monseigneur!

— Comment! vous à qui, en donnant l'intendance de ses biens, ma sœur avait encore plus confié le soin de faire bénir, par ses vassaux, le nom de de Sivry.

— Mais...

— Vous vous permettez, à ce que je vois, d'avoir des haines personnelles et, ce qui est bien plus grave encore,... de les assouvir au grand détriment de l'affection que nous portons à ces braves gens...

— Monseigneur!

— C'est indigne!

— Cependant...

— J'en informerai ma sœur, sans retard.

On jugea de la joie qui envahit les Loustalot. D'abord ils éprouvaient le plaisir d'entendre malmener mons Laroque et ils voyaient, ensuite, que les choses tournaient à leur avantage.

Ils se rapprochèrent, les mains jointes par la reconnaissance.

— Monsieur Laroque! fit le Commandeur.

— Monseigneur?

— Je ne sais qui me tient de vous chasser immédiatement.

— Ce serait bien sévère, osa dire l'intendant.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que...

Laroque, malgré son aplomb, hésita un peu.

— Voyons, parlez?

— Parce que monseigneur oublie que c'est lui-même...

— Taisez-vous, drôle, vous êtes un maladroit...

— Oh!...

— Et un sot. Et c'est trop des deux.

— Jarni! s'écria Pierrot ravi, ce n'est point son parrain, mais il l'a baptisé comme il faut, je m'en flatte.

M. de Boisfleury, qui supposait Laroque assez intelligent pour prendre les choses en homme sachant jouer son rôle, devint presque réellement furieux, et fut sur le point de se fâcher pour tout de bon.

— Est-ce que cet animal serait vraiment une bête? pensa-t-il.

Puis, se tournant vers Madeleine, toujours émue et dans la posture des suppliants, il lui dit :

— Rassurez-vous, ma bonne femme, il ne vous sera plus fait aucun mal...

— Oh! que de reconnaissance!...

— J'ignorais, palsembleu! que les choses fussent aussi avancées. Il est certain que j'avais entendu parler de votre affaire, mais elle ne m'inquiétait guère, car ma sœur s'en était occupée et je crois bien lui avoir entendu dire qu'elle s'intéressait beaucoup à votre fille.

A ces mots, Marie ouvrit de grands yeux.

— A moi, murmura-t-elle en *a parte,* elle ne m'a jamais vue...

— Tu entends, notre homme, dit Madeleine radieuse.

— Du reste je la prends sous ma protection dès aujourd'hui, et il ne tiendra qu'à elle de faire fortune.

— Est-il possible! dit Marie surprise.

Madeleine tomba de nouveau à genoux et remercia le gentilhomme avec une ferveur passionnée qui montrait à quel point elle aimait son enfant, et de quelle gratitude elle se sentait pénétrée.

— Monseigneur, dit-elle, vous nous sauvez, merci mille fois, merci pour votre générosité.

Des sanglots de joie lui coupèrent la parole.

Ce fut au tour d'Antoine.

— Il faut me pardonner, monseigneur, dit-il, si je vous ai parlé tout à l'heure avec rudesse. Les malheureux sont enclins au soupçon, mais ils sont aussi bien plus reconnaissants quand ils comprennent qu'on ne les trompe pas. Vous pourrez dire à Mme la marquise que ma vie lui appartient, ainsi qu'à vous, monseigneur.

— Merci, mes amis, merci, ma sœur apprendra votre reconnaissance et je vous sais gré des bonnes paroles que vous m'adressez. Je veux que vous soyez heureux!... tous heureux...

— Ah! par ma foi, dit Pierrot à mi-voix, je ne croyais pas ce seigneur si aimable et si bon.

— Quant à votre ferme, reprit M. de Boisfleury, j'en parlerai à ma sœur qui ignore certainement ce qui se passe.

— Oh! sûrement, appuya naïvement Pierrot.

— Et je ne doute pas qu'elle n'ait égard à votre malheur et ne vous conserve ses bonnes grâces.

— Quel bonheur! soupira Madeleine.

— A la considération de la belle Marie.

— Il y eut un court silence. M. de Boisfleury faisait mine de se retirer, quand il revint sur ses pas.

— Monsieur Laroque? dit-il d'un ton impératif et bref d'un seigneur qui veut être obéi.

— Je suis aux ordres de monseigneur, répondit avec humilité l'intendant qui venait enfin de comprendre l'évolution de M. de Boisfleury.

— Que toute poursuite cesse?

— Oui, monseigneur.

— Dès ce moment!...

— Oui, monseigneur.

— Combien y a-t-il d'actes signifiés à ces pauvres gens?

— Cinq.

— J'exige qu'ils soient anéantis.

— Ils le seront...

— Et vous les paierez de vos deniers.

Ici, M. Laroque fut moins prompt à répondre. Il ne savait plus comment il devait prendre cette menace. Mais il y avait en lui un si plat valet, qu'il s'inclina et dit :

— Monseigneur sera obéi.

— Et sachez que jamais je ne vous permettrai de nuire à ces bonnes gens, ainsi qu'à la belle Marie.

— Oh! que vous êtes bon, monseigneur, dit Madeleine. Marie, remercie donc.

La jeune fille, très troublée et devinant sans doute quelque machination, se contenta de faire une belle révérence.

M. de Boisfleury, qui la mangeait des yeux, sourit avec complaisance, et fit une pirouette en grommelant :

— Un peu gauche, la pauvre enfant, mais si gracieuse, malgré tout. Il n'y aura qu'à la déniaiser, et je m'en charge.

Puis il ajouta tout haut :

— C'est entendu, n'est-ce pas, monsieur Laroque?

— Du moment que monseigneur l'ordonne.

— Il suffit.

Sur ce dernier mot, Pierrot, ravi de voir confondre l'intendant, et enchanté que Marie et ses parents fussent — du moins il le croyait, — hors d'ennui, Pierrot poussa de toute la force de ses poumons, qui étaient de fort bonne qualité, un cri de :

— Vive monseigneur!...

M. de Boisfleury, bienveillant, se tourna vers Pierrot et demanda :

— Quel est ce braillard?

— Pierre Pitou, répondit Laroque, un chevrier du pays.

— Il a une bien excellente tête, votre Pierre, avec ses yeux effarés et son nez en pied de marmite.

— Monseigneur est bien bon, dit Pierrot flatté.

— Suis-moi au château, drôle, commanda M. de Boisfleury en s'adressant au chevrier.

— Au château! répéta celui-ci, qu'est-ce qu'il veut faire de moi? son sommelier.

Laroque souriait méchamment.

— Ça me va, ça me va, continua Pierrot enchanté.

Le Commandeur, persuadé que sa diplomatie aurait les plus heureux effets, salua de la main Loustalot et sa femme, passa près de Marie toute tremblante, lui adressa quelques nouveaux compliments, et s'en alla en disant :

— Allons, adieu, bonnes gens, soyez sans crainte, tout s'arrangera, tout s'arrangera.

Et Pierrot, de crier plus fort que jamais :

— Vive monseigneur! vive monseigneur!

Quand le Commandeur, Laroque et Pierrot se trouvèrent dehors, le paysan fut envoyé en avant sous un prétexte, et le grand seigneur allait reprendre à voix basse la conversation avec l'intendant, quand ils furent croisés par le curé, qui les salua fort poliment et jeta sur M. de Boisfleury un regard inquiet et soupçonneux.

— Après avoir fait quelques pas, le Commandeur s'écria gaiement :

— Eh bien! monsieur Laroque, vous n'avez donc pas compris la manœuvre?

— Monseigneur!!!

— J'ai cru que vous alliez faire échouer toutes mes combinaisons, par vos maladresses; que diantre! monsieur l'intendant, il faut avoir l'esprit plus délié, quand on est ambitieux comme vous l'êtes.

— Je conviens que j'ai été un peu gauche.

— Et jamais je ne vous l'aurais pardonné, si nous avions échoué.

Laroque frémit.

— Heureusement, continua le Commandeur, que j'ai la tête fertile en ressources.

L'intendant jugea qu'il lui convenait de s'aplatir :

— Il faut que monseigneur soit indulgent aussi, envers un pauvre hère comme moi qui ne peut certainement pas, n'étant pas bien né, avoir de l'esprit comme les personnes de condition.

— Ah! qu'elle est charmante, cette petite.

— N'est-ce pas, monseigneur?

— Et fine et ayant grand air. Monsieur Laroque, j'en suis décidément fort épris.

— Quoi! vous lui feriez l'honneur?...

— Palsambleu! cet honneur-là, je l'ai fait à bien d'autres qui ne la valaient en aucune façon. Et puis, vraiment, je suis amoureux et je sens que si elle m'échappait, je ne m'en consolerais pas.

— Mais elle ne vous échappera pas, monseigneur...

— Qui sait?

— Monseigneur est trop modeste.

— Trêve de flatterie... Voyons, Laroque, dites-moi, pensez-vous ce que je vais faire maintenant?

— Je l'ignore, monseigneur, dit l'intendant, qui était résolu à se faire tout petit à côté de M. de Boisfleury.

— Avez-vous une idée?

— Si j'en avais une, je suis sûr qu'elle ne vaudrait pas celle de monseigneur.

— Eh bien! écoute-moi. Il doit y avoir une place de jardinière vacante au château?

— Il y en a toujours, du moment que monsieur le Commandeur l'exige.

— Je l'exige.

— Je suis à vos ordres.

— Je me charge de ses gages, dit M. de Boisfleury avec un petit rire fort impertinent, qui fut imité par Laroque. Puis, dès notre arrivée, vous prendrez la peine de copier le bail de la Mare-aux-Biches, que vous renouvellerez à maître Antoine ou à ses héritiers pour six ans.

— Autant que cela!

— Oui, maître Laroque, pour six ans. Dès demain matin, ce Pierrot qui nous précède leur portera la bonne nouvelle, et dans la journée même, on installera Marie au château, dans ses nouvelles fonctions... et je me charge du reste, ajouta-il avec fatuité.

— Monseigneur peut être tranquille. Ce sera fait.

Le plan, comme on voit, était bien dressé. Quoi qu'il en dit, le Commandeur ne doutait pas de la réussite. En quatre ou cinq jours il comptait avoir raison de toute résistance, si Marie se permettait d'en faire.

— Et au besoin, se disait-il, j'emploierai les grands moyens.

On verra plus tard ce que M. de Boisfleury appelait les grands moyens.

V

MONSIEUR LE CURÉ

Si le Commandeur s'applaudissait du résultat de sa visite, les pauvres parents de Marie, dans leur loyauté, n'étaient pas moins ravis.

Seule, peut-être, la jeune fille n'acceptait pas les bienfaits du grand seigneur sans une secrète inquiétude.

Mais sa mère était si heureuse! Mais son père lui-même qui pourtant montrait en mille circonstances une défiance bourrue, son père s'était déridé. Il croyait à la bonté du Commandeur. Eh! mon Dieu, est-ce qu'à sa place, toute bonne âme, comme celle de Loustalot, n'aurait pas été contente de faire un peu de bien qui coûtait si peu de chose.

— Eh bien! Antoine, que te disais-je, répétait Madeleine en se donnant un mouvement extraordinaire dans l'humble maison qui lui semblait ien plus à elle depuis quelques instants.

— Oui, je crois que c'est un bon seigneur.

— Je savais que ma petite Marie nous sauverait...

— Oh! tu savais!...

— Oui, oui, pardi! vous ne croyez à rien, vous, les hommes. Moi je pensais que nous avions été assez malheureux et qu'il était temps que Marie recommence à nous porter bonheur, comme autrefois.

— Dieu t'entende, ma pauvre femme!

— Et viens manger la soupe, mon homme.

Loustalot entra dans la chaumine où se démenait Madeleine, Marie le suivit et pendant que le paysan cherchait un escabeau dans un coin, la bonne mère prit sa fille dans ses bras et l'embrassa d'un mouvement maternel si passionné, qu'un être quelconque, au courant des projets scélérats du Commandeur n'aurait pas pu s'empêcher de frissonner à l'idée du désespoir qui attendait la pauvre femme.

Marie rendit caresse pour caresse. Loustalot vit ce tableau exquis, en se retournant, et pour dissimuler son émotion, recommença de rudoyer les deux femmes, que malgré tout, il aimait à l'adoration.

— Allons! aurez-vous bientôt fini, de vous becqueter comme ça?

— Voyons, Antoine...

— Tu la gâtes trop, je te le répète, Madeleine.

— Demande-lui si elle trouve ça, elle?

— Pardi! elle est encore plus sensible que toi. Mais il faut songer à ce



Où allez-vous, mon enfant? (P. 71.

que nous sommes, des laboureurs, des chevriers, rien de plus. Il n'y a que les gens riches qui aient le droit de dorloter leurs petits.

— Ma foi, je ne vois pas pourquoi les pauvres ne le prendraient pas aussi ce droit, quand ça ne fait de mal à personne. Allons, bougon, viens nous embrasser aussi.

Antoine Loustalot ne sut pas résister à cette invitation, et, une seconde

après, ces trois êtres si bons formaient un groupe où se répandaient des larmes de gens heureux.

Pendant ce temps-là, les bonnes langues du pays échangeaient leurs impressions sur ce qui venait de se passer.

Car la visite du Commandeur à la famille Loustalot, fut bientôt, dans le village, tout un événement.

La nouvelle en fut colportée de maison en maison; toutes les conversations roulèrent sur les détails de cette mémorable entrevue, et comme il arrive toujours, l'imagination des bavards agrémentait le récit d'amplifications fantaisistes.

C'était à la beauté de Marie qu'on s'accordait à attribuer cette faveur inouïe pour la famille Loustalot d'avoir reçu, dans leur chaumière, le frère de Mme la Marquise. Et ces pauvres gens qui étaient sur le point d'être vendus et ruinés, devenaient presque maintenant un objet de jalousie pour leurs voisins, car on supposait bien que la vente et la saisie n'auraient pas de suites, que le bail de la Mare-aux-Biches serait renouvelé et que Madeleine et les siens seraient, de la part des seigneurs du château, l'objet d'une faveur exceptionnelle.

Ce bonheur survenu tout à coup excitait donc l'envie d'un grand nombre de villageois de Saint-Laurent, mais cependant, comme les Loustalot étaient estimés malgré le caractère un peu brutal d'Antoine, comme tout le monde éprouvait une vive sympathie pour Marie, non seulement parce qu'elle était belle, mais parce qu'elle était bonne et complaisante en toute occasion, les propos médisants et la calomnie ne trouvèrent pas prise sur l'opinion, et, comme d'habitude il faut une victime aux cancans de la foule, c'est aux dépens de Laroque qu'on s'en donna à cœur joie. On se moqua, de la belle façon, de cet échalas d'intendant, qui malmenait les paysans et qui était si plat valet avec ses maîtres. La vieille histoire de la bastonnade que lui avait administré jadis Loustalot revint sur le tapis, et les lazzis sur le rôle ridicule qu'il avait joué en cette occasion, défrayèrent, pendant une partie de la soirée la gaîté de Saint-Laurent.

Il va sans dire que M. le curé fut comme les autres, ou plutôt avant les autres, averti de ce qui avait eu lieu. Aimé de ses paroissiens, assez familier avec eux, il ne se passait rien, à Saint-Laurent, qu'il ne fût l'un des premiers et des mieux informés.

Et ses paroissiens avaient raison, car il les aimait comme des enfants. S'il recevait des renseignements intéressants, il réfléchissait immédiatement, se demandant si son intervention pouvait être utile, et quand la chose en valait la peine, il se mettait de suite en campagne, soit pour prévenir le mal, soit pour faire un peu de bien et soulager une misère.

Il était lui-même un paysan de Savoie, et avait passé son enfance au milieu d'une population pauvre, ressemblant, en tous points, à celle dont il était le pasteur. Aussi n'était-il ignorant, ni des qualités ni des défauts de ses paroissiens. Mais ce qu'il connaissait surtout, c'est cette misère dont il avait vu souffrir ses parents, et dont il avait souffert lui-même. En dehors de la religion et des préceptes de l'Évangile, c'était un sentiment de fraternité qui le faisait agir; il défendait la cause de ses paroissiens comme la sienne propre, et prenait comme sienne, aussi, des souffrances qu'il avait endurées autrefois

Hélas! dans un pays si pauvre et si dénué de ressources, il avait beaucoup à faire, et son plus grand chagrin était d'en être souvent réduit à constater son impuissance.

Au milieu du troupeau dont il était le berger, il y avait une jeune brebis, qui, comme dans l'Évangile, était l'objet de sa prédilection. C'était Marie. Il l'avait vue naître; c'est lui qui l'avait baptisée. Il lui avait fait faire sa première communion, et il la voyait grandir en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Il était heureux de constater que ses conseils avaient porté leurs fruits. La peine habitait dans ce cœur qu'il avait formé et nulle jeune fille ne donnait un meilleur exemple, laborieuse qu'elle était autant que sage.

Il aimait d'ailleurs ses parents qui étaient d'excellentes gens, la mère Madeleine surtout, toute dévouée à ses devoirs, courageuse et de plus mère parfaite.

Aussi cette visite du Commandeur lui causa-t-elle une grande inquiétude. Il avait été prévenu déjà des rencontres dans le sentier par lequel passait Marie pour mener ses chèvres à la montagne. Il connaissait d'ailleurs le Commandeur comme un endurci débauché, et ses assiduités ne pouvaient laisser, dans son esprit, aucun doute sur le but qu'il poursuivait.

Ce n'était point le caprice d'une heure que le lendemain aurait pu faire oublier. La jeunesse et la vertu même de Marie avaient excité ses désirs. Il en voulait faire sa proie et la pauvre enfant courait un immense danger.

Quand le curé fut seul, il ne songea plus qu'à une chose : sauver Marie.

— Ah! le misérable! se répétait-il en lui-même. Il est heureux et riche, il peut s'offrir toutes les satisfactions et toutes les joies, il n'a d'autres devoirs à remplir que celui de ne pas faire de mal aux autres, et surtout à ceux qui travaillent pour contribuer au luxe et à la prospérité de sa famille

Et le voilà qui, de gaieté de cœur, entreprend de détourner une fille innocente, et de la perdre à tout jamais.

Non, monseigneur, cela ne sera pas. La lutte est inégale entre vous et

moi; mais, avec l'aide de Dieu, c'est moi qui l'emporterai, et je saurai vous empêcher de commettre cette action coupable.

Telles furent les pensées qui lui furent inspirées par le premier mouvement d'indignation. Mais quand il songea aux moyens dont il pouvait disposer contre ce riche et puissant seigneur, quand il se rendit compte de ce qu'il lui était possible de faire, lui, pauvre curé, il fut effrayé et se désespéra.

Il savait dans quel dénuement était Loustalot; il ne pouvait pas payer et son sort était entièrement dans la main de son créancier. La saisie, on pouvait donner des ordres de cesser les poursuites, le bail, on était prêt à le renouveler, mais sous condition, et c'était Marie qui devait être la rançon de Loustalot et le prix du marché!

N'était-ce pas horrible?

Ah! si l'on avait eu de l'argent...

Mais où le trouver cet argent?

Le pauvre pasteur passa mentalement en revue ceux de ses paroissiens qui lui étaient les plus dévoués. La plupart étaient sans grandes ressources et incapables de prêter, surtout après les mauvaises récoltes de l'année et les pertes subies le jour de l'avalanche. Il était donc inutile et même cruel de s'adresser à des malheureux qui avaient, eux-mêmes besoin d'être aidés.

Que faire?

L'idée d'engager momentanément quelques vases sacrés, qui appartenaient à l'église, lui passa par la tête. Mais il chassa vite cette pensée que lui reprocha sa conscience. Il n'avait pas le droit de s'en dessaisir, et, d'ailleurs, à qui trouverait-il à engager des objets, sans grande valeur après tout? Il eut fallu, pour cela, entreprendre un voyage assez long et le danger était pressant.

C'était un crime et c'était une impossibilité. C'était aussi un sacrilège.

Cacher Marie! la soustraire ainsi aux poursuites du séducteur!

C'était encore une combinaison déplorable.

La montagne n'était point un asile sûr, puisqu'il eût fallu lui porter de la nourriture, et avec les bêtes fauves qui habitent les hautes régions, c'était exposer la pauvre enfant à de trop grands dangers.

La cacher dans la cure! ce n'était pas impossible. Mais la maison était petite, et malgré toutes les précautions, on s'en serait vite aperçu. De plus, le curé n'était pas encore tout à fait un vieillard, les mauvaises langues n'auraient pas manqué de tenir des propos abominables, et la réputation de Marie aurait été compromise autant que si elle eût été coupable.

C'étaient des risques qu'on ne pouvait pas courir, d'autant qu'on

n'aurait pu, pour se défendre, alléguer la vérité, car il s'agissait du frère de la marquise, c'est-à-dire quasi d'elle-même, dans un pays où tous les gens étaient ses vassaux.

— Je ne trouverai donc pas un seul moyen de m'opposer à cette infamie, se répétait le pauvre curé. Non, il faut écarter ce malheur, et ce serait douter de la Providence que de ne pas entreprendre la lutte.

Mais comment?

Le pauvre pasteur se creusait depuis longtemps la tête, lorsqu'il se souvint, tout à coup, que le lendemain il y avait, comme cela arrivait de temps en temps, une émigration de jeunes Savoyards pour la capitale.

Oui, c'était le lendemain même que la petite troupe devait partir. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de décider Marie à les suivre, et d'obtenir l'autorisation des parents.

Le remède était triste et douloureux, outre qu'il fallait compter sur la résistance de Madeleine, qui pour rien au monde n'eût voulu se séparer de sa Marie bien-aimée.

Ce Paris, d'ailleurs, Madeleine le connaissait, car elle avait accompli, comme tant d'autres, le long pèlerinage.

La fortune, vers laquelle on allait courir, n'était, la plupart du temps, qu'une illusion qu'on s'était forgée au village.

Les plus favorisés étaient ceux qui, comme elle, avaient pu revenir au pays, et les résultats de leurs privations et de leurs fatigues se résumaient, à quelques rares exceptions près, exceptions bien rares, en de faibles économies.

Le curé, pas plus que Madeleine, n'ignorait toutes ces choses; mais que faire? C'était le seul moyen qu'il avait à sa disposition pour sauver Marie du danger immédiat qu'elle courait, et ne pas l'employer, c'était, en quelque sorte, se faire le complice du Commandeur.

C'est dans cette disposition d'esprit que le pauvre curé se coucha, bien désolé du parti qu'il était décidé à prendre, faute de mieux, et demandant au ciel de lui envoyer quelque inspiration.

Tandis qu'il se désolait ainsi, les Loustalot, que les promesses du Commandeur avait rassérénés, s'étaient endormis dans la joie. Madeleine, surtout, était heureuse, attribuant le succès à son initiative et au courage qu'elle avait eu de parler à monseigneur.

Quant à Marie, elle était fort heureuse également. Ce fut elle, le lendemain, qui s'éveilla la première. Elle se mit à chanter, ayant la même habitude que les oiseaux du ciel qui gazouillent à l'aurore, et c'étaient, ce matin-là, des notes plus gaies et plus joyeuses.

La pauvre enfant avait tant de raisons de contentement. Elle voyait ses

parents tirés de la misère; l'avenir semblait assuré; sa pauvre mère, plus tranquille, avait essuyé ses larmes et se livrait à l'espérance. L'affreux cauchemar de la misère s'était évanoui, et le père Loustalot, rassuré, ne viendrait plus troubler la maison de sa mauvaise humeur.

Et puis, André! elle allait le revoir, et son amour pour lui grandissait chaque jour.

Tout en se livrant aux occupations quotidiennes, elle se disait à elle-même :

— Pauvre André! il n'est pas grand seigneur, lui!... Ah! que je serais plus heureuse encore, si c'était à sa protection et à sa tendresse pour moi, que nous soyons redevables d'être sortis de ce mauvais pas.

Ce vilain Commandeur me glace d'épouvante, et j'avais grand peur, quand il m'a arrêté dans le sentier de la montagne. A quoi lui sert-il de me faire tant de compliments? je ne serai jamais à lui, pas plus qu'à tout autre dont la condition ne lui permet pas d'épouser une pauvre paysanne.

Si j'aime André, c'est qu'il est comme moi, sans fortune, et qu'il travaille aussi pour vivre.

Il n'a, pour toute ressource, que son petit commerce de colporteur, et peut-être de contrebandier, qui l'oblige à se cacher pendant quelque temps dans nos montagnes.

C'est pour cela qu'il m'a bien recommandé de ne parler de notre rencontre à personne, pas même à M. le curé, pas même à ma mère.

Il y va de son salut, et ce n'est pas moi qui trahirai son secret.

Quel changement dans mon existence! moi qui n'avais jamais fait un mensonge, et qui disais à ma bonne mère tout ce que je faisais et tout ce que je pensais, me voilà obligée à dissimuler ce qui me tient tant au cœur.

Je ne suis guère coupable, pourtant, et j'agirais bien plus mal, si je risquais de le perdre par quelque parole imprudente.

Le perdre, André!... et par ma faute. Ah! cela est impossible.

Il va m'attendre, j'en suis sûre, aujourd'hui comme les autres jours.

Comme les autres jours, il viendra me demander du lait de mes chèvres. Il s'asseoira près de moi, et nous déjeunerons ensemble, à l'ombre du grand châtaignier.

Puis viendront ensuite de longues causeries, pendant lesquelles ses beaux yeux me regardent avec amour, et le temps passe trop vite, et c'est à grand regret que je vois le soleil disparaître derrière la montagne, et qu'il me faut ramener mes chèvres et regagner Saint-Laurent.

— Ah! cher André, je vais te voir dans quelques instants, car me voilà prête à partir. »

Elle jeta un dernier coup d'œil sur la maison où elle venait de tout mettre en ordre, et, voyant qu'elle n'avait rien oublié, elle s'était approchée de la porte pour aller chercher ses chèvres.

Quelle ne fut pas sa surprise, M. le curé était devant elle, sur le seuil.

— Où allez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il d'une voix grave.

Cette question, à brûle-pourpoint, fit sur Marie une impression terrible. Elle aimait ce prêtre qui avait toujours été bon pour elle et les siens, et elle s'était aperçue souvent de l'intérêt qu'il lui portait.

Mais que voulait-il, aujourd'hui? lui qui, d'habitude, lui adressait la parole avec une voix bienveillante, il parlait cette fois avec sévérité, et il y avait, dans toute sa personne, quelque chose de solennel.

Marie resta interdite.

— Vous ne répondez pas, mon enfant. Vous rougissez!... je vais vous dire où vous allez.

Marie tremblait. Elle pensa que son secret était découvert; elle entrevit la perte d'André. En proie à la plus vive émotion, elle balbutia pour toute réponse :

— Oh! monsieur le curé!

— Vous l'avez rencontré plusieurs fois, reprit le prêtre d'un ton sévère, en allant mener vos chèvres à la montagne.

Marie baissa les yeux et, supposant qu'on savait la vérité et que toute protestation serait inutile, elle confessa toute confuse :

— C'est vrai.

— Il vous a dit que vous étiez jolie?

— Il me l'a dit.

— Hier, il est venu ici?

— Oh! pour ça non... monsieur le curé,... répondit-elle vivement, ne comprenant plus rien à cette dernière question.

Le curé, qui était sûr de ce qu'il disait et ne pouvait supposer un malentendu, l'interrompit sévèrement :

— Marie! lui dit-il avec une grande autorité dans la voix; vous n'avez jamais fait un mensonge! Il est venu... je le sais!

Il a parlé à vos parents... il leur a promis sa protection auprès de sa sœur, Mme la marquise.

La pauvre enfant, voyant qu'il s'agissait du Commandeur, et non du bien-aimé, se vit tout à coup délivrée de ses angoisses. Elle respira librement, comme si sa poitrine eût été délivrée d'un poids qui l'écrasait.

Le curé poursuivit :

— Il faisait espérer hier que le bail serait renouvelé?...

— Oui, monsieur le curé...

— Ce bail est déjà signé.

Décidément, il s'agissait bien du Commandeur et non d'André, et alors Marie n'avait, aux yeux de personne, rien à se reprocher.

Ce renouvellement du bail était une bonne nouvelle; elle ne pouvait y trouver aucun sujet de tristesse. Aussi son regard devint-il joyeux, et c'est avec un accent sincère de gaieté qu'elle répliqua :

— Il se pourrait!... Un pareil bonheur!

M. le curé trouva l'occasion mal choisie pour se réjouir, car c'est d'une voix plus attristée qu'il accentua ces mots :

— Dites un malheur!

— Un malheur, et pourquoi?

— Un véritable malheur.

Le curé parlait avec gravité, et les derniers mots avaient glacé la joie de Marie.

— Mais je n'y comprends rien, dit-elle.

Il y avait, dans tout ce que disait la pauvre enfant, un tel accent de sincérité, sa voix était si pure et si chaste, on sentait si bien que pas un désir, pas une tentation n'avait effleuré l'âme de cette vierge, que son innocence éclata aux yeux du curé.

Aussi quitta-t-il l'attitude pleine de dureté qu'il avait prise d'abord. Il n'avait aucun blâme à adresser à Marie, c'était sur l'avenir seulement qu'il fallait veiller.

D'une voix pleine d'affection cette fois, il essaya de remuer l'âme de cette pauvre enfant qui n'avait commis aucune faute, et qui n'était que la victime des circonstances et de la fatalité.

— Marie, lui dit-il avec onction, votre cœur est encore pur; vous êtes bonne, simple, sans expérience. Vous ne connaissez pas le monde.

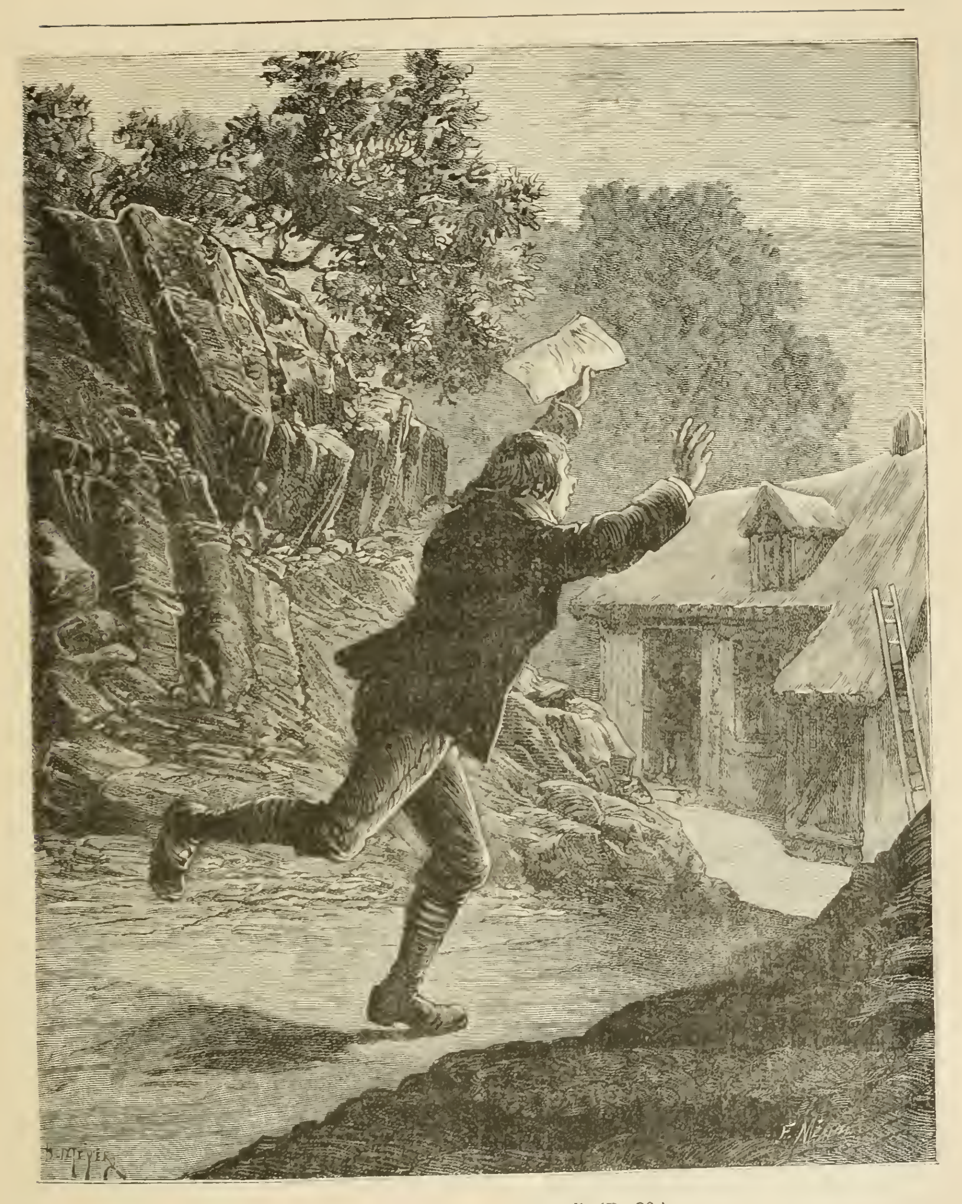
La pauvre petite ne savait où il allait en venir. Le pressentiment de quelque chose de grave lui envahissait l'esprit.

Quel nouveau malheur, pensait-elle, va fondre encore sur notre pauvre maison?

— Les seigneurs de la cour... continuait M. le curé, assez embarrassé d'expliquer à une jeune fille le fond de sa pensée... Leurs présents, leurs faveurs sont toujours intéressés. S'ils obligent, c'est qu'ils espèrent recevoir plus qu'ils ne donnent.

... Celui-ci, par exemple, j'ai pénétré ses desseins, je sais le but qu'il poursuit.

... C'est à vous, mon enfant, c'est à votre innocence qu'il en veut!



Le voilà! le voilà! vocifèra-t-il. (P. 80.)

— O ciel! s'écria Marie.

— S'il oblige vos parents, c'est qu'en échange de ce morceau de pain qu'il leur donne, il veut la perte et le déshonneur de leur unique enfant.

Marie comprit; la pauvre fille, qui avait si vaillamment résisté aux séductions du Commandeur, se sentit blessée au cœur, et répliqua vivement :

— Oh! jamais, monsieur le curé.

— Il faut tout prévoir, ma pauvre enfant.

— Je sais que je me suis plu à former votre cœur à toutes les vertus; vous avez toujours été l'objet de ma prédilection, et je n'ai point à m'en repentir, car mes efforts ont été couronnés de succès.

... Vous n'oublierez jamais les conseils de votre vieil ami; je suis assuré qu'à l'heure du danger vous serez brave et forte et que vous saurez résister à toutes les séductions.

— Eh bien! alors? monsieur le curé.

— Hélas! il ne s'agit pas que de vous.

Le Commandeur est un homme sans scrupules, et je vous le répète, il est résolu à se servir de n'importe quels moyens pour arriver au but qu'il s'est proposé.

... Vous lui résisterez, j'en suis certain. Mais c'est alors que cet homme perfide vous attend. Il est seigneur et maître et vous menacera de la ruine de vos parents. Il leur retirera cette ferme, leur unique ressource. Il les réduira à la plus affreuse misère.

... Il vous placera enfin entre leur ruine, leur désespoir, et votre honte à vous, Marie.

— Grand Dieu! s'écria la jeune fille.

— Et ce sera à vous de décider, si vous devez succomber et vous sacrifier, ou si vous voudrez être la cause involontaire du désastre de ceux qui vous sont si chers

— Mais c'est horrible!

— Oui, c'est horrible. Et cette pauvre Madeleine, vous serez témoin de ses souffrances et de ses larmes. Ce coup terrible, vous le savez, pourra l'atteindre mortellement. Et vous aurez cette infernale tentation de vous déshonorer pour sauver votre mère.

— Oh! grâce, monsieur le curé, grâce.

— Vous le voyez. Les mesures de cet homme sont bien prises; il vous tient comme dans un étau, et à quelque parti que vous vous décidiez, il y a un abîme ouvert sous vos pas.

La pauvre enfant était folle de terreur. Elle avait compris que tout cela était vrai et cette affreuse impasse dans laquelle elle était enfermée, lui donnait le vertige.

— Mais alors que faire? s'écria-t-elle. Mon Dieu! que faut-il faire?

— Il faut prendre un parti, lui répondit aussitôt le curé.

— Et lequel?

— Le seul qu'il y ait à prendre. Il faut fuir.

— Fuir?

— Aujourd'hui même.

— Aujourd'hui?

— Dans une heure.

— Dans une heure? Mais ça n'est pas possible.

Le curé reprit, en parlant plus bas, car il ne voulait pas être entendu par les parents, qui travaillaient dans la salle voisine, et auxquels il ne pensait demander leur consentement qu'après s'être assuré de celui de Marie.

— Dans une heure, dit-il, aura lieu le départ pour Paris, de ceux qui vont y chercher du travail. Il faut profiter de ce départ, et vous éloigner avec eux.

— Partir!... s'écria la pauvre Marie.

Elle se rappela, en effet, que c'était le jour où les enfants de la montagne quittent le pays, allant demander à la capitale les ressources que leur refusait cette terre pauvre et stérile.

Ces exils étaient, pendant les veillées, le sujet le plus fréquent des conversations. C'est avec un sentiment de douleur et d'effroi qu'on se racontait les misères et les douleurs de ces pauvres voyageurs. Il en revenait bien peu. La plupart mouraient. Le petit nombre de ceux qui revenaient, pris comme tous les montagnards du mal du pays, ne faisaient pas des récits bien gais de leurs aventures, et c'était merveille quand l'un d'entre eux avait eu le bonheur d'acquérir une modeste aisance.

Aussi l'ambition des mères était de pouvoir nourrir leurs enfants et de les garder près d'elles; ce n'est qu'à la dernière extrémité, et quand la famine sévissait dans la maison, qu'on se décidait à les laisser partir.

Madeleine répétait constamment à Marie :

— Toi, du moins, tu ne partiras pas.

Elle avait fait le voyage, la pauvre mère, et ne désirait rien tant que d'en épargner les souffrances à son enfant.

Ce départ était donc la plus triste des perspectives pour Marie, qui avait été nourrie dans l'horreur de cette cruelle émigration, et qui savait combien sa mère serait malheureuse et s'épouvanterait d'un pareil projet.

— Partir, mon Dieu! quitter ma mère! s'écria-t-elle à la proposition du curé.

— Il le faut, mon enfant.

— Il le faut, se disait mentalement Marie, mais c'est épouvantable. Et le chagrin de sa pauvre mère, si heureuse depuis les promesses du Commandeur, l'effrayait encore plus que les souffrances qu'elle aurait elle-même à endurer.

Et puis, il y avait André. Le curé ne se faisait pas une idée des sacrifices qu'il exigeait de la pauvre enfant.

Il savait combien elle était malheureuse de quitter sa mère qu'elle aimait si tendrement, mais il ignorait absolument les entrevues de Marie et du jeune colporteur dans la montagne.

Marie avait le cœur plein de cette nouvelle passion, qui avait germé franchement et sainement à l'air des montagnes, et qui grandissait comme une fleur semée dans un bon terrain.

Quitter sa mère! c'était terrible, mais elle pouvait encore garder l'espoir de la trouver vivante au retour.

Quitter André! c'était le perdre à tout jamais. Où le retrouver? Par quel moyen lui faire parvenir des nouvelles? Comment lui apprendre ce départ précipité?

C'était mettre entre elle et lui des obstacles insurmontables, renoncer à lui pour toujours.

— Il faut partir, il le faut, mon enfant, répétait le curé d'une voix douce, mais ferme, c'est le seul moyen de déjouer les calculs de cet homme.

... Dans ce pays où tout fléchit devant lui, même les lois!... vous ne pourriez lui échapper... et moi-même, hélas! je serais trop faible pour vous défendre contre sa puissance!

... A Paris, votre obscurité vous protégera, et, comme il ne vous verra plus, il est certain qu'il vous oubliera.

Marie écoutait en silence, les yeux baissés.

Le curé avait sur son esprit une plus grande autorité que ses parents eux mêmes. Elle était habituée à lui obéir aveuglément depuis sa plus tendre enfance, et, au milieu de la confusion des pensées qui surgissaient en elle, une idée fixe dominait : c'est qu'il avait raison.

Mais André! mais sa mère!

Malgré toute sa douleur, elle n'osa penser à résister.

— Je partirai, monsieur le curé, dit-elle en fondant en larmes. Je partirai.

... Mais ma mère! ma pauvre mère!... grand Dieu!...

— Ah! c'est de là, reprit le prêtre, que naîtront tous les obstacles. C'est à votre mère, surtout, qu'il faut cacher votre chagrin.

— Je n'en aurai pas le courage.

— Vous l'aurez ce courage, et vous me seconderez même contre ses larmes.

Pauvre Marie! c'était de toutes façons lui briser le cœur. C'était exiger un sacrifice qui excédait les forces humaines.

Mais le curé lui avait pris la main et lui disait :

— Marie, me le promettez-vous?

Elle pleurait toujours. Il y avait une idée qui ne lui venait même pas

à l'esprit, tellement le prêtre avait d'autorité sur elle : celle de dire non.

Elle essuya ses larmes et balbutia :

— Je vous le promets.

— Bien, mon enfant.

Le curé avait triomphé de la volonté de Marie, mais il restait à décider Madeleine. Il savait quelle résistance lui opposerait cette mère, pour laquelle son unique enfant était tout dans le monde. Voilà pour quel motif il avait tenu avant tout à obtenir l'adhésion de Marie.

C'est à ce moment qu'on entendit la voix de Madeleine qui venait de s'apercevoir de la présence du curé, et qui disait à son mari :

— Antoine, M. le curé est là.

Les époux Loustalot allaient donc venir. Le grand combat allait s'engager.

Le curé s'assura une fois encore de l'obéissance de Marie.

— Je compte sur votre promesse, lui dit-il d'une voix solennelle.

— Oui, monsieur le curé.

Elle essuya de nouveau ses larmes, et s'efforça de paraître calme.

La porte de l'autre pièce s'ouvrit, et Madeleine entra accompagnée de son mari.

Elle était rayonnante de joie. Elle voyait tout en rose, et le présent, et l'avenir. Le contraste entre les chagrins de la veille et le contentement dans lequel elle se trouvait semblait l'avoir rajeunie, et sa démarche, moins pesante, paraissait ne plus autant ressentir le poids de ses années.

C'était pitié, cette mission que le pasteur du village s'était donnée, de changer tout ce bonheur en désolation. Ces malheureux avaient mené sur la terre une vie si dure. Ils avaient tant souffert, tant travaillé, tant gémi pendant leur pénible existence.

Enfin, un éclair apparaissait dans leur ciel sombre, un phare rayonnait à l'horizon indiquant le refuge, l'abri après tant de tempêtes, et cet homme vénérable, qui les aimait pourtant, venait, certain de bien faire, au nom de l'honneur et de la vertu, les repousser dans les ténèbres, les rejeter au milieu de l'orage.

Ces idées assaillaient l'esprit du curé; il y eut un moment où sa mission lui parut si pénible à accomplir, qu'il lui venait des regrets de l'avoir entreprise. Mais il était maintenant trop tard pour reculer, et sa conscience, inexorable, lui ordonnait d'aller jusqu'au bout.

— Eh bien ! monsieur le curé, dit Madeleine, Marie a dû vous dire que notre chaumière ne sera pas vendue?

— Elle me l'a dit, mère Loustalot.

— Ah ! le brave seigneur ! c'est le ciel qui l'a envoyé chez nous !

... De plus, il nous a donné l'espoir que nous garderions notre ferme, et que peut-être notre bail serait renouvelé.

— Il aurait même pu vous le donner dès hier, car je suis certain qu'il est prêt et signé.

Certes, le curé se trompait, et le bail n'avait été ni rédigé, ni paraphé avant la visite du Commandeur. Mais, si elle n'était pas matériellement la vérité, cette supposition prouvait qu'il connaissait bien son homme et qu'il l'avait démasqué.

En fait, les formalités du bail accomplies un jour plus tôt, un jour plus tard, cela revenait exactement au même.

Les époux Loustalot ne s'attendaient à rien de pareil, et leur stupéfaction se traduisit d'abord par une sorte de pantomime. Leur inquiétude avait été éveillée tout à coup, et ils se demandaient :

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Loustalot rompit le premier le silence qui durait depuis un instant.

— Signé? dit-il.

— Oui, signé.

— Et comment cela peut-il s'expliquer?

— L'explication est plus simple que vous ne pensez, et si vous aviez onguement réfléchi, vous eussiez pu vous la donner vous-même et débrouiller 'odieuse machination qui a été tramée contre vous.

— Qu'est-ce que de riches seigneurs comme les gens du château de Sivry peuvent avoir à machiner contre de pauvres diables comme nous? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, parents aveugles, que vous aviez été surpris des rigueurs déployées contre vous. Les menaces, la saisie, la vente fixée à un moment si rapproché, vous étonnaient en vous affligeant, et vous vous demandiez quelle haine s'était élevée contre vous, pour en user avec si peu de ménagements, vous qui aviez, en votre faveur, la régularité avec laquelle vous aviez toujours payé, et pour excuses, des malheurs comme l'avalanche, sans qu'on puisse vous accuser ni d'incurie, ni d'imprévoyance.

Vous avez été non moins surpris, hier, de cette visite inattendue, des faveurs dont vous avez été l'objet, de la levée immédiate de la saisie, du renouvellement du bail, de ces dispositions bienveillantes enfin, qui contrastaient si étrangement avec les rigueurs de la veille.

... Et cela vous a paru fort simple.

... Et vous ne vous êtes pas demandé ce que signifiait cette comédie?

... Et vous n'avez pas vu que tout cela n'était qu'une infâme manœuvre, imaginée par deux hommes pour perdre Marie?

La pauvre mère n'avait pas encore compris grand'chose, si ce n'est que Marie courait un danger.

Elle répéta, sa voix à demi-étranglée par l'angoisse :

— Marie!

Et se jeta sur elle pour l'embrasser avec effusion.

Antoine, dont les soupçons avaient la veille déjà inquiété ses scrupules, en voyait se dresser la confirmation par ce que venait de dire le curé.

Il reprit son ton bourru, et les poings serrés, les yeux flamboyants et baissés vers la terre :

— J'aurais dû m'en douter, dit-il avec rage.

Ces mots, qui rappelaient l'attitude de Loustalot pendant la visite du Commandeur, mirent Madeleine sur la voie.

— Mais non, c'est impossible... Une pareille infamie...

Le curé termina la phrase que Madeleine avait commencée :

— Vous étonne, vous, pauvre mère...

... Mais elle n'est qu'un jeu pour ces riches seigneurs, une distraction pour leurs loisirs.

... Il en veut à votre fille, vous dis-je, il en veut à son honneur, et toute cette machination n'a été ourdie que pour prendre dans ses filets son innocence, que pour vous acheter vous-même et vous réduire au silence, en tenant comme un glaive suspendu sur vos têtes l'exécution de la saisie, car rien n'empêche d'en faire une nouvelle, et la menace d'une ruine prochaine, si vous vous opposez au déshonneur de votre enfant.

— C'est pourtant vrai, dit Loustalot.

— Ou je me trompe fort, ajouta le curé, ou bientôt le Commandeur trouvera le moyen de se rapprocher de Marie, de l'éblouir de sa richesse, et...

Loustalot l'interrompit vivement :

— Oui, dit-il, M. le curé a raison. Oui, à présent, je me rappelle toutes ces cajoleries d'hier, ce sort brillant qu'il lui prédisait dans l'avenir, et ces mademoiselle... Il voulait l'éblouir, la séduire.

... Les misérables! Et tout cela parce que nous sommes de pauvres gens!

VI

L'HONNEUR AVANT TOUT

L'intervention du curé venait de faire évanouir toutes les espérances des malheureux paysans. Ses paroles, pleines de bon sens et auxquelles il était impossible de ne pas croire, les avaient fait tomber des hauteurs sidérales où planait leur bonheur.

Quelle terrible chute!

Après les angoisses des jours précédents, ils goûtaient l'ivresse de la sécurité reconquise, quand, tout à coup, les affres du désespoir les reprenaient à la gorge et les plongeaient de nouveau dans un abîme sans fond.

La plus malheureuse était Madeleine. Mais Marie, elle aussi, souffrait mille tourments. Dans son âme indignée s'agitaient des sentiments divers, au-dessus desquels se détachait la pensée d'André, qu'il fallait quitter ainsi, sans le voir, sans lui rien expliquer. Elle était au supplice.

Quant à Loustalot, il restait anéanti, pour ainsi dire, sous son malheur!...

— Et moi, reprit-il enfin, qui avais la sottise de croire ce seigneur sur parole...

— Antoine!...

— Nous sommes bien bêtes. Est-ce qu'il y avait du bon sens à se figurer que l'on venait ainsi nous secourir par charité chrétienne?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmurait Marie.

— Se sont-ils assez moqués de nous!

— Ah! c'est surtout à ce Laroque de l'enfer que j'en veux, moi, s'écria Madeleine exaspérée.

— Patience! Patience! grommela Loustalot les poings serrés.

— En attendant, nous revoilà jetés sur les chemins.

— Les desseins de la Providence sont impénétrables, dit le curé d'une voix où perçait, malgré lui, un profond découragement.

— Que faut-il faire? interrogea Madeleine anxieusement.

— Votre devoir...

— Mais encore, il faut que vous nous le dictiez.

— Soit.

Marie, haletante, attendait l'arrêt qu'allait prononcer le prêtre. Dès les premiers mots, elle pensait que sa mère allait s'affaisser dans les larmes et les terreurs.

— Monsieur le curé, dit-elle à voix basse, ménagez-la.

Et du doigt, elle désignait directement Madeleine.

— Ne craignez rien, mon enfant... répondit le pasteur, quand tout à coup apparut un paysan sur la hauteur.

C'était Pierrot.

Il poussait des cris inarticulés, courait à toutes jambes, sauf à tomber sans respiration et sans voix en arrivant. Dans ses mains, qu'il agitait au-dessus de sa tête, il tenait un papier qui, évidemment, causait sa joie.

— Le voilà! Le voilà! vociféra-t-il dès qu'il pensa qu'on pouvait l'entendre dans le groupe formé par les Loustalot et le curé.



C'est bien, cela, c'est très bien, Antoine. (P. 87.)

... Je l'apporte, je l'apporte!

Il y eût un moment de silence, on ne se rendait pas compte de ce qui faisait la joie du chevrier.

Et Pierrot, courant toujours, arriva auprès de Loustalot.

— Tenez, maître Antoine, le v'là, dit-il sans reprendre haleine.

— Quoi? demanda Loustalot pendant que Madeleine, reprise par cette invincible espérance qui ne vous abandonne jamais, se figurait que le message, dont Pierrot paraissait chargé, allait complètement renouveler la face des choses.

— Quoi! vous demandez quoi que je vous apporte, père Loustalot?

— Oui, allons et parle vite.

— Eh ben! mais c'est le bail.

— Le bail! ne put s'empêcher de répéter Madeleine.

— Oui, le bail de la Mare-aux-Biches! Eh! pardine! vous avez tous des figures comme si c'était que je parlerais latin.

— Il est signé? demanda Loustalot.

— Et pataraphé... on vous le donne pour six ans... à la considération de Mlle Marie...

— Mademoiselle! fit Loustalot avec amertume.

— Vous l'entendez, Madeleine, dit tristement le curé.

Tout le monde était consterné, aucune joie ne paraissait sur les visages.

— Eh ben! si c'est comme ça que ça vous fait plaisir, dit Pierrot, — c'était pas la peine que je me décarcasse pour arriver plus vite.

— Donne-moi ce papier, Pierrot, reprit le vieux prêtre.

Le chevrier, interdit, se tourna vers le curé et lui tendit le bail.

— Le v'là, dit-il, renouvelé pour six ans — vous n'avez donc pas entendu, renouvelé pour six ans, à la considération de mam'zelle Marie et moi nommé garde-chasse! toujours à la considération de...

— Tais-toi donc, imbécile.

— Imbécile! en v'là un remerciement qui ne lui a pas coûté cher. Jarni! Imbécile, c'est comme ça qu'il traite les gardes-chasse du château. Père Loustalot,... quand j'aurai mon costume avec des galons d'or... mais n'ayons pas l'air d'avoir entendu.

Pendant que cet effaré de Pierrot bavardait comme une pie, le curé avait ouvert le bail et le lisait avec attention.

Madeleine, qui ne le perdait pas de vue, lui dit :

— Eh bien! monsieur le curé.

— Je n'avais que trop raison, fit le pasteur.

Marie qui se flattait, sans doute, que la perspicacité du curé était allée un peu trop loin, n'eut pas la force de retenir un gémissement...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle.

— Ne vous abandonnez pas, Marie, dit le curé...

— Que je suis malheureuse!...

Quant à Madeleine, elle ne consentait pas à se rendre encore.

— Vous savez si je vous respecte, dit-elle au digne pasteur, mais vous pouvez vous tromper. Ce n'est pas le renouvellement du bail qui peut prouver les mauvaises intentions de M. le Commandeur.

— Je n'y comprends plus rien, dit Pierrot stupéfait.

— Enfin, reprit Loustalot, que dit ce papier?

— Ce papier contient votre bail signé, en effet, pour six ans, par Mme la marquise, et plus bas...

Loustalot, Madeleine, Marie et Pierrot se rapprochèrent.

— Plus bas? dirent-ils presque tous en même temps...

— Voyez, lisez: « Mademoiselle Marie Loustalot est nommée jardinière du château. Elle entrera en fonctions dans le plus bref délai... »

Loustalot eut un mouvement d'indignation et de révolte.

— Jardinière! ma fille! au château! s'écria-t-il, jamais!

— Quoi! s'écria Pierrot, mam'zelle Marie au château itou!... Quel bonheur! quel bonheur!

— Te tairas-tu, animal!

— Animal! répéta Pierrot scandalisé, décidément, il est très familier à l'égard des gardes-chasse, le père Loustalot. Heureusement que je suis décidé à n'avoir pas entendu.

Le curé reprit:

— Les trois lignes qui donnent à Marie cette place sont écrites de la main du Commandeur, de qui j'ai reçu des lettres à diverses reprises au sujet de mon ministère.

Il y eut quelques secondes d'un profond silence.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? ajouta le vieux prêtre.

— Trop! fit Loustalot avec un geste énergique.

— On vous séparera d'abord de votre enfant. Puis, à force d'obsession, à force de rouerie, à force d'hypocrisie et de mensonges, peut-être, on parviendra à la pervertir...

— Oh! Monsieur le curé dit Marie, je me défendrai...

— Eh! que pourrez-vous, pauvre petite, contre ce grand seigneur?...

— J'invoquerai l'appui de Mme la marquise.

— Les grandes dames, mon enfant, ont autre chose à faire que... d'ailleurs, je croyais que nous étions d'accord.

Marie baissa la tête. Une larme coula sur sa joue.

— C'est vrai, monsieur le curé, dit-elle.

— D'accord... pour quoi? demanda Madeleine.

Le curé allait faire part à la pauvre mère de ce qui était convenu entre Marie et lui quand Loustalot, allant à sa femme, lui mit la main sur l'épaule...

— Il faut tout refuser, dit-il.

— Refuser! clama Pierrot abasourdi, ma parole, ils sont fous! refuser la place de... allons donc.

— Quoi!... le bail! interrogea la paysanne avec une voix que l'émotion faisait trembler.

— Le bail et... tout enfin... tout.

— Mais, peut-être, suffirait-il de dire que Marie ne veut pas être jardi nière. Nous remercierions bien Mme la marquise.

— Et puis?

— Et puis nous garderions si bien la petite que M. le Commandeur!...

— Quoi! tu aurais encore l'espoir de la protéger contre...

— Mais le bail, pourquoi le refuser? Après tout, il nous engage comme il engage le château. On nous donne une terre à ferme, nous la payerons...

— Femme! femme! cela ne se peut pas, dit Loustalot.

— Mais pourquoi, pourquoi, demanda Madeleine, affolée.

La malheureuse se sentait menacée dans son amour maternel, et elle se défendait de toutes ses forces...

Le curé hochait la tête en homme qui n'admet pas les raisons dont la paysanne essayait de se payer.

Quant à Loustalot, il semblait avoir pris une résolution dont rien au monde ne pourrait arrêter l'exécution. Mais il dépouilla, pour parler à sa femme, une partie de sa rudesse ordinaire, tant il comprenait la douleur à laquelle Madeleine était en proie.

— Écoute-moi, dit-il d'une voix adoucie, cet homme ne nous a concédé le bail et n'a fait cesser les poursuites qu'en échange de quelque chose. Ce quelque chose est notre honneur. Veux-tu le vendre?

Madeleine se récria.

— Bien! Loustalot, fit le curé.

— Mais encore une fois, riposta Madeleine, nous n'avons consenti à rien, nous.

— Est-ce que ce n'est pas la même chose, si le Commandeur n'a été bon pour nous qu'avec l'arrière-pensée de prendre notre fille pour la déshonorer?

— Mon père a raison, maman, dit Marie, qui pourtant n'eût pas la force de retenir ses sanglots.

— Comment! toi aussi, toi aussi, s'écria la pauvre mère au désespoir.

— Allons, femme, dit Antoine, songe au danger que vient de courir ta fille, et cesse de te plaindre.

— Oui, ma pauvre Madeleine, résignez-vous et confiez-vous à Dieu qui vous enverra sans doute des consolations. Mais, pour le moment, il faut soustraire Marie aux influences...

— Monsieur le curé! monsieur le curé! vous n'y pensez pas.

— A quoi?

— A la misère qui nous attend demain, tout à l'heure.

— Je partagerai mon pain avec vous...

— Qu'allons-nous devenir tous les trois? mon Dieu! mon Dieu!

Et la pauvre femme se tordait les mains. Marie, le pasteur, Pierrot, ému jusqu'aux larmes, et Antoine, lui-même, faisaient tous leurs efforts pour la calmer. Mais elle ne voulait pas être consolée. Avoir cru, pendant toute une nuit, que le calice d'amertume était à jamais éloigné et se voir retomber dans une infortune sans nom! Elle ne pouvait supporter cela et se débattait contre la destinée.

Sa fille n'osait pas lui parler, dans la crainte de ne pas être maîtresse de retenir ses pleurs. La scène était vraiment déchirante et il fallait au curé une véritable force d'âme pour ne pas se laisser convaincre.

Loustalot reprit :

— Eh bien! que veux-tu, femme, nous irons en journée...

— Nous!...

— Pardine! pourquoi pas. Il y en a qui le font et qui nous valent.

— Je ne dis pas non, mais...

— J'ai encore de bons bras, Dieu merci ! Toi, tu es plus courageuse que tu ne le crois toi-même. Nous trouverons du pain. Et même si tu ne pouvais rien faire, j'ai assez de force pour nous nourrir tous les deux. Quant à Marie...

Madeleine, à ces mots, redressa la tête et regarda son mari d'un œil hagard, sa main tremblait.

— Marie! répéta-t-elle pleine d'angoisse.

Le curé, qui n'avait pu parler à Loustalot en particulier, ne savait que penser de ce qu'Antoine allait dire.

— Quant à Marie, reprit le brave homme, elle partira.

— Ah! ça jamais! s'écria Madeleine en se redressant, l'œil en feu, la lèvre frémissante.

— Que dis-tu, femme?

— Jamais, non, jamais.

— Tu es folle.

— Me séparer de ma fille! La laisser partir pour Paris!

— Alors, tu préfères qu'elle soit emmenée au château?

— Je ne dis pas cela.

— Tu aimes mieux qu'elle devienne la proie de ce seigneur débauché?

— Non, non, mais enfin.

— Songe donc que tu l'auras vendue!...

— Antoine! pitié, gémissait Madeleine qui se sentait vaincue.

— Est-ce que la rougeur ne te monte pas au front?

La malheureuse se tut. Loustalot ajouta :

— Ne vaut-il pas mieux mourir de faim que vivre d'une telle honte? ... Dis, réponds, Madeleine?

— Ah! malheureux! malheureux! que fais-tu?

— Mon devoir de père, rien de plus, riposta simplement, noblement le brave homme.

A ces mots, le curé marcha droit à Loustalot et lui prenant les mains :

— C'est bien, cela, c'est très bien, Antoine.

— Hélas! hélas! vous êtes tous contre moi...

— Pour l'honneur et la vertu, interrompit le curé.

Madeleine, faisant un effort, parut sur le point de céder. Mais, tout à coup, elle reprit avec une énergie nouvelle :

— Non! non! ne me demandez pas cela. Je n'y consentirai pas. D'ailleurs, si vous m'arrachez ma fille, j'en mourrai.

— Il faut te résigner, femme.

— Mais si je me résigne, nous sommes perdus!...

— Oui. Et Marie est sauvée! s'écria Loustalot avec force.

— Sauvée! s'écria Madeleine avec explosion. Ah! tu crois ça, toi.

— Que veux-tu dire? demanda le paysan.

Le curé, surpris, regarda tour à tour Madeleine et Marie. Il crut, un instant, que le mal était déjà fait tant les paroles de la paysanne étaient singulières.

— Maman! fit Marie à son tour, tu t'égares, sans doute.

La pauvre enfant avait eu la même pensée que le curé. Mais, au rebours du pasteur, elle savait à quoi s'en tenir.

— Oui, oui, vous parlez de sauver ma fille, comme des ignorants et des insensés que vous êtes, et vous voulez qu'elle parte pour Paris...

— Certainement!...

— Oh! monsieur le curé, ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas,... reprit-elle énergiquement.

Et comme Antoine ouvrait la bouche, elle ajouta :

— Toi non plus, Antoine. Le danger que vous croyez si grand, le danger est, à Paris, bien plus que dans nos montagnes. Ne me dites pas non. J'y suis allée, autrefois, à Paris, moi, dans ma jeunesse, et je sais ce qui s'y passe. Mais Marie sera cent fois plus exposée là-bas. Croyez-vous que je ne me souvienne pas de mes compagnes qui y sont restées mortes ou dépravées. Quelques-unes mêmes sont mortes de cette dépravation qu'on leur a apprise dans votre Paris.

— Mais vous êtes revenue, vous! dit le curé, revenue pure et honnête.

— Oh! moi!...

— Oui, vous êtes honnête. Eh bien! Marie l'est autant que vous et saura se garder.

— Mais enfin, reprit Madeleine désespérée, si le Commandeur peut nous déshonorer ici, ne le pourra-t-il pas bien plus facilement à Paris où nous ne serons pas là pour garder notre fille?

— Non, Madeleine reprit le prêtre, M. le Commandeur a eu un caprice pour Marie. Il l'aurait poursuivie par désœuvrement ou par gloriole... Mais là-bas, il y a bien d'autres beautés dont il s'occupe pour n'avoir pas à persécuter une petite paysanne.

— N'importe!

— Et puis, continua M. le curé, la capitale est une bien grande ville. Comment voulez-vous que le Commandeur, s'acharnât-il dans ses mauvaises intentions, parvienne à découvrir votre fille dans cette forêt de maisons et dans cette foule innombrable?

— Mais moi, moi, je ne l'aurai plus, je ne l'embrasserai plus, je ne la verrai plus, s'écria Madeleine, fondant en larmes.

Le curé l'interrompit avec sévérité.

— Mère chrétienne, dit-il, si vous pleurez parce que la vertu vous sépare de votre fille, que feriez-vous donc si le vice venait à vous l'enlever?...

— Oh! ne dites pas cela.

— Un jour, Dieu vous la rendra, je vous le promets, je vous l'assure.

La pauvre femme sanglotait. Sa douleur était si sincère et si profonde. Elle souffrait si visiblement mille morts, que Marie s'attendrissait et perdait de sa résolution. Au reste, la petite chevrière n'avait consenti à partir que par vertu. Car si elle n'avait consulté que son cœur, combien elle serait restée avec joie près d'André pour qui elle éprouvait un amour plus ardent que jamais!

Il fallait même qu'elle fût courageuse au plus haut point pour se disposer à partir ainsi sans avoir pu le revoir, sans lui avoir dit adieu, sans lui avoir promis de lui garder son cœur jusqu'à son dernier jour plutôt que d'être à un autre, quel qu'il fût.



Le curé leva les bras au ciel. (P. 94.)

Aussi trouvait-elle que sa mère n'avait pas complètement tort.

Mais le curé reprit :

— Votre fille, Madeleine Loustalot, ne sera pas seule et sans appui à Paris...

— Comment?

— Je la recommande, par cette lettre, à un vieil ami.

— Un ministre de Dieu, sans doute? dit Loustalot.

— Oui, mais plus puissant que moi, plus puissant peut-être que la marquise de Sivry et que son frère.

— Dieu soit loué! fit Antoine.

— Il sera pour Marie, continua le pasteur, il sera un protecteur qui veillera sur elle et l'éclairera de ses conseils. Vous voyez donc, Madeleine, que les dangers dont vous nous parliez tout à l'heure sont chimériques.

Loustalot gardait le silence, mais il était clair que le brave homme ne reviendrait pas sur sa résolution. Seulement il aimait mieux convaincre sa femme que lui imposer sa volonté.

Madeleine espérait toujours, sans doute, le fléchir, car elle opposa de nouveau une violente résistance aux exhortations du prêtre et s'écria :

— Non, non,... ne me le demandez pas. Je ne pourrai jamais y consentir, jamais, jamais.

Et cette fois, elle tomba sur ses genoux, pleurant toutes les larmes de ses yeux, suffoquant, tant les sanglots se pressaient dans sa gorge. Marie ne pouvant se contenir à son tour, s'élança vers elle et lui dit, à travers d'autres pleurs :

— Maman! maman! ne pleure pas, je t'en supplie, je reviendrai. Tu me reverras plus tôt que tu ne le crois peut-être.

Madeleine restait affaissée sur le sol, enveloppée dans sa douleur. Des hoquets affreux lui soulevaient les épaules. Elle releva la tête et voulut parler, mais ses lèvres seules s'agitèrent; aucun son ne sortit de sa bouche.

— Maman! maman! répétait Marie qui, pour être plus près de Madeleine, venait de s'agenouiller auprès d'elle.

Enfin la pauvre mère put prononcer quelques mots.

— Et toi aussi, tu le veux, tu veux abandonner celle qui t'aime tant, toi, ingrate, ingrate!

Il aurait fallu savoir ce qui se passait dans le cœur de Marie, pour se faire une idée du mal qu'elle ressentit, en entendant sa mère la taxer d'ingratitude.

Pauvre enfant! elle était la plus courageuse de tous. Jamais une fille n'avait fait un pareil sacrifice à l'honneur. Elle allait partir, en effet, laissant des parents qu'elle adorait, et abandonnant André pour qui elle eut donné sa vie.

Aussi fit-elle un reproche à sa mère :

— Comme tu es injuste, mère, dit-elle; comme tu es injuste. Si tu savais, si tu savais quel courage il me faut...

— Du courage pour m'abandonner.

— Ne crois-tu pas qu'il en faut beaucoup?

Ce fut en ce moment que Loustalot intervint définitivement. Pour en finir, il reprit sa rude voix de montagnard sévère :

— Allons, femme, dit-il, tout le monde comprend ton chagrin, mais tu devrais le supporter plus fermement.

— Antoine!... murmura-t-elle, en tendant à son mari des mains suppliantes.

— Il faut que Marie parte. C'est indispensable. C'est décidé. M. le curé, comme moi, est d'avis que c'est le seul moyen de la sauver.

— Oui.

— Songe, femme, qu'il y a dans le pays bien d'autres mères que toi, et qui acceptent leur sort avec dignité.

— Leurs enfants ne valent pas ma fille.

— Il le faut, Madeleine.

En ce moment, on vit descendre des hauteurs de petits groupes d'enfants qu'escortaient des femmes, des vieillards. Dans les yeux des uns et des autres brillaient des larmes.

Vers le fond du village, à deux pas de l'église, une troupe de jeunes gens, qui quittaient aussi Saint-Laurent, entonnèrent une mélopée plaintive, que chaque année on chantait à pareil jour, au moment même où les enfants du pays allaient s'éloigner.

Quand l'oreille de Madeleine perçut les premières notes de la chanson qu'elle avait murmurée, elle aussi, longtemps auparavant, elle se releva brusquement et poussa un cri de lionne blessée.

— Ils vont me prendre ma fille! s'écria-t-elle en se jetant sur Marie qu'elle saisit à bras-le-corps, en jetant un regard de défi autour d'elle.

Puis, comme si c'eût été le dernier effort de sa résistance, elle laissa tomber ses bras le long de son corps et resta inerte jusqu'au moment où elle entendit Loustalot dire à sa fille :

— Allons, ma pauvre Marie, embrasse bien ta mère. Moi je vas tout préparer, et ça ne sera pas bien long.

Il se mit en devoir de ramasser quelques hardes, et de prendre dans un tiroir les quelques pièces blanches qui leur restaient, quand Madeleine s'élança sur ses pas en lui disant, d'une voix qui aurait attendri des fauves :

— Antoine! Antoine!... entends-moi... Oh! malheureuse! malheureuse mère!

Le paysan, malgré l'émotion cruelle à laquelle il était en proie, continua sa besogne, tandis que Marie, à bout de forces, ne put retenir cette exclamation :

— Oh! mon Dieu! je n'ai plus de courage.

— Marie, dit le curé, ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

— Ah! monsieur le curé, je n'avais pas vu pleurer ma mère.

VII

LES EXILÉS

Pendant que Loustalot préparait, en un tour de main, le petit bagage de Marie, — et ce fut tôt fait, car la pauvre enfant emportait quelques misérables hardes enveloppées dans un mouchoir de couleur, — ceux qui allaient lui servir de compagnons de route arrivaient, soit par groupes, soit un à un sur la place du village, devant l'église, où était le rendez-vous général.

Comme l'année avait été rude, les malheureux qui s'expatriaient étaient plus nombreux que les étés précédents. Spectacle curieux et lamentable, la petite caravane se composait des éléments les plus disparates.

On y voyait des garçons de tout âge, depuis la plus tendre enfance jusqu'à des hommes faits. Les plus insouciants étaient naturellement les plus jeunes qui s'en allaient parce que, pour eux, la vie était faite ainsi.

Vêtus de culottes et de vestes de bure, la tête et les pieds nus, ils emmenaient, pour la plupart, une de ces lamentables bêtes qu'on appelle des marmottes, qu'ils se proposaient de montrer tout le long de la route, moyennant un morceau de pain ou quelque liard.

Les plus grands emportaient des instruments de travail. Quelques-uns avaient, sur le flanc, une vielle dont les accents nerveux et tremblotants devaient, plus d'une fois, faire oublier la longueur de la route, rappeler aux cœurs attendris les douceurs de la patrie absente et remplacer, de temps à autre, un souper non moins absent, quand la charité n'avait pas donné les résultats ordinaires.

Parmi ceux qui s'étaient annoncés comme partants, quelques-uns manquaient à l'appel. D'autres qui, la veille encore, se flattaient de rester au pays, arrivaient, silencieux, leur petit sac à la main, et se rangeaient à côté des autres.

Celui-ci avait sur son épaule une longue besace qu'il comptait sans doute emplir en chemin.

Celui-là s'était fait un havresac en peau de chèvre, et l'avait bourré de tout ce qu'il pouvait emporter.

Mais tous donnaient l'impression d'une misère profonde, cruelle, irrémissible, contre laquelle la lutte était impossible, et qu'il fallait changer de place, afin de savoir par quel bout l'attaquer.

Mais, ce qu'il y avait de plus triste, c'était le peloton des jeunes

filles, presque toutes charmantes. Leur tête était couverte d'un mouchoir en manière de fanchon, et leur corps s'enveloppait d'une sorte de mante dans laquelle, lors des couchées dans les granges, elles devaient dormir.

Toutes rangées les unes à côté des autres, elles avaient déposé à leurs pieds leur bagage et se regardaient, cherchant les compagnes auxquelles elles pourraient s'attacher pendant le voyage.

Comme dans toutes les circonstances analogues, il y avait, chez quelques garçons et chez quelques filles, une gaieté fanfaronne sous laquelle on voyait poindre l'émotion et les larmes.

Parmi ces derniers, il en était qui chantaient en s'accompagnant de la vielle.

La scène avait assez grand caractère, néanmoins. Il régnait une certaine poésie sur ces pauvres hères entreprenant un si lointain voyage pour aller gagner quelques sous, et l'on se prenait à penser qu'il fallait que leur misère fut bien grande pour affronter d'autres misères aussi redoutables.

Tout le village était là.

D'abord, ceux qui partaient se voyaient entourés de leurs parents ou de leurs amis, et même par de simples voisins qui ne voulaient pas laisser partir un enfant sans lui faire un bout de conduite.

Ensuite, les curieux abondaient. Il n'y avait, chaque année, pas d'autre événement plus important que celui-là pour Saint-Laurent. Les commères de tout âge arrivaient sur la place, jasant à qui mieux mieux, et les anciens en profitaient pour se rappeler leur enfance et déclarer hautement que, de leur temps, cela se passait bien mieux.

Le curé fit ranger les garçons et les filles devant le porche de l'église, et, montant sur le perron, il leur adressa quelques mots d'encouragement.

— Je vous recommande surtout, dit-il en finissant, de rester loyaux et honnêtes, croyez-moi, le reste n'est rien. Les gens d'expérience vous le diront comme moi, l'honnêteté est encore la meilleure source de fortune qu'on ait trouvée.

Éloignez-vous des méchants, et soyez dévoués pour les gens de cœur. Je vous le promets, ça vous portera bonheur. Que ceux qui se trouveront dans l'affliction ou le dénûment n'hésitent pas à me faire écrire. Je vous considère tous comme mes enfants, et je vous porterai secours dans la mesure de mes forces.

Il y eut un murmure de gratitude.

Le curé reprit :

— Toi, Jacquot, qui conduiras la petite troupe, songe que les filles

sont faibles. Les autres garçons et toi-même vous devrez les protéger de toutes vos forces. Et vous, jeunes filles, il y a une tâche qui vous revient et que vous remplirez, je pense, avec le plus grand dévouement : celle de soigner les pauvres petits enfants et de leur adoucir les amertumes et les fatigues du chemin.

Ces dernières paroles firent couler quelques larmes sur les visages des mères infortunées que le plus complet dénûment forçait à renvoyer leurs *petits*.

Quand le curé eut fini, Jacquot prit la parole :

— A c'te heure, monsieur le curé, nous n'avons pas de temps à perdre, il s'en faut; si vous voulez nous donner votre bénédiction.

Cette bénédiction, sollicitée par Jacquot, était le complément nécessaire de la cérémonie.

Toutes les filles et femmes s'agenouillèrent, quelques hommes aussi, car, à cette époque, la plupart des pauvres gens avaient la foi et se gardaient bien d'en rougir.

Le curé leva les bras au ciel, invoquant Dieu dans une courte prière, puis, étendant les mains sur la foule courbée :

— Soyez bénis, dit-il, et que la Providence, pendant le long trajet que vous allez entreprendre, écarte de vous les innombrables dangers auxquels vous êtes exposés. Je prie le souverain Maître de toutes choses de vous guider et de faire que vous réussissiez tous dans vos entreprises.

...Encore une fois, soyez bénis, ajouta le digne pasteur d'une voix que brisait l'émotion.

Tout le monde se releva.

Puis les vielles se mirent à ronfler, on sonna dans des conques marines, et la petite colonne allait se mettre en marche, quand on vit arriver Chonchon toute effarée.

— Ah! pardi! s'écria-t-elle, je ne veux point les laisser partir sans leur apprendre mon bonheur.

— Que vous arrive-t-il, Chonchon? demanda le curé.

— Je me marie.

— Allons donc!

— Pas possible!

— Aussi sûr que j'ai bon appétit.

— Et avec qui?

— Avec Colas, le taupier...

Tout le monde partit d'un éclat de rire, quoique la plupart des assistants n'en eussent guère envie quelques minutes auparavant.

— Eh bien! fit Pierrot, tu auras là un bel homme.

— Oh! je sais bien qu'il me va juste à l'épaule, qu'il boite un peu et qu'on ne lui a jamais connu qu'un œil...

— Et puis, il n'est pas tout jeune.

— Oui, c'est encore vrai, fit Chonchon; mais comme il n'y en a pas d'autres, je m'en contente.

— Et tu fais bien.

— Et je viens prier Marie d'être ma fille d'honneur...

Ces paroles ramenèrent tout le monde à la réalité des choses.

— Ah! bien oui! s'écria Pierrot qui se mit à hurler son désespoir; mam'selle Marie... ta fille d'honneur!... faudrait pour ça qu'elle ne partît pas avec les autres.

— Comment! qu'est-ce que tu dis, Pierrot?

— Pardine! tu peux bien lui demander. Tu n'as même qu'à la voir avec son petit baluchon à la main.

En parlant ainsi, Pierrot pleurait comme une bête.

Marie alla au devant de Chonchon.

— Est-ce vrai? demanda celle-ci avec une émotion dont personne au monde ne l'aurait crue capable.

Marie, les larmes aux yeux, prit les mains de la grosse fille :

— Oui, Chonchon, lui dit-elle; il le faut, c'est un devoir sacré... plus tard, tu sauras pourquoi.

— Partir!... toi,... ma bonne petite Marie!

— Que veux-tu?

— Eh ben!... ma noce va être gaie, si tu n'es pas là!... Mais pourquoi t'en vas-tu?

— Chonchon, tu le sauras.

— Mais puisque M. le Commandeur avait tout arrangé. On vous renouvelle le bail... Tu es jardinière au château et tu t'en vas!... Il y a quelque chose là-dessous.

— Oui... oui... des choses bien graves et bien tristes, et il faut que je parte; vous consolerez ma mère, n'est-ce pas, mes bons amis?

Pierrot, à ces mots, éclata en sanglots.

— Si je la consolerai! comptez sur moi, mam'selle.

— Et moi! donc, ajouta Chonchon qui se changea en fontaine, je l'égayerai tant que je pourrai. Tous les jours, je viendrai pleurer avec elle.

— Vous la verrez souvent, n'est-ce pas?

— Je prendrai chez elle tous mes repas.

La pauvre Marie sanglotait. Elle avait repris son petit paquet et n'osait pas se retourner du côté de Madeleine, tant elle avait peur de manquer de courage. Le curé lui-même cachait son angoisse et faisait des efforts surhu-

mains pour dissimuler sa douleur. De grosses larmes ne cessaient de couler sur les joues pâlies de Marie, des hoquets de douleur déchiraient sa poitrine oppressée.

Il lui fallait quitter sa mère! il lui fallait se mettre en route sans avoir vu André, sans l'avoir averti.

Lui l'attendait à cet instant même dans la montagne, et devait s'étonner et s'inquiéter de ne pas la voir venir comme d'habitude.

Que devait-il penser? Il supposait sans doute qu'elle était malade, blessée; il devait croire à quelque accident.

Hélas! sa pauvre Marie était plongée dans la douleur, et, au lieu de la douce conversation sous les grands arbres, avec les oiseaux pour témoins, au lieu des promesses échangées et des regards caressants comme des baisers qu'ils n'osaient se donner, des grosses larmes coulaient de ses yeux, et ces instants si pleins de charme qu'ils faisaient penser aux cieux, elle les passait écrasée par la plus cruelle amertume et la plus profonde affliction.

Ce qui la désespérait surtout, c'était l'idée qu'elle ne le reverrait plus. Cette idée la torturait. Mais que faire? Comment lui faire savoir ce qui lui était arrivé? Par quel moyen le prévenir du but de son voyage?

Elle avait bien pensé à tout dire à Pierrot, qu'elle savait un ami dévoué et qui était moins indiscret que Chonchon, à le prier de voir André, et de lui apprendre la mauvaise nouvelle.

Elle s'y serait certainement décidée, s'il ne se fut agi que d'elle. Mais elle n'osa, se souvenant du mystère dont André s'entourait, et des recommandations expresses qu'il lui avait faites de ne parler de lui à personne, pas même à sa mère.

— Pauvre André! si par ma faute il lui arrivait malheur, j'en mourrais de chagrin!

Sur ces entrefaites, Loustalot parut, très pâle, mais les yeux remplis de résolution.

Il soutenait Madeleine défaillante.

La pauvre Marie, en l'apercevant, ne pensa plus qu'à sa mère, et se mit à genoux devant elle en poussant des sanglots.

— O ma mère! s'écriait-elle.

Madeleine était tombée anéantie dans le fauteuil devant lequel Loustalot l'avait placée.

— Allons, femme, lui disait-il, un peu de courage. Je te reste, moi, et je suis bien quelque chose aussi.

Et puis, elle n'est pas abandonnée, cette enfant! L'ami de M. le curé nous enverra de ses nouvelles.



Ils sont sur le chemin de Sallanches et de Saint-Laurent. (P. 103.)

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! répétait Madeleine.

L'instant suprême approchait, il fallait se décider à accomplir cette séparation cruelle qui brisait tous les cœurs.

— Allons! les amis, dit Jacquot en élevant la voix, dites adieu à M. le curé, et partons. Il faut être à Sallenches à la première couchée... et nous avons six bonnes lieues! En route!...

C'était le signal du départ. Les embrassements recommencèrent entre

ceux qui restaient et ceux qui partaient. Les dernières recommandations et les dernières poignées de main furent échangées.

Le curé les congédia :

— Adieu ! adieu ! mes amis, leur dit-il.

Il leur faisait ses recommandations un peu à la hâte, car son attention était ailleurs. La douleur de Madeleine était si grande, Marie était si émue, que le moment décisif lui paraissait redoutable, et qu'il craignait encore qu'elles n'eussent pas la force d'accomplir cette déchirante séparation.

Les villageois, obéissant aux injonctions de Jacquot, se mirent en mouvement. Une foule assez nombreuse les escorta sur le chemin, et la scène des adieux recommença de plus belle, mais, comme l'heure avançait, elle ne fut pas de longue durée.

Le groupe s'ébranla, et les émigrants s'éloignèrent, jetant un dernier regard sur le pauvre village où ils avaient passé leur enfance et leur jeunesse. Ils devaient prendre un sentier assez étroit qui abrégeait la route plus que le grand chemin, et qui traversait la montagne la plus proche de Saint-Laurent. C'était le sentier que prenait Marie, quand elle menait paître ses chèvres ; il passait assez près du château, puis bifurquait un peu plus loin dans une autre direction que le chemin du pâturage.

On ne tarda pas à voir l'avant-garde qui franchissait la côte, tandis que Jacquot et quelques paysans étaient restés à la porte de Loustalot, attendant Marie.

La mère et la fille pleuraient, étroitement embrassées.

— Allons, fille, dit Antoine,... on t'attend.

Madeleine paraissait avoir perdu le sentiment de la réalité, et être devenue insensible à tout ce qui l'entourait.

— Ma mère, lui dit Marie, je vais partir !

Elle bondit, la pauvre femme, en entendant ces paroles, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut, et, fondant en larmes :

— Un instant, Antoine, cria-t-elle. Par pitié, accorde-moi un instant !... on ne le refuse pas à une mère qui va perdre son enfant...

— Il est temps de se décider. Ils sont là quelques-uns à l'attendre, et les autres sont déjà partis.

— Encore un instant, Antoine !

L'attendrissement gagnait Loustalot, et des larmes brillaient aussi dans ses yeux.

— Eh bien ! voyons, dit-il, embrasse-la encore, ma pauvre femme, et je lui ferai la conduite.

Puis, s'adressant à Jacquot :

— Vous pouvez partir, dit-il, vous autres. Marchez doucement, j'accompagnerai la petite, et nous vous rattraperons.

Jacquot et ses compagnons ne se le firent pas dire deux fois. Le temps pressait, et ils voulaient être à Sallenches avant que la nuit fut tombée.

— Ne vous attardez pas, dirent-ils, père Loustalot!

Et ils s'éloignèrent.

Marie pleurait toujours, s'efforçant en vain de retenir ses larmes. Le curé la regardait et lui faisait des signes pour l'exhorter au courage et à la résignation, mais la douleur était la plus forte et triomphait de sa volonté.

S'arracher aux caresses de sa mère lui semblait un effort au-dessus de ses forces.

Et pourtant, il fallait partir.

— Ma mère, lui dit-elle doucement, ne voulez-vous pas bénir votre Marie?

— Oh! oui, oui! chère enfant, la bénédiction que m'a donnée autrefois ma mère...

Cette bénédiction était un usage, une tradition dans les familles des pauvres enfants de la Savoie.

Dans ces pays de montagnes, où la nature inspire la poésie, il y a des chants qui se transmettent de génération en génération.

Et comme depuis un temps considérable l'émigration, cet unique moyen d'échapper à la misère, était dans les mœurs; comme l'abandon du pays, la séparation cruelle des enfants quittant père et mère, étaient l'un des événements les plus considérables et la plus vive émotion de leur vie misérable, il se conservait, dans un certain nombre de familles, un adieu chanté qui ajoutait à la solennité de la bénédiction.

La famille Loustalot n'échappait pas plus que la plupart des autres familles à cette coutume, et conservait pieusement ces traditions. Marie, qui allait partir, tenait à cette cérémonie, qui avait un intérêt superstitieux et qui passait pour porter bonheur.

— La bénédiction de ma mère, continua Madeleine, m'a toujours préservée du danger.

... La mienne t'en préservera, Marie...

... A défaut de ma voix que bientôt tu n'entendras plus!...

Ici, la pauvre mère se mit à sangloter.

— Emporte dans ton cœur ce chant que ma mère me donna comme sauvegarde.

... Ma fille! dit-elle...

La pauvre Madeleine fit alors un effort surhumain. Elle chanta.

Sa voix grêle et chevrotante était brisée d'émotion, mais son cœur de mère était sur ses lèvres, et rien n'était plus tendre et plus touchant pour ceux qui savent entendre avec l'âme.

C'était le chant du cygne de l'amour maternel.

Le curé s'était toujours cru maître de lui et capable de dominer son émotion. Il ne put retenir ses larmes, qui glissaient sur sa face basanée. Il tourna la tête pour dissimuler ce qu'il regardait comme une faiblesse.

Les sanglots éclataient à chaque moment. Pierrot gémissait, le cœur fendu; Chonchon s'essuyait les yeux du revers de ses deux mains.

C'est debout que Madeleine commença sa complainte, et cette pauvre paysanne, grandie par le sentiment qui l'exaltait, et par la solennité de ces adieux, avait comme un air de majesté.

La majesté de l'amour maternel.

« — Ici commence ton voyage.
« Si tu n'allais pas revenir!
« Ta pauvre mère est sans courage,
« Pour te quitter,... pour te bénir!...

Le courage, en effet, lui manqua. Elle ne put rester debout et tomba sur son fauteuil, épuisée. Mais elle fit encore un nouvel effort, elle eut encore la force de continuer :

« Travaille bien... fais ta prière,
« La prière donne du cœur.

Sa voix s'éteignait peu à peu, étouffée par les larmes, tandis que ses mains, suspendues sur la tête de Marie agenouillée à ses pieds, continuaient à la bénir.

« Et quelquefois pense à ta mère!
« Cela te portera bonheur!
« Va, mon enfant, adieu!
« A la grâce de Dieu!
« A la grâce. . . . . »

Elle ne put achever, la voix lui manqua.

Elle s'affaissa sur le fauteuil. Elle était évanouie.

Marie poussa des cris déchirants :

— Ma mère! ma mère!

Et s'étant jetée sur elle, elle la baisait avec effusion.

Loustalot qui s'était tenu debout, et qui s'était serré violemment les poings, pour comprimer, par cet effort, les hoquets de la douleur, vint près d'elle en sanglotant :

— Ma pauvre femme!

Le chagrin de tous était tellement exaspéré, l'émotion était si extrême, que cela ne pouvait durer.

Le curé saisit le moment où le silence s'était fait, comme il arrive dans les grandes crises de douleur, pour relever Marie.

— Mon enfant, lui dit-il, ce serait tuer votre mère que de rester là. Il faut lui épargner ces adieux déchirants.

Loustalot avait entendu, il essuya ses larmes.

— Monsieur le curé, dit-il d'une voix suppliante, ne quittez pas ma pauvre Madeleine.

Celle-ci était toujours évanouie. Le curé se rapprocha d'elle, prêt à lui porter secours.

Antoine prit son courage à deux mains, et d'une voix pressante :

— Allons, Marie, du courage!... Viens, mon enfant, viens!

Et lui donnant un baiser, exalté par la pensée du grand sacrifice qui allait s'accomplir, c'est avec énergie qu'il prononça cette dernière phrase :

— Et comme a dit ta mère : « A présent, à la grâce de Dieu! »

Marie pleurait.

Chonchon et Pierrot vinrent l'embrasser, et, tout émus, répétaient ces seuls mots :

— Adieu, Marie.

— Adieu, Chonchon. Adieu, Pierrot.

Puis, courant à Madeleine :

— Mon Dieu! consolez ma mère, ma pauvre mère, répétait-elle en poussant des lamentations désespérées.

Puis, dans une dernière étreinte, elle embrassa longuement la pauvre femme qui, toujours évanouie, restait insensible aux caresses de son enfant.

Loustalot saisit les bras de sa fille, et, l'entraînant au dehors :

— Allons, viens, lui dit-il.

Ils sortirent, et le bruit de leurs pas se perdit en quelques instants.

Madeleine ne donnait pas signe de vie, et son visage était d'une pâleur effrayante.

Dès que Marie fut hors de portée de sa voix, le curé s'empressa à lui donner les soins qu'on donne en pareille circonstance.

Elle ne tarda point à revenir à elle.

Ses yeux s'ouvrirent, elle promena son regard autour d'elle.

— Marie! où est Marie! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi.

Le cri était déchirant.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit gravement le curé. Votre fille est partie.

— Ma fille! je veux ma fille!

Elle se leva subitement, et, comme soutenue par une force invisible, les yeux égarés, elle parcourut la pièce avec des gestes de folle, et, n'apercevant pas Marie qu'elle semblait chercher :

— Ah! hurla-t-elle, ils m'ont enlevé mon enfant.

L'effroi glaçait les trois témoins de cette scène.

Tout à coup, les sons lointains d'une voix angélique se firent entendre. Comme Madeleine était reprise d'un accès de défaillance et qu'elle allait s'affaisser de nouveau, Pierrot et Chonchon, qui s'étaient approchés, la soutinrent dans leurs bras.

C'était la voix de Marie qui parvenait jusqu'à leurs oreilles.

Les yeux immobiles et grands ouverts, Madeleine écoutait, ravie d'extase.

Comme un adieu suprême, la pauvre enfant redisait le refrain de ce chant, qui avait pour elle quelque chose de sacré, et qui se confondait, dans son âme, avec la bénédiction de sa mère :

Va, mon enfant, adieu!
A la grâce de Dieu!

La voix, douce comme un rêve, se perdait dans l'éloignement.

Bientôt on n'entendit plus rien.

La pauvre Madeleine n'avait pas fait un mouvement. Elle semblait écouter toujours la voix chérie, et ses traits avaient gardé l'expression du ravissement.

Elle resta quelque temps ainsi. Il s'était fait un profond silence. Personne n'avait osé ni bouger, ni parler.

Puis les forces lui manquèrent. Elle s'était évanouie de nouveau, inanimée dans son fauteuil; on eut dit qu'elle était morte.

A cet instant même, André arrivait au lieu où, chaque jour, il avait coutume de rencontrer Marie.

Surpris de ne l'y pas trouver, il promenait autour de lui des regards inquiets.

Tout à coup, pour lui comme pour la pauvre mère désolée, l'écho de la montagne redit le douloureux adieu de la jeune fille.

Et, le cœur rempli d'une indicible tristesse, le jeune homme écouta longtemps, bien longtemps l'écho lointain qui répétait :

Adieu!...
A la grâce de Dièu!...

DEUXIÈME PARTIE

LE VOYAGE

I

A LA GRACE DE DIEU

Cette phrase est devenue légendaire, et il n'y a plus d'autre expression qui puisse mieux rendre la même idée.

C'était bien à la grâce de Dieu que partait cette petite bande de jeunes aventuriers dont plusieurs étaient même des enfants.

Tous ignorants, ne sachant rien, pas même lire, n'ayant pas plus les uns que les autres dans la main ni talent, ni métier, car cela ne sert à rien, dans la capitale, de savoir traire une vache ou conduire un troupeau de chèvres.

Sans aucune expérience, de toutes les choses de ce monde, sans aucune idée de la vie sociale, faibles d'esprit, presque aussi faibles de corps à cause de leur âge, et de l'alimentation misérable dont ils avaient, à grand'peine, vécu jusqu'à ce jour, la petite troupe allait de l'avant, plongeant dans l'inconnu comme dans un gouffre.

De même que les grands montagnards d'autre fois, race de guerriers, ceux-là, doués de courage et d'énergie, ils allaient chercher, dans le pays de plaisirs le pain qui leur manquait. Comme ces ancêtres belliqueux, ils désertaient un sol ingrat pour fuir la faim et la misère. Mais tandis que ceux-là avaient à leur disposition le nombre, la résolution et la force, ceux-ci se livraient à tous les hasards de la lutte, faibles et désarmés.

Qu'allaient-ils faire? qu'allaient-ils devenir?

A la grâce de Dieu!

C'était la plus folle des équipées de partir ainsi sans but, ou bien avec un but si vague que ni les uns, ni les autres n'auraient pu en donner une idée. C'était une étrange aventure que ces départs de chaque année.

Elle n'avait pour elle qu'une excuse :

— Mourir de faim là ou ailleurs!...

Les voilà donc en train d'accomplir leur première étape. Ils sont sur le chemin de Sallanches et de Saint-Laurent, il y a six bonnes lieues à faire avant la nuit.

Ils sont maintenant isolés du reste du monde.

Quelle sera désormais leur destinée?

Les parents et les amis qui leur avaient fait la conduite, les ont quittés et après de nouveaux embrassements, et de nouveaux souhaits, leur ont tourné le dos pour revenir au village.

Le père Loustalot n'avait pas accompagné longtemps Marie. Songeant au triste état dans lequel il avait laissé la pauvre Madeleine, en la quittant, il marchait auprès de sa fille, sans prononcer une parole.

Les événements inattendus de la matinée l'absorbaient tout entier.

Quelle journée dans son existence, que celle qui s'accomplissait!

Ce départ de Marie que personne ne prévoyait, et dont la décision subite devait avoir de si graves conséquences, la ruine dont il était menacé et tous les efforts de sa pauvre et laborieuse vie perdus à tout jamais, la misère et la douleur devenus, pour longtemps, d'inévitables compagnes, tout ce sombre avenir se dressait devant lui et, de moment en moment, il poussait des soupirs saccadés qui commentaient involontairement ses douloureuses réflexions. Il marchait ainsi machinalement, lorsque lui était revenu à l'esprit le désespoir de sa pauvre femme.

— Et Madeleine! pensa-t-il tout haut.

— Oui, lui dit Marie, il faut retourner près d'elle.

— Oh! mon Dieu! comment est-elle à c't'heure?

— Pauvre mère! s'écria en pleurant Marie.

— Allons, adieu, ma fille chérie!

Il la serra dans ses bras, et la quitta brusquement en lui disant comme adieu suprême :

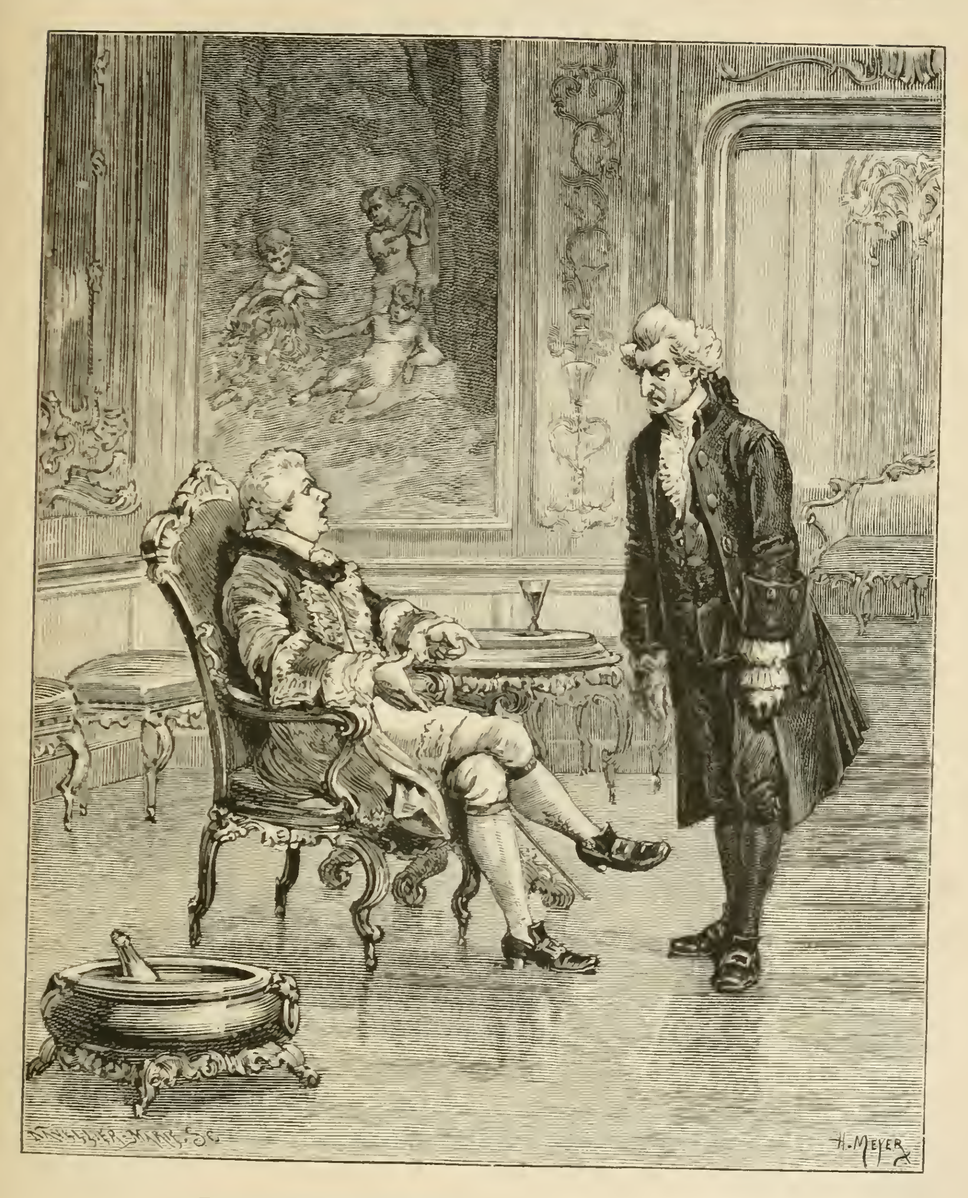
— Du courage et sois honnête fille.

— Embrasse bien ma mère, répétait Marie pendant qu'il s'éloignait, mais le bonhomme ne se retourna plus; en proie à l'inquiétude qui s'était emparée de lui au souvenir de Madeleine, il pressait le pas et disparut bientôt.

Quand les jeunes émigrants se trouvèrent absolument seuls, ils formèrent bientôt un groupe compact, les premiers ayant attendu les retardataires, et il eut été maintenant facile de faire le dénombrement de la petite bande au complet.

Ils étaient, en tout, vingt et une âmes, comme on dit dans les statistiques pour désigner sous la même rubrique les personnes de tout âge et de tout sexe.

L'aîné, du nom de Jacquot, était un gars assez solide qui avait près de dix-huit ans. C'est lui dont le prestige s'imposa presque immédiatement



Est-ce que mes ordres n'ont point été exécutés? (P. 112.)

et qui prit bientôt en mains toute l'autorité. Il devint le chef de l'expédition sans qu'il y ait eu la moindre délibération à ce sujet.

S'il était le plus âgé, il était également le plus solide. Il se trouva aussi qu'il était le plus résolu, et qu'il avait de cette brutalité dans le commandement qui donne confiance à ceux qui sont faibles et qui sentent le besoin d'un appui.

Les petits Savoyards n'eurent d'ailleurs jamais à se repentir de ce

choix qui s'était fait naturellement. Jacquot se trouva, en toutes circonstances, l'un des plus avisés, et comme il prit au sérieux le rôle qui s'imposait à lui, il donna, à ses jeunes compatriotes, de nombreux témoignages de dévouement et de solidarité.

Il alla même, dans les cas les plus graves, jusqu'à jouer bravement du poing et du bâton, ce qui était d'autant plus méritoire qu'il était d'un naturel prudent, et qu'il évitait avec soin les querelles.

Le gars, ni beau, ni laid, avait d'autres qualités:

D'un caractère tenace, c'était un gaillard à se tirer d'affaire à la longue, et à se créer, dans la capitale, comme cela est arrivé à quelques-uns de ses compatriotes, à force de temps et d'efforts, une petite situation.

Si jeune qu'il fût, il appela tout de suite ses compagnons : mes enfants, et quoique sa voix fut assez rude, cela ne déplut à personne. Nul ne songea à regimber contre une autorité qui s'imposait comme ils le comprirent instinctivement, dans l'intérêt de tous.

Le long de la route, il leur répétait de temps en temps :

— Allons, les enfants, des jambes. Il en faut pour gagner Paris, à ceux qui ne veulent pas rester en route.

...Nous avons perdu du temps à nous arracher du village. Il nous faut être à Sallanches à la tombée de la nuit.

Et tous marchaient à qui mieux mieux, ce qui était d'ailleurs assez facile aux cinq ou six jeunes gens dont l'âge se rapprochait de celui de Pierrot, et aux jeunes paysannes quelque peu plus jeunes que Marie. Habituées, comme celle-ci, aux rudes sentiers des montagnes, la fatigue ne pouvait se faire sentir pour elles en quelques heures de marche.

Mais il y avait plusieurs enfants qui n'avaient qu'une dizaine d'années, et il leur fallait allonger le pas pour suivre les camarades, d'autant qu'ils étaient tous chargés de quelques hardes ou provisions, sans compter que plusieurs portaient leur gagne-pain, c'est-à-dire une marmotte, la célèbre marmotte en vie, ou bien une vielle, la vielle de famille qui se léguait souvent de générations en générations et qui n'en était pas moins mélodieuse pour cela.

Singulier contraste : la marmotte, l'animal le plus muet de la création; la vielle, l'instrument le plus criard et le plus saccadé que le monde ait inventé. Voilà ce qu'ils emportaient pour charmer la capitale; à leur sens, il y en avait pour tous les goûts et les extrêmes se touchaient, comme dans les grands effets de l'art.

Parmi ces enfants qui se traînaient de leur mieux à la remorque de leurs camarades, il y en avait deux plus particulièrement intéressants, et à cause de leur âge, et à cause de leur gentillesse.

Ils étaient, en effet, les plus jeunes, et n'avaient pas encore sept ans. Ils étaient jumeaux, et se ressemblaient tant qu'il fallait quelque attention pour les distinguer l'un de l'autre.

Ces pauvres orphelins, car ils n'avaient plus ni père, ni mère, ni famille, ni rien au monde, avaient des petites physionomies tout à fait gentilles, et fort joyeuses, en dépit de leur détresse, quand ils ne pleuraient pas. Le chagrin leur faisait faire la plus drôle des grimaces, grimace d'autant plus curieuse que ces petits frères, qui ne s'étaient jamais quittés, ne pleuraient jamais l'un sans l'autre.

Cette bizarrerie eût pu devenir un malheur pour ces pauvres petits. Elle fut bientôt remarquée, quoique les marmots fussent plutôt rieurs d'habitude, et comme dans toute société, il y a de mauvaises natures, les plus méchants se plurent à les taquiner, pour s'amuser de leur figure.

Mais Marie avait bon cœur. Elle avait tout de suite remarqué dans la bande ces deux petits; la faiblesse et l'abandon de ces pauvres enfants éveillèrent ses sympathies, et elle se promit de les aider et de les protéger.

Aussi s'interposa-t-elle tout de suite entre Benjamin et Gabriel, c'étaient les noms des petits Savoyards, et ceux qui se plaisaient à les taquiner. Elle réprimanda vivement ceux qui voulaient continuer leur jeu cruel, et en appela à l'autorité de Jacquot qui lui donna raison et qui eut bientôt mis le holà!

— Nous sommes tous frères, conclut sentencieusement le gars, les plus petits comme les plus grands. Il faut s'entr'aider; car nous avons tous besoin les uns des autres, et ce sont les plus jeunes et les moins forts pour lesquels nous avons le plus à faire.

Autrement, nous n'aurions qu'à nous séparer et à nous en aller chacun de notre côté, ce qui serait mauvais pour les uns comme pour les autres.

L'incident fut vidé, mais Benjamin et Gabriel, dont la gaieté revint vite, ne s'éloignèrent plus de la jupe de Marie.

Ils se sentaient aimés et protégés, et, comme ils n'avaient personne au monde, la jeune fille prit dans leur petit cœur la place de la maman qui n'était plus.

Parmi les jeunes filles, s'en trouvait une du nom de Colette qui n'était que de six ou huit mois plus jeune que Marie. Elle était rousse, en vérité pas belle, et passait pour méchante. Mais, au fond, pas plus mauvaise qu'une autre; comme elle était souvent en butte aux plaisanteries et aux quolibets, à cause de sa laideur, et qu'elle avait la langue bien pendue, elle ripostait d'une façon assez vive, et mettait souvent les rieurs de son côté.

Elle portait une vielle, et c'était la plus forte exécutante de la petite troupe. Son répertoire était le plus varié, et assez souvent elle jouait sur la

route, en marchant, ce qui donnait des jambes et faisait oublier la fatigue.

Elle se prit d'affection pour Marie, autant par intérêt que par calcul.

— Avec sa beauté, pensait-elle, en voilà une qui ne mourra jamais de faim. Il ne manquera pas de gars à porter intérêt à une aussi jolie fille, et, en devenant son amie, il y aura toujours, dans les bonnes aubaines, quelque chose à gratter.

D'ailleurs Marie était si aimable, qu'il ne lui fut pas difficile d'acquérir ses bonnes grâces. Elle fit de la petite Loustalot son obligée, car celle-ci ne savait pas jouer de la vielle, et la jeune Colette se mit à lui donner des leçons.

Elles furent, pour Marie, une grande distraction; comme elle avait de l'oreille et des doigts agiles, elle ne tarda pas à en savoir autant que sa maîtresse elle-même; et vers la fin du voyage, elle arriva à jouer bien mieux que Colette de l'instrument national de la Savoie.

Pendant que la troupe s'acheminait vers Sallanches, la pauvre Marie ne répondit guère que par monosyllabes aux conversations de ses compagnons, Ils connaissaient une partie de ses chagrins, et cela ne les surprit guère de la voir rester silencieuse.

II

Quelle journée terrible pour elle que cette journée!...

Quelle influence elle devait avoir sur sa destinée!

Le matin, elle s'était éveillée si contente. C'était plus que de la joie, c'était du bonheur.

Les inquiétudes de la veille venaient de se dissiper comme par enchantement, le présent et l'avenir semblaient assurés pour elle et les siens; tout faisait présager le beau temps après l'orage.

Elle était toute à son amour, à André qu'elle devait revoir dans la matinée. Jamais, depuis qu'elle était au monde, elle ne s'était trouvée si joyeuse.

Et, quelques heures plus tard, tout cela s'évanouissait comme un rêve.

Plus maintenant la présence de sa mère qu'elle aimait tant, plus de ces charmants rendez-vous avec le bien-aimé, et de ces longs entretiens sur la montagne, si pleins de douceurs et de charmes! La voilà s'éloignant de son pays, de sa famille, de toutes ses affections, et marchant, par des routes inconnues, dans la misère et l'abandon, vers une destinée incertaine qui la remplissait d'inquiétude et d'effroi.

Qu'allait-elle devenir, grand Dieu?

Qui la soignerait, si elle tombait malade?

Qui la consolerait, elle dont les chagrins étaient si cuisants?

A qui même pourrait-elle seulement confier ses peines?

Ce n'était point seulement sa mère qu'elle pleurait et qu'elle avait quittée peut-être pour toujours.

C'était André!

Que devait-il penser d'elle, qui l'avait quitté sans même lui dire adieu?

Il se sera cru abandonné, trahi. Comment pourra-t-il croire, lui qui l'avait vue la veille, et qui devait la revoir le lendemain, qu'elle eût ainsi disparue, sans avoir même pu lui dire adieu, sans l'aviser même de son départ.

Il doit l'accuser, maintenant, et maudire son abandon.

Et ne pouvoir rien faire! Ne pouvoir rien dire! ne pouvoir s'expliquer!

Ah! cher André, je ne le verrai plus! Il est à tout jamais perdu pour moi!

C'est cette dernière pensée qui la persécutait, qui l'obsédait sans cesse et sans merci.

Toutes les causes de ses chagrins, toutes ses peines, toutes ses inquiétudes disparaissaient devant cette idée, maîtresse de son esprit et de son cœur :

— Ne plus revoir André!

Quelle triste fatalité pesait sur elle! Elle qui n'avait jamais fait de mal à personne, elle s'en allait, écrasée sous le poids d'une douleur irrémédiable, et le seul bonheur qu'elle eût rencontré dans sa vie, elle n'avait pu y goûter sans qu'il lui fût si rapidement enlevé, et qu'il devînt la source du plus violent chagrin.

Elle gémissait sur son propre sort, mais, assurée de l'amour d'André, elle plaignait aussi, du fond de son âme, l'ami que, contre son gré, elle avait si déplorablement abandonné.

Et l'instinct de son cœur ne la trompait pas.

Le pauvre amoureux s'était, en effet, morfondu plusieurs heures sur la montagne, le jour de son départ. Il montait aux sommets les plus élevés, pour tâcher de découvrir un point dans l'espace qui indiquât sa présence, ou celle du troupeau de chèvres.

Et le temps passait, et son inquiétude grandissait de moments en moments, et finit, quand le jour s'avançait, à s'exaspérer à chaque minute écoulée.

Enfin la réalité s'imposa à son esprit. Elle ne viendrait pas. Elle ne pouvait plus venir.

Quel malheur était arrivé? Était-elle malade? Un accident, sans doute? Elle était blessée, morte, peut-être?

Et il s'ingéniait à trouver un prétexte, un motif quelconque à cette absence inexplicable.

Aller au village, il voulait autant que possible éviter d'y paraître. Et puis, sous quel prétexte s'informer de Marie, qu'il était censé ne pas connaître, à des paysans qui, eux-mêmes, ne le connaissaient pas?

Il se sentait saisi d'une mortelle inquiétude, et, s'étant assis sur une pointe de roc, il resta longtemps, le coude au genou et le front dans la main, abîmé dans ses tristes réflexions.

Puis, la nuit étant venue, il s'éloigna, d'un pas lent, de cette place qui lui était si chère, en se promettant d'y revenir. Malgré ses craintes, il avait encore, au fond du cœur, gardé quelque espoir de retrouver, le lendemain, la bien-aimée au rendez-vous accoutumé.

Hélas! après une mauvaise nuit, il y reparut plus tôt que d'habitude, devançant l'heure, comme si son désir eût pu hâter la venue de Marie.

L'heure sonna; le temps passa lentement, comme la veille, et, comme la veille, ni chèvres, ni chevrière.

Décidément, il y avait un malheur.

Ce n'était plus le moment de se répandre en plaintes et en gémissements stériles. Il fallait, maintenant, s'enquérir à tout prix de ce qui était survenu, et apprendre, par un moyen quelconque, dans quel lieu pouvait être Marie et ce qui lui était arrivé.

C'est dans ces dispositions d'esprit que, le soir seulement, il quitta la montagne, car il ne put s'arracher facilement à ce lieu, témoin des tendresses échangées, à ce site sauvage que, les jours précédents, embellissait de sa présence celle qu'il adorait.

Son esprit évoquait les longues conversations, les doux propos, le son de la voix de son amie; ses lèvres s'entr'ouvraient, elles souriaient de ce doux sourire qui faisait rêver le bonheur, et ce regard bleu, plus doux que celui des anges, le pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Tout cela ne pouvait être vain. Marie l'aimait, elle le lui avait dit, et d'un accent qui ne savait pas tromper.

Elle n'était point coquette comme les dames de la ville, qui se font un jeu de mentir, et c'était dans la sincérité de son âme et la sérénité de sa conscience, qu'elle avait laissé échapper de sa bouche des aveux qu'il serait odieux de tenir pour suspects.

Un obstacle imprévu s'est dressé tout à coup, et je jurerais, sur mon âme, que sa volonté n'est pour rien dans cette absence maudite, et que

c'est contre son gré qu'elle me cause tant de chagrin en me délaissant depuis deux jours.

Il faut la revoir à tout prix. Il faut à tout prix savoir ce qui est advenu.

Pourvu, grand Dieu! qu'il ne lui soit pas arrivé malheur!

Désolé toujours, mais sans avoir perdu toute espérance, il s'éloigna le second jour comme la veille.

Il n'y avait pas qu'André, pour qui le départ de Marie fut une déception.

III

Le Commandeur de Boisfleury pensait, à part lui, que ses projets n'allaient pas manquer d'aboutir. Tout avait été si bien combiné, qu'il n'avait garde de douter un instant de la réussite de son plan.

La famille Loustalot devait être plongée dans le plus vif sentiment de reconnaissance. Tout, en effet, avait été d'abord conforme à ses prévisions, et, le lendemain matin, les époux, qui s'étaient endormis en bénissant celui qu'ils considéraient comme leur bienfaiteur, se réveillèrent pénétrés d'une joie immense et d'une gratitude plus grande encore.

Mais on a vu comment l'intervention du curé avait, de fond en comble, déjoué sa perfide machination, et c'est une nouvelle qu'il ne connaissait pas encore.

La place de jardinière au château devait être regardée comme une excellente affaire par ces pauvres diables, et comme une grande faveur, dans un village où la marquise était comme la reine de la contrée. Il y avait donc honneur et profit, d'autant plus que ces gens simples, si loin de la réalité des choses, se figurent qu'approcher des seigneurs, c'est avoir déjà fait fortune.

Aussi le Commandeur, vêtu du vêtement le plus galant qu'il eût dans ses bagages, se promenait-il de long en large, faisant le choix entre les moyens qu'il devait mettre en œuvre pour prendre le plus vite la pauvrette au piège, et ne doutant pas de la voir, dans un instant, paraître, attiffée de ses plus beaux atours.

Un dernier raisonnement avait levé toute crainte et toute inquiétude :

— Si ces manants sont vraiment aussi honnêtes et délicats qu'on se plaît à le répéter, eh bien! leurs scrupules, s'ils ont quelque bon sens, n'ont plus de raison d'être.

Marie vient au château, mais Pierrot y vient aussi, et celui-là, je pense, on ne m'accusera pas de lui tendre quelque piège.

Le butor est le pavillon qui couvre la marchandise, comme disent messieurs les navigateurs, et ces rustres auraient la langue bien mal pendue de prétendre que nous n'avons d'autre mobile, en toute cette affaire, que notre extrême bonté d'âme.

Allons! parais, chère petite Marie, viens vite. Tout est prêt pour te recevoir.

Mais le Commandeur avait beau s'arraisonner ainsi, et se forger toutes ses félicités de libertin, le temps passait, et ce n'est pas sans confusion qu'il en vint à penser au vieux conte qui n'était pas déjà très nouveau en ce temps-là :

— Anne! ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Cette évocation involontaire se mit à le poursuivre comme une obsession.

La nuit tomba.

La petite mijaurée ne se montrait pas très empressée. Que pouvait signifier ce retard inattendu, d'autant plus inexplicable que cette inexactitude aurait, pour tout autre, compromis sa nouvelle situation, et aurait pu la faire casser aux gages.

Le Commandeur n'y comprenait rien.

Il ne pouvait pas pourtant aller la chercher lui-même, et la prendre par la main devant tout le village et à la barbe de sa famille.

Il devait être survenu quelque accident insolite. Il fallait savoir ce qui s'était passé.

Il envoya chercher Laroque.

— C'est ce diable d'homme, pensait-il, qui aura peut-être fait des siennes et commis quelque sottise, soit par excès de zèle, soit par méchanceté.

L'intendant n'était pas loin et on ne tarda pas à le lui amener.

Il se présenta plus obséquieux et plus penaud que d'habitude. Si M. de Boisfleury eût été moins préoccupé, il eut flairé une mauvaise nouvelle.

— Eh bien! messire Laroque, lui dit-il, est-ce que mes ordres n'ont point été exécutés?

— De point en point, monseigneur.

— Comment, de point en point. Et je ne vois pas les deux nouveaux domestiques engagés au château : Pierrot et Marie.



C'est en vain qu'il voulût la rattraper. (P. 119.)

— Pierrot n'est point venu, en effet.
— Je me moque bien de Pierrot, mais Marie...
— Marie... est partie, monseigneur.
— Comment, partie! Que signifie?
— Elle a quitté le pays.
— Quitté le pays!... allons donc, vous rêvez, monsieur Laroque?
— Non, monseigneur, je suis bien éveillé.

— Et quand a eu lieu ce départ?

Laroque allait répondre, lorsqu'un troisième personnage étant sorti du château, auprès duquel la conversation était engagée, se trouva tout à coup près d'eux.

C'était un jeune homme de tournure élégante. Svelte et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il paraissait avoir une vingtaine d'années. Il portait un costume de chasse assez simple et sans aucun signe de distinction, mais, malgré cette toilette négligée, il avait fort grand air.

— Bonjour, Commandeur, dit-il.

— Bonjour, mon neveu, répondit celui-ci.

— Je viens passer quelques instants avec vous, mon cher oncle. La marquise est couchée, et les soirées sont longues, dans ce pays de sauvages.

— Comment est-elle, ce soir, Mme la marquise?

— Ma mère est toujours fatiguée, mais je la trouve bien mieux, maintenant.

Ce jeune homme était, en effet, le marquis de Sivry, le fils unique de la maison, l'héritier du domaine et de la riche fortune qui devait s'accroître encore de quelques considérables héritages.

Le marquis Arthur était depuis un certain temps dans le pays. Sa mère ayant résolu de venir passer deux mois d'été sur ses terres, il était parti au printemps et s'était arrêté chez un jeune seigneur de ses amis, en compagnie duquel il se livrait journellement aux plaisirs de la chasse.

Les domaines de ce jeune seigneur étaient voisins de la terre de Sivry, en sorte que le marquis Arthur n'avait eu que quelques lieues à faire pour venir retrouver sa mère, lors de son arrivée.

Du reste, il ne s'était pas fait annoncer au château; il avait fait son entrée après la nuit tombée, sans autre suite que le seul domestique qui l'accompagnait. Sa présence n'avait donc pas été encore signalée à Saint-Laurent, ce qu'il préférait, d'ailleurs, ne tenant ni aux hommages, ni aux autres cérémonies.

— Eh! que vous racontait notre intendant, monsieur mon oncle; il n'y a pas indiscrétion?...

— Du tout. Permettez-moi seulement de l'interroger encore un instant...

... Je vais vous mettre d'ailleurs, d'un mot, au courant de ce dont il s'agit.

... Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, le temps est assez dur à tuer, dans ce pays.

— Quel moyen aviez-vous trouvé d'y parvenir?

— J'avais trouvé le seul, l'unique moyen.

— Il y en a donc un?

— Vous connaissez, mon cher neveu, la réputation que je me suis acquise à Paris. Nul ne sait, mieux que moi, faire sortir de l'obscurité des beautés méconnues, et mettre en lumière les diamants et les pierres précieuses dont l'œil seul du connaisseur apprécie tout le prix, avant même qu'ils soient dégrossis et enchâssés dans quelque monture artistique.

— Oui, c'est là, je le sais, votre prétention favorite.

— Eh bien! dans ce chien de pays, où les femmes sont si laides que je ne sais comment les Savoyards eux-mêmes peuvent se décider à faire tant d'enfants, j'ai mis la main sur un morceau de roi.

— C'est merveilleux, en vérité.

Le jeune marquis jouait de son mieux l'enjouement, en prononçant ces derniers mots, mais ce n'était plus avec cette désinvolture sincère qu'il avait conservée jusqu'alors. Le sujet de la conversation paraissait l'intéresser davantage qu'il ne s'y était attendu.

— Merveilleux! vous l'avez dit, reprit le Commandeur; c'est d'une merveille qu'il s'agit effectivement.

... Comme vous la verrez probablement vous-même un jour ou l'autre, je ne perdrai pas le temps à décrire le détail de ses charmes; je n'en finirais pas.

— Eh bien! soit. Allons au fait.

— Je touchais au but, et voici que survient le plus fâcheux des contretemps.

— Ah! qu'est-il donc survenu?

— J'avais comblé de bienfaits ses parents, sinon pour obtenir leur complicité, du moins pour écarter leur surveillance.

Je lui avais donné une place de jardinière au château, et c'est aujourd'hui même qu'elle devait entrer en fonctions.

— Eh bien?

— Eh bien!... elle a quitté le pays. C'est du moins ce que vient de me dire Laroque, et nous en étions là, au moment où vous êtes venu.

... Je vais, si vous y consentez, reprendre l'interrogatoire.

— Faites, mon oncle.

— Je vous demandais donc, maître Laroque, à quelle heure la jeune fille a quitté le pays?

— Entre sept et huit heures du matin.

— Comment, alors, ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt?

— C'est que j'étais loin de m'y attendre moi-même, et que je ne l'ai appris qu'assez tard aujourd'hui.

— De quelle façon?

— Par hasard. Un passant me l'apprit, en me disant que le départ annuel des Savoyards avait eu lieu dans la journée, et il me cita les noms des émigrants, entre autres celui que je m'attendais moins que tout autre à entendre prononcer. Je crus que j'avais mal entendu, et j'insistai pour qu'il me le répétât. Il m'affirma qu'il était absolument certain de ne pas se tromper.

... Comme je suis tout entier au service de monseigneur, continua Laroque, en lançant son coup d'œil obséquieux, et que je savais qu'il s'intéressait à la petite tout particulièrement...

— Eh bien! que fites-vous?

— Je me rendis tout de suite au village pour prendre moi-même toutes sortes d'informations.

... Le départ des jeunes émigrants de la Savoie qui a lieu tous les ans à la même date s'était effectué véritablement et la jeune fille a quitté le pays avec eux. Ils doivent coucher ce soir à Sallanches.

— Et le motif de cette décision imprévue et précipitée, le connaissez-vous?

— Je sais, de source certaine, qu'il faut l'attribuer à l'intervention du curé. Tout le monde s'était éveillé dans la joie; les arrangements de la veille, le bail renouvelé, la place de jardinière, tout leur paraissait pour le mieux.

... Le curé se rendit chez eux dans la matinée, les entretint longuement et obtint des parents le consentement au départ de leur fille.

... En un clin d'œil, on confectionna les paquets qui ne sont pas bien longs à faire, et c'est au milieu des larmes, après des adieux déchirants, que Marie ne tarda pas à s'éloigner.

— Quelle Marie? interrompit le jeune marquis, qui, sans prononcer une parole, paraissait suivre avec intérêt toute cette conversation.

— Eh! parbleu! Marie Loustalot, une jeune fille de Saint-Laurent, une gardeuse de chèvres.

Si la nuit n'avait pas été aussi noire, on eût pu remarquer que le visage du jeune marquis s'était légèrement contracté.

Mais, s'étant remis aussitôt, et prenant congé de M. de Boisfleury :

— Bonne chance! monsieur le Commandeur, lui dit-il d'une voix un peu railleuse.

— Adieu! marquis, répondit brièvement le gentilhomme, contrarié et préoccupé.

Le marquis rentra au château, laissant ce dernier seul avec Laroque.

— Alors, monsieur l'intendant, poursuivit-il, c'est ce curé que Dieu

damne, qui m'a joué un pareil tour. Il se mêle de mes affaires, et intervient dans mes amourettes!

... Ah! tête de cafard! voilà quelque chose que tu n'emporteras pas au paradis.

... Puisque tu te mêles d'éloigner les jolies filles du pays, nous t'enverrons à tous les diables, et cette cure que tu détiens, grâce à notre autorisation, tu la quitteras et tu iras en chercher une autre ailleurs.

Ce n'est pas, après tout, un grand malheur. A bien prendre les choses, il ne nous est pas difficile de rattraper Marie. Avec deux bons chevaux, nous serons vite à Sallanches; peut-être même y arriverons-nous avant le petit troupeau des Savoyards.

Ils sont partis tard, retardés par cette sotte intervention du curé. Ils traînent avec eux des enfants en bas âge.

— Allons, maître Laroque, fais seller deux bons chevaux et, dans un temps de galop, nous serons à Sallanches.

L'intendant alla exécuter l'ordre à regret. Il n'avait aucune aptitude pour l'équitation et préférait de beaucoup un autre mode de locomotion, la voiture, par exemple. La perspective d'une nuit agitée, d'un mauvais gîte, d'un réveil pénible et d'une nouvelle course à cheval, dans les conditions où il se trouverait le lendemain, tout cela ne lui causait aucun enchantement.

Mais il fallait obéir, et il alla s'acquitter de sa commission en grommelant entre ses dents :

— Satané Commandeur avec sa passion pour les jupes! ne ferait-il pas mieux de chercher ailleurs que de s'embéguiner de pauvres paysannes sans usages et sans grâce?

Quant à M. de Boisfleury, il rentra au château, et se souvenant, en dépit de sa passion, qu'il n'avait rien pris depuis le dîner, se fit servir à la hâte à souper, tandis qu'on lui préparait une valise et qu'on sellait les chevaux.

On les amena dans la cour, où ils attendirent quelques instants. Le jeune marquis, accoudé à une fenêtre, suivait des yeux tous ces préparatifs.

Il vit bientôt venir le Commandeur qui monta lestement en selle, et l'intendant désolé qui s'y hissa péniblement.

— Vous y êtes, Laroque?

— Oui, monseigneur.

— En route, alors.

Ils piquèrent des deux, traversèrent rapidement la cour, et le galop régulier se perdit peu à peu dans la nuit.

— Pauvre enfant! soupira le jeune marquis dès que les cavaliers eurent disparu.

Et il ajouta :

— Quel parti prendre?

IV

La petite troupe des Savoyards n'avait cessé de marcher depuis le départ de Saint-Laurent, si ce n'est un temps d'arrêt près d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur le bord du chemin.

Ils avaient fait, à ce moment, plus des trois quarts de la route. De grands arbres bien verts, étendaient leurs frais ombrages; ils se reposèrent un instant, burent à longs traits une eau limpide et se réconfortèrent avec leurs provisions de voyage.

Jacquot, après les avoir laissés prendre une demi-heure de repos, ordonna de reprendre la marche.

— Hâtons-nous, mes enfants, leur dit-il. Comme à Saint-Laurent, les gens de Sallanches se couchent de bonne heure, si nous n'arrivons pas à temps, nous ne trouverons personne à qui parler, et nous coucherons à la belle étoile.

Puis, demandant à Colette un air de vielle :

— Marche devant, lui dit-il, et joue-nous ce que tu sais de plus gai jusqu'à ce que les jambes soient dégourdies.

Toute la troupe fut bientôt en branle, serrant de près la vielleuse, la marmaille surtout qui n'entendait au pays cette musique que les jours de fête.

— Dépêchons, répétait Pierrot, ne perdons pas un instant.

Chacun fit de son mieux, et comme bientôt le soleil se rapprocha de la montagne, on pressa davantage le pas pour pouvoir dormir à l'abri.

Enfin, on aperçut les premières maisons de Sallanches, et la nuit tombait comme ils entraient dans le village.

Ils trouvèrent une grange assez spacieuse et quelques bottes de paille à des conditions douces, et après avoir mangé un morceau de pain, ils étendirent leurs membres déjà fatigués dans cette excellente chambre à coucher, dont ils ne discutèrent ni l'éloquence ni le confortable.

Marie arrangea de son mieux les deux petits jumeaux, leur prépara une bonne couchette près de la sienne, et ne les eût pas plutôt embrassés, qu'ils fermèrent les yeux, dormant déjà à poings fermés comme on dort à leur âge.

Puis tout le monde se tut. La maigre résine qui éclairait de sa lueur vacillante cette scène de voyage et projetait sur les murs l'ombre des grosses poutres, s'éteignit tout à coup, comme si quelque esprit eut compris que tous ces yeux fermés n'avaient plus besoin de lumière; et il se fit, dans les ténèbres, un silence entrecoupé de ronflements.

Voilà nos gens endormis, ayant trouvé dans le sommeil l'oubli des fatigues et des soucis.

Ils ne se doutaient guère qu'ils avaient eu à leurs trousses, pendant une partie de la soirée, deux cavaliers au galop, et que, si toute la première journée s'était passée sans incidents, il n'allait pas en être de même le lendemain.

Le Commandeur et l'intendant avaient fait, d'une seule traite, les trois quarts de la route, et en maintenant la même allure, ils seraient arrivés à Sallanches peu de temps après les Savoyards.

Mais le hasard voulut que M. de Boisfleury, vers le milieu de la route, fut victime d'un petit accident qui eût les plus fâcheuses conséquences... pour lui...

En trottant, le cheval de Laroque fit sauter un caillou, lequel s'introduisit assez malheureusement dans la botte du gentilhomme et se plaça si mal que le Commandeur fut contraint de descendre de sa monture pour se débotter et se débarrasser de la pierre malencontreuse.

Il passa la bride de son cheval à maître Laroque, tandis qu'il s'éloigna de quelques pas pour s'asseoir sur le bord du fossé et ôter sa botte.

La nuit et le galop avaient mis les chevaux dans cet état d'exaltation qui dispose à l'emballement. Un paysan, qui sortit d'un champ voisin en faisant remuer bruyamment le feuillage d'une haie, effraya l'animal que montait le Commandeur. Celui-ci se cabra et maître Laroque, qui n'était pas un cavalier expérimenté, laissa échapper la bride.

C'est en vain qu'il voulût la rattraper. Les gestes qu'il ébaucha, ne firent qu'accroître la peur du cheval qui s'éloignait au fur et à mesure que l'autre bête se rapprochait, et comme Laroque se mit à galoper brusquement, pour la rattraper plus vite, l'animal s'enfuit, franchit la haie, et partit au galop dans les terres labourées, excité par les étriers qui lui battaient les flancs.

— Maladroit! criait M. de Boisfleury qui se mettait déjà sur pied pour revenir.

Mais l'intendant, qui avait vu au bord du chemin une issue sur le champ voisin, sans obstacle à franchir, s'était déjà mis à la poursuite du fugitif, de telle sorte qu'aux rayons de la lune le Commandeur assista à cette chasse qui n'était pas dans le programme de la soirée.

Il put jouir de ce spectacle pendant d'assez longs instants. Comme les chevaux sans direction, le fugitif ne prenait pas la ligne droite et zigzaguait, allant et revenant, sans trop s'éloigner.

Mais enfin, éprouvant comme Laroque, sans doute, une grande peur d'être battu, il prit le large, toujours poursuivi, si bien que le témoin désappointé de cette scène, les perdit de vue et se trouva seul sur la route.

— Ah! le brigand! hurlait le Commandeur. Faut-il avoir affaire avec un pareil imbécile! misérable coquin!

Les jurons marchaient ferme, et il y en avait un joli répertoire dans ce siècle-là

Il passa bien un bon quart d'heure au moins à rager et tempêter, et ce fut le meilleur moment, car ce premier accès de fureur lui ôta toute idée de réfléchir.

Mais comme il était seul, et qu'il n'avait personne qui put entretenir sa colère, les cris qui se perdaient dans le vide diminuèrent d'intensité et finirent même par cesser.

Alors, il se rendit compte de sa situation. Qu'allait-il faire? Il pouvait rester en panne plusieurs heures pendant que durait cette chasse à courre dont l'hallali pouvait être très éloigné.

Voilà une nuit qui ne ressemblait en rien à la nuit d'amour qu'il était venu chercher.

— Maudit coquin! répétait-il.

Mais maugréer ne signifiait rien. Il fallait prendre un parti, et lequel?

Attendre là, c'était d'autant plus absurde que non seulement il ne pouvait être fixé sur la durée de l'attente, mais qu'il ne savait pas si la chasse n'était pas égarée à l'heure actuelle, et si le drôle était seulement capable, pour le rejoindre, de retrouver son chemin.

Il ne restait que deux autres partis : c'était, ou de revenir pédestrement au château, ou de gagner Sallanches.

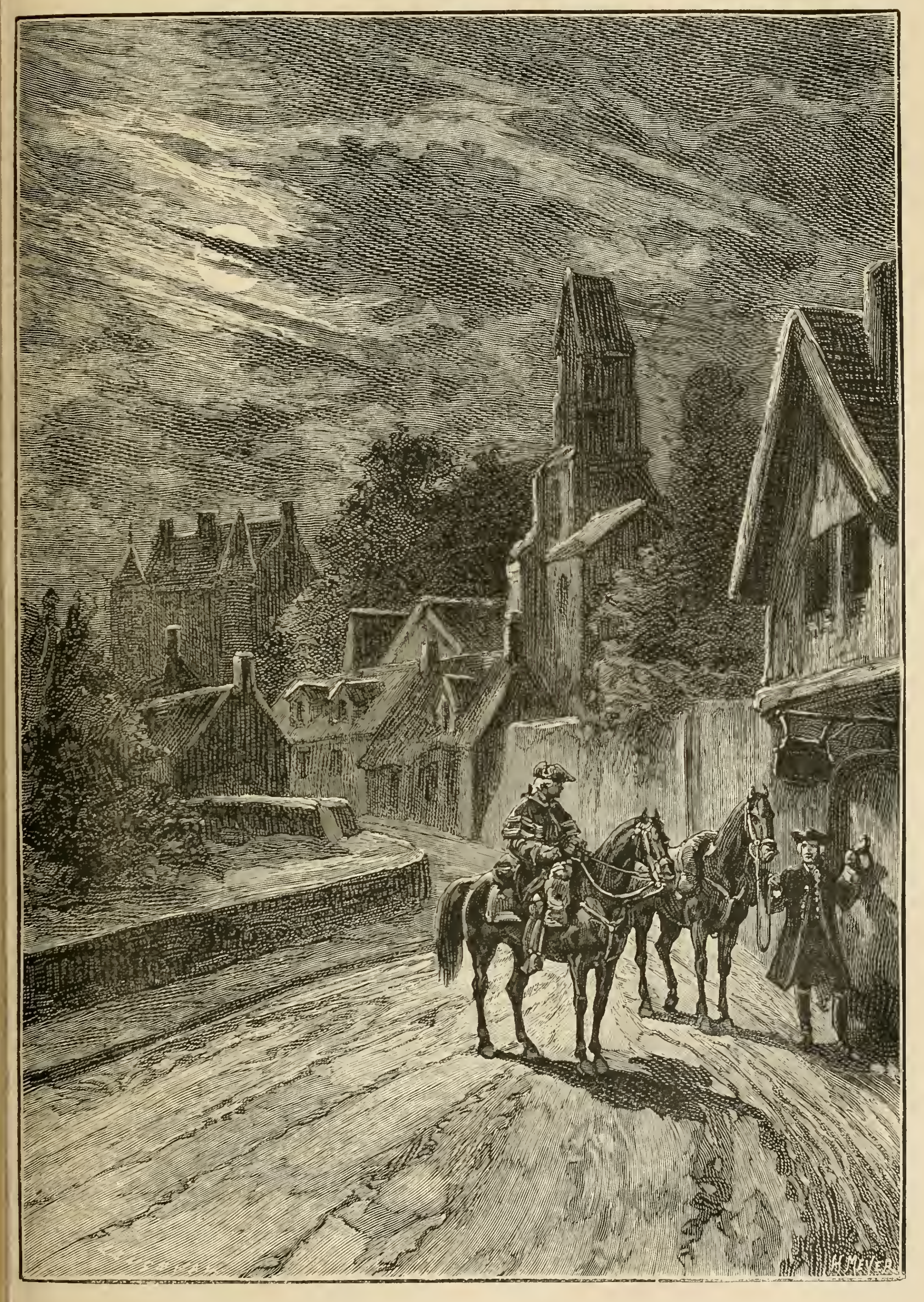
Le château était loin : quatre lieues, celles qu'il venait de faire à cheval.

Sallanches n'était qu'à deux lieues, mais, au milieu de la nuit, qui réveiller, dans un pays où tout le monde s'endort au coucher du soleil? où trouver un gîte?

Une heure se passa avant qu'une décision fut prise. Le retour de Laroque allait peut-être survenir.

Mais rien! pas un bruit! pas un signal! rien!

Toute réflexion faite, la nécessité s'imposant de ne pas rester indé-



Le Commandeur et l'intendant frappèrent à la première hôtellerie venue. (P. 126.)

finiment dans l'expectative, repris de colère et d'impatience, il se décida à marcher vers Sallanches.

— C'est là que j'ai le plus de chances de retrouver cet imbécile, se dit-il en manière de conclusion.

... Et puis, je n'ai pas l'intention, après ce que j'ai fait, d'abandonner mes projets sur la petite Savoyarde. Cette aventure a, dès le début, tourné mal et c'est à croire que, aussi bien que ce curé maudit, le diable s'en est mêlé.

... Mais, en dépit de cette série de contre temps, je suis sur une bonne piste; un peu de persévérance et la petite ne m'échappera pas.

Et M. de Boisfleury marcha de son pas le plus rapide, prouvant ainsi que s'il avait perdu son cheval, il n'avait pas perdu l'espérance.

Pendant ce temps, maître Laroque maugréait, exténué, irrité, exaspéré, se maudissait lui-même et les autres.

Tantôt croyant à la capture de la bête qui s'en allait au bon moment, tantôt poursuivant, ventre à terre, le quadrupède qui s'enfuyait comme un rêve; inquiet dans la nuit pour sa peau, car il n'avait jamais tant sauté d'obstacles, et c'était la première fois qu'il chassait à courre, n'osant retourner bredouille, parce que la colère du Commandeur l'effrayait plus encore qu'une chute de cheval; il aurait donné de grand cœur sa part de paradis — part fort aventurée, d'ailleurs, — pour ne pas se trouver à pareille fête.

Cette course folle dura longtemps.

Pour quel motif eut-il abandonné cette poursuite? Une heure plus tôt, une heure plus tard, il n'avait aucune raison de la cesser, puisqu'il l'avait entreprise.

Et il courait, courait toujours, sans plus savoir exactement quand ce supplice aurait un terme.

Il vouait à tous les diables le Commandeur, ses rages de galanterie et sa folie des extravagances, et il se soulageait de son obséquiosité ordinaire par un flot d'injures et de grossièretés à l'adresse du maître.

Mais, ce qui prouve son abominable nature, c'est qu'il mêlait à ses imprécations le nom de la jeune Marie, bien innocente pourtant, et même victime de tous ces événements, lui reprochant d'être la cause de tant d'ennuis, pour ne s'être pas livrée au séducteur.

— La coquine, elle avait bien besoin de faire sa bégueule, et de nous mettre ainsi sens dessus dessous. Au lieu d'être une petite mendiante, elle aurait de belles jupes, et je serais, à cette heure, dans mon lit, tranquille, au lieu de galoper cette sarabande.

Il se forgea dans l'esprit de la haine et des rancunes contre cette

pauvre enfant qui n'en pouvait mais, et se jura de lui jouer, à l'occasion, les plus méchants tours.

Sentiment inexplicable, mais qui existait dans cette mauvaise nature, comme existe l'instinct des bêtes malfaisantes.

La course durait toujours.

Exténué, désespéré, exaspéré, il arrêta sa monture.

— Impossible de rejoindre ce satané animal, grommela-t-il en descendant de cheval.

Et il s'assit sur l'herbe, éreinté.

— Que diable vais-je faire, maintenant? où suis-je, ici? se demanda-t-il.

Il ne savait à quel parti s'arrêter, et se creusait la tête, lorsqu'il remarqua que le cheval qu'il avait si inutilement poursuivi, n'entendant plus le galop à ses trousses, s'était lui-même arrêté.

Il se rapprochait insensiblement et, comme il n'était plus pris d'un sentiment de frayeur et que la grande course avait calmé ses nerfs, l'instinct le fit naturellement se rapprocher de son compagnon d'écurie.

Il vint bientôt lui renifler dans les narines d'un air de connaissance.

Laroque le guettait sans bouger; il choisit un moment propice et put, d'un geste rapide, empoigner la bride.

— Enfin! soupira-t-il.

Puis il se hissa péniblement en selle, car il était fort las et il avait les reins dans un pitoyable état.

— Ah! je m'en souviendrai de cette promenade! se répétait-il; ah! la fichue promenade!

Mais de quel côté diriger les chevaux?

Il se rappela, par bonheur, que si l'homme a une raison qui ne lui sert souvent à rien, les animaux ont un instinct qui leur sert toujours à quelque chose.

— Que les bêtes me conduisent! C'est ce qu'il y a de mieux à faire, pensa-t-il.

Et il se laissa guider par elles.

Le raisonnement se trouva justifié.

La nuit, les chevaux, comme les hommes, ne demandent qu'à dormir, et retrouvent des jambes pour rentrer à l'écurie. Combien de ces bêtes ont une allure décousue et obligent à jouer du fouet à l'aller, et filent comme des oiseaux au retour.

L'instinct engagea les chevaux à rejoindre au plus tôt la route qu'ils avaient prise dans la matinée, et le hasard fit que, comme la course échevelée n'avait pas eu lieu en ligne droite, mais en courbes fantaisistes, la distance était assez peu considérable entre l'endroit où le fugitif

avait été repris, et le point du chemin où l'escapade avait commencé.

Seulement, il arriva à maître Laroque un nouveau désagrément.

Il avait reconnu la route et savait maintenant où il était, les chevaux aussi, sans doute. Mais, tandis que l'automédon voulait se diriger sur Sallanches, les chevaux voulaient gagner l'écurie, qui se trouvait dans le sens opposé.

Il s'engagea une lutte entre l'homme et les bêtes, et comme celles-ci tirèrent un moment l'une à dextre et l'autre à senestre, il en résulta que l'infortuné cavalier, désarçonné, se trouva littéralement, suivant l'expression connue,... entre deux selles.

La chute fut lourde et douloureuse.

— Quel satané voyage! grommela-t-il de nouveau dans un gémissement, affaissé.

Il se releva avec peine, mais, cette fois, il n'avait pas lâché les brides et, quoique bien à bout de forces, il retrouva quelque énergie à administrer, de sa cravache, une solide correction.

Puis, regrimpant en selle, il reprit son assiette en geignant, et s'engagea enfin dans la direction de Sallanches.

— Tout cela n'est rien encore, pensait-il. Ce que va être l'accueil du Commandeur... voilà sur quoi je ne suis guère rassuré.

... La nuit que j'ai passée a été abominable, mais la sienne n'a pas dû lui paraître excessivement gaie.

... Et s'il m'avait tenu à certains moments, j'aurais assurément passé un vilain quart d'heure.

... Il est à craindre que ses dispositions, à mon endroit, ne soient pas encore excellentes.

... Pas moyen pourtant de ne point aller le rejoindre.

Il approchait du village, lorsqu'il aperçût le Commandeur. Celui-ci avait entendu le bruit des chevaux et avait arrêté sa marche, pensant bien que c'était les siens

Quand il fut à portée de se faire entendre :

— C'est vous, imbécile? cria-t-il à Laroque.

— Oui, monseigneur.

— Je me souviendrai, maroufle, de cette horrible nuit; vous êtes un misérable faquin!...

— Pardonnez-moi, monseigneur, il n'y a pas de ma faute.

— Alors, c'est de la mienne, manant.

— Je n'ai point dit cela, monseigneur.

Le Commandeur était remonté à cheval.

— Pendant un temps si long, qu'êtes-vous devenu? Racontez-moi votre équipée.

La scène n'était pas, après tout, si terrible que ses prévisions se l'étaient imaginée. Il pensa de suite à regagner les bonnes grâces d'un homme dont il avait besoin. Il raconta, avec une grande sincérité, tous les détails de cette course fantastique dans la nuit, à travers champs, telle que nous la connaissons.

Comme le récit était bizarre, et que le narrateur accentuait les côtés comiques pour faire la cour à son maître, celui-ci finit par reprendre sa bonne humeur, et certains détails l'amusèrent au point d'en rire.

— Ah! vous n'auriez pas ri, monseigneur, si vous eussiez été à ma place.

— Mais je n'aurais pas été assez idiot pour m'y mettre.

— C'est vrai, monseigneur.

Ils étaient arrivés.

L'intendant ne savait où se trouvait l'auberge des Savoyards. Il était près de trois heures, il eut été fou de se mettre à chercher Marie après une pareille nuit. Le Commandeur et l'intendant frappèrent à la première hôtellerie venue, dans laquelle il n'y avait de disponible qu'un lit; M. de Boisfleury le fit préparer le plus rapidement qu'on pût.

Dès que ce lit fut prêt, il congédia Laroque en lui disant de se débrouiller, mais de voir, avant tout, s'il ne manquait rien aux chevaux.

— A quelle heure faut-il venir prendre monseigneur?

— Je suis un peu fatigué et je veux dormir. Qu'on ne m'éveille pas. Tenez-vous à ma disposition pour le moment où je me lèverai.

— C'est bien, monseigneur.

— Et l'intendant se retira.

Il fallut bien qu'il s'occupât des chevaux; tout ce qu'il put trouver pour reposer ses membres éreintés et meurtris, c'est une botte de foin dans l'écurie.

— Chien de métier, grognait-il, que le service d'un grand seigneur.

Et le sommeil le prit, mais la fatigue lui donnait de la fièvre, et, pendant toute la nuit, il fut secoué par un affreux cauchemar.

Il était à cheval, et la course folle à travers champs se renouvelait dans son rêve, mais la vitesse grandissait d'instants en instants, et c'était un vertige infernal qui l'emplissait d'effroi.

Ce n'est pas une nuit pareille qui put lui rendre sa vigueur et, le lendemain, au réveil, sa longue échine était encore plus courbée que

d'habitude, et sa mauvaise mine indiquait qu'il avait besoin de toute son énergie pour se tenir debout.

Il allait, en attendant le réveil du Commandeur, se mettre en quête de Marie et de ses compagnons de voyage; mais les Savoyards étaient partis depuis longtemps et c'était à recommencer.

V

Une heure environ après l'arrivée du Commandeur à Sallanches, le jour s'était levé.

Dès que les premiers rayons de lumière eurent pénétré par les lucarnes de la toiture, la grange où se reposait la petite bande des Savoyards sortit du profond silence qui régnait depuis la veille au soir.

Quelques bras s'étirèrent, il y eut comme un échange de bâillements, puis les bottes de paille s'animèrent, et tous ces paysans, habitués dès l'enfance à être matineux, furent bientôt sur pied.

Ce n'était pas dans leurs traditions de se livrer à des soins de toilette bien méticuleux, et ils dépensaient peu de temps à ces bagatelles. Quelques-uns pourtant, entraînés par l'exemple de Marie, qui s'était rendue à une fontaine voisine, se jetèrent au visage un peu d'eau fraîche. Elle avait emmené ses petits protégés, Benjamin et Gabriel, qui furent débarbouillés avec soin, ce qui leur était bien rarement arrivé dans leur vie.

Quand elle eut terminé la petite opération, Marie les regarda, roses et frais, tout embellis par ces soins de propreté.

Elle les embrassa, leur disant :

— Vous êtes gentils à croquer, mes mignons.

Les pauvres petits n'étaient point habitués aux tendresses, ils n'y comprenaient rien et souriaient d'un air béat.

Jacquot eut bientôt groupé tout son monde, et donna le signal du départ.

Colette, qui s'était rapprochée de Marie et se disposait à faire route à ses côtés, tourna sa petite manivelle et moulut un air de vielle.

Toute la petite troupe se mit en mouvement, tandis que les habitants du village, déjà levés, venaient les voir passer sur le seuil de leur porte.

Décidément, ces montagnards étaient bons marcheurs, même les plus jeunes paraissaient ne pas se ressentir de la fatigue de la veille, et s'en allaient lestement.

Jacquot qui avait, des yeux, passé une sorte d'inspection, eut un regard satisfait.

— Allons, se dit-il, ça ira bien.

Et, voulant profiter de leurs bonnes dispositions, il fit presser le pas. La journée menaçait d'être chaude et, en chef prévoyant, il projetait de faire une longue halte pendant la chaleur du jour.

Toute la bande babillait en marchant et, plus éloignée du départ et des émotions de la veille, avait un aspect plus joyeux, et des éclats de rire partaient, de temps en temps, de quelque groupe de causeurs.

Marie ne prenait point une grosse part de la gaieté générale. Elle pensait à sa mère, et à l'immense chagrin que son départ lui avait fait éprouver.

Elle pensait surtout à André. Que faisait-il, le pauvre ami!

Un besoin de confidence et d'épanchement emplissait son cœur, mais elle n'osait s'en ouvrir à personne, et Colette même, qui paraissait la prendre en affection, ne lui inspirait pas assez de confiance pour qu'elle lui ouvrît le fond de son cœur.

A force de penser au bien-aimé, une idée lui vint qui éclaira son âme d'un rayon d'espérance.

— André, pensait-elle, aura tenu à savoir ce que j'étais devenue. Il aura appris mon départ et les motifs de cette détermination subite.

Ce n'est un mystère pour personne, à Saint-Laurent, et l'événement a eu lieu devant tout le village.

André sait donc où je suis, et si la prudence, qui le forçait à se cacher pour quelque temps, ne lui impose pas de ne pas venir de ce côté, j'ai l'espoir qu'il ne m'oubliera pas et qu'il fera tous ses efforts pour chercher à me revoir.

— Ah! pensait-elle, si je pouvais l'apercevoir aujourd'hui, demain, un autre jour, s'il pouvait m'apparaître tout à coup, ah! quelle joie! quel bonheur!

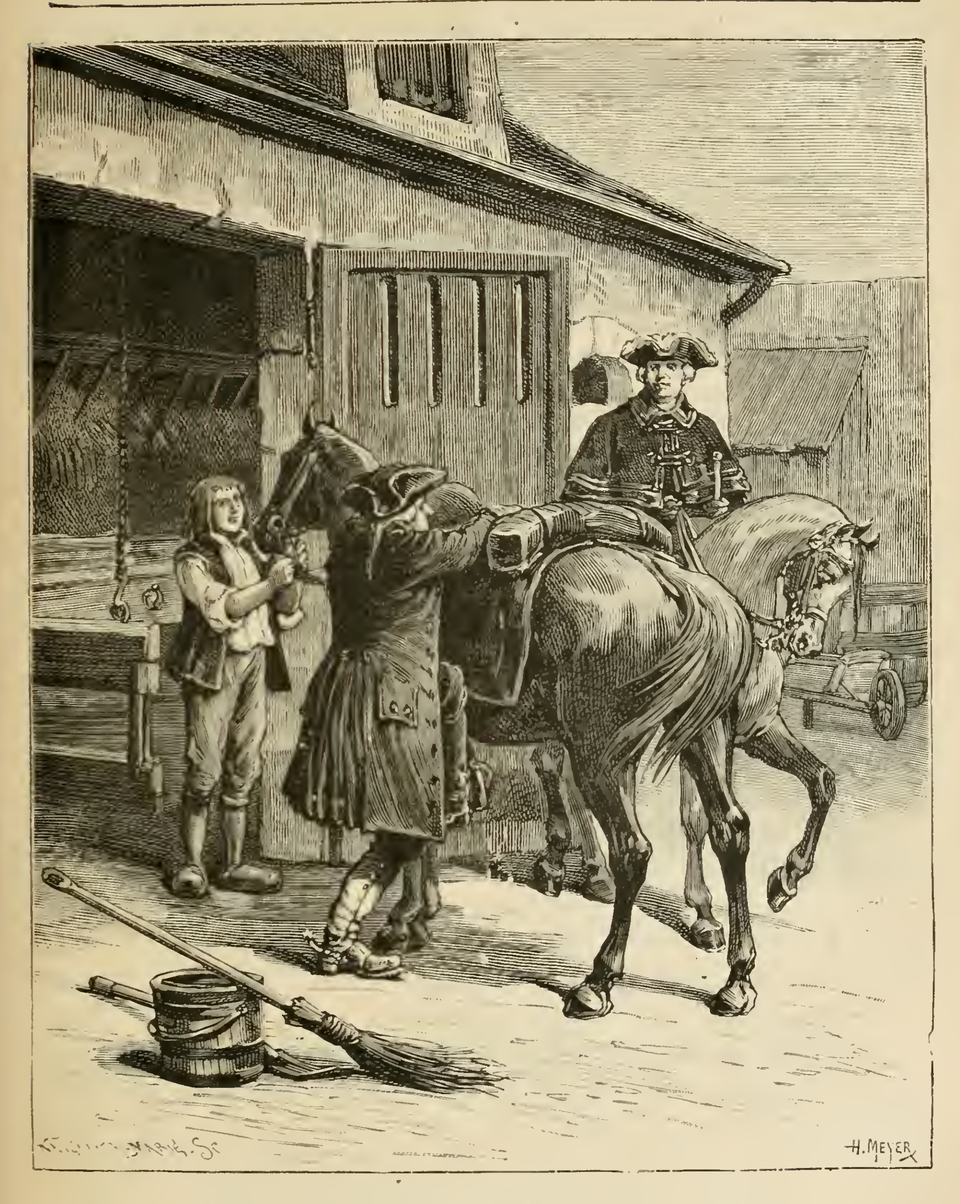
Elle fut arrachée à ces douces pensées par la voix de Colette, qui lui parlait en marchant. Décidément, cette fille si laide avait l'air bon enfant, et une conversation s'engagea, dans laquelle elles sentirent s'éveiller les sympathies qu'elles ressentaient l'une pour l'autre.

Pendant que les Savoyards poursuivaient leur route, le Commandeur, après quelques heures de sommeil, s'éveillait à Sallanches et, mettant sur pied toute l'auberge, se commandait à déjeuner.

Il était tout à fait remis de sa fureur de la veille.

— Qu'importe, pensait-il, un jour de plus, un jour de moins? Le temps est beau, et ce voyage si mal commencé ne sera, en somme, qu'une distraction qui rompra la monotonie du séjour au château.

Prenons les choses gaiement, d'autant plus que la petite, après



Le moment redoutable était arrivé pour Laroque. (P. 131.)

quelques jours de marche dans les jambes, aura eu le temps de la réflexion, et que, les ennuis et la fatigue aidant, ses parents et le maudit curé n'étant plus là, elle finira par comprendre que le parti le plus sage sera de se laisser aller et d'accepter le bien-être au lieu de la misère.

En attendant l'heure du déjeuner, il se rendit à l'écurie, et comme elle était mal éclairée, il fit sortir les chevaux qu'il craignait de trouver fourbus, à la suite de la course vertigineuse de la veille. Il les examina

en connaisseur, et, à sa grande satisfaction, il constata qu'ils étaient en bon état.

Il n'en était pas de même de Laroque; il gisait encore sur sa botte de foin, et quand le Commandeur lui cria :

— Allons, debout, Laroque, la table est dressée et le déjeuner est servi.

L'intendant, qui commençait à se reposer, fit une grimace abominable et poussa un profond soupir.

Puis il se mit en demeure de se lever, mais l'effort fut pénible.

La chute sur la route avait achevé de le courbaturer, et ses reins étaient fort endoloris.

— Eh bien! Laroque, est-ce que ça ne va pas bien? lui demanda le Commandeur d'un ton gouailleur.

— Oh! cela va bien mal, monseigneur.

— Allons! vous n'êtes pas une femmelette, que diable! un bon repas vous remettra.

Laroque savait bien que le Commandeur serait, pour ses souffrances, sans cœur et sans pitié. Il prit son courage à deux mains, et le suivit avec résignation dans la salle où le déjeuner était servi.

C'était la première fois qu'il s'asseyait à la table de monseigneur, un grand honneur pour lui, mais l'étiquette lui défendait de s'asseoir le premier.

Aussi, M. de Boisfleury, qui savait qu'il n'oserait pas violer les règles de l'usage, ne se pressait-il point de s'asseoir.

Il se décida enfin à prendre un siège, et fit signe à Laroque de l'imiter.

— C'est heureux, dit à part l'intendant.

Une fois à table, ils se mirent à dévorer.

Le repas n'était point exquis, la cuisine laissait fort à désirer, mais l'appétit est toujours le meilleur condiment, et il y avait, pour arroser les mets, un petit vin assez agréable.

Laroque ne tenait point à parler, et monseigneur buvait et mangeait sans plus s'occuper de sa présence que s'il n'eut point existé.

Le repas touchait à sa fin, lorsque le Commandeur rompit enfin le silence.

— Eh bien! cela va mieux? dit-il.

— Un peu mieux, monseigneur.

— On m'avait bien dit que vous étiez resté vert comme un jeune homme.

— Ah! on exagère toujours un peu.

— Mais non, mais non, maître Laroque.

... Et maintenant, nous allons nous remettre en selle. Rien n'est bon pour la digestion comme une promenade à cheval.

L'intendant n'était pas précisément du même avis, mais il n'osa se permettre aucune objection.

— Allons! il ne faut pas perdre de temps.

... Faites donner l'avoine, qu'on selle ensuite les chevaux et qu'on prépare tout pour notre départ.

... Quand ils seront à la porte de l'auberge, vous me ferez avertir, et nous nous mettrons en route.

C'est à contre-cœur que l'intendant quitta sa chaise. Le repas l'avait pourtant un peu réconforté, mais se remettre en selle, c'était une perspective qui ne lui souriait guère.

Les ordres furent ponctuellement exécutés et, au bout d'un quart d'heure, on vint avertir le Commandeur que les chevaux l'attendaient.

Après avoir fait des montures, cette inspection rapide à laquelle ne manquent jamais les cavaliers expérimentés, et avoir constaté, d'un coup d'œil rapide que tout était en règle, le marquis prit en main son fouet de voyage qu'un palefrenier lui présenta, et se mit en selle.

Le moment redoutable était arrivé pour Laroque et ce n'est pas sans faire une vilaine grimace qu'il mit péniblement son pied dans l'étrier et se hissa sur son cheval.

Au moment où il fut à califourchon sur sa selle, il ne put étouffer un gémissement.

— Allons, allons, maître Laroque, dit d'un ton gouailleur M. de Boisfleury, j'avais raison de vous dire que ça irait bien, et vous voilà tout guilleret.

Laroque n'était pas du même avis et, contraint à se résigner, il accepta, sans souffler mot, une plaisanterie qui lui parût de mauvais goût.

Le Commandeur piqua des deux et traversa le village au galop. Puis, quand il eut dépassé les dernières maisons, il se mit à trotter.

L'autre cheval, côte à côte, réglait son allure sur celle de son compagnon et en changeait en même temps que lui. Le galop déjà avait été pénible, mais le trot, qui était fort dur, fut épouvantable, et le patient, l'échine pliée, ne pouvait dissimuler une grimace épouvantable.

— C'est un plaisir de vous voir trotter, maître Laroque, lui disait le Commandeur. Quelle régularité, quelle aisance dans les mouvements!

— Cœur barbare et féroce! se disait à part lui Laroque. Peut-on avoir le courage de plaisanter un homme brisé comme je le suis.

Enfin, la douleur diminua quand les membres furent échauffés, et comme ils traversaient un endroit ombragé, le Commandeur mit sa monture au pas, au grand soulagement de Laroque.

— Je pense, dit M. de Boisfleury, que cette fois nous allons bientôt rejoindre les Savoyards.

— Il est impossible qu'il en soit autrement.

— Ah! cette petite Marie, j'ai bon espoir qu'elle ne fera plus sa mijaurée.

— Il faudrait qu'elle fût bien niaise.

— Le plan que j'ai conçu me paraît infaillible...

— Il l'est, monseigneur!...

— Vous le connaissez donc?

— Pas le moins du monde, monseigneur, mais puisque c'est monseigneur qui l'a imaginé, il doit être sublime...

— Sublime! vous avez dit le mot, Laroque.

— La petite ne pouvait être que médiocrement tentée par la place de jardinière qui lui était offerte. Il fallait parler à sa vanité, à son ambition, à sa coquetterie, lui offrir une existence tressée de soie et d'or, de brillantes toilettes, des chevaux, des carrosses, que sais-je?... Tout ce que l'on promet d'ordinaire... avant le triomphe...

— Quitte à n'en rien tenir après...

— Rien, c'est trop peu, dit le marquis, j'entends, après ma victoire, me montrer généreux.

... Que je parvienne, quand nous aurons rejoint la petite caravane, à isoler Marie pendant quelques minutes et je saurai bien, par de belles promesses, l'éblouir, la fasciner enfin, et la décider à nous suivre.

— Nous la déciderons, monseigneur.

Et, tout en discourant ainsi, ils continuèrent à avancer jusqu'à une heure de l'après-dîner, tantôt au pas, tantôt au galop, sans atteindre la petite troupe.

Par des renseignements qu'ils avaient recueillis sur la route, ils savaient qu'ils s'en étaient beaucoup rapprochés.

Enfin, près d'un pont sous lequel grondait un torrent, ils aperçurent la bande dispersée dans une prairie qui bordait la route, elle avait fait halte et prenait un peu de repos.

Le Commandeur passant assez près d'un groupe pour que sa voix put être facilement entendue :

— Messire Laroque, dit-il en prononçant distinctement, ces bonnes gens que nous voyons-là, ne seraient-ils pas ces vassaux du château de Sivry, partis avant-hier de Saint-Laurent.

L'intendant répondit pour la forme :

— Oui, monseigneur.

Et ceux dont l'attention avait été éveillée par ce qu'ils venaient d'entendre s'étant levés, s'approchèrent par curiosité, et comme les autres s'étaient aperçus qu'il se passait quelque chose d'inattendu, ils furent bientôt sur le chemin.

Quand ils se trouvèrent tous présents, M. de Boisfleury, qui avait pris ses grands airs d'amabilité, prononça ces paroles :

— Vraiment, Laroque, je suis heureux que le hasard nous ait amenés de ce côté, et de pouvoir dire adieu, au nom de la marquise, à ces braves enfants qui, suivant un usage traditionnel, s'expatrient courageusement pour aller gagner leur vie loin du sol natal!...

... Ils ont un long chemin à parcourir et, pour leur donner du courage, je veux leur venir en aide, leur distribuer un peu d'argent d'abord et les réconforter ensuite, en leur offrant un joyeux repas. Ils garderont ainsi un bon souvenir des derniers moments passés en Savoie et de leurs seigneurs qui ne souhaitent rien plus ardemment que leur bonheur.

C'était, pour la petite bande, une bonne fortune inattendue. Hormis Marie et Jacquot, que le curé avait mis au courant de la situation, ils ne se doutaient, ni les uns ni les autres, des tentatives de séduction auxquelles s'était déjà livré le Commandeur.

Aussi, est-ce avec le plus sincère enthousiasme qu'ils s'écrièrent :

— Vive monseigneur!

Celui-ci tira en souriant quelques écus de sa bourse qu'il leur distribua d'un air aimable.

— Remerciez le hasard, mes enfants, leur disait-il, qui m'a mis sur votre chemin. Quand on voyage, il y a toujours besoin d'un peu d'argent, et vous pourrez, avec ceci, satisfaire à vos premiers besoins.

Les Savoyards bénissaient le digne gentilhomme, ils s'estimaient heureux de l'avoir rencontré.

Et les cris de — Vive monseigneur! — recommencèrent de plus belle.

— Et maintenant, mes enfants, il faut faire bonne chère et boire à la santé de ma noble sœur, Mme la marquise de Sivry.

... Savez-vous, Laroque, où vous pourriez vous procurer des vivres et de nombreuses bonnes bouteilles de bon vin?

Les Savoyards répondirent eux-mêmes qu'ils avaient passé sur la route, devant une auberge qui avait paru bien approvisionnée et que, dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, on pourrait être de retour.

Ces propositions étaient entièrement conformes à la combinaison

qu'avait formée le Commandeur. Éloigner les garçons les plus âgés et les plus avisés, afin d'avoir plus de latitude pour s'expliquer avec Marie, pour l'éblouir et la décider à le suivre.

— Eh bien! dit-il, voilà qui est entendu. M. Laroque, vous allez prendre avec vous les jeunes gens les plus valides et ceux qui craignent le moins la fatigue, et vous les chargerez de tout ce que vous trouverez de meilleur et ne regardez pas à la dépense. Pensez au vin, surtout.

Puis, ayant pris l'intendant à part :

— Versez-leur à boire à l'auberge, lui dit-il tout bas, et faites-leur perdre, en route, le plus de temps possible.

— A tout hasard, et pour le cas où je ne parviendrais pas à vaincre tout à fait les scrupules de la petite, informez-vous, pendant le trajet, de l'endroit où ils passeront la nuit.

M. de Boisfleury et Laroque insistèrent alors pour faire partir tout ce qu'il y avait de jeunes gens, leur répétant qu'ils auraient tous quelque victuaille à porter.

Mais ils ne purent triompher de la résistance de Jacquot qui refusa de s'éloigner et garda avec lui un gars assez solide, sous prétexte qu'il avait le pied blessé.

Cet entêtement déplût fort au Commandeur, mais il fut obligé de céder.

Quand Laroque fut parti avec les jeunes gars, le Commandeur mit pied à terre et demanda à Jacquot de prendre la bride de son cheval qu'il confiait à sa surveillance. C'eût été une impolitesse de refuser, aussi, Jacquot accepta-t-il, et M. de Boisfleury s'éloigna, enchanté de son ingéniosité :

— Le drôle, se disait-il, c'est lui qui croit retenir le cheval, et c'est le cheval qui le retient.

Puis il descendit dans la prairie, escorté de toute la petite bande, qui s'attachait à ses chausses, pénétrée d'admiration pour son grand air et ses beaux habits.

Marie, qui comprenait clairement ce que voulait dire ce manège, se tenait à l'écart.

Le Commandeur alla droit à elle :

— Mademoiselle, lui dit-il de son air le plus aimable, me reconnaissez-vous?

Marie baissait les yeux.

— Oui, monseigneur, répondit-elle.

— Me promettez-vous de répondre avec sincérité aux paroles que je vais vous adresser?

— Je n'ai jamais menti, monseigneur.

— Marie, avez-vous bien songé aux privations et aux fatigues que vous fera subir le long et pénible voyage que vous entreprenez?

— J'y ai songé, monseigneur.

— Sans crainte, sans effroi et sans regrets?

— Sans crainte et sans effroi,... mais je regrette déjà, je regretterai toujours ceux... qui me sont chers, et que j'ai laissés là-bas.

— Bien,... continuons :

... Après ce long trajet, vous arriverez enfin à Paris,... vous y arriverez pauvre, misérablement vêtue, dénuée de ressources, sans argent, sans asile!... avez-vous aussi pensé à cela?

— J'y ai pensé, monseigneur.

— Et vous vous êtes dit?...

— Je me suis dit : Le ciel me viendra en aide,... à la Grâce de Dieu!...

— Une fois arrivée là-bas, vous rencontrerez, à chaque pas, des femmes moins charmantes que vous, mille fois moins adorables, et vous les verrez, cependant, nonchalemment étendues dans de riches carrosses, couvertes de soie et de velours, resplendissantes de bijoux, de pierreries et de dentelles, est-ce que cela n'éveillera pas en vous la soif du bien-être, des désirs et des révoltes contre votre pauvreté?

— J'ai vu souvent madame la Marquise et les belles dames qui venaient au château richement vêtues, je me disais : elles sont bien heureuses! mais je ne sentais en moi ni amertume, ni révolte, ni envie.

— Mais si l'on vous offrait ces brillantes parures, ce luxe, cette richesse...

— A moi!

— Ne seriez-vous pas heureuse?...

— Si fait, monseigneur, bien heureuse.

— A la bonne heure! Je savais bien que vous me comprendriez... Vous êtes adorable, remplie d'esprit et de bon sens, s'écria le Commandeur...

... Ainsi vous accepteriez?...

— Oui, monseigneur, j'accepterais avec joie, mais une pareille offre ne me sera jamais faite.

— Pourquoi donc?

— Parce que toutes ces belles choses dont vous parlez, je ne pourrais les recevoir que d'un seul homme... et il faudrait qu'il fût très riche...

— Très riche, oui, mon enfant,... dit joyeusement le Commandeur...

— Il faudrait encore qu'il fût...

— Qu'il fût quoi, chère petite?

— Mon mari! dit la jeune fille.

— Votre... votre mari! s'écria le Commandeur stupéfié!...

— Je suis une honnête fille, monseigneur, et je veux rester honnête fille, dit Marie d'un ton ferme et digne.

. . . .

A ce moment, Jacquot se rapprocha tout à coup et le Commandeur déconfit lui cria brusquement :

— Eh bien! drôle! et mon cheval, qu'as-tu fait de mon cheval?

— Je l'ai confié à quelqu'un qui ne le laissera pas s'échapper, monsieur le Commandeur.

Quelques instants après, on vit apparaître l'intendant, escorté par les gars chargés de bouteilles, de vivres de toute sorte et poussant des cris de joie.

La tentative a échoué, grommela le Commandeur avec dépit, mais, ce soir j'aurai ma revanche.

Puis, se tournant vers Marie, il lui tendit la main :

— Au revoir, mademoiselle, lui dit-il.

— Adieu, monseigneur, répondit-elle.

On lui amena son cheval, sur lequel il monta aussitôt. Les cris de « Vive monseigneur! » retentirent de nouveau.

Mais cette fois, il ne fit pas mine de les entendre, il donna un vigoureux coup d'éperon et partit au galop.

L'intendant remarqua que son maître était visiblement contrarié.

— Cette petite sotte va encore nous faire courir, pensait-il.

Et il en voulait à la jeune fille de retarder un dénouement qu'il jugeait inévitable et pour la réalisation duquel lui étaient imposés tant de tracas et tant de fatigues.

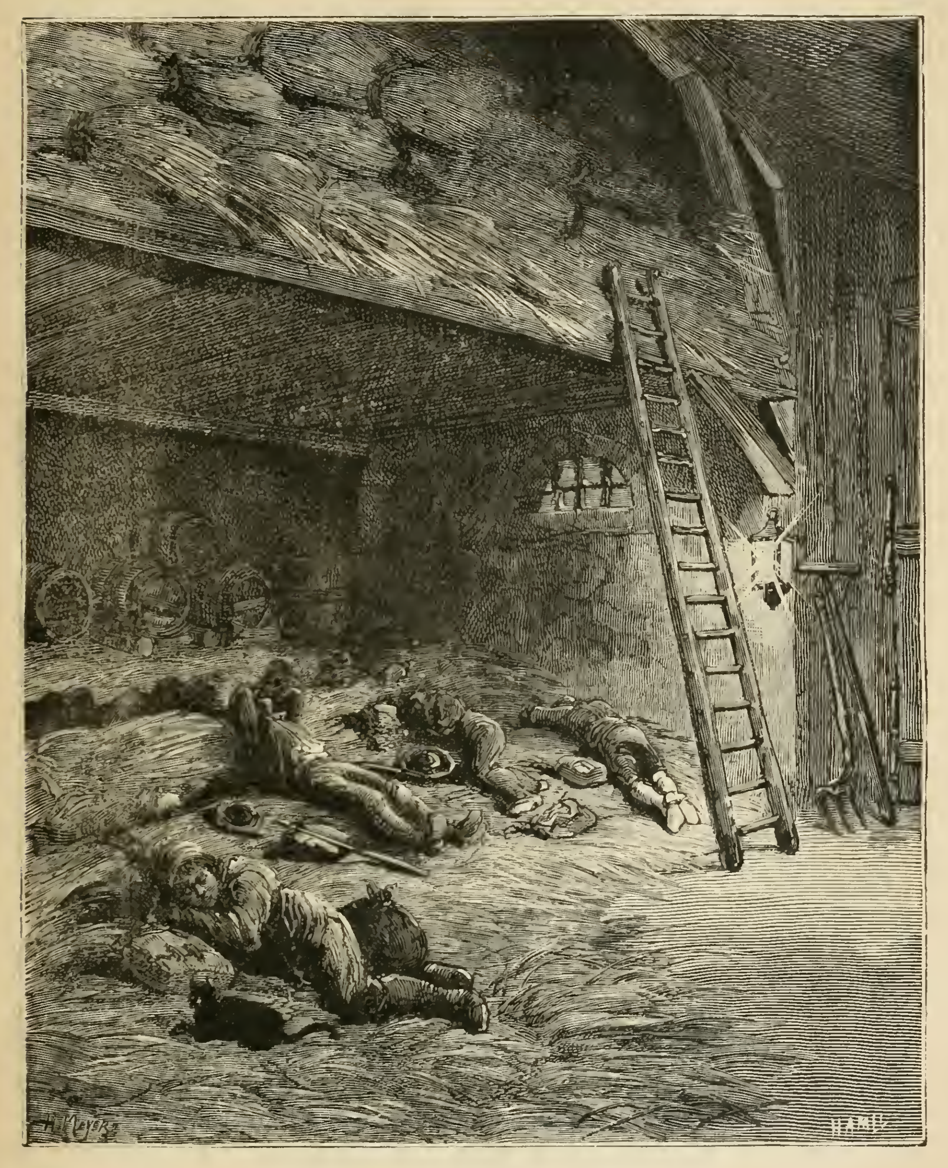
VI

Le Commandeur était d'une humeur de dogue et la passait, autant que possible, sur son cheval dont il faisait saigner les flancs.

— J'ai fait buisson creux, murmurait-il tout bas; mais ma patience est à bout et, de gré ou de force, ce sera pour cette nuit.

Il mit son cheval au pas, et s'adressant à Laroque :

— Vous avez appris où vont coucher ces Savoyards?



..... se mirent-ils à pousser des ronflements plus sonores que d'habitude. (P. 144.)

— Oui, monseigneur.

— C'est à Saint-Julien, sans doute?

— Non, monseigneur. Il y a, avant d'arriver à ce village, une auberge isolée qui est située juste à moitié chemin entre Sallanches et Nantua.

— Vous connaissez cette auberge?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien! c'est là que nous irons dîner.

— Il est d'usage que les émigrants s'y arrêtent tous, et comme ils ont encore alors en poche le peu d'argent qu'ils ont pu emporter, ils boivent tant qu'il leur reste un liard en poche.

Ils mendient ensuite, le long du chemin, dans les pays moins pauvres qu'ils ont à traverser, montrant leurs marmottes, chantant et jouant de la vielle.

— Vous vous êtes informé, je pense, de la façon dont est distribuée cette auberge?

— Oui, monseigneur.

— Parlez, alors.

— Il y a, au rez-de-chaussée, une grande salle basse et une cuisine; le premier étage a deux chambres à coucher garnies d'un lit chacune.

... Puis, en dehors, au fond de la cour, une grange et une écurie.

— J'en sais assez pour le moment, Laroque, d'autant que nous allons pouvoir visiter cette baraque tout à l'heure.

... Et l'aubergiste, vous le connaissez?

— Parfaitement, monseigneur.

— Il n'est ni bien rigide, ni bien scrupuleux, n'est-ce pas?

— Il est aubergiste, monseigneur.

— A merveille! nous devons ne pas être maintenant très éloignés de cette hôtellerie?

— Un quart d'heure de galop, et nous serions rendus.

— Eh bien! galopons, Laroque, et ce sera fini pour aujourd'hui.

Les cavaliers, enfonçant les éperons, rendirent la main, et quelques instants plus tard, arrivés au but, ils mettaient pied à terre, à la grande satisfaction de l'intendant.

La description que Laroque avait faite de l'auberge était assez exacte. La grande salle d'en bas ne contenait que des tables et des chaises, avec une porte et une fenêtre sur la cour et autant sur le chemin.

Cette grande salle communiquait avec un couloir qui contenait la cage d'un escalier en bois et qui la séparait de la cuisine.

Au premier étage, trois chambres à coucher de dimension inégale. Dans la plus grande se trouvait un lit énorme, une affreuse tapisserie sombre, une table avec pot à eau et cuvette et quelques chaises en mauvais état.

Les autres, plus petites, étaient meublées dans le même goût.

Au fond de la cour, une grange assez spacieuse et une écurie qui pouvait contenir quatre ou cinq chevaux.

Il y avait enfin, de l'autre côté de la cuisine, une petite salle isolée

dans laquelle on entrait par une porte donnant sur la cour et qui n'avait aucune communication avec la maison principale. C'était la pièce qui servait de logement à l'aubergiste.

Ces dispositions ne déplurent point au Commandeur et lui parurent commodes pour l'exécution de ses projets.

Les chevaux étaient à l'écurie, et, dans la grande salle du rez-de-chaussée, l'aubergiste, qui se confondait en politesses, avait apporté une bouteille de son meilleur vin et deux verres.

On l'envoya à l'écurie pour voir si les chevaux avaient été pansés.

— Cet homme va revenir, dit le Commandeur à Laroque, et je vais avoir avec lui une conversation dont vous ne perdrez pas un mot. Il faut en finir avec cette prétentaine que nous courons depuis deux jours, et la petite Marie, à laquelle je tiens plus que jamais, sera bien contrainte, cette nuit même, à tomber dans mes filets.

L'aubergiste rentra et dit que les chevaux avaient reçu tous les soins nécessaires.

— Or çà! interrompit le Commandeur, monsieur l'aubergiste, causons. Je veux conclure une affaire avec vous.

— Je suis aux ordres de votre seigneurie.

— J'ai besoin d'être le maître ici, ce soir; j'entends que personne ne me dérange, ni vous ni aucun autre.

— Comment!... monseigneur veut me renvoyer de chez moi.

— Absolument. Je garderai seulement votre domestique, si vous croyez que je puisse avoir confiance en lui et qu'il m'obéira aveuglément.

— Il vous obéira en toute chose, monseigneur, si nous tombons d'accord sur les prix.

— Vous lui donnerez vos clefs afin qu'il puisse nous servir tout ce qui nous sera nécessaire.

— Je les lui donnerai.

— Alors c'est entendu.

— C'est entendu.

— Il ne vous reste plus qu'à me faire vos conditions.

L'aubergiste était embarrassé. Il sentait bien qu'il pouvait demander beaucoup, mais il n'osait pas parler d'une trop grosse somme pour un si misérable local.

Enfin il se décida.

— Pour le local et le dérangement, je vous prendrai... vingt pistoles.

... Pour ce prix, je vous laisserai toute la maison et même ma propre chambre.

— Votre chambre! certainement... il me la faut, et j'accorde les vingt pistoles.

— Affaire conclue alors, monseigneur.

— Voici l'argent, et maintenant allez où vous voudrez jusqu'à demain matin, et envoyez-moi votre domestique.

— J'y vais, monseigneur, à demain.

Le domestique ne tarda pas à paraître.

C'était un gaillard assez dégourdi. Il fut ravi de la somme dont on offrit de payer ses services. C'était, pour lui, une bonne aubaine, et il se montra tout disposé à accomplir avec zèle la mission dont on le chargeait.

Voilà quelle fut sa consigne :

Il devait servir à dîner, au Commandeur et à Laroque, dans la chambre de l'aubergiste qui avait une entrée isolée, sans communication intérieure avec la maison, en fermer les volets et, quand les Savoyards viendraient, affirmer qu'il n'y avait aucune autre personne que lui-même dans la maison.

Il devait ensuite recevoir les Savoyards, leur préparer la grange pour la nuit, et leur servir du vin tant qu'ils voudraient en boire, dans la grande salle.

Enfin, et c'était là le point important, il lui fallait reconnaître une jeune fille dont on lui donna le signalement et qui n'était autre que Marie, et réussir à la faire coucher seule dans la grande chambre du premier étage.

Il devait s'y prendre de la façon suivante :

Dans la petite caravane se trouvaient cinq jeunes filles; le prétendu aubergiste offrirait généreusement, et par respect des convenances, de leur donner gratuitement, pour la nuit, ses trois chambres.

Quatre d'entre elles se partageraient les deux plus grands lits, et la cinquième, qu'il feignit de choisir au hasard et qui se trouva être Marie, occuperait le troisième lit.

Ceci bien arrêté, il ne resterait plus qu'à mettre le Commandeur au courant de ce qui se passerait et à le prévenir quand les Savoyards, dans la grange, et Marie, dans sa chambre, seraient endormis.

Lorsque tout fut bien compris, le Commandeur ajouta :

— Maintenant, hâtez-vous de nous servir dans la chambre de l'aubergiste, et prévenez-nous dès que le dîner sera prêt.

Il ne faut par perdre un instant, il n'est pas impossible que les Savoyards ne tardent pas à venir, et il faut que tout soit prêt à leur arrivée.

Le domestique sortit, après avoir répondu :

— Je vais me hâter, monseigneur.

— Eh bien! maître Laroque, que penses-tu de ma petite combinaison?

— Elle me semble excellente.

— Je ne vois guère comment la délicieuse Marie pourrait m'échapper.

— Oh! cette fois-ci, monseigneur est bien sûr de son fait, et nous pourrons avoir bientôt un peu de tranquillité.

— Tu ne me demandes pas quel sera ton rôle dans cette belle équipée?

— Mais je ne vois point que j'aie rien à y faire, monseigneur.

— Comment, maître Laroque, vous iriez tranquillement dormir pendant qu'un danger pourrait me menacer?...

— Que devrai-je donc faire pour votre service?

— Tu veilleras dans la cour, l'œil au guet, et tu me feras tout de suite un signe s'il survient quelque incident imprévu.

— Fort bien, monseigneur.

Et il se dit à lui-même :

— Infortuné Laroque, éreinté comme tu l'es, voilà une jolie nuit que tu vas encore passer! Cette petite Marie devient mon cauchemar.

On ne tarda pas à les prévenir que le repas était servi, et ils passèrent dans la chambre de l'aubergiste.

Les Savoyards, après le départ du Commandeur et de l'intendant, étaient restés près de deux heures encore dans la prairie où ils s'étaient arrêtés.

C'était une halte assez longue, mais comme la chaleur était forte, et que la route qui leur restait à faire, pour gagner le gîte du soir, ne demandait que quelques heures de marche, Jacquot, pour épargner la fatigue de ses compagnons, avait préféré remettre le départ de façon à arriver à la nuit tombante.

Ils avaient d'ailleurs, pour banqueter, les vivres du Commandeur sur lesquels ils prirent un fort acompte et qu'ils arrosèrent de force bouteilles.

— Voilà un voyage qui commence bien, disaient-ils. Puissions-nous être aussi heureux jusqu'au bout.

Ils ne tarissaient pas en éloges sur ce seigneur qui les avait comblés de présents. Marie, on le comprend, ne mêlait pas sa voix à ce concert de louanges, et Jacquot, mis au courant, par la jeune fille, des poursuites du gentilhomme, s'était vivement indigné.

Ils comprenaient tous deux que la générosité du Commandeur n'était désintéressée qu'en apparence.

Et comme Marie semblait redouter de nouvelles obsessions.

— Soyez tranquille, dit Jacquot, si ce beau seigneur revenait jamais, je serais toujours là pour vous protéger.

— Merci, mon bon Jacquot.

Il fallut enfin se décider à partir. Il y avait de la joie dans l'air, et le vin y était pour quelque chose. Non qu'ils fussent tout à fait gris, mais il était temps de s'arrêter.

Ils chantèrent, pendant la première moitié du chemin, des chansons du pays, et se mirent à causer et rire bruyamment jusqu'à l'auberge où ils arrivèrent à la nuit tombante.

— Ah! voilà les petits Savoyards en route pour Paris, leur dit gaiement le garçon d'auberge, en leur faisant bon accueil.

— Est-ce que vous êtes le patron? demanda Jacquot.

— Non, il est à Saint-Julien et ne rentrera pas ce soir. Mais j'ai les clefs et je puis vous servir comme s'il était là.

... Il n'y a personne. Entrez dans la grande salle.

Puis il leur demanda ce dont ils avaient besoin.

— Toutes les fois qu'il y a des départs pour Paris, on s'arrête toujours ici, parce qu'on s'y amuse, et que l'auberge a une bonne réputation.

— C'est vrai, disaient les Savoyards.

— Je vais toujours vous apporter du vin, et puis vous me direz ensuite ce qu'il vous faudra.

Il alluma deux chandelles et revint avec des bouteilles et des verres.

Puis il se mit à boire avec eux.

— Vous m'offrirez bien un verre de vin; moi je paierai une tournée.

... Le patron n'est pas là. J'peux ben m'amuser un brin, pas vrai?

— A votre santé... comment vous appelez-vous? dit un jeune gars qui était fort menacé d'être bientôt gris.

— Dominique.

Tous reprirent en chœur :

— A la santé de Dominique.

— Et maintenant, avez-vous besoin d'autre chose?

— Ma foi, non! nous avons encore des provisions. P't'être ben que nous n'aurons pas assez de pain. Mais, s'i nous en manque, nous vous en demanderons; pourvu que nous ayons du vin, à c't'heure...

Puis il tirèrent leurs provisions et se mirent à manger, à boire et à causer.

Dominique leur tînt compagnie.

Il continuait à se montrer bon et joyeux, et tous, sans exception, prenaient confiance en lui.

On buvait toujours, de gais propos circulaient et Dominique offrait la tournée annoncée.

La voix de Jacquot vint faire diversion aux rires et aux plaisanteries.

— Ce n'est pas le tout de boire, les enfants, il faut s'installer pour la nuit. Où allez-vous nous loger, monsieur Dominique?

VII

Le gars soulevait là une question de la gravité de laquelle il ne se doutait pas.

Amener Marie à coucher dans la chambre du premier étage, et la séparer ainsi de tous ses compagnons, c'était la grosse difficulté de la mission qu'il avait acceptée.

Il avait bien reconnu de suite celle qui lui avait été désignée; mais, plus il avait considéré cette jeune fille si modeste et si charmante, plus il l'avait étudiée dans son maintien et ses paroles, et plus il avait compris qu'il ne fallait pas, dans ces circonstances délicates, dire une parole imprudente ni commettre la moindre faute.

Depuis l'arrivée des Savoyards, il avait eu l'adresse de ne pas dire un seul mot à Marie, et d'agir comme s'il ne l'avait pas remarquée. Il conclut, après réflexion, qu'il ne devait pas lui offrir directement la chambre, mais qu'il fallait l'offrir à tous, et faire désigner par tous ses compagnons la jeune fille qui était la plus délicate et la seule qui, à cause de sa supériorité sur les autres, pouvait accepter cette faveur sans exciter la jalousie.

Ces réflexions, Dominique les avait faites bien avant la question de Jacquot; mais comme le moment décisif était arrivé, avant de répondre il porta son verre plein à ses lèvres et le but lentement, comme s'il le savourait, pour prendre le temps de bien savoir ce qu'il avait à dire.

— Il y a la grange qui est spacieuse, répondit-il, et beaucoup de paille fraîche, où vous pourrez tous vous caser. Mais, comme nous n'avons pas de voyageurs, je prends sur moi, en l'absence du patron, de donner gratis, pour les demoiselles, les trois chambres de l'auberge.

Quatre d'entre elles occuperont les deux premières, et nous donnerons la troisième, la chambre d'honneur, à qui bon vous semblera... à... à mademoiselle, par exemple.

Et, en parlant ainsi, il désignait Marie, comme s'il l'eût choisie au hasard.

Tout le monde, d'une voix unanime, allait bientôt confirmer le choix de Dominique.

— Venez avec moi, dit-il, je vais vous la montrer, la chambre qu'on appelle ici la chambre d'honneur.

Ils montèrent tous visiter cette chambre du premier. Comme il n'y avait personne à habiter l'étage, aucune défiance ne leur vint à l'esprit.

Marie résista bien un peu, disant qu'elle voulait faire comme les autres. Mais les Savoyards insistèrent tellement, croyant que c'était par délicatesse et de peur de les rendre jaloux qu'elle n'acceptait pas, qu'elle finit par céder à leurs insistances.

La cause du Commandeur était gagnée!

On laissa de la lumière à Marie, et, après lui avoir souhaité le bonsoir et lui avoir répété qu'elle allait être comme un princesse, on la laissa seule pour qu'elle pût se coucher.

En repassant dans la salle d'auberge, Dominique leur paya une nouvelle tournée de grand cœur, ne leur parla plus de Marie, et se montra, par dessus tout, plein de gaieté et de rondeur.

Puis, après avoir installé les quatre autres jeunes filles dans les deux chambres du second étage, il conduisit les garçons et les enfants à la grange où ils trouvèrent de belle paille sur laquelle ils ne tardèrent pas à s'étendre. Ce n'était pas tant la marche qui les avait fatigués, que les nombreuses libations auxquelles ils s'étaient livrés. Hormis Jacquot, ils étaient presque tous gris. Aussi, gagnés rapidement par le sommeil, se mirent-ils à pousser des ronflements plus sonores que d'habitude.

Dominique, après avoir égayé leur coucher par quelques propos joyeux, et leur avoir donné un coup de main pour arranger la paille, leur souhaita définitivement le bonsoir. Quelques-uns déjà dormaient et ne l'entendaient plus.

— Allons, dit-il, ayant fermé la porte, tout va pour le mieux. Le tour est joué.

Puis, après s'être assuré en se retournant, que personne ne s'occupait de lui, il se glissa, dans la nuit sombre, jusqu'à la porte de la pièce où attendaient le Commandeur et l'intendant,

— Eh bien? demanda le Commandeur pris, depuis quelque temps déjà, d'impatience et d'anxiété, car il était plus de dix heures et demie.

— Eh bien! ça y est, fit Dominique.

Et il raconta avec verve tout ce qui s'était passé, content et fier de sa réussite.



..... lui administraient une épouvantable volée de coups de bâtons. (P. 149.)

Le Commandeur était ravi ; il félicita Dominique de son habileté et, tirant un louis de sa bourse :

— Ceci est en plus du prix convenu, lui dit-il.

— Grand merci, monseigneur, répondit le gars enchanté de cette bonne aubaine.

... Maintenant, avant de me retirer, je vais vous donner quelques renseignements qui vous seront fort utiles, car il faut penser à tout.

... Toutes les portes de la maison sont fermées; il faudra donc entrer par la fenêtre.

... Cela vaudra bien mieux, d'ailleurs, car l'escalier est en bois, la porte fait du bruit, et quelque précaution que vous auriez pu prendre, vous n'auriez eu aucune chance de surprendre la petite en passant par ce chemin.

... La fenêtre n'est pas fermée en dedans, vous n'aurez qu'à la pousser avec précaution, et elle s'ouvrira silencieusement. Vous trouverez une échelle, le long du mur, qui vous permettra d'enjamber facilement la croisée.

... Maintenant, je ne vois plus rien à dire. Si vous aviez besoin de mes services, je vais dormir, comme d'habitude, dans l'écurie.

Puis, prenant un ton malin, il sortit sur ces mots :

— Bonne nuit, monseigneur.

— Adieu, l'ami, répondit le Commandeur.

Dominique fit, avant de rentrer, l'inspection de la cour. C'était une nuit sans lune et sans étoiles, noire comme l'enfer. Rien n'avait bougé.

Il entrebâilla de nouveau la porte et passa la tête.

— Tout va bien, dit-il au Commandeur.

— Merci, mon garçon.

Et Dominique s'en alla, cette fois, pour ne plus reparaître.

— A nous deux, maintenant, Laroque, dit M. de Boisfleury à son compagnon qui ne soufflait mot.

— Oui, à nous deux, monseigneur; à vous le plaisir, à moi la corvée.

— Voyons, l'ami, parlons sérieusement.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Vous allez, maintenant, m'aider à placer l'échelle, et lorsque je serai près de Marie, vous resterez en bas pour m'avertir si, ce qui n'est pas probable, il survenait quelque incident.

— J'entends bien; ce n'est pas moi qui aurai l'agrément.

— Oh! la nuit n'est pas froide, dit le Commandeur qui avait ouvert la porte et qui était déjà dans la cour.

— Non, dit l'intendant en sortant après lui, mais elle est diablement noire.

Ils placèrent l'échelle sous la fenêtre; elle arrivait à bonne hauteur, et tenait solidement.

Le Commandeur franchit les échelons en disant à voix basse :

— Ayez l'œil, Laroque, je compte sur vous.

— Je ne bougerai pas, monseigneur.

Le séducteur montait avec précaution et s'approchait de la fenêtre qu'il poussait doucement, selon les recommandations de Dominique, et qui cédait sans bruit.

Puis il enjamba la croisée.

Laroque restait seul sans rien voir ni rien entendre, au milieu d'un silence si absolu, d'une obscurité si impénétrable qu'il ressentit une impression de mystère et de terreur.

Tout à coup... un cri désespéré retentit.

Mais qu'était devenue Marie?

Lorsque ses compagnons l'eurent quittée et qu'elle se trouva seule dans cette grande chambre, elle fut pénétrée d'un grand sentiment de tristesse.

C'était la première fois qu'elle se trouvait seule la nuit, puisqu'à Saint-Laurent, dans la chaumière paternelle, elle couchait dans la même chambre que ses parents, et elle ressentit une pénible impression de se trouver ainsi dans l'isolement.

Pendant les premiers instants, elle entendit encore les conversations de ses compagnons de voyage qui, de la salle du rez-de-chaussée, parvenaient à ses oreilles, et elle ne se sentait pas tout à fait abandonnée en entendant ces voix amies.

Puis elle perçut le bruit confus de leur passage à travers la cour.

Puis plus rien.

Alors un sentiment d'effroi, de terreur s'empara d'elle. Cette chambre était lugubre avec sa tapisserie sombre et sale, sinistre avec les ombres que découpait sa chandelle dans les coins de cette grande pièce.

Il n'y avait pas jusqu'au bruit de ses pas sur le plancher sonore qui ne contribuât à l'impressionner.

Et puis, à Saint-Laurent, elle avait entendu souvent raconter des histoires de crimes, commis dans des auberges isolées à peu près semblables à celle-ci. Les détails, embellis par l'imagination des narrateurs qui ajoutaient toujours quelque chose de leur cru, pour faire plus d'effet et produire plus d'impression sur l'auditoire, étaient épouvantables. Ils lui revenaient à l'esprit, et c'est en vain qu'elle s'efforçait de chasser ces terribles images.

Elle poussa le verrou de la chambre, et cette précaution ne la rassura guère.

Ah! qu'elle regrettait la faveur que ses compagnons lui avaient faite en lui cédant ce lit, et la faiblesse qu'elle avait eue de se rendre à leurs sollicitations!

Quelle affreuse solitude!

Mais que faire maintenant? Il ne lui restait qu'à attendre la lumière du jour.

Elle fit des efforts pour se rassurer. Elle se sermonna et se répéta que sa frayeur était chimérique. S'il y avait eu quelque danger, ses compagnons et Jacquot surtout, ne l'auraient pas laissée commettre une imprudence.

Elle prit son courage à deux mains, et se jeta sur le lit tout habillée.

Il faut me reposer, se dit-elle, pour pouvoir supporter la fatigue de demain et des jours suivants. Si je puis dormir, je n'aurai plus peur.

Elle éteignit la lumière et ferma résolument les yeux.

Efforts inutiles! le silence même l'effrayait.

Elle ne put s'endormir.

Tout à coup, elle rouvrit les yeux... Quelqu'un marchait dans la chambre.

Ce n'était pas douteux, le parquet craquait, malgré les précautions qu'on prenait pour ne pas faire de bruit.

L'obscurité était complète; elle ne voyait rien.

Folle de terreur, elle sauta au bas du lit et se dirigea du côté de la fenêtre.

Elle se heurta à des bras qui étaient tendus.

Comme prise de vertige, elle poussa un cri terrible, quelque chose de surhumain.

C'est ce cri que Laroque, au milieu des ténèbres, avait entendu tout à coup.

D'un mouvement brusque, elle se rejeta en arrière et se dégagea de ces bras qui cherchaient à l'étreindre.

L'être qui était là parlait et lui disait, à mi-voix, des paroles qu'elle entendait indistinctement.

— Je te tiens, cette fois, Marie; inutile de crier, personne ne peut t'entendre.

— Qui êtes-vous?... que me voulez-vous? s'écria Marie.

— Qui je suis? Un amant qui t'aime, qui t'adore... et qui vient jurer, à tes genoux, un amour éternel.

— Ah! grand Dieu! pensa Marie, c'est encore le Commandeur!

Mais elle se rapprochait de la fenêtre, tandis que lui, qui n'avait pu la saisir, et qui ne la voyait pas, toujours les bras tendus, tâtonnait dans les ténèbres en s'avançant du côté du lit.

Marie s'aperçut que la croisée était restée ouverte, et, de toutes ses forces, se mit à crier d'une voix désespérée.

— Au secours! au secours! Jacquot, mes amis, au secours!

Rien ne bougeait au dehors. Partout des ténèbres épaisses et un profond silence.

Laroque, au bas de l'échelle, se gardait bien de bouger, puisque, conformément à sa consigne, il n'avait aucune raison de donner l'alerte.

— Au secours, répétait Marie.

Toujours le même silence au dehors, et au dedans, cette voix odieuse du Commandeur et le bruit de ses pas qui se rapprochaient.

— Au secours! répétait Marie. Ses cris étaient déchirants.

Encore quelques pas et le Commandeur était près d'elle.

Elle prit une résolution héroïque.

— Avant qu'il me saisisse, se dit-elle, je me jetterai par la fenêtre.

Le Commandeur n'avait plus qu'un pas à faire, et Marie enjambait le balcon et se lançait dans le vide.

A ce moment, elle entendit que la porte de la grange s'ouvrait.

— Au secours! au secours! répéta-t-elle avec l'énergie du désespoir.

— Est-ce vous qui appelez, Marie?

C'était la voix de Jacquot.

— Oui, c'est moi. Au secours!

— Debout! cria Jacquot aux Savoyards, prenez vos bâtons et courons au secours de Marie.

— Alerte, monseigneur, cria Laroque.

Jacquot était déjà au bas de l'échelle. L'intendant, qu'il n'avait pas vu, voulut lui résister et l'empêcher de monter.

Mais Laroque reçut un si violent coup de bâton, qu'étourdi un instant, il laissa le champ libre au Savoyard, qui criait à ses compagnons en grimpant à l'échelle :

— Par ici, les enfants, et si vous rencontrez quelqu'un, tapez dur. Et d'un bond, il sauta dans la chambre.

Les autres, en effet, ayant mis en arrivant la main sur Laroque, et, sans savoir qui il était, lui administraient une épouvantable volée de coups de bâtons qui l'abattit dans la cour.

Il cessa de crier, mais, étendu sur le sol, on l'entendait pousser des plaintes étouffées et de longs gémissements.

Dominique, au bruit de la lutte, avait entr'ouvert la porte de l'écurie :

— Tiens, se dit-il, il y a de la casse. C'est moi qui ne vais pas me fourrer dans la bagarre et recevoir des horions.

Puis il resta dans l'écurie, la porte entr'ouverte, sans grande émotion, à juger des coups et à entendre le vacarme.

Quand les Savoyards eurent constaté que l'homme qu'ils avaient bâtonné, et qu'ils n'avaient pas reconnu, gisait à terre inanimé, ils se rapprochèrent et trouvèrent l'échelle qui était toujours le long du mur. Les plus résolus, leur bâton toujours à la main, s'engagèrent sur les échelons, et sautèrent dans la chambre.

Voilà ce qui s'était passé depuis l'arrivée de Jacquot.

— Où es-tu, Marie? s'était-il écrié.

Celle-ci était près de lui et lui disait :

— Merci, Jacquot, je suis sauvée!

Le Commandeur était encore là et se trouvait pris comme dans un traquenard.

Que faire? par quelle issue sortir?

Il ne pouvait fuir par la fenêtre; Jacquot en défendait l'accès, et les Savoyards étaient dans la cour au bas de l'échelle.

Il ne savait d'ailleurs où trouver la porte à cause de l'obscurité.

Fourvoyé comme dans un guêpier, il courait un grave danger, et, dans tous les cas, il se trouvait dans une situation ridicule pour un gentilhomme.

Pour en sortir, il se décida à tirer l'épée dont il portait de fameux coups qui n'atteignaient que le vide, tandis que, de son côté, Jacquot, armé d'un lourd bâton et faisant le moulinet, se dirigeait vers le marquis.

Bâton contre pointe, Jacquot avait tout l'avantage, à cause de l'obscurité. Le gourdin, qui décrivait des courbes, finissait toujours par rencontrer le but, et de temps en temps, on entendait un bruit sourd, c'était le choc du bois contre l'épaule ou le bras du marquis.

Étrange situation! c'était, cette fois, le gentilhomme qui était bâtonné par le manant!...

Par bonheur pour M. de Boisfleury, il s'aperçut qu'il était acculé près de la porte. Comme il faisait face à l'ennemi, il n'essaya pas de l'ouvrir, mais, pensant bien qu'elle ne pouvait pas être bien solide, il lui donna un rude coup d'épaule.

La porte céda, il se jeta dans le couloir, et l'on entendit son pas précipité qui descendait avec grand tapage l'escalier de bois. Au bas de l'escalier, il trouva le couloir qui séparait la cuisine de la grande salle du rez-de-chaussée. La porte qui donnait sur le chemin était fermée en dedans, de telle sorte qu'il n'eût pas de peine à l'ouvrir. Et, dans un temps très court, il se trouva ainsi sur la route, à l'abri de tout danger, mais contusionné des coups de bâton que Jacquot lui avait généreusement administrés.

C'est au moment où il avait trouvé le moyen d'enfoncer la porte, que

les compagnons de Jacquot faisaient irruption dans la salle. La maison fut parcourue en tout sens; mais, bien entendu, on ne trouva personne, et la porte ouverte, sur le chemin, donna l'explication du départ du Commandeur.

VIII

S'ils avaient eu la main lourde, les honnêtes Savoyards, c'est que leur indignation était grande. Sans raisonner leurs sentiments, ils comprenaient le danger auquel venait d'échapper Marie. Dans leur âme grondait une violente colère. Le plus irrité, on le devine, devait être Jacquot qui prenait son rôle au sérieux, et, se rappelant la recommandation du curé, frémissait à l'idée que cette enfant, dont il avait la charge, avait été exposée aux outrageantes tentatives de personnages contre lesquels il se sentait impuissant.

Mais cela ne pouvait l'empêcher de faire son devoir. Sous sa grossière enveloppe, battait un cœur dont la simplicité n'excluait ni l'énergie, ni la loyauté.

Dans les circonstances difficiles, il eut été capable d'affronter la mort plutôt que de renoncer à faire son devoir.

Après l'exécution de Laroque, les quatre ou cinq solides gars de la troupe sortirent de la chambre de Marie et se réunirent dans la cour de l'auberge, en proie à la plus vive excitation.

Les femmes, de leur côté, poussaient des cris et des exclamations de colère.

Mais tous se rapprochaient les uns des autres, au milieu des ténèbres qui ajoutaient à l'émotion générale et, instinctivement, on plaçait les enfants au centre du groupe comme si le péril n'eût pas été de ceux dont les petits êtres n'ont rien à redouter.

— Vous savez, dit un certain Thomas, qui avait cogné plus fort que les autres, vous savez que c'est Laroque, l'intendant...

— Pardieu! fit Jacquot. Et il ne devait pas être là pour son compte, allez.

— Quel brigand! déclara Colette à voix basse.

— Si on voulait me croire, ajouta un des jeunes gens, on l'enverrait prendre un bain dans la rivière.

— Oh! oui! c'est ça! dirent opinément quatre ou cinq gamins.

Dans ces cas-là, ce sont ordinairement les femmes qui poussent le plus aux résolutions extrêmes...

Mais, Marie d'abord, et Jacquot ensuite, intervinrent pour calmer les esprits.

— C'est assez de l'avoir battu, dit la jeune fille.

— Comment! tu le défends, interrogea Colette.

— Oui, dans notre intérêt.

— Marie a raison, fit Jacquot avec sa rudesse ordinaire, vous ne voyez donc pas que l'intendant n'est pas seul ici, et que nous sommes de trop pauvres diables pour nous attaquer à un grand seigneur...

— Un grand seigneur! répéta un nommé Jean-Pierre, qui avait la figure ahurie.

— Oui, et tais-toi...

— Par ainsi, reprit Marie, qui frissonnait encore de terreur en se souvenant de l'étreinte du Commandeur, ce que nous aurions de mieux à faire, serait de repartir tout de suite.

— Sans dormir? demanda un garçonnet de douze ans qui fermait les yeux malgré lui.

— Oui, pardine!

Cette réponse de Marie provoqua un murmure; Jacquot imposa silence aux récalcitrants.

Mais quelqu'un des émigrants ayant voulu faire un pas en avant pour se rapprocher et dire son avis, buta dans un obstacle et se baissa pour regarder à quoi son pied venait de se heurter; c'étaient Benjamin et Gabriel, les deux jumeaux orphelins qui, tout à l'heure éveillés comme les autres, s'étaient enlacés et glissant à terre, avaient repris leur somme.

— Oh! les pauvres chérubins! s'écria Marie attendrie par ce spectacle.

Les deux enfants dormaient tout leur saoul dans les bras l'un de l'autre, avec leurs petites figures poupines et leur bouche entr'ouverte qui laissait voir des dents nacrées.

On avait apporté un fanal et chacun les admirait à son aise.

Marie reprit la parole.

— J'avais tort de vouloir qu'on se remette en route tout de suite, voilà qui le prouve mieux que toutes les raisons.

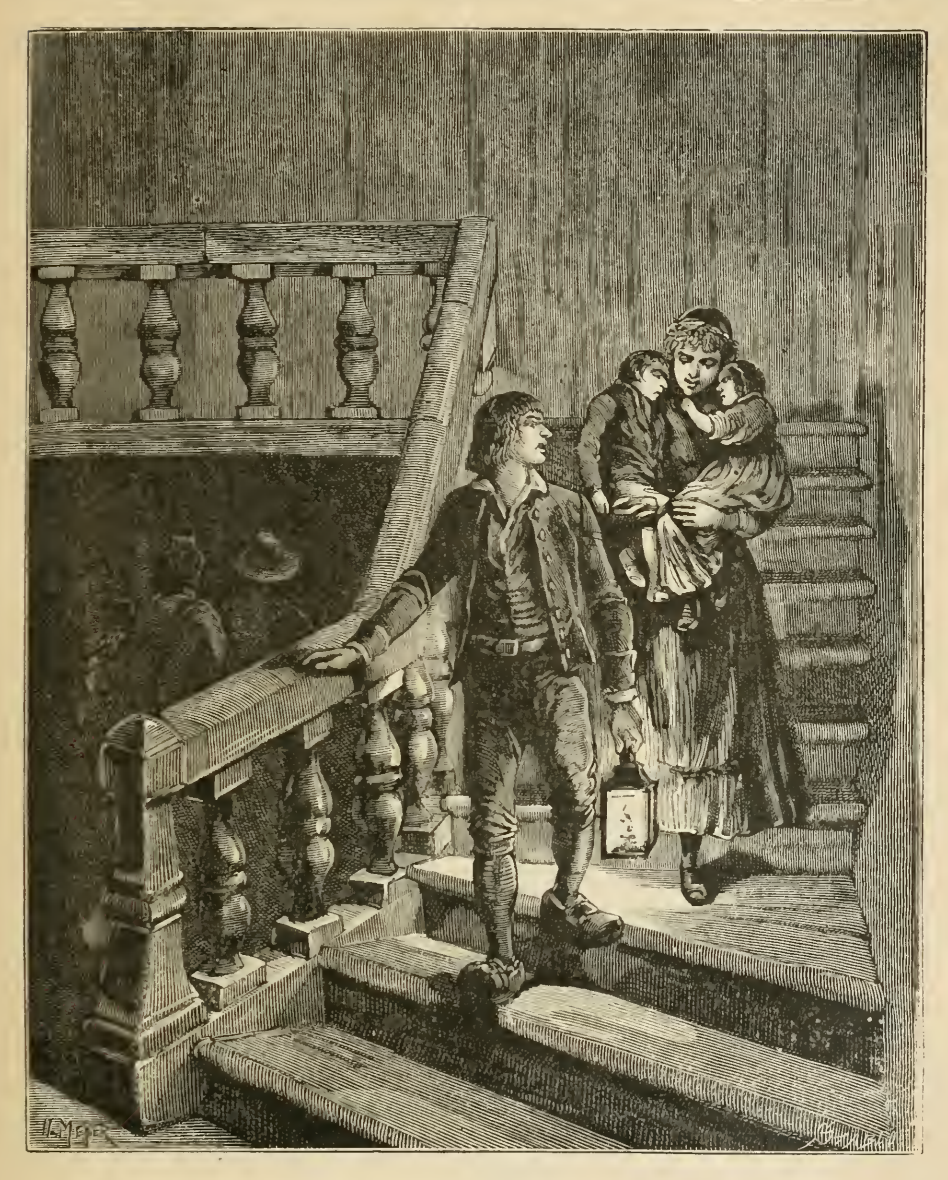
— En effet, appuya Jacquot, les grands pourraient supporter cette fatigue, mais les petits n'ont pas assez dormi. Il faut nous recoucher.

— Oui, dit Colette. Mais on va avoir peur maintenant.

— C'est vrai.

— Comment faire?

— Ce n'est point difficile, allez, déclara Jacquot. On va se mettre tous ensemble dans la cuisine, qui est assez grande pour ça. Les hommes d'un



Marie en prit un sur chaque bras. (P. 154.)

côté, les filles de l'autre. Et si quelqu'un vient encore s'attaquer à Marie ou à une autre, nous serons tous là pour les défendre.

— Oui, oui, c'est ça, dit-on de tous côtés.

Personne, il faut bien le dire, n'avait son compte du sommeil nécessaire pour continuer à marcher tout le jour suivant car l'étape devait être plus longue encore, et la proposition acceptée d'enthousiasme, on se dirigea vers la cuisine de l'auberge.

Marie, avant de suivre ses compagnons, se baissa et voulut prendre dans ses bras l'un des deux jumeaux endormis, Jacquot ou Thomas devant se charger d'emporter l'autre.

Mais les deux petits se tenaient par le cou et se serraient si fort, qu'il aurait fallu les réveiller pour les séparer.

— Eh bien! je les porterai tous les deux, dit bravement la jeune fille.

— Peste! dit la bonne Colette, tu es donc bien forte.

— Tout comme une autre, et puis, je commence à les aimer si bien!...

— C'est qu'ils sont lourds.

— Nous allons voir.

On enleva les deux enfants, Marie en prit un sur chaque bras et, chancelante sous ce fardeau plus pesant qu'elle n'avait cru, se mit à suivre ses camarades. Benjamin et Gabriel appuyèrent leur tête sur son épaule et leur fraîche haleine vint caresser la joue de la petite chevrière.

Quelques instants plus tard, chacun, dans la grande cuisine de l'auberge isolée, avait choisi sa place et s'était arrangé pour mettre les bouchées doubles, c'est-à-dire pour réparer le temps perdu et dormir de toutes ses forces.

Marie, après avoir placé près d'elle le mouchoir qui contenait son petit bagage, s'était adossée à la muraille, continuant à tenir dans ses bras les deux jumeaux qui n'avaient pas bougé.

Et, vaincue elle-même par le sommeil, elle s'assoupit, formant sous la lumière vacillante de la lanterne qu'on avait laissé allumée, avec ses petits protégés, le groupe le plus charmant, le tableau le plus adorable qu'il soit possible de voir.

Un quart d'heure après, il n'y avait pas un seul œil ouvert dans toute la caravane. Les Savoyards dormaient plus lourdement peut-être qu'au commencement de la nuit.

Quelqu'un qui ne dormait pas, c'était Laroque. Le Commandeur non plus, du reste. Ce dernier qui, d'ailleurs, avait le caractère bien fait, n'était pas trop marri de sa mésaventure. Il en aurait été plutôt humilié, car elle avait vraiment tourné à sa confusion.

En toute autre circonstance, le grand seigneur aurait payé d'audace et, se faisant reconnaître, aurait ordonné aux Savoyards de s'incliner devant sa noblesse sous peine d'être traités sévèrement.

Mais il était seul avec Laroque et il pouvait lui arriver les plus grands désagréments. C'est ce qu'il fit comprendre à l'intendant quand celui-ci, étant venu le rejoindre, les deux complices se trouvèrent face à face.

— Eh bien! mons Laroque, demanda M. de Boisfleury, que dites-vous de tout cela?

— Ce que j'en dis, monseigneur! Aïe!

Et le pauvre homme, déjà si meurtri par la chevauchée accidentée de la veille, se tenait les hanches en poussant des soupirs à fendre le marbre.

— Ah! palsambleu! monsieur l'intendant, reprit le Commandeur, il faut avouer que vos imaginations ne sont pas heureuses.

— Hein? fit Laroque ahuri... mes... imaginations ne sont...

— Pas heureuse, vraiment.

— Et pourquoi donc, monseigneur?

— Mais, jarnibleu! parce que vous me faites jouer un sot rôle.

— Moi?

— Et qui donc, s'il vous plaît? n'est-ce pas vous qui, cette après-midi, m'avez révélé l'existence de cette auberge?

— Si, monseigneur...

— N'est-ce pas vous qui vous êtes flatté de me livrer la petite?

Laroque ne répondit point, cette fois.

— N'est-ce pas vous enfin qui aviez arrangé toute la comédie, distribuant les hangars, les granges, et réservant la chambre de cette Loustalot, véritablement trop pudique.

Il y eut un silence.

— Et ça nous a bien réussi, vous m'avez mis sur les bras la bande tout entière.

— Si monseigneur voulait me permettre d'avoir un avis.

— Je crains, en vous le permettant, de vous laisser dire une sottise. Mais, comme je commence à y être habitué, je me risque. Parlez, maître Laroque, parlez.

— Je ne suis pas un grand seigneur, fit l'intendant.

— Ça se voit, de reste.

— Mais si j'avais eu tous ces rustres à mes trousses, je ne me serais point gêné pour faire apporter des torches à la lumière desquelles j'aurais revendiqué ma qualité d'homme de condition.

— Et puis? interrogea M. de Boisfleury.

— Et puis j'aurais ordonné à ces manants de me laisser en tête à tête avec Marie.

— Vraiment.

— Et il aurait fait beau voir que de pareilles espèces me résistassent.

— Bon, monsieur l'intendant... mais si cependant elles avaient résisté, à votre grand scandale.

— J'aurais ordonné de les bâtonner.

— A qui? à vous, sans doute. Et puis, mon cher Laroque, il y a des choses que vous ignorez.

— Lesquelles, monseigneur?

Laroque se permettait d'interroger son maître. Il fallait qu'il fût très ému pour cela ou qu'il se sentit fort de la complicité à laquelle il se prêtait.

— Vous ignorez, répondit M. de Boisfleury devenu tout à coup sérieux, que nous sommes en 1786 et non au bon vieux temps de jadis...

— Que peut faire le millésime, monseigneur?

— Que depuis quelque temps, continua le Commandeur, un vent de révolte souffle sur la France. Les philosophes pervertissent le peuple, et les nobles n'obtiennent pas toujours gain de cause dans leurs démêlés avec les vilains.

— Se peut-il?

— Voici déjà plusieurs fois que le Parlement ou le lieutenant de police leur donnent tort dans des circonstances où jadis nul n'aurait même songé à les incriminer. Nous avons donc le droit de faire des folies, comme autrefois, mais c'est un peu à nos risques et périls, sous un monarque bourgeois et timide qui ne soutient pas suffisamment sa vieille noblesse.

— Et vous pensez, monseigneur?

— Je pense que si ces manants s'étaient permis de me bâtonner moi-même, quelque colère que j'en eusse ressentie, il n'est pas bien sûr que les magistrats consentiraient à les en punir.

— Où allons-nous, grand Dieu!... où allons-nous?

— J'ai donc cru plus conforme à ma dignité, ou à ma sûreté, de me soustraire aux brutalités de ces croquants.

— Et de me laisser battre comme plâtre quand j'ai cru devoir courir à votre secours.

Le Commandeur qui s'était esquivé à temps, ignorait que Laroque, dans son empressement à se faire valoir, était tombé dans les mains des Savoyards et avait reçu une correction d'importance.

— Eh quoi! s'écria-t-il demi-goguenard, demi-sérieux, ces drôles se sont oubliés jusqu'à vous rosser, maître Laroque?

— J'en suis tout brisé, répondit l'intendant qui connaissait assez son grand seigneur pour être éclairé sur le degré d'intérêt que lui inspirerait son malheur...

Il ne se trompait pas, du reste.

Le Commandeur partit d'un éclat de rire immodéré, on pourrait même dire indécent si l'on voulait traduire exactement la pensée de Laroque.

— Ils vous ont battu, les drôles, reprit M. de Boisfleury, riant de plus en plus fort.

— C'est très comique, en effet, monseigneur. J'ai le corps tout meurtri et l'échine entamée.

— Pauvre homme! Pauvre homme! J'en suis au désespoir...

Et le Commandeur se tordait en songeant qu'il avait failli recevoir les coups dont Laroque s'était fait l'endosseur...

— Riez, monseigneur, riez...

— Oh! je sais que c'est fort mal, mais je ne puis me tenir. Pauvre intendant! voilà ce que c'est que de ne pas s'en tenir aux fonctions pour lesquelles on est créé.

— C'est vous qui me le reprochez, monseigneur!...

— Oui, parbleu! s'écria M. de Boisfleury, que la mine de son âme damnée rendait de plus en plus gai. Que diable! mon cher, quand on veut jouer les valets de comédie, il faut en avoir le talent et la philosophie.

— Mais, monseigneur...

— Et vous n'avez ni l'un ni l'autre. Un bon Frontin aurait su esquiver les coups de bâton...

— J'en doute...

— Ou s'il n'avait pas été assez roué pour cela, il se serait bien gardé d'avouer son accident. Laroque, vous n'êtes pas de force...

— En tout cas, répliqua l'intendant d'un ton bourru, je suis assez dévoué à monseigneur pour qu'il ne m'accable pas de son ingratitude.

Le Commandeur, à ces mots, releva la tête avec fierté.

— Qu'est-ce à dire? fit-il d'un ton sec. Perdez-vous le sens, mons Laroque. Ou donc avez-vous vu qu'il pouvait s'agir d'ingratitude ou de reconnaissance de moi à vous?

— Je prie monseigneur...

— Assez, vous êtes un pleutre. Et retenez ceci : Quand un homme tel que moi daigne employer, pour ses plaisirs, un maroufle tel que vous, il le paie...

Ce disant, M. de Boisfleury jeta sa bourse à l'intendant.

— ... Mais que venez-vous parlez de gratitude? Est-ce que nous ne savons pas ce que vaut l'aune de votre dévouement.

— Vous me calomniez, monseigneur,... dit Laroque, qui avait attrapé la bourse au vol, pas trop maladroitement.

— Et n'oubliez pas, maraud, que s'il y a un sot ici, ce n'est pas moi, vous m'entendez... quoique je paie trop cher des services que vous ne m'avez pas rendus.

Et comme Laroque allait se récrier :

— Taisez-vous, reprit M. de Boisfleury. A-t-on jamais vu pareil impertinent! voilà quatre jours qu'il se flatte de me faire agréer par cette petite fille... et voilà quatre jours que Marie se moque de lui et de moi, palsambleu! Il invente les projets les plus ridicules et se fâche quand, par sa faute, il pleut des horions sur sa carcasse. Mon cher, il vous faudrait cinq ans de Paris pour vous apprendre à vivre. C'est là seulement que vous vous formerez. En attendant, nous sommes bernés et il ne nous reste plus qu'à regagner le château de Sivry.

— Comment, monseigneur, vous renoncez à Marie?

— Vous pensez bien, mons l'insolent, répondit M. de Boisfleury encore tout échauffé, vous pensez bien que j'ai assez du rôle ridicule que vous m'avez fait jouer jusqu'ici.

— Monseigneur, écoutez-moi.

— Pas un mot.

— Je vous en supplie...

— Faites seller nos chevaux.

— Pourquoi faire?

— Pour repartir immédiatement.

— Monseigneur, je vous assure que la petite vous aimera.

— Tarare!

— Je vous le jure.

— Oui, je connais vos moyens,... merci.

— Mais cette fois-ci, monseigneur...

— Voyons, Laroque, est-ce vous qui avez imaginé l'affaire de la saisie?

— Oui, monseigneur, j'en conviens.

Et Laroque parlait avec assurance, à ce point que le Commandeur en fut étonné.

— L'affaire du bail, est-elle de vous aussi?

— J'en conviens encore.

— Vous me disiez que Marie serait trop heureuse de sauver ses parents...

— C'est vrai!...

— Vous m'avez mis en contact avec elle sur le sentier de la montagne.

— Je ne dis pas non.

— Elle s'est moquée de moi.

— Oh! monseigneur!!

— Elle s'est moqué de moi, vous dis-je, non seulement ce jour-là, mais plus tard, en refusant de devenir jardinière au château... et enfin,

cette nuit même, en me forçant à éviter les coups de ses croquants. J'en ai assez. D'ailleurs, j'ai une idée.

— Moi aussi, monseigneur, et cette fois je réponds de tout.

— Voyons votre idée.

— Que monseigneur veuille bien avoir confiance en moi pendant seulement vingt-quatre heures.

— Vingt-quatre heures!...

— Oui, monseigneur!...

— Mais il y a, dans vingt-quatre heures, le temps de berner tous les commandeurs du monde.

— Monseigneur, croyez-moi, je suis certain du succès.

— Hum! fit M. de Boisfleury méfiant.

— Consentez seulement à venir jusqu'à Nantua.

— A Nantua? et c'est là sans doute que vous vous flattez de changer le cœur de Marie?

— Oui, monsieur le Commandeur.

— Car vous avez dit qu'elle m'aimerait.

— Oui, monseigneur.

— Mais pourquoi ces vingt-quatre heures et pourquoi ce mystère? Ne pourriez-vous me dire tout de suite quel artifice ingénieux, quel dictame vous comptez employer pour me faire agréer de cette enfant?

— Monseigneur! je veux vous mettre en mesure de rendre à Marie le plus grand, le plus signalé service qu'un chrétien puisse rendre à son semblable...

... Ne m'en demandez pas davantage.

— Ah! satané Laroque!

— Quoi donc, monseigneur?

— Vous me prenez par mon faible; car j'ai beau m'en défendre, j'en tiens pour cette petite paysanne.

— Alors, vous consentez?

— Oui, mais s'il s'agit d'une nouvelle maladresse,... gare à vous...

— C'est entendu, monseigneur.

— En attendant, je vais me coucher, car je tombe de sommeil et vous ferez bien d'y aller aussi, monsieur l'intendant, car vous devez avoir les côtes rompues.

Et le Commandeur se reprit à rire comme pour souligner cette allusion aux malheurs de Laroque.

Celui-ci n'eut pas l'air de comprendre.

— Oui, dit-il, je compte même faire la grasse matinée pour me remettre tout à fait.

Le maître et le valet se séparèrent là-dessus.

M. de Boisfleury ne tarda pas à se coucher, comme il l'avait dit, et même à ronfler noblement.

Mais Laroque ne paraissait pas disposé à en faire autant, tout de suite, du moins.

Resté seul, il se mit à tourner comme une bête en cage, dans la pièce où venait d'avoir lieu la conversation qu'on a lue plus haut. La tête un peu basse, l'œil fixe, la bouche méchante, il allait et venait, adoucissant le bruit de ses pas, grommelant des paroles sans suite et ruminant sans doute quelque atroce vengeance.

Car l'intendant, malgré le calme apparent avec lequel il causait tout à l'heure, était sous l'empire d'une inexprimable fureur.

Tout avait mal tourné pour lui, depuis qu'il s'était lancé dans cette aventure.

Aucun des événements espérés ne s'était réalisé selon ses prévisions, la maladresse avait éclaté en dix circonstances et, pour comble de malchance, après sa chute de cheval, après la courbature dont il souffrait depuis sa longue course avec le Commandeur, il venait d'encaisser une remarquable volée de bois vert.

— Ah! s'il ne s'agissait pas de ma fortune, grondait-il, comme je prendrais cette drôlesse par les épaules et comme je lui ferais exécuter une danse de ma façon.

Cette menace s'adressait à Marie. L'intendant lui vouait, décidément, une haine féroce.

Et s'il persistait à vouloir la livrer au Commandeur, c'est qu'il imaginait, avec raison, qu'après sa chute, la pauvre fille serait abandonnée par son séducteur et roulerait jusque dans les bas-fonds de la galanterie d'abord, jusque dans la plus insondable misère ensuite.

— C'est elle qui me paiera tous les coups que j'ai reçus, toutes les humiliations que j'ai subies, répétait-il avec une rage sourde.

IX

Poussé par son besoin de vengeance, Laroque était homme à ne reculer devant aucune extrémité.

En ce moment, il suait la haine par tous les pores, à ce point que, malgré sa pudeur ordinaire, il eut été capable de commettre un crime,...



Un sergent de la maréchaussée parut à la porte de l'auberge. (P. 168.)

qui sait?... d'attenter peut-être à la vie de Marie, si, avec sa nature tortueuse et avide il n'eût pensé que ce serait un coup de maître de satisfaire sa haine et de servir les passions de M. de Boisfleury en même temps.

L'intendant n'avait pas reçu d'instruction, à proprement parler. Un peu d'écriture, l'histoire sainte plus ou moins mal apprise, constituaient tout son bagage.

Cela lui suffit cependant pour y trouver le moyen qu'il cherchait.

Quelques instants avant d'entamer la conversation avec M. de Boisfleury, l'histoire de Joseph lui était revenue en mémoire. Et il ne lui en fallut pas davantage.

Avec une décision que lui inspirait sa haine, il résolut, tout aussitôt, de la recommencer aux dépens de la petite Savoyarde.

Après un long quart d'heure passé à déambuler dans sa chambre, notre vilain homme pensa que le moment d'agir était venu.

D'abord, il se dirigea vers la porte par où le Commandeur venait de sortir.

— Voyons, dit-il, s'il est endormi.

Un ronflement solennel ne lui permit pas de douter que le Commandeur fût en plein pays des songes.

— Bon! fit l'intendant.

Puis, s'approchant de la table de nuit, sur laquelle fumait d'une façon nauséabonde, une misérable chandelle, il saisit sur cette table un objet brillant qu'il se mit à examiner avec un mauvais regard.

— Voici l'instrument, dit-il,

L'instrument! il appelait ainsi une grosse montre en or, au ventre rebondi, richement guillochée et sur le cadran de laquelle les heures étaient marquées en chiffres romains brillantés par de petits diamants. Il l'examina longuement...

— Un précieux bijou, se dit-il. Puis, après un moment :

— Je pourrais toujours en détacher la breloque, murmura-t-il.

Et il allait le faire ainsi qu'il le disait, quand, se ravisant :

— Non, non, ce serait une sottise et mon accusation perdrait la moitié de sa valeur... Allons!

Il regarda l'heure à la montre.

— Bientôt deux heures! Tout ce monde doit dormir d'autant plus profondément qu'ils ont été réveillés. D'ailleurs, si j'en juge par monseigneur, on peut se risquer.

Laroque, alors, ôta ses chaussures qui certainement eussent pu le trahir, et, prenant des précautions de voleur pour sortir de la chambre, il

en ouvrit la porte si doucement, si doucement, que les oreilles d'un chien de garde n'en auraient pas été inquiétées.

Une fois le battant grand ouvert, il se garda bien de le refermer, afin que la lumière lui permit de se guider dans un corridor par lequel il comptait gagner la cuisine.

Car c'est là qu'il avait affaire.

Il marchait sur les carreaux sans aucun bruit, comme un spectre, sa respiration arrêtée, le cœur lui battant, et malgré tout, en proie à la plus violente émotion, tant il sentait à quel point l'action qu'il allait commettre était odieuse.

En proie à un tremblement nerveux, il arriva devant la porte de la cuisine. Celle-ci était entrebâillée. Laroque put glisser un regard dans l'intérieur sans être vu.

Sur la longue table, comme nous l'avons dit, on voyait une lanterne dont la chandelle de résine répandait une lueur ne s'étendant pas à plus de cinq à six pieds.

Mais, comme la plupart des émigrants étaient couchés dans la sphère d'éclairage, l'intendant put s'assurer que tous, sans exception, dormaient du plus profond sommeil.

Sûr de ne pas faire de bruit en marchant, il s'avança vers la porte en étendant la main.

Avec des précautions infinies, il chercha le loquet et parvint à le saisir sans que le moindre bruit trahit sa présence.

Mais il fallait entrer.

Il s'agissait donc de savoir si, en poussant le vantail, les gonds ne crieraient pas.

Laroque avait l'instinct de ces choses. S'il n'eût pas été naturellement voleur en sa qualité d'intendant, nul mieux que lui n'aurait exercé cette honnête profession dans les maisons ou sur les routes.

Ce fut donc avec une sûreté de main, avec un doigté sans égal qu'il essaya les gonds.

La porte commença de s'ouvrir, mais si lentement, si lentement, que le léger bruit qu'il faisait n'aurait pu éveiller un seul de nos jeunes Savoyards harassés de fatigue.

S'il y a un Dieu pour les fous et pour les ivrognes, il existe un diable pour protéger les malfaiteurs.

Le drôle eut cette chance que la porte céda et tourna sans le moindre grincement.

Un sourire froid se dessina sur les lèvres du misérable.

Il réussissait.

Quand il put pénétrer dans la cuisine, il jeta autour de lui un regard pour s'orienter.

A deux pas de lui dormait Jacquot, la main sur un respectable gourdin. Les autres gars, dont Laroque avait éprouvé la poigne quelques instants auparavant, s'étaient massés autour de leur chef et sommeillaien en gens qui n'ont pas de temps à perdre.

Plus loin, gisaient quatre ou cinq petits garçons.

Venaient ensuite des jeunes filles.

Et enfin, dans une encoignure, Marie, dans sa pose charmante de petite mère.

Les deux orphelins, la tête appuyée sur chacune de ses épaules, souriaient dans leurs rêves d'or.

L'intendant s'avança, franchit le corps d'un dormeur, se dirigea vers Marie et chercha autour d'elle.

Après quelques secondes d'attention, il aperçut le mouchoir qui contenait le petit bagage de la jeune fille et, toujours en évitant de faire un mouvement trop rapide ou un geste trop sec, il se baissa.

On aurait vu briller dans sa main quelque chose qu'il fourra dans le paquet, son œil s'éclaira d'une joie sinistre; il se complut un instant dans son abominable besogne et prit son temps pour la bien faire, puis, il se releva.

Si, en ce moment, un des Savoyards s'était réveillé, l'intendant eût probablement été fort en peine pour expliquer sa présence. Mais la haine qui l'animait l'avait empêché de voir quelle grosse partie il jouait.

D'ailleurs, il la gagna.

Avec une prestesse dont on n'aurait pas cru capable ce grand corps dégingandé, il reprit le chemin de la porte, enjamba silencieusement les dormeurs qui lui barraient la route et se perdit dans le corridor, sans qu'aucun des compagnons de Marie se doutât de l'œuvre ténébreuse qu'il venait d'accomplir.

Quand il revint dans sa chambre, une joie venimeuse était peinte sur sa figure maigre.

Sa bouche se contorsionna en un sourire diabolique et il se frotta longuement les mains.

— Voilà qui est fait! dit-il enfin.

Puis, comme le Commandeur ronflait aussi consciencieusement que par le passé, Laroque ne resta pas un instant à délibérer. Il se jeta tout habillé sur son lit et attendit le sommeil en disant :

— A nous deux, mademoiselle Loustalot. J'avais compté sur vous pour

faire ma fortune, et je ne veux pas avoir compté sans mon hôte, jarnibleu!

Le sommeil qu'attendait l'intendant ne vint pas tout de suite, car on a beau ne croire à rien, il y a des heures où la conscience est plus forte que tout; mais il vint enfin, et le misérable goûta le repos qui lui était si nécessaire.

Pourtant, il n'était pas endormi assez profondément pour ne pas entendre le remue-ménage que firent les Savoyards au petit jour, quand ils se levèrent pour partir.

Ce fut Jacquot qui réveilla la caravane.

— Allons, debout, vous autres, cria-t-il de sa voix rude. Voilà le soleil qui va paraître tout à l'heure.

Tout le monde entendit, mais tout le monde ne mit pas le même empressement à obéir. Il y en eut qu'on fût obligé de secouer vertement, les enfants et les filles entr'autres.

— Voyons, Gertrude, voyons.

— Et toi, Mathurin, debout.

— Comment! Quoi! faut partir! Déjà!...

— Ah! mes amis quel rêve je faisais, dit Colette en passant la courroie de sa vielle sur l'épaule.

— Jusqu'où allons-nous aujourd'hui?

— Jusqu'à Nantua.

— Est-ce que c'est loin?

— Sept lieues de pays, répondit Jacquot.

— Quand nous aurons ça dans les jambes...

Thomas s'approcha de Jacquot et lui dit à voix basse :

— Tu n'as rien vu de nouveau, rapport à l'affaire de cette nuit?

— Rien; mais il ne faut pas moisir ici.

— T'as de la méfiance?

— J'en aurai tant que cet échalas d'intendant sera à notre portée, c'est le diable.

Ceux qui eurent le plus de peine à se réveiller furent les deux petits jumeaux. Mais quand l'un ouvrit les yeux, l'autre s'étira et, dès qu'ils aperçurent le frais visage de Marie qui leur souriait, ils sourirent tous les deux ensemble, ayant les mêmes joies, comme ils éprouvaient aussi les mêmes chagrins.

Marie ne fit aucune allusion aux événements de la nuit, seulement elle adressa des remercîments à ses camarades, débarbouilla ses deux gamins, qui voulaient à toute force l'appeler maman, et se mit en route en les

tenant par la main, et ayant à ses côtés Colette, qui bavardait avec bonne humeur.

Une excellente fille que cette Colette.

Dès les premiers jours, elle avait bien deviné qu'en dehors du désespoir que Marie éprouvait à s'éloigner de sa mère, la fille de Loustalot avait un autre chagrin.

Mais elle ne voulait point provoquer de confidences.

Avec un tact qu'ont le plus souvent les êtres peu favorisés par la nature, au point de vue de la beauté, Colette se contenta de faire le possible pour égayer sa compagne, et parfois, elle y réussissait.

D'ailleurs, les leçons de vielle continuaient, et Marie, qui n'était pas plus maladroite qu'une autre, commençait à jouer le premier air des commençants :

Digo Launette
Bos te télonga ladirette.

Bien entendu, il ne pouvait pas être question de musique entre le professeur improvisé et son élève.

Colette, elle-même, n'en connaissait pas une note.

Les leçons consistaient dans l'apprentissage d'un air qu'on répétait indéfiniment jusqu'à ce que les doigts finissent par obéir aux injonctions de la volonté.

De cette façon, il ne fallut pas plus de trois jours pour que Marie put s'accompagner sur l'instrument national des Savoyards.

Aussi, Colette fut-elle enchantée.

— Mâtin ! disait-elle, j'ai point appris aussi vite, moi ; je parie qu'avant l'arrivée à Paris, c'est elle qui m'en remontrera.

Marie souriait, et l'on marchait sans trop de fatigue, l'esprit étant occupé à autre chose qu'à compter les pas.

Mais ce jour-là, on fut contraint de commencer à mendier sur la route, car les premières provisions emportées de Saint-Laurent étaient épuisées.

Il ne faudrait pas croire pourtant, que les pauvres enfants se mirent tous à tendre la main aux passants en psalmodiant des lamentations.

Non. Ils voulaient donner quelque chose en échange de la charité sollicitée.

Les petits montraient leurs marmottes et récitaient une complainte que Jacquot leur avait apprise, les jeunes filles chantaient.

Mais ceux qui avaient le plus de succès étaient Benjamin et Gabriel, à qui, pendant deux jours, après sa leçon de vielle, Marie avait enseigné une

chanson enfantine qu'ils répétaient ensemble avec des voix fort drôles et de la façon la plus amusante du monde, tant ils étaïent sérieux et convaincus.

Aussi, après avoir provoqué l'hilarité de leurs compagnons, firent-ils la joie des gens charitables que leur gentillesse décidait promptement à ouvrir leurs escarcelles.

En somme, cette journée se passa presque agréablement. Tout le monde fit la longue route sans trop de tirage et nos braves voyageurs arrivèrent à Nantua un peu plus tôt qu'ils ne l'avaient espéré.

Les choses alors se passèrent comme aux précédentes étapes, on prit des précautions pour la nuit.

— Crainte de l'intendant, disait Jacquot.

Marie ne se sépara point de ses compagnes. Elle coucha, comme les autres, sur une bonne botte de paille et, la fatigue aidant, elle y dormit comme dans le lit le plus moelleux.

Du reste, sa mère n'étant pas là pour la mijoter, pour la cajoler, la brave enfant, qui montrait beaucoup de courage, s'aperçut bientôt qu'il ne faut pas s'écouter et qu'on se trouve fort bien de briser ses membres et de vivre à la dure.

Là, comme à Saint-Julien, les émigrants avaient une auberge attitrée, dans laquelle ils passèrent la nuit sans que le moindre incident vint les troubler.

— Allons! dit Thomas, le lendemain matin, faut espérer que M. Laroque a pris le parti de nous laisser tranquilles.

— Et il fait bien, appuya Jacquot.

— Hum! faudra voir, dit Colette.

Les jumeaux étaient débarbouillés, tout le monde se préparait à partir pour rejoindre le Mâconnais, où l'on trouverait la grande route de Lyon à Paris, lorsque tout à coup, un sergent de la maréchaussée parut à la porte de l'auberge.

Jetant un coup d'œil sur la petite caravane, l'honnête, mais brutal agent de la maréchaussée poussa un :

— Ah! Ah!

Qui retentit sous la voûte où il se tenait.

— Tiens! bonjour La Ruscade, dit l'aubergiste, quel bon vent vous amène ce matin?

— Ce n'est pas un bon vent.

— Quoi donc, alors?

— Je cherche quelqu'un et quelque chose...

— Vraiment?



C'était, jarnibleu! bien la sainte nitouche qui avait fait le coup. (P. 174.)

— Oui, un voleur et un objet volé.

— Oh! oh! fit l'aubergiste pendant que les Savoyards dressaient instinctivement l'oreille.

— Et je crois, reprit le sergent, que je pourrais bien trouver mon affaire ici.

— Pas possible...

— Nous allons chercher.

L'aubergiste reprit :

— Si c'est un de ces gars que vous accusez de vol, vous devez vous tromper...

— C'est à voir!

— Ce sont tous des enfants de Savoie qui vont gagner leur pain à Paris, et jamais on n'a entendu dire que leurs devanciers avaient commis une mauvaise action sur leur route.

— Il y a commencement à tout...

— Non, non, vous vous trompez...

Jacquot, qui avait entendu la conversation, sentit bouillir son sang dans ses veines, on accusait de vol un de ses camarades ou lui-même!

Il s'avança :

— C'est-il à nous autres que vous voulez faire allusion, dit-il de sa voix rude et de son ton brutal.

— Oui, mon garçon, oui, répondit le sergent.

— Mais pour que vous soyez ici à nous menacer, il faut que quelqu'un nous ait accusés.

— Juste!

— Il faut qu'un juge vous envoie.

— Tu raisonnes très bien.

— Alors, dites un peu ce que l'on reproche à l'un de nous.

— Ça ne va pas être long. Vous avez couché, la nuit dernière, dans une auberge près de Saint-Julien?

— Oui...

— Au milieu de la nuit, il y a eu une alerte...

— Oui, qui vous a dit ça?

— Tu vois, garçon, que je suis bien informé. D'ailleurs, la maréchaussée n'ignore rien.

— Allez toujours, allez toujours dit Thomas, qui était sceptique de nature et ne craignait pas trop les sergents.

— Eh bien! là-bas, quelqu'un a volé une montre, une horloge de poche.

— Allons donc! à qui?

— A M. le Commandeur de Boisfleury, dont la sœur, Mme la duchesse de Sivry, est une des dames d'honneur de la reine et a tabouret à la cour.

— C'est le Commandeur qui nous accuse?

— Non, c'est son intendant.

En entendant ces paroles, tous les pauvres enfants de Saint-Laurent — ceux au moins qui avaient l'âge de raison — se mirent à trembler, car ils pensèrent incontinent que le misérable, âme damnée du Commandeur,

avait imaginé quelque horrible machination. Mais Jacquot reprit la parole.

— L'intendant Laroque, qui est un méchant homme comme vous pourrez l'apprendre en vous informant auprès des vassaux de Sivry, l'intendant Laroque a menti... pour nous faire arriver de la peine.

— Possible, dit La Ruscade, mais faudrait voir.

— Rien n'est plus facile.

— J'ai là, derrière moi, deux hommes qui vont entrer et nous instrumenterons ensemble.

Dans cette auberge, il n'y avait que vous et les deux personnes dont j'ai parlé plus haut. Si la montre a disparu, c'est que l'un de vous l'a prise.

— Pardieu! Il y avait aussi un valet qui a servi l'intendant et M. le Commandeur, répondit Jacquot. Il peut être coupable tout comme l'un de nous.

— Encore très bien raisonné. Quand nous vous aurons fouillés, dit La Ruscade, nous serons à temps, si nous ne trouvons rien, d'avertir le bailli de Saint-Julien, qui arrêtera le garçon d'auberge.

— En ce cas, interrompit Jacquot, qui se portait garant de ses compagnons, fouillez-nous tout de suite et que l'on commence par moi.

— Avec plaisir, mon garçon.

— Et comme vous ne trouverez rien...

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure.

— On nous laissera, je pense, continuer notre chemin.

— Probablement, fit La Ruscade, qui ne tenait pas à s'engager positivement.

Les deux subordonnés du sergent firent leur entrée sur un signe de lui et commencèrent leur besogne.

Jacquot, fouillé de fond en comble, on ne trouva rien.

— Quand je vous disais, fit-il.

— Patience! dit La Ruscade, ça n'est pas fini.

— A moi, dit Thomas.

Et l'opération fut recommencée sans plus de succès.

— L'accusation de l'Intendant lui retombera sur le nez. Je gage qu'on n'a rien volé du tout, murmura Colette.

Le sergent gardait le silence; mais il visitait, tour à tour, les petits paquets que chaque Savoyard ou Savoyarde emportait.

Tous les garçons y passèrent successivement, jusqu'aux enfants de douze ans.

La Ruscade poussa même le scrupule de ses fonctions jusqu'à fouiller les

pauvres petits jumeaux, qui n'avaient que leurs vêtements et qui, épouvantés par la mine rébarbative du soldat, se mirent à pleurer ensemble de toutes leurs forces.

— Est-il possible, dit Marie, d'imaginer que ces pauvres petits aient pu prendre l'horloge de poche de M. le marquis!

— Oh! ce n'est pas eux que je soupçonne, dit le sergent.

— Et qui donc?

— Je suppose que le voleur aurait pu cacher son larcin dans la poche des mioches et voilà tout.

Mais Benjamin ni Gabriel ne furent trouvés nantis de l'objet qu'on cherchait.

— C'est à votre tour, mesdemoiselles, dit alors La Ruscade en faisant le salut militaire.

Colette s'avança.

— Vous n'aurez pas l'insolence de nous toucher, dit-elle.

— Faites excuse, la belle enfant, répondit l'homme de la maréchaussée en tortillant sa moustache. C'est notre devoir et...

— Nous avons droit à être fouillées par des femmes, se récria la vielleuse avec énergie.

— C'est vrai, appuya Jacquot et nous demandons à être amenés devant le bailli qui décidera.

— Minute! minute! gloussa le sergent. Je me flatte que l'intervention du sexe n'est point nécessaire pour examiner les paquets que vous portez sous les bras ou suspendus à des bâtons.

— Ah! pour ça... fit Jacquot.

— Et si l'on ne trouve rien là-dedans, mes donzelles...

— Eh bien?

— Eh bien! on ira chercher Mme La Ruscade elle-même, qui opèrera les fouilles comme il faut, je vous en préviens.

— A ça nous n'avons rien à dire, fit Thomas.

— Mais dépêchez-vous tout de même, ajouta Jacquot, car nous devrions avoir déjà fait une lieue.

— Mon garçon, ce n'est pas mon métier de me dépêcher. On ne fait que de la sotte besogne en allant trop vite.

Après avoir émis cette maxime qui devrait être d'usage constant dans le siècle embelli que nous traversons, le sergent tendit le bras et saisit le paquet de Colette, car celle-ci était à sa portée.

— Ah! vous pouvez chercher, dit la jeune fille, si vous ne trouvez la montre que dans mon sac,... vous reviendrez chez le bailli bredouille.

— C'est vrai, point de traces du bijou.

— Vous ne voyez pas, dit Thomas, que M. Laroque s'est moqué de vous et du bailli...

— Oh! que non!

— Et pourquoi donc pas?

— Parce qu'il lui en cuirait.

— Allons donc! il est très protégé par le Commandeur de Sivry, et il est très puissant le Commandeur...

— Mais M. le bailli est juste, dit La Ruscade avec une certaine dignité. Il n'est pas de recommandation ou de protection qui puisse lui faire absoudre ou condamner un innocent.

— En ce cas, nous sommes tranquilles.

Le sergent continuait ses perquisitions avec un flegme imperturbable, bavardant, faisant l'éloge du bailli.

Les deux subordonnés du sous-officier opéraient de leur côté. Les fouilles allaient prendre fin. Il ne restait plus que le mouchoir de Marie à visiter. Mais elle était si charmante, son visage était si doux et ses yeux si purs que La Ruscade lui-même, fort sceptique par état, était disposé à ne rien exiger d'elle et à ne pas visiter ses hardes.

— Vous aviez peut-être raison, ce Laroque aurait eu le toupet de nous faire aller...

— A moins que la montre n'ait été volée par le valet de l'aubergiste, comme je vous l'ai dit.

— Encore. Pourtant cet intendant paraissait bien sûr de son affaire, après ça, il a une vilaine figure.

— Et une plus vilaine âme, allez, dit Colette.

— Possible! En attendant, je vas envoyer chercher Mme La Ruscade pour en finir. Lenglumé, vous m'avez entendu...

— Oui sergent!...

— Allez prévenir ma femme.

— J'allais jeter un œil sur le paquet de c'te jeunesse.

Et Lenglumé désignait Marie que cette scène intéressait et amusait depuis qu'il paraissait certain que les accusations de Laroque étaient tout à fait mensongères.

— Je m'en charge, dit le sergent.

— Et pendant que l'homme de la maréchaussée s'en allait chercher la femme du sergent, celui-ci s'approcha de Marie et lui dit :

— Voyons, ma petite.

— Il faut visiter tout le monde, répondit Marie, afin qu'il n'y ait pas de jaloux.

Et elle souriait.

— Ma parole d'honneur, grommela le soldat, on dirait une princesse et machinalement, il tendit la main pour prendre le paquet que lui tendait la jeune fille.

Sans l'ouvrir, il le tâta sommairement, prêt à le rendre à sa propriétaire, mais tout à coup il se redressa vivement.

— Tonnerre! jura-t-il.

— Quoi donc? interrogea Marie toujours souriante.

— Corbleu! reprit La Ruscade en se hâtant de défaire le nœud qui fermai le mouchoir...

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Jacquot inquiet.

— Ce qu'il y a, répondit le sergent, nous allons bien le voir, mes lapins...

La troupe entière des Savoyards s'était rapprochée anxieusement du militaire et faisait cercle autour de lui...

En voyant La Ruscade agir comme un policier qui trouve la pie au nid, la petite Loustalot n'avait pas changé de couleur.

— Qu'est-ce qu'il lui prend, pensait-elle, sans que son adorable figure de vierge reflétât la moindre inquiétude.

Mais le sergent, jurant plus fort que jamais, venait de retirer une paire de chaussons du paquet et les dépliant il plongea la main dans l'un d'eux...

— C'était, jarnibleu! bien la sainte nitouche qui avait fait le coup, s'écria-t-il.

Et il retira sa main au bout de laquelle on vit pendre la montre que le sergent tenait par la chaîne.

Colette poussa un cri de stupéfaction.

Marie pâlit comme une morte et regarda autour d'elle d'un air égaré.

— Moi! moi! une voleuse! s'écria-t-elle tout à coup avec une indignation à laquelle on ne pouvait se méprendre.

Ce fut alors, dans la troupe des Savoyards, une émotion inénarrable. Tous se sentirent atteints par l'accusation qui allait peser sur Marie. Mais chacun d'eux éprouva une impression en rapport avec son tempérament ou son caractère.

Thomas, qui était généreux, n'hésita point.

— Ce n'est pas possible, dit-il.

Mais deux ou trois filles, d'un naturel défiant ou soupçonneux, regardèrent Marie en dessous et l'une d'elles grommela :

— C'était pas la peine de tant faire sa sucrée.

Jacquot réfléchissait, Jean-Jean regardait tour à tour le sergent et la prétendue voleuse sans trop comprendre.

Quant à Colette, après le premier moment de surprise, elle s'élança auprès de l'accusée et dit :

— Il y a une infamie là-dessous.

Mais La Ruscade avait pris un air goguenard.

— Qui se serait douté que cette jeune innocente était une voleuse, dit-il.

A ces mots, Marie tressauta.

— Vous croyez que je suis capable?...

— Dame! ma belle...

— Moi! moi! reprit-elle d'une voix étranglée.

— A moins que ce ne soit votre serviteur.

— Mais on vous le dira, jamais je n'ai rien pris à personne...

— Il y a commencement à tout.

— Qu'est-ce que j'en aurais fait de cette montre.

— Mais, ma fille, ça peut se vendre, se vendre très cher, et pour des gens qui vivent d'aumônes, c'est une fameuse aubaine.

— Mais je suis innocente, je vous le jure...

— Ça, ma petite, ça ne me regarde pas, c'est l'affaire du bailli ou du sénéchal, ou du juge au criminel.

Ces paroles atterraient la caravane qui ne revenait pas de sa surprise, ni de sa stupéfaction.

— Pour le moment, reprit La Ruscade, vous allez venir avec moi, c'est le plus pressé.

— Où donc?

— Mais en prison, ma charmante.

— En prison! répétèrent tous les Savoyards consternés.

Pendant cet échange de paroles, une évolution s'était faite dans l'esprit des émigrants. Presque tous, se rappelant combien Marie les avait charmés par sa grâce, par sa bonté, par ses excellents conseils, étaient persuadés qu'elle était la plus innocente du monde, et l'idée qu'on allait la traîner en prison déchaîna chez eux une épouvantable colère.

— Mes amis, mes amis, s'écriait la pauvre enfant, vous me connaissez, dites donc à cet homme que ce ne peut être moi qui ai mis la montre dans mon paquet...

— Et qui donc, alors? demanda La Ruscade.

— Je ne sais pas... Je ne sais pas; mais je vous jure...

— Écoutez, sergent, dit Jacquot, écoutez-moi.

— Rien du tout. Je tiens ma voleuse, et...

— Sa voleuse! répétèrent les compagnons de Marie.

— Et je l'emmène.

— Je jurerais, reprit Jacquot avec sa ténacité calme qu'il y a là-dessous un vilain coup de l'intendant...

— A l'autre, à présent...

— Oui, si vous saviez ce qui est arrivé à Saint-Julien et avant...

— Possible, mais ce n'est point mon affaire.

— Mais la justice...

— Ce n'est pas moi qui la rends. C'est le bailli.

— Écoutez-moi, monsieur, reprit Colette, je vais vous expliquer...

— Encore une fois, ça ne me regarde pas, on m'a dénoncé l'un de vous, comme ayant détourné une montre. J'ai cherché le coupable, je l'ai trouvé. Et maintenant, en route...

La Ruscade, sur ces mots, s'approcha de Marie qu'il prit par le poignet, mais les cinq solides gars de Savoie, qui la nuit d'avant, avaient si vertement bâtonné Laroque, étaient encore munis de leurs gourdins.

Ils se massèrent autour de Jacquot dont la main serrait son bâton avec une énergie froide.

— Laissez-la, sergent, cria Thomas.

— Elle est innocente!...

— Monsieur, monsieur, je vous en supplie, disait Marie en joignant les mains avec un accent déchirant...

— Vous avez la montre, reprit Jacquot...

— Et puis après? demanda La Ruscade.

— Rendez-la à M. le marquis et que ce soit fini.

— Ah! tu crois que les choses vont de la sorte, mon garçon, mais prends garde, prenez garde tous, on peut vous arrêter comme complices.

Les Savoyards entouraient La Ruscade et allaient, dans leur colère, se porter à quelque extrémité. Celui-ci vit que les choses se gâtaient. Soit prudence, soit raison, il voulut éviter une collision.

— Un instant, mes enfants, ne nous emportons pas. Il pourrait vous en cuire... et pour longtemps.

— Vous ne l'emmènerez point en prison, dit Thomas avec violence.

Et il alla se placer résolument aux côtés de la jeune fille.

— Vous avez tort, jeune homme, reprit sentencieusement le sergent. Moi, je n'exécute qu'une consigne, il faut me laisser remplir mon métier, si vous vous permettez de vouloir faire les malins, voici mon subordonné Maguiche qui va m'aider à vous mettre à la raison.

— Oh! oh!

— Sans compter que je vois revenir Lenglumé avec Mme La Ruscade,



Entre, dit rudement Nérodias. (P. 184.)

dont la présence est à présent inutile; nous sommes tous les trois bien armés. En quatre coups de sabre, vous seriez en déroute.

Les Savoyards furent refroidis par ces paroles pleines de bon sens contre lesquelles il n'y avait rien à dire.

— Tandis que si vous êtes raisonnables, vous viendrez témoigner en faveur de la camarade, et peut-être que M. le bailli vous donnera raison.

Il parlait d'or, le sergent. Néanmoins, quand il reprit Marie par le

poignet, les Savoyards poussèrent des cris de désespoir, il y eut un instant de tumulte. Benjamin et Gabriel s'étaient suspendus des deux mains à la robe de Marie et faisaient retentir l'air de leurs gémissements les plus aigus. La scène était déchirante, une bête féroce eut été attendrie.

On peut se faire une idée de la terreur sous l'empire de laquelle était Marie en songeant à ce qu'une pauvre petite paysanne de Savoie devait éprouver, à cette époque, au seul mot de maréchaussée ou de justice criminelle.

La malheureuse enfant ne savait ce qui l'attendait. Dans ce temps-là, on pendait encore des gens pour un simple vol, surtout s'il avait été commis sur une grande route.

Or, c'était le cas ou à peu près.

Et puis, si la torture avait été abolie, un vingtième de la nation à peine le savait.

Marie se vit donc tout de suite perdue, martyrisée, exécutée, et elle en conçut une épouvante que put à peine adoucir la certitude où elle se trouvait d'être absolument innocente.

Il n'est donc pas étonnant que, d'instinct, la jolie chevrière de Saint-Laurent se mit à résister. Et comme les deux jumeaux faisaient un bruit du diable en pleurant, La Ruscade se vit forcé d'employer les moyens violents qui, du reste, en ce temps-là, étaient généralement de mise.

Il plaça Marie entre ses deux subordonnés qui tirèrent leur sabre, et lui-même ayant dégainé, distribua quelques lourdes taloches à Benjamin et à Gabriel pour les faire lâcher. On n'avait pas alors de ces tendresses infinies pour l'enfance dont on voit, de nos jours, tant d'exemples consolants.

Il fallut arracher les enfants à Marie qui s'était baissée pour les embrasser avec désespoir.

Mais enfin, force resta aux autorités. La malheureuse fut entraînée sans rémission. Et, au moment où elle vit que toute résistance était inutile, elle laissa échapper, au milieu de ses sanglots, deux cris déchirants.

— Maman! maman!

Et presque aussitôt, elle ajouta, tout bas :

— André!

Hélas! si la pauvre Madeleine avait su quel cruel danger sa fille courait en ce moment, elle en serait morte certainement de douleur et d'angoisse.

Et André!

Que n'était-il là pour la protéger! Comment n'avait-il pas pensé à la

suivre, à veiller sur elle, au moins secrètement, et à écarter d'elle tous les périls d'un voyage qui avait si mal commencé et qui paraissait interrompu pour Marie d'une façon si cruelle, si épouvantable!

Mais André n'avait pas donné signe de vie et ne devait pas intervenir.

La prisonnière et ceux qui la conduisaient en prison traversèrent la ville entière, escortés par la caravane de Savoyards, Jacquot en tête, qui voulait avoir audience du bailli pour lui expliquer l'affaire et se porter garant de l'innocence de Marie.

Ils étaient convaincus qu'il y avait, là-dessous, quelque infamie de l'intendant, et ils étaient tous tombés d'accord pour affirmer que Marie était victime d'une vengeance de Laroque.

Malheureusement, et comme pour assombrir encore la destinée, le bailli venait de partir pour un pays voisin et ne serait de retour que le lendemain.

— Qui le remplace? demanda Jacquot.

— M. Biboche, son greffier.

— Eh bien! nous voulons le voir.

— Attendez-moi là, dit La Ruscade qui, malgré sa nature brutale, avait fini par s'intéresser à ces gens si tenaces et si résolus à obtenir justice.

Le greffier Biboche, tout fier d'avoir à exercer, en l'absence de son maître, un peu d'autorité, consentit à donner audience aux Savoyards.

Et il fallait voir de quel ton Biboche disait *audience*.

On introduisit donc Marie, Jacquot et deux ou trois autres auprès du greffier que La Ruscade n'eût pas à mettre au courant, puisque c'était Biboche lui-même qui signait, quelques heures auparavant, l'ordre d'arrestation.

Mais tout espoir d'obtenir un semblant de justice s'envola dès que le sous-ordre du bailli eut pris la parole.

— Vous voilà, vagabonds, dit-il...

— Monsieur le bailli, voulut articuler Jacquot.

— Taisez-vous!

— Mais...

— Croyez-vous que je ne sache pas de quoi il s'agit? Où est le voleur?

— Le voleur est une voleuse, dit La Ruscade, et la voici.

— Comment! c'est vous, petite misérable, qui n'avez pas craint de dépouiller un noble seigneur de son horloge de poche?...

Marie, indignée, se révolta, malgré la terreur qui la dominait...

— Non, monsieur, dit-elle, je n'ai rien pris à personne.

Puis elle fondit en larmes.

— Ah! tu nies, petite brigande, à ton aise. Nous verrons si tu auras toujours ce front...

Jacquot essaya de reprendre la parole et voulut raconter ce qui s'était passé depuis le départ de Saint-Laurent, afin de pouvoir expliquer après, comment on pouvait soupçonner l'intendant de vengeance.

Mais Biboche qui, d'ailleurs, avait été circonvenu par Laroque, prit les choses de très haut.

— Quels ragots me contez-vous là! Voilà quelque chose de bien invraisemblable, un grand seigneur et son majordome vont renouveler l'histoire de Joseph pour se venger d'une petite fille. La Ruscade, fourrez-moi cette effrontée en prison, et plutôt deux fois qu'une.

Il y eut un murmure parmi les Savoyards.

— On se révolte! s'écria le greffier scandalisé...

Jacquot, pénétré de ses fonctions de chef de la caravane, eut encore le courage d'intervenir.

— Si on met Marie en prison, dit-il, nous voulons tous y aller avec elle pour attendre le retour de M. le bailli.

— Ah! oui, dit Biboche qui prenait un rare plaisir à abuser de cette autorité qu'il exerçait comme par hasard, ah! c'est comme ça. Eh bien! voici ce que j'ordonne, moi: La Ruscade, vous allez conduire cette fille au cachot; après quoi, vous monterez à cheval avec vos subordonnés et vous me conduirez toute cette canaille, à coups de plat de sabre, plus de deux lieues au delà de Nantua.

Le sergent fit un signe d'acquiescement et se retourna vers les Savoyards en leur disant :

— Vous avez entendu.

... Par ainsi, continua La Ruscade, par file à gauche, et en route.

Depuis une minute, Jacquot et ses compagnons étaient plus calmes. Ils échangeaient entre eux des signes d'intelligence. Si bien qu'ils ne résistèrent plus aux volontés du greffier et se disposèrent à partir.

Ce fut alors que Marie, désespérée, se crut au comble du malheur, en se voyant abandonnée.

— Quoi! dit-elle, vous allez me laisser.

— Il le faut bien, répondit Jacquot.

— Mais vous savez bien que je ne suis pas coupable.

Le greffier souriait dédaigneusement.

— Nous la connaissons cette chanson.

— Vous savez bien, reprit Marie, que M. Laroque a imaginé ça pour me perdre et pour se venger.

— Patience! patience! dit Thomas à voix basse.

Mais Marie n'entendit pas.

— Et je vais aller mourir en prison, je serai déshonorée si personne ne vient me défendre. Jacquot! ma mère et M. le curé m'ont recommandée à toi, et c'est ainsi que tu me défends.

Jacquot ne répondit point.

Marie fondait en larmes abondantes, adressant ses prières à tous ses camarades et ne trouvant plus, chez eux, que résignation aux ordres du terrible greffier.

Et, à travers ses sanglots, elle appelait toujours sa mère et se disait que, si André avait été là, il ne l'aurait pas abandonnée, lui, à ses persécuteurs.

Mais de semblables scènes ne peuvent durer indéfiniment. Le greffier éprouvait le désir d'aller à ses affaires, et La Ruscade aurait volontiers mangé un morceau. Se tournant pour la dernière fois vers les Savoyards :

— En route! en route! leur dit-il, ou gare les plats de sabre jusqu'à deux lieues au delà de Nantua.

Les Savoyards se retournèrent lentement et commencèrent à s'en aller, mais les uns et les autres essayaient de faire comprendre à Marie, par des clignements d'yeux ou des mouvements mystérieux, qu'ils ne l'abandonnaient pas tout à fait.

Mais elle ne les voyait pas, ces signes et ces clignements d'yeux, c'est pourquoi elle tombait, peu à peu, dans un abattement profond. Il se faisait autour d'elle comme une nuit dans laquelle elle se sentait perdue à jamais.

Que pouvait-elle devenir, en effet, toute seule, livrée à ses ennemis dont elle sentait le travail mystérieux se faire à ses côtés, devant, derrière et au-dessus d'elle.

Une toile d'araignée se tissait dans laquelle la pauvre enfant devait être enveloppée. Elle se sentait ainsi, non seulement dans la main de Laroque, mais encore dans la main du Commandeur, et, à l'idée que cet homme, maintenant abhorré, serait le maître de sa destinée, elle frissonnait en se demandant si, après mille souffrances, elle ne succomberait pas.

Pendant que ces pensées lui traversaient le cerveau et la rendaient plus triste encore, ses camarades s'en allaient un à un.

Gabriel et Benjamin, qui décidément ne voulaient pas la quitter, avaient recommencé une scène de larmes et de cris.

— Sont-ils enragés, ces gamins-là, dit La Ruscade qui essayait de s'en débarrasser sans trop de rudesse, car lui aussi avait deux petits garçons du même âge.

Mais, malgré tout, il fallut en venir aux moyens énergiques, et l'on obligea

Thomas et Jean-Jean à en emporter un chacun, tandis que Marie, les yeux et le visage inondés de larmes, leur tendait les bras et leur adressait des supplications.

Peu à peu, tous quittèrent l'espèce de prétoire où le greffier venait de trôner et de rendre ses arrêts.

La pauvre petite Savoyarde resta seule avec ses bourreaux.

— Allons, en prison, à c't'heure, dit le sergent.

— Monsieur, monsieur, reprit Marie en sanglotant, je n'ai rien fait, vous vous trompez. Écrivez à M. le curé de Saint-Laurent, il vous répondra que je suis incapable...

— Sufficit, ma belle, dit La Ruscade.

— Par pitié!...

— Je n'y puis rien, viens en prison.

Marie eut un mouvement de révolte et tordit ses bras pour les faire lâcher par le brutal soldat.

Mais que pouvait-elle faire, la pauvrette, dans sa faiblesse et dans son isolement.

— Ma charmante, dit le sergent, tu vas te faire faire des bleus, et voilà tout, ce n'est donc pas la peine.

— Lâches!

— C'est ça, des injures.

— Lâches!

— Je m'y attendais, c'est l'ordre ordinaire du programme. On nie d'abord, on pleure, on sanglote ensuite, on insulte la maréchaussée pour finir, et l'on va dormir sur la paille de la prison.

La Ruscade entraîna Marie sans plus de façon, lui fit traverser trois ou quatre cours et un jardin attenant au baillage.

Bien entendu, elle fit résistance, mais pas longtemps, et quand elle arriva devant la prison, elle était plus morte que vive.

La Ruscade appela le geôlier.

— Ohé! maître geôlier, voici une pratique. Ouvrez votre huis, que je vous la confie.

— J'y vais, répondit une voix de basse profonde à moitié enrouée et sur un accent cruel.

Au bout de quelques minutes, Marie entendit qu'on mettait bruyamment une clef dans la serrure de la porte. Le pène joua par deux fois avec des grincements effroyables. La malheureuse tremblait de tous ses membres.

A la fin du dix-huitième siècle, les prisons n'avaient point cet air innocemment bourgeois qu'on leur a donné depuis.

Tout y était rébarbatif et fait pour frapper l'imagination.

Les portes, énormes, ornées d'innombrables clous à larges têtes, réunissaient toutes les conditions désagréables pour justifier le proverbe bien connu.

On ne les ouvrait, comme celle de Nantua, qu'à grand renfort de ferrailles et de lamentables grincements.

Et quand elles étaient ouvertes, c'était pis encore.

On apercevait des geôliers hideux, généralement ornés de barbes hirsutes, larges d'épaules, avec des bras puissants, et possesseurs de physionomies à effrayer même les voleurs de grands chemins.

Le geôlier de Nantua ne faisait point exception à la règle générale, on ne pouvait en désirer de plus affreux.

Tout petit, mais énorme de corps, il portait, sur des épaules incommensurables, une tête bizarre qui tenait le milieu entre celle d'un oiseau et celle d'un ours.

Grand nez, tout petits yeux sous un front bas, menton aigu et bouche en coup de sabre, tels étaient les agréments physiques de maître Nérodias.

En apercevant Marie, le vilain petit homme fit claquer sa langue en se donnant des airs d'amateur.

— Peste, sergent, voilà une jolie criminelle ! dit-il de sa voix enrouée.

— Oui, fit La Ruscade sans trop d'enthousiasme, vous allez me coffrer ça comme il faut...

— Une geôle d'honneur !...

— Je ne pense pas, mais, en tout cas, mâtez vos passions, Nérodias, il y a du grand seigneur dans l'affaire.

— Un grand seigneur connu ? interrogea le geôlier qui tenait sans doute à savoir ce qu'il devait prendre de la recommandation dont le sergent venait de le régaler.

— Tout-puissant à la cour. Le frère de la marquise de Sivry.

— Pour lors, je vas provisoirement la fourrer avec les autres, là-bas, dans le grand cabanon.

— Ça, Nérodias, ce n'est point mon affaire. Signez-moi mon papier comme quoi vous avez reçu la donzelle et que je m'en aille vite déjeuner, car ils m'ont pris toute ma matinée, ceux-là, avec leur affaire embrouillée de montre, d'intendant et de commandeur.

Nérodias signa ce que voulut La Ruscade, prit Marie, plus morte que vive, et quand le sergent fut parti, lui demanda :

— Comment t'appelles-tu?

— Marie Loustalot, répondit d'une voix tremblante la pauvre prisonnière.

— Ton âge?

— Dix-sept ans.

— Ta profession, mendiante et voleuse. C'est bon. Viens avec moi, on va te loger dans un beau coin.

Et la saisissant au poignet, comme avait fait La Ruscade, sans même avoir l'air de s'apercevoir qu'elle pleurait toutes les larmes de son corps, Nérodias la fit brutalement marcher à son côté.

Il portait une ceinture à laquelle étaient suspendues une douzaine de clefs.

Cette prison, dans laquelle Marie se voyait ainsi seule et sans défense aux mains d'êtres ignobles, était un ancien château-fort qu'on avait accommodé à sa destination pénitentiaire en le divisant en corridors lugubres et en cachots plus ou moins spacieux.

Nérodias faisait marcher sa captive à travers des couloirs humides et lugubres. Des voûtes tombait un froid glacial, même dans cette saison qui était la plus chaude de l'année.

Marie marchait atterrée, se demandant ce qu'elle allait devenir dans cette sombre forteresse.

Enfin, le geôlier s'arrêta brusquement, découvrit l'œil d'une lanterne sourde à la lueur de laquelle il chercha, dans son trousseau, une clef plus grande que les autres, ce qui n'était pas peu dire, car elles étaient toutes de dimensions colossales.

— Ah! voilà, dit-il.

Et il plongea sa clef dans une vaste serrure qui se mit à geindre comme avait fait celle de la première porte.

La poigne de Nérodias était solide. En un tour de main ce fut fait. Le lourd battant glissa sur ces gonds. Une bouffée d'air humide, froid, nauséabond, chargé de vingt odeurs pestilentielles vint frapper la figure de Marie.

— Entre, dit rudement Nérodias.

Marie ne bougea pas, immobilisée qu'elle était par l'épouvante et par l'angoisse.

— Eh ben! tu n'as pas entendu.

Avant que la jeune fille eut répondu, il se passa quelque chose d'effroyable. Sur le seuil du cachot obscur que le geôlier venait d'ouvrir se dressa une forme indécise et sinistre...

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux, toi, la Marnade, gronda Nérodias sur un ton furieux.

Mais la Marnade, puisque c'était son nom; ne tint aucun compte de l'injonction.



Sur cette paille, trois êtres humains... (P. 187.)

Elle resta là, sous la lumière de la lanterne sourde, offrant le plus lamentable spectacle du monde.

Hâve, étique, transparente pour ainsi dire, vêtue d'une loque sordide qui lui couvrait à peine le ventre et les cuisses, cette malheureuse, qui pourrissait là, qui sait depuis combien de temps, n'avait plus figure humaine.

Seuls, de grands yeux bleuâtres avaient conservé quelque chose

d'intelligent à sa face ravagée. Mais la bouche était crispée; le nez tordu indiquait un commencement de déviation de la face, signe certain d'un abrutissement cérébral arrivé à son plus haut degré d'intensité.

Marie, à cet aspect, eut froid dans le dos. Elle eut l'intuition que ce qui l'attendait dans ce cachot, c'était le sort de cette malheureuse. On allait l'y oublier et, ni les siens, ni sa mère, ni le curé, ni André ne sauraient ce qu'elle était devenue.

Mais elle n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps à cette horrible chose.

De sa main immonde le geôlier la saisit par le bras et la poussant avec une sorte de férocité.

— Entreras-tu? dit-il.

La pauvre Marie, lancée en avant, poussa un cri de désespoir et d'horreur.

Elle avait été jetée sur la hideuse prisonnière dont le contact fit à Marie le même effet que celui d'un reptile...

Comme elle se retournait pour fuir cette épouvantable promiscuité, elle se heurta au bois de la porte refermée violemment et dont la serrure retentit des doubles tours que lui donna Nérodias.

Elle était enfermée avec des êtres qui la remplissait de terreur.

Il lui sembla qu'elle allait devenir folle.

Sans vouloir se rendre compte de son impuissance, elle frappa de son poing fermé contre la porte, elle frappa furieusement, avec rage, poussant des cris aigus et appelant :

— André! ma mère! ma mère!...

Mais, ni sa mère, ni André n'étaient là, et ses cris restèrent étouffés sous ces voûtes implacables. Et la malheureuse tombant à genoux, se mit à sangloter, invoquant Dieu.

Ses larmes la soulagèrent un peu. Et comme, au bout du compte, il fallait bien qu'elle en vint à envisager sa situation un peu plus froidement, quand elle eut bien pleuré, la pauvre fille regarda autour d'elle.

D'abord ses yeux ne distinguèrent rien. C'est à peine, en effet, si la lumière pénétrait dans cette cave par une lucarne grillée prenant jour sur une cour déjà obscure.

Mais peu à peu, pourtant, ses yeux s'habituèrent à l'obscurité et elle finit par se rendre compte de l'horreur au sein de laquelle elle se trouvait.

Des murs qui suintaient l'humidité, un sol presque meuble que l'eau des murailles convertissait en boue et là-dessus quatre ou cinq bottes de paille pourrie qui servaient de lit...

Il ne faut pas trop s'étonner.

La philanthropie, qui de nos jours a fait de nos prisonniers des êtres plus heureux que certains travailleurs deshérités, la philanthropie n'avait pas encore apporté son appoint de réformes à la civilisation et les prisons étaient des cloaques, de même que les geôliers étaient presque des bourreaux.

Sur cette paille, trois êtres humains, y compris la Marnade, attendaient la liberté, sans l'espérer. Tous les trois étaient aussi repoussants et, à l'idée qu'après un séjour de quelques semaines, dans ce réduit, elle serait semblable à ces spectres, Marie poussa un gémissement et tomba évanouie sur la paille infecte.

X

Laroque, on le pense, était aux anges.

Pour la première fois depuis qu'il s'était mêlé de faire les affaires du Commandeur, quelque chose réussissait enfin.

Tout marchait à son gré. Il se vengeait de Marie et pensait satisfaire M. de Boisfleury, qui, du reste, attendait avec impatience le résultat des machinations que son valet ne lui avait pas encore révélées.

Comme on a pu s'en douter en voyant l'arrestation de Marie, le Commandeur et Laroque étaient arrivés à Nantua bien avant les Savoyards.

— Eh bien! mons Laroque, dit M. de Boisfleury en descendant de cheval.

— Eh bien! monseigneur.

— Nous voici à Nantua.

— Oui.

— C'est ici que votre imagination va se donner carrière.

— Oui, monseigneur...

— Eh bien! parlez. Quel est votre fameux plan.

— Je ne puis encore le dire à monseigneur.

— Palsambleu! vous êtes bien plein de mystères.

— Les Savoyards ne sont pas arrivés, dit Laroque.

— C'est probable.

— Ils ne seront même ici que la nuit tombée.

— Ensuite...

— Et je ne puis rien s'ils ne sont pas à Nantua comme nous. D'ailleurs, que monseigneur veuille bien se rappeler...

— Quoi donc?

— Qu'il m'a donné jusqu'à demain pour le satisfaire.

— C'est vrai.

— Demain matin, dès les premières heures, je serai probablement en mesure d'éclairer complètement monseigneur et je pense qu'il sera content de moi.

Le Commandeur sourit.

— Soit donc, maître Laroque, nous verrons demain matin, et vous conviendrez que je suis un gentilhomme de bonne composition et un amoureux d'admirable patience.

L'intendant et son maître étaient descendus, on le suppose bien, dans le meilleur hôtel de la ville. On avait mis pour eux tout sens dessus dessous et depuis leur arrivée, la cuisine retentissait des cris de l'hôtelière qui gourmandait tout son monde en préparant le souper de M. de Boisfleury.

— A propos, dit le Commandeur, à quelle heure, demain matin, aurez-vous la bonté, maître Laroque, de m'éclairer sur votre plan et sur ses résultats.

— Je pense, monseigneur, qu'à neuf heures, au plus tard, je pourrai parler sans inconvénient.

— C'est bien tard.

— Et maintenant, Laroque, vois si le souper doit tarder longtemps encore.

Laroque obéit.

Après une absence de quelques minutes, il revint dans la salle où l'attendait le Commandeur et dit :

— Monseigneur est servi.

L'hôtesse avait mis les petits plats dans les grands. De ses profondes armoires elle avait tiré du linge odorant et d'une blancheur irréprochable, une argenterie brillante jetait des rayons sous les feux des chandelles nombreuses. Dans une soupière de faïence, de celles dont nos amateurs d'antiquités sont aujourd'hui si friands, fumait un potage au gibier dont l'odeur eut réveillé un mort.

Quand M. de Boisfleury entra dans la salle à manger et vit cette ordonnance :

— Tudieu! dit-il, voilà qui ferait naître un excellent appétit si l'on n'était déjà quelque peu affamé.

Et il se mit à table, mangea comme un homme dont la conscience ne saurait troubler les digestions, trouva la chère aimable, le vin bon et le gîte suffisant.

Puis, comme il l'avait annoncé, alla se coucher sans retard en disant à Laroque :

— A demain, monsieur l'intendant.

— A demain, monseigneur.

— Et nous verrons le résultat de vos talents.

— Je m'en flatte, monseigneur.

Laroque, sur ce mot, se rendit dans la chambre qu'on lui avait préparée et ne s'amusa point à songer.

Son siège était fait. Il s'endormit donc en quelques minutes, rêva comme il put et se réveilla, selon son habitude au soleil levant.

Ce fut alors qu'il se rendit chez le bailli, comme il l'avait projeté depuis la veille. Celui-ci était absent, on le sait, mais le valet du magistrat l'adressa au greffier.

— Je suis, dit Laroque à ce dernier, l'intendant de Mme la marquise de Sivry.

— Soyez le bienvenu, répondit respectueusement le greffier.

— Et je viens déposer une plainte...

— Au civil ou au criminel?

— Au criminel.

— Ah! fort bien. Contre qui?

— Contre une troupe de Savoyards qui se rend à Paris à pied et qui a dû coucher cette nuit à Nantua.

-- Quel est le méfait que vous leur reprochez.

— En compagnie de M. le Commandeur de Boisfleury,... dit Laroque.

Le greffier s'inclina, grimaçant un sourire.

— J'ai passé la nuit dernière, continua l'intendant, dans une auberge près de Saint-Julien.

— Ensuite.

— M. le Commandeur était porteur d'une horloge de poche à laquelle il tenait beaucoup.

— Et on la lui a volée?

— Justement.

— Qui donc?

— Je n'en sais rien. Les Savoyards sont nombreux, garçons et filles. Je suppose que c'est l'un d'eux.

— Et vous dites qu'ils ont couché à Nantua.

— Oui, monsieur le greffier.

— Savez-vous dans quelle auberge?

— Probablement au *Cheval blanc*, à la porte de la ville.

— Parbleu! dit le greffier déjà enchanté de faire l'important. Je me charge du reste. Revenez dans deux ou trois heures.

Laroque salua et se retira avec force compliments. On sait ce qui était arrivé ensuite. Le greffier envoya chercher La Ruscade, le chargea de se rendre au *Cheval blanc* et d'appréhender au corps le voleur.

Nous savons ce qui arriva et comment Marie fut conduite en prison. Vers huit heures et demie, l'intendant revint auprès du greffier.

— Nous avons la coupable, lui dit aussitôt celui-ci.

— Ah! vraiment.

— Oui. C'est une jeune fille, très jolie, ma foi, une nommée Marie Loustalot qui a fait le coup.

— Elle avoue? demanda Laroque...

— Non. Mais on nie toujours dans ce cas-là.

— Je n'en suis pas surpris.

— Voilà l'horloge de poche, ajouta le greffier.

Laroque naïvement tendit la main, mais le greffier éloignant le bijou de l'intendant lui dit d'un air scandalisé :

— Que faites-vous?

— Je reprends le bien de M. le Commandeur.

— Mais vous ne le pouvez pas. Il faut que cette montre reste au greffe comme pièce à conviction. C'est le corps même du délit. Il sera nécessaire de le montrer aux juges.

— Et quand me la rendra-t-on?

— Ah! je n'en sais rien.

Laroque retourna vivement à l'hôtellerie où il avait hâte de mettre le Commandeur au courant de ses hauts faits.

M. de Boisfleury venait de se lever.

Laroque pénétra chez lui avec la mine triomphante d'un homme que l'on va couvrir de remerciements et dont la fortune est faite.

— Ah! vous voilà, lui dit le Commandeur.

— Oui, monseigneur.

— Et vous avez réussi?

— Complètement, monseigneur.

— Tant mieux, mais je craignais encore un accroc au bonheur que vous m'aviez promis, tant vous tardiez à venir.

— Monseigneur, il 'est pas neuf heures.

— C'est vrai.

— Je suis dans la limite des délais convenus.

— En effet, mais j'espère que vous allez me dire, en quelques mots, de quelle façon vous vous y êtes pris.

— Je suis à la disposition de monseigneur, fit Laroque sur un ton de fausse modestie.

— Parlez donc; où est Marie?

Le Commandeur s'attendait à voir, pour toute réponse, Laroque sortir de sa chambre, le laisser seul quelques secondes et reparaître tenant par la main la jeune fille tant désirée.

Mais non.

L'intendant prit un air extrêmement entendu, se permit même de sourire et dit, en homme sûr de produire sur M. de Boisfleury un effet extraordinaire :

— Marie est en prison, dit-il.

Laroque ne s'était pas trompé. L'effet de sa réponse fut considérable, immense, excessif.

Le Commandeur tomba de son haut.

— En prison!... répéta-t-il abasourdi.

— Oui, monseigneur, fit l'intendant dont la figure exprimait un incommensurable contentement. Il avait l'air de dire :

— Vous ne vous attendiez pas à celle-là. Mais vous allez voir si, pour le coup, je n'ai pas dépassé les plus étonnantes inventions des plus habiles et des plus dévoués serviteurs.

Le Commandeur était stupéfait. Il resta froid.

— Voyons! dit-il.

— Eh bien! monseigneur, je vais vous dire comment j'ai agi.

— Je vous écoute.

Laroque alors, avec une visible satisfaction, raconta ce qu'il avait imaginé; comment, à l'auberge de Saint-Julien, il s'était glissé au milieu des Savoyards endormis et, avec quelle dextérité, dont il était très fier, il était parvenu à glisser la montre du Commandeur dans le paquet de Marie.

— Ma montre! dit le Commandeur en portant instinctivement la main à son gousset.

En effet, je ne l'ai plus.

Laroque acheva son récit, et quand il l'eut terminé, il se posa devant M. de Boisfleury avec l'attitude d'un homme qui attend les félicitations les plus extravagantes.

— Et dans quel but avez-vous fait cela?

— Dans quel but? demanda Laroque.

Et l'intendant regarda son maître de l'œil d'un homme supérieur que consterne le peu de perspicacité de son interlocuteur.

— Oui, fit le Commandeur.

— Mais pour vous donner l'occasion de faire délivrer Marie.

— Ah!

— Et pour que la petite, dans l'espoir de reconquérir sa liberté, ne puisse refuser quoi que ce soit à son heureux sauveur.

— Mais, pour qu'on la mette en liberté, monsieur Laroque, il faut apprendre au juge de quelle infamie vous vous êtes rendu coupable.

— Une infâmie!...

— Cela n'a pas d'autre nom monsieur!... Et vous avez eu le front de mêler mon nom à cette odieuse accusation?

— Mais, monseigneur...

— Ah! brisons-là, s'il vous plaît. Il se peut que je ne sois pas très scrupuleux sur les moyens à mettre en œuvre pour gagner l'affection ou les faveurs d'une femme. Je suis même allé fort loin dans cet ordre d'idées-là.

— C'est pour ça, monseigneur...

— Mais, faire ténébreusement et lâchement jeter une enfant innocente en prison!... La livrer à des juges qui n'ont pas l'habitude de plaisanter et l'exposer à être condamnée et marquée au fer rouge par la main du bourreau,... ce serait là l'action d'un homme indigne et sans honneur.

— Mais, monseigneur, quel est le juge qui condamnerait cette fille, si vous vous intéressez à elle.

— Il peut s'en trouver un, monsieur!

— Vraiment, fit Laroque stupéfait à son tour.

— D'ailleurs, pour qu'on ne la condamne point, il faut dire la vérité.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit cyniquement Laroque, si monseigneur veut me couvrir de sa protection.

— Je ne le veux pas... Il ferait beau voir M. de Boisfleury, commandeur de l'ordre de Malte, excuser un acte abominable et s'interposer entre un malfaiteur tel que vous et la justice.

Laroque avait perdu toute son assurance. Il restait là, immobile, les lèvres tremblantes et les yeux baissés, pensant probablement que les grands seigneurs étaient bien difficiles à servir et encore plus difficiles à contenter.

Le Commandeur reprit :

— Je ne veux être pour rien dans cette honte, maître fourbe, et vous risquez fort d'aller remplacer la petite Marie dans son cachot.

A ces mots, l'intendant se mit à trembler.

— Mais, monseigneur, balbutia-t-il, c'est pour vous être agréable, c'est en croyant exécuter vos ordres, que j'ai agi de la sorte.



Pour la protéger, nous sommes là. (P. 199.)

XI

Le Commandeur resta silencieux un moment. Il réfléchissait. Les paroles que venait de prononcer Laroque contenaient peut-être, à l'insu de l'intendant, une menace. Pour se défendre, le pleutre n'hésiterait pas à

raconter ce qui s'était passé à Saint-Laurent et à Saint-Julien, et alors, M. de Boisfleury serait en vilaine posture auprès du magistrat.

— Je ne suis pas votre dupe, dit-il.

— Monseigneur!

— Vous avez voulu faire payer à cette jeune fille la volée de bois vert dont on vous a régalé là-bas.

— Qui peut vous faire croire?

— Et vous avez ourdi une vengeance de laquais.

Laroque frémissant n'ouvrait plus la bouche.

Il y eut un instant de silence.

— Je ne sais qui me tient, maître drôle, de vous châtier comme il faut. Je me contente de vous chasser...

— Monseigneur me chasse! s'écria Laroque.

— Partez sur l'heure; retournez à Sivry au plus vite. Le hasard veut que je sois l'ami du sénéchal de ce pays, et si je m'écoutais, je vous ferais coffrer sans miséricorde.

— Monseigneur!...

— Partez! vous dis-je... Si, dans dix minutes vous êtes encore ici, je ne répondrai de rien.

Laroque, convaincu que décidément il n'était pas né pour exercer, auprès des grands seigneurs la profession de Mercure galant, courba l'échine et tourna les talons sans mot dire.

Quelques minutes après, le Commandeur le vit qui menait son cheval par la bride et, tout déconfit, s'apprêtait à y monter. Mais M. de Boisfleury lui cria :

— Qui te permet, maroufle, de prendre ce cheval? Ramène-le à l'écurie. Il servira de monture au valet qui doit m'accompagner et que je saurai bien trouver d'ici ce soir.

Laroque obéit passivement.

Une minute après, l'intendant, navré, sortait pédestrement de la cour de l'hôtellerie, le cœur ulcéré, la tête remplie de haine et songeant à se venger encore.

Mais, cette fois, le drôle englobait dans sa rage haineuse, le Commandeur et Marie, et tous les Savoyards du monde.

Une fois hors de l'auberge, il lui fallait prendre un parti. Après tout, quoique ce fût le Commandeur qui se montrât constamment le maître à Sivry, Laroque était l'intendant de la marquise, de la marquise seulement. Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'aller reprendre son poste. Mais il y avait loin, et quelque intendant qu'il fût, ses ressources ne lui permettaient

point de voyager en chaise de poste, le seul mode de locomotion connu dans ces pays, en dehors des chevaux et autres quadrupèdes.

Mais Laroque avait, heureusement, dans sa poche, la bourse que lui avait donnée M. de Boisfleury.

Il loua une mule au plus juste prix, s'installa sur son dos le plus commodément possible, en meunier, et reprit le chemin de Saint-Laurent en bâtissant dans sa tête les projets de vengeance les plus monstrueux.

Pendant deux ou trois heures il voyagea sans incident. Mais vers midi, il vit venir à lui une troupe de cavaliers qu'enveloppait un nuage de poussière.

— Encore des grands seigneurs! murmura-t-il avec amertume. Où vont encore ceux-là?

Et, prudemment, il se rangea sur le bord de la route.

La cavalcade passa près de lui. Elle était, d'ailleurs, moins nombreuse qu'il ne l'avait cru, et se composait d'un jeune homme de condition que suivaient quatre valets montés.

Laroque, quand ils passèrent devant lui, leva les yeux.

Monsieur le marquis! s'écria-t-il.

— Monsieur Laroque! s'exclama un valet.

Le jeune marquis, que nous avons entrevu le jour du départ des Savoyards, paraissait fort pressé. Néanmoins, il retint brusquement sa monture et venant à Laroque :

— Comment vous trouvez-vous dans cet équipage? lui demanda-t-il avec une certaine rudesse.

— Monseigneur!...

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à mon oncle?

— Non, monseigneur. Mais M. le Commandeur m'a ordonné de retourner au château.

— Où l'avez-vous laissé?

— A Nantua.

— Avons-nous longtemps à courir avant d'y arriver?

— Du train dont vous marchez, monseigneur, vous y serez dans une heure et demie.

Le marquis ouvrit la bouche pour faire une autre question, hésita un moment, poussant sa monture.

— Monseigneur va loin? demanda l'intendant.

— A Paris.

— Bon voyage à Monseigneur.

Et les cavaliers repartirent à grande allure. En arrivant à Nantua, l'un des valets qui accompagnait le marquis se détacha et alla, sans doute,

prendre quelques renseignements, car il s'aboucha successivement avec cinq ou six personnes, puis il revint informer son maître de ce qu'on lui avait dit.

— Ils sont repartis? demanda le jeune homme.

— Oui, monseigneur.

— En ce cas, brûlons Nantua et allons jusqu'au prochain relai.

Pendant ce temps le Commandeur s'était mis en mesure de faire mettre Marie en liberté.

Fort heureusement, se dit-il, je connais M. de Courtaz qui est le sénéchal du comté et il est homme à comprendre ce que je vais lui raconter. Si je m'adressais directement au bailli, les choses n'iraient point aussi facilement.

Sur ces paroles, M. de Boisfleury, sortit de l'hôtellerie et s'en alla chez le sénéchal.

Chemin faisant, il songeait à l'aventure et, peu à peu, ses idées se modifiaient.

Il s'applaudissait fort d'avoir traité de bonne sorte ce misérable Laroque, mais après avoir donné satisfaction aux généreux sentiments de sa noble race, il sentit les coupables instincts de l'ancien roué se réveiller en lui.

L'action dont ce drôle s'est rendu coupable est certainement indigne, se dit-il; mais après tout, ce qui est fait est fait. La ruse imaginée par ce faquin ne manque pas d'habileté et... je serais un grand sot de n'en pas profiter.

Ce sera chose facile — La petite gémit, en ce moment, sous les verroux — Elle sera certainement pleine de reconnaissance pour celui qui *brisera ses fers*. J'arrive, je suis son libérateur et, une fois hors de prison, la voilà seule, toute seule, bien loin de sa famille, loin de ses compagnons de voyage, partis de Nantua depuis longtemps. Je deviens, tout naturellement, son appui, son guide, son protecteur et... tranchons le mot : son heureux amant!...

M. de Boisfleury arrivait, en ce moment, à la porte du sénéchal.

Dès qu'il se fût nommé, on l'introduisit.

Ce furent, entre M. de Courtaz et le Commandeur, des embrassades et des témoignages d'amitié sans fin.

M. de Boisfleury exposa le but de sa visite et raconta carrément comment les choses s'étaient passées, puis il demanda la mise en liberté de la jeune fille.

— Rien de plus facile, dit le sénéchal, qui fit mander un soldat de la maréchaussée et lui dit :

— Tu vas te rendre, en compagnie de M. le Commandeur de Boisfleury, à la prison du Baillage, voici l'ordre de mettre en liberté une jeune fille qui a été incarcérée ce matin et qui se nomme?...

— Marie Loustalot, dit le Commandeur.

Le sénéchal écrivit le nom et scella sa missive.

— Tu as compris, dit-il au soldat.

— Parfaitement, monsieur le sénéchal.

. . . .

L'évanouissement de Marie avait duré plus d'une heure, quand elle reprit ses esprits, elle trouva la Marnade accroupie à ses côtés qui pleurait.

— Il n'y a de pitié pour moi que dans les cœurs des malheureux, dit-elle lentement.

Et ses regards se tournant de tous côtés elle examina le cachot où elle était plongée.

Cette vue lui parut si horrible, qu'elle ferma brusquement les yeux et retomba dans ses sanglots.

Et comme la Marnade, dont le cerveau n'était pas sain, se mit à chantonner entre ses dents, Marie se souvint tout à coup de la chanson de sa mère Madeleine.

Travaille bien... fais ta prière,
La prière donne du cœur.
Et quelquefois pense à ta mère!...

La pauvre enfant eut un remords.

Au milieu de toutes ses aventures elle n'avait point assez reporté son esprit vers le Créateur, elle ne s'était pas assez souvenue de la bénédiction de sa mère.

Les conseils du curé lui revinrent aussi à la pensée. Elle se dressa lentement sur ses genoux, joignit pieusement les mains, leva des yeux résignés vers la voûte de sa prison et fit une prière.

Puis revenant à sa mère, elle récita tout du long les paroles que lui chantait la pauvre Madeleine quatre jours auparavant, et, comme malgré elle, Marie se mit à répéter le refrain.

Va, mon enfant, adieu!
A la grâce de Dieu!

Ce souvenir lui avait rafraîchi l'âme et elle se résignait déjà pendant qu'un rayon d'espérance brillait dans sa nuit.

A la grâce de Dieu!...

Presqu'au même instant des pas lourds martelèrent le sol dans les couloirs sombres de la prison...

— On vient, murmura la Marnade d'une voix qui sonnait faux comme celle des gens qui ont perdu l'habitude de parler à leurs semblables.

Marie eut un sursaut...

Elle écoutait avidement. Un bruit de clefs remuées retentit comme une musique à son oreille.

— C'est encore ici, reprit la Marnade que son long séjour en prison avait habituée à deviner ces choses-là.

Elle ne se trompait point.

— Oh! mon Dieu, dit Marie, palpitante d'espoir.

La clef fut introduite bruyamment dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Le geôlier se montra sur le seuil avec sa lanterne. Il n'était pas seul. Deux personnes l'accompagnaient, un soldat et un autre homme habillé en seigneur...

— Marie Loustalot! cria le guichetier en essayant d'adoucir sa voix en faveur d'une personne qui avait des protecteurs.

— Me voilà! répondit la pauvre fille.

— Vous pouvez vous en aller, petite, reprit le gardien.

— Oh! merci! fit Marie avec l'accent de la plus touchante et de la plus profonde reconnaissance.

La Marnade parut dans l'embrasure de la porte.

— Et moi! dit-elle.

— Allons, houst! rentre vite, toi, vilain oiseau, dit le geôlier.

Marie eut le cœur serré par cette brutale réponse, mais elle avait trop peur de rester dans ce cloaque pour attendre plus longtemps. Elle s'élança hors du cachot et se serait mise à courir si l'obscurité qui régnait ne l'eut empêchée de savoir par où il fallait passer pour sortir.

Force lui fut donc d'attendre. Et elle revint vers la liberté en compagnie de ceux qui accompagnaient le guichetier et dont elle n'avait pu voir la figure.

Ce fut donc au grand jour seulement qu'elle reconnût le Commandeur dont la vue la remplit d'épouvante.

La pauvre enfant, sachant bien que les malheurs dont elle était accablée lui venaient de cet homme, comprit qu'elle allait se trouver dans sa main.

Néanmoins, le Commandeur ne lui adressa pas la parole avant qu'elle fût dans la rue.

Mais alors il s'approcha d'elle et, avec la plus parfaite bonne grâce, il lui dit :

— Mademoiselle, je vous prie de croire que je ne suis pour rien dans ce qui vous est arrivé.

Marie fit un mouvement de tête qui signifiait combien peu elle avait de confiance en ces paroles.

— Vous avez été la victime d'un drôle que j'ai châtié et chassé.

— Je vous remercie, monseigneur, dit Marie.

— Ne me remerciez pas. Je n'ai fait que mon devoir, mais croyez bien que si je ne vous avais pas aimée aussi passionnément que je le fais, je ne me serais pas si fort inquiété de vous.

Ils marchaient côte à côte. Marie n'osait pas lever les yeux. Le Commandeur reprit :

— Oui, mon enfant, vous m'avez inspiré un amour véritable et qui ne s'éteindra jamais dans mon cœur.

Marie resta muette.

— Je suis trop bon gentilhomme, reprit M. de Boisfleury, pour vous rendre un service avec l'espoir que vous le paierez par une affection que je voudrais sincère. Mais vous conviendrez bien que pour vous avoir arrachée de cet endroit maudit, je mérite une récompense.

Marie continuait de garder le silence.

— Vous ne répondez pas. Je vous fais donc bien peur.

— Non... monseigneur.

— Il faut d'abord, chère Marie, pour vous remettre des tristes émotions que vous venez de subir, que vous vous rendiez avec moi à mon hôtellerie où vous trouverez de quoi vous réconforter.

Cette fois, Marie eut la force de parler.

— Je vous remercie, monseigneur, mais je n'ai besoin de rien.

— Quoi! vous me haïssez au point de refuser ce que vous accepteriez de tout autre.

— Je ne vous hais point, monseigneur... mais maintenant que me voilà libre, il ne me reste plus qu'à continuer mon voyage.

— Seule! y songez-vous? non, chère petite Marie, non, je ne permettrai pas que vous affrontiez les dangers d'une aussi longue route, sans appui, sans défenseur, et pour vous protéger...

— Pour la protéger, nous sommes là, dit une voix énergique qui se fit tout à coup entendre derrière Marie.

Le Commandeur se retourna vivement.

— Quel est ce drôle! dit-il.

— Moi, monseigneur, je suis Thomas... Thomas Blairot, pour vous servir, et voici Jacquot qui est le chef de la troupe des enfants de la Savoie dont Marie fait partie.

Jacquot s'avança.

— Et nous sommes très reconnaissants à monseigneur de toutes ses bontés. C'est bien heureux, tout de même, que monseigneur se soit trouvé à Nantua, car sans lui, le bon Dieu sait ce qui serait arrivé à notre jeune camarade.

Marie se sentait ivre de joie en retrouvant ses amis.

Quant au Commandeur, il ne riait plus. Ces marauds se moquaient évidemment de lui et il ne pouvait leur faire expier leur insolence.

Les autres continuaient :

— Marie n'a plus besoin de personne, nous sommes là pour la défendre.

— Quatre gaillards solides, dit Jacquot, qui ne la quitteront qu'en arrivant à Paris, et quand Marie Loustalot ira se mettre sous la protection de l'ami de notre curé qui lui a donné une lettre de recommandation.

— C'est à merveille, dit le Commandeur tout déconfit,... mais je vous croyais partis.

— Oui, monsieur le marquis, nous étions partis, mais nous sommes revenus par un autre chemin et nous attendions la délivrance de Marie. Nous comptions sur la justice du Roi.

— Et sur la généreuse intervention de monseigneur, dit Jacquot avec ironie.

— Ah! vous pensiez?...

— Nous pensions, ajouta Jacquot d'un air narquois, qu'un gentilhomme aussi généreux que monseigneur, ne laisserait pas dans la peine une aussi jolie fille, et nous attendions la sortie de prison de Marie.

Le Commandeur était au comble de la rage.

— Décidément, pensait-il, je suis un sot de courir les chemins à la poursuite de cette petite paysanne. Ce n'est pas ainsi qu'il fallait procéder.

Puis, s'adressant aux Savoyards.

— C'est bien, mes amis, continuez votre voyage et souvenez-vous que je serai toujours prêt à vous rendre service.

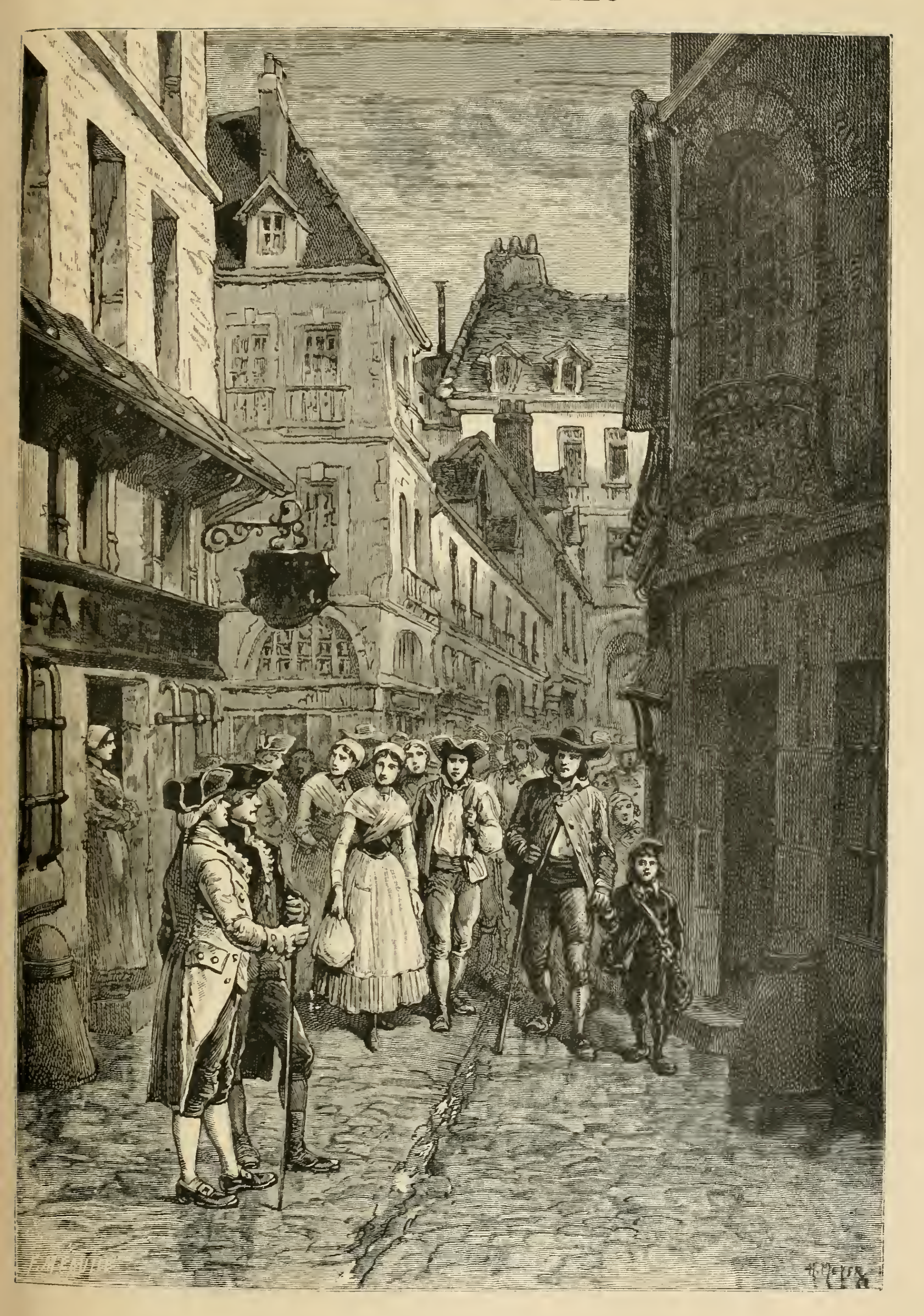
Puis il pivota sur ses talons et s'en alla, pendant que les Savoyards riaient sous cape et quittaient définitivement, cette fois, la ville de Nantua.

Revenu à l'hôtellerie, le Commandeur s'enquit d'un valet pour l'accompagner.

— Retournons à Sivry, se dit-il, dans un mois je serai à Paris. C'est là que je retrouverai Marie.

Pour cela, il me suffira de la faire rechercher par les gens de M. le lieutenant de police.

Au revoir donc, ma belle, nous verrons qui gagnera la dernière partie.



Les bons Savoyards écarquillaient leurs yeux. (P. 207.)

TROISIÈME PARTIE

LES ENFANTS MARTYRS

I

Après les inquiétudes et les péripéties au milieu desquelles le commencement du voyage avait eu lieu, la petite caravane poursuivait sa route sans incidents nouveaux.

Le tempérament robuste des enfants de la Savoie triomphait de la fatigue, et les plus jeunes eux-mêmes résistaient à la longueur de cette marche vers la capitale. Ils couchaient toujours sur la paille et mangeaient le pain de l'aumône.

Mais les contrées qu'ils traversaient n'étaient plus des pays pauvres, et la curiosité, aussi bien que la pitié, leur venaient en aide assez pour subvenir à leurs premiers besoins.

Les uns montraient et faisaient danser « la marmotte en vie », en s'accompagnant du même refrain qu'ils chantent encore de nos jours; d'autres dansaient eux-mêmes; d'autres, enfin, exécutaient des airs du pays sur la vielle, instrument qui était encore à la mode à cette époque, et dont certaines dames de distinction elles-mêmes jouaient dans les salons élégants.

Quelques dons en nature, et quelques liards récoltés dans la rue ou jetés par les fenêtres payaient les frais du voyage, et avec le peu qu'ils recevaient ainsi, ils faisaient encore un meilleur ordinaire que celui dont ils avaient vécu dans leur misérable pays. Jacquot était toujours le grand directeur de la troupe, et c'est grâce à sa prévoyance et à son activité que le voyage s'était accompli dans des conditions aussi bonnes. Ils étaient arrivés à Melun, et avec l'étape qu'ils comptaient faire avant le coucher du soleil, c'est le lendemain même qu'ils devaient entrer à Paris.

Marie commençait à être lasse de cette marche prolongée, non que sa

santé fut délicate, et qu'avec sa taille un peu frêle, elle ne se sentît de force à résister à la fatigue, mais elle avait, au fond de l'âme, un souvenir qui l'attristait, et qu'elle n'essayait même pas de chasser, parce qu'il lui était aussi cher que la vie.

— André! André! se répétait-elle à tout instant, sommes-nous perdus l'un pour l'autre?

Et l'espérance qu'elle avait eue de le voir un jour apparaître, s'évanouissait à mesure que la distance creusait un abîme plus large entre elle et le bien-aimé.

Quelle déception! quelle douleur pour l'âme de la pauvre enfant!

Lui avoir donné son cœur, et ne pas savoir quand elle le reverrait! ne le revoir peut-être jamais!

C'est cette obsession constante qui tourmentait ses jours et ses nuits, et il fallait toute l'énergie de sa jeunesse pour supporter à la fois cette peine du cœur et cette fatigue physique.

Elle était, d'ailleurs, toujours bien traitée par ses compagnons de voyage. Bonne et aimable pour tous, ils n'avaient pu se défendre d'être affectueux et dévoués pour elle.

Colette, entre autres, n'avait cessé de lui donner des témoignages de sympathie. Elle lui avait appris tous les airs de vielle qu'elle savait, et ne se montrait nullement jalouse de voir son élève qui, avec de meilleures dispositions naturelles sans doute, les exécutait maintenant mieux qu'elle-même.

Plus le terme du voyage approchait, et plus elle se montrait prévenante pour Marie. Certes, ce n'était pas une mauvaise nature, mais il entrait dans sa manière d'être autant de calcul que d'affection.

Elle n'était point belle, la pauvre Colette, et son bon sens lui disait qu'avec ses charmes et sa beauté, Marie avait bien des avantages sur elle pour se tirer d'affaires, et qu'une sorte d'association pour faire fortune ne pourrait que lui être profitable, puisque l'apport de l'une valait bien mieux que celui de l'autre.

Marie avait été fort satisfaite de trouver en Colette une compagne de voyage aussi bonne. Mais aux propositions qu'elle finit par lui faire, elle répondit qu'elle ne voulait point s'engager à mener une vie commune qui pourrait devenir un fardeau pour l'une ou pour l'autre, et qu'il valait mieux, pour toutes deux, garder leur indépendance.

Était-ce de la défiance qu'elle ressentait pour sa compatriote? Pas précisément. Seulement, dans le cours du voyage, Colette avait trop insisté. la voyant souvent préoccupée, pour lui arracher un secret qui n'appartenait pas à elle seule, et ses obsessions l'avaient parfois contrariée.

Elle eut, d'ailleurs, tout le temps du voyage, un dérivatif à la tendresse native qui emplissait son cœur; elle s'était prise d'une affection chaque jour plus grande pour les deux petits jumeaux qui l'aimaient maintenant comme s'ils eussent été ses enfants, et qu'elle avait, en effet, soignés comme une mère vigilante.

— Vous vous attachez trop à cette marmaille, lui disait de temps en temps Colette; ce sera une grosse charge pour vous, si vous ne les abandonnez pas à Paris.

— Et pourquoi cela? les pauvres petits! répondait Marie.

Cela lui sembla méchant de penser ainsi. Décidément, elles ne pourraient s'entendre assez, elle et Colette, pour vivre ensemble.

Et quand elle voyait les petits sourire et la regarder de leurs yeux clairs et joyeux :

— Chers petits, leur disait-elle, ce n'est pas moi qui vais vous abandonner sur le pavé de la grande ville et ne plus m'occuper de vous.

A Melun, un homme que personne n'avait ni vu ni connu, vint causer avec eux; de fil en aiguille, il leur dit qu'il se rendait à Paris et leur demanda de faire route ensemble.

Il avait payé à boire aux hommes, et s'était montré bon garçon. Le chemin était à tout le monde. Que demandait-il, après tout? De ne pas voyager seul et de pouvoir causer en route.

Le lendemain on devait être rendu à Paris. Jacquot lui-même accéda à sa demande, et le prévint qu'ils allaient se mettre en route dans quelques instants.

Garigou, c'était le nom de cet homme, Garigou, tout en marchant, causait avec les uns et avec les autres et s'enquérait des dispositions et des projets de chacun.

On lui demanda de quel pays il était.

— Eh! je suis Auvergnat, fouchtra, répondit-il.

— Alors vous êtes comme nous, vous avez quitté votre pays pour venir gagner votre pain dans la capitale?

— Eh! nenni point. Il y a longtemps déjà que j'y suis venu à Paris pour la première fois, et je ne fais qu'y retourner.

— Ah! vous connaissez Paris?

— Je crois ben que je la connais cette fameuse ville, à preuve que j'y ai un garni que je loue d'ordinaire à de braves gens comme vous autres,... à des enfants de l'Auvergne ou de la Savoie, quand ils arrivent à Paris et en attendant qu'ils s'y débrouillent.

— C'est donc facile d'y gagner sa vie?

— Ah! dame! ça dépend.

A ce sujet s'engagea une conversation interminable.

Disons, d'abord, que ce n'était pas le hasard qui avait amené Garigou à Melun. Il y était venu, comme chaque année, à pareille époque, pour les besoins de l'odieuse industrie qu'il exerçait et dont nous expliquerons plus tard la nature.

— Voyez-vous, mes petits, dit-il à ceux qui l'interrogeaient, à Paris on peut aisément faire fortune.

— Ah! s'exclamèrent avec joie tous les Savoisiens.

— Et plus aisément encore y crever de faim. Tout dépend des commencements

— Des commencements? dit Jacquot étonné.

— Oui, mon gars, et je peux me vanter d'avoir épargné la misère à plus d'un.

— Vous?... et comment cela?

— Voilà. — Ceux qui viennent comme vous autres à Paris, pour la première fois, n'ont en arrivant ni sou ni maille, ni abri. Que faire pour manger du pain et louer un petit coin de logement? Tendre la main, demander la charité et une fois dans la mendicité, impossible d'en sortir. Les quelques sous qu'on récolte suffisent à peine pour la misérable dépense de la journée. On est forcé de recommencer le lendemain et ça continue toujours comme ça, sans amélioration pour le présent et sans espoir pour l'avenir. Mais quand on a la chance de rencontrer un brave homme comme le papa Garigou qui vous loge et qui vous nourrit sans rien demander jusqu'à ce qu'on se trouve sur la bonne route et en veine de se tirer d'affaire, on est sauvé, mes enfants, et rien n'empêche qu'on s'en retourne un jour au pays avec un bon petit magot.

— Et c'est par bonté d'âme que vous faites tout ça? dit Jacquot d'un air où perçait un peu d'incrédulité.

— Par pure bonté d'âme, répondit Garigou avec aplomb.

« On m'a aidé dans mes commencements, j'ai pas mal prospéré et j'aide les autres à mon tour.

« Du reste, vous pourrez en juger, mes petits agneaux, car, si vous le voulez, je vous prends tous chez moi!...

Puis se ravisant tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil oblique sur la physionomie énergique et les formes athlétiques de Jacquot :

— Quand je dis *tous*, ajouta-t-il, je vais un peu trop loin. Il ne reste de place, dans mon garni, que pour cinq ou six d'entre vous, tout au plus, et comme c'est les plus faibles que j'aime à protéger, je choisis les plus jeunes.

Les enfants d'abord et une ou deux filles... puis, désignant Marie :

— Vous, si vous voulez, dit-il.

— J'accepte, dit Marie, ça serait un trop grand chagrin pour moi de me séparer des deux petits jumeaux : Gabriel et Benjamin.

— Affaire entendue, répondit Garigou qui se montra fort satisfait.

Ils arrivèrent le lendemain à Paris quelques instants après midi.

Les bons Savoyards écarquillaient leurs yeux, s'attendant à trouver merveilleuse cette ville dont ils avaient si souvent entendu parler dans leur pays et qui était dans leur imagination si éblouissante de richesses et de merveilles.

Comme ils entraient par un faubourg qui était loin d'être luxueux, l'aspect des masures qu'ils voyaient leur produisit une énorme déception :

— Mais, disaient-ils, c'est plus laid que toutes les villes que nous avons traversées.

— Oh! répondait Garigou, vous n'avez point tout vu. Mais si vous croyiez qu'il n'y a que des palais, vous en rabattrez joliment.

L'heure vient de se séparer. Jacquot leur dit :

— Nous voilà rendus, mes amis, et nous avons fait bon voyage. C'est à chacun de nous à se débrouiller et il faut maintenant nous quitter.

« Allons, les enfants de la Savoie, nous n'avons plus qu'à nous embrasser et à nous dire adieu.

« Quand nous nous retrouverons, nous parlerons du pays, et si quelqu'un de nous tombe dans la misère ou la maladie, rappelons-nous qu'il faut s'entr'aider. Adieu! les amis, adieu!

Ils s'embrassèrent sans ressentir une grande émotion. Le sentiment qui dominait dans leur esprit, c'était comme un ahurissement de se trouver dans un nouveau milieu et de plonger dans l'inconnu.

Après s'être renseignés près de Garigou, ils se divisèrent et partirent dans des directions différentes.

Pauvres gens! qu'allaient-ils devenir?

Toujours à la grâce de Dieu!

— C'est vrai que nous sommes arrivés? disaient les petits jumeaux, auxquels il ne venait pas à l'esprit qu'ils pouvaient quitter désormais Marie.

— Oui, mes mignons, leur répondait-elle.

— Ah! quel bonheur! nous allons pouvoir nous reposer demain, et ne plus marcher tout le long du jour.

Tout en parlant ainsi, ils suivaient Garigou.

— Il y en a encore pour une heure à marcher, leur disait-il, mais quand on vient de Savoie, une heure de plus ou de moins...

Décidément, les rues qu'ils traversaient n'étaient pas belles, et quand

ils furent rendus, c'est dans une ruelle affreuse, devant une abominable masure que Garigou, s'étant arrêté, leur dit :

— C'est ici.

Certes, la chaumière qu'habitaient les parents de Marie, à Saint-Laurent, n'était pas un palais, mais l'immonde taudis, malpropre et délabré, dans lequel elle venait d'entrer, lui produisit une impression de dégoût.

C'était donc là qu'elle allait vivre! et il n'y a qu'un instant, elle acceptait ce triste séjour avec reconnaissance.

Ce que Garigou appelait son garni se composait de trois mansardes, dont il avait abattu les cloisons de refend et qui formaient une sorte de long corridor éclairé par trois lucarnes taillées dans les toits et appelées tabatières.

Sur le sol de cette chambre, grossièrement carrelée, étaient étendues huit ou dix paillasses, au milieu desquelles se trouvait une grande table maculée de taches de graisse et de suif de chandelle.

Sur cette table s'étalaient deux grands plats en poterie de terre, quelques assiettes en faïence, des cuillères en étain noirci, des gobelets en fer-blanc et une grande terrine servant de soupière; quatre ou cinq chaises boiteuses et des ficelles tendues d'un bout du corridor à l'autre, pour étendre les vêtements et tenir lieu d'armoires complétaient ce que Garigou appelait son garni.

Un sentiment de tristesse envahit Marie, et les petits jumeaux la suivaient des yeux avec une mine effarée.

— Eh! quoi, ces enfants qui avaient vécu dans leurs montagnes avec de l'air plein leurs poumons, de la lumière plein les yeux, le ciel sur leur tête, et au milieu du plus grandiose et du plus merveilleux spectacle que puisse offrir la nature, on les enfouissait vivants dans ce trou délétère, dans ce réduit ténébreux, et c'est là désormais qu'il fallait vivre, là qu'il fallait passer des nuits et des jours presque aussi sombres.

La pauvre Marie avait le cœur gros et ne put retenir quelques larmes.

— Qu'est-ce que vous avez, la belle? lui demanda Garigou.

Cette question embarrassa fort la pauvre enfant.

Elle n'osait pas se plaindre.

— Rien, répondit-elle.

— Ça n'a jamais servi à grand chose de pleurer. Dans ce pays il faut, plus que partout ailleurs, prendre son courage à deux mains.

Pauvre Marie!

Garigou annonça qu'il allait sortir, mais qu'il ne rentrerait pas tard dans la soirée. Il était environ six heures du soir.

— Vous avez encore quelques provisions, dit-il à Marie, et je crois que



Il en était venu à frapper les enfants. (P. 214.)

vous ne manquez de rien pour aujourd'hui. Nous aviserons demain. Vous devez être fatiguée et vous pourrez vous reposer.

Bonsoir, les enfants !

Marie se demanda alors ce qu'elle allait devenir.

Certes, elle ne resterait pas dans cette maison; mais, où aller? que faire?

Elle se souvint de la lettre que lui avait remise le curé de Saint-

Laurent et dont elle n'avait pas parlé à Garigou, car elle ne pouvait avoir confiance dans cet homme sans le connaître davantage.

Le curé avait plusieurs fois répété que c'était à un vieil ami qu'il l'adressait et qu'elle pouvait compter sur cette recommandation.

Cet ecclésiastique lui trouverait sans doute une place ou quelque occupation.

Elle irait le voir dès le lendemain et elle quitterait, au plus tôt, cet horrible taudis.

Elle fit manger les petits enfants, et leur souriait à travers ses larmes.

— Pauvres mignons, leur disait-elle, tant que j'aurai un morceau de pain je le partagerai avec vous.

Puis, la nuit étant venue, elle les coucha. Elle prit bien de la peine à les arranger, car elle ne put trouver, dans cette chambre nue, que quelques misérables haillons.

— Par bonheur, pensait-elle, nous sommes dans la belle saison.

Les deux enfants s'endormirent en souriant, heureux de savoir que Marie était là.

— Les pauvres petits! disait-elle en les regardant, j'ai bien des chagrins qui me viennent des autres, eux n'ont pour moi que des sourires et des caresses.

« Ce n'est pas celle à qui on a déjà fait tant de mal qui vous en fera jamais.

Puis elle s'endormit elle-même, et quand Garigou rentra, il put contempler ses nouveaux locataires qui ne s'apercevant, ni les uns ni les autres de sa présence, étaient partis pour cet autre monde dont la porte est fermée aux chagrins et aux soucis.

— L'acquisition n'est pas mauvaise, se dit-il; une jolie fille sans expérience, et des marmots intéressants, ce sera d'une exploitation facile et ça me produira de bons revenus.

« Dormez bien, mes petits anges, les petits anges au père Garigou.

Ces réflexions de l'Auvergnat laissent à penser entre quelles mains étaient tombés ces pauvres petits Savoyards.

C'était pour exploiter leur misère et leur inexpérience qu'il les avait soi-disant recueillis, et nous verrons avec quelle cruauté il exécuta les projets qu'il avait formés sur eux.

Marie, au réveil, s'occupa des petits orphelins, les soigna, les débarbouilla, et leur prodigua ses trésors de tendresse, comme si elle eut été leur propre mère.

Garigou suivait tous ses mouvements avec intérêt. Il fallait bien qu'il

connût le caractère de ceux qu'il voulait exploiter et qu'il étudiât ses sujets.

— Peste, la belle enfant, dit-il, si vous les dorlotez comme ça, ils auront de la peine à se faire au dur métier qui les attend.

— Que voulez-vous donc que fassent ces pauvres petits êtres? à quoi les destinez-vous?

— Nous sommes encore en été et pendant cette saison, ils demanderont leur pain à la charité des passants. Une fois l'hiver venu, ce sera autre chose.

« Je me charge, d'ici là, de leur apprendre un métier qui sera d'un bon rapport.

— Quel métier?

— Celui de ramoneur.

« Ils sont petits, fluets, ils se glisseront aisément dans les tuyaux de cheminées.

— Et si ce métier ne leur convient pas?

— Ils le feront tout de même, s'il ne veulent pas crever de faim, dit en s'oubliant Garigou dont le visage avait pris, tout à coup, une expression de dureté féroce.

Mais se ravisant aussitôt, Garigou reprit son air doucereux.

Il leur offrit pour déjeuner de l'eau, du pain et un morceau de fromage.

— Vous voyez, leur dit-il, je vous fais l'avance du loyer et de la nourriture; vous me rembourserez tout ça plus tard... et à bon prix, grommela-t-il entre ses dents.

« Mais comme si vous ne rapportiez rien au papa Garigou, il faudrait du temps pour vous acquitter envers lui, pensez à ne pas vous endormir, la belle enfant, et ne tardez pas à vous choisir un gagne-pain.

— Je m'en occuperai, répondit Marie.

— Quand cela?

— Dès aujourd'hui.

Et après le repas, elle sortit en effet.

Ce qu'elle voulait, c'était courir la ville au plus tôt, pour découvrir l'adresse qui était sur la lettre que lui avait remise le curé de Saint-Laurent.

Ce ne fut pas une chose facile.

Le nombre des gens auxquels elle s'adressa fut considérable.

Rabrouée par les uns, plaisantée par les autres, elle subissait, sans sourciller, la mauvaise humeur ou les plaisanteries de tout le monde, et s'adressait à de nouveaux venus pour se renseigner.

Elle avait pris ce Garigou en horreur. Elle avait cru comprendre que cet Auvergnat était un misérable, et ses pressentiments ne la trompaient pas. La perspective de retourner dans le taudis, avec cet homme, l'effrayait et elle voulait à tout prix se retirer de ses mains, elle et les pauvres petits qu'elle aimait de plus en plus.

Enfin, après des démarches de toute sorte et une course de plusieurs heures, elle finit par découvrir la maison indiquée.

Elle frappa et se fit ouvrir.

— M. le chanoine Bénédict? demanda-t-elle.

On la regarda avec stupéfaction.

Et comme elle insistait :

— Mais voilà deux mois que le chanoine est mort, lui répondit-on.

Cela lui semblait invraisemblable. Elle se fit répéter la terrible nouvelle.

Hélas! c'était la vérité.

Elle s'éloigna, le désespoir dans l'âme

— Ah! mon Dieu! se disait-elle, que je suis malheureuse!

« Que vais-je devenir?

« Retourner chez cet homme, c'est épouvantable.

« Mais ces pauvres enfants! je n'aurai jamais le cœur de les abandonner. Il les laisserait mourir de misère!

Elle avait couru toute la journée. Que faire?

Elle retrouva, non sans peine, le chemin de cet enfer qui lui servait de gîte, et ne cessa de verser des larmes jusqu'au moment où elle fût arrivée.

— Eh bien! lui dit Garigou, dès qu'il l'aperçut. La recette a-t-elle été bonne?

— Non, dit-elle, on ne m'a rien donné.

— Allons! allons! la belle enfant, ne vous désolez pas. Je vais vous dire comment il faut vous y prendre une autre fois, et vous ne rentrerez plus bredouille.

... D'abord, comment se fait-il que vous n'ayez pas de viell

« Vous savez en jouer, puisque je vous ai entendue, l'autre jour, jouer sur l'instrument de Colette.

« Qu'est-ce que vous avez fait du vôtre?

— Je n'en ai jamais eu, et c'est seulement pendant le voyage que j'ai appris tous les airs que savait Colette.

— C'est cher une machine comme ça, et pourtant il vous en faut une.

— Je crois que cela vaudrait mieux que d'aller mendier.

— Eh bien! nous allons faire une affaire? je vous fournirai une vielle, et nous partagerons la recette.

Il ne vous restera plus à régler, sur votre part, que votre loyer, votre nourriture, et aussi à me rembourser, à tant par jour, le prix que j'aurai payé l'instrument.

Marie conclut, après réflexion, qu'elle était réduite ou à mendier, ou à accepter cette proposition.

Elle l'accepta.

— Ça va être bien cher, répétait Garigou.

En sa qualité d'Auvergnat, il connaissait toutes les boutiques de bric-à-brac de la capitale, et savait dans quel endroit il devait trouver son affaire.

Il eut une vielle, en effet, dès le lendemain matin. La boutique appartenait précisément à un autre Auvergnat, à un compatriote à lui, Garigou.

Le marché s'entama, et chacun défendit ses intérêts avec la ténacité particulière à cette race.

Cela dura longtemps avant de conclure, et ce qui s'échangea de charabias et de fouchtras fut inimaginable.

Enfin Garigou fit son dernier prix et comme le marchand ne voulait pas céder, il se décida, comme dernier argument, à faire semblant de partir.

L'autre alors le rappela. Ce n'était pas une marchandise facile à placer. Il faisait d'ailleurs un joli bénéfice. Garigou emporta la vielle.

— Allons, se dit le brocanteur, lorsque Garigou fut parti, en voilà encore un de roulé. J'aurais pu la lui laisser presque à moitié prix.

— Pas malin, pour un Auvergnat! disait Garigou en s'en allant. Il n'a pas compris que quand on achète une pareille machine à moudre du son, c'est qu'il vous la faut, et que je l'aurais payée au moins le double.

Il revint et montra l'acquisition à sa locataire.

Marie se mit tout de suite à l'essayer. Elle marchait à merveille; les sons valaient bien mieux que ceux de la vielle à Colette, et la qualité de cet instrument, dont elle ne se sépara plus, contribua aux succès qu'elle obtint plus tard et qui lui valurent, dans la suite, une grande célébrité.

— Au moins, se dit-elle, je pourrai peut-être gagner un peu d'argent, d'abord ce qu'il faut pour payer ce Garigou et pouvoir, ensuite, quitter sa maison et emmener mes petits chérubins.

Après avoir mangé, elle se mit courageusement en route, pendant que les petits, stylés par Garigou, se dirigeaient d'un autre côté avec force recommandations.

— Revenez avec des sous, concluait Garigou, ou le fouet en rentrant.

Marie courut la ville, s'arrêtant dans les cours et autres endroits qui lui semblaient favorables à sa petite industrie. Mais souvent les seuls résultats qu'elle obtînt, consistèrent en quolibets qu'elle reçût, d'ailleurs, sans rien dire.

— Avec une si bonne vielle, comment, disait-elle, se peut-il faire qu'on ne gagne pas un peu d'argent?

Elle ne rentra pourtant pas sans avoir récolté quelques sous et Garigou, bien qu'il fût médiocrement satisfait, ne se montra pas pourtant désespéré.

Les petits revinrent et rapportèrent aussi un peu plus que la veille. Ils craignaient d'être grondés ou battus et, sous leur masque noirci par Garigou, laissaient lire sur leur visage une grande anxiété.

L'Auvergnat se fit remettre tout l'argent; c'était un pli qu'il fallait prendre, une habitude qu'il fallait faire contracter tout de suite à ceux qu'il voulait exploiter.

— Tout cela ne fait pas grand chose, et en retenant ma part dans l'association, il ne reste presque rien pour votre nourriture, votre logement, et rien pour l'acquisition de la vielle.

Faut vous arranger pour revenir, le soir, les poches mieux garnies, car je ne veux pas être dupe, et faire, en pure perte, les sacrifices et les avances que je fais pour vous.

Marie ne répondait rien. Elle ne pouvait pas, pourtant, contraindre le public à lui jeter de l'argent.

Les jours suivants la recette n'augmenta guère et le mécontentement de Garigou grandissait de jour en jour. Il en était venu à frapper les enfants, et à les envoyer coucher sans souper.

Garigou n'en était pas à son apprentissage dans ce métier d'exploiteur d'enfants qui existait déjà à cette époque et qui a persisté depuis, à un point scandaleux.

La justice a été mise, parfois, en demeure de s'occuper de ces déplorables affaires, et, en dehors de faits isolés, il y en a eu d'autres qui ont eu un grand retentissement.

De tout temps, des êtres infâmes ont cherché à exploiter le travail et la misère des enfants, et plusieurs ont même réussi à gagner, à cet ignoble trafic, une fortune.

De nos jours, il n'y a pas plus de vingt ans, la France était inondée de petits pifferari. Il ne faut pas être bien vieux pour se souvenir de ces enfants qui, vêtus du costume napolitain, porteurs d'un violon, d'un accordéon ou d'une harpe, chantaient avec frénésie, à chaque coin de rue, tant à Paris qu'en province : *Vive la Fancia! Viva Garibaldi.*

C'était une vaste entreprise à la tête de laquelle se trouvaient des Calabrais. Le brigandage ne pouvant plus rien leur rapporter, ils s'étaient faits exploiteurs d'enfants.

Ils embauchaient, avec des promesses ou quelque argent qu'ils donnaient à leurs parents, des petits Italiens, les emmenaient en France, et se faisaient des rentes en les forçant à jouer la misère, à chanter et à pleurer devant le monde. Ils devaient rapporter, chaque soir, des sommes déterminées, et ceux qui n'étaient ni assez chanceux, ni assez adroits pour gagner cet argent, étaient battus et martyrisés.

L'affaire était faite sur une si vaste échelle, que toutes les cueillettes réunies arrivaient à former un total important.

Beaucoup de ces malheureux n'osaient rentrer le soir, quand la recette du jour était insuffisante. La police en ramassa souvent sans logis et sans pain. La plupart n'osaient pas se plaindre, à cause de la terreur que leur causaient leurs bourreaux.

Enfin, quelques-uns dirent la vérité. On les déshabilla les uns et les autres et on constata qu'ils étaient littéralement roués de coups et meurtris des pieds à la tête.

Ces faits monstrueux furent dénoncés à la justice, et le détail des atrocités commises effraya le public qui ne se doutait pas qu'il pût exister de pareils scélérats. Les enfants furent renvoyés à leurs parents et les misérables, ceux du moins sur lesquels on put mettre la main, payèrent, par des années de prison, selon le degré de leur culpabilité, les infamies qu'ils avaient commises.

Mais si l'énormité du crime, si la grande échelle sur laquelle cette sorte d'entreprise avait été montée avaient éveillé l'attention publique et forcé, pour ainsi dire, l'action de la justice, les coupables n'avaient rien inventé.

Il y avait beau temps que la misère des enfants était exploitée, et comme la police exerçait autrefois sa surveillance d'une façon plus rudimentaire, c'était presque impunément que nombre de misérables accomplissaient leur immonde besogne et l'on pourrait citer, à des époques plus éloignées, des malfaiteurs qui avaient sous leur dépendance, pendant de longues années, une cinquantaine d'enfants.

Garigou n'avait pas une industrie montée sur un aussi grand pied, mais il était récidiviste, et il y avait déjà longtemps qu'il se livrait à cet abominable trafic.

Plusieurs enfants, en grandissant, avaient fini par se soustraire à sa tyrannie, d'autres, épuisés par les coups et les privations, avaient été abandonnés

par lui-même comme des animaux impropres à tout service, d'autres enfin avaient péri de misère.

Lorsqu'il rencontra les Savoyards à Melun, il se trouva là, comme nous l'avons dit, dans l'exercice de sa profession.

Il savait, de longue date, l'émigration périodique des Savoyards qui avait lieu régulièrement, à quelques jours près, et il prenait les devants avant que le tas ne fut disséminé et qu'il pût faire son choix à son aise.

Les dimensions de ce qu'il appelait son garni, ne lui permettaient pas d'y emmener plus de huit ou dix Savoyards et c'est ainsi que nous l'avons vu choisir Marie et les deux petits jumeaux, les plus jeunes de la troupe, c'est-à-dire ceux qui semblaient les plus aptes à exciter la pitié et à rapporter de bons bénéfices.

Le *garni* de Garigou venait d'être tout récemment déserté par les derniers *pensionnaires* de l'Auvergnat.

A force de travail et de sacrifices, ces malheureux étaient parvenus à se libérer des dettes prétendues portées à leur compte par Garigou et, d'un commun accord, ils s'étaient enfuis tous ensemble.

C'est pour cela que Garigou était venu à Melun, attendre, au passage, les nouvelles dupes qu'il voulait recruter, les nouvelles victimes qu'il comptait faire.

L'existence de Marie devint chaque jour plus insupportable; ce fut un long martyre, et ses propres chagrins étaient doublés par les mauvais, les abominables traitements que l'Auvergnat maudit infligeait aux enfants.

— Quand je pense que c'est moi qui les ai amenés dans ce guêpier? se répétait-elle souvent. C'est à ma protection, à mon affection qu'ils sont redevables de souffrir ainsi.

« Ne vaudrait-il pas mieux les avoir abandonnés? ne vaudrait-il pas mieux les voir mourir?

« Ah! je porte malheur à moi-même, à tout ce qui m'entoure, à tout ce que j'aime!

« J'expie chèrement les quelques moments de bonheur que m'a donnés l'amour d'André. Ils se sont enfuis comme un rêve et qui sait si quelque malheur ne l'a pas frappé lui aussi.

Le taudis dans lequel elle vivait lui causait plus d'effroi que l'affreuse prison de Nantua où elle avait été enfermée. Dans cet horrible intérieur où elle était contrainte à vivre, ce n'était que souffrances physiques et morales, et elle n'avait rencontré, dans ses courses à travers les rues, personne qui lui portât quelque intérêt, elle n'avait vu s'éveiller, dans aucun regard, un témoignage de sympathie.

C'était, au contraire, une curiosité malsaine qu'excitait sa présence, et



Elle était interdite et ne pouvait prononcer une parole. (P. 221.)

des gens grossiers lui faisaient subir des plaisanteries plus blessantes que des injures.

Elle y répondait par une impassibilité absolue, mais si écrasée d'autre part, c'était encore un nouveau chagrin qui venait s'ajouter aux autres.

Elle finit par connaître les endroits où les recettes étaient meilleures et la somme d'argent qu'elle arriva à recueillir aurait dû satisfaire Garigou, si ce monstre n'eut été insatiable.

Quant aux petits, traités comme des chiens, ils devenaient malades, et elle passait, à les soigner, une partie de ses nuits.

— Quel enfer! se répétait-elle souvent.

Enfin, un soir n'y tenant plus, elle se décida à ne pas rentrer et se fit donner, moyennant quelques sous, un logement pour la nuit.

— Pourquoi retourner là-bas, se dit-elle.

Je ne suis utile en rien à mes pauvres petits. Je ne puis même empêcher qu'ils soient frappés sous mes yeux. Je ne saurais continuer à subir ces tortures; je préfère mille fois la mort. Plus tard, si le ciel prend pitié de moi, si je parviens à amasser quelque argent, je racheterai de Garigou ces deux petits infortunés.

Un peu réconfortée par cet espoir, elle s'endormit, et respira plus à son aise dans ce milieu moins pestilentiel. Mais le lendemain il fallait reprendre le harnais, c'est-à-dire la vielle, et elle pensa avec terreur que, d'un moment à l'autre, Garigou pouvait apparaître. Depuis quelque temps elle chantait en s'accompagnant, et, du jour où elle avait pris cette décision, les recettes avaient été augmentées dans de grandes proportions. Elle prit un chemin qui l'éloignait le plus possible du logement maudit et s'arrêta dans des endroits où elle ne chantait pas d'habitude. La matinée se passa sans encombre. Le temps était superbe et la recette assez fructueuse. Elle alla se reposer et prit quelque nourriture.

— Ah! se disait-elle, s'il ne pouvait pas me retrouver pendant deux ou trois jours, ce serait du moins quelques bons moments de gagnés. Mais c'est à peine si j'ose espérer même un aussi court répit.

Ses pressentiments se justifièrent malheureusement. Elle avait repris sa vielle et s'était remise à l'ouvrage. Elle fit une petite recette peu fructueuse et en était à sa deuxième station, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçut Garigou qui la regardait sans bouger. La voix expira sur ses lèvres et il ne put plus sortir un son de son gosier. Le public crut qu'elle se trouvait subitement indisposée, et la pitié d'un certain nombre se traduisit par quelques pièces de monnaie que des enfants s'empressèrent de lui ramasser et de lui mettre dans la main.

C'était le moment précis qu'avait attendu Garigou pour intervenir; injurier Marie plus tôt c'eut été compromettre la recette.

— Ah! vous voilà, petite malheureuse, lui cria-t-il. Où avez-vous passé la nuit dernière? Allons, suivez-moi. Nous avons un joli compte à régler. Les dispositions du public envers Marie changèrent subitement à ces paroles.

— Ah! elle avait couru la prétentaine et n'était pas rentrée le soir chez ses parents!

Car il ne vint à l'esprit de personne que cet homme qui lui parlait avec tant d'autorité, n'avait réellement aucun droit sur elle.

Les sarcasmes et les plaisanteries obscènes tombèrent drues comme grêle, la foule grossissait d'instants en instants, et c'était un buée de honte qui lui était jetée à la face.

Accablée, la pauvre enfant courba la tête sous ce flot d'injures et, sans répliquer, elle partit, confuse, avec Garigou qui continuait à l'injurier.

Quand la foule qui les avait accompagnés un instant se fut enfin dissipée, Garigou lui répétait :

— Vous n'êtes qu'une petite voleuse, et, en partant sans m'avoir payé, c'était mon argent que vous emportiez. Si cela vous arrive une autre fois, je vous fais mettre en prison.

Marie ne répondait pas un mot, abîmée dans une morne résignation.

Les jours qui suivirent furent plus épouvantables encore. Ils partaient le matin, tous les trois, et quand ils étaient rentrés le soir; après avoir subi quelque nouvelle brutalité de Garigou, sans dire un mot, sans échanger une parole, ils cherchaient à dormir sur leur misérable grabat.

Les pauvres petits n'avaient plus cette mine joyeuse qu'ils avaient à leur arrivée. Hâves et maigres, le corps meurtri, courbaturés par la fatigue et souvent par la faim, ils étaient maintenant tristes et sales. Leur santé était de plus en plus mauvaise et Marie en venait presque à espérer que la mort les délivrerait bientôt de tant de misères.

Quant à elle, elle s'abandonnait, ne voyant aucun moyen d'échapper à son malheur, n'apercevant aucune chance de salut.

Les jours succédaient aux jours et chaque matin elle repartait avec sa vielle chantant les mêmes chansons. Le soir, Garigou lui prenait tout et la brutalisait, et le lendemain c'était comme la veille.

Et elle se répétait machinalement :

— Comment cela finira-t-il?

II

Elle se trouvait un jour sur le boulevard du Temple, près du théâtre Nicolet, et s'y était arrêtée. C'était alors un des endroits les mieux fréquentés de la capitale, et des gens de haut parage passaient et repassaient dans les équipages les plus élégants.

Marie chantait. L'un de ces équipages fit halte, après s'être approché de la petite Savoyarde, autant qu'il était possible. Il semblait que le person-

nage qui se trouvait dans la voiture prenait plaisir à l'entendre, car il resta à la même place pendant un long moment.

Puis, sur l'ordre du maître, un laquais descendit, une main passa par la portière et lui remit un louis pour qu'il le portât à la chanteuse.

Le laquais traversa la foule, et alla sur-le-champ exécuter la commission qu'il venait de recevoir.

Puis il reprit sa place sur le siège et l'équipage repartit sans que personne ait pu voir quel était le personnage auquel Marie était redevable de cette largesse.

La pauvre enfant fut étonnée de cette libéralité. C'étaient des liards et des sous qu'on lui jetait d'habitude, et voilà qu'aujourd'hui on lui apportait un louis.

Elle ne put s'empêcher d'y penser tout le reste du jour, et de se creuser la tête pour chercher qui pouvait être ce donateur.

— Quelle âme généreuse peut avoir pensé à moi? se disait-elle.

Elle ne connaissait personne, si ce n'est le Commandeur de Boisfleury.

— Il est sans doute de retour à Paris, pensa-t-elle avec effroi et ce louis est peut-être l'annonce d'une nouvelle tentative de sa part et d'un nouveau malheur pour moi.

Toujours est-il qu'elle se résolût à soustraire ce louis à la rapacité de Garigou.

— Il peut être une suprême ressource dans un moment désespéré, et quoi qu'en dise ce misérable Auvergnat, il y a longtemps déjà que je ne lui dois plus rien.

Pour le sauver, il ne fallait pas songer à le garder sur elle, car son exploiteur la fouillait avec soin et lui prenait tout.

Elle se dirigea dans un endroit écarté qu'elle avait remarqué au passage, et mit le louis dans une cachette, sous une grosse pierre dont elle remarqua bien la situation, de façon à pouvoir facilement la retrouver.

Le soir étant venu, elle se dirigeait vers le garni de Garigou, lorsqu'elle rencontra les petits Benjamin et Gabriel. Ils étaient tristes; la recette avait été mauvaise et ils étaient certains d'être battus.

Marie leur mit dans la main quelque menue monnaie, ce qui lui arrivait souvent, quand cela lui était possible. Les petits l'embrassaient pour la remercier, tout heureux d'échapper à une nouvelle correction.

— Mais toi, lui dirent-ils, tu ne vas pas être battue au moins?

Il était, en effet, souvent arrivé à Marie de leur donner une part de sa recette, pour qu'elle ne vît pas Garigou les frapper, mais comme elle en avait diminué d'autant la somme qu'elle avait en poche, et qu'il ne lui

restait plus de quoi contenter l'Auvergnat, c'est elle qui payait ce tribut de mauvais traitements qu'elle avait épargnés aux enfants.

Elle aimait mieux souffrir elle-même que voir souffrir ces pauvres innocents.

— Non, leur répondit-elle, aujourd'hui il me reste assez d'argent pour satisfaire notre bourreau.

Quand Marie fut sur son grabat, elle pensait encore à la bonne aubaine de la journée.

— Hélas! pensait-elle, si ce personnage généreux me faisait pendant quelques jours la même libéralité, les petits et moi, nous serions bientôt délivrés de cet affreux Auvergnat.

Pourvu que je ne sois pas menacée d'un nouveau chagrin, et que le Commandeur ne médite pas, contre moi, de nouvelles persécutions.

En s'endormant, elle se promit de retourner le lendemain, à la même heure, près du théâtre Nicolet et d'y chanter à la même place.

— Quoiqu'il doive arriver, se disait-elle, il ne faut rien négliger qui puisse amener, dans ma triste existence, un changement de situation.

Le lendemain, elle se mit en demeure d'exécuter son petit concert.

Un cercle se forma pour écouter la chanteuse, et celle-ci chercha des yeux, si quelqu'un s'occupait d'elle ou si quelque équipage s'arrêtait comme la veille.

Elle ne remarqua rien qui put attirer son attention. Elle exécuta une chanson de plus que d'habitude, espérant encore qu'en gagnant du temps, il surgirait peut-être quelque incident nouveau.

Mais rien !

Alors elle fit la quête et se retira.

Elle avait fait à peine quelques pas, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçut devant elle...

Oh! quel étonnement! quel bonheur inattendu!

Elle aperçut André...

Oui, c'était bien lui.

Il lui souriait et lui tendait la main.

Elle était interdite et ne pouvait prononcer une parole, en proie à une émotion qui la prenait à la gorge.

André avait saisi dans la sienne la main de Marie et lui disait d'une voix tendre :

— Oui, chère Marie, c'est moi, votre André qui vous aime plus que jamais.

La chanteuse ne pouvait encore parler. Elle avait levé les yeux et le

regardait avec ivresse, tandis que des larmes, de bonheur celles-là, coulaient le long de ses joues.

— Éloignons-nous, Marie, de cette foule qui nous regarde et allons causer ensemble. Nous avons tant de choses à nous dire.

Ils s'éloignèrent la main dans la main, sans prononcer un seul mot, jusqu'au moment où, se trouvant seuls, ils s'arrêtèrent et restèrent à se regarder longuement.

André prit enfin la parole :

— Depuis que je ne vous ai vue, chère Marie, que vous est-il arrivé?

— Votre pauvre Marie a été bien malheureuse!

— Vous me raconterez tout cela, et nous allons passer ensemble la soirée.

— J'irai au bout du monde avec vous, et maintenant que vous êtes là, me voilà sauvée.

Ses larmes coulaient toujours et elle lui serrait la main avec effusion.

Ils s'étaient arrêtés à l'extrémité du boulevard.

La nuit était venue et ce boulevard était désert.

Ils s'assirent l'un près de l'autre, sur un banc, et se mirent à causer.

Marie murmurait à mi-voix :

— Ah! que je suis heureuse! moi qui avais si grand peur de ne jamais vous revoir.

... Mais c'est bien vous, André, vous qui êtes là!

— Chère Marie! répondait André.

Ah! se retrouver ainsi après un temps si long, quelle joie, quel bonheur, surtout pour Marie qui désespérait de le retrouver jamais.

Ils restèrent longtemps ainsi, ayant oublié le monde et leurs misères passées, tout entiers l'un à l'autre, s'abandonnant à une joie suprême.

— Maintenant, ma chère Marie, vous allez me raconter tout ce qui vous est arrivé depuis notre séparation, et m'apprendre dans quelle situation vous vous trouvez à Paris.

— Je vais vous dire tout, quoique le récit de mes aventures soit bien triste. Mais les chagrins sont loin déjà, maintenant que vous êtes près de moi, et c'est comme s'il s'agissait d'une histoire arrivée à une autre personne, que je vous raconterai cette série de misères.

Marie lui apprit alors les premières tentatives du Commandeur qu'elle rencontrait sur le sentier qui mène de Saint-Laurent à la montagne, où elle allait conduire ses chèvres, l'intervention du curé et son départ décidé brusquement au moment même où elle allait au rendez-vous odinaire, mais elle s'abstint de nommer M. de Boisfleury, craignant que la jalousie d'André ne le poussât à se faire un ennemi puissant et redoutable.

Elle peignit le désespoir dans lequel elle se trouvait de ne pouvoir seulement lui dire adieu, et lui faire connaître la dure nécessité où elle se trouvait d'obéir à son père.

Au milieu de tant de misères, disait-elle, vous quitter et perdre jusqu'à l'espérance de vous revoir jamais, c'était horrible, et c'est ainsi que je fus le plus cruellement frappée, car vous étiez, cher André, ce qu'il y avait, pour mon cœur, de plus cher au monde.

— Pauvre Marie ! murmurait André.

Elle l'entretint ensuite des péripéties du voyage, de son persécuteur se mettant à sa poursuite, et la nuit affreuse de l'auberge de Saint-Julien.

— Il m'avait surprise, seule, au milieu de la nuit, et si l'intervention de Jacquot, mon compagnon de voyage, avait tardé de quelques minutes, il n'y avait plus de Marie pour vous, car j'étais décidée à me jeter par la fenêtre, ce seul moyen étant à ma disposition pour échapper au séducteur.

— Oh ! le misérable ! s'écriait André.

Elle lui raconta enfin l'infamie du valet qui, pour la retenir, la séparer du reste de la caravane, avait glissé sa montre dans son bagage, et l'avait fait arrêter, à Nantua, comme voleuse.

— Ma pauvre Marie ! mais tout cela c'est abominable.

— Tout cela n'est rien encore, et ce qui m'est arrivé depuis que je suis à Paris est bien plus affreux que le reste. C'est le ciel qui vous envoie pour me délivrer, vous êtes mon bon ange, et, sans votre présence miraculeuse, je ne sais ce que je serais devenue.

Elle expliqua alors ce qu'était Garigou, comment elle l'avait rencontré, comment il s'était emparé d'elle comme d'une chose à lui, quelle malheureuse existence il l'obligeait à mener, les affreux traitements qu'elle subissait.

Les larmes d'André coulaient le long de ses joues, et le jeune homme ne pouvait contenir sa colère.

Il la serrait convulsivement dans ses bras en répétant au milieu des sanglots :

— Ah ! ma pauvre Marie ! ma pauvre Marie !

Elle l'apitoya enfin sur le sort des petits jumeaux, Gabriel et Benjamin, lui disant comment l'affection lui était venue pour ces malheureux enfants, les mauvais traitements qu'ils enduraient, même en sa présence, l'impuissance où elle avait été réduite de ne pouvoir les protéger.

— Mais c'est un monstre, cet Auvergnat ?

— Oui, un véritable monstre.

Le seul service que j'aie pu rendre à ces pauvres petits, c'est de leur

donner quelque argent sur ma recette quand ils rentraient le soir les mains vides, pour éviter qu'ils soient martyrisés. J'étais maltraitée moi-même, mais j'aimais mieux cela que d'entendre leurs gémissements.

— Ah! Marie! Il n'y a que les anges qui puissent avoir de pareils dévouements.

— Mais je suis une égoïste qui ne vous ai parlé que de mes propres chagrins.

... Il faut me raconter, cher André, ce qui vous est arrivé. Ces méchantes affaires dont vous m'entreteniez et qui vous obligeaient à vivre mystérieusement, sont-elles terminées?

— Tout s'est arrangé, chère Marie. Mon petit commerce de colporteur m'a donné des bénéfices, et j'espère terminer tout cela pour prendre un autre métier, et pouvoir ne plus m'éloigner jamais de vous.

— Cher André!

— L'important est d'aviser aujourd'hui même à ce que nous devons faire, car je ne veux pas que vous remettiez les pieds chez ce brigand maudit, je suis là pour vous défendre et pour vous protéger. Vous n'avez plus rien à craindre. Si ce misérable fait mine de se fâcher, il me trouvera sur son chemin.

— Ce sont de gros embarras que je vais vous donner. Mais je puis gagner assez largement ma vie, et la seule chose qui me soit nécessaire, c'est cette protection que vous m'offrez si généreusement.

Dans la maison qu'habitait André, il y avait, à l'étage supérieur, un petit appartement semblable au sien et composé de deux pièces.

Ils allaient partir ensemble, et le louer immédiatement. De telle sorte qu'il serait toujours près d'elle, et si quelque danger venait la menacer, il pourrait, tout de suite, accourir à son aide.

— Vais-je être heureuse! répétait Marie.

Ils ne tardèrent point à partir et c'était une joie immense pour la pauvre Marie de traverser ainsi les rues, appuyée au bras d'André.

— Vous le voyez, disait-elle, je n'ai que vous au monde.

La route qui menait au logis d'André était moins longue que celle qui menait au taudis de Garigou, moins longue et plus douce surtout.

Ils furent bientôt arrivés.

André la fit entrer un instant dans sa chambre, et sortit pour s'occuper de la location et de l'arrangement du petit logement dont il lui avait parlé.

Il revint bientôt. Tout était déjà prêt.

— Ah! comme on respire ici! Ah! que c'est charmant, disait Marie.



Elle se mit à chanter. (P. 220.)

Et elle serrait la main d'André et lui exprimait du regard toute sa reconnaissance.

— Moi! disait-elle, qui me suis levée ce matin si triste et si désolée, sans amis et sans espérance, je vais m'endormir, ce soir, dans un rêve de joie.

Ils restèrent longtemps ensemble.

Que n'avaient-ils pas à se dire après une si longue absence! Ah! qu'ils

étaient doux les épanchements de ces deux cœurs pleins de sève, d'amour et de jeunesse!

L'heure s'avançait, André, comprenant que Marie devait avoir besoin de repos, après une journée si pleine d'émotions, se décida à lui dire adieu.

L'adieu fut long; c'était cruel de se séparer déjà. Mais on devait se revoir le lendemain, et ils se quittèrent.

Marie mit longtemps à s'endormir. Que ce lit lui paraissait bon, qu'elle était bien dans cette chambrette!

Au lieu de demander au sommeil, comme tous les jours, l'oubli de ses maux, elle lui demandait maintenant de ne pas venir, pour qu'elle ne perdît pas la conscience de son bonheur.

Mais la nature l'emporta sur sa volonté et Marie ferma les yeux, le nom d'André sur les lèvres.

Le lendemain on frappa de bonne heure à sa porte. Elle était déjà debout, et alla tout de suite ouvrir.

C'était lui.

Ah! le joli réveil! Jamais aubade ne produisit impression plus délicieuse que l'apparition d'André.

Ce n'était plus au chagrin, à la douleur, qu'elle s'éveillait comme elle s'était éveillée pendant de longs mois, c'était à la joie, au bonheur.

— Vous voilà, ma chérie! Plus fraîche déjà qu'hier, vous avez bien dormi, n'est-ce pas? Allons, mademoiselle, il faut ne pas perdre de temps, et nous préparer à sortir.

Nous allons courir les magasins et nous débarrasser de tout ce qui vient de ce Garigou.

— Mais, cher André, je n'ai pas d'argent.

— Eh bien ! vous me rendrez cela quand vous en gagnerez, vous vous acquitterez envers moi comme vous vous êtes acquittée déjà envers ce Garigou.

... Moi qui suis dans les affaires, vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir confiance en vous et de vous faire cette petite avance.

... Voilà bien le meilleur placement que je puisse trouver pour mes économies, je n'en sais aucun de plus avantageux.

— Vous êtes trop bon, monsieur André et je ne saurais accepter.

— Vraiment! voilà que nous n'allons plus nous entendre et que vous vous plaisez à me contrarier.

— Cher André!

— Allons, partons, puisque je vous vois revenue à de meilleurs sentiments.

Ils coururent les boutiques, et il y eut entre eux une nouvelle

querelle. Marie ne voulait faire choix que des objets les plus simples et les moins coûteux.

André insistait, au contraire, pour qu'elle prît des étoffes qui la feraient plus jolie.

Comme elle y mettait de l'obstination :

— Mettez néanmoins, disait André à la marchande, ce fichu dans le paquet. Si mademoiselle n'en veut pas, ce sera pour mon usage persónnel.

La marchande obéissait en souriant, et Marie rougissait de voir qu'on choisissait une toilette telle qu'elle n'en avait jamais porté.

Ils retournèrent à la maison avec un gros paquet.

— Nous n'avons rien oublié? demandait André.

— Oh! vraiment, vous vous moquez, et vous avez fait des folies.

... Comment pourrai-je payer tout cela?

— Vous le payerez par un regard, par un sourire, par un...

Il allait dire par un baiser; mais elle leva sur lui ses yeux si purs, si candides, qu'il s'empressa d'ajouter :

— Avec une voix comme la vôtre, vous aurez bien vite récolté dix fois plus d'argent qu'il n'en faut pour rembourser le prix de cette modeste toilette.

Quand ils furent arrivés, André la quitta pour qu'elle pût se parer de sa nouvelle parure.

Marie fut plus longue à s'habiller qu'elle ne l'aurait voulu.

En se voyant si brave, elle se disait :

— C'est trop beau! jamais je n'oserai sortir ainsi.

Mais le sentiment de coquetterie inné chez toutes les femmes triomphait de sa modestie. Elle se prit d'admiration pour sa jolie tournure.

— Vraiment! se dit-elle, André m'aimera bien ainsi.

Celui-ci ne tarda pas à revenir. Il ne l'avait jamais vue qu'en costume de chevrière.

Cette nouvelle toilette, choisie avec goût, rehaussait la beauté de la jeune fille à tel point qu'il en fût émerveillé.

Des toiles du temps nous ont gardé des costumes de vielleuse, tels qu'on les portait alors, avec la jupe assez courte, un tablier bordé de velours, la taille serrée et les épaules un peu décolletées, le fichu de batiste bordé de broderies.

C'était sur ce modèle qu'était habillée Marie, et le portrait qu'on eut pu faire d'elle, ne l'eut cédé ni en grâce, ni en élégance aux tableaux des peintres du temps.

André n'en revenait pas.

— Que vous êtes charmante! répétait-il.

— Vous me trouviez donc laide, autrefois?

— Ah! vous voilà déjà devenue coquette.

— Vraiment oui, pour vous plaire, mais pour vous plaire à vous seulement.

— Chère Marie!

— Je ne vois guère non plus que vous puissiez me rien reprocher. Je n'ai fait autre chose que de vous obéir.

C'était une joie qui débordait, et la conversation ne roula pas, comme la veille, sur les chagrins de leur vie, mais bien sur les souvenirs heureux de leurs premières rencontres et leur confiance dans l'avenir.

Ils se redirent leur première entrevue, et les impressions qu'ils avaient ressenties. Ils se rappelèrent les longues conversations qui avaient les monts et le ciel pour témoins, ressentant, avec le charme qui venait de leur amour naissant, le charme qui venait de toutes les choses de la nature, surtout à cette heure douce et solennelle où le soleil, disparaissant derrière les montagnes, pénétrait le paysage de silence et de recueillement.

C'est une idylle qui leur venait aux lèvres, idylle qui avait eu pour scène des champs, des monts et des bois, et pour acteurs, des enfants de la campagne et une véritable bergère.

— Hélas! disait Marie, j'ai cru, pendant longtemps, que tout ce bonheur s'était évanoui comme un rêve et que j'avais perdu mon André.

— Mais votre André vous reste, et c'est pour toujours.

— Ce n'est point Marie qui le quittera jamais. C'est à vous que je dois le bonheur. C'est à vous que je dois d'être échappée à la plus terrible des infortunes.

André avait la curiosité d'entendre chanter Marie, et de la faire jouer de la vielle.

— Vraiment! c'est pendant le voyage de Paris que vous avez appris à devenir musicienne?

— Je savais plusieurs chansons déjà, mais pour la vielle, je n'en avais jamais joué.

— Chantez-moi, si cela vous plaît, quelque chanson de votre pays.

Marie était incapable de résister au moindre désir d'André.

Elle prit sa vielle et se mit en demeure de chanter.

— Avant de commencer, permettez-moi de vous dire que vous êtes à ravir. La pose que vous prenez, ce joli fichu qui va si bien, votre attitude et votre visage, tout cela est si séduisant qu'on prend déjà plaisir à vous voir avant de vous avoir entendue.

— Vous me gâtez trop, et vous me faites tant de compliments que je

ne vous croirai plus. C'est parce que vous m'aimez, cher André, que vous me voyez ainsi.

... Il s'en faut que je produise sur les autres une semblable impression. Je m'en suis bien aperçue et cela m'a d'ailleurs été fort indifférent. Il n'y a qu'une seule personne au monde, aux yeux de laquelle je tiens à paraître jolie.

— Et quelle peut être cette personne?

— Ah! voilà ce que je ne vous dirai pas.

Il s'approcha d'elle et lui ayant pris ses petites mains, il voulut les porter à ses lèvres et les baiser avec transport.

Mais elle les retira doucement en disant :

— Voyez-vous le méchant qui me demande de lui jouer quelque chose et qui me prend les deux mains pour m'empêcher de le faire.

Elle se mit à chanter. C'était une chanson naïve, comme il s'en transmet, de génération à génération, dans tous les pays, racontant, avec un goût de terroir particulier, quelque légende amoureuse.

Sa voix était d'un timbre charmant, mais la présence d'André avait excité son système nerveux, si bien que l'émotion dont elle était pénétrée, ajoutait je ne sais quoi de plus expressif au chant lui-même, et l'imprégnait d'une sonorité particulière.

André était surpris de découvrir chez Marie tant de dispositions naturelles pour la musique. Il lui fit répéter plusieurs passages qu'elle disait avec une grande douceur.

— Mais vous êtes une petite musicienne improvisée qui m'étonne beaucoup, et, avec quelques leçons de maîtres plus compétents que votre amie Colette, vous obtiendriez très vite une exécution excellente.

— Que vous êtes bon! répondait-elle, tout ce que je fais vous le trouvez très bien.

Elle chanta ensuite d'autres airs, sur un rythme plus vif.

— Décidément, chère Marie, vous avez une voix charmante.

Je crois qu'avec les progrès que vous pourrez faire, vous serez bientôt remarquée.

Certes, André était bien disposé à admirer Marie; mais son appréciation n'était point un compliment banal. Il était un connaisseur, et, quelques mois plus tard, ses pronostics se trouvèrent justifiés.

La réputation de Marie grandit rapidement. Elle devint une célébrité.

Elle cessa de chanter, un peu fatiguée de l'émotion qu'elle avait eue, car si elle n'était plus impressionnée déjà, lorsqu'elle se faisait entendre devant un public composé d'inconnus, elle se sentait tout intimidée par la présence de celui auquel elle tenait tant à plaire.

Elle déposa sa vielle et revint près d'André.

— Vous êtes trop bon pour moi et vous me dites trop de douces paroles. Si j'étais toujours près de vous, je deviendrais une enfant gâtée.

— Je serai toujours près de vous, Marie, et j'espère bien vous gâter davantage encore.

La conversation revint sur les souffrances qu'elle avait endurées, et l'on reparla de Garigou.

— Le méchant homme! répétait Marie.

Puis, tout à coup, elle devint sérieuse et triste, une larme roula dans ses yeux.

— Qu'avez-vous, Marie? s'écria André.

— Un remords,... répondit Marie.

— Un remords! vous...

— Oui, je me reproche amèrement d'avoir abandonné les deux pauvres petits enfants.

... Ma disparition n'aura pas manqué d'exciter la haine et la colère de Garigou, et comme il n'a sous la main que ces petits jumeaux, c'est en les brutalisant qu'il doit lâchement assouvir sa vengeance.

... Malgré tout ce que je vous ai dit déjà, vous ne pouvez avoir aucune idée de la férocité de cette brute et il ne sait quels supplices inventer pour faire souffrir ces pauvres enfants.

— Ne vous tourmentez pas, Marie. J'ai consacré au bonheur d'être avec vous toute cette journée, mais dès demain, je me mettrai en campagne et je m'engage à vous délivrer à tout jamais, vous-même et vos petits amis, de cette bête féroce.

— Oh! que vous êtes bon! Comment serait-il possible que vous ne fussiez pas aimé?

— Je serais aussi coupable que Garigou lui-même, si j'hésitais un seul instant à accomplir ce qui est devenu un devoir, maintenant que je suis instruit de ce que fait cet homme.

— Je vais être dans une inquiétude mortelle.

... Cet homme est robuste et méchant et il est capable de tout.

— Le procédé que je vais employer est bien simple.

... J'irai chez lui. Vous m'accompagnerez jusqu'aux environs de son bouge, pour ne pas perdre de temps à sa recherche.

... Je le regarderai en face et je lui ordonnerai de me rendre les enfants; il me les rendra ou je l'assommerai.

... Je lui défendrai, en plus, de ne jamais vous adresser la parole, et de ne s'occuper de vous, ni de près, ni de loin.

... Et n'ayez aucune inquiétude, ma chère Marie, il m'obéira.

... Ces malfaiteurs qui ont l'infamie de martyriser les enfants, sont aussi lâches qu'infâmes.

... Si je ne craignais de révolter votre âme et de souiller vos regards par la vue de cet homme, je le forcerais de venir à genoux implorer votre pitié.

Marie fut frappée de l'énergie avec laquelle venait de s'exprimer André.

Ce jeune homme avait cette force, cette audace, et s'exprimait avec cette autorité qui impose la confiance. Celui qu'elle avait toujours vu près d'elle si doux et si prévenant, se révélait tout à coup comme un être redoutable, prêt à tous les courages et ne craignant aucun danger.

Dès qu'il fût parti, elle se perdit en réflexions. Elle avait vu André si résolu et si énergique que c'était pour elle comme une révélation.

Elle le trouvait grand ainsi, elle était pénétrée de joie et d'orgueil d'être aimée par lui.

Et c'était la pauvre chevrière de Saint-Laurent qu'il aimait !

Cela lui paraissait un rêve! Et pourtant elle sentait qu'André disait ce qu'il pensait.

Ces réflexions revenaient sans cesse à son esprit, et le sommeil ne vint que fort tard.

Elle se leva, néanmoins, de bonne heure et quand André vint frapper à sa porte, et la prendre pour qu'elle le conduisit chez Garigou, elle était déjà prête.

— Je me suis occupé dès hier, lui dit-il en cheminant, de trouver à placer vos petits protégés. Ils seront chez des gens honnêtes et s'y trouveront bien. Ils n'auront à accomplir qu'une petite tâche peu fatigante même pour leur âge, et ne subiront plus de mauvais traitements.

... Vous pourrez, d'ailleurs, ma chère Marie, les voir et les surveiller tant qu'il vous fera plaisir.

... Ce serait une charge trop lourde de les avoir avec vous, et c'est une chose impossible, d'ailleurs, puisque vous êtes dehors une grande partie de la journée.

— Vous pensez à tout, cher André, et pour ce que vous faites, il n'y a jamais qu'à vous remercier.

La distance était grande, entre le chenil où logeait Garigou, et la rue qu'habitaient André et Marie. Mais il y avait quelque temps qu'ils étaient en route et ils commençaient à se rapprocher de la demeure de ce misérable.

L'Auvergnat était fort en colère.

Depuis deux soirs, Marie n'était pas rentrée et il se répétait à lui-même :

— Ce n'est pas inquiétant. Je la retrouverai.

... Et elle me le paiera, la petite gueuse!

... Nous verrons si elle se moquera de Garigou.

Benjamin et Gabriel avaient peu rapporté le premier soir. Il les envoya coucher sans souper.

Les pauvres enfants étaient sur leurs jambes depuis le commencement de la journée, et n'avaient presque rien eu à manger le matin. Ils tombaient d'inanition.

Le lendemain, Garigou les éveilla de bonne heure et leur donna un morceau de pain.

Avant de les mettre à la porte, il leur dit :

— Écoutez-moi bien. Marie n'est pas rentrée hier au soir, et c'est la seconde fois que cela lui arrive.

...Vous allez courir les rues, et dès que vous l'aurez aperçue, vous viendrez me prévenir et me dire où elle se trouve.

Il leur donna des indications pour qu'ils pussent la trouver à telle ou telle heure de la journée.

— Soyez sûrs, leur dit-il en les congédiant, que si vous rentrez sans m'avoir trouvé Marie, vous aurez la plus belle fessée que vous ayez jamais reçue.

Les enfants partirent, et dès qu'ils furent assez éloignés pour ne plus être entendus, ils se disaient entre eux :

— Ce n'est pas nous qui dénoncerons Marie. Si nous l'apercevons, nous irons la prévenir de la commission que nous a donnée Garigou.

... Et puis nous serons encore battus.

Ils revinrent le soir assez tard, et la vérité c'est qu'il n'avaient pas aperçu la petite chanteuse qu'ils aimaient tant.

Garigou aussi avait vainement arpenté quantité de rues; il avait questionné beaucoup de monde, et personne n'avait vu passer la petite Savoyarde.

Il était furieux.

A leur retour, il empoigna l'un après l'autre les deux malheureux enfants et les frappa de toutes ses forces, leur cognant la tête contre les murs, et les invectivant pour s'exciter.

— Ah! petits vauriens, leur criait-il, nous verrons si vous ne la rencontrerez pas demain.

Et le lendemain, de bonne heure, comme la veille, il leur fit la même recommandation qu'il accompagnait de forces menaces.



Dis où sont les enfants, ou je t'écrase? (P. 234.)

Il y avait plus d'une heure que les pauvres petits étaient partis, lorsque André se présenta à la porte de Garigou.

Marie l'attendait à une certaine distance.

Il constata, dès le premier coup d'œil, qu'elle n'avait rien exagéré en lui donnant la description de cet ignoble bouge.

— Pauvre enfant, se disait-il, quelles souffrances a-t-elle dû endurer!

Il entra sans frapper.

L'Auvergnat, entendant quelqu'un vint voir qui c'était.

— C'est vous, lui dit André, qui êtes Garigou?

— C'est moi. Qu'est-ce que vous lui voulez à Garigou?

— Vous allez me livrer immédiatement les deux petits Savoyards qui s'appellent Gabriel et Benjamin.

Tout cela était dit d'une voix froide, impassible et l'ordre tombait comme une douche d'eau glacée.

— Qu'est-ce que c'est que ce gringalet qui vient commander chez moi? Sortez d'ici et plus vite que ça.

Et Garigou levait pour frapper un bras solide à l'extrémité duquel était une main énorme, une main d'Auvergnat.

Loin de reculer, André avait fait un pas en avant; il empoignait ce bras dont il était menacé et, de son poignet de fer, il secouait cette brute, et le lâchant d'un mouvement brusque, l'abattit d'un coup de talon.

Garigou, étendu sans souffle, respirait à peine.

André lui mit le pied sur la poitrine.

— Dis où sont les enfants, ou je t'écrase?

Garigou, vaincu, était devenu plus pâle qu'un mort.

C'est en haletant qu'il répondit :

— Je ne puis vous les remettre, ils sont à courir les rues.

— De quel côté?

— Je ne puis le savoir. Ils sont partis il y a plus d'une heure.

André vit bien que Garigou avait peur et disait la vérité.

— Relève-toi et écoute.

Quand l'Auvergnat fut debout, ses gestes n'étaient plus menaçants.

— A genoux, lui dit André.

Garigou obéit et mit un genou à terre.

— L'autre.

Il obéit encore.

— Rappelle-toi bien de ce que je vais te dire.

... Je viendrai chercher les petits Savoyards ce soir, tu les remettras entre mes mains.

... Je te défends, entends-tu bien, de jamais adresser la parole à cette fille que tu as martyrisée comme tu martyrises les enfants, et je t'ordonne de ne t'occuper d'elle ni de près ni de loin.

... M'obéiras-tu en tout point?

— Je m'y engage.

— Si tu manques à ta promesse, je t'en ferai souvenir et cela te coûtera, misérable, plus cher que cette fois-ci.

... A ce soir. Je serai ici à neuf heures.

Il sortit.

Garigou n'y comprenait rien. Il était abasourdi, moulu et se sentait quelque chose de brisé dans la poitrine.

— Ce n'est point un homme de chair et d'os, c'est du fer, se disait-il.

Il réfléchit longtemps à la résolution qu'il devait prendre

— Obéir!... obéir, répétait-il avec rage, rendre les deux petits qui pourraient être, cet hiver, d'un si bon rapport.

... Jamais! jamais, s'écria-t-il.

Puis réfléchissant :

— Je puis être inquiété par la justice, car les mioches sont dans un état qui témoigne comment je les ai traités.

... Voilà des gens qui veulent les reprendre, c'est qu'ils y tiennent.

... Eh bien! quand on tient à une chose, il faut la payer.

... Donnant, donnant.

André avait rejoint Marie, et lui raconta à peu près ce qui s'était passé.

Ils parcoururent quelques rues environnantes, sans apercevoir les deux petits frères et l'on demanda inutilement des renseignements.

André revint le soir à l'heure indiquée et se trouvait devant la porte de Garigou pendant que neuf heures sonnaient à la plus proche église.

Il frappa.

D'ordinaire, l'Auvergnat venait ouvrir dès qu'on avait heurté à sa porte.

Cette fois il n'en fut rien.

André attendit quelques minutes, et frappa de nouveau et assez rudement pour que Garigou, s'il eut été endormi, dut se réveiller.

Mais il ne fut pas plus heureux. La porte resta close et, dans l'intérieur, aucun bruit ne révélait la présence d'êtres vivants.

Cependant, le jeune colporteur ne se tint pas pour battu, se rappelant les noms des jumeaux, que Marie lui avait répétés si souvent, il secoua vigoureusement le chambranle et cria :

— Benjamin! Gabriel!

Puis, après avoir écouté, il ajouta :

— Êtes-vous là? répondez.

Mais tout restait muet aujourd'hui. A l'étage supérieur, cependant, une lampe fumeuse parut sur le palier. La rampe de l'escalier de bois cria légèrement sous le poids de quelqu'un qui se penchait, et une voix de vieille femme, fort brutale d'ailleurs, interpella le colporteur.

— Qu'est-ce que vous voulez? Est-il Dieu possible de faire un sabbat pareil à une heure comme celle-ci.

— Eh! prenez-le de moins haut, bonne femme! répondit André, je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

— Vous êtes bien insolent!...

— Je suis comme il me plaît, et si vous ne pouvez pas me dire ce qu'est devenu Garigou, rentrez chez vous, et laissez-moi tranquille.

Le ton dont parlait André imposa probablement à la mégère, car celle-ci se contenta de grommeler et de rentrer chez elle...

En attendant, l'Auvergnat ne paraissait pas et le colporteur faisant le pied de grue depuis un quart d'heure, ne pouvait plus douter que Garigou lui faussait volontairement compagnie.

Il s'est moqué de moi, dit-il, mais il pourrait lui en cuire.

Et assez rageusement André descendit dans la rue et se mit à se promener devant la porte de l'Auvergnat.

Espérait-il que celui-ci allait rentrer? En tout cas son espérance fut déçue, car, à dix heures, Garigou n'avait pas donné signe de vie.

— Le drôle ne veut pas lâcher les enfants, pensa le colporteur. Ils lui rapportent autant qu'une ferme. Eh bien! soit, à nous deux, Garigou, nous verrons bien qui aura la belle! Je reviendrai!...

Marie fut désespérée en apprenant que son persécuteur se dérobait dans le but évident de garder Gabriel et Benjamin.

Mais, qu'étaient devenus ces derniers? Comment Garigou espérait-il se soustraire aux recherches d'André? Que comptait-il faire des jumeaux?

L'exploiteur d'enfants, après avoir résolu de se faire payer pour lâcher les deux petits, jugea plus tard, toute réflexion faite, que le gaillard très décidé à qui il venait d'avoir affaire emploierait, pour en finir, des arguments dont il avait vu et senti un échantillon.

Et il ne tenait pas à renouveler l'expérience.

D'ailleurs, André n'eût-il pas recommencé à taper pour en venir à ses fins, il ne lui paraissait pas assez riche pour payer la délivrance des bambins.

Donc, mauvaise affaire de toute façon.

Garigou n'hésita pas.

— Je vas aller cueillir les mamignards, dit-il, et je les emmènerai ailleurs, chez mon cousin Ladevèze, au Roule. C'est loin, on ne viendra pas m'y relancer. Et puis, je leur apprendrai à avoir des protecteurs plus forts que papa.

Il mit tout en ordre chez lui, ferma sa porte à double tour, et s'en

alla, emportant dans un petit sac de toile caché dans la poche de sa veste, le fruit de ses honorables économies.

Depuis un certain temps il avait assoupli si bien les petits Savoyards, que ces derniers, qui le redoutaient affreusement, lui obéissaient au doigt et à l'œil. Chaque matin donc, il leur indiquait un itinéraire que ces malheureux se gardaient bien de ne pas suivre, car, dans la naïveté de leur âge, ils se figuraient que Garigou était là constamment derrière eux à les surveiller, et que la moindre désobéissance serait cruellement expiée.

Cette précaution avait deux avantages pour l'Auvergnat :

Le premier, c'est qu'il retrouvait ses deux gagne-pain dès que l'envie lui en passait par la tête.

Le second, c'est qu'il espérait les retrouver un jour ou l'autre avec Marie, et reprendre son empire sur celle-ci.

Mais on vu a qu'il devait renoncer à cette dernière illusion.

Ce jour-là donc, après avoir eu l'explication désavantageuse que l'on sait avec André, il quitta son logement et se dirigea vers la rue du Pont-aux-Choux, au coin de laquelle il avait recommandé aux jumeaux de se tenir jusqu'à la nuit tombée.

Le coin de la rue du Pont-aux-Choux et du boulevard était à cette époque un des endroits les plus animés de Paris. Les carrosses les plus élégants y passaient à chaque instant, et si quelque part devait s'exercer la charité attendrie des grandes dames c'était, à coup sûr là. Garigou, du reste, s'y connaissait.

Une fois arrivé à l'endroit où il comptait prendre les deux enfants et les emmener avec lui, l'Auvergnat eut beau écarquiller les yeux, il ne vit ni Gabriel ni Benjamin.

— Tonnerre! dit-il, voilà que ces polissons se sont envolés!

Puis, une idée lui traversa l'esprit.

— Pourvu que la Savoyarde ne les ait pas rencontrés! Je pourrais, en ce cas, en faire mon deuil.

Quand les deux jumeaux venaient s'installer au coin du boulevard pour y demander l'aumône, ils se tenaient dans l'embrasure d'un porte faisant partie d'un hôtel ducal qui avait une autre issue et qu'on ouvrait fort rarement.

Garigou se posta là et attendit, non sans jurer, pendant quelques instants. Il espérait que les enfants, s'étant éloignés cinq minutes, allaient revenir aussitôt.

Mais non.

— On me les a volés, c'est certain, disait-il.

Puis une idée lui traversa le cerveau.

— Pourvu qu'ils ne soient pas rentrés, dit-il, ou du moins revenus à la maison.

Et, plein d'anxiété, cet être qui avait une âme de bourreau, éprouvait une émotion singulière en songeant que ceux qu'il torturait et qui l'enrichissaient pouvaient lui échapper ainsi brusquement.

Par un phénomène psychologique assez étrange, mais plus fréquent qu'on ne le croirait, ce qui le désespérait le plus, c'était de ne plus avoir les jumeaux à sa portée pour les battre et les torturer.

En toute hâte il retourna chez lui, s'attendant à rencontrer André tenant un des bambins à chaque main, ce qui faisait gonfler sa poitrine d'une impuissante colère.

Mais il ne trouva sur son chemin ni André, ni les petits. Alors il se forgea des idées et imagina des aventures qui ne laissaient pas que de l'inquiéter.

Or, il n'y avait point d'aventures.

Benjamin et Gabriel étaient à bout de leurs forces, voilà tout.

La veille encore, Garigou les avait frappés impitoyablement, et comme c'était double plaisir pour cet immonde tourmenteur de les faire souffrir deux fois, il les avait envoyés coucher sans manger.

Puis, le matin, il les avait éveillés avant le jour en les jetant à bas de leur grabat et les avait fait partir en oubliant encore de les sustenter.

Les pauvres petits martyrs n'en pouvaient plus. Le corps meurtri, rongés par la fièvre, ils s'en allaient tristement, sans rien se dire, comme s'ils eussent été résignés à épuiser cette coupe de souffrance.

Tout le jour ils l'avaient passé sur leurs jambes à mendier, et dès qu'ils avaient eu deux sous, l'idée leur était venue d'aller acheter un peu de pain.

Mais, au moment d'entrer chez le boulanger, ils avaient cru apercevoir l'infâme silhouette de Garigou se dresser devant eux, et, pris de peur, persuadés que l'Auvergnat les assommerait s'ils se permettaient de distraire quoi que ce soit de leur recette, ils restèrent muets, immobiles et tremblants à la porte du boulanger sans oser donner suite à leur projet.

Et pourtant ils avaient bien faim, les pauvres petits malheureux. Ils étaient si pitoyables, si gentils, leur misère paraissait si véritable que les passants s'émurent autour d'eux.

On leur donna.

Ils pleuraient de désespoir et de faim. La vie cruelle qu'ils subissaient était si horrible qu'ils se seraient couchés sans crainte pour mourir...

On leur donnait toujours et l'on s'étonnait de leurs larmes qu'on traita de comédie. Puis on les laissa seuls. Qui pouvait se douter qu'un être

humain tombait d'inanition avec de l'argent dans sa main. Qui pouvait se figurer qu'il existât des exploiteurs de misère assez féroces pour épouvanter des enfants à ce point?

Vers le milieu de l'après-midi, Gabriel et Benjamin n'y tinrent plus. Ils se décidèrent à acheter du pain et le mangèrent.

Puis, ils s'aperçurent alors qu'ils étaient aussi terriblement las. Comment en aurait-il été autrement? Tous les jours ils étaient roués de coups; on ne les nourrissait pas et ils ne dormaient pas leur compte. Gabriel, qui était le plus audacieux des deux, dit à son frère :

— Nous faisons tout pour ne pas être battus et l'homme nous bat tout de même.

— C'est vrai.

Avant de continuer, Gabriel, malgré sa bravoure, regarda anxieusement autour de lui, comme s'il avait craint que Garigou l'entendit.

— Je suis si fatigué, dit-il tristement.

Puis il reprit bientôt :

— Si nous dormions un peu?

— Et où? demanda Benjamin.

— Je ne sais pas; mais il me semble que si je me couchais par terre ce serait bon.

— Oh! oui, ajouta Benjamin.

Comme ce dernier prononçait ces mots, ils avisèrent une maison en construction, tout près d'être finie et dans laquelle il n'y avait pas d'ouvriers pour le moment.

Se tenant par la main et sans plus rien dire, ils entrèrent d'un pas lent et traînard.

Après avoir examiné une grande pièce dans laquelle ils avaient pénétré, les pauvres enfants avisèrent, dans un coin, des sacs vides ayant contenu du plâtre, échangèrent un regard, et Gabriel dit avec un sourire effroyablement désolé :

— Là, hein?

Une minute après les deux petits malheureux étaient étendus sur les sacs, et, se tenant par le cou, ils s'endormirent dans leur misère, oubliant, par ce sommeil, qu'ils croyaient voler à leur bourreau, oubliant ce monde où ils souffraient tant et rêvant de Marie dont ils n'osaient plus parler entre eux pour ne pas dire qu'elle les avait abandonnés.

Ainsi endormis et heureux pour le moment ils formaient un navrant tableau tel que sait en faire Pelez, le peintre des enfants déshérités.

Ils se serraient l'un contre l'autre instinctivement et parfois leurs

petits bras reprenaient l'étreinte réciproque comme s'ils avaient éprouvé le besoin de se sentir plus près encore l'un de l'autre.

Parfois, sur leur figure noircie par Garigou se dessinait un sourire presque divin et leurs petites dents blanches apparaissaient comme des perles. Depuis longtemps, depuis leur arrivée à Paris, les pauvres petits jumeaux n'avaient pas joui d'une heure pareille.

Ils dormaient. Celui-là eut bien raison qui, le premier, appela le sommeil le seul ami du pauvre. Et c'est ainsi que Garigou, en arrivant au coin du boulevard, ne trouva point les deux petits êtres dont il s'était fait le tourmenteur impitoyable. En proie à une colère folle, il ne savait plus que penser. Il ne lui venait pas à l'esprit que Benjamin et Gabriel se fussent permis de ne pas lui obéir. De plus en plus convaincu que Marie et André les lui avaient enlevés, il ruminait, dans sa tête, des plans d'abominable vengeance.

Mais tout à coup il se rappela qu'André devait revenir dans la soirée et il se fit le raisonnement suivant :

— S'il m'a volé les petits, il se gardera bien de revenir. Et si à neuf heures, je le vois paraître, c'est qu'il ne saura pas plus que moi où ils sont. Je n'ai qu'à l'attendre, sans me montrer, pardi.

Mais quoique la nuit fut venue, il n'était pas encore huit heures et, poussé par on ne sait quel espoir de remettre la main sur ses victimes, il retourna au boulevard et au Pont-aux-Choux.

Il ne fut d'ailleurs pas plus heureux que la première fois.

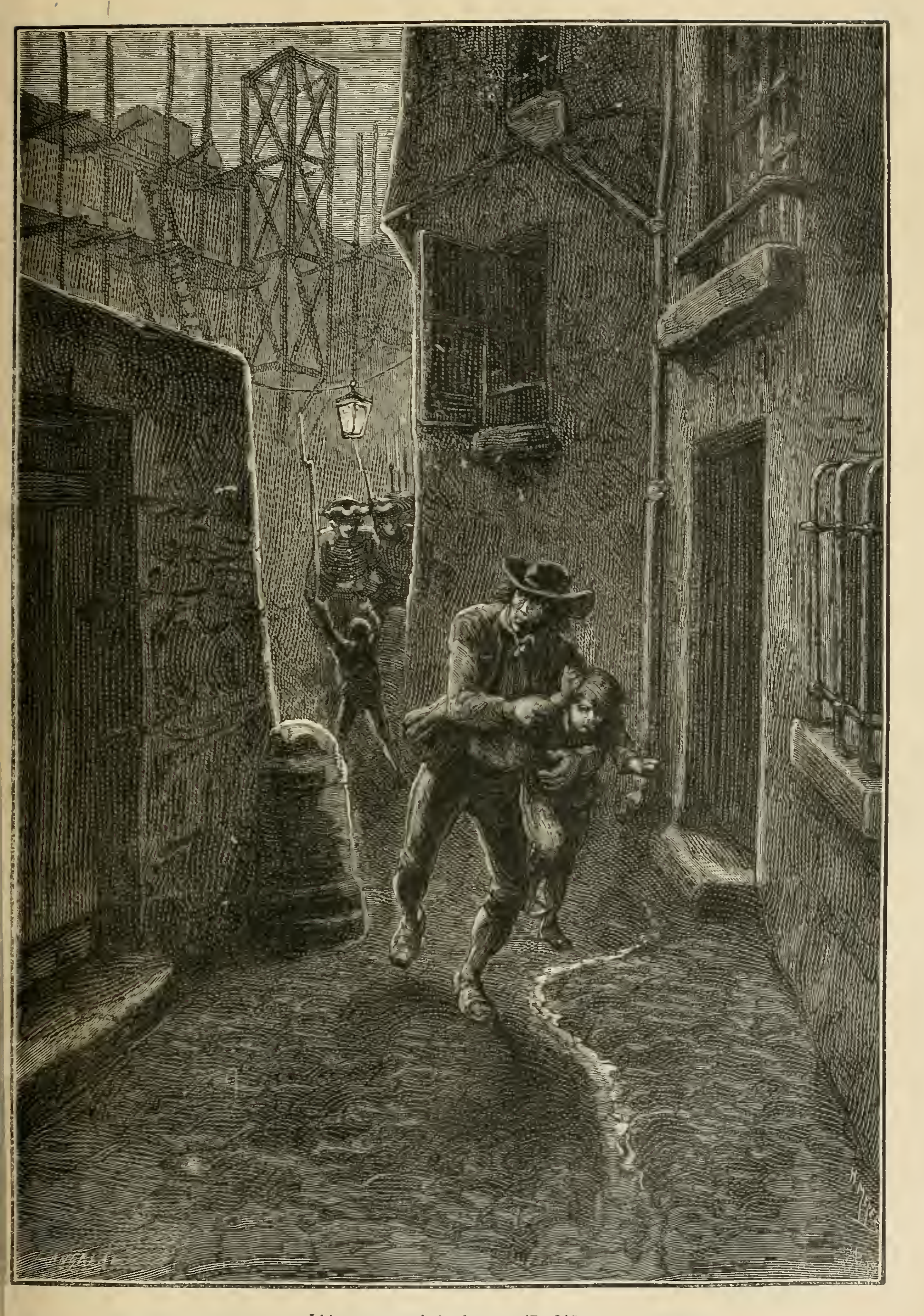
Benjamin et Gabriel dormaient toujours à poings fermés. Ils en prenaient tout leur saoul et s'ils s'éveillèrent l'un ou l'autre pendant cette soirée, ils reprirent presque aussitôt leur somme sans avoir bien exactement conscience de l'endroit où ils avaient eu la chance de se coucher sans recevoir des coups.

III

A neuf heures, Garigou, caché dans un creux de muraille en face de son logis, attendait la venue d'André.

Les rues, à cette époque, étaient depuis peu éclairées par des appareils auxquels on avait donné le nom de leur inventeur, un certain Quinquet, homme de progrès et de lumière s'il en fut, mais que peu de gens des générations nouvelles connaissent comme il conviendrait.

Seulement, toutes les rues n'avaient pas l'honneur d'être ornées de quinquets. Celle de Garigou, entre autres, restait enveloppée d'une obscurité si profonde que non seulement l'Auvergnat, mais vingt autres personnes



L'Auvergnat vit le danger. (P. 246.)

auraient pu se cacher dans les enfoncements de maisons sans être aperçues.

Garigou se dit même à ce propos :

— Bougri ! si j'avais tant seulement été un malin, je serais allé chercher de la compagnie pour recevoir le galant de Marie à coups de trique.

Heureusement il n'y avait pas pensé.

— C'est égal, dit-il en manière de consolation, on pourra voir une autre fois. Et puis, il ne viendra pas, voilà neuf heures passées et il m'a soulevé les pitchouns.

Il parlait encore, quand un pas décidé retentit à l'autre bout de la rue. Une fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée d'une maison. Garigou distingua la tournure de celui qui survenait et il ne put douter que ce fut André.

Seulement une chose l'étonna outre mesure.

André portait à la main droite quelque chose qui ressemblait furieusement à une épée et il paraissait être très familier avec cet instrument de bataille.

— Fichtra! murmura Garigou, qui pensa que même avec de la compagnie, comme il disait tout à l'heure, il y aurait eu quelque difficulté à traiter trop familièrement le colporteur.

Mais sa surprise fut de courte durée. Elle fit promptement place à une joie véritable.

— Il ne sait pas où sont les petits! grommela-t-il d'une voix étouffée. Bien ça, mon garçon.

Et il se tir t coi pendant que le jeune homme entrait dans la maison et trouvait visage de bois ainsi qu'on l'a vu.

Une fois André reparti, Garigou, rendu alerte par la satisfaction qu'il éprouvait, retourna vers le boulevard en se disant :

— Ce n'est pas le colporteur qui les a. Peut-être qu'il leur sera arrivé quelque chose.

Et il se mit à parcourir le quartier pour découvrir ceux qu'il appelait parfois ses pensionnaires.

Les deux pauvrets ayant dormi tout leur content, avaient fini par se réveiller, mais comme ils s'étaient à peine nourris d'un morceau de pain dans la journée, ils éprouvèrent une faim terrible et l'idée leur vint d'aller encore à la recherche d'un boulanger.

Mais cette fois, toutes les boutiques étaient fermées et les rues toutes désertes, ils furent pris de peur.

Gabriel proposa de revenir à la maison en construction, de s'y recoucher et de reprendre leur sommeil jusqu'au lendemain matin.

Et ils revenaient à leur nid de misère quand, tout à coup, se dressa devant eux la silhouette de Garigou qui leur cria d'une voix terrible :

— Ah ! vous voilà, canailles.

Les pauvres mignons furent changés en statues. Ils restèrent là, sur leurs petits pieds, immobiles et consternés, baissant déjà la tête et tendant l'échine, tant ils étaient sûrs de ce qui les attendait.

Et, du reste, ils ne furent pas longtemps à attendre. Garigou distribua trois ou quatre mornifles avec tant de fureur sauvage que Gabriel faillit être renversé.

Alors il se passa une scène affreuse.

Garigou, dans cette rue déserte, se crut sans doute hors des atteintes de tout censeur, car il agit comme dans le bouge qui lui servait de repaire.

Il frappa sans pitié.

Les jumeaux n'avaient jamais été les objets d'une telle fureur.

— Où est votre argent? voleurs, criait-il.

Il les fouillait et les battait en même temps. Gabriel et Benjamin courbèrent d'abord l'échine sous cet orage.

— Voilà pour toi! hurlait Garigou.

Benjamin chancelait sous une bourrade épouvantable.

— Et pour toi, bandit, ajoutait le monstre en lançant un coup de pied à Gabriel.

Dans leur effarement les petits eurent, comme cela leur arrivait parfois, une idée semblable en même temps.

Ils tombèrent à genoux sur le sol humide et tendirent leurs petits bras suppliants vers l'infâme drôle...

— Pardon, maître Garigon, pardon,... disait Gabriel d'une voix si émouvante et si désespérée qu'un tigre se fut senti secoué dans les entrailles.

— Pardon, répétait Benjamin.

Quel spectacle!

Les pauvres petits avec leurs figures noircies, que sillonnaient de grosses larmes, levaient sur le misérable des yeux pleins de prières.

Rien n'y faisait.

— Ah! l'on vous cherche! ah! vous vous cachez. C'est la drôlesse de Savoyarde qui vous a enseigné ça?

— Non, maître Garigou.

— Qu'avez-vous fait?

— Je vais vous dire, maître Garigou.

— Elle me paiera ça, mais vous aussi d'abord.

Ivre de rage, l'Auvergnat frappait toujours et si fort, qu'il finit par exaspérer les enfants.

Ceux-ci, alors, se mirent à pousser des cris si déchirants, ils emplirent la rue et les environs de clameurs si retentissantes et si désolées que l'exploiteur comprit enfin la sottise qu'il faisait depuis cinq minutes.

Il voulut les faire taire.

Mais Gabriel et Benjamin poussaient des cris plus stridents. Il y eut des gens qui se mirent aux fenêtres et injurièrent Garigou.

Il s'en moquait bien, d'ailleurs. Mais ce dont il ne se moquait pas, c'est d'une patrouille qui arriva bientôt au pas de course.

L'Auvergnat entendit le rythme du pas gymnastique et le cliquetis de sabres se heurtant au fourniment et aux fusils des soldats.

Pour le coup, cela ne pouvait manquer de mal tourner.

— Venez, mes mignons, dit-il, d'une voix hypocrite qui jurait avec sa voix de traître.

Mais les petits n'entendaient pas et se lamentaient avec plus de persistance. Un secret instinct leur disait sans doute qu'ils avaient trouvé le bon moyen, car le calme de Garigou leur paraissait invraisemblable.

La patrouille arrivait rapidement.

— Alerte! alerte! disait d'une voix essoufflée le sergent du guet.

Qu'allait faire l'Auvergnat? Il songea d'abord à attendre de pied ferme et à expliquer que les jumeaux étaient ses enfants et qu'il leur administrait une correction pour s'être permis de quitter la maison paternelle pour aller faire une nocturne école buissonnière.

Mais ne se pouvait-il point qu'on ne le crut pas sur parole?

S'il prenait fantaisie au sergent de le conduire au lieutenant général de police ou à l'un de ses subordonnés, force lui serait de prouver sa paternité, car, dans ce cas-là, loin d'être interdite, la recherche de la paternité est de droit. Et alors il serait convaincu de mensonge, et probablement, on lui ferait expier un peu cher sa férocité.

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit avec une singulière rapidité. Peser plus longuement le pour et le contre n'était pas chose faisable en une conjoncture si pressante. Aussi n'hésita-t-il pas longtemps.

— Commencez par vous taire, dit-il d'une voix bourrue, et venez avec moi, polissons.

Les deux jumeaux n'entendirent pas, car ils avaient changé leur tactique et maintenant appelaient au secours.

— C'est par ici, c'est par ici, disait la voix d'un soldat qu'on entendait déjà distinctement.

Garigou n'avait plus le choix des moyens. Il prit les enfants chacun par un bras et voulut se mettre à courir pour gagner un endroit obscur.

Mais Gabriel montra l'énergie qui commençait à s'éveiller dans sa petite cervelle. Il tâcha de se faire lâcher en tordant la main de Garigou.

Malheureusement sa résistance ne pouvait avoir de résultat. Garigou tint bon. L'enfant alors employa un moyen qui réussit souvent aux enfants gâtés qui ne veulent pas suivre leur bonne.

Il se laissa traîner, refusant de courir avec l'Auvergnat. Benjamin comprit la manœuvre et l'imita. La patrouille arrivait sur les talons de Garigou. Celui-ci ne fit ni une ni deux. Il lâcha Gabriel d'abord, prit Benjamin, l'enleva et le mit sous son bras, sans s'inquiéter de ses cris. Puis il voulut saisir Gabriel ensuite pour l'emporter aussi, mais ce dernier, tout à fait en révolte, s'échappa du côté des soldats. L'Auvergnat vit le danger, et à défaut des deux enfants, il se contenta de celui qu'il tenait et prit la fuite.

Les rues étaient si peu éclairées qu'il pût se dissimuler très vite derrière les murs de saillie de la voie un peu biscornue dans laquelle il courait.

D'autre part, le sergent du guet ayant trouvé Gabriel, ne songea pas à continuer la poursuite et se contenta d'interroger le pauvre petit martyr.

Mais celui-ci éprouvait, à son insu peut-être, un sentiment très curieux. Les deux jumeaux, nous l'avons déjà fait comprendre, vivaient pour ainsi dire de la même âme.

La joie de l'un se reflétait d'ordinaire sur le visage ou dans les yeux de l'autre; le chagrin ou la souffrance leur étaient également communs.

Gabriel, dans un mouvement irréfléchi, s'était éloigné de son frère et de Garigou pour se jeter dans les bras des protecteurs inconnus qui venaient à son secours.

Il ne pouvait réfléchir, le pauvre bambin de six à sept ans, il ne pouvait réfléchir à la séparation qui pouvait en résulter.

Mais quand le sergent l'interrogea et lui demanda qui il était, Gabriel regarda autour de lui, et ne voyant pas Benjamin, par lequel il se croyait suivi, le pauvre enfant poussa un cri étouffé.

— Mon frère! dit-il.

— Quoi! ton frère? interrogea le sergent.

— L'homme l'emporte!

— Quel homme?

— Maître Garigou.

— Pourquoi l'emporte-t-il?

— Je ne sais pas, répondit naïvement Gabriel.

— Garigou, c'est ton parent?

— Non.

— D'où es-tu?

— Nous sommes venus de Savoie avec Marie.

— A pied?

— Oui, répondit Gabriel. Et alors, Garigou nous a pris pour nous loger et nous prend notre argent, quand nous en rapportons le soir.

— Ah! ah! fit le sergent... Et où demeure ce Garigou qui me fait l'effet d'exercer un vilain métier?

— Rue des Fossés-du-Temple, numéro 49.

— Bon! nous verrons ça demain...

— Mais, mon frère! Benjamin. Il le bat, tenez, en ce moment. Courez après lui, monsieur, il va le tuer, mon petit frère! il va le tuer!...

Le sergent, ému malgré sa longue expérience des misères humaines, envoya promptement deux soldats du guet dans la direction par laquelle avait disparu l'Auvergnat. Puis il dit à l'enfant :

— On le rattrapera ton Garigou.

— Tout de suite? interrogea Gabriel anxieusement.

— Tout de suite, oui. Puis on le conduira au poste, là, derrière le boulevard, chez le chevalier du guet. Tu vas y venir aussi avec nous.

— Et mon frère? demanda le pauvre petit...

— On le ramènera avec le Garigou.

Gabriel levait ses grands yeux sur le sergent, acceptant tout ce que celui-ci lui disait, mais continuant à se cantonner dans son idée fixe : son frère. Il suivit les soldats néanmoins.

Une fois au poste, on l'examina, on l'interrogea de nouveau.

— Tu es donc ramoneur? lui demanda-t-on.

— Non, monsieur.

— Alors, que fais-tu?

— Je mendie.

— Ah! et tu donnes l'argent à Garigou?

— Oui.

— Et c'est lui qui t'a habillé de cette façon et qui t'a noirci la figure comme ça?

— Oui!

— Il te bat et ne te donne pas beaucoup à manger.

— Je crois bien. Mais Benjamin ne revient pas! Et il se remit à pleurer.

— Ne t'inquiète pas. Il faut bien le temps de trouver Garigou.

— Ah! j'ai peur! j'ai bien peur!

— De quoi?

— Que maître Garigou ne tue mon frère.

— Allons donc!

— Il est si méchant!

— Pauvre chérubin! dit la femme du sergent, qui assistait à cette scène, et qui n'avait pas d'enfants.

Elle l'attira dans ses bras et voulut l'embrasser. Mais avant, et pour ne pas se noircir la figure elle-même, elle résolut de le débarbouiller.

Pour l'enfant comme pour son frère, les femmes étaient des êtres supérieurs remplis de bonté et dont on ne pouvait recevoir que des bienfaits. Toute personne du sexe leur faisait l'effet d'une autre Marie.

Il se laissa donc laver la figure. Mais la brave femme qui remplissait cet office poussa tout à coup des exclamations bruyantes.

— Ah! mon Dieu! le pauvre petit!

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-on à la ronde.

Gabriel, lui-même, adressait un regard interrogateur à celle qui venait de s'exclamer ainsi. La femme du sergent lui entr'ouvrait sa veste et regardant sa poitrine s'écriait:

— Seigneur Jésus! est-ce possible.

— Mais, quoi donc?

— Il est tout bleu.

— Comment, tout bleu?

— Oui, on l'a tant roué de coups que son pauvre petit corps n'est qu'une tache noire et bleue.

— Pas possible?

— Tenez, voyez.

Et la bonne femme montrait le cou, les épaules et la poitrine de Gabriel, étonné que tant de gens s'intéressassent à lui.

— Montre-moi tes bras?

On le déshabillait en causant. Par bonheur il y avait un bon feu dans le corps de garde. La femme du sergent fit chauffer de l'eau, et, en un tour de main, eut débarbouillé le pauvre gamin, qui apparut aux soldats joli comme un amour, mais maigre, pâle, les yeux cernés, la bouche un peu crispée. On lui lava aussi tout le corps, et alors apparurent indéniables, terribles, affreuses, les traces innombrables des violences qu'exerçait, sur ses victimes, l'abominable Garigou.

Des épaules aux pieds, comme le disait la femme du sergent, le pauvre corps de Gabriel était meurtri d'une horrible façon. En certains endroits, on voyait trois ou quatre traces de coups furieux superposées les unes aux autres et qui s'accusaient par des nuances de peau différentes.

— Minute, dit le sergent, ceci n'est plus de notre compétence.



Cela fit, dans le quartier, un bruit épouvantable. (P. 251.)

— Que veux-tu dire ?

— C'est trop gros. Il faut avertir le chevalier.

Le sous-officier voulait parler du fonctionnaire que tout Paris, appelait encore, par habitude, le chevalier du guet.

— Qu'est-ce qu'il y fera?

— Il avertira le lieutenant de police.

— Allons donc !

— Comme je vous le dis. Et peut-être même, M. Lenoir voudra-t-il voir lui-même le bambin et l'interroger.

— Et pour cette fois il ferait joliment bien de fourrer sous clef ce monstre d'homme qui assomme ainsi les enfants.

— Bah ! il n'aura pas le temps.

Gabriel, pendant qu'on causait ainsi, regardait le sergent d'une certaine façon, puis il ouvrit la bouche :

— Monsieur, dit-il, et mon frère Benjamin?

— Est-ce qu'il est dans le même état que toi, ton frère?

— Pardi! maître Garigou le battait même bien plus que moi, tous les jours.

— Mais pourquoi vous battait-il?

— Je ne sais pas.

— Il devait avoir une raison.

L'enfant semblait réfléchir :

— Quelquefois il disait que nous ne rapportions pas assez d'argent.

— Ah ! c'est ça.

— Et combien lui donniez-vous chaque soir?

— Ça dépendait.

— Mais enfin, ordinairement?

— Douze ou quinze sous. Il y a eu des journées où l'on nous avait donné deux livres.

— Était-il content ces jours-là?

— Non, pas plus que les autres jours, il ne nous donnait pas plus à manger pour ça.

— Et vous aviez bien faim?

— Depuis que je suis à Paris, j'ai toujours eu faim, répondit doucement et sans colère Gabriel.

— Pauvre petit.

— Monsieur, reprit l'enfant, mon frère?

— Oui, mon fils, oui, on va nous le ramener. Attends un peu, mais je vais faire mon rapport. Tu t'appelles Gabriel?

— Oui, monsieur...

— Et ton frère, Benjamin?

— Oui, monsieur...

— Sais-tu ton nom de famille?

Gabriel ouvrit de grands yeux et resta coi.

— C'est bon. Mais connais-tu au moins le nom de ton pays?

— Saint-Laurent de Savoie.

— Bon! ça suffit pour le moment. Maintenant, si tu veux dormir en attendant ton frère, ma femme va te coucher.

Gabriel ne voulait pas dormir sans Benjamin, mais peu à peu, dans cette atmosphère chaude, appuyé sur le sein de la bonne femme qui venait de le soigner, il dodelina d'abord de la tête, puis ferma les yeux et finit par faire un charmant voyage aux pays des songes sur les genoux même de Mme la sergente, comme on disait parfois en riant.

Dès le lendematin matin, tous les soldats du guet et leurs parents ou amis ne parlaient que de la découverte qu'on avait faite d'un enfant martyrisé par un misérable drôle du nom de Garigou.

Cela fit, dans le quartier, un bruit épouvantable. Mme la sergente, qui n'avait point la langue paralysée et qui était d'ailleurs une autorité, ne fut pas la dernière à manifester son indignation.

Tant et si bien, que la nouvelle et les nombreux agréments dont chacun croyait devoir l'orner, firent vite leur chemin dans Paris et arrivèrent sur le carreau même des Halles où elle atteignit son maximum d'intensité. Et il fallait entendre ce remue-ménage.

— Comment peut-il y avoir des gredins pareils!

— Ah! si la police était bien faîte.

— Le bourreau en marque tous les jours qui n'en ont pas tant fait.

— De quoi s'agit-il? demande une sourde.

— Deux Savoyards qui ont voulu assassiner un Auvergnat.

— Pauvre bête, reprend la sourde.

— Quel âge a-t-il?

— Six ans.

— Et son petit frère l'a-t-on retrouvé?

— Pas encore.

— Le Garigou va le tuer.

— Qui sait s'il n'est pas mort à c'te heure.

— Ah! le monstre, qu'il ne s'aventure pas sur le carreau. Si on le tenait par ici.

— Eh bien?

— Je ne sais pas ce qu'on inventerait pour le punir.

Le lieutenant général de police fut assez promptement informé de ce qui se passait. Suivant la filière administrative, le rapport du sergent était arrivé jusqu'à lui. Il l'examina, reçut de ses mouches des renseignements sur ce qui se passait çà et là et ordonna qu'on lui amenât le petit Gabriel.

Il y avait une heure que le lieutenant de police attendait le petit Savoyard quand il reçut la visite d'une de nos connaissances, M. le Commandeur de Boisfleury avec lequel il était fort lié.

— Eh! bonjour Commandeur, dit le chef de la police à M. de Boisfleury. Depuis quand êtes-vous à Paris? Je vous croyais encore dans les terres de Mme la marquise de Sivry.

— Je suis de retour depuis une quinzaine, et si je ne suis point venu vous visiter plus tòt c'est que j'ai eu la sottise de m'empêtrer d'une donzelle qui est bien la coquine la plus adhérente que j'aie rencontrée de ma vie

— Et où l'avez-vous ramassée?

— En Savoie! jarnibleu! et j'en suis guéri des villageoises?

— Vraiment!

— Oh! celle-là, mon cher Lenoir, est un des plus remarquables crampons qui se puissent rencontrer.

— Comment se nomme-t-elle?

— Pagode.

— Mais c'est un nom de chinoise!

— Aussi ne lui a-t-il pas été légué par ses parents. Elle l'a pris en arrivant à Paris.

La conversation avec le Commandeur en était là quand on vint avertir le lieutenant de police que l'enfant dont on lui avait parlé était arrivé.

— Amenez-le moi, dit-il.

— Je me retire, fit le Commandeur.

— Non, non, c'est inutile.

On introduisit Gabriel, qui ne savait quelle contenance garder au milieu des splendeurs dont il était entouré.

Et puis ces grands seigneurs avec leur poudre, avec leur beaux habits et leur mine solennelle n'étaient pas faits pour le rassurer. Néanmoins, il fit bonne contenance, parce qu'il espérait que les gens vers lesquels on le conduisait, seraient assez puissants pour lui faire rendre son frère.

Du reste, il n'était pas seul. Le chevalier du guet avait ordonné au sergent et à sa femme de l'accompagner. Le lieutement de police procéda d'abord à l'examen du corps de Gabriel et fut épouvanté de ce qu'il découvrit.

— Comment, un petit être si chétif a-t-il pu supporter de pareilles tortures sans mourir? disait-il.

Puis, s'adressant à Gabriel :

— L'homme qui te battait s'appelle bien Garigou?

— Oui, monseigneur.

— Où demeurait-il?

— Rue des Fossés-du-Temple... Il a emmené Benjamin, monseigneur. Je voudrais Benjamin.

— On te le rendra, mon ami, on le cherche, et je te donne ma parole qu'on le trouvera, ajouta M. Lenoir sur un ton de conviction émue et profonde.

— Bientôt?

— Aujourd'hui même, je pense. Néanmoins,... réponds-moi, mon petit, d'où est-tu?

— De Savoie.

Le Commandeur dressa la tête.

— Sais-tu comment s'appelle ton village?

— Oui, monseigneur, répondit Gabriel. C'est Saint-Laurent.

— Ah! palsambleu! fit M. de Boisfleury, voilà qui est singulier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le lieutenant de police.

— Ce village de Saint-Laurent fait partie du domaine de ma sœur. Le château n'en est éloigné que de trois quarts de lieue et ces enfants sont des vassaux de ma sœur.

— En effet, dit le lieutenant de police, la rencontre est étrange.

Puis, s'adressant à Gabriel :

— Depuis quand es-tu à Paris?

— Depuis deux mois, monseigneur.

— Tu as donc quitté Saint-Laurent, cet été? demanda le Commandeur.

— Oui, fit Gabriel.

Comme M. Lenoir interrogeait de l'œil M. de Boisfleury, ce dernier expliqua comment, chaque année, une troupe de pauvres diables, réduits à la misère, s'expatriaient pour venir chercher fortune à Paris.

Le lieutenant de police n'était pas, on le pense bien, sans connaître cette particularité. Mais il n'en connaissait pas tous les détails, dont le Commandeur l'instruisit en quelques mots.

Puis, on recommença l'interrogatoire de l'enfant...

— Tu es donc venu à Paris... de Savoie?

— Oui.

— A pied?

— Pardi! fit l'enfant qui ne comprenait point qu'on put faire ce voyage d'une autre façon.

On sourit à la ronde.

— Avec qui es-tu venu?

— Avec Benjamin.

— Bon, et puis qui plus?

— Il y avait Jacquot qui nous menait.

— Qu'est-ce que c'est que Jacquot?

— Un grand.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas revu depuis ton arrivée à Paris?

— Non.

— Comment as-tu fait la connaissance de Garigou.

— C'est Marie qui lui a parlé un jour, et comme elle allait avec lui, nous y sommes allés aussi parce que nous ne voulions pas la quitter.

— Marie! répéta le lieutenant de police pendant que le Commandeur, qui suivait la conversation sans trop d'intérêt, ouvrit les yeux et prêta une attention soutenue, Marie! elle est avec Garigou?

— Oui, elle lui apportait son argent aussi.

— Ah! et qu'est-ce qu'elle fait? Elle mendie aussi.

— Non, monseigneur, elle joue de la vielle.

— Elle est de ton pays? demanda le Commandeur...

— Oui.

— Et si on trouvait Garigou, insista M. de Boisfleury qui paraissait très animé, est-ce qu'on la retrouverait aussi?

— Oh! non.

— Vous connaissez donc cette Marie? monsieur le Commandeur, demanda le lieutenant de police.

— Je crois que oui.

— Vraiment!

— Ce doit être une jolie fille que nous avions remarquée, là-bas, et qui est partie de Saint-Laurent, il y a, en effet, deux mois environ. Mais pardonnez-moi d'avoir interrogé, sans mandat, cet enfant et prenons que je n'ai rien dit.

— Vous paraissez ému?

— Pas le moins du monde.

M. de Boisfleury mentait outrageusement. A ce nom de Marie, son cœur avait battu la chamade et il venait de s'apercevoir que le feu n'était pas éteint, qui lui avait fait commettre déjà tant de folies un peu excessives. Mais avec un bon sens parfait, il venait de songer que le plus sage était de laisser causer le petit mendiant et que, par lui, probablement, il allait apprendre tout ce qu'il désirait savoir sur le compte de la jolie Savoyarde dont il était encore épris. Le lieutenant de police s'adressa de nouveau au petit Gabriel et lui dit :

— Tu viens de déclarer que Marie ne serait pas retrouvée chez Garigou si on y allait?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que Marie s'en est allée. Depuis deux ou trois nuits elle n'est pas venue à la maison.

— Et tu ne sais pas où elle est?

— Non. Nous l'avons cherchée hier, mais elle n'est pas venue à sa place ordinaire.

— Et pourquoi la cherchiez-vous?

— Pour nous en aller avec elle.

— Et tu crois qu'elle te prendrait, si tu savais où elle est?

— Oh! oui, moi et mon frère.

— Mais pourquoi n'est-elle pas allée vous réclamer chez Garigou, c'était le plus sûr?

— Parce qu'elle a peur d'être battue aussi.

— Le misérable! s'écria involontairement le Commandeur, pendant qu'un fin sourire se dessinait sur les lèvres du lieutenant de police.

— Où joue-t-elle de la vielle, ordinairement?

— Devant le théâtre d'Oudinot.

— Sur le boulevard du Temple?

— Oui.

— Eh bien! on va la faire surveiller et quand on la verra, on lui dira que tu l'attends.

— Mais mon pauvre Benjamin? demanda Gabriel en revenant à son idée fixe.

— Eh bien! on va chercher Garigou aussi, et ton frère, par conséquent.

Sur ces derniers mots, on emmena l'enfant et M. Lenoir resta seul avec le Commandeur de Boisfleury.

— Mon cher Lenoir, dit ce dernier après le départ du sergent, de sa femme et de Gabriel, vous me seriez bien agréable si vous me teniez au courant de cette affaire.

— Vous vous intéressez...

— A ce petit garçon et à son frère, oui, beaucoup, et je voudrais savoir comment tout cela finira.

— Faudra-t-il aussi vous informer de ce qu'est devenue cette vielleuse que les petits aiment tant?

Le Commandeur resta un moment interdit. Mais, il répondit bientôt :

— Oui, vous me ferez grand plaisir... Tout ce qui touche... ces pauvres petits enfants, m'inspire un très vif intérêt.

QUATRIÈME PARTIE

I

Le Commandeur, quoique très persuadé qu'il était né pour la diplomatie autant que pour les succès amoureux, le Commandeur n'avait pu cacher à M. Lenoir que Marie — la protectrice de Gabriel — lui tenait au cœur.

Oui, M. de Boisfleury pensait toujours à la petite Loustalot.

— Cet imbécile de Laroque, avec ses inventions, m'a fait manquer toutes les occasions, disait-il en retournant à Sivry, mais à mon retour à Paris je retrouverai Marie, le lieutenant de police m'y aidera, au besoin.

Cela dit, le Commandeur n'avait plus pensé qu'à voler à d'autres conquêtes.

Et justement, sa bonne ou sa mauvaise étoile voulut qu'un rapprochement eut lieu entre le Commandeur et la grosse Chonchon dans des conditions assez singulières.

On sait que Chonchon devait se marier avec Jean Leblanc. Tous les préliminaires avaient eu lieu le lendemain et le surlendemain du départ de Marie... et les choses allaient se passer le plus simplement du monde.

Malheureusement ou heureusement — nous le répétons — une idée ambitieuse germa dans la cervelle de Chonchon.

— Jean, dit-elle à son fiancé.

— Mam'zelle Chonchon? dit Jean Leblanc.

— Notre fortune est faite...

— Allons donc!

— Tu vas voir. Le Commandeur de Boisfleury devait donner une place de jardinière à Marie Loustalot.

— Oui...

— Marie ne l'a pas prise parce qu'il fallait qu'elle parte... à ce qu'il paraît.

— Elle ne pouvait pas faire autrement, à ce que dit le curé, ajouta Jean Leblanc.



Comme la nuit était venue, Chonchon se présenta de nouveau. (P. 262.)

— Eh bien! mon ami Jean tu ne devines pas?

— Non, mam'zelle Chonchon.

— Alors, je vais t'expliquer : si Marie est partie, la place de jardinière est toujours là.

— C'est vrai.

— Pourquoi que je ne la prendrais pas?

— Au fait, répondit Jean, pourquoi, en effet, si on veut bien vous la donner.

— Et puis toi.

— Moi?

— Toi, pourquoi qu'on ne te ferait pas sommelier, puisque Pierrot devait l'être? Pierrot n'est pas moins bête que toi.

— Oh! pour ça, non.

— C'est dit, je vas m'occuper de ça.

Jean Leblanc vit s'ouvrir devant lui des horizons infinis et ébaucha des vœux pour que sa promise réussit dans sa tentative.

Chonchon passa chez elle, prit un gros morceau de pain qu'elle mit en relation avec une tranche de lard gras, et s'en alla d'un pas assuré au château, comme une personne dont la conscience n'a rien à voir avec les mauvaises digestions.

Si Marie était craintive, son amie Chonchon pouvait passer pour une gaillarde à cheval sur la frontière de l'aplomb et de l'effronterie.

D'ailleurs, elle ne voyait pas pourquoi elle aurait eu peur de quelqu'un dans ce bas monde.

Elle se dirigea donc vers le château et quand elle y arriva, elle ne tergiversa point.

— Je veux parler à M. le Commandeur, dit-elle à un grand gaillard de laquais qui se frottait les rotules dans l'antichambre.

— Qu'est-ce que vous lui voulez? ne manqua point de demander le domestique.

— Ça, mon ami, répondit Chonchon avec infiniment de bon sens, ce n'est pas votre affaire.

Le valet n'ignorait point que M. de Boisfleury avait journellement des faiblesses pour des femmes de toute condition. Il supposa donc que Chonchon avait des raisons pour lui parler si vertement, se tut et alla faire la commission.

— Monseigneur, dit-il.

— Qu'est-ce? demanda M. de Boisfleury sur un ton sec.

Depuis son retour au château, le Commandeur n'était pas du tout endurant.

— C'est une fille qui fait demander à monseigneur un moment d'audience.

— Une fille, répéta le Commandeur en époussetant par un geste machinal son jabot de dentelle.

— Oui, monseigneur.

— Jolie?

— Oui, monseigneur.

— D'où vient-elle?

— De Saint-Laurent, je crois.

— Fais-la monter tout de suite.

Cet empressement de M. de Boisfleury tenait à un espoir qui venait de germer dans son âme.

Il se figurait que cette fille était Marie elle-même. Comment et pourquoi? Nul ne saurait le dire.

Du reste, il ne tarda pas à être détrompé. Quand il vit entrer Chonchon avec ses joues rebondies, ses yeux émerillonnés et audacieux, sa bouche sensuelle et ses formes opulentes, il ne put s'empêcher de sourire, mais il eut un regret.

— Monseigneur me reconnaît? demanda Chonchon en traduisant à son avantage le sourire du Commandeur.

— Il me semble, en effet, que je vous ai vue...

— Oui, oui, au château, le jour de votre arrivée, monseigneur, même que monseigneur m'a dit que j'avais de belles dents et que je lui ai répondu : C'est surtout qu'elles sont bonnes. Je casse les noyaux de pêches.

— Je me souviens, en effet, dit le Commandeur.

Et ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction qu'il reposa ses yeux sur cette plantureuse donzelle.

— Je ne retire rien de ce que j'ai dit, ajouta M. de Boisfleury.

— Monseigneur est bien bon.

Le Commandeur esquissa une pirouette, s'approcha de la grosse fille, lui prit le menton et lui dit d'une voix câline :

— Est-ce que je puis faire quelque chose pour vous, ma belle enfant?

— Oui, monseigneur.

— Et quoi donc?

— Voilà, monseigneur : je vas me marier avec Jean Leblanc. Vous connaissez Jean Leblanc?

— Non, mais continuez, dit le Commandeur, que ce verbiage amusait.

— Il n'est pas beau, Jean Leblanc, mais enfin, c'est un mari et je n'ai pas le choix.

Le Commandeur souriait toujours. Chonchon commençait à l'amuser pour tout de bon.

— Je viens vous demander mon cadeau de noces, ajouta la joyeuse fille sans s'inquiéter du sens qu'on pouvait donner à ses paroles.

— Et vous désirez, sans doute, quelque chose de particulier?

— Oui bien, monseigneur.

— Je ne suis pas homme à vous refuser quoi que ce soit.

— C'est ce que j'ai dit à Jean Leblanc et c'est pour cela que je suis venue trouver monseigneur.

Le Commandeur ne souriait plus. Il riait pour tout de bon, à bouche ouverte. Cette appétissante Chonchon, avec son sans gêne, commençait à lui paraître désirable. Il ne s'agissait plus de Marie. A défaut de grives, on se contente de merlettes.

Or, cette merlette l'amusait beaucoup.

— Eh bien! voyons, parlez, reprit-il.

Et comme Chonchon allait prendre la parole, il lui demanda:

— D'abord, comment vous nommez-vous?

— Fanchette, monseigneur.

— Ah! fort bien.

— Mais on m'appelle ordinairement Chonchon.

— Pourquoi?

— Il paraît que c'est plus commode.

— Va donc pour Chonchon. Ça ne me gêne pas, dit le Commandeur.

— Ni moi non plus, riposta Chonchon en éclatant joyeusement de rire au nez de son interlocuteur.

— Et maintenant, dites-moi ce que vous désirez?

— En deux mots, je serai bien aise d'avoir *la place* que vous vouliez donner à Marie.

A cette demande, le Commandeur fut un peu surpris, mais il se remit vite.

— La... la place... de quelle place parlez-vous?

— Mais dame, la place de jardinière, donc...

— Ah! fort bien... et... aux mêmes conditions? demanda-t-il avec un sourire un peu faux de débauché.

— Oui, monseigneur, répondit la grosse fille à tout hasard. Car elle n'avait point une idée exacte de ce que signifiait la question du Commandeur.

— Avec plaisir, mon enfant. Mais vous savez que la première condition, avant d'entrer en fonctions, est de souper avec moi.

Si Marie était d'une timidité qui pouvait lui nuire dans la vie, Chonchon, au contraire, ne se laissait troubler par rien ni par personne.

Son sans-façon ne l'abandonnait jamais et les privilèges du rang, de la fortune, lui inspiraient à peine un sentiment d'envie... nous disons: à peine, car elle ne jalousait réellement ni l'un ni l'autre.

Et puis, elle avait une santé et une bonne humeur qui lui faisaient envisager toute chose sous l'aspect le plus naturel, un enfant l'aurait trompée aisément.

Cette proposition de souper avec le Commandeur, qui aurait effravé

toute femme un peu au courant des choses de ce bas monde, n'était pas, d'ailleurs, pour inquiéter une paysanne ignorante des ruses de la débauche, ni même des roueries de l'amour.

— Souper! dit-elle, monseigneur me fait trop d'honneur...

— C'est la condition.

Il faut dire que M. de Boisfleury était fort à son aise avec Chonchon. Elle lui faisait l'effet d'une fleur bonne à cueillir, mais il n'éprouvait pour elle ni amour, ni passion, un simple caprice...

— Mais, monseigneur?... dit Chonchon.

— Vous refusez?...

— Ah! pour ça non,... dit la grosse fille en éclatant.

— A la bonne heure!

— Une occasion comme ça! répondit Chonchon. Je voulais me faire prier pour ne pas avoir l'air

— Bon!

— Mais, dès que vous avez parlé de souper, je me suis dit que ce serait fameux. J'ai jamais fourré mes dents dans de la cuisine de grand seigneur, moi, et, ma foi! je suis curieuse de savoir quel goût ça peut avoir.

— Le goût est bon, allez.

— Je m'en doute et je m'en flatte.

— Ainsi, c'est convenu?

— Monseigneur, c'est juré,... seulement, je me demande quel intérêt vous avez à me faire souper en votre compagnie.

— Le plaisir de vous entendre causer.

— Vraiment?

— Je vous trouve drôlette.

— Ça c'est vrai que quequ'fois... mais il doit y en avoir de bien plus drôles que moi, à Paris?

— Pas beaucoup.

— Ah! si vous me dites des choses comme ça, j'vas me prendre au sérieux et je serai bête comme un veau.

— Eh bien! à tout à l'heure, il est sept heures environ. Ne retournez pas à Saint-Laurent?

— Je voudrais avertir Jean Leblanc.

— Qu'est-ce que c'est que ça Jean Leblanc?

— C'est mon futur,... celui qui voudrait aussi une place de sommelier au château.

— Ah! mais celui-là.

— Il soupera avec vous, lui aussi, tant que vous voudrez.

Le Commandeur regarda Chonchon qui avait tout l'air de se moquer de lui. Mais la brave fille était de bonne foi.

— Vous lui direz ça demain, fit M. de Boisfleury.

— Au fait,... c'est ça, et puis je pourrai lui raconter comment on soupe avec un Commandeur. Monseigneur, je vais vous attendre.

— C'est bien, allez au jardin. Inspectez votre futur domaine et, dans une heure et demie, soyez ici, sans faute. Le souper sera prêt.

— Le souper! répéta Chonchon qui, par avance, passa sa langue sur ses lèvres, ah! monseigneur, vous êtes un seigneur bien comme il faut.

M. de Boisfleury, souriant, la congédia.

— Eh! eh! fit-il dès qu'elle fût partie, qu'allez-vous faire M. le Commandeur. Bah! c'est une superbe fille. Il y a des gens qui la considèreraient comme un morceau de roi. Et puis, vraiment, elle a du piquant, avec ses audacieuses et naïves réponses. Je crois, palsembleu! que nous allons vraiment passer une soirée aimable...

Il y avait bien, dans l'attitude et dans les paroles du Commandeur, un peu de mauvaise honte et quelqu'un qui l'aurait entendu se fut douté qu'il entrait, dans son monologue, un certain besoin de se justifier. Mais il n'en était pas à regretter une petite scélératesse de plus ou de moins.

M. de Boisfleury habitait une aile du château où, grâce aux arrangements pris à son arrivée, il se trouvait seul et libre d'agir à sa guise.

Comme la nuit était venue, Chonchon se présenta de nouveau. Des ordres étaient donnés, on l'introduisit.

Soit instinct de coquetterie, soit sentiment de l'honneur qu'elle se croyait appelée à recevoir, la paysanne avait mis un peu de goût dans sa toilette.

Dans un coin du jardin, où dormait une pièce d'eau qu'entouraient des arbres protecteurs, elle avait trouvé un cabinet de toilette à souhait pour son dessein.

Avec un sans-gêne inouï, elle s'était vigoureusement débarbouillée. Mieux encore, si quelque indiscret se fut trouvé là, il aurait pu la voir se plonger, sans cérémonie, dans l'eau tiédie par le soleil d'une journée presque suffoquante.

Puis, d'une main sûre, elle avait tordu, sur sa nuque, une chevelure d'un noir profond, épaisse et longue ainsi qu'un manteau.

En sorte que, lorsqu'elle entra dans le boudoir où M. de Boisfleury venait de faire dresser la table, elle avait un faux air de ces bergères Louis XV dont l'Opéra-Comique, aujourd'hui, nous donne la portraicture plus ou moins ressemblante.

— Me voilà, dit-elle.

Mais, aussitôt, elle remarqua qu'il n'y avait que deux couverts.

— Quoi! reprit-elle. Rien que tous les deux?...

— Eh! donc! fit le Commandeur avec un sourire, craignez-vous quelque chose?

— Non, mais je ne m'attendais pas...

— Ah çà! fit M. de Boisfleury en *a parte,* je la trouve vingt fois plus charmante. Tudieu! le beau brin de fille. Approchez, ajouta-t-il à haute voix.

— Ah! cette fois, je vais être intimidée, s'écria Chonchon en éclatant de rire.

— Intimidée, pourquoi?

— Mais pour tout. Je ne sais bavarder, moi, que quand il y a beaucoup de monde. Et puis vos grands diables de laquais me font peur, je ne vous le cache point.

— Il n'y aura pas de laquais. Tout est servi de façon à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Ah! fit Chonchon qui, cette fois, entrevit assez distinctement les intentions du Commandeur.

Il y eut un silence.

Mais la belle fille se dit, qu'après tout, elle saurait bien se défendre.

— D'ailleurs, pensa-t-elle, je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais un pareil repas à ma portée. Et, puisque je le tiens, je vais m'en fourrer jusqu'aux yeux.

— Voyons, mademoiselle Chonchon, à table.

La bonne fille eut encore un moment d'hésitation. Mais son estomac lui parlait très sérieusement et son odorat était chatouillé par des parfums culinaires inconnus.

— Monseigneur, après vous, dit-elle en montrant au Commandeur sa chaise, par un geste qui ne manquait pas d'allure...

M. de Boisfleury, en costume fort élégant, se mit à table et déplia sa serviette. Chonchon l'imita gauchement d'abord, puis, elle s'écria :

— Alors, monsieur le Commandeur, si Marie avait accepté la place de jardinière, il aurait fallu qu'elle soupe avec vous?

— Ne parlons pas de Marie, répliqua M. de Boisfleury. Pour le moment, il n'existe pas au monde de femme ou de fille dont on doive s'occuper, si ce n'est de vous.

— Tiens! c'est ça qu'on appelle un compliment, je pense. Ah! vous les troussez proprement, monsieur le Commandeur. Mais nous ne sommes pas ici pour ça, ajouta Chonchon qui, n'y tenant plus, découvrit un des plats à sa portée

Il s'en échappa un fumé odorant qui fit pousser à la donzelle de petits cris inarticulés où l'on sentait une joie de gourmande sans pareille.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— Un chaufroid de perdreau!...

— Hum! fit-elle en reniflant, mais il y en a bien peu!

— Comment?

— Eh! monsieur le Commandeur, je ne sais pas ce que vous en mangerez. Mais je sais bien que si vous me le laissiez croquer, je serais fille à en demander d'autre.

— Qu'à cela ne tienne. Je n'ai qu'à sonner d'une certaine façon pour que mon cuisinier m'en envoie une seconde terrine.

— Non, attendez.

Chonchon découvrit un autre plat.

— Et ça? dit-elle.

— Ça, ce doit être un composé de riz d'agneau et de rognons de poulet à la sauce Vatel.

Chonchon renifla encore.

— Est-ce dommage qu'ils en fassent si peu à la fois? déclara-t-elle en poussant un sonore éclat de rire.

Puis, faisant un retour sur elle-même :

— Je voudrais que Jean Leblanc me vit à cette table avec une nappe si blanche, avec des verres qui m'éblouissent et des chandelles qui m'aveuglent.

— Oh! Jean Leblanc en verra bien d'autres, si Dieu lui prête vie, remarqua M. de Boisfleury, sans façon.

— Pourquoi donc?

— Mais vous ne mangez pas, mon enfant.

— C'est vrai, je n'ose pas.

— Vraiment!

— Servez-vous d'abord, monseigneur. Vous n'êtes pas bien gros, vous ne devez pas avoir un fort appétit. Prenez-en à votre suffisance, moi, je mangerai bien tout ce qui restera.

— Quelle gaillarde! murmura le Commandeur.

Le Commandeur, toujours courtois, même avec une femme de basse condition, voulut au contraire servir sa convive. Puis il se servit à son tour et mit le plat à côté de Chonchon pour qu'elle pût y revenir.

La grosse fille ne perdait pas de temps. Ah! c'était de bel ouvrage. Pain blanc et chaufroid étaient engloutis avec autant de vélocité que de satisfaction.



Mlle Chonchon doit être traitée avec tous les ménagements possibles. (P. 272.)

Ah! monsieur le Commandeur! disait-elle la bouche pleine, les yeux écarquillés, la fourchette en l'air :

— Quoi donc?

— Ah! que c'est bon! que c'est bon!

— Vous trouvez?

— Mais ce qui me passe, c'est que vous n'avez pas l'air de vous en douter.

— Mais si, mais si, mademoiselle Chonchon, répondait M. de Boisfleury, enchanté de voir celle qu'il convoitait de mettre tout de suite — au moins il le croyait — hors d'état de résister.

— De ce train-là, pensait-il, elle sera grise avant une demi-heure et alors... nous verrons bien.

Chonchon avait vidé son assiette avec une célérité qui justifiait son mot sur ses dents.

Elle revint au plat, et prenant au pied de la lettre la recommandation du grand seigneur, elle n'y laissa rien.

— Dites-moi, monseigneur?... interrogea-t-elle tout à coup avec une aimable familiarité.

— Que désirez-vous? répondit le Commandeur souriant.

— Est-ce que vous mangez de ça tous les jours?

— Oh! non.

— Et pourquoi? c'est trop cher, sans doute!

— Non. On s'en lasserait.

— On s'en lasserait, riposta Chonchon abasourdie, on s'en lasserait! Ce n'est pas possible.

— Je vous assure que si.

— Eh bien! moi, monseigneur, si vous voulez faire un essai, je me charge d'en manger à chaque repas, jusqu'à la fin de ma vie, et je me flatte qu'elle sera longue.

Chonchon, en parlant ainsi, riait de tout son cœur sans perdre toutefois un coup de dent.

— Ça vous réchauffe l'estomac reprenait-elle. Oh! là! là! là! là! que c'est bon.

M. de Boisfleury riait aussi. Il était même ravi d'avoir imaginé ce souper. Sa compagnonne manquait de finesse et de distinction, à coup sûr, mais elle n'était point banale avec son appétit, sa bonne foi, et son exubérance incroyable.

— Il faut boire, dit-il avec un regard qui eut inquiété tout autre que la bonne Chonchon.

— Pardi! répondit cette dernière, quoique, au vrai, ce ne soit pas, pour moi, aussi indispensable que le manger.

Elle porta son verre aux lèvres.

— Aïe! qu'est-ce que c'est que ça?

Elle but de nouveau, parut ravie et s'écria :

— Monsieur le Commandeur! vous pouvez vous vanter que je ne vous oublierai jamais maintenant.

Elle disait ça sur un ton solennel très comique.

— A cause du souper? demanda M. de Boisfleury.

— Pardi!

— Je ne vois pas...

— Comment! vous supposez bien que c'est la première fois que je me remplis d'aussi bonnes choses.

— Bien possible!

— Vous supposez encore plus que ce sera aussi, et probablement, la dernière fois, n'est-ce pas?

— Oh! pour ça, fit le Commandeur, je n'ai pas d'opinion. Mais buvez donc. Et puis, vous ne mangez plus.

— Je reprends haleine, dit Chonchon, mais vous allez voir de quoi je suis capable.

On attaqua le second plat. Maintenant M. de Boisfleury poussait ferme au champagne dont le pétillement excitait chaque fois la bonne humeur et les exclamations de la grosse fille.

— Ah! oui, je m'en souviendrai,... sarpejeu! criait Chonchon avec son énorme gaieté.

Et elle mangeait, elle mangeait, elle riait, elle buvait, riait de nouveau et ne perdait pas un coup de fourchette,... tant et si bien qu'elle finit par avoir la face illuminée et par se sentir encline à la reconnaissance et surtout aux actions de grâce.

— Ah! par exemple, dit-elle, on vous juge bien mal dans le pays.

— Vraiment?

— On dit des horreurs sur votre compte, mais je vais bien vite mettre ordre à tout ça.

— Et que dit-on positivement?

— Que vous êtes un seigneur brutal, mauvais, capable de bien des choses pas trop propres.

— Ah! oui! Et qui parle ainsi?

— Oh! tout le monde.

— Merci bien.

— Mais quand j'aurai dit que vous êtes un bon enfant, oh! mais là un vrai bon enfant, il faudra bien qu'on déchante. Donnez-moi encore du riz d'agneau,... Dieu que c'est bon! Je ne sais pas si je ne préfère pas ça au chaufroid de perdreau. Il faudrait comparer, et le chaufroid est consommé.

Elle n'attendit pas, du reste que M. de Boisfleury la servit, ayant pris le plat elle en fourra trois parts dans son assiette en disant :

— Ça c'est pour Fanchette, ça c'est pour Chonchon, ça c'est pour moi-même en personne.

— Vous ne craignez pas...

— Quoi donc? une indigestion? oh! pour ça, monsieur le Commandeur vous pouvez être tranquille, vous me serviriez des cailloux à cette sauce-là qu'ils passeraient comme une guigne.

Et, en quelques minutes, elle eut englouti la montagne d'aliments entassés dans son assiette, ce qui, du reste, ne l'empêchait pas de rire, de bavarder et de s'amuser infiniment plus que M. de Boisfleury lui-même, quoiqu'il ne s'ennuyât point.

Car, phénomène fort étrange, Chonchon ne perdait pas le nord. Elle était évidemment mise au monde et façonnée par la nature pour digérer, sans la moindre fatigue, une quantité invraisemblable de nourriture, son estomac travaillait en même temps que ses dents et semblait faire place nette à mesure qu'on lui envoyait de nouveaux dons.

Sa tête même, sa tête, qui n'était point familiarisée avec le vin de Champagne, avec le fumet des truffes et d'autres ingrédients dont l'excitation suffit à griser le commun des mortels, sa tête restait solide et sa pensée lucide.

M. de Boisfleury s'en aperçut bien quand, jugeant le moment opportun, il se rapprocha de Chonchon et voulut prendre quelques privautés.

La bonne fille n'était point bégueule, pas ingrate non plus, et jugeant qu'un homme qui vient de vous offrir un repas aussi succulent mérite assurément quelques égards, elle ne fit pas la renchérie.

Mais quand le Commandeur voulut se montrer un peu plus pressant que les convenances ne le permettent, elle se rebiffa.

— Ah! monseigneur, dit-elle, à bas les mains!

— Voyons, ma petite Chonchon...

— Il n'y a pas de petite Chonchon. D'abord, je sais me défendre. Il faut vous mettre ça sous votre perruque.

M. de Boisfleury versa une rasade et voulut pousser les choses beaucoup plus loin.

Il supposait que Chonchon était ivre à moitié et que la résistance de la paysanne ne durerait pas longtemps.

Mais celle-ci se leva et lui fit voir qu'elle était fort solidement établie sur ses jambes et que rien ne pourrait la désarçonner, si elle ne voulait pas s'y prêter un peu, ce qui paraissait, d'ailleurs, être entièrement loin de sa pensée.

— Monsieur le Commandeur, dit-elle, ne me gâtez pas ma soirée, vous ne voudriez pas que je regrette d'avoir si bien soupé.

— Sais-tu que tu es aussi jolie qu'une Vénus?

— C'est possible, quoique je ne connaisse pas la personne que vous appelez une Vénus...

— Et tu ne veux pas qu'on te le dise.

— Oh! ma foi si, tant que vous voudrez, mais pas autre chose ou je serai capable de cogner et ça m'embêtrait, parce que je suis, au fond, une très bonne fille.

Le Commandeur se souvenait trop de ses mésaventures récentes pour ne pas se garder de nouveaux accidents.

Il n'insista donc pas. Mais il continua de faire boire Chonchon qui, avec le dessert, les babas, les fraises, les crèmes, les fruits, etc., but force liqueurs sans perdre de sa lucidité. Sa joyeuse humeur était revenue depuis qu'elle voyait le Commandeur se tenir tranquille.

— Ah! vous voilà comme je vous aime, dit-elle en avalant un verre de liqueur des îles que M. de Boisfleury venait de lui verser...

Mais elle n'avait pas mangé une demi-douzaine de petites croquettes qu'elle parût tout à coup amortie.

— Tiens! tiens! dit-elle, qu'est-ce que j'ai donc? voilà que je m'endors à c'te heure. Ah! par exemple. Je ne serai donc pas capable de veiller une nuit entière, c'est pas possible pour une gaillarde comme moi. Eh bien! non. Ah! mais je ne veux pas dormir, voyons, monsieur le Commandeur, pincez-moi...

M. de Boisfleury avait son sourire énigmatique. Il ne bougea pas. Dans une attitude qui semblait provoquée par la curiosité, il regardait Chonchon examinant les progrès de l'invincible sommeil qui s'emparait de la jeune fille.

— Mais non, mais non, répétait celle-ci en se débattant.

Puis, après un moment de lutte, elle s'affaissait sur sa chaise, laissait tomber sa tête sur ses bras appuyés à la table. Deux ou trois fois elle fit un nouvel effort, murmurant :

— Monsieur le Commandeur! secouez-moi donc.

Une autre fois elle ajouta :

— C'est-il bête de dormir comme une marmotte.

Ce fut ses derniers mots. Elle ne s'éveilla plus. Un éclair de joie brilla dans les yeux du Commandeur qui sonna.

II

Le lendemain matin, Chonchon s'éveilla dans une chambre du château en criant :

— Miséricorde!

Le Commandeur était à deux pas d'elle toujours souriant. Il ne fallut pas bien longtemps à la grosse fille pour se douter de ce qui lui était arrivé pendant son sommeil.

Elle ne s'en souvenait que vaguement, comme on se souvient d'un rêve... Encore toute troublée qu'elle était par les libations du champagne de la veille. Mais le sourire vainqueur de M. de Boisfleury dissipa promptement ces vapeurs et ce doute.

Elle entra, pour lors, dans une rage noire et traita le Commandeur avec aussi peu de respect que possible.

Le Commandeur n'en était pas à s'émouvoir pour de semblables reproches. Chonchon n'en avait certainement pas l'étrenne...

— Vous êtes charmante, lui dit-il, je vous assure que vous êtes adorable et point destinée du tout à vous marier avec un Jean Leblanc.

— Pardi! je crois bien; à présent! répliqua Chonchon avec colère.

Et comme ce n'était point une fille capable de se lamenter indéfiniment; comme elle professait sans doute la théorie des faits accomplis, elle cessa de se désoler en disant :

— Monseigneur, vous êtes un monstre.

— Comme vous voudrez...

— Mais puisque je ne puis plus faire autrement, je ne sors plus d'ici.

— Diable! se dit le Commandeur, voici qui devient grave.

Et, tout haut il ajouta :

— Vous tenez donc toujours à la place de jardinière?

— Jardinière ou autre chose, répondit Chonchon qui, déjà, entrevoyait d'autres horizons... Donnez des ordres pour qu'on m'installe dans mes fonctions,... nous verrons plus tard.

— Avec plaisir, seulement...

— Seulement? interrogea la paysanne du ton d'une femme qui ne sera pas aussi facile à manier qu'on aurait pu le croire.

— Seulement, nous allons déjeuner avant...

Chonchon eut un sourire et montra ses vaillantes dents qui ne demandaient qu'à travailler.

— Déjeuner!... déjeuner avec vous, dit-elle en hésitant,... partagée entre la colère et l'appétit qui, déjà, la talonnait.

— Pourquoi refuseriez-vous? dit le Commandeur...

— Le fait est, qu'à présent!... répondit-elle...

— Allons, ne me refusez pas...

— Soit, aussi bien, j'ai l'estomac dans mes sabots.

— Il faudra dire dans mes souliers, dorénavant.

— Oui, quand j'en aurai.

... Et j'en aurai bientôt, j'y compte bien, et aussi d'autres affiquets que cette robe de bure, d'autres fichus, d'autres jupes, d'autres corsages.

— Diable! diable! diable! répétait le Commandeur.

— Mais ne songeons qu'au présent. Vous parliez de déjeuner, sonnez pour qu'on nous serve. Est-ce qu'il y aura encore du chaufroid?

— Vous n'avez qu'à faire votre menu.

— Monseigneur, vous êtes un galant scélérat!... Eh bien! pour tout menu, ordonnez qu'on apporte beaucoup, beaucoup de ce que nous avons mangé hier.

— Il sera fait selon votre désir.

— Vous me prenez par mon faible. Mais dites-moi un peu, s'il vous plaît, monseigneur?

— Quoi donc?

— Quelle diable de drogue avez-vous donc mise dans mon verre pour?.....

— Je n'ai rien mis du tout, répondit M. de Boisfleury toujours souriant...

— Allons donc?

— Par ma foi, je vous jure...

— Vous aller faire un mensonge, monseigneur, et maintenant que le mal est fait, ce n'est pas la peine.

— Vous êtes une drôle de fille.

— Peut-être bien.

— Hier soir, vous vous êtes tenue comme une Lucrèce...

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Et ce matin, vous acceptez tout avec une résignation.

— Dites donc, monsieur le Commandeur, si je ne me résignais pas qu'est-ce que j'y gagnerais?

— Au fait...

— Ah! seulement, vous m'avez dit que vous m'aimiez, n'est-ce pas?

— De toute mon âme...

— Ah! bien, faudra continuer, vous savez, moi, maintenant, je ne connais plus que vous, et puis, je vas vous adorer à mon tour, vous savez, les femmes c'est comme ça.

— Je vais être bien heureux! dit ironiquement le Commandeur...

— En attendant, vous parlez de déjeuner et je ne vois rien venir. Où est-il votre déjeuner?... on ne laisse pas mourir les gens de faim comme ça.

— Venez, dit M. de Boisfleury.

— Le Commandeur tendit la main à Chonchon qui, prenant un air de

solennité fort comique, s'appuya sur lui et se laissa conduire dans la petite salle à manger où s'était passée la scène de la veille.

— Est-ce que vous allez m'endormir encore? demanda-t-elle à M. de Boisfleury.

— Si vous voulez, répondit le Commandeur...

— Non, non, hein? pas de bêtise, je vous prie.

Elle attaqua le déjeuner avec la vivacité d'un estomac qui n'aurait rien mangé de quinze jours.

— Ah! dit-elle en vidant comme la veille, la terrine de chaufroid, voici qui fait pardonner bien des choses.

M. de Boisfleury s'amusait de nouveau.

— Encore du champagne!

... A votre santé, mon chéri, lui dit-elle bientôt, mais vous ne buvez pas.

— Je suis un peu blasé sur cette chère.

— Ah! vraiment. Eh bien! vous pourrez m'en faire manger pendant dix ans et le diable m'emporte si je m'en dégoûte.

Chonchon, ayant pris son parti de sa situation nouvelle, devenait familière.

Donc elle mangea son saoul, but de même, ne s'endormit point comme elle le craignait, comme elle s'y attendait peut-être, et quand elle eut fini son repas, le Commandeur lui dit :

— Maintenant, venez que je vous installe comme jardinière.

On descendit au jardin. Le bonhomme qui remplissait à Sivry les fonctions de Le Nôtre fut informé qu'il eût à considérer Chonchon comme sa subordonnée.

— Ah! seulement, dit tout bas la bonne fille au Commandeur, il faut aussi l'avertir d'une chose.

— Laquelle donc?

— C'est que je ne suis pas d'une nature à travailler beaucoup sans manger copieusement. Dites lui ça, Commandeur!

— Maître Joseph, reprit le Commandeur un peu étonné du ton familier que prenait Chonchon, n'oubliez point que Mlle Chonchon doit être traitée avec tous les ménagements possibles jusqu'au jour où elle connaîtra bien son métier de jardinière.

— Fort bien, monseigneur. Je ne donnerai à mademoiselle que des tâches auxquelles elle ne succombera pas.

— C'est ainsi que je l'entends, dit M. de Boisfleury...

... Jusqu'à nouvel ordre, ajouta-t-il tout bas, s'en allant,... et ce nouvel ordre aura lieu quand je prendrai la route de Paris.

La grosse Chonchon n'était pas, en effet, pour le Commandeur, une



M. de Boisfleury voyait percer la menace de le dénoncer à sa sœur. (P. 279.)

maîtresse à laquelle il put s'attacher. Amusante à cause de sa brutale gaîté, ayant des saillies imprévues, sachant prendre le vent, les gens, et les événements tels qu'ils sont, elle pouvait plaire huit jours, un mois peut-être, mais M. de Boisfleury était un homme trop expérimenté pour ne pas se dire que la liaison serait de courte durée.

Il ne songeait même pas à se gêner avec la paysanne et à lui laisser croire qu'il l'aimait.

En quoi il eut tort.

Car Chonchon appartenait à la catégorie des femmes collantes et, dès qu'elle fût installée au château, elle n'eut d'autre préoccupation que de se rendre agréable, à sa façon, à son Commandeur, ainsi qu'elle l'appelait.

Voici, du reste, le raisonnement qu'elle avait bâti dans sa tête, dès le premier jour.

— M. le Commandeur a employé des moyens extraordinaires pour me séduire. Donc, il m'aime extraordinairement. Puisque j'ai accepté son affection, il faut la lui rendre au centuple et ne laisser passer aucune occasion de la lui prouver, un homme avec qui l'on grignote de si bons soupers doit être traité avec tous les respects.

Et Chonchon ne manquait pas de se trouver partout où le Commandeur allait, de l'attendre à l'endroit par lequel il devait passer, de le cribler d'œillades assassines et de lui murmurer des mots aimables quand elle le rencontrait avec quelqu'un. Tous les manèges de l'amour mystérieux et naïf.

Les premiers jours, M. de Boisfleury trouva cela drôle, mais il ne fallut pas longtemps pour qu'il en fût las, plus que las, excédé.

Mais Chonchon n'était point fille à s'apercevoir des impairs qu'elle faisait.

Le Commandeur était-il avec Mme de Sivry, elle venait offrir effrontément un bouquet à la marquise et profitait de cela pour adresser, presque familièrement, la parole à son frère.

Du reste, chaque jour elle avait la prétention de souper ou de déjeuner avec le Commandeur. Et si celui-ci faisait mine de se soustraire à cette partie de plaisir, la joyeuse commère laissait éclater son désespoir...

— Que je suis malheureuse ! Commandeur, vous ne m'aimez plus. Oh ! les hommes ! les hommes !...

Et elle feignait un chagrin incommensurable.

M. de Boisfleury l'aurait bien envoyée promener, mais il craignait qu'elle ne fit quelque esclandre et pour que la marquise n'apprit pas quel usage il avait fait de son hospitalité, il prenait le parti de céder et de satisfaire les fantaisies gastronomiques ou amoureuses de Chonchon.

Naturellement, Chonchon devint chaque jour plus exigeante. De son métier de jardinière elle ne faisait pas le moindre cas et on la voyait errer sous les arbres avec des airs de princesse.

A force d'obsession, elle était parvenue à se faire habiller d'une façon presque scandaleuse.

— Vous comprenez bien, monseigneur, disait-elle, que je ne puis,

sans vous compromettre, porter des hardes aussi misérables que celles dont je suis affublée.

— Et pourquoi pas?

— D'abord parce que ça m'ennuie, et ensuite, parce que vous êtes trop galant, et trop décidé à tout faire pour moi.

— Oh! prenez garde,... vous me lasserez, Chonchon.

— Ne croyez pas ça, monsieur le Commandeur. Il me faut une robe de soie pour le dimanche et un déshabillé de Bourracan pour les autres jours.

Cela devenait inquiétant.

D'ailleurs, septembre approchait. Il n'y avait qu'un moyen de se soustraire à cette tyrannie, c'était de prendre la fuite et de retourner à Paris, en laissant là Chonchon se débrouiller avec le jardinier en chef, qui commençait à en avoir assez d'ailleurs, car elle avait des opinions particulières en horticulture, en arboriculture, et dans toutes les autres branches de la culture.

Donc M. de Boisfleury, décidé à quitter Sivry en même temps que la marquise, en vint à trouver la position si intenable, qu'il résolût d'avancer son départ.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

Un Commandeur de Malte, le frère de la marquise de Sivry ne peut se déplacer comme un simple croquant.

Avant de se mettre en route, il a des préparatifs à faire, des ordres à donner. Il lui faut établir des relais pour sa chaise ou pour ses chevaux de selle.

Et quelque discrétion qu'il eût recommandée à tout le monde, la nouvelle s'ébruita.

Cependant Chonchon, qui vivait dans une sécurité, dans une quiétude presque parfaite n'en fut pas d'abord informée.

Ce fut seulement un jour qu'elle s'imagina d'aller, avec son incroyable audace, relancer le Commandeur dans son appartement et l'informer qu'elle lui ferait avec plaisir l'honneur de prendre en sa compagnie une collation dont elle avait le plus grand besoin pour ne pas tomber d'inanition, ce fut, disons-nous, ce jour-là seulement que, l'ayant trouvé entouré de bagages, de paquets et de caisses de toute sorte, elle devina l'abandon qui la menaçait et auquel elle n'avait jamais songé jusqu'à ce moment.

— Vous partez! s'écria-t-elle.

— Moi, non. Pourquoi me demandez-vous ça? répondit M. de Boisfleury parfaitement décidé à mentir comme un dentiste.

— Ah! vous ne voulez pas en convenir. C'est donc tout à fait sérieux, vous allez me planter là.

Le Commandeur, fatigué de subir les exigences de sa maîtresse, eut la crânerie de répondre :

— Eh bien! oui, je pars, après?

Chonchon ne sourcilla pas.

— Faites-moi servir d'abord quelques aliments, dit-elle.

M. de Boisfleury se souvenait de la résignation avec laquelle Chonchon avait accepté sa situation, le lendemain du premier souper. Il pensa, comme tout autre l'eut fait à sa place, il pensa que la paysanne, si on la gavait comme il faut, consentirait, sans trop de tirage, de jouer les ariane de village.

— Que désirez-vous qu'on vous apporte?

— Oh! presque rien, une bouteille de Rancio, deux ou trois douzaines de biscuits, un pâté.

— Pas autre chose?

— Nous verrons après.

Le Commandeur donna des ordres. Dès qu'elle fût servie, Chonchon se mit à engloutir les victuailles, ce qui, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de prendre la parole...

— Ainsi, mon chéri, dit-elle la bouche pleine...

— Oh! ma chère, interrompit M. de Boisfleury sur le ton de la lassitude qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, défaites-vous donc de cette façon commune de parler.

— Quelle façon?

— Je ne suis pas votre chéri, je suis le Commandeur de Boisfleury, et je vous saurais gré de ne pas l'oublier.

— Fort bien, dit Chonchon qui mastiquait avec un vif entrain, mais je vous aime, moi.

Le Commandeur haussa les épaules.

Il connaissait cette chanson dont l'audacieuse paysanne le régalait à longues journées depuis quelque temps.

— Je vous aime maintenant, de toutes mes forces, et si vous croyez que je consentirai à mourir de chagrin...

— Qui vous parle de mourir...

— Oh! pas vous, mais enfin si vous m'abandonnez, que voulez-vous que je devienne avec tout l'amour que ressent mon pauvre cœur... Que j'ai eu du malheur de vous connaître! Vous avez vu ces images qui représentent un lierre qui grimpe après un arbre et, en dessous, il y a ces mots : Je meurs

où je m'attache. Eh bien ! je suis comme ça, moi, et je veux mourir avec vous, Commandeur.

Et elle mangeait de quoi gaver six mousquetaires en parlant de la sorte.

M. de Boisfleury crut devoir brusquer les choses.

— Vous ne vous êtes pourtant pas figuré, dit-il, que j'allais consacrer tout le reste de ma vie à votre bonheur?

— Et pourquoi pas?

Le Commandeur bondit.

— Comment, pourquoi pas?

— Certainement, qui vous en empêche? rien. Je me suis informée. Dans l'ordre de Malte dont vous êtes Commandeur, on fait vœu de célibat, et si vous ne devez pas vous marier, comme vous l'avez juré, il faut me rester fidèle.

— Tarare!

— Vous m'avez déshonorée monsieur! reprit Chonchon avec gravité en finissant le pâté, oui, vous m'avez ravi l'honneur en employant des moyens abominables, et j'entends que vous m'emmeniez avec vous à Paris.

— Ah! par exemple!

— Oui, mon chéri, continua Chonchon, sans vous, maintenant, la vie me semblerait insupportable. Vous me ferez instruire. J'apprendrai ce qu'il faut pour être digne de vous...

— Elle est folle! grommelait le Commandeur.

— D'ailleurs, je connais la bonté de votre cœur, vous ne voudriez pas me planter là pour reverdir et vous souffririez autant que moi de cet abandon si, dans un moment d'erreur...

— Chonchon, ma petite, ne vous entretenez pas dans ces illusions.

— Oh! si.

— Non, non, vous auriez tort.

— Monsieur le Commandeur, je veux aller à Paris.

— Je ne m'y oppose pas.

— Et c'est vous qui m'y conduirez.

— Que non pas.

— Je vous assure que vous m'y conduirez.

— Jamais, entendez-vous.

— Ce n'est pas votre dernier mot.

— Ah! corbleu, si!

Chonchon posa sa fourchette et se laissa aller sur sa chaise. Sa bouche, mal essuyée, se crispa. Elle fit une grimace fort comique, des rides bizarres

se creusèrent dans son menton et, tout à coup, elle poussa des cris déchirants, des cris à ameuter le château.

— Que je suis malheureuse! mon Dieu! que je suis malheureuse!...

— Taisez-vous donc, Chonchon! fit le Commandeur.

Mais Chonchon de crier de plus belle.

— Mon Dieu! mon Dieu! on me l'avait bien dit. Voilà le fruit des amours de grand seigneur, vous m'avez empêchée de me marier...

— Oh! encore une fois.

— Je suis au désespoir! Monsieur le Commandeur! Hercule! ayez pitié de moi, ne me laissez pas ainsi, ne m'abandonnez pas, criait-elle.

On devait l'entendre à l'autre bout du parc. M. de Boisfleury, très ennuyé, perdait son latin à vouloir la calmer.

— Allons, tais-toi! fit-il. Tais-toi, ma petite Chonchon.

— Quelle ressource me restera-t-il, si vous me quittez, si tu me quittes? reprit Chonchon en passant hardiment au tutoiement familier. Mourir!... comme je le disais ou bien encore, aller me traîner aux genoux de Mme la marquise et la supplier de me prendre en pitié.

— Si tu faisais ça! malheureuse!...

Chonchon se redressa brusquement, et prenant son ton ordinaire:

— Eh bien! si je le faisais, quoi! qui m'en empêcherait? qu'est-ce que j'ai à craindre à présent? J'irai oui, monsieur le Commandeur, j'irai certainement et je raconterai ce qui s'est passé, tout haut, devant votre sœur, devant vos gens, devant le village entier, on saura tout, tout, tout!...

— Voyons, Chonchon, mon enfant, tu es folle!

— Je le deviendrai! mais je ne le suis pas encore.

— Veux-tu de l'argent?

— Oui, je veux bien, mais beaucoup.

— Tu te tairas? dit M. de Boisfleury en tirant de sa poche une bourse fort lourde et que Chonchon lorgnait en s'essuyant les yeux avec son tablier.

— Je me tairai, oui, peut-être bien.

— Ah! il faut me promettre de te taire.

Quand M. de Boisfleury s'était radouci devant la menace d'une esclandre elle avait pensé:

— Je te tiens, mon bonhomme!

Dès qu'il eût parlé d'argent, elle se dit:

— Je te tiens doublement.

Et enfin lorsqu'il lui demanda l'engagement de se taire, elle réfléchit une minute et ajouta:

— Voyons d'abord.

Elle tendait la main vers la bourse. M. de Boisfleury, rendons-lui cette justice, était fort grand seigneur, libéral, et peu ménager de ses revenus, d'autant moins qu'ils lui venaient de sa sœur.

Et si nous l'avons vu composer quand Chonchon lui promettait de tout dire à la marquise, c'est que vraiment il savait Mme de Sivry très sévère sur certains chapitres et il était persuadé que sa sœur lui couperait les vivres en apprenant son équipée.

A moitié vaincu, il donna la bourse.

Chonchon la soupesa d'un air connaisseur et lui demanda :

— Combien y a-t-il ?

— Je n'en sais rien, une vingtaine de louis.

— Bon! fit la vigoureuse fille des champs. Ce sera pour me faire vêtir à la mode de Paris en arrivant.

Le Commandeur, qui croyait avoir calmé sa maîtresse avec ses vingt louis, voulut recommencer la lutte. Il employa même une stratégie qui d'ordinaire lui réussissait.

— Vous voulez me rançonner, ma petite, je m'y refuse.

— Nous verrons.

— Et si vous prétendez aller faire votre rapport à la marquise, je ne m'y oppose pas. Bien mieux, je vous accompagne... Allons, petite, venez avec moi.

— Turlututu! fit Chonchon. Je n'ai pas besoin d'être escortée pour ça. Et puis, je veux choisir mon moment. Quand je serai décidée, vous verrez comment je me chauffe et de quel bois, mon petit!

— Mon petit! ! ! s'écria le Commandeur scandalisé,... mon petit!... et il quitta la place, ne voulant rien promettre à Chonchon. Il comptait, d'autre part, sur quelque événement imprévu pour se débarrasser de sa maîtresse. L'idée de la faire enlever et séquestrer pendant quelques jours lui vint à l'esprit.

— Le temps de partir avec ma sœur, disait-il.

Mais il avait, par malechance, détourné de ses devoirs la fille la plus tenace de la Savoie. Comme crampon, Fanchette n'avait pas sa pareille.

Depuis le jour où elle avait mis dans sa cervelle d'aller à Paris avec le Commandeur elle concentra toutes ses forces et toute son intelligence à ce but unique.

Avec une adresse incroyable, elle s'arrangea de façon à faire trembler le Commandeur d'un bout de la journée à l'autre. Était-il avec la marquise, elle venait, sous un prétexte ou sous un autre, et lui adressait la parole avec une apparence de respect, sous laquelle M. de Boisfleury voyait percer la menace de le dénoncer à sa sœur.

M. de Boisfleury, qui avait commencé à céder, ne tarda pas à être à la discrétion de sa maîtresse.

Le jour du départ arriva.

Le Commandeur n'avait encore pris aucune décision et Chonchon, malgré son audace, ne savait guère sur quoi compter. Les bagages, empilés sur deux charrettes à bœufs, étaient partis depuis l'avant-veille et s'en allaient à petites journées, selon l'usage de ces temps où la vapeur ne servait qu'à faire cuire le pot-au-feu.

Vers neuf heures du matin une chaise, attelée de quatre vigoureux chevaux du pays vint se ranger devant le perron du château.

Mlle Chonchon, comme par un fait exprès, procédait à son second repas et se proposait de défaire à plate couture un trio de bécasses qu'on venait de lui servir.

Elle aperçut la chaise de poste et — rendons-lui cette justice — fit incontinent le sacrifice d'une bécasse, les deux autres furent empaquetées par elle pour être plus tard mangées à loisir.

Elle courut vers la grande cour.

Au moment même où elle y arrivait un peu essoufflée, la marquise de Sivry, en toilette de voyage, enveloppée d'une douillette de soie puce, en petits paniers, faisait son apparition sur le perron devant lequel attendait la berline.

Chonchon s'élança vers elle juste à la minute où le Commandeur paraissait derrière sa sœur.

— Madame la marquise veut-elle me permettre de l'aider à monter en voiture et de lui arranger ses jupes?

— Vous êtes donc femme de chambre? demanda Mme de Sivry étonnée.

— Non, madame la marquise, je suis jardinière seulement...

— Je vous remercie de votre zèle. Comment vous nommez-vous?

— Fanchette pour vous servir.

— Eh bien! Fanchette, aidez-moi, je le veux bien.

Chonchon n'était pas maladroite, elle s'y prit très habilement, puis elle dit avec une feinte émotion :

— Hélas! non, madame la marquise, je ne suis pas femme de chambre, mais je le deviendrais aisément pour vous servir, si vous me permettiez de partir à votre suite.

— Partir à ma suite! dit la marquise en même temps que le Commandeur tressautait.

— Je suis une pauvre fille bien malheureuse, madame la marquise,



Une heure plus tard, Chonchon partait à son tour, escortée par le Commandeur. (P. 285.)

dit Chonchon, celui que j'aime quitte le pays et si je ne vais pas à Paris, je suis bien décidée à mourir.

— Mourir! s'écria la marquise toute bouleversée...

— Oui, madame, j'ai choisi l'endroit — le lac de votre parc, c'est là que je me périrai...

— Commandeur, dit la marquise, chargez-vous d'empêcher ce malheur, je vous recommande cette petite,... vous viendrez me rejoindre au relai.

— A vos ordres, marquise, dit le Commandeur.

Puis s'adressant à Chonchon qu'il venait d'attirer derrière la berline:

— Toi, tu me paieras ça.

— M'emmenez-vous? demanda la jardinière *in partibus.*

— Non, répondit rageusement le Commandeur...

— C'est votre dernier mot?

— Ah! palsembleu! je crois bien.

— Eh bien! vous vous trompez.

— Vraiment?

— Car je partirai quand même.

— Si je veux.

— Non, malgré vous.

— Essaie.

— Vous allez voir. Je n'ai qu'un mot à dire pour que Mme la marquise m'attache à sa personne.

Le Commandeur haussait les épaules.

Mais tout à coup Mme de Sivry se penchant à la portière:

— Où donc est cette petite?

— Me voici, madame la marquise.

M. de Boisfleury, très inquiet, écouta ce qu'allait dire sa sœur.

— Est-ce que vous seriez fâchée d'entrer à mon service personnel, petite?

— Oh! madame la marquise, je n'en suis pas digne, riposta Chonchon avec des mines de fille repentie qui firent trembler le Commandeur.

— Et pourquoi donc?

En ce moment, Laroque arriva, perché sur un grand cheval, et se présentant à l'autre portière, sollicita la faveur d'entretenir la marquise de deux ou trois questions très urgentes.

Chonchon profita de cette diversion pour se rapprocher du Commandeur et pour lui dire :

— Hercule! vous allez laisser partir la berline.

— Pourquoi?

— Vous le saurez plus tard.

— Mais...

— Je le veux. Si vous n'obéissez pas, je monte aux côtés de Mme la marquise et je lui raconte toutes vos infamies à mon égard.

— Mais si je reste...

— Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Mais encore...

— Le temps de chercher une voiture, de l'atteler, de m'y faire monter et de me mettre en route avec l'argent nécessaire pour le voyage, que vous aurez soin de me donner.

— C'est impossible.

— Alors, je vais me faire voiturer par Mme la marquise elle-même, qui ne pourra plus se passer de moi dans vingt-quatre heures.

Le Commandeur furieux se disait :

— Quelle sotte idée j'ai eue, de séduire cette grosse dondon!

— Allons, décidez-vous, oui ou non. Je n'ai pas le temps d'attendre.

Le pauvre Boisfleury était fort perplexe.

La conversation de sa sœur avec Laroque allait prendre fin. Chonchon était bien capable de partir avec la marquise et, pendant le voyage, qui sait ce qu'elle pourrait lui dire?

Il hésita encore un moment, puis, poussé par la nécessité, il capitula.

— Eh bien ! soit, dit-il.

— Vous me donnez votre parole?

— Oui.

— Votre parole de Commandeur?

— Je vous donne ma parole de Commandeur.

— Eh bien! je vous crois.

Et Chonchon s'éloigna prestement afin que la marquise, en se retournant, ne la vit plus et ne songeât pas davantage à se l'attacher.

Quelques minutes après, la berline s'ébranlait.

Chonchon était allée reprendre philosophiquement son troisième déjeuner et attaquait sa dernière bécasse, quand survint son séducteur plus qu'ennuyé.

— Chonchon, dit-il, vous êtes une petite peste.

— Et vous une grande, monseigneur.

— Insolente!

— Il n'y a qu'un moyen de me rendre respectueuse.

— Lequel?

— C'est de faire votre devoir d'honnête homme et de m'emmener à Paris.

— Il le faut bien, puisque j'ai juré.

— Alors, nous partons!

— Certainement, hélas!...

— A quelle heure?

— Aussitôt que nous aurons une voiture.

— Fort bien, j'en connais une.

— Où donc?

— Chez Léonard, l'ancien postillon, qui s'était mis maître de poste et qui n'a pas pu continuer.

— Je vais l'envoyer chercher.

— Bien.

— Tenez-vous prête, avez-vous un bagage?

— J'ai deux chemises et une coiffe,... mais ça ne m'inquiète guère; on trouve tout ce qu'il faut à Paris.

— Avec de l'argent...

— Oui Commandeur, avec de l'argent, et nous n'en manquons pas.

— Pardon, ma chère, je vous préviens qu'une fois à Paris, où je vous conduis parce que vous me forcez la main...

— Hercule, vous n'êtes pas galant.

— Je vous préviens qu'à Paris, je ne ferai rien pour vous.

— Nous verrons bien, mon cher!

— Vous vous débrouillerez comme vous pourrez..... C'est très sérieux.

— Je crois bien, dit Chonchon qui, cessant brusquement de manger se leva, mit ses poings sur ses hanches et ajouta :

— Vous êtes encore un joli bonhomme, vous me séduisez d'une façon infâme, vous m'empêchez de me marier, vous faites de moi une malheureuse créature sans avenir, sans famille, et quand je vous demande de réparer vos torts d'une façon ou d'une autre,... vous faites le seigneur scandalisé, allons donc! Il faut que je sois une bien bonne fille, au contraire, pour ne rien exiger de plus, croyez-moi, monsieur le Commandeur, marchez droit, protégez-moi, faites-moi une position ou rendez-moi mon innocence.

M. de Boisfleury haussa les épaules, se tut et envoya chercher la voiture de Léonard. Une heure plus tard, Chonchon partait à son tour, escortée par le Commandeur, qui fit un bout de chemin à sa portière tout comme si, elle aussi, eut été une grande dame.

La paysanne, qui avait la bourse du Commandeur, apprit bien vite comment on fait marcher des chevaux, avec un louis de double guide.

Et alors, il se passa quelque chose de bouffon,... pas pour M. de Boisfleury, par exemple.

Chonchon était en route depuis une heure, quand le Commandeur lui dit :

— Maintenant, ma chère, que vous voilà partie, vous me permettrez, je pense, de remplir, auprès de la marquise, mes devoirs de cavalier servant.

— Auprès de la marquise? demanda Chonchon.

— Oui. Ma sœur entend que je l'escorte et quelque plaisir que j'aie en votre compagnie...

La bonne fille lui coupa la parole.

— Commandeur, dit-elle en prenant le ton et les façons de Mme de Sivry, Commandeur, est-ce que vous songeriez à me jouer un mauvais tour?

— Moi! vous êtes folle!

— Vous n'avez pas l'intention de partir en avant et de me laisser en route?...

— Je n'y pensais même pas.

— Vraiment!

— Mais puisque vous m'en croyez capable...

— Eh bien?

— Je serais bien bête de ne pas profiter de la mauvaise opinion que vous avez de moi.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que je vous engage à vous défier.

— Me défier! me défier de vous, Hercule!... oh! non, j'aurais tort et je suis bien tranquille.

... Aussi, je vous prie de ne pas vous gêner. Allez, allez auprès de la marquise. Je ne vous retiens plus. Je suis sûre que vous me reviendrez!

Le Commandeur en avait assez de discuter avec sa tenace conquête. Très résigné à tout, il piqua des deux et galopa pendant trois quarts d'heure, au bout desquels il rejoignit sa sœur, dont les équipages marchaient avec une lenteur solennelle.

Mais, au bout d'une heure, il ne fut pas peu surpris de voir arriver, d'un train d'enfer, le carrosse qui contenait Chonchon, lequel carrosse ayant gagné un chemin de traverse, prit les devants sur la grande route et se perdit derrière un mamelon.

M. de Boisfleury ne comprit pas d'abord la manœuvre, mais dans la soirée, la marquise s'étant arrêtée dans une hôtellerie, pour la couchée, le Commandeur trouva Chonchon sur ses pas et la conversation fut reprise.

— Commandeur, lui dit la paysanne, je savais bien que vous ne songiez pas à me quitter!

Et, d'un air narquois, elle ajouta :

Jusqu'à ce que nous arrivions à Paris, soyez bien tranquille, vous me trouverez toujours devant ou derrière les voitures de Mme la marquise. Quand elle sera devant, je la rejoindrai ; quand elle sera derrière, je l'attendrai et par ainsi, mon cher, je serai toujours à même de causer un brin avec Mme la marquise, quand je me trouverai trop longtemps privée de votre aimable présence.

M. de Boisfleury était vaincu.

Dès ce moment, il s'employa comme il put à rendre le voyage supportable à Chonchon et il partagea son temps entre la marquise et celle dont il maudissait « l'adhérence » comme il disait si bien au lieutenant général de police, deux mois après.

La jeune femme voyagea donc en princesse et trouva la chose très agréable. Tant et si bien qu'en arrivant à Paris, il ne lui restait pas une bien grosse rancune contre le Commandeur.

Ce dernier s'en aperçut et voulut profiter de ce vent d'indulgence pour essayer de se soustraire tout à fait aux exigences de Chonchon.

Mais dès les premiers mots :

— Nous n'en avons pas fini, mon cher, lui dit-elle.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il y a que, d'abord, vous allez me faire habiller à neuf.

— Comment?

— A la dernière mode, donc...

— Et... ensuite?

— Ensuite, vous me fournirez les moyens de gagner honorablement ma vie, monsieur!

— De quelle façon?

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous un état?

— Moi!... mais non, mais non...

Chonchon éclata de rire.

— Je dis non, reprit-elle, parce que je suppose que je ne trouverai pas facilement à exercer ici mon métier de vachère.

— Extrêmement juste.

— Mais je puis apprendre à faire quelque chose.

— En effet!...

— Je ne suis pas plus maladroite qu'une autre.

— Enfin, avez-vous une idée, demanda le Commandeur, avez-vous un projet, un plan. Vous sentez-vous des aptitudes pour une branche du commerce ou de l'art? dit le Commandeur d'un ton railleur.

— Je ne comprends pas très bien ce que vous dites. Mais je vais être très claire avec vous. Je ne veux pas mourir de faim dans Paris, voilà...

— Pour vous, ce serait une terrible façon de décéder.

— Oui, oui, goguenardez tant que vous voudrez,... mais vous ferez ce que j'exige, Hercule, ou sinon...

— Eh bien! je vous chercherai quelque chose. En attendant, vous ferez bien de prendre une chambre à l'hôtellerie du Plat d'Étain et dans deux ou trois jours, je vous dirai ce que je pourrai faire pour vous. Une question,... quelle est la profession que vous préféreriez?

— Oh! mon cher, comme je n'en connais aucune, je prendrai, sans façon, celle qu'on me présentera. Mais, encore une fois, qu'elle me donne de quoi manger, ferme...

— Évidemment, ma chère, vous pouvez être assurée que ce sera ma principale préoccupation. Je sais à quoi m'en tenir sur votre appétit.

— Eh bien! tablez là-dessus,... dit Chonchon d'un air cavalier.

Ils allaient se séparer.

— Encore un mot, dit la jeune femme.

— Parlez... Allez-vous faire votre menu?

— N'essayez pas de m'abandonner, Commandeur, nous nous fâcherions et je saurais où vous trouver, et nous recommencerions à nous dire des gracieusetés.

— Je vous ai donné ma promesse.

— Et je la retiens, mon cher. Au reste, vous êtes éclairé sur mon compte, n'est-ce pas? D'ailleurs, je connais Mme la marquise de Sivry et je lui demanderai, s'il le faut, un instant d'entretien... Je suis de sa famille, palsambleu! moi aussi, de la main gauche, c'est vrai, mais j'en suis.

Le Commandeur n'était pas de force avec une semblable obstinée. S'il avait eu affaire à une femme de son monde, il aurait trouvé des paroles faites pour rompre sans rémission. Mais avec une paysanne que les grands airs n'intimidaient pas, il perdait tout son aplomb.

Ce qu'il avait de mieux à faire était d'installer Chonchon au Plat d'Étain.

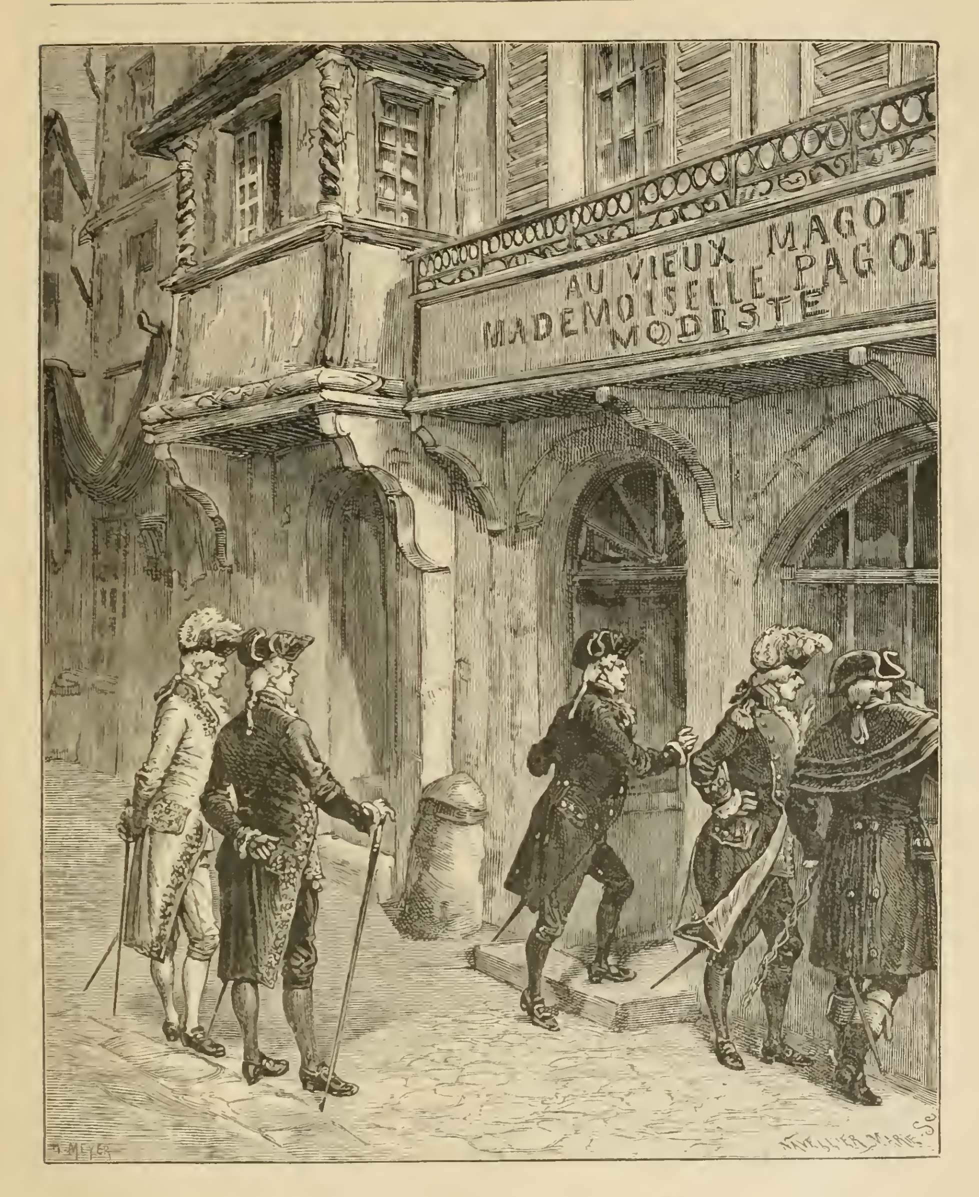
— Venez avec moi, dit-il.

Chonchon se laissa conduire.

— Maître Martin, dit le gentilhomme à l'hôtelier, je vous amène une pratique: mademoiselle. Donnez-lui une chambre et nourrissez-la. Voici dix pistoles d'avance pour sa dépense. Quand cette somme sera épuisée, vous me préviendrez.

— Fort bien, monsieur le Commandeur, répondit le logeur.

Puis, se tournant vers la nouvelle venue :



Et enfin l'un d'eux entra sans façon. (P. 291.)

— Veuillez me suivre, dit-il.

On monta un escalier de bois aux balustres assez mal dégrossis et Chonchon fut installée dans une pièce qui lui parut confortable.

— On vous montera du bois, reprit l'hôtelier.

— Oui, mais ce n'est pas le plus pressé, dit Chonchon.

— Mademoiselle désire autre chose.

— Oui, oui.

— Elle n'a qu'à commander.

— Qu'on me serve à dîner, dare, dare.

L'hôtelier s'inclina et allait sortir.

— Attendez, reprit la jeune femme, qu'est-ce que vous allez me donner?

— Tout ce que vous désirerez.

— Eh bien! qu'on me monte un faisan rôti. Il y a longtemps que je veux manger du faisan.

— Ah! malheureusement...

— Vous n'en avez pas.

— Non, mais à part ça, tout ce que mademoiselle voudra.

— Eh bien! donnez-moi un chaufroid de perdreau.

— Ah! c'est singulier, nous n'en avons pas non plus.

— Oui, mais à part ça... vous êtes un joli farceur, monsieur du Plat d'Étain. Avez-vous un poulet?

— Oh! oui.

— Alors, donnez m'en deux, bien vite.

— Et avec ça? dit l'hôtelier.

— Oh! peu de chose, nous disons : deux poulets, du jambon, une tranche de pâté, un potage et quelques autres fanfreluches. Ce soir, je souperai sérieusement...

L'hôtelier fit un salut respectueux, et s'en alla, disant :

— Malepeste! quelle gaillarde! si elle reste deux mois dans mon hôtellerie, ma fortune est faite. Je pourrai louer des places pour la voir manger.

Chonchon ne devait pas donner cette satisfaction à maître Martin. Vers la fin du second jour elle reçut la visite du Commandeur qui la pria très solennellement de l'écouter.

— Ma chère, lui dit-il, voici ce que je viens vous proposer...

— Allez, je suis tout oreilles.

— J'ai trouvé pour vous deux positions, l'une dans le commerce, et l'autre dans les arts.

— Voyons d'abord le commerce. Je crois que, pour le moment, je ferai une pauvre figure dans les arts, comme vous dites, et puis je ne sais pas très bien ce que c'est.

— Vous êtes franche.

— Parbleu!

— Il y a un fond de modiste à vendre, rue Saint-Martin, voulez-vous que je vous l'achète?

— Un fond de modiste! je le veux bien, c'est mon affaire. Je ne sais

pas le métier, mais on peut trouver des filles qui le savent. D'ailleurs, j'ai mon idée. Et puis, Mlle Chonchon, modiste, ça fera bien.

— Si vous voulez mon avis, vous laisserez là votre nom de Chonchon, à Paris, il n'aurait pas de succès.

— Vraiment?

— Oui. Il vaudrait mieux prendre quelque chose de ronflant et qui attirât l'attention.

— Bon,... mais ce nom?...

— Tenez, j'ai une idée. Si vous vous appeliez Pagode, Mlle Pagode, ça rime avec mode, et les poètes pourront chanter vos produits.

— Vous ne vous moquez pas de moi, non? Eh bien! va pour Pagode. Quand m'installez-vous?

— Aujourd'hui même.

— Tout de suite?

— A l'instant, si voulez.

— C'est bon. Le temps de casser une croûte et de finir un demi-jambon...

Le soir même, Chonchon prenait possession d'un magasin de modes fort élégant pour l'époque. Et le lendemain, un peintre lui faisait une enseigne à laquelle M. de Boisfleury s'était vainement opposé, comprenant vaguement que c'était en souvenir de lui, que Chonchon l'avait choisie. Cette enseigne était ainsi conçue :

AU VIEUX MAGOT

MADEMOISELLE PAGODE

MODISTE

Ce nom de Pagode qui, dans l'esprit du Commandeur, devait ridiculiser sa maîtresse, devint pour elle, au contraire, l'occasion d'un succès auquel la brave Chonchon ne s'attendait d'ailleurs pas plus que M. de Boisfleury.

Dès qu'on vit l'enseigne, on se moqua naturellement.

Puis, de jeunes seigneurs, plus effrontés que le commun des mortels, allaient appuyer leur nez aux vitres du magasin, en faisant des agaceries aux ouvrières.

Et enfin l'un d'eux entra sans façon.

Il s'attendait, on peut le dire, à être vertement rabroué par la patronne et, dans cette attente, il avait fait provision d'impertinences.

Mais au contraire, Chonchon vint au devant de lui.

— Que disirez-vous, monsieur le comte? dit-elle au hasard.

L'autre, qui était fils de robin, fut très flatté de l'appellation, d'autre part, il s'était figuré que Mlle Pagode lui apparaîtrait rébarbative ou bizarre et grotesque comme une chinoiserie. Tout au contraire, il se trouva en présence de la joyeuse fille, haute en couleur, le rire aux dents et dont les opulentes formes ne lui parurent point à dédaigner.

— Mademoiselle, dit-il, je crains d'être entré ici avec des intentions de croquant.

— Ce n'est pas possible, répondit Chonchon toujours avenante, voyons un peu, s'il vous plaît, monsieur...

— Je voulais vous demander une coiffe à la Maintenon pour ma grand'-mère, et je pensais que vous me mettriez à la porte, ce qui aurait fait rire ces demoiselles.

— Ces demoiselles sont, de leur nature, d'humeur très joyeuse, mais elles ne se seraient pas permis de rire à propos de la commande que vous voulez bien nous faire, dit Chonchon, feignant de prendre le change...

Le jeune gentilhomme tombait de son haut.

— Asseyez-vous donc, monsieur.

Puis, ayant jeté un regard sur la rue.

— Est-ce que ces messieurs sont de votre compagnie?

— Oui, mademoiselle.

— Est-ce qu'ils ont aussi l'intention d'offrir des coiffes ou des bonnets à quelques dames de leur famille?

— Priez-les donc d'entrer aussi... Décidément, voici la vogue qui nous arrive, mes demoiselles.

Et Chonchon éclata gaiement, lançant, au plafond de son magasin, les fusées de sa joie.

Tant et si bien que les jeunes gens finirent par supposer qu'on se moquait d'eux et qu'ils étaient les mauvais marchands de leur plaisanterie.

Mais Mlle Pagode, au contraire, les traita fort honnêtement, les amusa beaucoup et les pria de revenir la voir ainsi que de recommander sa boutique à l'attention de leurs mères, de leurs sœurs et de leurs femmes.

Et ils se retirèrent si enchantés, que, dès le soir même, ils s'en allaient, chantant les louanges de Mlle Pagode et déclarant qu'ils n'avaient rencontré nulle part, modiste qui eut plus d'esprit et de goût.

On en parla à la ville, la Cour et, par un phénomène facile à expliquer, tout le monde voulut voir Mlle Pagode et ses modes.

Sa bonne humeur, son franc-parler, la façon dont elle s'y prenait pour essayer une coiffure, tout la rendait originale et aidait à son succès.

Un jour, une grande dame, alliée au roi, se présenta chez elle et lui

demanda une de ces gigantesques coiffures qui avaient été mises à la mode par Mme de Rochefort.

La dame était jolie, mais petite et maigre.

— Oh! madame la duchesse, dit Chonchon, il ne faut pas porter de ces choses-là, vous.

— Moi, et pourquoi donc?

— Parce que cela ne vous irait point.

Interloquée par cet aplomb, la dame allait se scandaliser et traiter la Pagode de la bonne façon...

— Mam'selle Gertrude! appela Chonchon.

— Une ouvrière à l'œil intelligent se présenta...

— Que désire mademoiselle?

— Examinez bien madame la duchesse, et voyons ensemble quelle coiffure lui siérait le mieux.

Gertrude fit un pas en arrière et contempla un instant, en silence, la pratique un peu suffoquée.

— Mademoiselle, dit cette dernière sur un ton quelque peu rogue, je suis venue chez vous pour avoir affaire à Mlle Pagode elle-même.

— En quoi vous avez tort, madame la duchesse, riposta Chonchon en montrant ses dents blanches.

— Comment?

— Mam'selle Pagode, c'est moi.

— Mais je ne travaille pas par moi-même. — Je me contente de diriger mes demoiselles de boutique. — J'aurais, sans cela, beaucoup trop à faire. — Sans compter que, simple paysanne, il y a peu de temps, je ne serais pas très capable de bien monter un bonnet.

— Simple paysanne!...

— Je l'étais encore il y a quelques mois.

— Où donc, alors, avez-vous acquis ce goût si délicat, cet art qui vous distingue, de marier les couleurs d'une façon si charmante?

— En Savoie, madame.

— En Savoie!...

— Où simple et naïve, je vivais au milieu des fleurs, en qualité de jardinière au château de monsieur, non, de madame, veux-je dire, de Mme la marquise de Sivry.

— Vous êtes Savoisienne, dites-vous?

— Oui, madame.

— Peut-être, alors, connaissez-vous la jolie vielleuse?

— Non, madame la duchesse. Comment s'appelle-t-elle?

— Marie, dit-on.

— Marie Loustalot?

— Ah! je ne sais pas.

Pendant cette conversation, Gertrude avait bâti quelque chose d'élégant et d'imprévu, qu'elle essaya, séance tenante, à la duchesse. Celle-ci se laissa faire.

— Avec votre belle petite figure et votre charmante petite taille, dit Chonchon, sans se gêner, vous auriez été ravalée par le monument que vous vouliez porter, tandis qu'avec ça, vous serez jolie comme un cœur, et vous verrez ce que l'on vous fera de compliments.

Chonchon et Gertrude ne s'étaient pas trompées. La duchesse eut un succès fou et la réputation de Mlle Pagode fut établie, sur des bases inébranlables.

Bientôt, on accourut de toute part, pour se fournir chez la modiste en vogue qui devint « la bonne faiseuse. »

Pas une femme de qualité qui osât avouer qu'elle se servait ailleurs. Et, de plus, toute les bourgeoises entichées de noblesse, toutes les femmes qui, sans être nées, jouaient un rôle dans la société, accoururent chez Mlle Pagode.

On y vit des danseuses et des duchesses, des conseillères au Parlement et des impures, des cantatrices et des chanoinesses.

Mme la marquise de Sivry crut, elle-même, qu'il lui fallait céder au torrent et commanda diverses coiffures.

Mais elle se contenta d'envoyer ses ordres, et ne vint pas chez Chonchon.

Au reste, la marquise avait d'autres soucis. Son fils Arthur, que nous avons entrevu en Savoie, le jour même où M. de Boisfleury et Laroque complotaient de courir après Marie, son fils Arthur lui donnait beaucoup d'inquiétudes.

Depuis son retour à Paris, il menait une existence singulière, mystérieuse, n'ayant aucun rapport avec son rang et sa naissance.

Parfois, il disparaissait des trois ou quatre jours et ne donnait de ses fugues aucune explication plausible.

Quand sa mère le pressait de questions, il répondait :

— Je suis allé à la parade de mon régiment.

Car le marquis était colonel du Royal-Picardie, qui tenait garnison à Amiens.

Colonel à vingt-trois ans!...

On sait qu'à cette époque, pourvu que l'on fut gentilhomme, on pouvait, à quelque âge que ce fut, acheter un régiment.

M. Arthur de Sivry était colonel à quinze ans!...

Mme la marquise n'ignorait pas qu'il fallait une bonne journée à cheval

pour aller de Paris au siège du régiment, et cela devait suffire pour expliquer d'assez longues absences.

Mais Mme de Sivry ne se tint pas payée des défaites imaginées par Arthur.

Elle avait écrit au lieutenant-colonel du Royal-Picardie, non point pour lui demander s'il avait vu son fils — car la réponse eut été conforme aux désirs du jeune colonel — mais pour le charger de dire à son fils que le roi le mandait à Paris.

Au ce nom du roi le lieutenant-colonel n'avait point hésité.

Il avait répondu aussitôt :

MADAME LA MARQUISE,

Mon colonel, M. le marquis de Sivry n'est point en ce moment à Amiens. On ne l'a pas vu depuis le printemps dernier. Si Sa Majesté le mande auprès d'elle, nous sommes incapables de vous dire où on le pourrait trouver. Nous savons cependant, par les derniers ordres qu'il a envoyés au régiment, qu'il était à Paris.

Je vous prie, madame la marquise, de recevoir les hommages profondément respectueux de son plus humble et dévoué serviteur.

LIGONDÈS.

Éclairée sur ce point, Mme de Sivry dirigea ses investigations d'un autre côté.

Mais ce fut, pour ainsi dire, par hasard, qu'elle apprit des choses qui la plongèrent dans une véritable stupéfaction.

Un vieil ami à elle, M. le comte de Tabanac, mestre de camp des armées du roi, qui jadis avait dépensé, à ses genoux, beaucoup d'éloquence amoureuse, et pas trop en pure perte, ajoutaient les mauvaises langues, M. le comte de Tabanac, disons-nous, lui rapporta qu'il avait rencontré un jeune artisan dont la ressemblance avec son fils était si frappante, qu'il avait été sur le point de lui frapper sur l'épaule et de l'interroger.

— Marquise, dit-il en terminant, je n'ai jamais vu pareille ressemblance.

— Vraiment?

— Elle servirait à justifier toutes les tragédies où l'on représente de faux Démétrius et de faux Smerdis.

— Achevez...

— Je m'imagine, ajouta le comte, que si vous veniez à perdre le marquis, on pourrait, avec un tel sosie un peu bien stylé, on pourrait entamer un procès au Parlement pour établir les droits de ce croquant à votre succession. Et les trois quarts de ceux qui connaissent Arthur témoigneraient en sa faveur.

— Dans quel quartier l'avez-vous rencontré?

— Vers la place Royale.

— Du même âge?

— Exactement... Et j'étais tout à fait à même de faire la comparaison, car, depuis deux mois, je vois très souvent le marquis sur le boulevard du Temple, où il paraît s'amuser beaucoup aux tours des bateleurs et aux chansons des mendiants.

— Ce qui est fort indigne de lui.

— Pas trop, marquise, car moi-même je me divertis fort aux parades dans ces parages.

La conversation fut un instant interrompue. Le comte de Tabanac reprit :

— Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez le marier?

— C'est mon vœu le plus cher.

— Et avez-vous distingué la personne qui deviendrait sa femme?

— Oui, mon cher comte.

— Qui donc, s'il vous plaît?

— Mlle d'Elbée.

— Malepeste! marquise, c'est une des plus pures et de plus anciennes noblesses de France.

— Comme les Sivry, comte.

— C'est vrai!

— Au reste, je ne consentirais jamais à un mariage qui ne serait pas digne de notre maison.

— Mlle d'Elbée est, en outre, très riche.

— Oui.

— Et vous tenez d'autant plus à cette union...

— Que les Sivry et les d'Elbée réuniraient, sur deux têtes uniques, d'immenses biens territoriaux, tels qu'aucune famille n'en possèderait d'équivalents au soleil.

— Je comprends votre ambition, marquise.

— Et vous consentiriez à la seconder? demanda Mme de Sivry.

— Pourquoi pas?

— Eh bien! écoutez-moi : je vais vous faire des confidences.

— C'est trop d'honneur.

— Je ne saurais, d'ailleurs, m'adresser mieux.

— Cette fois, c'est trop de flatterie.

— Non. Il s'agit de mon fils. Parmi les parents à qui je pourrais me confier, je ne vois...

— Que le Commandeur! interrompit le comte.

— En effet?



Marie! s'exclama-t-elle à son tour. (P. 301.)

— Eh bien!

— Mon frère est vraiment trop léger, trop entiché d'aventures amoureuses pour que je l'intéresse à mon désir.

— Pourquoi donc?

— Je soupçonne mon fils de nourrir une passion indigne de lui, de moi-même et de ses nobles aïeux.

— Vraiment?

— Oui, ce n'est pas la première fois qu'on me rapporte des choses semblables à celles dont vous m'entreteniez tout à l'heure.

— Touchant cette étonnante ressemblance.

— Ce n'est pas une ressemblance.

— En ce cas,... fit le comte en hésitant, car il craignait de proférer une énormité.

— Achevez, mon ami!

— En ce cas, ce serait lui-même que j'aurais rencontré.

— Je le crains...

— Déguisé en homme du peuple.

— Oui, comte, oui.

— Et tout cela par amour?

— Probablement.

— Ah! mais marquise, savez-vous bien que c'est charmant.

— Bon! vous voilà comme les autres.

— Mais c'est donc un Amadis, que votre fils, chère marquise, un Artus, un chevalier de la Table ronde.

— Allons, ne riez pas et conseillez-moi.

— Soit, pour qui brûle donc ce jeune cœur?

— Voilà, je n'en sais rien.

— Et vous ne soupçonnez pas davantage.

— Mon Dieu, ce que je pense est invraisemblable.

— Dites toujours.

— Je crains qu'il ne soit épris d'une petite fille qui joue de la vielle dans les rues.

— Ce n'est pas possible, marquise, votre tendresse maternelle s'alarme à faux, je crois.

— Hélas! j'ai bien peur que non.

— Quels sont les faits qui viendraient à l'appui de vos soupçons?

— Ils sont insignifiants, je le sais, mais...

— Eh bien! marquise, il faut en avoir le cœur net, et pour cela, je ne vois qu'un moyen : vous adresser au lieutenant-général de police.

— Oh! non.

— Est-ce que cela vous répugne?

— Pas absolument.

— Eh bien! alors?

— Mais ce que je vous dis à vous, je ne saurais le confier à un homme tel que le lieutenant-général.

— Il est discret, cependant.

— D'ailleurs, il sera toujours temps, reprit Mme de Sivry, il sera toujours temps d'avoir recours à ses bons offices.

— Alors, vous avez un plan?

— Oui, et non.

— Dites-moi tout, marquise.

— Je voudrais d'abord être bien certaine qu'il est amoureux de cette fille.

— Mais comment s'y prendre?

— Ah! voilà ce qui m'a décidée à vous consulter. Avez-vous un avis sur ce point délicat?

Le comte réfléchit un instant.

— Le plus sûr, dit-il, serait de prendre le taureau par les cornes.

— Qu'entendez-vous par là?

— Pensez-vous que votre fils aille voir la petite vielleuse chez elle?

— Oui.

— Eh bien! il faut l'y surprendre.

— Comment?

— Dame! en allant, sous un prétexte, faire une visite à la donzelle.

— Mais encore, quel prétexte?

— Ah! c'est difficile, j'en conviens. Il est clair que Madame la marquise de Sivry ne peut aller demander des leçons de vielle à la petite montagnarde.

— Attendez!

— Est-ce que vous auriez une idée?

— Je crois que oui.

— Voyons!

— Vous savez que, depuis quelque vingt ans, il est de bon ton de faire venir chez soi les baladins à la mode.

— Oui.

— La Du Barry, reprit la marquise, mandait, naguère, à Versailles, le théâtre de Nicolet.

— C'est même à cette occasion qu'il a donné à sa troupe le nom de grands danseurs du roi.

— Cette vielleuse n'est-elle pas à la mode?

— Je suis un peu vieux pour savoir ça, répondit le comte, mais je crois avoir entendu dire qu'elle est très écoutée sur le boulevard du Temple.

— On affirme même, reprit Mme de Sivry, que déjà elle a été produite dans plusieurs salons, notamment chez la princesse de Béarn.

Rien ne serait donc plus plausible que de la visiter, sous le prétexte de lui demander de paraître dans une fête que je donnerai. Et pendant que je serai là, en tête-à-tête avec elle, il faudra qu'elle soit bien fine pour ne pas me laisser voir si elle aime mon fils.

— Vous avez raison.

— Faites-moi l'amitié de préparer les voies.

— De quelle façon, marquise?

— En vous informant du logis de cette baladine.

— Dès ce soir?

— Aussitôt que vous saurez son adresse...

— Je vous l'apporterai.

— Et nous verrons bien.

— Il ferait beau voir, en effet, qu'une petite vagabonde se mit en travers du mariage que vous projetez et auquel, par affection pour vous, marquise, je m'intéresse comme s'il me touchait de plus près encore.

III

Marie demeurait sur le boulevard Saint-Martin, dans une maison dans la cour de laquelle un montreur d'animaux féroces avait installé sa ménagerie.

Depuis déjà vingt-cinq ans environ, le terre-plein du boulevard du Temple servait à tous les bateleurs qui désiraient s'exhiber devant le public parisien.

On y voyait des artistes en plein vent de toute farine, depuis le personnage vêtu d'un complet en toile à matelas, dont l'unique occupation consistait à faire des grimaces — et que pour cela on appelait le grimacier — jusqu'aux puissants seigneurs Audinot et Nicolet qui, venus de la foire Saint-Laurent ou de la foire Saint-Germain, avaient installé là deux théâtres dont les noms existent encore dans Paris, l'Ambigu et la Gaîté.

Il se tenait donc sur le boulevard une sorte de fête perpétuelle, où se montraient des saltimbanques de toute sorte, des hercules, des danseuses de corde, des escamoteurs, des paillasses, des arracheurs de dents, des chanteurs ambulants, des violoneux, des vielleuses comme Marie, et bien d'autres industriels dont la nomenclature serait trop longue à détailler.

Il y eut même un moment où l'affluence des nomades de tous pays, qui avaient la prétention d'amuser le public, devint si extraordinaire qu'il leur fallût franchir des frontières jusque-là respectées et s'installer dans la rue de Bondy et sur le boulevard Saint-Martin.

Ce fut principalement sur ce dernier théâtre de leurs exploits que les montreurs d'ours, les dompteurs de bêtes féroces se manifestèrent avec le plus d'ardeur.

Un moment, on compta jusqu'à sept ménageries entre la rue du Temple et la rue Saint-Martin. Une seule maison était exempte de cette cohabita-

tion trop odorante, la maison même du chevalier du guet, dont nous parlions plus haut et qui avait son entrée dans la rue Meslay, comme toutes les maisons donnant alors sur le boulevard, et comme, par conséquent, celle qu'habitaient Marie et son ami André.

La charmante petite Savoyarde était donc à portée du théâtre de ses succès : le boulevard du Temple.

Elle se trouvait, du même coup, la voisine de Chonchon qui, nous l'avons dit, demeurait à l'entrée de la rue Saint-Martin, à quelques pas de la porte...

Les allées et les venues de l'une et de l'autre ne pouvaient manquer d'amener une rencontre et, vers le commencement de novembre, effectivement, la modiste revenait de course, un matin, avec une de ses ouvrières, lorsqu'elle entra, poussée par la curiosité, dans la cour où la ménagerie était installée.

Elle comptait voir les bêtes féroces et s'amuser un peu, mais les cages étaient fermées.

En revanche, elle ne fut pas médiocrement surprise de voir se planter devant elle une jeune fille assez élégamment mise qui s'écria :

— Chonchon!

Mlle Pagode ouvrit de grands yeux, démêla rapidement les traits de celle qui venait de prononcer son nom.

— Marie! s'exclama-t-elle à son tour.

— Oh! quelle surprise!

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda Chonchon.

— Et toi?

— Moi, je voulais voir les bêtes et c'est toi que je rencontre, ce qui n'est pas du tout la même chose.

— Moi, je demeure ici.

— Ah! bah!

— Veux-tu monter dans ma chambrette?

— Je crois bien, tu dois en avoir à me dire du long et du large!

— Oui, oui... et toi, donc?

— Mademoiselle Gertrude, dit Pagode avec une certaine solennité, retournez au magasin.

— Faudra-t-il faire les modifications demandées par Mme de Gourgues à sa coiffure?

— Certainement.

— Quand mademoiselle rentrera-t-elle? La comtesse des Bruyères doit envoyer vers deux heures.

— Je le sais, allez, allez.

Mlle Gertrude s'éclipsa.

— Montons vite chez toi, dit Chonchon à Marie, en prenant la petite vielleuse par la main.

Elles avaient des jambes de dix-huit ans. Les cinq étages, au bout desquels se trouvait le petit logement de Marie, furent promptement et joyeusement escaladés.

La petite Loustalot ouvrit sa porte.

Chonchon entra et poussa de nouvelles exclamations :

— Oh! mais que c'est joli chez toi! Tu es logée comme une marquise. Quel charmant petit lit et cette table propre et luisante, et ces rideaux! ma chère, tu gagnes donc bien ta vie?

— Je fais des journées de deux pistoles, quelquefois.

— Allons donc, et avec quoi?

— Avec ceci.

Et Marie montrait sa vielle.

— Mais tu ne savais pas en jouer, là-bas?

— J'ai appris en route.

— Oh! mais alors, j'y suis.

— Que veux-tu dire?

— C'est toi qui es la jolie vielleuse?

Marie sourit. Elle était trop modeste pour répondre affirmativement, mais elle ne pouvait pas dire le contraire, puisque c'est sous ce nom flatteur qu'elle était connue au boulevard et dans tout Paris.

— Mais toi, Chonchon, parle-moi de toi?

— Avec plaisir, mais n'aurais-tu pas, par hasard, une croûte à casser, nous bavarderons aussi bien en mangeant.

— Tu as faim?

— Toujours.

— Au fait, c'est vrai, ma pauvre Chonchon, je n'y pensais plus... mais tu vas m'aider à mettre le couvert et je ferai cuire deux andouillettes.

— Mets en quatre, va.

— Je n'en ai que deux.

— Alors, je vais chercher de quoi corser le déjeuner.

Chonchon descendit comme une bombe, pendant que Marie préparait la table et allumait le feu. Une demi-heure plus tard, les deux amies attaquaient le festin. Chonchon en mangeait naturellement les trois quarts tout en riant, tout en disant des folies, ce qui amusait Marie prodigieusement.

— Et moi qui te croyais encore au pays! dit Marie.

— Ah! ben oui.

— Tranquille, heureuse.

— Je t'en... moque.

— Et mariée à Jean Leblanc.

— N'en parlons pas, veux-tu, Marie?

— Et pourquoi?

— J'ai des remords. Je devrais être sa femme et, au lieu de demeurer avec lui, au pays, je me trouve à Paris depuis deux mois, tout près de toi.

— Mais comment cela s'est-il fait?

— Ah! voilà, dit Chonchon, ce qui sera difficile à dire, surtout à toi, qui es partie de là-bas, bien honnête, bien vertueuse et qui dois être, je n'en doute pas,... ce que tu étais au pays.

— Oui, dit Marie : mais va toujours.

— Eh bien! figure-toi, ma chère, une suite fantastique d'aventures, une série d'événements, des voyages, des émotions. Ah! des émotions, surtout.

— De quel genre?

— Du genre masculin.

— Je ne comprends pas....

— Ah! ma petite Marie, tu ne te doutes point d'une chose.

— De laquelle?

— C'est que tu as joliment bien fait de ne pas accepter la place de jardinière qu'on t'offrait au château.

— Oui, hein?

— Tu l'as échappée belle.

— Comment? le Commandeur?

— Ah! ma chère, quel monstre! un Satan...

— M. le curé l'avait bien jugé.

— Comme il m'a entortillée, le renard. Quand j'y pense.

Chonchon venait de prononcer ces derniers mots avec l'accent de la plus violente indignation. Mais, tout à coup, elle reprit sa voix naturelle et du ton le plus calme :

— Donne-moi du flanc! dit-elle.

Marie emplit l'assiette de Chonchon d'une composition tremblotante qui frémissait à chaque mouvement de la table, et la modiste reprit :

— Ce que c'est que l'ambition! Quand tu fus partie, je me dis à part moi : Tiens, tiens, mais puisqu'il y avait une place de jardinière, je ne vois point pourquoi je ne l'aurais pas.

— Évidemment.

— Et puis je pensais à Jean Leblanc comme sommelier.

— La place que voulait Pierrot?

— Précisément.

— Continue...

— Redonne-moi du flanc! Il est bon, ce flanc. Je m'en vais donc au château et je demande M. le Commandeur.

— Ah?

— Tu sais, il m'avait dit que j'avais de belles dents.

— Oui, oui, je me souviens.

— Je lui rappelle ça. Il me reconnaît et me prend le menton. Je ne sais pas quelle rage ils ont de vous prendre le menton. Bref, quand je lui parle de la place, il m'invite à souper.

— A souper... avec lui?...

— C'était me prendre par mon faible. Et si tu savais ce qu'il m'a fait manger.

— Tu as donc accepté?

— Pardine!

— Tout de suite? comme ça?

— Puisqu'il me prenait par mon faible. Et voilà qu'il me fourre dans mon assiette des choses étonnantes, mêlées à des truffes, à des perdreaux, moi, je riais. Et cependant, j'étais un peu intimidée parce qu'un seigneur c'est toujours un seigneur. Et puis, son habit à paillettes, sa culotte de soie et ses bas brodés, tout ça m'émerveillait.

— Après? après?...

— Tiens! le flanc est fini, c'est dommage.

— Prends autre chose...

— J'y pensais, dit Chonchon, mais je continue. Il me faisait manger comme quatre et boire comme cinq, du champagne surtout. Sais-tu ce que c'est que du champagne?

— Non.

— Et tu fais bien. Ah! qu'on est simple quand on est ingénue, à force de manger et de boire, je m'endormis.

— Ah! mon Dieu!

— Si bien que le lendemain, je me réveillai... dans un autre lit que dans mon lit de jardinière!... Et puis, quelques temps après, il m'a offert une berline pour venir à Paris, une fameuse berline, va, qui roulait, qui roulait, on est infiniment mieux là-dedans qu'en charrette, tu peux me croire, car je m'y connais maintenant.

— Et une fois à Paris?

— Ah! c'est là qu'il comptait me planter pour reverdir. Mais je ne me suis point laissé faire, je me suis cramponnée à lui, je l'ai menacé et



Pierrot en personne, aussi gauche qu'à Saint-Laurent, fit son entrée chez la petite vielleuse.
(P. 307.)

il a fini par m'offrir la propriété d'un magasin de modes que je dirige sous un nom d'emprunt.

— Comment! tu as changé de nom?

— Il paraît que c'était nécessaire.

— Et comment t'appelles-tu, maintenant?

— J'ai un nom bien beau, ma chère, bien distingué. Mam'zelle Pagode.

Marie s'était levée et ôtait le couvert, pendant que Chonchon lui racontait son histoire.

— Pagode? dit-elle, Pagode? c'est drôle.

Chonchon, pleine de dignité, ajouta :

— Je confectionne pour Paris et j'envoie dans les provinces. Tu ne te figures pas comme j'ai eu vite pris le train-train du commerce.

— Tu étais née pour cela, sans doute.

— Apparemment. Je fais les modes tout à fait en grand, et le chiffre de mes affaires est d'une *conséquence* étonnante.

— Alors, tu fais fortune?

— C'est-à-dire que je ferais fortune si je n'avais pas si bon appétit.

— Est-ce que tu mangerais ton fonds?

— J'en ai peur. Mais, sans m'inquiéter de l'avenir, je fais mon métier comme il faut, va, je t'assure. Il n'y a pas de femme un peu huppée qui ne se serve chez moi.

— Vraiment?

— Tu n'as qu'à demander, on s'arrache mes chapeaux, on se bat pour avoir mes bonnets. Quant à mes nœuds galants, ils font fureur. C'est du délire, du vrai délire.

— Mais tu ne savais pas travailler en quittant Saint-Laurent?

— Et je ne sais pas davantage aujourd'hui.

— Comment fais-tu?

— Je fais travailler les autres. C'est bien plus adroit, plus commode, et ça va plus vite...

— J'ai des ouvrières... une entre autres, nommée Gertrude,... je ne te dis que ça. Grâce à elle, mon magasin est encombré d'altesses, de princesses, de duchesses. Et je les reçois! faut voir. Enfin, il vient du si beau monde chez moi, que je ne me dérange pas pour une femme qui n'est pas au moins marquise... oui, je m'abaisse jusqu'aux marquises, mais au-dessous, fi! fi!

— Et le Commandeur?

— Je ne l'avais pas revu jusqu'à ces derniers jours, quand ma réputation étant arrivée jusqu'à lui, il a eu le front de me faire une visite.

— Dans ton magasin?

— Pardine! mais je l'ai reçu comme un carlin dans un jeu de boules.

— Et il s'en est allé?

— Oh! pour revenir, ne crains rien, je connais les hommes. Tant que j'aurai des pratiques de la cour, il me fera la sienne...

Chonchon en était là de son discours, quand, sur le palier où donnait la porte de Marie, on entendit retentir le bruit que faisaient deux souliers ferrés.

— Tiens! dit mam'zelle Pagode, voici des escarpins qui ont l'air de chercher quelque chose devant ton logis.

Et au même instant, une voix de baryton, un peu dure, entama un air que des oreilles savoyardes ne pouvaient entendre sans émotion.

C'était le *Digo Zannette!*

— Ah! mon Dieu! s'écria Chonchon, qu'est-ce que j'entends là. Je connais cette voix, si c'était lui?

— Qui donc?

— Mais oui, c'est lui, dit Chonchon qui s'élança vers la porte.

— Mais qui? qui? interrogea de nouveau Marie.

— Pierrot!

— Pierrot ici?

En ce moment Fanchette ouvrait la porte et Pierrot en personne, aussi gauche qu'à Saint-Laurent, fit son entrée chez la petite vielleuse.

— Eh! oui, c'est moi,... bonjour Chonchon, salut mam'zelle Marie et toute la compagnie.

— Ah! quel jour heureux! s'écria Marie en prenant la main de Pierrot et celle de Chonchon. Je retrouve un ami et une amie, quel plaisir ça fait quand on est loin du pays.

— Ah! oui, c'est bon, dit Pierrot avec un accent de singulière et naïve sincérité.

— Et comment as-tu découvert que je demeurais ici?

— Ah! pour ça, mam'zelle, ça n'a pas été facile.

— Je crois bien...

— J'ai couru! j'ai couru dans Paris, je vous promets que j'en ai vu de ces rues et de ces cours, comme y disent, et de ces boulevards, et de tout, depuis plus de quinze jours.

— Mais enfin?

— Je demandais à tous les pays que je rencontrais. Ils me disaient qu'y savaient pas, je rageais, je rageais, quand voilà qu'un jour j'ai branché sur une petite futée, pas trop belle, mais qu'est une fine mouche, oui-dà.

— Qui donc?

— Dame! devinez.

— Ah! Pierrot, interrompit Chonchon, ici, faut pas être si bête qu'à Saint-Laurent,... on n'a pas le temps.

— Pourquoi que vous me dites ça?

— Parce que tu t'amuses à nous faire drogner, dis-nous tout de suite de qui tu veux nous parler!

— De la Colette, vous savez bien.

— Oui, dit Marie. C'est elle qui m'a appris à jouer de la vielle.

— Tiens! c'est donc vrai. Elle m'a conté ça; mais je voulais pas la croire.

— Et elle connaît mon adresse?

— Puisque je vous le dis, rapport à ce que vous êtes son élève, comme elle dit, elle vous suit de l'œil dans la vie et elle est fière de vos succès, *approximativement.*

— Ah! mais sais-tu que tu parles joliment bien, Pierrot, dit Chonchon d'un air goguenard.

— Assez bien, oui, on se forme vite à Paris.

Marie regardait avec attendrissement Pierrot qui semblait lui apporter, à la semelle de ses souliers, un morceau des montagnes natales.

— Comment! mon pauvre Pierrot, reprit-elle, tu as quitté le pays?

Pierrot se débarrassa de sa vielle et de son chapeau qu'il posa sur une chaise à côté de la porte.

— Qu'voulez-vous, mam'zelle, je ne pouvais plus y rester, vous n'y étiez plus.

— Oh! mais il est galant, ma chère, observa Chonchon.

Marie souriait.

— Dieu de Dieu! la bonne air qu'on respire ici. C'est pas comme ça dans nos montagnes. Ah! dame! c'est que tout est bien changé, là-bas, depuis votre départ.

Marie, en entendant ces paroles, crut à quelque malheur, et s'avançant avec vivacité vers Pierrot :

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Ah! mam'zelle Marie.

— Mon père serait-il malade?

— Oh! pour ça, non.

— Alors, ma mère, ma bonne mère, qui m'aime tant et que j'adore! Oh! donne-moi vite de leurs nouvelles, Pierrot?

— Ne vous tournez pas les sens, mam'zelle.

— Mais, parle-donc!

— Y se portent tous comme des charmes, comme des chênes et des bouleaux, quoi!

— Ah! fit Marie avec soulagement.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a? demanda Chonchon d'un ton bref.

— Ce qu'il y a?

— Oui.

— D'abord, laissez-moi accomplir une mission...

— Que veut-il dire?

— M. le curé, qui se porte aussi comme un arbre, m'a chargé, ainsi

que le père Loustalot et la bonne Madeleine, ils m'ont chargé, à mon départ, de vous bénir pour eux.

— Nous bénir, toi!... Et Chonchon partit d'un éclat de rire.

— Ah! mon bon Pierrot, ça fait plaisir de te revoir, dit-elle.

— N'est-ce pas?

— Mais, tu n'as pas beaucoup changé...

— Pierrot! interrompit Marie, achève; dis-moi ce qui se passe au pays.

— Attendez que je vous bénisse, d'abord, ma mission.

Pierrot, grotesquement, étendit les mains sur la tête de Marie, et d'une façon si drôle que les deux jeunes filles se demandaient si le paysan savoyard était tout à fait idiot ou jouait un rôle comique pour les faire rire.

Pierrot reprit ensuite :

— Mais ce n'est pas du père Loustalot ni de la mère Loustalot, ni de M. le curé que je parlais.

— Et de qui donc?

— Des autres, pardine! des autres.

— Quels autres?

— Tous les autres du pays. Ah! sapristi! si vous saviez comme ils devenaient embêtants. Personne ne disait plus rien.

— Allons donc! s'écria Chonchon.

— Tout le village était gai comme mon bonnet. On ne s'amusait plus, on ne riait plus.

Mazette, interrompit Chonchon, nous avons eu un fier nez de nous en aller : mangeait-on au moins?

— Encore un peu, mais presque pas.

— Brrr!! fit la modiste en se secouant comme un cheval qui frissonne et s'ébroue.

Enfin, continua Pierrot, jusqu'au violoneux qui nous faisait danser le dimanche, il cassait toutes les cordes de son violon. Et puis, il jouait faux. Je m'hébétais, quoi!

— T'avais pas grand chose à faire pour ça.

— Oh! non, Mais quand j'ai vu tout ça, moi, j'ai vendu un quartier de terre que j'avais hérité de mon oncle Pierre.

— Il est mort?

— Oui, le pauvre homme. Quand j'ai eu touché tout mon héritage (trente-sept livres, six sous, six deniers), j'ai acheté une vielle et je les ai plantés là pour venir vous voir.

— Tu as bien fait, mon bon Pierrot.

— Et aujourd'hui, je suis un virtuose ambulant sur le pavé de Paris.

— Comme moi, dit Marie.

— Comme vous, mam'zelle Marie? oh! non, vous avez dû talent, vous, de la réputation.

— Mais oui, mon ami, je suis à la mode, comme Chonchon.

— Vous êtes aussi à la mode, vous, Chonchon?

— Oui, mon garçon, je suis à la mode, et dans les modes.

— Je ne comprends pas, dit Pierrot.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Eh ben! ajouta le paysan, vous faites bien de vous tirer d'affaire, Chonchon, parce qu'il y a des faiseurs de ragots, au pays, qui disent des choses sur votre compte.

— Ils n'en diront jamais autant que moi, répondit Chonchon en éclatant de rire.

— Enfin, je vous ai trouvée, même que je sais comment on vous appelle dans le quartier.

— Vrai?

— Oui, on vous appelle la Perle, rapport à votre grande sagesse et à vos talents. On dit aussi que vous faites de grosses recettes.

— C'est vrai; j'ai gagné, depuis quelque temps, assez pour acheter ce petit mobilier que tu vois...

Pierrot l'interrompit :

— Et pour envoyer un peu d'argent à votre pauvre mère, ce que vous ne dites pas.

— N'est-ce pas mon devoir?

— Tout le monde ne le fait pas.

— Du reste, ça n'est pas venu tout de suite. J'ai été sous la domination d'un mauvais homme qui me prenait tout ce que je gagnais et qui me maltraitait.

— Vous! il y a quelqu'un qui osait!... s'écria Pierrot rempli d'indignation.

— Oui, moi.

— Et comment se nomme-t-il?

— Garigou!

— Et où demeure-t-il, que j'aille lui casser les reins.

— Il a disparu, le misérable, en emmenant avec lui les deux pauvres petits jumeaux du hameau de Savary.

— Ah! il a disparu! Eh ben! mam'zelle, il a bien fait.

— Moi, je ne suis pas de ton avis; car je voudrais bien savoir où sont mes deux pauvres petits amis, Benjamin et Gabriel, les petits chérubins que j'aimais tant. Il faudra m'aider à les chercher, Pierrot.

— Je vas m'y mettre.

— Oh! les mignons chéris, comme ils doivent être battus avec cet homme abominable et pervers.

— Nous les trouverons, mam'zelle.

— Dieu vous entende!

— Il m'entendra, j'en réponds. Mais comment avez-vous fait pour devenir célèbre comme ça.

— Ah! ce n'est pas venu tout seul.

— Je le crois bien...

— D'abord, personne ne m'écoutait.

— J'en suis encore là, moi.

— Pierrot, tu es trop bavard, dit Chonchon.

— C'est la joie!

— Brave Pierrot! reprit Marie. Je disais donc qu'on ne m'écoutait guère. Les chansons du pays ne faisaient aucun effet sur les passants.

— Et ils prétendent qu'ils ont du goût, jarni! si ça ne fait pas de la peine d'entendre ça.

— Mais je ne me décourageai pas et je continuai de les chanter tant, tant et tant, qu'un jour on en parla chez la reine.

— Chez la reine! répéta Pierrot ébahi.

— Oh! c'est comme ça ici, dit Chonchon. Telle que tu me vois, je la coifferai un de ces jours, la reine.

— Et puis, continua Marie, le roi lui-même entendit parler de moi, demanda qui j'étais, si bien que les grandes dames et les seigneurs se mirent à venir m'entendre.

— Des seigneurs!

— Tous les jours, quand je me mets à chanter, il y a, autour de moi, un cercle de gens de qualité...

— Eh ben! mam'zelle, nous voilà deux à présent, déclara Pierrot. Nous unirons nos deux vielles et nos deux voix, et vous verrez comme ça marchera. On viendra des provinces pour nous entendre. D'abord, j'ai le talent de chanter à perdre haleine.

Marie souriait; sa pensée s'en allait par delà les monts retrouver son pays et ses parents, un attendrissement vague s'emparait d'elle.

Elle reprit :

— Ma mère me l'avait bien dit : « Sois sage, travaille bien et Dieu ne t'abandonnera jamais. » Elle avait raison, la pauvre maman, car Dieu ne m'a pas abandonnée, comme vous voyez.

Pierrot se sentait ému, lui aussi, malgré sa grotesque figure et ses idées biscornues.

— Mam'zelle Marie, dit-il, vous êtes une brave et honnête fille et je l'écrirai au pays, vous pouvez être tranquille.

— Ah! c'est vrai, remarqua la charmante vielleuse, tu sais écrire, toi; mais moi aussi, Pierrot, bientôt, je vais...

Chonchon, étonnée, leva la tête, regarda son ancienne compagne et lui dit :

— Quoi donc? bientôt?

Marie, qui s'était un peu abandonnée, se reprit vivement :

— Je vais,... je vais apprendre.

— C'est ça, fit Pierrot; mais en attendant, c'est moi qui serai votre écrivain public, et vous verrez comme je moule!

Puis, changeant de sujet de conversation :

— Comme ça, continua-t-il, c'est ici que vous habitez... seule?...

— Toute seule, répondit Marie.

Cette parole imprudente étonna Chonchon qui, malgré ses airs d'hurluberlu, n'était pas plus bête qu'une autre.

Quant à Pierrot, il ne remarqua rien.

— Comment! dit-il, vous ne recevez personne?

A cette question formelle, Marie baissa les yeux, rougit légèrement et resta un instant muette.

Puis, d'une voix tremblante, elle répondit :

— Non... personne!

— Ah! c'est gentil, ça.

Chonchon crut devoir protester.

— Gentil!... dit-elle, pas trop. Pour mon compte, je ne pourrai pas vivre comme ça. En hiver surtout.

— Pour lors, reprit Pierrot, je suis l'unique de mon sexe avec Chonchon,... qui entrent ici? Comme c'est flatteur. Eh bien! mademoiselle Marie, ce que vous me dites là me fait diantrement plaisir, car, tout à l'heure, j'ai rencontré, au premier, dans l'escalier...

Marie interrompit vivement le Savoyard.

— Qui donc? dit-elle.

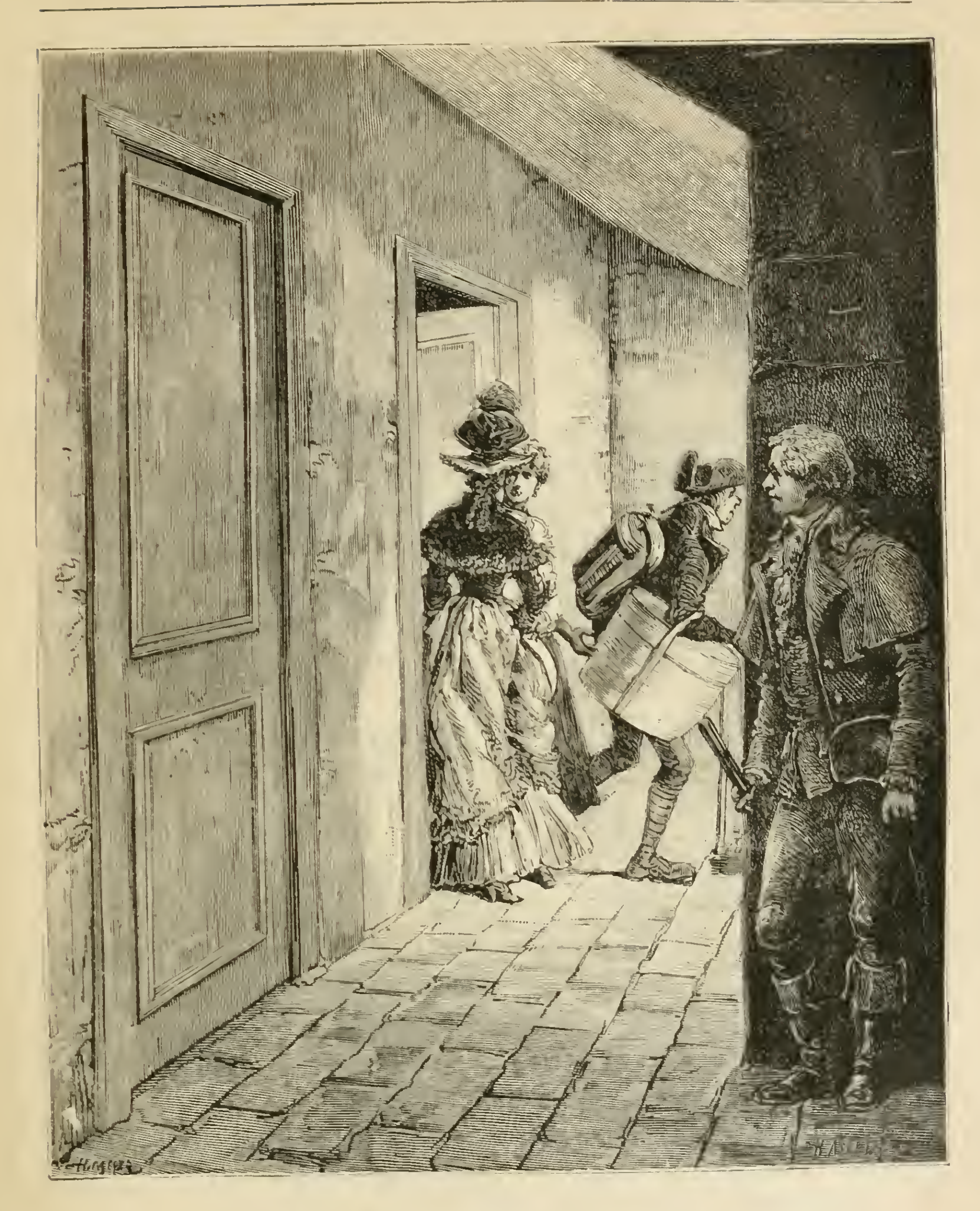
En prononçant ces deux mots, elle était visiblement émue, et sa petite main tremblait. Il y avait quelque chose, évidemment. Chonchon, avec des yeux pétillants de malice, la regardait en dessous.

— J'ai rencontré, reprit Pierrot, un grand escogriffe de laquais, en livrée, qui m'a parlé de la Perle, de marquis.

Marie poussa un long soupir de soulagement comme si elle eut échappé à un grand danger.

— Ce n'était pas lui, pensa-t-elle.

— Et ça m'avait chiffonné tout le cœur.



De plus en plus ahuri, le naïf garçon prit la porte. (P. 316.)

— Pourquoi donc?

— Je m'étais figuré des choses. Ces grands seigneurs que vous coudoyez, à c'te heure, sont si entreprenants.

— Ne t'inquiète pas, Pierrot, ce n'est pas pour les grands seigneurs que j'oublierai mon devoir.

— Ni pour d'autres, ajouta Chonchon.

— Ni pour d'autres, appuya Marie.

IV

Les trois enfants de la Savoie causaient avec animation et continuaient à échanger de semblables propos. Quand, tout à coup, on entendit un bruit qui fit relever toutes les têtes.

Quelqu'un, non loin de là, venait de frapper, dans ses mains, trois coups irrégulièrement espacés.

Un silence profond succéda, tout de suite, à cette espèce d'appel. Puis Pierrot, en bon bavard qu'il était, ne manqua pas de s'écrier :

— Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça?

Marie, secouée par un frisson, venait de pâlir. Avec une grande hâte elle détourna la tête pour cacher son trouble. Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était un signal, et ce signal intéressait particulièrement la petite vielleuse.

— Qu'est-ce que c'est que ça? répéta Pierrot.

— Je ne sais pas, répondit Marie en tremblant.

Mais Chonchon n'avait point perdu la carte. Depuis qu'elle était modiste, son éducation s'était perfectionnée.

— Je connais ça,... je connais ça, grommela-t-elle à part soi. Ça veut dire que nous ferons joliment bien de filer.

La pauvre Marie était sur des charbons ardents. André, qui ne pouvait savoir... qui ne pouvait même pas se douter que son amie avait des amis chez elle. André signalait ainsi sa présence, comme à l'ordinaire.

Certes, la petite vielleuse n'avait rien à se reprocher. Dans ses rapports avec le jeune colporteur, jamais il ne s'était rien passé qui s'écartât des commandements de la vertu. Mais, dans son innocence, la pauvre enfant se croyait coupable, par le seul fait qu'elle avait quelque chose à cacher.

Tremblante, le cœur sautant dans sa poitrine, elle osait à peine lever les yeux et se figurait que ses amis devinaient ce qui se passait en elle.

— Que faire? pensait-elle.

Et André, inquet sans doute, recommença son appel.

— Pan! pan! pan!

Rien n'aurait été plus risible que la figure de Pierrot, si les trois personnages de cette scène avaient eu envie de rire.

— Encore, dit le Savoyard.

— Oui, dit Chonchon qui cherchait à tirer Marie de là, car elle comprenait réellement.

— On dirait un signal, ajouta Pierrot.

Le rouge de la honte monta brusquement à la face de Marie.

Elle se disposait même à tout avouer, quand Chonchon répondit :

— Eh! certainement c'est un signal...

— Ah! bah! fit Pierrot.

— Chonchon! articula Marie d'une voix suppliante.

La malheureuse enfant voyait, dans les paroles de la modiste, un doute qui commençait à poindre, car celle-ci ajouta presque aussitôt :

— Un signal qui est pour moi.

— Pour toi Chonchon? demanda le vielleur.

— Eh! pardine! pour qui donc?

— Au fait, c'est vrai; pour qui?

— Même qu'il m'avertit de rentrer au magasin. Ce n'est pas plus extraordinaire que ça.

Marie, pénétrée subitement d'une muette reconnaissance, leva, sur la modiste, des yeux déjà remplis de larmes.

— Que dit-elle? pensa la pauvre fille avec une émotion plus grande encore que tout à l'heure.

— Comment, demanda Pierrot, on vient te chercher, Chonchon?

— Oui, on savait que j'étais ici.

— Et alors?

— Et comme on a probablement besoin de moi, une de mes apprenties qui ne se permet pas d'entrer sans permission...

Un troisième appel, plus pressant, coupa la parole à l'excellente mam'zelle Pagode.

— Tenez, dit-elle, voilà qu'on s'impatiente. Pierrot, tu vas me conduire.

— Moi!

— Oui, toi. Et tu porteras mon carton.

Pierrot aurait pu répondre que l'apprentie du magasin de modes était là pour ça. Mais il n'y pensa point. Et, d'ailleurs, il ne savait probablement pas les usages.

Cependant il demanda :

— Et ma vielle?

— En sautoir, mon garçon, en sautoir...

— Comment dites-vous ça?

— En sautoir. Mais il ne faut pas flâner... quelque duchesse qui m'attend pour payer sa note. Allons, ho!

Pierrot, un peu étourdi, avait mis sa vielle derrière son dos. Il se coiffait quand Chonchon lui mit un carton dans la main.

— Es-tu emprunté? dit-elle.

Puis, sans attendre davantage :

— Adieu, Marie, au revoir.

— Au revoir, murmura la jeune fille.

— Passe devant, Pierrot.

Le brave paysan obéit, sans trop savoir ce qu'il faisait, tant il était vivement mené.

Puis, Chonchon se penchant à l'oreille de Marie :

— J'te débarrasse!... à charge de revanche, hein?

Marie était trop émue pour bien comprendre et surtout pour trouver quelque chose à répondre.

— Salut, mam'zelle Marie, dit Pierrot qui lanternait et n'y voyait que du feu, salut et la compagnie. Je reviendrai, comptez sur moi, je reviendrai.

— Moi aussi, je reviendrai... déjeuner, appuya Chonchon.

Puis, prenant Pierrot par les épaules, elle le poussa rudement devant elle en lui disant :

— Dare dare, voyons, on n'a jamais vu un Savoyard plus lourdaud que le fils de ta mère, Pierrot.

De plus en plus ahuri, le naïf garçon prit la porte, s'embarrassa dans le chambranle avec sa vielle et son carton, mais il finit par sortir, suivi de Chonchon qui le poussait toujours et lui fit descendre l'escalier, quatre à quatre, comme si le feu eut été à la maison.

Marie resta seule.

Oppressée, interdite, elle n'osait faire un pas dans sa chambrette. En elle s'agitaient des sentiments divers. Son cœur s'élançait vers André qu'elle savait à deux pas, plein d'impatience et d'espoir. Mais en même temps la voix de la pudeur se faisait entendre, mêlée à la crainte que Chonchon et Pierrot ne surprissent son doux secret.

Peu à peu, pourtant, un calme relatif lui rendit sa liberté d'esprit et la mémoire de ce qui venait de se passer.

Mais il y avait quelque chose qu'elle ne comprenait pas, et c'étaient les paroles de la modiste.

— Que voulait dire Chonchon? murmura-t-elle.

Et il lui sembla entendre résonner encore à son oreille ces mots :

— Je te débarrasse!... à charge de revanche.

Chonchon soupçonnait donc quelque chose. Que voulait-elle dire? oh! ce serait une humiliation d'être ainsi à la discrétion de cette grosse fille, un peu brutale, et point délicate, quoique au fond dévouée et bonne.

Elle réfléchissait et se jugeait, la pauvre Marie.

— Je fais donc mal, pensait-elle, puisque je me cache de mes amis, puisque j'ai peur de leur avouer ce qui se passe, de leur laisser voir ma vie et ce qui me tient au cœur.

Mais, suis-je maîtresse de mon secret? non, puisque André m'a défendu de ne jamais le laisser pénétrer par personne. D'ailleurs, pouvais-je ne pas recevoir cet ami, quand je lui dois tant de choses? N'est-ce pas lui qui m'a arrachée aux cruautés de Garigou? Sans lui, est-ce que je ne serais pas encore sous la domination de cet homme. Ma petite chambre, il l'a trouvée, mes meubles, il m'en a avancé le prix. J'ai pu lui restituer ce qu'il avait dépensé pour moi; mais je ne lui en dois pas moins une reconnaissance qui durera jusqu'à la fin de ma vie et que je lui voue avec joie, avec transport, avec bonheur.

Et dans un trouble délicieux, elle se souvenait de la rencontre qu'elle en avait faite quelque temps auparavant:

— C'est grâce à ses conseils et à son courage que j'ai reconquis ma liberté, que j'ai pu garder tout l'argent qu'on me donnait après mes chansons.

Et dans sa naïve innocence elle remerciait ardemment le ciel de lui avoir envoyé cet ami, ce défenseur.

— Oui, André doit être mon guide, reprenait-elle, et je sens là quelque chose qui me dit que je ne fais pas mal en le recevant.

Cependant, André attendait toujours.

Comme nous l'avons dit, il habitait un petit logement semblable à celui de Marie et dont la porte donnait sur le même palier.

Arrivé depuis un moment, le jeune colporteur, vêtu d'un costume de drap qui lui seyait à merveille, se tenait sur le seuil de sa porte et c'est de là qu'il avait fait entendre le signal.

Quand Chonchon et Pierrot étaient sortis de chez Marie, il s'était prudemment éclipsé, pour ne pas être aperçu. Puis, il s'était remontré quand la modiste et son pays avaient fini par disparaître dans les profondeurs de l'escalier.

Alors, il avait été sur le point de s'élancer vers la chambre de sa bien-aimée.

Mais il lui était venu tout à coup à l'esprit que la jeune fille pouvait ne pas être seule encore.

Savait-on si quelqu'un n'était pas resté avec elle?

D'ailleurs, il devait attendre un signal correspondant à celui qu'il avait donné et qu'on avait entendu! puisque déjà la jeune vielleuse avait fait partir des importuns.

Enfin, il respira.

Une voix pure venait de s'élever dans le logement de la jeune fille. Aux trois coups frappés dans les mains, Marie devait répondre ordinairement en chantant un air champêtre, dont elle l'avait souvent charmé, dans la montagne, à l'époque des premières rencontres.

Déjà vient le soir,
Je vais te revoir,
C'est la voix, la voix, la voix de Marie
Qui t'appelle comme au hameau
Que ta voix chérie
Réponde au plus tôt.

Les paroles n'en étaient pas bien merveilleuses, mais l'air, dans sa naïveté campagnarde, leur donnait un accent exquis et la voix délicieuse de Marie ajoutait encore au charme qui enveloppait ceux auxquels il était donné de l'entendre.

D'ailleurs, par sa naïveté même, la chanson rentrait dans la catégorie de ces œuvres populaires qui vous vont droit au cœur.

André tressaillit.

Il aimait! il aimait de toutes les forces de son être cette enfant divine et chaste qui, en quelques mois, s'était affinée à Paris, au point de forcer le respect de tous. Chacun l'appelait mademoiselle, comme faisait Pierrot, et cela n'étonnait personne.

Du reste, dans ses rapports de tous les jours avec André, Marie apportait une si pudique confiance, elle restait si merveilleusement vierge, dans les moments du plus complet abandon, que le jeune colporteur sentait, à chaque minute, grandir en lui un amour qui n'allait pas, quoiqu'il en eût, sans une certaine vénération.

Quoique souvent, dans le tête-à-tête, les sens du jeune homme eussent parlé bien haut, il avait trouvé, dans sa passion même, la force de se contenir.

Dès qu'il eût entendu le signal, André se dirigea vers la porte de Marie, et entra :

— Quel bonheur! dit-il, avec la bonne foi de cet âge où l'on aime sincèrement, je craignais...

— Quoi donc, mon ami?

— Que vous eussiez encore quelqu'un.

— Non, ils sont partis.

— Qui donc était-ce?

— Des amis de Savoie,... mais je n'ai pas oublié que c'est aujourd'hui dimanche.

— En effet.

— Et si les autres jours sont consacrés au travail, au gain de ma vie, celui-ci est consacré à Dieu et...

— Et à qui?

— A ma mère, au souvenir de ma bonne, de mon excellente mère qui, ce jour-là, prie aussi pour moi.

— Et n'y a-t-il pas une autre personne pour qui, ce dimanche est un jour de bonheur?

— Je ne sais pas, répondit malicieusement Marie.

— Ah! vous ne pensez pas à moi? s'écria André.

Marie eut un gracieux haussement d'épaules. Elle jeta de côté un regard sur celui qu'elle aimait tant.

— Le croyez-vous, vraiment? dit-elle.

— Je serais forcé de le croire. . si...

— Taisez-vous. Est-ce que vous seriez ici, dans ma chambre, si je ne vous considérais pas comme mon ami le plus dévoué. Et puis aussi un peu comme mon maître...

— Oh! Marie!

— Comme celui qui prend la peine de m'instruire; moi, pauvre petite paysanne, si simple, si ignorante.

— Et c'est précisément cette ignorance, Marie, cette ravissante candeur qui me séduit, qui me charme en vous, qui fait que je donnerais, sans regrets, tous les biens de la terre, le luxe des riches, les honneurs des grands et tout au monde pour avoir la certitude d'être aimé de vous.

— Ne détournons pas la conversation, interrompit la jeune fille qui savourait, malgré ses paroles, les douceurs dont André la comblait.

— Que disions-nous donc qui ne fut pas bon à dire?

— Nous parlions de mon ignorance.

— Et je disais qu'elle vaut toutes les sciences du monde.

— Oh! non. Je me connais bien, allez. Je ne sais rien, rien du tout. Et c'est ce qui me chagrine, ce qui me désole.

— Pourquoi?

— Malgré vos bonnes leçons, je n'apprends pas. Faut-il croire que j'ai la tête trop dure pour m'instruire.

— Quelle idée!

— Je fais si peu de progrès.

— Ah! dame, ma chère Marie, ce n'est pas de votre faute, cela.

— Comment?

— Vous ne prenez qu'une leçon par semaine. Ce n'est vraiment pas assez, croyez-moi.

Marie, naïvement, répondit :

— Pourtant, quand je suis seule, je repasse dans ma tête tout ce que vous m'avez dit.

— Vrai?

Il y eut un tel accent de joie dans cette parole prononcée avec un empressement sincère, que la petite vielleuse ne put se méprendre sur la pensée qui venait de se traduire si bien.

Elle eut un mouvement de retraite.

— Je ne vous parle que de la leçon, dit-elle en hésitant un peu et en rougissant beaucoup.

— Chère, chère Marie!

— Car, nous commençons toujours par causer beaucoup d'une foule de choses parfaitement inutiles, monsieur.

— Oh! inutiles, vous ne me ferez jamais croire ça.

— C'est pourtant ce que je pense.

— Eh bien! parlons encore de ces choses inutiles, parlons-en beaucoup, parlons-en toujours et je vous persuaderai bien qu'il ne peut rien y avoir pour moi de plus important, de plus heureux.

— Non, monsieur, non, parlons de mes leçons..

— Vous le voulez?

— Je l'exige.

— Soit, donc.

— Voyons, qu'est-ce que nous allons faire, aujourd'hui?

— Nous lirons, pour commencer.

— Ah! dans quel livre?

— Pas dans un livre. J'ai mieux à vous apprendre.

— Et quoi, s'il vous plaît?

— Je veux que vous lisiez, aujourd'hui, l'écriture.

— C'est que je crains...

— De ne pas savoir. Vous connaissez pourtant vos lettres, vous en êtes même arrivée à les former très bien, en écrivant. Ce n'est donc pas plus difficile que de lire les caractères qu'on trouve dans les livres.

— Vous croyez que je suis capable?

— Je le crois.

— C'est charmant, vite, vite, essayons.

— Essayons, reprit André qui prit dans sa poche un papier plié en quatre.

Marie, malgré l'assurance de son professeur, ne se fiait point à son



La personne qui montait l'escalier n'était autre que Mme la marquise de Sivry. (P. 327.)

savoir. Elle tremblait un peu, à la façon des enfants qui vont subir une épreuve redoutable.

— Voyons, dit-elle pourtant d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre aussi assurée que possible.

André souriant, mais infiniment plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître, déploya son papier.

— Tiens! ça a l'air d'une lettre.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Oh! que c'est amusant! après, je pourrai donc lire les lettres qu'on m'adressera.

— Qu'entendez-vous par là? mademoiselle.

— Oh! André! fit Marie avec un accent de reproche...

— Là! là! je n'y entendais pas malice.

— Eh bien! commençons, mon maître, commençons et faites-moi le plaisir d'être très sévère.

André, tout palpitant de crainte et d'amour, raffermit sa voix et se donnant l'air grave d'un magister qui va faire sentir la férule à son élève, André répéta :

— Très sévère.

— Oh! voilà qu'il se moque à présent! s'écria Marie.

Et tous les deux, le plus gentiment du monde, partirent ensemble d'un éclat de rire, tempéré chez André par l'émotion à laquelle il était en proie.

— Allons, vous riez maintenant, reprit Marie.

— Et vous?

— Moi, j'ai tort, car c'est très sérieux. Lisons.

Et alors, avec une hésitation charmante, et des silences où l'on sentait l'effort d'un cerveau qui s'essaie, Marie se mit à épeler les lettres à l'aide desquelles elle devait former les mots.

Comme la plupart des enfants qui apprennent à lire, elle était bien plus préoccupée d'assembler les syllabes que de donner un sens aux paroles qu'elle prononçait.

— « C'est bien malgré moi, lut-elle avec une sage lenteur, c'est bien malgré moi que mon cœur se déclare... »

Elle s'arrêta tout à coup, regarda le jeune homme, eut un mouvement de lèvres plein d'espièglerie et dit :

— Est-ce bien ça?

— On ne peut mieux.

— Alors, je continue.

— Oui, oui.

Elle reprit :

— « Mais... depuis... que... je... v, o, u, s vous... connais...

— Très bien, vous aurez des bons points.

Et toujours gaie, Marie lisait encore :

— « Depuis... le jour... où je vous ai...

Ici, elle se remit à épeler :

— R, e, n ren, rencontrée... dans... la montagne.

Toujours sans se soucier du sens, elle montra une joie folle, en disant :

— Hein ! voilà que je lis couramment...

Et avec l'expansion de son âge, elle se mit à sauter de plaisir sur sa chaise comme une petite fille de dix ans, et à battre des mains avec une expression de triomphe.

La scène était délicieuse.

Marie n'était plus une petite paysanne, pas davantage la vielleuse du boulevard, c'était une écolière mutine, pleine des grâces les plus séduisantes.

André la contemplait dans une sorte d'extase. Dans ses yeux brillait le feu d'une passion inextinguible...

Ils étaient l'un et l'autre merveilleusement beaux et c'eut été bien dommage qu'ils ne se fussent pas aimés.

Elle se tourna joyeusement vers son professeur qui n'était point aussi libre d'esprit que l'élève et lui dit :

— Mais faites-moi donc des compliments, monsieur, n'est-ce pas que je lis très bien ?

— Comme un ange, répondit André.

— Voyons, voyons, reprit Marie en s'agitant encore de la façon la plus naïvement amusante.

— Quoi ?

— Il faut continuer.

— Je ne demande pas mieux, dit le jeune homme tout palpitant, qui, cependant, commençait à trouver que Marie ne comprenait pas assez, quoique, d'autre part, il redoutait le moment où la charmante fille s'apercevrait que toute cette rhétorique était pour elle.

Marie se remit dans cette posture un peu gauche, mais dénotant l'attention que prennent volontiers les fillettes apprenant à lire.

André lui avait pris doucement la main et l'encourageait...

Elle lut :

— « Votre image adorée.

Mais en ce moment elle s'aperçut qu'André éprouvait une émotion que la seule leçon de lecture ne pouvait lui donner. Relevant la tête et regardant son ami, elle l'interrogea :

— Pourquoi votre main tremble-t-elle?

Le jeune homme qui, lui, n'était pas un roué, ni même un audacieux en amour, ne savait quelle contenance garder.

Voilà que maintenant il avait peur que Marie ne lui en voulut de sa ruse...

— Pourquoi tremblez-vous? Votre main est toute moite. Que veux dire?

— Mais... je ne sais pas, répondit le pauvre jeune homme avec l'accent et la mine d'un coupable.

— Vous n'êtes pas malade?

— Oh! non.

Eh bien! reprit Marie, en lui mettant la main un peu plus haut avec cette autorité si exquise que les femmes les moins coquettes savent prendre en de certains moments. Eh bien! tenez mieux ce papier, vous l'agitez tellement que je ne vois plus les lettres.

André raffermit sa main et Marie se remit à sa lecture :

— « Votre image adorée ne me quitte plus,... je m'endors,... je...

Ici la science de Marie se trouva en défaut, un peu honteuse, elle jeta un regard sur André, comme pour lui demander son aide.

Celui-ci souriait, un peu contraint, car si Marie ne songeait qu'à sa lecture, lui n'y songeait pas du tout.

— Voyons, épelez, dit-il pourtant en secouant son émotion.

— Je m'endors et je m' apostrophe, accent aigu sur l'é, v e i l, veil, l, e, le, m'éveille, je m'éveille, je respire avec elle.

Marie s'interrompit. Cette fois, elle venait de comprendre.

— Tiens! dit-elle, c'est gentil, ça. Est-ce que vous savez à qui cette lettre est adressée?

— Oui.

— A qui donc?

— Continuez, continuez, vous allez bientôt le savoir, dit André.

Docilement, la jeune fille se remit à sa lecture, et continuant.

— « Car c'est... vous,... Marie...

V

Au moment où la vielleuse prononçait ces quelques mots qui ne laissaient aucun doute sur les sentiments de celui qui les avait écrits, André se sentit envahi par un trouble incroyable. Et ce trouble devint de la

terreur, quand brusquement Marie s'arrêta et regarda son compagnon dans les yeux avec une expression d'inquiétude visible.

André ne respirait plus.

Marie s'écria :

— Mon Dieu!

Puis brusquement, elle se leva, fit un pas vers la porte et prêta l'oreille avec une attention troublée.

— Qu'avez-vous? demanda le jeune homme.

— Écoutez, n'entendez-vous pas?

— Quoi donc?

— On monte l'escalier.

— Eh bien! quoi d'étonnant à cela, dans une maison qui a trente locataires au moins.

— Ce n'est point le pas d'un locataire.

— Qu'en savez-vous?

— Je suis habituée à tous les bruits de la maison...

— Enfin que craignez-vous?

— La visite que quelqu'un du pays.

— Au diable l'importun!

— Si c'était Pierrot.

— Pierrot? qu'est-ce que c'est que ça, Pierrot?

Marie, extrêmement émue, resta un moment silencieuse et dit :

— C'est un pays, un enfant de Saint-Laurent, qui ne sait pas,... à qui je n'ai pas dit... que j'avais... un professeur...

— Eh bien?

— Eh bien! il va vous voir.

— Non, si vous ne le recevez pas.

— Mais je ne puis pas dire que je n'y suis pas.

— Oh! que c'est ennuyeux!

— André, André, qu'il ne vous voie pas, qu'il ne vous voie pas, vous comprenez,... ma réputation...

— Que faire?

— Cachez-vous! cachez-vous! insistait Marie qui parcourait son logement dans un état de violente agitation.

— Me cacher, mais où?

Marie et André, presque affolés, regardaient autour d'eux pour trouver un coin qui servît de refuge au jeune homme.

Il n'y avait qu'un petit cabinet complétant le logement de Marie et dans lequel il était facile au colporteur de se dissimuler pendant quelques instants.

Marie en ouvrit la porte avec une violence effarée et dit :

— Là, entrez là.

Jamais on ne l'avait vue si troublée. La pauvre enfant était persuadée que Pierrot revenait et comme elle lui avait menti, la crainte d'être surprise avec André l'agitait à un point qui eut donné à réfléchir à plus d'un autre amoureux.

Heureusement André était garçon de bon sens et quand Marie lui parlait la premiere de Pierrot, il avait trop confiance en elle pour la soupçonner le moins du monde.

— Allons! pensa-t-il, non sans un secret mouvement de révolte, allons, cédons la place à M. Pierrot.

Et sans enthousiasme il se laissa pousser dans le cabinet dont il est très important de donner une description sommaire.

C'était une pièce à feu dans laquelle Marie faisait sa petite cuisine, la chambre même de la jeune fille n'ayant pas de cheminée.

Pour tout mobilier, on y voyait un buffet en bois blanc auquel le frottage quotidien de la maîtresse du lieu avait déjà donné ce luisant, ce vernis qu'on admire dans les meubles des paysans soigneux.

Outre le buffet, il y avait une petite table également de bois cru et une batterie de cuisine réduite à sa plus simple expression.

Plutôt longue que large, la pièce était éclairée par une fenêtre qui donnait sur un entablement d'une largeur de cinquante à cinquante-cinq centimètres, ce qui n'est guère large à la hauteur d'un cinquième étage. Cet entablement passait devant quatre autres fenêtres appartenant à des logements semblables à celui de Marie et dont l'un, d'ailleurs, était celui d'André lui-même.

Dès que le jeune colporteur eut disparu derrière la porte du cabinet, Marie fit un effort pour se remettre de son trouble et attendit que l'on frappât.

Mais voilà que le bruit des pas, un peu lourds, que Marie attribuait aux souliers de Pierrot venait de cesser.

Et l'on entendait monter encore des pas inégaux, mais chaussés de souliers fins et même l'oreille de Marie crut distinguer, derrière sa porte, le bruissement délicat que ferait une robe de soie comprimée dans un étroit passage.

— Ce n'est donc pas Pierrot? se demanda la jeune fille.

Non ce n'était pas Pierrot...

La personne qui montait l'escalier n'était autre que Mme la marquise de Sivry.

Devant elle, un valet de pied qui faisait tout le vacarme. Derrière, M. le Commandeur de Boisfleury.

La noble dame était tout en nage quoiqu'on fut en hiver. A chaque pas c'était une plainte.

— Ces petites gens ont-ils donc besoin de demeurer si haut? disait-elle.

— Dame! ma sœur, à Paris, c'est, pour eux, le seul moyen de respirer.

— Est-il bien nécessaire qu'ils respirent?

— C'est à discuter, répondit le Commandeur.

— Dieu ! que c'est haut...

— Le paradis l'est bien davantage, fit M. de Boisfleury, en veine de philosophie, sans doute.

— Magloire, combien de marches encore?

— Onze, madame la marquise, répondit le valet de pied.

— Mais, continua le Commandeur, qui soufflait aussi, quelle diable d'idée avez-vous eue là?

— Mais, mon cher Commandeur...

— Voyons un peu?

— D'abord, ne me faites pas parler, je n'en puis plus.

— S'aventurer sur une échelle — car cet escalier est une simple échelle — pour le plaisir de...

— Aïe! s'écria la marquise, je n'en puis plus.

Et tout bas, elle ajouta :

— Ah! monsieur le marquis, mon fils, vous me paierez cette expédition ce qu'elle vaut, c'est-à-dire très cher, si je ne me trompe pas, comme c'est probable.

Que venait donc faire si haut la marquise de Sivry, cette fière dame qui traitait tout le monde avec tant de morgue.

Il fallait qu'elle eût un intérêt bien puissant pour se transporter de sa personne dans une maison qui n'avait rien de bien aristocratique.

Nos lecteurs se souviennent qu'au cours de la visite que lui avait faite M. le comte de Tabanac, mestre de camp des armées du roi, Mme de Sivry avait laissé comprendre que son noble héritier avait l'étonnante, l'incroyable, l'incompréhensible faiblesse d'aimer une honnête fille de Savoie qui jouait de la vielle et chantait dans les rues.

C'était, pour elle, l'abomination de la désolation.

Elle n'en était pas sûre, à la vérité, et ses soupçons étaient bâtis sur un terrain peu solide; mais elle s'était mis martel en tête, et, en femme



Du premier coup d'œil, Marie avait reconnu M. de Boisfleury. (P. 332.)

qui ne recule pas devant une réalité quelle qu'elle soit, Mme la marquise s'était mise en campagne.

Elle avait donc imaginé, comme elle le disait naguère au comte de Tabanac, puisque Marie était à la mode et qu'on en parlait partout, de la servir, elle et ses chansons naïves, de la servir, disons-nous, comme un hors-d'œuvre pendant la fête qu'elle allait donner à l'occasion du mariage projeté de son fils avec Mlle d'Elbée.

Et si Mme de Sivry avait tenu à venir elle-même, ce n'était point qu'elle éprouvât le besoin d'inviter elle-même, en la payant bien, la petite chanteuse du boulevard à venir distraire ses nobles hôtes.

En toute autre circonstance, elle lui eût envoyé, par Magloire, un petit billet sans orthographe, mais sec, impérieux, contenant l'invitation de venir chanter chez elle.

Mais puisqu'elle soupçonnait son fils d'adorer la Perle, il fallait en avoir le cœur net et le surprendre en flagrant délit d'amour platonique et populacier, pour pouvoir le confondre, lui faire honte et enlever de haute lutte l'union avec Mlle d'Elbée.

C'est pourquoi, nous le répétons, la marquise de Sivry se transportait de sa personne dans la maison du boulevard Saint-Martin et faisait l'ascension d'un escalier de cent vingt-deux marches, en haut duquel elle espérait trouver la pie au nid.

Et c'est pendant qu'elle se meurtrissait les pieds et se donnait une courbature en escaladant ces cent vingt-deux degrés qu'André et Marie prenaient la charmante leçon dont nous avons donné le récit et qui fut si brusquement interrompue.

Arrivée tout en haut de l'escalier, la marquise dit à Magloire :

— Sonnez!

— Madame la marquise, c'est que...

— Quoi donc?

— Il n'y a pas de sonnette.

— Eh bien! frappez, imbécile.

La marquise n'était pas de l'école des maîtres qui traitent leurs gens par la douceur.

Magloire frappa du poing à la porte de Marie.

— Qui est là? demanda celle-ci, étonnée.

— Ouvrez! cria Magloire.

— Tiens! fit Marie, ce n'est pas la voix de Pierrot...

Et, fortement intriguée, elle se rapprocha du cabinet en disant :

— C'est quelqu'un qui se trompe.

— Renvoyez-le bien vite, lui souffla André.

— Je crois bien. Vous allez voir.

Marie alla ouvrir et se trouva face à face avec la marquise qui portait sa robe à grands paniers, si large, si large qu'on se demandait par quel miracle elle avait pu monter jusque-là.

En apercevant la grande dame, Marie poussa un petit cri d'étonnement d'abord.

Puis, reculant avec une bonne grâce parfaite, elle laissa le passage libre et dit :

— Que puis-je pour votre service, madame?

La marquise entra, jeta autour d'elle un regard inquisiteur et, braquant sa face-à-main sur ses yeux, examina attentivement la jeune fille qui gardait son attitude intriguée, mais point inquiète le moins du monde.

— Est-ce vous, mademoiselle, qu'on appelle la Perle?

Marie répondit timidement, mais sans embarras :

— Oui, madame.

— C'est bien vous qui jouez chaque jour de la vielle sur le boulevard du Temple?

— Oui, madame.

— C'est elle, grommela la marquise en *a parte* en la regardant toujours avec son lorgnon, ce qui finit par mettre Marie fort mal à son aise.

Il y eut un silence.

La marquise observait attentivement la Perle en connaisseuse et semblait chercher par quels charmes irrésistibles la jeune fille avait séduit son fils, en supposant que la chose fut vraie, comme elle se l'imaginait.

Son inspection fut sans doute favorable à la petite vielleuse, car on aurait pu l'entendre murmurer :

— Oui, elle est vraiment jolie, très jolie même.

Puis elle ajouta tout haut :

— On dit que vous avez des talents?

Tout en parlant ainsi, Mme de Sivry regardait autour d'elle, cherchant un indice, quelque chose qui fut capable de confirmer les soupçons dont elle était assiégée.

Marie lui répondit :

— Des talents? non, madame. Je ne suis ni assez vaniteuse, ni assez sotte pour croire que j'en aie réellement.

— Ah! fit la marquise étonnée.

— Je suis une pauvre fille ignorante qui se rend compte du travail auquel il lui faudrait se livrer pour acquérir les talents que vous voulez bien me prêter.

— En tout cas, vous êtes modeste.

— J'ai chanté les airs de mon pays en m'accompagnant sur la vielle. Ces choses ont plu au public qui s'en est engoué peut-être plus que cela n'aurait dû arriver. De là mon succès. Il n'y a rien de plus.

La marquise attachait des yeux étonnés sur cette petite baladine — comme elle disait — qui lui parlait le langage du bon sens.

Elle était étonnée et consternée.

— Si mon fils l'aime, pensait-elle, je comprends qu'il en soit fou, car ce n'est certainement pas la première venue.

Puis feignant une grande bonté :

— Mademoiselle, dit-elle, je vous fais mon compliment. Les gens qui vous connaissent doivent vous aimer ardemment...

Marie leva les yeux sur la marquise, rougit un peu, mais ne répondit pas directement.

Au contraire, elle détourna la conversation :

— J'ai déjà eu l'honneur de demander à madame ce que je pouvais pour son service.

— Vous allez le savoir...

En ce moment, le Commandeur de Boisfleury, qui s'était arrêté dans le corridor parce qu'il entendait chanter une fillette dans une mansarde voisine, le Commandeur fit son apparition.

— Ah! mon Dieu! dit-il dès qu'il eût pénétré dans la chambre de Marie en s'époussetant.

Quoi donc? demanda la marquise.

Du premier coup d'œil, Marie avait reconnu M. de Boisfleury. Une certaine anxiété s'empara d'elle au souvenir des persécutions dont celui-ci s'était rendu coupable envers elle sur la grande route de Paris.

— Mais je ne me trompe pas! reprit le Commandeur.

— Enfin, qu'y a-t-il? demanda la marquise.

— Je vais vous le dire, ma sœur.

— Connaissez-vous mademoiselle?

— Je la connais parfaitement...

— Par... fai... tement? dit la marquise en appuyant sur chaque syllabe et caressant l'espoir que, peut-être, le Commandeur avait courtisé, non sans quelque succès, la jeune fille, ce qui aurait singulièrement simplifié les choses à l'égard de son fils.

— Non... non... fit M. de Boisfleury sur un ton badin, et à mon grand regret, je vous assure.

— Alors, expliquez-moi d'où vous connaissez mademoiselle?

— Mais vous la connaissez aussi, marquise!

— Non.

— Vous ne vous souvenez pas de l'avoir vue?

— Où donc?

— Mais à Sivry.

— Au château?

— Oui...

— Quand donc?

— L'été dernier. C'est une de vos vassales.

— Vraiment! fit la marquise devenue tout à coup plus soucieuse et plus inquiète.

— La petite Loustalot... ajouta le Commandeur.

— Loustalot! n'est-ce pas le nom de ce fermier pour lequel vous m'avez demandé une faveur?...

— Peut-être bien, dit le Commandeur...

— Mais attendez donc, je me souviens, reprit Mme de Sivry.

— Aïe! Aïe! j'ai trop parlé, se dit le Commandeur.

— Vous aviez sollicité pour la fille une place de jardinière au château,... n'est-ce pas?

— Oui, en effet.

— Et j'ai entendu dire que cette petite paysanne n'avait pas voulu prendre possession de l'emploi. Est-ce exact?

— Oui, madame la marquise, dit Marie, car si je ne me trompe pas, c'est madame la marquise de Sivry que j'ai l'honneur de recevoir.

— Oui, mademoiselle. Mais, répondez-moi. Pourquoi n'avez-vous pas voulu être jardinière au château?

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai refusé.

— Ah! et qui donc?

— C'est mon père.

— Et pour quelles raisons?

— Je l'ignore, madame.

Le Commandeur, qui était sur des charbons ardents, respira.

— Charmante! adorable! et spirituelle comme un démon! se dit-il. Quel dommage qu'elle n'ait pas su apprécier mon amour. Elle est mille fois plus jolie que là-bas, et je crois que je vais en retomber amoureux.

— Alors, vous avez préféré venir jouer de la vielle à Paris plutôt que de nous servir?

— J'ai suivi le conseil de M. le Curé, madame la marquise.

— De quoi se mêle-t-il le curé, dit le Commandeur, et tout bas, il ajouta : je lui revaudrai cela.

La marquise paraissait de plus en plus nerveuse. Évidemment Marie avait eu des raisons particulières pour quitter le pays et venir à Paris. Or, comme le jeune marquis, Arthur, après avoir passé quelque temps au château, s'était brusquement envolé, lui aussi, vers la capitale, au moment où l'on s'y attendait le moins, il y avait bien, dans la conduite de l'un et de l'autre, de quoi confirmer les soupçons de la marquise.

En ce cas, reprit Mme de Sivry, veuillez me dire pourquoi vous êtes venue seule à Paris?

Ici le Commandeur, qui se doutait un peu de la réponse, jugea que, peut-être, les choses allaient mal tourner pour lui.

Il se mit à fredonner, en faisant le tour de la chambre.

Marie répondit :

— Nous autres, pauvres gens, madame la marquise, nous avons toujours, depuis les temps les plus lointains, le même motif pour abandonner le pays qui nous a vus naître : la misère.

— La misère! nous ne nous entendons pas.

— J'ignore ce que veut dire madame la marquise.

— Vous n'aviez aucune misère à redouter.

— Je vous demande pardon...

La marquise continua sans avoir égard à l'interruption.

— Car, si j'ai bonne mémoire, cette ferme que j'ai accordée, devait suffire pour occuper et nourrir toute votre famille.

— Oui, madame la marquise.

— Eh bien?

— Mais il y avait quelque chose qui nous obligeait à refuser.

— Comment! quand la veille encore vous sollicitiez...

— Oui. Mais ce qui nous a forcés à repousser votre bienfait s'était produit brusquement le jour même ou un de nos amis nous apporta le bail.

— Et ce quelque chose, pouvez-vous me dire ce que c'est?

— Oui, madame la marquise, car je ne sais pas mentir...

Marie, en prononçant ces derniers mots, regardait le Commandeur et celui-ci vit, dans l'expression de ses yeux, une menace, sans doute, car il s'empressa de prendre les devants.

— Je crois, plutôt, moi, qu'il y avait quelque amourette sous roche...

A ces mots, Mme de Sivry se tourna vers son frère et lui dit :

— Vous savez donc quelque chose?

— Mais non, dit M. de Boisfleury.

— Alors, pourquoi formulez-vous une accusation?...

— Je ne formule rien. Je me borne à supposer. Y a-t-il du bon sens à quitter une situation comme celle que nous offrions à Mlle Loustalot. s'il ne se passait pas, dans son cœur, des choses qui ne nous regardent pas?

Le Commandeur ne savait rien des inquiétudes et des soupçons de sa sœur. Et c'était fort heureux, car, soit par esprit de vengeance, soit pour

obliger Marie à se rendre à discrétion, il aurait fortement appuyé sur la note.

— Ainsi vous parliez en l'air? demanda la marquise.

— Je parlais en homme qui sait quel rôle joue l'amour dans la destinée, quand on a l'âge de Mademoiselle.

— Monsieur le Commandeur se trompe pourtant, dit Marie avec une résolution timide.

— Ah!...

— Mon frère, dit la marquise avec impatience, laissez parler cette fille, s'il vous plaît.

— Voici, madame la marquise, ce qui est arrivé. Au moment même où pénétrés de reconnaissance pour vos bontés, nous étions tout entiers à la joie que nous causait le renouvellement du bail, M. le curé m'avertit qu'un grand danger me menaçait.

— Qu'est-ce que le curé avait bien pu imaginer? demanda le Commandeur d'un ton hautain.

— Il me prévint que mon honneur était en jeu et mon père qui, comme nous, n'avait pas d'autre bien, décida que je partirais aussitôt avec les autres enfants de la commune qui devaient se mettre en route le jour même.

— Et vous avez obéi sur-le-champ? demanda la marquise.

— Ma mère et moi, madame la marquise, nous avons résisté.

— Et?...

— Mais mon père a exigé. M. le curé avait parlé d'honneur, et nous avons fini par nous résigner.

— Ne pouviez-vous venir me trouver, me dire tout.

— Madame, la personne d'où venait ce danger était puissante... Il fallait partir tout de suite pour éviter ses poursuites.

Le Commandeur n'était guère à son aise. Mais quoique son esprit passât par des alternatives singulières, il faisait bonne contenance et semblait prendre un vif intérêt au récit de Marie.

— J'entends, dit la marquise, mais quelle était cette personne?

A cette question, M. de Boisfleury se sentit un peu plus ému encore, qu'allait répondre la jeune fille?

Mais l'humble jeune fille prit son air digne,... celui qui avait étonné la marquise à son arrivée, et dit :

— J'ai oublié son nom, madame.

— La réponse était significative. Le ton dont elle fut faite l'était davantage encore.

Il paraissait clair que Marie ne dirait pas ce nom qu'on lui demandait. La marquise, d'ailleurs, ne tenait pas extraordinairement à le savoir.

En songeant à ce que lui avait dit son frère, elle pensait que l'on avait pu sauver son honneur d'un côté et satisfaire son amour de l'autre en trouvant une morale avec laquelle il est des accommodements.

Aussi ne fut-ce guère que pour continuer la conversation qu'elle interrogea encore la jeune fille.

— Mais alors, depuis que vous êtes à Paris, qui donc a pourvu à tous vos besoins?

Et, d'un geste, Mme de Sivry montrait le mobilier modeste mais suffisant de la chanteuse.

— Dieu! répondit celle-ci avec une solennité qui frappa la grande dame.

La marquise eut un sourire.

— Dieu? répéta-t-elle.

— Oui, madame la marquise, Dieu... et mon travail.

— Quoi! cette vielle?

Mme de Sivry montrait, d'un geste un peu dédaigneux, l'instrument national de Savoie qui reposait sur une commode...

— Oui, madame la marquise, cette vielle suffit pour me donner du pain. Elle a suffi pour me permettre de m'acquitter envers ceux qui m'avaient fourni ce mobilier et enfin les bénéfices qu'elle me procure sont assez fructueux pour que je puisse envoyer, tous les mois, quelque chose à mes parents.

La marquise était stupéfaite. Le Commandeur était charmé.

— Comme j'avais raison d'adorer cette enfant, pensait-il. C'est une merveille de beauté, d'intelligence, et, Dieu me damne! voilà que je me sens de nouveau pris pour elle d'une passion dont je ne saurais me débarrasser.

Quant à Mme de Sivry, elle restait plongée dans de profondes réflexions.

Les réponses de Marie lui paraissaient dictées par la vertu la plus pure et par la candeur la plus exquise. Mais chez les gens soupçonneux et surtout chez ceux qui ont un intérêt à soupçonner, vertu et candeur ne sont pas toujours estimées à leur prix.

Il en est qui vont jusqu'à se demander si la candeur n'est pas un masque, si la vertu n'est pas un déguisement.

La marquise de Sivry ne savait qu'une chose, c'est que son fils refusait de se marier avec Mlle d'Elbée et elle soupçonnait que Marie était la cause déterminante de ce refus.



Gabriel! Benjamin! s'écria Marie... (P. 314.)

Aussi se disait-elle que, peut-être, Marie était simplement une habile comédienne qui jouait supérieurement son rôle et dont il fallait d'autant plus se défier qu'elle paraissait plus naïve et plus sage.

Pendant ce temps que faisait André?

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il s'impatientait terriblement. Il trouvait nécessairement que M. Pierrot occupait Marie bien longtemps et il en pestait, dans son cabinet, sans réserve.

Il trouvait la station d'autant plus fatigante, qu'il n'entendait rien de ce qui se passait dans la chambre de Marie, la porte étant lourde et solide.

Quant à écouter ce qu'on pouvait dire. Cela ne lui vint même pas à la pensée. Car André était un garçon qui avait des sentiments et une éducation au-dessus de sa condition.

Mais comme il s'ennuyait ferme il ne pouvait manquer de vouloir faire cesser l'interminable entretien qui le tenait éloigné de sa bien-aimée.

— Ma foi, grommela-t-il, j'ai bien envie de me montrer.

Cette idée, cependant, lui parut d'abord impraticable tant il était sûr que cela serait désagréable à Marie. Et il y renonça.

Mais cela ne mettait pas fin à sa faction.

Et, peu à peu, il se dit que probablement des faits s'étaient produits qui avaient éloigné momentanément Marie de sa chambre.

La perspective de rester là pendant des heures à attendre ne l'amusait point. A l'âge d'André on n'est pas disposé à croquer le marmot sans protester.

— Si je regardais, pensa-t-il, d'un coup d'œil, je verrai bien si Marie est là ou si la chambre est vide.

Après cette réflexion, il s'avança sur la pointe des pieds et se rapprocha de la porte.

Et tandis qu'il monologuait ainsi, la marquise continuait, elle, à dialoguer avec Marie et avec son frère.

C'est ainsi qu'elle dit au Commandeur :

— Savez-vous, Boisfleury, l'idée que j'ai eue?

— Non, par ma foi.

— Une idée qui vous vaut d'être ici et qui m'a fait monter les cinq étages de mademoiselle.

— Voyons, voyons, parlez?

— Demain, j'ai nombreuse compagnie pour la présentation de Mlle d'Elbée qui doit épouser mon fils, le marquis Arthur de Sivry.

La marquise avait appuyé sur ces derniers mots, les prononçant très distinctement et se tournant vers Marie pour voir quel effet ils produiraient sur elle.

La jeune fille entendit et ne laissa voir, sur son visage, que la plus parfaite indifférence.

Cependant la marquise, se défiant encore de la force d'âme de Marie qui venait de lui montrer son intelligence et sa volonté, la marquise insista un instant sur le mariage d'Arthur de Sivry avec Mlle d'Elbée.

Dans une attitude respectueuse, la jeune fille écoutait comme si on eut dit des choses qui ne la regardaient en aucune façon.

— Pas la moindre émotion, murmura Mme de Sivry. Décidément on m'a trompée ou bien elle est assez dissimulée pour me cacher même ses ennuis.

— Vous disiez,... demanda le Commandeur.

— Je disais que je donne une fête et puisque la *Perle* est à la mode, il m'a pris la fantaisie de la faire venir, après le dîner...

— Oh! vous avez raison...

— Elle chantera, avant que nous partions pour le bal de la duchesse d'Estrées.

— L'idée est admirable, fit le Commandeur.

— Et ce sera un très délicieux divertissement pour ces dames auxquelles nous ne dirons rien d'avance.

— Vous ne pouviez rien trouver de mieux, ajouta M. de Boisfleury.

On ne saurait dire à quel point le Commandeur était enchanté. L'espoir d'avoir Marie à sa portée, au milieu du grand monde, le ravissait. Il se flattait qu'enivrée par le succès, grisée par le luxe et qui sait — par autre chose peut-être — le procédé employé contre Chonchon était toujours bon — il pourrait faire agréer ses soins et vaincre les répugnances de la belle vielleuse.

Mme de Sivry, de son côté, ne comptait pas moins sur cette... exhibition, pour découvrir la vérité tout entière.

Quelque discrète et prudente que pouvait être Marie, si elle voyait celui qu'on supposait être son amant aux côtés d'une autre personne destinée à être sa femme, il est probable qu'elle perdrait contenance et qu'elle se trahirait.

Toute la question était de savoir si Marie connaissait réellement le marquis Arthur.

Dans le cas de négative, il n'y aurait rien à dire sur les projets de Mme de Sivry.

Mais dans le cas d'affirmative, la trame était ourdie de façon à faire endurer à la pauvre et innocente jeune fille, des souffrances bien cruelles.

La marquise reprit :

— Eh bien! mademoiselle, vous m'avez entendue?

— Oui, madame la marquise.

— Consentez-vous à donner demain, chez moi, un échantillon de vos talents et de votre gentillesse?

— Je suis entièrement aux ordres de Madame la marquise de Sivry. J'irai.

— Fort bien.

— Madame la marquise veut-elle me permettre une question?

— Parlez.

— A quelle heure?

— A neuf heures.

— J'y serai.

— On vous récompensera généreusement.

— Je n'ai jamais douté de la générosité de Madame la marquise.

La marquise murmura :

— Vraiment, elle a parfois des façons de princesse.

De son côté, le Commandeur se disait :

— Elle est adorable.

Quant à Marie, il lui tardait que cette scène prit fin, tant elle commençait à trouver le temps long pour André.

Mais ce dernier le trouvait encore bien plus long. Nous avons vu qu'il avait conçu le projet de jeter un regard dans la chambre de Marie pour s'assurer qu'elle était encore là.

Au moment même où le Commandeur, après avoir constaté que Marie était adorable, dressait dans sa tête le petit plan, grâce auquel il espérait réussir auprès d'elle, André ouvrit carrément la porte.

Par un bonheur providentiel, la marquise et le Commandeur lui tournaient le dos et ne l'aperçurent pas. Jusque-là, d'ailleurs, il n'avait fait aucun bruit et personne ne s'aperçut de rien.

Sauf cependant Marie, qui plus morte que vive, n'osait faire un signe et se consumait en efforts pour ne rien laisser voir de son émoi sur son visage.

Mais l'émotion n'était pas moins grande chez André, probablement pour une autre cause. A peine eut-il aperçu la marquise et le Commandeur que la stupéfaction se peignit sur son visage.

— Qu'ai-je vu? dit-il à demi-voix.

Puis se rejetant en arrière avec la plus grande vivacité, il ne put pas mesurer la vigueur de sa main et il referma la porte assez fort pour que tout le monde l'entendit.

La marquise principalement se retourna, comme si elle eut été poussée par un ressort.

— Hein? fit-elle.

— Quoi? demanda le Commandeur.

— Mon Dieu! murmura Marie.

Puis il y eut un moment de silence plein d'angoisse pour la pauvre chanteuse des rues.

Chacun faisait ses réflexions.

Le Commandeur se disait qu'il avait là un rival, quelque clerc de procureur qui se ruinait pour Marie. Mais il n'en était pas moins épris pour cela.

Quant à Mme de Sivry, reprise de son soupçon, elle se demandait si son fils était là.

Et naturellement naquit, dans son esprit, un impérieux besoin de s'en assurer. L'occasion était trop belle, il fallait la saisir. Du reste, elle n'avait pas escaladé les cent vingt-deux marches pour s'en aller sottement, quand ce qu'elle était venue chercher semblait à portée de sa main.

Il s'agissait donc pour elle de voir la personne qui venait de bouger dans le petit cabinet et par conséquent d'y entrer.

En femme qui sait le cœur féminin, la marquise se doutait que l'exploration ne serait pas chose facile, Marie lui paraissant fort capable de se défendre et de ne pas permettre qu'on viole les secrets qu'elle tenait à cacher.

Aussi se mit-elle, sans en avoir l'air, à chercher mentalement par quel subterfuge elle parviendrait à pénétrer dans le cabinet en question.

Marie était trop tremblante pour voir naître et grandir le danger qui la menaçait.

D'ailleurs, elle était encore trop innocente pour déjouer les ruses d'une femme de cour habituée à attaquer et à se défendre.

Mme de Sivry feignit de ne plus penser à ce qui venait de se passer.

— Commandeur, dit-elle.

— Marquise?

— Vous n'avez pas remarqué une chose?

— Quoi donc?

— L'exquise propreté de ce petit logement...

— Mais si, mais si, dit le Commandeur et même je me disais : on voit bien que c'est une fée qui l'habite.

Marie, il faut le dire, ne prit pas le compliment du Commandeur pour de l'argent comptant.

Elle se contenta de s'incliner avec un sourire.

— Et plus on regarde, plus on est frappé du goût qui a présidé à tout cet arrangement, ajouta la marquise.

— Absolument.

— C'est même de l'élégance...

— Tout à fait de votre avis.

— Je m'étonne qu'on ait pu, en un si petit espace, faire quelque chose d'aussi charmant.

— Je vous l'ai dit, marquise, une fée.

Mme de Sivry regardait autour d'elle avec une admiration bien jouée,

son examen était accompagné d'exclamations, d'étonnements merveilleusement rendus.

Tant et si bien que Marie, jusque-là sans défiance, finit par se mettre sur ses gardes.

Et c'est alors que vint le quart d'heure psychologique. Sans y mettre aucun empressement de mauvais goût, en femme qui marche de surprise en surprise, Mme de Sivry faisait le tour du petit domaine de Marie, lorgnant à droite et à gauche avec une suprême désinvolture.

Elle arriva ainsi devant la porte du cabinet.

Elle s'y arrêta.

Puis reprenant la parole :

— Et ici encore une chambre, je crois, dit-elle, en montrant avec son lorgnon, la porte qui l'intéressait.

M. de Boisfleury crut devoir être spirituel.

— Le boudoir, sans doute.

Marie commençait à trembler, une secrète intuition lui disait que cette femme en voulait à ses secrets, mais elle ne se figurait point que la marquise aurait l'audace d'ouvrir le cabinet dans lequel se cachait André.

Mme de Sivry ne lui donna pas le temps de la réflexion.

— Voyons, dit-elle.

Et, sans hésiter, elle mit la main sur la clef.

Une sueur froide envahit les tempes et les épaules de Marie, un frisson de fièvre la secoua pendant que des paroles lui montaient aux lèvres. Mais que dire à une aussi grande dame?

Néanmoins, elle s'élança en passant devant le Commandeur et, se mettant devant la porte, elle dit avec un accent de virile résolution.

— Madame, vous n'entrerez pas!

Mais Mme de Sivry, avec une rare adresse, s'était glissée entre Marie et la porte du cabinet dont elle faisait jouer le pène.

Elle entra et jeta des regards avides dans tous les coins.

Personne! il n'y avait personne!...

— Ah! murmura-t-elle imperceptiblement, je me trompais.

Marie qui s'était retournée regardait aussi le cabinet vide avec des yeux qui semblaient se refuser à croire ce qu'ils voyaient.

Mais André n'y était véritablement pas.

La marquise en était pour son indiscrétion.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de la petite veil-

leuse pendant que le Commandeur pénétrait à son tour dans la chambrette en fredonnant un refrain du temps :

C'est ici que Rose respire.

Lui aussi se confondit en admirations et s'extasia sur toutes choses.

Mais Marie ne l'entendait guère. Elle était tout occupée à se demander comment André avait fait. L'explication n'était pas du reste bien difficile à trouver. Le jeune colporteur s'était sauvé par les toits pour ne pas compromettre sa bien-aimée.

En constatant le fait, la pauvre petite frémit des pieds à la tête, et sentit dans son cœur un mouvement de profonde reconnaissance pour l'ami qui savait si bien la respecter et l'aimer véritablement.

Elle ne se doutait guère que le jeune homme venait de parcourir un chemin qu'il pourrait reprendre en d'autres circonstances, mais en sens inverse, non pas pour s'en aller, mais pour venir auprès d'elle.

— Mademoiselle, dit la marquise de plus en plus bienveillante, vous aviez tort de craindre.

— Madame la marquise est bien bonne.

— Tout ce que je vois ici me ravit et m'enchante.

— Ma sœur a raison, interrompit le Commandeur.

— Monseigneur, dit Marie jouant la confusion.

— Et l'on vous a bien nommée en vous baptisant la Perle. Vous êtes une perle d'un orient incomparable.

— Pas tant de compliments, Commandeur, dit la marquise avec son autorité habituelle, et partons.

Elle se dirigea vers la porte. Marie la suivait :

— Ainsi, dit-elle, c'est convenu. Demain?

— Oui, madame la marquise.

— A neuf heures.

— Oui, madame la marquise.

— On viendra vous prendre dans mon carrosse, et l'on vous conduira à mon hôtel où nous vous attendrons avec impatience.

— Je remercie madame la marquise.

— Allons, adieu, dit Mme de Sivry.

Marie s'inclina profondément, la marquise passa, gagnant le palier pendant que le Commandeur, incorrigible, essayait de glisser quelques douceurs à Marie, mais celle-ci lui imposa par son attitude.

Et quand ils furent partis, elle dit, en se parlant à elle-même :

— Oui, j'irai chez vous, madame la marquise, mais un ami m'accompagnera.

VI

De qui voulait-elle parler, avait-elle formé le projet d'emmener André avec elle ?

André ! le brave garçon ! Plutôt que de la compromettre, il avait osé se risquer sur l'étroite corniche par laquelle on pouvait rejoindre son propre logement.

Pénétrée de reconnaissance, Marie, sans plus se soucier de montrer à quel point elle aimait le jeune colporteur, se dirigea vers le palier pour aller chez André lui dire combien elle était touchée et que de remerciements elle lui devait.

Mais au moment même où elle ouvrait sa porte et où André, de son côté, poussé par le besoin de revoir Marie, revenait chez elle, voici que le Commandeur reparut en haut de l'escalier.

Cette fois, Marie lui fit une réception peu chaleureuse.

— Que désirez-vous, monseigneur? lui dit-elle, sur un ton peu fait pour engager le conquérant à renouveler ses tentatives, au cas, très probable, où il serait revenu dans ce but.

— Mademoiselle, dit-il, veuillez m'accorder un instant d'entretien.

— Parlez, monseigneur?...

— Comment ! ici, sur ce palier?

— Oui monseigneur.

— Je vous préviens que vous serez, tout à l'heure, aux regrets de me recevoir ainsi.

— C'est possible, répondit Marie, mais je ne puis faire mieux.

Le Commandeur qui s'attendait, sans doute, à être accueilli au moins timidement, n'en revenait pas.

— Je vous apporte, dit-il, des nouvelles qui vous intéressent.

— J'ai déjà prié monseigneur de parler.

— Eh bien ! n'avez-vous pas une vive affection pour deux petits enfants qui, ces jours derniers encore...

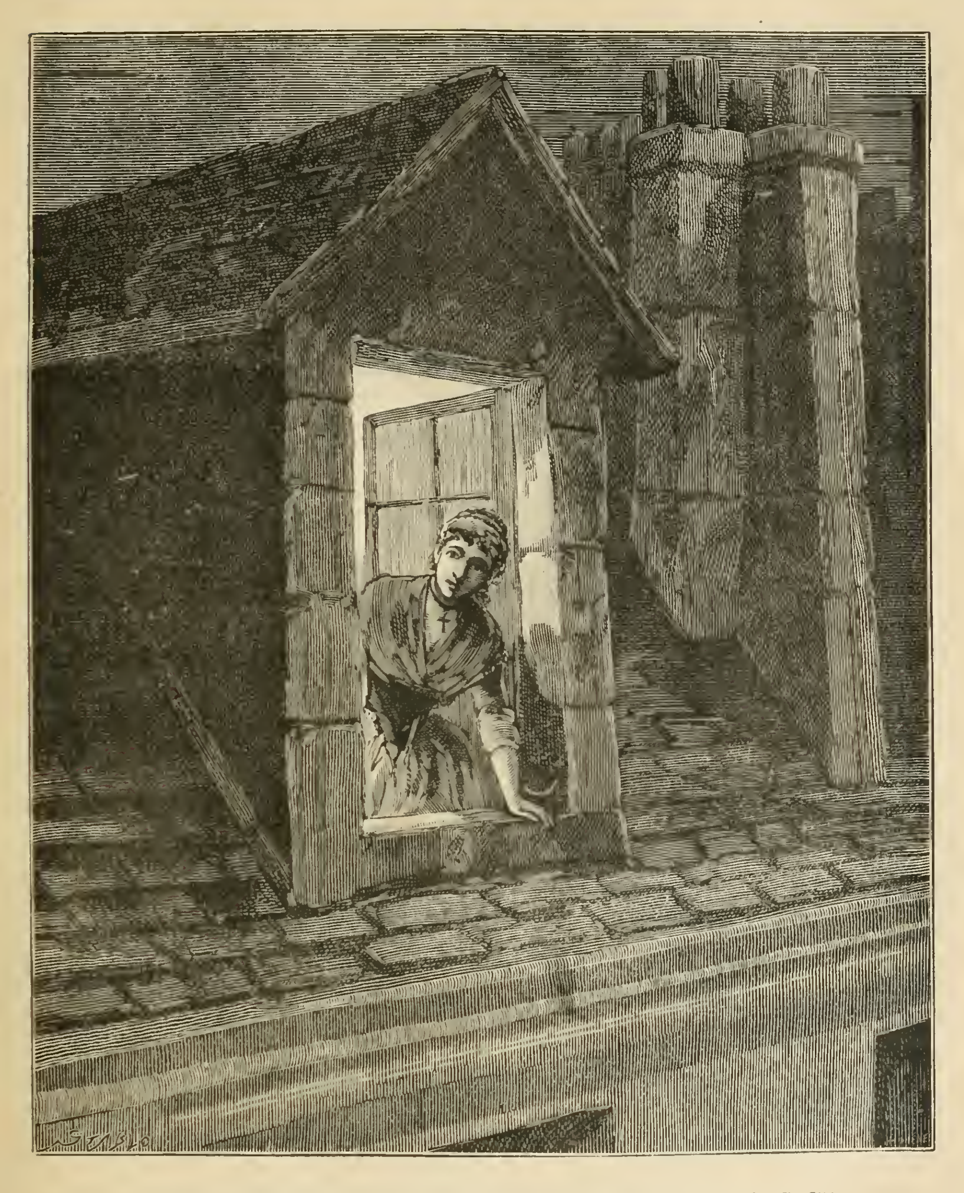
— Gabriel ! Benjamin ! s'écria Marie...

— Oui, oui, c'est bien cela.

— Vous les connaissez, monseigneur?

— Pas intimement, dit, en riant, M. de Boisfleury.

— Ah ! ne vous moquez pas ; vous les avez vus, alors?



Regarda l'entablement par lequel le jeune colporteur s'était enfui. (P. 351.)

— J'en ai vu un.

— Lequel?

— Celui qui s'appelle Gabriel, je crois.

— Où est-il? dites-le moi, monseigneur...

— Je vous ferai remarquer, mademoiselle, que nous sommes ici fort mal à notre aise pour causer de nos petits amis.

— C'est vrai, fit Marie, je vous demande pardon.

Et ouvrant sa porte, elle indiqua sa chambre d'un geste tout gracieux, en disant :

— Entrez, monseigneur.

Le Commandeur eut un sourire de triomphe et pénétra dans le logement de la jeune fille. Il prit même un siège et s'assit avec un rare sans-façon.

— Monseigneur? reprit Marie.

— Vous désirez savoir?...

— Où ils sont; que je coure les chercher!

— Permettez-moi, d'abord, de vous apprendre comment et où j'ai eu la chance de les rencontrer.

— Oui, monseigneur, oui, racontez-moi cela, dit la jeune fille qui bouillait d'impatience.

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est tout simplement chez M. Lenoir, lieutenant-général de police.

— Chez le lieutenant-général de police?

— Oui, mon enfant...

— Pourquoi?

Dans l'esprit de Marie, comme dans l'esprit de bien des pauvres gens, tout contact avec les gens de police est un malheur provoqué par quelque méfait.

Elle reprit :

— Qu'est-ce qu'il a donc fait?

— Rien de mal, que je sache.

— Pourquoi donc alors, l'a-t-on conduit là, et qui l'a arrêté?

— C'est un brave homme de sergent du guet. Seulement, vous pouvez vous rassurer, Gabriel n'a pas été arrêté.

— Ah! fit Marie soulagée.

— C'est lui, au contraire, qui a été demander protection à la patrouille.

— Contre Garigou?

— Oui, contre Garigou qui le battait en pleine rue.

— Le méchant homme! Mais Benjamin?

— Ah! voilà. Garigou a disparu, emportant l'autre petit, et depuis on n'en a plus entendu parler.

Marie resta un moment muette. Elle réfléchissait.

— Monseigneur, dit-elle enfin avec un vague accent de défiance, monseigneur, à quelle époque cet événement est-il arrivé?

— Il y a un mois environ, mademoiselle.

C'était bien l'époque où Marie avait perdu de vue les enfants et où André avait si rudement secoué Garigou.

Depuis, la pauvre jeune fille et André lui-même s'étaient presque constamment préoccupés de retrouver les deux petits. Mais en vain.

Tous les deux avaient disparu.

Chaque jour, c'était pour Marie un chagrin nouveau de n'en avoir pas de nouvelles.

Il lui semblait que Dieu les lui avait confiés et qu'elle était coupable de ne pas s'être complètement attachée à eux, même au prix des persécutions de Garigou.

Et voilà que tout à coup, le Commandeur venait lui dire :

— Je les ai vus ou plutôt, j'en ai vu un.

C'était, chez la jeune fille, une joie folle, cependant elle continua d'interroger M. de Boisfleury, pour s'assurer qu'il ne la trompait pas.

— Dites-moi, monseigneur, comment est-il?

— C'est un pauvre petit, très brun, avec des yeux bleus et un regard excessivement vif.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier dans sa figure?

— Si.

— Dites quoi, monseigneur?

— Il a, sur le côté gauche du menton, un signe.

— C'est lui, c'est Gabriel, s'écria Marie...

Et, dans sa joie, elle s'approcha presque familièrement du Commandeur, lui disant :

— Ah! monseigneur, que je vous dois de bonheur aujourd'hui? Comment vous remercier. Vraiment, vous ne pouviez m'apporter une nouvelle plus heureuse, vous êtes bon. Je vous assure que je voudrais vous témoigner ma profonde reconnaissance.

M. de Boisfleury souriait, regardant Marie, plus jolie et plus désirable que jamais.

Et comme il ne répondait pas, Marie reprit :

— Où est-il, monseigneur, où est-il?

— Qui? demanda le Commandeur.

— Mais... Gabriel! répondit Marie, que cette question interloqua quelque peu.

— Ah! voilà! fit M. de Boisfleury.

Marie regarda son interlocuteur et demanda :

— Que voulez-vous dire?

— Mademoiselle, dit le Commandeur, je suis trop vieux pour faire le bien et pour pratiquer la vertu sans compensation. Vous vous êtes moquée

de moi, jadis. Aujourd'hui, je tiens dans mes mains un moyen de vous combler de joie ou de tristesse.

— Eh bien?

— Eh bien! ma chère, je ne vous dirai pas où est Gabriel.

— Oh! fit Marie absolument stupéfaite.

La pauvre enfant, d'ailleurs, ne comprenait pas bien ce que lui avait dit M. de Boisfleury.

Elle conçut le vague soupçon que le Commandeur lui offrait un marché honteux, mais la chose ne lui apparaissait pourtant pas très claire.

Comme tout autre innocente de son âge, elle crut se tromper et revint à la charge.

— Vous ne voulez pas me dire où il est?

— Non!

— Pourquoi?

— Écoutez, dit le Commandeur, cela dépend de vous...

— Expliquez-vous, dit Marie sur un ton glacial, car cette fois, elle comprenait.

M. de Boisfleury, habile en circonlocutions, trouva alors quelques phrases fort impertinentes dont la substance, quelque alambiquée qu'elle fût, signifiait clairement :

— Donnant, donnant, acceptez un rendez-vous et je vous mets en présence de Gabriel.

Marie répondit à ces propositions par quelques paroles pleines de dignité, comme elle en avait trouvées pour la marquise.

Puis elle ajouta :

— Je saurai le découvrir toute seule.

— Essayez, dit le Commandeur, qui sentait qu'on allait le prier de se retirer et qui ne voulut pas s'en aller, sans tenter, encore une fois, de traiter avec Marie.

— J'aurai le plaisir de vous voir demain, chez ma sœur. Jusqu'à ce moment, réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi, monseigneur...

— Voyons, mon enfant, ne vous apercevez-vous pas que je veux votre bien?

Marie ne répondit pas et fit un mouvement vers la porte comme pour indiquer au Commandeur qu'elle ne pouvait en entendre davantage.

Mais ce dernier ne bougea pas plus qu'un terme.

— Me prenez-vous pour un ogre?...

— Monseigneur, je vous en prie.

— Écoutez, je conviens que j'ai été un maladroit avec vous, et que je

m'y suis fort mal pris. Mais il n'en est pas moins vrai que je vous aime, ardemment, follement, comme on aime au début de la vie. Demandez-moi ce que vous voudrez...

— Monseigneur...

— Il n'y aura pas de femme plus enviée que vous.

— Je voudrais ne pas entendre ces choses-là.

Mais le Commandeur continuait :

— Je vous entourerai de luxe et de puissance. Toute mon influence, toutes mes relations, toutes mes amitiés à la cour, je les mettrai à vos pieds.

Marie fit un geste d'indifférence.

— Il n'y aura pas, à Paris, une femme dont le pouvoir s'étendra plus loin, à part la reine... Et encore.

— Ah ! monseigneur ! fit Marie, scandalisée qu'on osât parler ainsi de la reine, qui lui apparaissait, dans sa majesté, comme quelque chose de divin et d'aussi respectable que le bon Dieu.

— Le lieutenant-général de police, l'intendant des menus plaisirs du roi, ces messieurs du Parlement, la cour et la ville, vous seront tout dévoués. Il n'y aura là, pour vous, que des pantins dont vous ferez manœuvrer les fils à votre gré.

Il y eut un silence.

Puis le Commandeur reprit :

— Vous serez idolâtrée. Vous aurez tout Paris à vos genoux. Il n'y aura pas de fantaisie que vous ne puissiez satisfaire. Je suis puissant et ma sœur est plus puissante encore. Tenez, vos deux petits amis, Gabriel et Benjamin vous seront rendus et l'on punira Garigou de la hart.

— Je n'en demande pas tant.

— Voyons, Marie, faut-il que je m'humilie devant vous, que je tombe à vos pieds?

— Non, monseigneur, répondit la jeune fille... C'est inutile.

— Encore une fois réfléchissez, mon enfant...

Marie renouvelait à chaque minute son mouvement vers la porte. Mais le Commandeur restait. A la fin, un peu inquiète et ne doutant pas de l'audace que pouvait déployer M. de Boisfleury, elle lui dit, fort résolument :

— Monseigneur, je n'ai de goût ni pour la puissance, ni pour le luxe... ni pour le vice !... Tout ce que vous m'offrez ne réussira donc pas à me tenter.

— Que vous faut-il donc?

— Rien, monseigneur...

Le Commandeur eut un geste de colère, ses yeux brillèrent d'un éclat fiévreux. Marie reprit la parole .

— Et comme vous ne paraissez pas disposé à me quitter ainsi que je le désire.

— Eh bien? interrogea M. de Boisfleury.

— Eh bien! c'est moi qui vais vous laisser.

— Chez vous?

— Oui, monseigneur.

— Ah! vous êtes bien la plus têtue des filles que j'aie jamais rencontrées.

— Parce que vous n'en avez jamais rencontré d'honnêtes.

Le Commandeur, réellement ému — car il sentait renaître en lui la passion conçue à Saint-Laurent — le Commandeur fit un geste de colère et, avec une décision brusque, s'en alla, disant :

— Adieu donc! mais je vous aime et nous nous reverrons.

— Si vous m'aimiez, monseigneur, dit Marie, vous me ramèneriez Gabriel. Tandis qu'au contraire, vous vous en servez comme d'un gage pour me faire souffrir et m'humilier.

Le Commandeur s'arrêta :

— Et si je vous le rendais sans condition?...

Marie resta muette.

— M'aimeriez-vous enfin? demanda M. de Boisfleury.

— Non, monseigneur.

— Au moins, voilà de la franchise, fit le grand seigneur, en descendant les premières marches de l'escalier.

Marie l'entendit bougonner jusqu'au second.

— C'est qu'elle est vraiment charmante. Et quand elle a quelque chose de rude à vous dire, elle vous prend des airs de princesse qui siéraient merveilleusement à plus d'une fille de roi. Il n'est pas possible que cette charmante enfant soit la fille d'un Loustalot.

Et il s'en allait, le découragé Commandeur, grommelant ainsi mille folies qui donnaient une idée de l'état de son cœur et de l'état de son esprit.

Dès qu'elle fût sûre qu'il s'était réellement éloigné, Marie poussa un profond soupir de satisfaction.

— Enfin! dit-elle.

Puis, se mettant à ranger autour d'elle :

— Il commençait à me faire peur, ajouta-t-elle. La nuit est venue pendant qu'il me parlait. Je n'aurais eu qu'une ressource, celle de me réfugier chez Chonchon.

Et tout en monologuant, Marie faisait ses petites affaires.

Après avoir allumé une chandelle, la charmante fille prit une aiguille, s'assit dans un coin de sa chambre, et se mit à raccommoder une robe qu'elle portait seulement le dimanche, et qu'elle comptait mettre le lendemain, pour aller chez la marquise.

Rien n'est plus favorable à la rêverie, que la couture.

Tout en tirant son aiguille et en faisant une habile reprise, Marie s'était mise à songer aux événements de la journée.

Elle se souvint de la visite de la marquise et un frémissement terrible la secoua des pieds à la tête quand elle se rappela la scène de la porte du cabinet.

— Est-ce qu'elle voulait savoir quelque chose? se demanda-t-elle avec une certaine inquiétude.

Puis, après un moment de réflexion :

— Mais pourquoi l'aurait-elle voulu? Qu'est-ce que ça peut lui faire?

D'ordinaire, quand Marie travaillait dans sa chambre, elle chantait allègrement, comme un oiseau, repassant ses airs du boulevard et cherchant des effets pour étonner ou séduire les spectateurs.

Machinalement et par la force de l'habitude, elle commença un refrain...

Mais bientôt, celui-ci expira sur ses lèvres, et la pauvre enfant retomba dans sa méditation.

— C'est égal, pensait-elle, j'ai eu joliment peur quand Mme la marquise a ouvert cette porte. Comme je me suis élancée sans même réfléchir à ce que je faisais.

Elle coupa son fil avec ses dents et reprit :

— Pauvre André! C'est bien heureux qu'il ait eu le temps de s'échapper, mais quel courage!

Elle se leva, déposa son ouvrage, ouvrit sa petite fenêtre et regarda l'entablement par lequel le jeune colporteur s'était enfui.

— Oui, quel courage! et comme il m'aime! Plutôt que de me compromettre, il a affronté un danger effrayant! A cette hauteur!... s'il était tombé dans la cour? mon Dieu! je suis toute tremblante. Vraiment il m'aime bien, mais moi aussi je l'aime, quoique je ne lui laisse pas trop voir.

Marie reprit son travail.

L'image d'André, passant sur le toit de la maison pour se sauver, lui passa encore devant les yeux et elle lui adressa un sourire, en même temps qu'une bénédiction.

Puis son esprit se reporta sur le Commandeur...

— Quelle singulière destinée! Il faut que le hasard me mette sans cesse en présence de cet homme, pensa-t-elle. Mais je suis prévenue, maintenant, quand même je n'aurais pas eu contre lui une grande défiance, je sais à présent qu'il a séduit Chonchon. Et je me défendrai, je le jure, de toutes mes forces.

Demain, je me ferai accompagner par Pierrot. Il n'est peut-être pas très malin, mais c'est un gars solide et je suis sûre qu'il m'est dévoué, celui-là.

Elle cousait toujours, en songeant... Elle fit une maladresse, et s'écria très vivement :

— Aïe! je me suis piquée!

Elle mit son doigt dans sa bouche, aspira la goutte de sang qui venait de perler sur sa peau et, sans plus de façons recommença son travail et sa songerie.

— En voilà du nouveau, dans une seule journée. Pierrot et Chonchon à Paris. Pauvre Chonchon! ça m'a fait bien plaisir de la revoir.

Tout de même, comme M. le Curé a eu raison de me faire partir. Voilà ce que c'est que d'aller au château, de croire qu'on va vous donner une place de jardinière pour vos beaux yeux. On écoute les cajoleries des seigneurs. Et comme ils savent vous prendre par votre côté faible. Car ils ne pensent qu'à une chose, vous tromper et vous laisser là. Et puis après, les regrets, la honte... Allons, bon, voilà que je viens de me piquer encore... Ce n'est pas André qui tromperait une jeune fille...

Comme elle prononçait ces dernières paroles, un bruit indistinct se fit entendre dans le petit cabinet que la marquise avait si indiscrètement ouvert, lors de sa visite.

Marie prêta une oreille distraite et continua tranquillement sa couture.

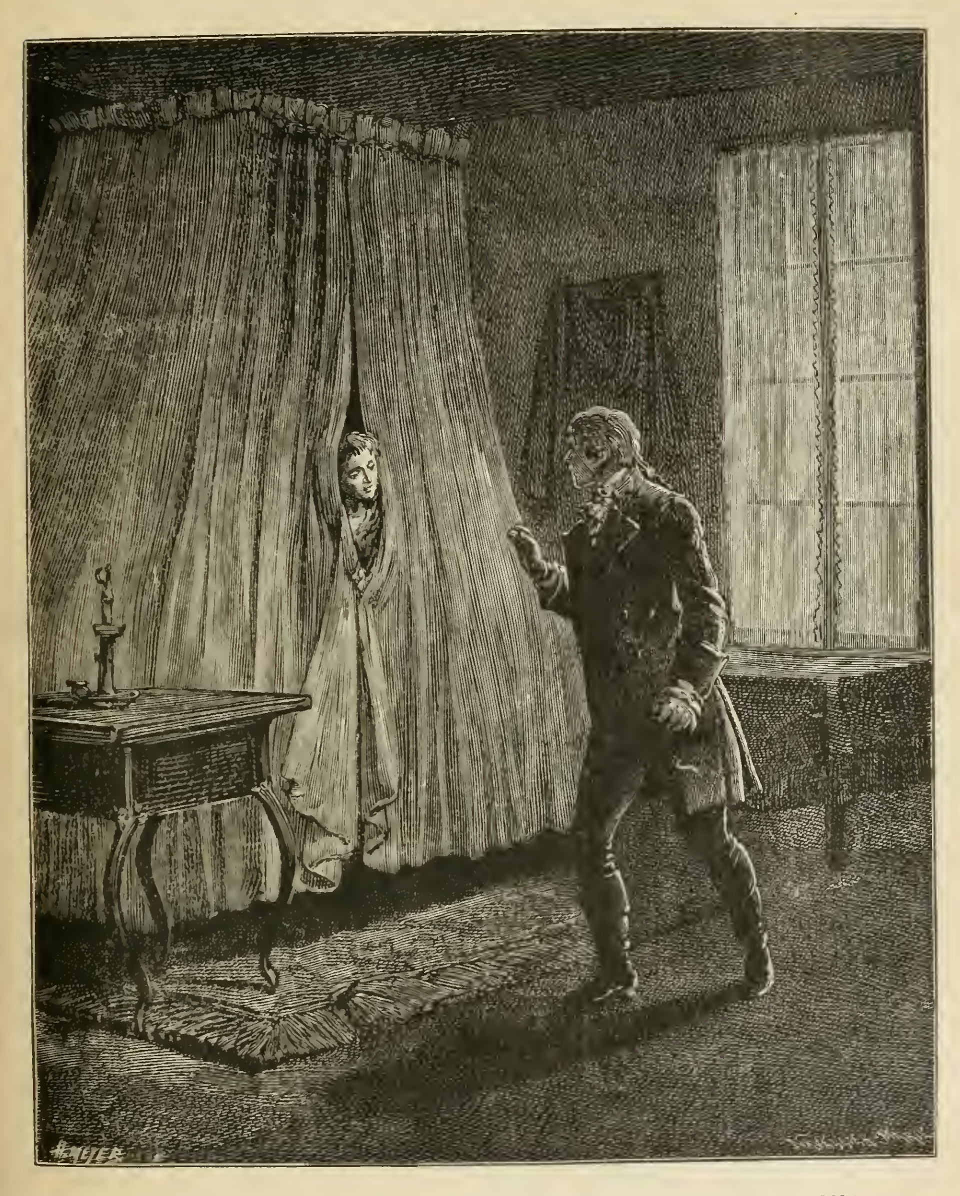
Toute à son rêve, elle ne soupçonna point que ce bruit venait de chez elle et qu'il fût une menace.

— Pauvre André, il est trop bon pour ça. Il a trop d'honneur et de véritable vertu.

Un sourire heureux se dessina sur les lèvres de Marie. Si quelqu'un lui eut demandé, en ce moment, de quelle manière elle comprenait le bonheur en ce monde.

— Vivre et mourir avec André, aurait-elle répondu, sous les yeux de ma mère.

Quant à l'argent, quant à l'aisance, quant à ce qu'on appelle aujourd'hui le confortable, Marie s'en souciait aussi peu que possible. Elle aimait, elle aimait André. Il n'y avait rien au monde, qui put valoir la joie d'être aimée, elle aussi.



Elle ne montrant, à travers la fente des rideaux, que sa figure. (P 360.)

— Il est si gentil, si doux, si bon, si complaisant. Personne ne saurait trouver, comme lui, des délicatesses pour me charmer.

Il est bien dommage que cette marquise de Sivry soit venue nous interrompre. La leçon marchait si bien, si bien. Oh ! que j'étais contente de ne pas faire plus de fautes.

Et elle cherchait à se souvenir, reprenant :

— J'aurais lu la fin de la lettre et si elle correspondait au commence-

ment, ça devait être bien agréable à lire. Oui, oui, je me rappelle parfaitement.

Marie avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux et le regard vague, elle semblait goûter une étrange et divine béatitude. A coup sûr, il y avait à Paris, ce soir-là, peu de femmes plus idéalement heureuse qu'elle.

Elle se mit à réciter :

— « Votre image adorée ne me quitte plus... »

Puis se parlant à elle-même.

— Je ne sais pas pourquoi je trouve ces paroles tout à fait charmantes : « Votre image adorée ne me quitte plus ». Oui, il y avait ça et puis, avant, quelque chose qui parlait de la montagne. Tiens ! pourquoi donc la montagne... Il y avait aussi : « je m'éveille, je m'endors,... je respire avec elle... Oh! comme il y a des gens qui savent écrire de jolies choses. Peut-être qu'un jour, moi aussi, je pourrai faire des lettres comme celles-là, et écrire à André, quand il sera mon mari et qu'une raison ou une autre nous aura séparés pour un moment : « Je m'éveille,... je m'endors,... je respire avec elle... Mon Dieu, que c'est gentil!...

En ce moment, au clocher d'une église voisine, on entendit sonner lentement dix coups.

Marie était trop absorbée dans son travail, qui avait duré trois longues heures et aussi, dans ses réflexions, pour compter les battements de l'horloge... Mais un instant après, ayant levé la tête et regardé machinalement à travers la vitre de sa fenêtre.

— Tiens! dit-elle, la voisine d'en face qui est déjà couchée. Il est donc tard. Moi qui croyais que j'aurais fini mon ouvrage en quelques instants et voilà que j'en ai encore pour un bon quart d'heure, au moins.

Elle se remit à l'ouvrage avec ardeur, mais cette fois, sans songer à autre chose que sa besogne.

Alors, elle en abattit plus, en quelques minutes de labeur acharné, qu'elle n'en avait fait dans une heure d'assiduité distraite.

Il n'en était pas moins dix heures et demie quand elle acheva.

— Vite au lit, maintenant, dit-elle. Brrr! qu'il fait froid.

Le fait est que Marie s'était engourdie et refroidie pendant cette longue immobilité.

Et cependant elle ne voulut pas se coucher sans avoir fait sa prière, une oraison charmante dans laquelle la naïve Savoyarde adressait des vœux au bon Dieu et à sa mère.

A genoux, au pied de son lit, elle disait :

— Depuis que je suis loin de tes yeux, ma bonne, mon adorée mère, je t'adresse chaque jour, matin et soir, la prière d'une fille respectueuse,

qui t'aime, qui te vénère. Demande à Dieu, pour moi, les biens et toutes les vertus qui me manquent. Et protège-moi, ma douce Providence, pendant que je suis loin de toi, comme tu me protégeais quand j'étais au berceau, quand j'étais près de tes caresses et de ton amour.

Et avec une entière bonne foi, elle termina cette prière, dont la principale saveur était une profonde sincérité, par un signe de croix qui, évidemment, devait monter au pied du trône de Dieu, tant celle qui venait de le faire était convaincue et loyale dans sa religion ingénue.

— Et maintenant, reprit Marie, il va falloir dormir ferme pour se lever avant le jour...

La brave petite vielleuse tira un rideau qui dérobait l'intérieur de sa chambrette aux regards indiscrets de ses voisins, puis elle se déshabilla en toute hâte, murmurant à plusieurs reprises, comme tout à l'heure :

— Brrr! Brrr! il fait vraiment froid.

Enfin, quand elle fut prête à se mettre au lit, elle coiffa sa mignonne tête d'une fanchon qui la rendait encore plus jolie, si c'était possible.

Par un mouvement de coquetterie bien pardonnable à son âge, elle se regarda pendant quelques secondes, dans un modeste miroir que surmontait un morceau de buis bénit, puis elle prit sa chandelle, la porta sur une tablette, à la tête de son lit, et l'éteignit. Après quoi, elle se coucha, non sans adresser une dernière pensée à sa mère et aussi à André.

L'obscurité la plus complète régnait dans le petit logement.

De nouveau, certain bruit se renouvela qui partait du cabinet. Marie aussitôt se dressa et prêta l'oreille.

VII

Lorsqu'André s'était caché dans ce cabinet, il croyait n'avoir que fort peu de temps à attendre. Dans la persuasion qu'il cédait momentanément la place à Pierrot, il prenait assez gaîment son mal en patience.

Nous avons vu comment, à la longue, il finit par trouver que la conversation était interminable, et de quelle façon il avait ouvert, puis refermé la porte en disant :

— Qu'ai-je vu?

Et pendant que la marquise manœuvrait pour découvrir ce qu'il y avait dans le cabinet, ce à quoi, — on le sait, — elle attachait une très

grande importance, André semblait en attacher une bien plus considérable à ne pas être surpris dans sa retraite.

Sans perdre une minute, le brave garçon chercha autour de lui s'il n'y avait pas quelque recoin où se cacher.

Mais non, pas un placard, pas la moindre soupente, pas même une cheminée où se dissimuler plus ou moins heureusement.

— Il ne faut pourtant pas qu'on me trouve ici, disait-il en tournant dans la petite pièce, à la minute même où la marquise, avec son air indifférent, commençait à faire le tour de la chambre de Marie, comme un bon général opère un mouvement tournant dont l'objectif n'est pas toujours ce que l'ennemi suppose.

Après avoir constaté que la seule issue par où il put s'éclipser était la fenêtre, André mesura de l'œil la saillie sur laquelle il était obligé de passer et, avouons-le, il frémit.

On était au cinquième étage, l'entablement mesurait deux pieds à peine de largeur. Il fallait une tête solide ou une grande habitude pour se risquer sur ce chemin étroit et périlleux.

Notre homme hésita.

André n'était ni maçon, ni couvreur, ni marin, et la perspective de se promener à côté d'un abîme, au fond duquel l'attendait peut-être la mort, n'était pas séduisante.

Mais il n'avait pas le choix des moyens.

D'ailleurs, le jeune homme était brave et ne manquait pas de présence d'esprit. De plus, au temps où il parcourait la montagne pour aller faire les doux yeux à Marie, il avait côtoyé plus d'un précipice au moins aussi effrayant, sans avoir le vertige.

Il se fit une raison, et sans se donner trop le temps de réfléchir, il sauta légèrement sur la fenêtre.

En ce moment même, la marquise arrivait à la porte du cabinet et mettait la main sur le loquet.

André l'entendit et, cette fois, sans aucun souci du danger auquel il ne pensait même plus, il se dressa sur l'entablement et s'en alla, d'un pas ferme, vers une autre fenêtre : celle de sa chambrette à lui, mais qui était fermée en dedans.

Mme de Sivry ouvrit la porte, comme on sait, et ne trouva pas ce qu'elle cherchait. Le Commandeur pénétra dans le cabinet à son tour et ne vit rien non plus.

Mais si l'un ou l'autre se fut dirigé vers la fenêtre et eut eu la fantaisie de contempler les toits, André n'aurait pu se soustraire à leurs regards, et probablement cette rencontre eut été fort désagréable à tout le monde,

et principalement au jeune homme. Heureusement, ni la marquise, ni son frère ne poussèrent leurs perquisitions aussi loin, André, blotti sur les toits devant sa propre fenêtre, attendit quelques instants et revint dans le cabinet.

Mais il entendit encore parler et il supposa que le Commandeur, dont il croyait reconnaître maintenant la voix, se trouvait encore avec la marquise, chez Marie.

Ah ! s'il avait su que M. de Boisfleury, revenu seul, se permettait de tenir des propos impertinents, et plus encore, offensants pour celle qu'il aimait, on ne sait point s'il aurait eu la force de se contenir et de rester tranquillement dans sa cachette.

— Que peuvent-ils bien avoir à dire à Marie? pensait-il.

Le temps s'écoulait et la nuit venait. André reprit le chemin de la corniche et retourna vers sa fenêtre, presque décidé à casser une vitre pour rentrer chez lui.

Mais à cela il vit plusieurs inconvénients.

D'abord, le verre brisé ne manquerait pas de tomber dans la cour où était la ménagerie et pourrait blesser quelqu'un.

Puis cela ferait un bruit du diable, et qui pouvait savoir si la marquise, dont André paraissait avoir peur, ne prendrait pas prétexte de cela pour continuer et mener à bien ses investigations.

Enfin, ne prendrait-on pas André pour un voleur et ne lancerait-on pas à ses trousses quelque soldat du guet qui l'emmènerait devant un magistrat.

Il revint donc encore dans le cabinet.

Certes, il n'avait aucune mauvaise intention, son continuel souci était de montrer à Marie autant de respect que d'amour.

Et quand le Commandeur fut parti, il n'osa pas se montrer à Marie ; elle-même était loin de penser qu'il fût là, si près.

Elle se mit à travailler, comme on sait.

Quant au jeune colporteur, il jugea qu'une seule chose lui restait à faire : se coucher tranquillement sur le plancher et dormir, jusqu'au lendemain matin, à poings fermés.

Dormir! c'est bientôt dit.

Malheureusement, pour l'exécution de ce programme, la couche parut singulièrement dure à André. Mais cela n'aurait rien été, à vingt-deux ou vingt-trois ans, on finit par dormir sur des cailloux quand on se porte bien.

Mais comme devait le constater Marie quelques instants plus tard, il faisait froid et le pauvre amoureux fut bientôt tout transi.

Il se leva et remua silencieusement bras et jambes pour se réchauffer,

ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchait point de penser sans cesse à Marie,... à Marie qui travaillait là, dans sa chambre, à deux pas, et avec qui il serait si doux de recommencer la leçon de lecture de l'après-midi, leçon intempestivement interrompue par l'arrivée de la marquise et du Commandeur.

André, nous le disions tout à l'heure, avait vingt-deux ou vingt-trois ans; si, d'aventure, cela pouvait lui servir pour dormir vaillamment sur la dure, c'était aussi un âge où le sang bout et fermente facilement, et il aurait fallu qu'il fût en fer forgé pour ne pas se sentir étrangement ému par le voisinage de Marie et par l'assurance, qu'après tout, s'il se montrait, elle ne le recevrait pas si mal qu'il le craignait.

La première fois que cette idée lui vint, il la repoussa énergiquement.

Et puis il s'arrangea de nouveau pour dormir en disant :

— Non, ce serait mal. D'ailleurs, elle m'en voudrait et peut-être se fâcherait-elle pour tout de bon.

Mais un jeune homme ardent, et follement amoureux pouvait-il fermer l'œil quand il sentait, à deux pas de lui, respirer et vivre celle dont il était épris?

Une force, pour ainsi dire invincible, l'attirait vers la porte et le poussait à l'ouvrir, à se montrer, à courir se jeter aux genoux de Marie et à lui dire combien il l'aimait.

Une fièvre dévorante l'envahissait peu à peu, s'emparant de tous ses sens. Déjà il n'était plus le maître de ses pensées et son amour menaçait de rester seul possesseur de son âme, chassant bien loin le respect dont, jusqu'à ce moment, sa passion était toujours restée accompagnée.

Une flamme lui passait parfois sur le front et sur les lèvres; sentir Marie à deux pas, être jeune, l'adorer follement et se tenir tranquille, étendu sur le plancher; ce n'était pas possible.

Il s'approcha de la porte et fut sur le point de l'ouvrir.

Sa jeunesse battait la chamade au milieu de son cerveau. Sous l'impulsion de son sang enflammé par la passion à laquelle il était en proie, ses tempes recevaient, à chaque seconde, des coups sourds et troublants.

Il aimait de toutes ses forces, mille raisons lui prouvaient que, de son côté, Marie n'était point indifférente; l'heure avait sonné où il fallait céder à la passion qui le brûlait.

— Que va-t-elle dire? pensa-t-il en mettant résolument, cette fois, la main sur le loquet.

Ah! comme son cœur battait dans sa poitrine.

— Et de quelle façon va-t-elle me recevoir, reprit-il en s'efforçant d'être plus hardi.

C'est en ce moment même que Marie éteignait sa lumière et se mettait au lit.

André ne se rendait pas compte de ce que faisait celle qu'il aimait ardemment. On aurait pu penser qu'il ouvrît la porte justement parce que la chambre de Marie venait de tomber dans l'obscurité.

Il n'en était rien.

Le hasard seul avait fait que sa décision prenait le dessus au moment où Marie, se croyant seule chez elle, allait s'abandonner au sommeil.

En ouvrant la porte, qu'il poussa sans aucune précaution, le jeune homme s'attendait à trouver Marie debout. Aussi fit-il assez de bruit pour que la jeune fille inquiète, se dressât comme nous l'avons dit et écoutât.

— J'ai entendu quelque chose, murmura-t-elle avec une grosse émotion.

Il y eut un moment de silence.

André, un peu interdit de se trouver dans l'obscurité, pensa tout à coup que Marie était couchée.

Qu'allait-il faire? certes ! il ne le savait guère lui-même, quand la jeune fille, malgré sa peur, éleva la voix :

— Qui est là? demanda-t-elle sur un ton qu'elle s'efforçait de faire paraître assuré.

André tressaillit en entendant cette voix tremblante et fut sur le point de se retirer, car on n'agit pas toujours logiquement quand on est tout à fait amoureux.

Mais il avait, dans le caractère et dans l'esprit, une telle loyauté qu'il n'hésita pas à faire face à la situation.

Il avança de deux pas, gagna le milieu de la chambre et répondit :

— C'est moi.

— Vous! André! vous! ici!...

— Oui, Marie, oui, moi.

La jeune fille, vraiment scandalisée, ferma ses rideaux plus hermétiquement encore qu'ils ne l'étaient, quoique la nuit profonde empêchât de voir à dix centimètres devant soi.

— Et que voulez-vous?

— Rien, rien, répondit un peu jésuitiquement le bel amoureux.

— Mais alors, comment se fait-il que vous soyez encore là.

— Quand j'ai vu que vous alliez être compromise par moi et bien innocemment, n'est-ce pas?

— Oui, oui, oh! vraiment pour ça, oui.

— J'ai voulu regagner ma chambre.

— Par les toits? demanda Marie.

— Naturellement...

— Pauvre garçon, mais vous auriez pu vous tuer!

— Qu'est-ce que ça fait!

— Comment, monsieur, qu'est-ce que ça fait?... mais vous avez commis là une grande... une très grande imprudence.

— Valait-il mieux vous laisser soupçonner?

— Bon! bon! mais enfin, pourquoi êtes-vous là, dans ma chambre?

— Je vais vous dire, répondit André.

Pour la troisième fois, le jeune homme eut un moment d'hésitation. Il lui fallait mentir, malgré sa répugnance, et le mensonge auquel il n'était pas habitué ne venait pas tout seul.

— Eh bien? fit Marie.

La scène était toute gracieuse et aurait charmé celui qui aurait pu la voir dans cette petite chambre noire.

Ils se tenaient tous les deux, l'un vis-à-vis de l'autre, comme s'il avait fait grand jour, lui, tout ému, un peu gauche, l'œil baissé et la mine point audacieuse; elle ne montrant, à travers la fente des rideaux, que sa figure pudiquement inquiète.

Il reprit :

— J'étais sur la corniche, tout à l'heure...

— Comment, dans la nuit?...

— C'est-à-dire, à la tombée de la nuit.

— Ah! fit Marie rassurée.

— Mais ma fenêtre était fermée.

— Et alors?

— Alors, je n'ai pas pu rentrer chez moi.

— Il fallait casser un carreau.

— Oui, j'y ai pensé. Mais voilà qu'au moment où je commençais à frapper sur la vitre pour la briser, j'ai entendu quelqu'un, de l'autre côté de la cour, qui disait : qu'est-ce qu'il fait là, celui-ci.

— Ah! mon Dieu! s'écria Marie. Quelqu'un vous avait vu sortir de ma chambre?

— Non, je ne crois pas.

Marie eut un soupir de soulagement. Elle commençait, d'ailleurs, à se rassurer. Ayant pris un fichu sur le pied de son lit, elle s'en couvrit les épaules, passa une jupe tout en parlant, et, descendant de son lit, chaussa des pantoufles. Tout cela sans le moindre bruit et de telle façon qu'André ne s'aperçut de rien.

Celui-ci continuait à causer d'ailleurs, et c'est ici que vint se placer le gros mensonge.

— Mais il me semble qu'on m'a pris pour un voleur...



Aimée! elle était aimée. (P. 368.)

— Vous!

— Oui, ma chère Marie, que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui se promène sur les toits à une heure pareille?

— C'est vrai.

— Alors, cet imbécile m'a fait peur,... j'ai tourné les talons et il s'est mis à crier...

— Oh! pauvre André.

— Beaucoup de gens se sont mis à leurs fenêtres. Je ne savais où me fourrer. C'est alors que je suis revenu sur mes pas et que je suis rentré chez vous.

— Quelle aventure, mon pauvre ami! Mais maintenant, vous n'avez qu'à traverser le corridor et à vous rendre chez vous.

Ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc?

— Et parce que l'on me poursuit. Il y a du monde sur les toits, dans l'escalier, si je sors, je suis un homme perdu, on me traînera en prison et Dieu sait quand je pourrai en sortir.

— Mais vous êtes innocent...

— Ah! Marie, est-ce qu'un pauvre diable comme moi peut avoir raison contre la justice.

— Que dites-vous?

— On cherchera dans mon passé, on saura que je me suis caché dans vos montagnes. On ressuscitera cette affaire de contrebande et je serai condamné, qui sait? A être pendu, peut-être!...

— Pendu!...

— Ah! Marie, ma chère Marie, cachez-moi, si vous avez, au fond du cœur, quelque sympathie pour moi.

Les paroles du jeune homme avaient fait naître, chez Marie, une profonde anxiété. La pauvre enfant ne savait rien ou presque rien des choses de la vie.

Il était très facile de lui en faire accroire et d'ailleurs, si André eut dit la vérité, s'il eut été réellement poursuivi comme voleur et pris — l'erreur fut-elle flagrante, — il aurait eu probablement bien du mal à se tirer des griffes du parquet.

Marie frémissait donc dans tout son être. Quoi! ce charmant garçon, qui lui avait sauvé la vie, cet André qu'elle aimait, — elle pouvait bien se l'avouer à elle-même, — qu'elle aimait à en mourir, on l'arrêterait comme un vulgaire bandit, lui, l'honnêteté même.

— Mais que faire? dit-elle, avec des sanglots dans la gorge.

— Je vous l'ai dit, cachez-moi...

Marie entendait bien... Mais elle comprenait aussi que pour cacher André il lui fallait le garder auprès d'elle toute la nuit.

Et, dans la sincérité de son âme, elle se sentait trop faible pour s'exposer à un entraînement, dont les conséquences pouvaient être irréparables.

Elle balbutia :

— Je voudrais bien,... mais c'est que...

Les mots ne venaient pas. Il lui semblait qu'elle était cruelle en mettant en balance son honneur et sa réputation avec le salut de celui à qui elle devait la vie.

Par un hasard extraordinaire un bruit quelconque se produisit dans l'escalier.

— Grand Dieu! s'écria André, je crois les entendre. Marie, chère Marie, ne me renvoyez pas.

La jeune fille ne sut pas résister à cette supplication qui lui paraissait si sincère.

Au reste, elle venait de concevoir un plan qui arrangerait tout.

— Je vais m'enfermer, moi-même dans le cabinet pensa-t-elle, et je lui laisserai ma chambre. Ainsi tout ira bien et il ne courra aucun danger...

— Eh bien! Marie? interrogea le jeune homme.

La petite vielleuse, marchant sans bruit et contournant le pied de son lit, s'était dirigée vers la porte du cabinet, mais avant d'y entrer, elle commit une faute, celle de parler, faute dont les résultats pouvaient être déplorables.

— Eh bien! dit-elle,... voyons, monsieur, restez un moment, puisqu'il le faut.

André s'élança de son côté, en disant :

— Oh! Marie que vous êtes bonne!

Il y avait, dans l'exclamation du jeune homme, une telle joie, que Marie, tout à l'heure, si naïvement crédule, conçut un soupçon.

Au reste, elle entendait marcher André, qui se dirigeait vers l'endroit où elle se trouvait.

— Eh bien!... Eh bien! monsieur, dit-elle avec une expression d'effroi, où allez-vous donc?

Dans son élan, André répondit avec la plus grande et la plus étourdie des sincérités :

— Mais près de vous.

— Du tout, monsieur!... je ne l'entends point ainsi.

— Pourquoi?

— Restez par là, monsieur, ne bougez pas... dit Marie.

Puis ayant réfléchi un moment, elle ajouta d'une voix qui trahissait la profonde émotion à laquelle la pauvre et naïve enfant essayait de ne pas s'abandonner :

— ... Et allez-vous-en.

André fit entendre un petit rire qui, disons-le, scandalisa un peu la jeune fille.

— Comment! vous riez, dit-elle.

— Il y a bien de quoi? Vous me dites de rester là.

— Oui.

— Et puis de m'en aller...

— Vous avouerez, reprit André, qu'il est assez difficile de vous obéir...

— Oui, mais je vois que vous n'avez plus si grand peur de ceux qui vous poursuivent.

— Quand je suis près de vous, je n'y pense plus.

— Des compliments! Allons, André, allez-vous-en, allez-vous-en vite, je vous en prie.

— Je voudrais bien, mais c'est que...

— C'est que... quoi?

— Dans l'obscurité profonde qui nous enveloppe, je ne sais pas me diriger.

— Si seulement vous vouliez me donner la main pour me guider...

— Non, monsieur... allez-vous-en.

— La porte doit être de ce côté, dit André hypocritement, en faisant quelques pas dans la direction du cabinet.

La pauvre Marie s'efforçait de paraître très ferme et de ne point laisser voir le trouble infini de son cœur. Mais si André, dans cette conjoncture, se sentait violemment secoué par l'angoisse amoureuse qui le dominait, la jeune fille, de son côté, sentait bien qu'il ne faudrait pas grande éloquence ni longs efforts pour la jeter dans une émotion dangereuse.

Et elle avait hâte de mettre un terme à une scène, pendant laquelle ses forces s'amollissaient, et sa tendresse pour André menaçait de rester seule victorieuse.

Ah! quoiqu'ils pussent dire, en ce moment, ils s'aimaient tous les deux d'un amour sans pareil.

Ce fut, sans doute, cet amour même qui, les attirant l'un vers l'autre à la façon d'un aimant irrésistible, fit que leurs mains se rencontrèrent, leurs mains tendues dans l'ombre.

Et dès que le contact se fut produit, ils se sentirent remués comme par un coup de foudre. Leurs doigts s'enlacèrent.

— Ah! j'y suis, dit André.

Marie, croyant toujours que le jeune homme parlait de la porte, répondit avec naïveté :

— Mais non, c'est moi.

Seulement, cette fois, elle était trop oppressee pour pouvoir ajouter autre chose.

Leurs cœurs battaient si fort qu'on aurait pu les entendre dans le silence dont l'exclamation de Marie fut suivie.

Car ils se taisaient tous les deux.

Que dire, en effet, dans des moments pareils?

Tout homme qui, en face de celle qu'il aime est assez maître de lui pour bavarder, pour débiter des phrases sonores, comme on en trouve dans les romans, n'est vraiment pas épris sincèrement.

Un serrement de main, un soupir, un œil baissé sont bien plus éloquents que toute la rhétorique du monde. Là poitrine oppressée d'une vierge, l'hésitation d'un amoureux de vingt ans sont des poèmes infiniment plus gracieux, plus exquis que toutes les dissertations amoureuses des pédants.

Ils restèrent donc quelques minutes sans bouger, savourant cette joie paradisiaque que donne le premier abandon, celui qui est chaste et inconscient encore et qui vaut certainement toutes les ivresses dont l'avenir sera peut être fait.

Est-ce à dire qu'ils comprenaient cela et qu'ils en jouissaient en raffinés?

Non, toutes les sensations de leur être, nouvelles pour eux, échappaient à leur conscience.

Ils se contentaient d'être heureux, sans savoir comment, ni même pourquoi.

Enfin André murmura :

— Chère Marie!

Il ne s'était pas approché d'elle davantage. Leurs deux mains qui tremblaient témoignaient de l'extase divine en laquelle ces beaux enfants étaient plongés.

Marie essaya de parler à deux ou trois reprises, voulant se ressaisir; mais en vain.

Sa voix ne put trouver un son dans sa gorge. Elle resta muette et charmée, s'abandonnant presque...

Et André répéta :

— Chère Marie!...

Ne trouvant pas autre chose qui valut la peine d'être dit en un

moment si délicieux. Des fanfares sonnaient dans son cœur; il se sentait aimé, quoique put dire l'adorable enfant, et il n'eut pas échangé l'heure présente contre les honneurs et les richesses les plus invraisemblables...

— Chère Marie!...

Quand il murmura ces deux mots pour la troisième fois, il fit un pas en avant et se trouva côte à côte avec la jeune fille qui comprit le danger et essaya de fuir.

Alors André la prit doucement par la taille.

Elle s'attendait si peu à ce mouvement, qu'elle poussa un petit cri d'effroi.

— Qu'avez-vous? lui demanda le jeune homme.

— Vous m'avez fait peur. Je ne m'attendais pas...

— Quoi donc? vous avez peur de moi?

— Non, mais...

Marie ne savait trop que dire. Cependant, par un effort suprême de volonté, elle revint au premier objet de la conversation.

Elle se souvint que le jeune homme était venu chez elle pour se soustraire à la poursuite de gens qui le prenaient pour un malfaiteur.

— C'est, dit-elle, que je pensais, malgré moi...

— A quoi?

— A ces hommes qui vous poursuivent, et j'ai cru peut-être que l'un d'eux avait pénétré...

— Oh! pour cela, Marie, soyez sans souci,... je saurai vous défendre.

— Il n'en est pas moins vrai que le danger auquel vous êtes venu vous soustraire existe encore.

André, mis au pied du mur, n'hésita pas.

— N'importe, dit-il, ce danger, je l'oublie en ce moment auprès de vous, auprès de toi, Marie, auprès de toi si jolie, de toi que j'aime tant...

— Grand Dieu! fit Marie, presque fascinée et amollie par les douces paroles du jeune homme.

Celui-ci continua :

— De toi que je voudrais vainement fuir.

— Oh! par pitié, ne me parlez pas ainsi, André, je ne sais plus que vous dire.

— Toi dont l'image adorée me poursuit partout. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle.

Marie fit un mouvement de surprise.

— La lettre, dit-elle, c'est la lettre que nous lisions ensemble.

— Eh bien! oui.

— Comment, pourquoi la récitez-vous?

— Elle était pour toi.

— Pour moi!

On ne saurait décrire le ravissement qui s'empara de Marie en entendant les paroles d'André.

Jamais elle ne se serait figurée que ces belles phrases, épelées par elle quelques heures plus tôt, étaient destinées à peindre le sentiment que l'on éprouvait pour elle.

Cela ne contribua pas médiocrement à l'attendrir encore et à la mettre, pour ainsi dire, à la merci du jeune homme.

— Oh! Marie, reprit André, tu ne sauras jamais à quel point j'avais peur en essayant, ce matin, de te faire comprendre le grand secret de mon âme.

— André! André! taisez-vous, je vous en supplie, allez-vous-en.

Mais Marie avait beau prier maintenant. Le jeune homme avait fait les premiers aveux et il n'était pas assez maître de lui pour ne pas continuer.

— Oui, reprit-il, c'est moi qui t'écrivais! Je t'aime, Marie, je t'aime comme un fou, comme un insensé. Je t'aime avec idolâtrie.

— Est-ce bien vrai? se demandait la petite vielleuse.

— Oh! mon Dieu! murmura Marie qui se sentait envahie par la plus pure des joies qu'elle eut jamais éprouvées.

— Pour moi, ma chère Marie, reprit André, il n'existe rien au monde qui te soit comparable. Je t'aime sans restriction, de toutes mes forces.

Le jeune homme parlait avec un accent de si complète sincérité que la petite Savoyarde n'avait pas besoin de voir son visage pour être sûre qu'il disait vrai.

Aimée! elle était aimée.

Est-il beaucoup de femmes qui ne seraient pas troublées, surtout à l'âge qu'avait Marie, en recevant la certitude d'un tel bonheur?

Elle ne résistait plus.

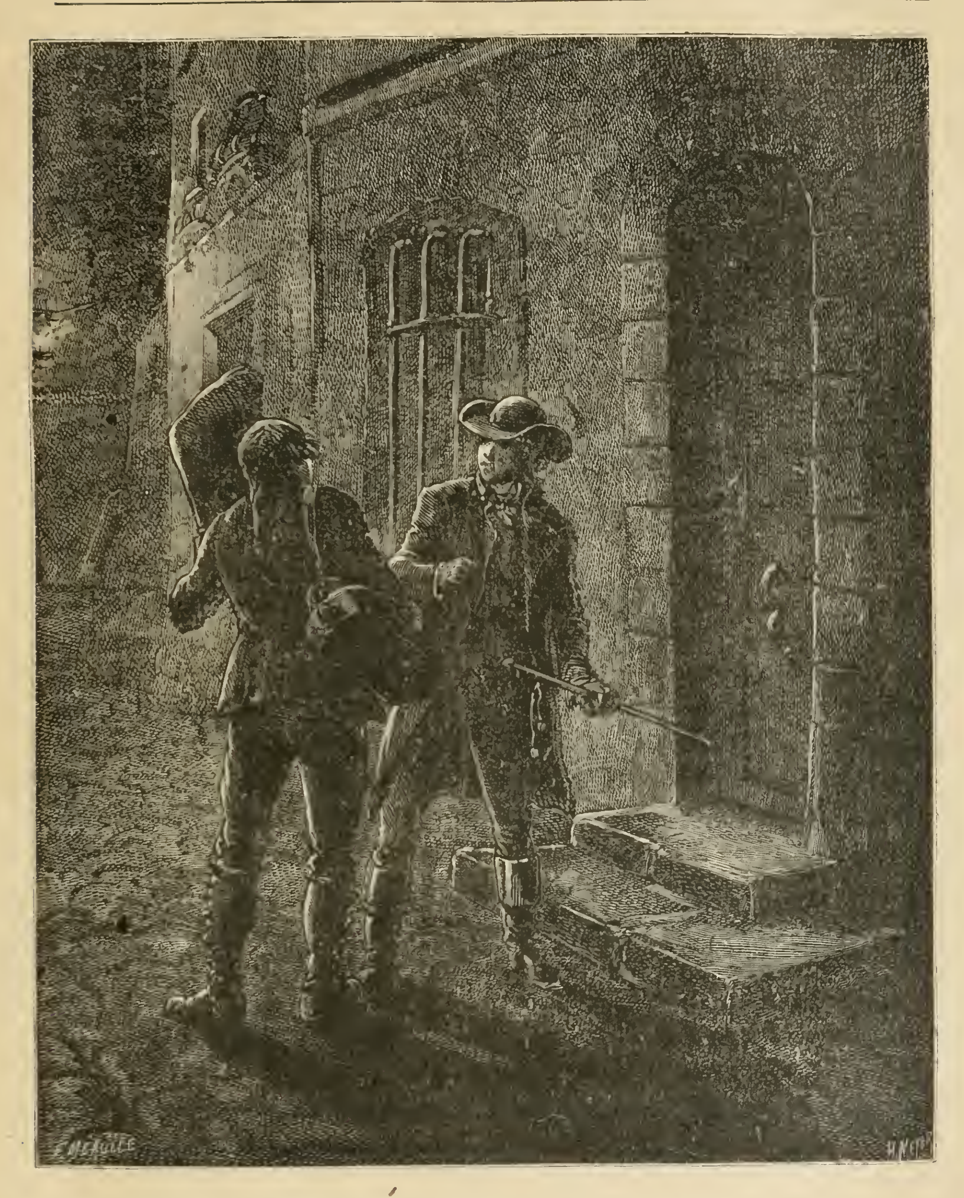
Sa voix, tout à l'heure impérieuse et inquiète, s'était radoucie tout à coup.

Ses mains tremblaient et, quand André les prit dans les siennes, il put s'apercevoir que la fièvre de Marie était aussi ardente que la sienne.

Il s'était fait entre eux un échange d'électricité qui les unissait pour la vie. Quoi qu'il pût arriver maintenant, quels que fussent les destins qui leur était réservés, ils s'aimaient!

— Marie!

— André?



Prends donc garde, butor, dit André. (P. 375.)

Encouragé par la faiblesse de Marie, le jeune homme continuait de s'enhardir.

Voilà que maintenant il osait la prendre dans ses bras et la serrer contre sa poitrine avec une sorte de frénésie amoureuse dont il ne se rendait pas compte.

L'un et l'autre avaient perdu la conscience des objets extérieurs.

Rien, rien au monde n'existait en dehors de leur passion délicieuse, ravissante.

Paris eût brûlé qu'ils ne s'en fussent pas aperçu. Le tonnerre eût écrasé la maison qu'ils ne s'en fussent pas inquiétés.

Et pendant que Marie, frémissante, haletait dans les bras d'André, celui-ci continuait de lui peindre son amour...

— Je t'aime tant, lui disait-il, que je préfère vivre ici, avec toi, près de toi, pauvre et obscur, à toutes les grandeurs, à toutes les gloires, aux honneurs que ce monde pourrait m'offrir.

Marie ne chercha pas quel sens caché pouvaient avoir ces singulières paroles dans la bouche d'un garçon qui se disait colporteur et pour qui les grandeurs de la terre ne paraissaient point faites.

Est-ce qu'elle pouvait réfléchir, penser, en un pareil moment.

— Oh! mon Dieu! répéta-t-elle extasiée, oh! mon Dieu! vous l'avez entendu!

Ce qu'il y avait de bonheur dans cette invocation de la jeune fille, il est impossible de l'écrire.

André continua :

— Que ce Dieu qui nous voit, qui nous juge et qui sait ce que je pense, me punisse à l'instant, sous tes yeux, à tes pieds, si je mens.

Cette dernière phrase n'était pas d'un roué et prouvait, en effet, la sincérité d'André, car elle ramena, dans le cerveau de Marie, un éclair de raison.

Et avec la raison se montra aussi la résistance.

— Eh bien! oui, André, oui, mon ami, oui, je vous crois, mais...

Elle hésita.

André lui serra la main avec une chaleur qui lui fit comprendre le péril.

— Mais, reprit-elle, il faut me quitter.

— Alors, tu doutes de moi!

— Non, je vous jure...

— Pourquoi me renvoyer, alors; n'avons-nous pas le bonheur entre nos mains, et penses-tu que j'aurai maintenant la force de m'en aller.

— Il le faut.

— Tu ne crois donc pas à mon serment. Tu ne sens pas que ma voix te dit la vérité.

Marie retombait peu à peu sous le charme. Vraiment, André n'avait qu'à parler pour endormir la vigilance de cette enfant dont la vertu se défendait encore.

— Oh! non, dit-elle, cette voix si douce, cette voix si tendre ne voudrait pas me tromper.

— Abandonne-toi à celui qui t'aime, soyons unis pour toujours...

— André! André!

Le jeune homme eut un mouvement de violente passion et, sans plus rien calculer, il serra ardemment Marie dans ses bras et lui dit, avec le ton de la folie :

— Oh! je le jure ici, à tes genoux, je suis ton esclave, ton amant et, quoi qu'il advienne, je suis à toi pour toute ma vie.

Marie, après cette explosion d'amour, se sentant enlacée dans les bras d'André, eut un mouvement de révolte qui, hélas! ne dura pas longtemps.

Se débattant faiblement, de cette façon adorable qui fait qu'un amoureux ose encore davantage, elle murmura :

— Laissez-moi, André!...

— Marie!

— André! au nom du ciel.

Sa voix s'affaiblissait à chaque minute. Elle ne cédait pas encore, mais elle ne résistait plus qu'à peine.

Le jeune homme s'apercevait qu'elle était vaincue et qu'il allait triompher.

— Que je te laisse!...

— Oui, encore une fois, allez-vous-en.

— Que je te laisse, toi si belle, toi sans qui je ne puis plus vivre, toi mon bonheur, ma vie, le plus cher de mes biens.

Cette fois, ce fut d'une voix éteinte que la jeune fille répéta presque machinalement :

— Laissez-moi! Laissez-moi!

Le moment était décisif et vraiment solennel.

Lequel des deux allait triompher de ces deux enfants qui s'aimaient de toutes leurs forces? la vierge ou l'autre.

Marie était à bout de résistance. Comment aurait-elle lutté, quand elle était aussi éprise qu'André.

Et pourtant, elle voulait rester pure. Il y avait en elle un sentiment de chasteté qui se révoltait encore, mais qui ne pouvait plus la sauver... La pauvre enfant était perdue, à moins qu'il ne se produisit quelque miracle, ou que la Providence n'intervint elle-même par quelque incident inattendu.

Déjà le jeune homme serrait plus vivement encore Marie dans ses

bras. Déjà celle-ci, presque inanimée, ne parvenait plus à éloigner ses lèvres des lèvres d'André ivre de passion.

Quand, tout à coup, un chant d'une nature naïve et charmante monta du boulevard jusqu'à eux.

Celui qui chantait était évidemment un enfant de la Savoie. D'abord, il s'accompagnait de la vielle, ensuite, on ne pouvait pas s'y tromper à son accent.

Dès que Marie eut entendu les premières notes de cet air du pays, ce fut comme si une baguette enchantée lui eût enlevé son trouble et sa faiblesse.

L'égarement auquel elle était en proie se dissipa bientôt comme par magie.

Avec une force qui surprit André, elle parvint à s'arracher aux étreintes du jeune homme.

Puis elle s'écria :

— Écoutez ! Écoutez!

André, stupéfait, prêta l'oreille et entendit, en effet, le son de la vielle et la voix du chanteur...

La voix disait :

Travaille bien, fais ta prière.
La prière donne du cœur!...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'allais-je devenir?

— Mais qu'y a-t-il? demanda André.

Tandis que, sur le boulevard, la voix continuait

Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.

Marie se rapprocha vivement d'André, qu'elle venait de repousser si brusquement tout à l'heure, et lui dit :

— Entendez-vous cet air, ne le reconnaissez-vous pas? C'est la voix même de ma mère.

— Marie!...

— De ma mère, reprit la jeune fille, de ma mère qui me crie : Marie! tu veux donc me faire mourir de honte et de douleur...

En cet instant, la lune, que voilait un gros nuage noir, brilla d'un éclat sans pareil et inonda, de ses rayons d'argent, le visage charmant de Marie.

Et André s'aperçut qu'il était baigné de larmes. Son cœur se serra

douloureusement et il s'inclina, muet, pendant que la voix du Savoisien continuait à chanter la chanson :

Va, mon enfant. Adieu.
A la grâce de Dieu.
Adieu! Adieu!
A la grâce de Dieu.

Comme le silence se faisait et que la vielle venait de finir vivement la ritournelle, Marie tendit la main à André :

— Vous ne voudriez pas tuer ma mère, dit-elle, car, si elle apprenait mon déshonneur, elle mourrait.

Le jeune homme ne trouvait plus un seul mot à prononcer, dans son étonnement...

C'était, pour lui, comme un coup de théâtre qui venait de se produire au son de cette musique si pénétrante qu'elle le troublait lui-même.

Marie reprit :

— Je n'ai pas le courage de nier ma faiblesse, André, mais vous aurez pitié de moi... Je ne sais plus que vous dire. C'est la vie de ma mère que vous prendriez, André, et vous ne voudriez pas sa mort? vous ne voudriez pas la mienne...

— Je vous en supplie, Marie...

— Ayez pitié de moi, de mes larmes; ne me plongez pas dans le désespoir le plus cruel.

Et, sous la lumière de la lune qui éclairait cette scène dramatique, Marie tomba aux genoux d'André, les mains jointes. De grosses larmes continuaient à couler de ses yeux dans lesquels on lisait une supplication aussi ardente que celle de ses lèvres.

— André! André!

— Grand Dieu! murmura le jeune homme stupéfait, quelle profonde douleur!

— Oh! partez, partez à l'instant...

Le pauvre André tombait du septième ciel, et la chute était rude. Mais nous l'avons dit : il aimait réellement, ardemment, loyalement Marie, et s'il était capable de profiter d'un instant de faiblesse, les larmes de la jeune fille l'avaient vaincu.

Elle ajouta :

— Respectez-moi, je vous le demande à deux genoux, respectez-moi si vous m'aimez et, à mon tour, je vous le jure, je vous aimerai bien et je vous bénirai toute ma vie.

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées était si touchant, il y avait une telle sincérité dans le ton de Marie, que le jeune homme fit un pas pour se retirer...

Une sérénité parfaite parut sur son visage et, avec une dignité au-dessus de sa condition, il dit :

— Je vous demande pardon, Marie, c'est la violence de mon amour qui m'avait entraîné...

Il y eut un assez long silence pendant lequel on entendait les haletements de leur respiration à tous deux.

André reprit :

— Mais voyez à quel point cet amour est grand, irrésistible!... Je vous aime assez pour vous obéir. Adieu! Adieu!

Le brave garçon avait la voix brève en prononçant ces derniers mots. Il avait raison. Il fallait que son amour fut plus grand que tout au monde pour agir comme il le faisait.

Et pendant que Marie, les yeux agrandis, le regardait avec admiration, il se dirigea vers la porte comme s'il s'enfuyait, l'ouvrit et disparut.

Par un sentiment naturel, Marie courut après lui, non pas qu'elle aurait voulu le retenir, mais il lui semblait qu'André pouvait interpréter ses paroles, ses supplications dans un sens qui ne serait pas le vrai.

— André! dit-elle avec l'expression d'une joie ineffable et reconnaissante, mais le jeune homme ne l'entendit pas.

La pauvre enfant, plus doucement émue qu'elle ne l'avait été de la soirée, ferma doucement sa porte, puis se mettant à genoux :

— Oh! cher, cher André! dit-elle.

Comme elle l'aimait maintenant, comme elle aurait voulu le lui dire cent fois, mille fois pour le consoler.

Mais elle ne devait pas avoir de regrets.

André s'en allait heureux, malgré tout, car c'était un honnête homme et Marie lui paraissait bien plus digne de son amour, quand, malgré le trouble auquel elle était en proie et malgré l'affection ardente qu'elle avait laissé entrevoir, elle s'était montrée si honnête, si chaste.

Oui, il s'en allait la tête pleine de pensées joyeuses, le cœur rempli de la plus douce ivresse.

— Elle n'est pas à moi, murmurait-il, mais je ne l'en adore que davantage.

Puis, quelques instants après il ajoutait :

— Elle m'aime!...

Et après un silence :

— Elle n'avait pas besoin de me le dire, je l'ai vu, j'en suis sûr; quel bonheur!

Il parlait ainsi tout en descendant l'escalier de la grande maison, car il ne rentrait pas dans son petit logement.

Sans doute, il avait besoin de respirer le grand air après une soirée pareille.

Quoiqu'il en soit, on aurait pu le voir sortir sur le boulevard et prendre à droite.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il buta contre quelque chose et quelqu'un. Ce quelque chose était une vielle qui poussa, en recevant ce choc, un gémissement lamentable; ce quelqu'un ne pouvait être que l'individu providentiel dont la chanson venait de jouer un si grand rôle dans la vie d'André.

— Prends donc garde, butor, dit André.

Ce ton en imposa sans doute au Savoyard qui se rangea contre le mur en disant :

— Faites excuse, monseigneur.

André ne releva pas le mot et disparut dans la nuit, un quart de lieue plus loin il prit une rue à gauche, gagna la place Royale et entra dans une maison de fort belle apparence, contiguë à l'hôtel de la marquise de Sivry et qui, croyons-nous, appartenait à son fils, le marquis Arthur.

Marie, restée seule, avait solidement verrouillé sa porte et, un peu calmée, alluma une chandelle.

Ayant regardé autour d'elle, il lui sembla qu'elle venait de faire un rêve, un de ces rêves fait d'autant de plaisir que de souffrances, mais dont on se souvient délicieusement le reste de sa vie, durât-elle cent ans.

Cependant, au moment où la fenêtre de la jeune fille s'était éclairée, lorsque Marie avait allumé sa lumière, l'homme à la vielle avait levé le nez.

— Ça doit bien être sa fenêtre ça, dit-il.

Puis faisant un cornet de ses mains :

— Mam'zelle Marie! mam'zelle Marie! cria-t-il de sa grosse voix comme s'il eut été dans sa montagne.

La jeune fille ouvrit sa croisée et se pencha au-dessus de l'entablement. Elle entendit alors l'organe bien connu de Pierrot qui lui disait avec un bon rire.

— C'est moi, mam'zelle Marie, c'est moi, Pierrot.

— Oui, oui, mon bon Pierrot, c'est toi, tu ne te doutes guère du service que tu viens de me rendre.

— Vrai ! mam'zelle, eh ben ! tant mieux alors ; c'était une manière de vous dire bonsoir avant de rentrer.

— Bonsoir, mon ami, bonsoir... mais attends une seconde.

— Vous avez quelque chose à me dire?

— Oui.

— Quel bonheur ! parlez mam'zelle.

— Viens me voir demain matin.

— A quelle heure?

— A neuf heures. J'ai un service à te demander.

— C'est-y Dieu possible. Ah ! mam'zelle, vous pouvez être tranquille, j'y serai plutôt à huit heures et demie.

— Non, non, neuf heures seulement.

— Bon ! bon ! à neuf heures. Bonsoir mam'zelle.

Marie referma sa croisée en grelottant un peu, car le temps se mettait de plus en plus au froid et, revenant au pied de son lit, elle s'agenouilla et levant les yeux au ciel.

— Et toi, ma mère, dit-elle, merci, merci, car c'est toi qui m'as sauvée ce soir, tu m'as sauvée !

VIII

Le lendemain matin, Marie, selon sa constante habitude, était levée au petit jour.

D'ordinaire, elle consacrait toute la matinée à son petit ménage et aux soins de sa toilette qui étaient pour elle une grosse affaire, puisqu'elle était tenue à une certaine élégance pour chanter l'après-midi devant le public du boulevard.

A neuf heures précises, le bon Pierrot s'annonça dans l'escalier par un bruit de souliers ferrés.

Le brave garçon ne se doutait guère du rôle important qu'il avait joué la veille au soir dans la vie de Marie. Qui sait si, avec sa chanson de la *Grâce de Dieu*, il n'avait point exercé une influence décisive sur les destinées de sa compatriote.

Marie le devina rien qu'au bruit qu'il faisait.

Vite, elle alla lui ouvrir.

— Bonjour, Pierrot.

— Bonjour, mam'zelle, me voilà, vous pouvez dire ce qu'il y a pour votre service.



Marie prit sa vielle et donna, pendant une heure, des leçons à Pierrot. (P. 379.)

Et il se donnait cet air bête que prennent volontiers les paysans quand ils sont amoureux.

Car, ne l'oublions pas, il était toujours amoureux de Marie, le pauvre Pierrot. A la vérité, il ne le disait pas, mais il le laissait voir et il espérait que celle dont il était épris se jetterait elle-même à sa tête quand le moment serait venu.

Marie savait cela et attendait qu'il parlât pour le désabuser, mais elle

savait aussi que le dévouement de Pierrot, pour n'être pas des plus fins, n'en était que plus complet et plus résolu, et elle comptait sur lui comme un véritable ami.

— Pierrot, mon ami, dit Marie.

— Quoi donc, mam'zelle.

— Tu m'aimes bien?....

— Ah! pardi! s'écria Pierrot en faisant un geste avec le bras qui pouvait signifier tout ce qu'on voulait.

— Eh bien! j'ai besoin de toi.

— Ah! ça c'est bien, mam'zelle.

— Es-tu libre?

— Je ne le serais pas que je le serais tout de même.

— Brave Pierrot.

— Pour quand vous me faut-il? interrogea le Savoyard en essayant de parler le beau langage.

— Pour ce soir...

— Quelle heure?

— Neuf heures.

— Bon! faudra vous accompagner, je prendrai une trique...

— Non, non, écoute-moi.

— Parlez, mam'zelle.

— Une grande dame,... mais je puis bien te la nommer, Mme la marquise de Sivry...

— La nôtre? interrogea Pierrot, celle de Saint-Laurent...

— Est venue hier ici et m'a retenue pour aller chanter chez elle ce soir...

— Allons donc!

— Cela t'étonne?... mais ce n'est point la première fois que pareille chose m'arrive. J'ai déjà chanté chez beaucoup de grands seigneurs et même devant la reine.

— Devant la reine! répéta Pierrot en joignant les mains admirativement.

— Oui, mais il ne s'agit pas de ça. Donc, je vais ce soir chez la marquise et je te prie de m'accompagner.

— Pourquoi faire?

— D'abord pour chanter avec moi. Est-ce que tu sais quelque chose que nous puissions chanter ensemble?

— Ah dame! mam'zelle, je ne m'en doute point; il y a bien la *Grâce de Dieu*.

— Non, autre chose.

— Je ne vois point.

— Alors je t'apprendrai une chanson nouvelle.

— Laquelle?

— La *dot d'Auvergne.*

— Je ne connais pas.

— C'est très joli; mais ce n'est pas tout, reprit Marie.

— Ah! ah!

— Je t'emmène surtout, parce que j'ai besoin d'être protégée.

— Chez la marquise?

— Oui.

— Ce serait donc vrai, alors, dit Pierrot, que M. le Commandeur de Boisfleury vous poursuit pour vous séduire et faire de vous une... amânte qu'y disent comme ça, ces beaux messieurs, une impure...

— Tais-toi... Si par hasard il m'arrivait quelque chose, puis-je compter sur ton amitié?

— Sur mon amitié, oui mam'zelle, et sur mes poings aussi qui sont solides, je vous assure.

— Bon. Ainsi tu t'habilleras de tes plus beaux habits de Savoie, tu mettras ton gilet rouge.

— Oui mam'zelle.

— Et nous chanterons ensemble.

— Seulement, je te recommande bien une chose.

— Quoi donc?

— De ne jamais me quitter.

— Pardine!

— Et si quelque chose nous séparait, de ne point me perdre de vue un seul instant.

— Oh! pour ça, n'ayez pas peur...

— Et si le Commandeur rôdait autour de moi...

— Nous tâcherons de le décourager.

— Maintenant, mon brave Pierrot, reprit Marie, si tu veux, nous allons répéter la chanson de la *dot d'Auvergne.*

— J'y suis, mam'zelle, vous pouvez aller.

Marie prit sa vielle et donna, pendant une heure, des leçons à Pierrot; celui-ci, d'ailleurs, en profita si bien qu'il s'en alla, sachant parfaitement sa partie et prêt à la faire comme il faut dans les salons de Mme la marquise.

Mais avant de partir, il avait fait part, à la jeune fille, de certaines découvertes qui ne devaient pas la laisser indifférente.

— Vous vous souvenez bien qu'hier, dit-il, vous m'avez parlé des deux gamins de Saint-Laurent...

— Gabriel et Benjamin ?

— Oui mam'zelle.

— Eh bien ! tu les as retrouvés?

— Pas tout à fait...

— Un peu, alors? demanda Marie.

— Comme vous dites. Je n'avais point perdu de vue que celui qui les cognait s'appelait Garigou.

— Ah ! eh bien?...

— Quand je vous ai quittée hier, je me suis mis à arpenter Paris dans tous les sens, en jouant de ma vielle et en cherchant des pays.

— Bon ! après?

— D'abord, j'ai fait une grosse recette. Quand je vous ai souhaité le bonsoir, à dix heures et demie, j'avais une livre et trois liards dans mon bourset.

— Vraiment...

— Si j'allais de ce train-là, je serais riche en six mois.

— Bon, mais les petits?

— Ah ! oui, c'est vrai...

Pierrot reprit :

— La vielle, vous savez, c'est, pour les Savoyards, comme la chandelle pour les papillons. Quand on en grince quelque part, tous ceux du pays qui sont par là ne manquent pas de venir entendre les airs de la montagne.

— Oui, oui, tu penses que je suis fixée.

— Eh bien ! toutes les fois que je rencontrais un pays, je lui demandais s'il ne connaissait pas le Garigou.

— Eh bien?

— Eh ben ! mam'zelle, paraît que l'Auvergnat a changé de quartier pour le moment...

— Qui t'a dit ça?...

— Le neveu à Jean Sallard, du Bas-Moulin, au hameau de la Sarrette, vous savez?...

— Oui, il était avec nous, quand nous sommes venus à Paris.

— Et puis, il y a aussi Colette, qui prétend qu'elle a vu le petit Benjamin du côté de la porte Saint-Honoré, par devers la place Louis XV.

— Et tu y es allé?

— Oui, pour voir. Je m'étais fait bien indiquer...

— L'as-tu trouvé?

— Non, mais c'est pas étonnant. Hier dimanche, peut-être que le Garigou a fait travailler l'enfant dans un autre quartier.

— On ne t'a pas parlé de Gabriel?

— Non. Il n'est pas avec son frère...

— Le Commandeur n'a pas menti.

— Le Commandeur!

— Oui, mais ça ce serait trop long à t'expliquer maintenant. Ce soir, pendant que nous irons chez la marquise, je te conterai tout de point en point.

— Bon! fit Pierrot.

— Mais tâche de savoir où demeure maintenant Garigou...

— Dormez tranquille, quand je le tiendrai, il me rendra le mamignard, ou je cogne comme sur du bois. J'ai comme une vague idée qu'y s'est envolé du côté de Grenelle ou de Vaugirard... ou peut-être encore devers le Gros-Caillou d'où il envoie le pauvre Benjamin à la porte Saint-Honoré. Mais demain, j'en aurai le cœur net, vous pouvez vous fier à ce gaillard de Pierrot.

Marie sourit, tendit la main à son compagnon et lui dit :

— A ce soir, en grande tenue, neuf heures.

— Oui, mam'zelle.

— La voiture de la marquise viendra nous chercher.

— Ah bah!

— Il ne faut pas nous faire attendre, tu comprends.

— Je le crois bien! Je vas m'astiquer toute la journée pour monter là-dedans. Est-ce que vous êtes déjà allée en carrosse comme ça, mam'zelle Marie?

— Oui, deux fois.

— A Paris?

— Oui, le soir où j'ai chanté devant la reine, et huit jours après, chez la princesse de Rohan.

— Ça doit être joliment flatteur et agréable, dit Pierrot qui mit sa vielle sur son dos, salua Marie avec toutes les démonstrations d'une amitié sincère, et s'en alla tout à fait pénétré de l'importance qu'il aurait dans la soirée, en montant, de sa personne, dans un carrosse de gala.

Cette affaire réglée avec Pierrot, Marie continua ses affaires et se prépara pour aller jouer et chanter sur le boulevard, comme à l'ordinaire, dans l'après-midi.

Mais elle était distraite et regardait souvent du côté de la porte. Au moindre bruit, elle tressaillait, s'attendant à voir entrer André dans sa chambre.

Elle désirait même qu'il vînt.

La scène de la soirée précédente avait fait disparaître tout ce qu'il pouvait y avoir entre eux de sous-entendus.

Elle aimait, elle était aimée, vraiment aimée. Sa vie prenait une face nouvelle.

Tout autour d'elle prenait un air de fête. Elle se sentait pleine de force. Le ciel lui paraissait plus idéalement pur qu'à l'ordinaire. Jamais elle n'avait imaginé qu'un pareil bonheur put lui emplir le cœur et le cerveau.

Elle allait, trottinant dans son logis, légère et quelque peu fiévreuse, s'étonnant qu'André ne parut pas.

Enfin, un pas bien connu retentit dans l'escalier

C'était lui.

Quand il arriva devant la porte de Marie, il s'arrêta. La jeune fille, l'oreille tendue, attendait qu'il frappât pour lui crier de sa voix joyeuse le traditionnel :

— Entrez !

Sans doute, il hésita, car ce ne fut qu'au bout d'un temps relativement assez long qu'il se décida à frapper dans ses mains, comme cela était convenu.

Au lieu de lui répondre de la même façon, Marie courut à la porte, l'ouvrit, et lui dit avec une vive effusion :

— Venez, mon ami, venez...

— Chère Marie, vous ne m'en voulez pas ?

— Moi ! répondit la charmante jeune fille, moi, vous en vouloir ! mais ne voyez-vous pas que je suis pleine de reconnaissance et d'affection pour vous.

— D'affection seulement ?...

— D'amour, mon ami. Oui, j'en conviens, oui, je peux vous l'avouer maintenant, quand je sais à quel point vous êtes noble, à quel point je puis me fier à vous, car je crois que vous m'aimez, et je serais bien ingrate si je ne vous payais pas de retour. Mais nous ne serons heureux que dans une union bénie par le ciel, et ce que vous avez fait hier, c'était votre devoir. Encore une fois, merci !

Elle disait tout cela, non sans une certaine dignité tout à fait singulière chez une jeune fille qui était, quelques mois auparavant, une simple paysanne.

L'amour lui avait donné, à elle aussi, une véritable noblesse de sentiments, sans compter une attitude et des gestes qui justifiaient, on ne peut mieux, son surnom de *Perle de Savoie*.

Et André, souriant, aussi heureux qu'elle, la contemplait en silence, ravi de la voir si charmante...

— Vous souvenez-vous, Marie, lui dit-il, de ce que j'ai eu l'audace de vous dire, hier soir?

— Oui, mon ami.

— De tout?

— Oui, de tout.

— Eh bien! ma chère, bien chère Marie, je n'ai pas un mot à retrancher à mes paroles...

— Vous êtes bon!

— Vous pourriez croire, reprit André, que dans l'ardeur de mon amour, et au moment où je n'étais pas entièrement maître de moi, j'ai dit et promis des choses dont plus tard, le calme revenu, je n'accepterais pas toutes les conséquences.

— Oh! André.

— Eh bien! vous vous tromperiez. Il n'existe, pour moi, au monde, qu'une femme, vous.

— Faut-il que je vous dise aussi mon amour?...

— Peut-être, reprit André avec un accent quelque peu mélancolique, peut-être aurons-nous, plus tard, des luttes à soutenir...

— Des luttes!

— Mon Dieu, ma chère Marie, tout ne va pas éternellement bien dans la vie.

— Que voulez-vous dire?

— Rien que ceci : Je vous aime pour toujours, quoi qu'il arrive, et je serai votre époux...

— Oh! mon ami, quel bonheur!

La conversation continua sur ce ton pendant de longues, longues minutes. Cela leur paraissait toujours bon et toujours nouveau d'échanger des serments et des promesses, et ils s'oublièrent dans une félicité radieuse...

Puis, peu à peu, ils descendirent de leur ciel et en vinrent à parler de choses qui les intéressaient autrement.

C'est ainsi que, sans parler à André des propositions du Commandeur, Marie lui apprit qu'elle avait eu des nouvelles de ses petits protégés.

— Nouvelles bien vagues, dit-elle, mais enfin, je sais qu'ils sont séparés, les pauvres enfants!

— Ils doivent être bien malheureux?

— Vous pensez. Eux qui ne pouvaient vivre l'un sans l'autre.

— Et où sont-ils?

— On a vu l'un d'eux, Benjamin, je crois, du côté de la porte Saint-Honoré.

— Et Gabriel?

— Ah! celui-ci n'est pas aussi malheureux, dit-on.

— Comment cela?

— On m'a rapporté qu'il avait échappé à Garigou et qu'une patrouille du guet l'avait conduit chez le lieutenant-général de police.

— Qui vous a révélé cela?

— Pierrot, répondit Marie en rougissant un peu.

— Le même Pierrot dont vous me parliez hier?

— Oui.

— Et qu'en a fait le lieutenant de police?

— Ah! voilà, fit Marie embarrassée. Elle sentait que, si elle répétait ce que lui disait la veille le Commandeur, il faudrait donner des explications odieuses...

— Vous ne savez pas?

— Pierrot prétend, répondit Marie en rougissant davantage, qu'un grand seigneur, qui se trouvait là quand on l'a mené devant M. Lenoir, a voulu s'en charger.

— Et le nom de ce grand seigneur?

— On ne le sait pas, dit Marie en baissant les yeux.

— Ce serait pourtant la chose importante.

— Pourquoi?

— Parce que l'on retrouverait vite ce pauvre enfant auquel le grand seigneur dont vous parlez ne doit pas tenir. En tout cas, on saurait où le voir, où le trouver.

— Vous avez raison.

— Qui a donné ces renseignements à Pierrot? demanda le jeune homme sur un ton d'autorité et de confiance qui étonnèrent Marie.

— Ce sont des gens du pays?

— Ah! mais lesquels?

— On pourra lui demander. Pourquoi voulez-vous le savoir?

— Ma chère Marie, dit André, vous avez vu combien je me suis intéressé au sort de vos petits protégés.

— Oui, et je vous en remercie.

— J'ai traité Garigou comme un drôle...

— Peut-être avez-vous été trop dur...

— Vraiment? Je ne croyais pas qu'on dut ménager un bandit de cette espèce.

— Je veux dire, reprit Marie, que c'est sans doute la crainte de



Et prenant Benjamin par la main. (P. 390.)

retomber sous votre main qui a décidé Garigou à changer de quartier et à disparaître ainsi, de façon à ce que nous ne puissions lui enlever les enfants.

— C'est plutôt une autre crainte, croyez-moi.

— Que voulez-vous dire?

— Le petit Gabriel a dû parler devant le lieutenant de police, et c'est

sans doute la peur d'avoir affaire à M. Lenoir qui a décidé cet homme à se cacher.

— En attendant, les pauvres petits doivent être bien malheureux de cette séparation.

— Oui, bien malheureux!

— Que faire? dit Marie avec un accent d'anxiété visible.

— Je ne vois qu'un plan à essayer.

— Dites, dites, mon cher André.

— Gabriel, à ce que prétend Pierrot, a été recueilli par un grand seigneur.

— Oui.

— Ni vous, ni Pierrot ne savez le nom de ce grand seigneur...

— Je vous l'ai déjà dit.

— On perdrait donc son temps à diriger les investigations de ce côté.

— Probablement, fit Marie, qui écoutait de toutes ses oreilles.

— Ah! si l'on avait quelqu'un qui put nous mettre en relations avec M. Lenoir, ce serait bientôt fait. Mais vous ne connaissez personne, n'est-ce pas?

— Hélas! non, répondit la vielleuse.

— Ni moi non plus.

— Et alors? interrogea Marie.

— Alors, il ne faut pas nous occuper de Gabriel. Recueilli et à l'abri, sans doute, de toute souffrance corporelle, il est, pour le moment, le moins malheureux.

— C'est vrai...

— Et comme nous n'avons aucun point de départ pour le chercher, nous perdrions notre temps.

— Vous pensez donc que nous devons nous occuper de Benjamin?

— Oui, de lui seul. Celui-là, nous avons des chances de le rencontrer dans la rue sollicitant la charité pour cet abominable monstre de Garigou. Et puisque c'est vers la porte Saint-Honoré qu'il faut aller pour ça, nous y passerons le plus souvent possible.

— Et quand nous l'aurons retrouvé...

— Ah! vous tenez surtout, je le vois, à réunir les deux frères.

— Puisqu'ils ne peuvent vivre sans ça. Mais, comment ferons-nous? Je m'adresse à vous, car, seul, vous avez de bonnes idées.

— Eh bien! je crois qu'il y a un moyen.

— Ah! j'en étais sûre.

— Quand vous irez quelque part, quand vous chanterez devant du

monde et qu'un grand personnage vous parlera d'une façon bienveillante. Cela vous arrive, n'est-ce pas?

— Presque tous les jours.

— Alors, vous raconterez, en quelques mots, l'histoire des deux petits jumeaux, vos compatriotes.

— Et puis?

— Et puis, il se trouvera bien quelqu'un qui connaîtra suffisamment le lieutenant de police...

— Oui, oui, pour lui en parler.

— Et pour apprendre de lui quel est le haut personnage qui s'est tant intéressé à Gabriel.

— Oh! mon ami, dit Marie en joignant les mains, comme vous avez de l'esprit...

André sourit d'un air sceptique.

— Non, ma chère Marie, un peu de bon sens seulement et le désir de vous plaire.

Marie était dans le ravissement. Le plan que venait d'ébaucher André devait lui permettre de faire intervenir, à un moment donné, la personne du Commandeur de Boisfleury, ce qu'elle ne pouvait faire à l'heure présente, sans raconter ce qui s'était passé la veille entre elle et lui.

Et, à aucun prix, elle n'aurait consenti à révéler au jeune colporteur, dont elle redoutait les violences, à révéler, dis-je, les tentatives du frère de la marquise.

Mais, à propos de Mme de Sivry, elle jugea, au point où en étaient les choses avec André, qu'il n'y avait pas d'inconvénient à lui apprendre que, le soir même, elle chantait dans ses salons.

Mais au moment où elle allait le lui dire, on frappa encore à la porte de Marie.

Comme la veille, André se cacha dans le cabinet. Mais, cette fois, il avait pris la précaution de laisser sa propre fenêtre ouverte, et il s'en alla chez lui par les toits.

Le nouveau venu était un domestique.

— Je viens, dit-il, de la part de la marquise de Sivry.

— Bien! qu'y a-t-il?

— C'est vous qui devez chanter ce soir chez Mme la marquise?

— Oui. Est-ce qu'il y a contre-ordre?

— Non, au contraire. Je venais pour rappeler à mademoiselle que le carrosse viendra la prendre à neuf heures.

— Je ne l'avais pas oublié, dit Marie.

— Ce n'est pas mon affaire. On m'a chargé d'une commission. La voilà faite et je m'en vais.

Cela dit, le valet sortit.

Marie alla vers le cabinet et, le trouvant vide, elle sourit.

— André, pensa-t-elle, aura eu peur de rester à attendre aussi longtemps qu'hier. Et il a gagné sa chambre.

Elle resta pensive un moment.

— J'aurais voulu, tout de même, lui parler encore de Gabriel et de Benjamin. On pourrait savoir probablement où loge à présent Garigou, par les Auvergnats.

Garigou habitait, ou plutôt se terrait pour quelque temps, dans une misérable baraque située sur le bord de la plaine Monceau, à deux pas du Roule.

Les nombreux métiers qu'il exerçait en dehors de celui de bourreau d'enfants, ne l'obligeaient à demeurer ni sur un point ni sur un autre de Paris. A cette époque, la plaine Monceau était le bout du monde pour bien des Parisiens, et personne n'aurait été le chercher là.

Trop avide pour renoncer aux bénéfices que lui procuraient les jumeaux, il envoya tout de suite Benjamin à la porte Saint-Honoré, par où passaient journellement le beau monde, les officiers et les fonctionnaires qui allaient à Versailles ou qui en revenaient.

C'était donc un poste avantageux pour un mendiant aussi intéressant que Benjamin.

Seulement, l'Auvergnat n'était point assez bête pour ne pas comprendre qu'un jour ou l'autre Marie, et à défaut d'elle, un de ses compagnons de voyage, reconnaîtrait l'enfant. Or, il ne tenait pas à renouveler connaissance avec les poings vigoureux d'André.

C'est pourquoi il imagina de déguiser Benjamin de façon à ce qu'on ne le reconnut pas.

Déjà, l'horrible exploiteur d'enfants avait noirci la figure de Gabriel et de Benjamin, quand il les envoyait dans le Marais ou sur le boulevard du Temple.

Ceux qui avaient l'habitude de les voir habillés en ramoneurs n'auraient certainement pu se figurer qu'ils voyaient un de ces mêmes enfants s'ils avaient rencontrés le pauvre Benjamin.

Affublé d'une perruque blondasse, le dos couvert d'une pièce d'étoffe grise, les pieds nus dans des sabots trop grands, le pauvre petit s'en allait, lamentable et désolé, recevant des aumônes qu'il ne demandait presque plus.

Ah! c'est qu'il faisait vraiment pitié.

Pâle d'une pâleur qui donnait à sa chair la couleur de la cire, l'œil agrandi par le chagrin et par l'amaigrissement de sa figure, il ne paraissait plus se douter qu'il fût une créature de Dieu.

C'était un tout petit enfant que le petit Benjamin; eh bien! il n'avait plus qu'une idée, idée fixe, la douleur d'être séparé de Gabriel.

Tout était là, pour lui.

Et quand un passant s'attendrissait à la vue des larmes qui sillonnaient son visage, c'est que le malheureux pleurait désespérément sur son frère à jamais disparu, à jamais!...

Il n'y avait plus en lui d'autre sentiment.

Garigou pouvait le battre, l'assommer, l'affamer, peu lui importait maintenant.

— Où as-tu été? demandait le tourmenteur, qu'as-tu fait? Combien rapportes-tu?

A toutes ces questions, l'enfant répondait en tendant sa petite main dans laquelle était la recette.

Et comme la douleur lui attirait de nombreuses aumônes, c'était encore l'abominable Auvergnat qui profitait du malheur atroce sous lequel se consumait Benjamin.

Mais en dehors de cette passivité, le petit mendiant ne se gênait plus avec son bourreau.

Il allait où il voulait. Qu'il fût battu si on ne le trouvait pas à son poste, qui en douterait? Mais il s'y était habitué et, sans plus parler, sans cesser de penser à Gabriel, il tendait l'échine, gardant déjà sa jeune âme et sa jeune volonté comme des refuges où Garigou ne pouvait pas pénétrer.

Bien souvent, Benjamin avait formé le projet d'aller par là-bas, du côté du boulevard, pour tâcher de retrouver Gabriel ou Marie. Oh! Marie surtout, car il se figurait que celle-ci lui rendrait son frère.

Malheureusement, le pauvre petit ne connaissait pas très bien Paris, et il y avait loin de la place Louis XV au Marais.

Plusieurs fois, il entreprit d'y aller, mais il n'était pas fort et, d'autre part, il en fut empêché par divers incidents, sans compter les jours où Garigou allait le chercher par l'oreille et le ramenait à coups de pied au poste qu'il lui avait assigné.

C'est ainsi que Benjamin dépérissait et devenait le type le plus complet de la misère parisienne : teint hâve, yeux cernés, maigreur affreuse.

Et cela ne touchait pas Garigou.

Le misérable, au contraire, avait reporté sur son prisonnier — on

peut bien appeler ainsi la douloureuse victime de l'Auvergnat — la haine et la fureur qu'avaient fait naître en lui le départ de Marie, la vigoureuse frottée d'André et la disparition du jeune Gabriel.

Et cependant, malgré une surveillance de tous les instants, Garigou, que ses autres affaires obligeaient à courir Paris, Garigou craignait que, d'un instant à l'autre, Benjamin ne lui échappât, comme son frère, comme Marie.

Et il n'avait pas tort de s'inquiéter ainsi.

Pierrot avait un tel désir d'être agréable à Marie qu'il était hanté par la continuelle préoccupation de retrouver les deux jumeaux.

Orné de sa vielle, il alla s'installer à l'entrée de l'avenue qui menait au Roule, et là, il se livrait à toutes les pasquinades qui pouvaient lui rapporter de grosses recettes.

Mais tout en faisant la bête — au naturel — il observait autour de lui.

C'était dans l'après-midi du jour où il avait vu Marie chez elle et où celle-ci l'avait retenu pour chanter, en sa compagnie, chez la marquise de Sivry.

Parmi les gens qui écoutaient ses chansons, Pierrot remarqua vite un gamin dont la figure maladive éveilla son attention.

Inspiré par un secret instinct qui lui disait que cet enfant était Benjamin, il bâcla son boniment, exécuta son air de vielle en un tour de main et s'approcha du petit.

Celui-ci, naïvement, sans se rendre compte que Pierrot faisait, comme lui, partie de la grande famille des misérables affamés de Paris, celui-ci lui tendit la main, demandant l'aumône.

Pierrot lui donna un liard, puis, lui adressant la parole :

— Est-ce que tu ne te nommes pas Benjamin? lui demanda-t-il en patois de Savoie.

— Si, répondit l'enfant avec un bon sourire que lui arracha le plaisir d'entendre la langue du pays.

— Tu connais Marie?

— Marie Loustalot? oui; vous savez où elle est?

— Oui, mon p'tiot.

— Oh! menez-moi près d'elle, vite, bien vite!

— Viens, dit Pierrot sans plus de façons.

Et prenant Benjamin par la main, il l'entraîna vers la rue Saint-Honoré. Mais pour atteindre un endroit où il leur serait facile de se dissimuler dans des rues détournées, il leur fallait franchir d'abord la porte

et une série de terrains vagues à travers lesquels on pouvait les suivre de l'œil.

Tout en marchant, l'enfant demanda :

— Et Gabriel? Il est avec Marie?

— Non, mon p'tiot.

— Ah! où est-il donc?

— On ne sait pas, mais on le trouvera.

Benjamin, tout à l'heure radieux d'espérance, se mit à pleurer silencieusement. Pour lui, Marie c'était quelque chose, mais Gabriel c'était tout.

— Quoi donc, mon p'tiot, lui dit Pierrot, tu pleures?

L'enfant ne répondit pas, mais ses larmes continuaient de couler sur ses joues amaigries.

— Voyons, reprit le Savoyard, puisque je te dis qu'on le trouvera. Je t'ai bien retrouvé, toi...

C'était une raison. Elle consola un peu Benjamin, mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Tout à coup Pierrot, qui s'en allait très fier d'avoir si promptement découvert le protégé de Marie et qui se réjouissait à l'idée de la joie qu'elle allait éprouver, Pierrot sentit la main du petit qui frémissait dans la sienne.

— Qu'est-ce que t'as donc? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, Benjamin s'arrêta et prit l'attitude résignée d'un pauvre diable qui va être battu.

Pierrot regarda autour de lui et il vit venir un être au regard faux, à la bouche mauvaise.

Il devina qui c'était.

— Garigou! je parie que c'est Garigou! dit-il à Benjamin.

Ce dernier fit, de la tête, un signe affirmatif rempli d'effroi.

C'était en effet Garigou qui, voyant une vielle sur le flanc de Pierrot, n'eut pas beaucoup de peine à comprendre ce qui se passait.

Instruit par une expérience encore récente, il ne prit pas le parti de sauter sur l'enfant et de l'arracher au Savoyard.

D'un coup d'œil, l'Auvergnat avait jaugé Pierrot. La largeur des épaules, la solidité des jambes et la dimension des mains de ce dernier n'égalaient certes pas les dimensions et la solidité des siennes. Il résolut, cependant, d'éviter une lutte ouverte.

Mais Garigou ne renonçait pas pour cela, on le pense bien, à récupérer Benjamin.

De son côté, Pierrot plaça l'enfant derrière lui et, se mettant en garde, alla droit à Garigou.

— Tu vas me laisser le p'tiot, lui dit-il.

— Celui-là? demanda l'Auvergnat en faisant l'innocent.

— Pardi!

— Mon fils?

— Ton fils! répéta Pierrot abasourdi. Tu oses prétendre que Benjamin est ton fils?

— Pardi!

— Voilà qui est fort! s'exclama Pierrot.

Garigou avait l'air d'un homme peu enclin à discuter.

— Donne-moi mon petit, dit-il.

Pour toute réponse, Pierrot saisit l'enfant, le mit dans ses bras, et s'adressant à Garigou :

— Viens le prendre.

Le bon Savoyard ne se doutait guère qu'il rééditait le mot héroïque de Léonidas. Mais sa réponse n'en était pas moins crâne pour cela.

D'ailleurs, il n'attendit pas que Garigou vint à lui.

Ouvrant largement le compas de ses jambes, Pierrot marcha pendant cinq où six secondes.

Mais Garigou vint se placer devant lui.

— Vous plaisantez, lui dit-il.

— Moi! fit Pierrot. Tu es bien Garigou, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! je te connais.

— C'est possible... mais moi aussi, je te connais peut-être, et ce que je sais de toi, c'est que tu es un voleur...

— Ah! dis donc, prends garde.

— Un voleur d'enfants...

Garigou parlait très haut. Si Pierrot eût été plus fin, il eût facilement compris que l'Auvergnat allait lui susciter quelque algarade.

Mais Pierrot en était encore à croire qu'un homme qui est dans son droit n'a rien à craindre.

— Allons, houste! laisse-moi passer, dit-il.

— Rends-moi mon fils! hurla Garigou en voulant saisir l'enfant que Pierrot tenait dans ses bras.

Il y avait, sur la place et dans les terrains vagues, pas mal de gens qui se rapprochèrent en entendant la dispute.

Quatre ou cinq soldats du Royal-Champagne, qui jouaient aux boules



On saisit Pierrot au collet. (P. 395.)

dans le jardin d'une guinguette, suspendirent leur partie pour s'occuper de ce qui se passait.

Enfin, deux ou trois personnages à mine patibulaire, et qui avaient tout l'air d'être des *mouches à M. Lenoir,* c'est-à-dire des agents de police, s'approchèrent d'un air indifférent.

La querelle s'envenimait. Garigou criait : Au voleur! au voleur!

Ce cri-là fait toujours venir du monde. Une véritable foule accourut,

les soldats du Royal-Champagne et les mouches du lieutenant général de police furent bientôt au premier rang. On demanda naturellement à Garigou pourquoi il criait. Ce fut Pierrot qui voulut répondre, car il comprenait qu'il devait se faire accusateur au lieu de se laisser accuser. Mais on lui imposa silence.

— Qu'est-ce qu'on t'a volé? demanda un des soldats à Garigou.

— Mon petit, qu'il veut emmener.

— Ce n'est pas vrai! cria Pierrot.

— Quoi! tu soutiens que ce n'est pas mon fils?

— Je crois bien que je le soutiens. C'est un p'tiot de Saint-Laurent, en Savoie, et...

— Demandez donc, alors, à la mère Bounard! s'écria Garigou en s'adressant aux soldats.

— La mère Bounard, l'aubergiste?

— Oui. Demandez-lui.

— Est-ce qu'elle est là, m'ame Bounard?

— Oui, me v'là, répondit une voix.

Et une horrible vieille, à la face enluminée, dont on ne pouvait pas dire qu'elle avait cessé de bien faire, pour la bonne raison qu'elle n'avait jamais dû commencer, s'avança dans le cercle dont Garigou et Pierrot étaient le centre.

— Vous connaissez cet homme? lui demanda un des agents de M. Lenoir en montrant Garigou.

— J'crois ben, dit-elle, c'est un Auvergnat de mes amis.

— Et c' petit, est-il mon fils? demanda Garigou.

— Je le suppose, répondit la mère Bounard.

— Pourquoi? interrogea Pierrot qui ne se démontait pas.

— Dame! mon garçon, parce que...

— Parce que quoi? insista le soldat qui avait pris la direction de l'interrogatoire.

— Parce que, reprit la vieille, c'est lui qui, tous les matins, amène le gamin contre la porte Saint-Honoré.

— C'est pas une raison, ça, s'écria Pierrot.

— En tout cas, c'est plutôt son fils que le tien, dit la mère Bounard...

— Messieurs, faites-moi rendre mon enfant, disait Garigou en continuant à jouer son odieuse comédie...

— Et pendant ce temps, dans la foule, on échangeait des propos peu favorables à Pierrot.

— Y a, comme ça, des gens qui en vivent...

— De quoi?

— De ce métier de voleur d'enfants.

— Alors, vous croyez que cet homme en est un?

— Pardi! ça se voit bien.

— Mais non, mais non, disait Pierrot qui voyait se resserrer autour de lui un cercle menaçant. Je prouverai que c'est lui qui a volé cet enfant.

— Ah! tu joues d'audace! fit Garigou.

Pierrot comprit qu'il venait de mal opérer et, avec la ténacité des gens de son pays, il cherchait par quel moyen il pourrait ramener l'opinion de la foule de son côté, lorsqu'une poussée eut lieu dans la foule. Des malandrins, qui en voulaient aux poches des curieux, venaient de provoquer ce mouvement.

Garigou, au moment où Pierrot repoussait la cohue, en profita pour lui arracher Benjamin qui pleurait à chaudes larmes.

— Écoutez, dit-il, demandez au petit qui il veut suivre.

Et, en parlant ainsi, le misérable serrait violemment les reins du pauvre petit contre sa poitrine.

— Oui, dit la mère Bounard, parle, petit...

— Suis-je ton père? dit Garigou en rendant plus violente encore et plus douloureuse l'étreinte de son bras.

— Oui... oui! gémit lamentablement le pauvre enfant.

— Veux-tu me quitter pour suivre celui qui est là?...

Et comme l'enfant hésitait à répondre :

— Allons, allons, parle, mon petiot, dit d'une voix mielleuse Garigou, en même temps que ses doigts crispés meurtrissaient la chair de sa victime... parle donc, mon petit chérubin.

Et l'infortuné Benjamin, à partir de cet instant, pour échapper au supplice qu'il subissait, répondit à chacune de ses interrogations, ainsi que le désirait son bourreau. L'épreuve parut décisive à tous les assistants. On saisit Pierrot au collet.

— Où allez-vous me conduire? demanda Pierrot.

— Chez le lieutenant de police.

— Bon! je veux bien. Je lui expliquerai...

— Oh! interrompit une des mouches, tu ne te flattes pas, je pense, que M. Lenoir t'interrogera lui-même?

— Et pourquoi pas? fit Pierrot avec aplomb...

Les soldats et les agents lui rirent au nez, mais lui reprit :

— Du reste, ça m'est égal. Celui qui va me juger sera bien assez malin pour comprendre, quand je le lui expliquerai, que vous avez fait une grosse sottise...

— Ah! ah! et comment?

— En m'arrêtant...

Nouveaux éclats de rire.

— Et en laissant échapper Garigou, un scélérat fieffé que cherche le lieutenant de police.

— Tu te moques de nous. Mais quand tu seras en prison depuis huit jours, tu n'auras pas tant de toupet.

— Ah! morguienne! s'écria tout à coup Pierrot en s'arrêtant net, vous dites huit jours!

— Pour commencer, répondit un soldat.

— Comment! pour commencer!

— Y en a qui restent huit mois, dit un des agents.

— D'autres huit ans, ajouta un Royal-Champagne.

— Mais je ne veux pas y rester huit heures! s'exclama Pierrot.

Cette parole fit rire tout le monde.

— Ce n'est pas possible, reprit le Savoyard.

— Tu verras!

— Que dirait mam'zelle Marie?

— Qui ça, Marie?

— Et Mme la marquise de Sivry, que dirait-elle aussi?

— Ah! remarqua railleusement un des soldats, le bel esprit de la bande, la marquise ne serait pas contente...

— Je crois bien.

— Alors, tu la connais?

— Pardi! nous sommes du même pays.

— Tu es peut-être un prince déguisé?

— Sans être un prince, ni un marquis, ni rien du tout, ça pourrait bien vous coûter bon de me malmener...

— Oh! tu n'es pas le premier qui invente de pareilles raisons pour se faire relâcher.

— Bon! bon! nous verrons tout à l'heure, dit Pierrot qui, malgré sa bêtise, venait d'avoir une bonne idée.

A partir de ce moment, il ne consentit plus à dire un mot, et se laissa mener où les soldats voulurent. Précisément, derrière le couvent des Capucines se trouvait le domicile d'un commissaire. Ce fut là qu'on le conduisit. Aux premières questions qu'on lui adressa, Pierrot répondit seulement par ces mots:

— Sur tout ce que vous me demandez, monsieur, dit-il, c'est Mme la marquise de Sivry qui vous renseignera.

— La marquise de Sivry?

— Oui, monsieur.

Le commissaire savait suffisamment son métier pour ne pas ignorer que la marquise était toute-puissante. Malmener un homme qui se recommandait d'elle pouvait constituer une maladresse dont il était possible qu'on se repentît. Mais, d'autre part, ce n'était pas la première fois, comme l'avaient dit les policiers, qu'un scélérat employait un semblable moyen pour gagner du temps et préparer une évasion. Laissant donc là le prisonnier, le commissaire interrogea ceux qui le lui amenaient.

En quelques mots, on lui raconta la scène de la porte Saint-Honoré, comment Pierrot avait voulu voler un enfant...

— Est-ce vrai? demanda le commissaire au Savoyard.

— Tout s'expliquera devant la marquise de Sivry.

— Encore.

— Que l'on m'y conduise, et là, on saura que le malfaiteur c'était Garigou, et non pas moi.

— Ne faites pas l'insolent.

— Que l'on me conduise auprès de la marquise, répéta Pierrot avec obstination.

L'air dont il disait ça, le mystère qu'il semblait affecter, une sorte d'autorité bouffonne qu'il se donnait, et surtout son refus de répondre par autre chose aux questions qu'on lui adressait, firent impression.

— Est-ce que vous agissiez par ses ordres? lui demanda tout à coup le commissaire.

— L'enfant est un des vassaux de Mme la marquise, dit Pierrot sans répondre directement à la question.

Et ce fut, certainement, la parole la plus adroite qu'il eût prononcée de la journée. Le commissaire avait le culte des gens puissants. Il crut agir sagement en prenant une décision qui ménageait et la loi et les grands.

— Eh bien! soit, dit-il, on va te mener chez Mme la marquise de Sivry.

— Ah! fit Pierrot triomphant.

Mais si le Savoyard montrait sa joie, les soldats du Royal-Champagne n'en menaient plus si large. Ils se faisaient, en effet, le raisonnement suivant :

— Si cet animal connaît la marquise de Sivry, il connaît probablement aussi son fils, qui est notre colonel. Et, dans le cas où nous aurions eu tort de l'arrêter, comme il le prétend, nous pouvons nous préparer à faire au moins quinze jours de salle de police, à moins que ce ne soit trente jours de prison.

Fort heureusement pour lui, l'imprudent soldat se trompait, Pierrot ne connaissait pas son colonel.

— Nicolas, dit le commissaire à l'un des agents qui était spécialement attaché à son ressort, savez-vous où demeure la marquise de Sivry?

— Oui, monsieur le commissaire : place Royale.

— Fort bien. Conduisez cet homme chez elle.

— Je puis me faire accompagner par les soldats?

— Parfaitement, mais qu'ils n'interviennent qu'au cas où celui-ci voudrait s'évader.

— Et s'il connaît la marquise, comme il le prétend?

— Eh bien?

— Que faudra-t-il faire?

— Mais vous le demanderez vous-même à Mme de Sivry, et vous obéirez, en tous points, à ses ordres.

— Fort bien, dit l'agent.

Une heure après, Pierrot et ceux qui l'escortaient arrivèrent chez Mme de Sivry. Il fallut tout cet attirail de force armée pour que la noble dame consentit à se laisser voir, mais enfin elle ordonna qu'on fit entrer ceux qui la demandaient.

— Madame la marquise, dit un des agents, nous sommes envoyés chez vous par M. Herbeau, le commissaire des Capucines, pour vous demander si vous connaissez cet homme, que nous avons arrêté et qui se réclame de vous.

— C'est pour cela qu'on me dérange! s'écria la marquise.

Puis, se tournant vers Pierrot :

— Tu prétends que je te connais, toi?

— Madame la marquise, dit Pierrot sans se déconcerter, ce soir vous donnez un bal?...

— C'est vrai!

— Et vous avez demandé à Marie Loustalot, la Perle de Savoie...

— De venir chanter chez moi...

— Oui, madame la marquise.

— Eh bien! ensuite?

— C'est moi qui dois l'accompagner et chanter, avec elle, des chansons du pays.

— Ah! est-ce bien vrai?

— Madame la marquise peut le lui faire demander. Je m'appelle Pierrot et je suis le très humble vassal de madame la marquise.

— Mais cette Perle de Savoie peut bien venir toute seule ici. Elle n'a rien à redouter.

— M'est avis, madame la marquise, qu'elle ne viendra pas à la fête que vous donnez, sans moi.

— Pourquoi donc?

Ici, la sottise de Pierrot reparut dans toute sa splendeur :

— Je suis son protecteur! dit-il.

— Comment, son protecteur, dit Mme de Sivry, est-ce que, par hasard, elle doit t'épouser?

— C'est peut-être bien ce qu'elle aurait de mieux à faire.

La marquise jeta un regard sur ce lourdaud et eut un sourire ironique. La veille, elle avait pu juger de la tenue et du bon sens de Marie; il lui parut impossible que cet imbécile ne péchât point par un excès de prétention.

Il est certain, pourtant, qu'elle eût été enchantée si Pierrot avait dit la vérité. Ses craintes, relativement à son fils, n'auraient plus eu d'objet.

— Je ne sais pas si je dois vous croire, dit-elle.

A ces mots, les argousins qui escortaient Pierrot se rapprochèrent de lui et firent mine de l'empoigner de nouveau.

— Un instant, s'écria la marquise.

Puis, ayant réfléchi, elle ajouta :

— Qu'on le laisse en liberté, dit-elle, jusqu'à ce soir. En tout cas, conduisez-le chez M. le lieutenant-général de police et priez-le, de ma part, d'éclaircir cette affaire.

L'odyssée de Pierrot n'était pas finie, comme on le voit. Il s'en alla, suivi de ses gardes du corps qui ne se gênèrent point pour lui distribuer quelques bourrades, et qui le conduisirent auprès de M. Lenoir.

Le nom de la marquise fit ouvrir les portes toutes grandes. Le lieutenant de police ne se dérangeait point d'ordinaire pour un si petit personnage que Pierrot. Mais, dans l'espèce, comme on dit dans la langue du droit, il n'hésita pas à obtempérer aux désirs d'une femme aussi bien en cour que Mme de Sivry.

Quand Pierrot fut introduit auprès de lui, M. Lenoir interrogea les agents d'abord.

Ceux-ci, en quelques mots, racontèrent la scène de la porte Saint-Honoré, et, naturellement, arrangèrent leur récit de façon à ne point paraître avoir agi maladroitement. Mais Pierrot n'était pas un timide.

Il ne se troubla point devant le lieutenant de police; pas plus qu'il ne se serait troublé devant le roi, croyons-nous.

— Tout ça, dit-il, c'est bel et bon. Mais tout de même, ces messieurs ont laissé échapper ce scélérat de Garigou...

— Garigou! répéta le préfet, je connais ce nom.

— Et c'est Garigou qu'il fallait arrêter.

— Pourquoi donc?

— Parce que, le voleur d'enfants, c'est lui.

— Ah! j'y suis, s'écria M. Lenoir qui se souvint alors de son entretien avec le Commandeur, j'y suis. Il a raison, c'est ce Garigou qui est le malfaiteur, et vous êtes de fiers sots, vous autres.

La foudre tombant sur les agents ne les aurait pas anéantis autant que ces paroles.

— Voyons, reprit M. Lenoir, raconte-moi comment et pourquoi tu voulais emmener ce petit mendiant.

Pierrot, sans se presser, et avec une prolixité dont nous ferons grâce au lecteur, expliqua compendieusement les faits. Le désir qu'avait la Perle de Savoie, jadis exploitée elle-même par Garigou, de retrouver ses petits protégés, et comment lui, Pierrot, décidé à tout pour plaire à Marie, avait découvert Benjamin.

— Si on m'avait laissé faire, dit-il, le petit serait, à présent, chez mam'zelle Marie.

— Vous l'entendez, dit le lieutenant de police.

Les agents courbèrent la tête.

— Eh bien! il a raison, ajouta M. Lenoir.

— Là! quand je vous disais! s'écria Pierrot au comble de la joie.

— D'ailleurs, je n'ai jamais vu de gens aussi maladroits.

— Ah! ça, c'est vrai, articula Pierrot de plus en plus gouailleur.

— Qui vous a donc appris votre métier?

Les pauvres agents, la tête basse, ne savaient quelle contenance garder.

— Vous avez agi comme des malandrins, reprit M. Lenoir.

— Attrape! dit Pierrot.

— Où avez-vous vu qu'un agent de police doive prendre parti dans une bagarre?

— Cependant, la mère Bounard prétendait connaître Garigou et répondait pour lui.

— Vraiment! fit le chef suprême de la police, et qui répondra pour elle. Est-ce toi?

Le malheureux interpellé baissa, de nouveau, la tête.

— Quand à vous, soldats du Royal-Champagne, ce que vous avez fait n'est pas de mon ressort. Cependant, j'en informerai M. le marquis de Sivry, votre colonel. Retirez-vous et, désormais, ne vous mêlez plus d'arrêter les gens d'une façon aussi malencontreuse.

— Ils ont leur sac, ceux-là, fit Pierrot en se frottant les mains. Mais quoi! je les avais prévenus.

Les soldats vidèrent les lieux, enchantés de ne plus entendre les dures paroles du lieutenant-général de police.



Les agents étaient consternés. (P. 403.)

Mais les agents n'avaient pas leur congé.

— Faudra-t-il, leur demanda M. Lenoir, que je fasse moi-même votre éducation?...

— Monseigneur!...

— Eh bien! soit. Apprenez donc que, dans toute querelle, le premier devoir d'un homme qui remplit vos fonctions est de ne point faire de préférence entre les parties...

Les agents opinèrent de la tête.

— Ils n'en mènent pas large! grommela Pierrot en riant sous cape.

— Il faut les arrêter tous les deux et les conduire, soit au sergent, soit au commissaire. C'est à ces derniers de juger quel est celui qui a raison.

— Oui, monseigneur!

— Ce Garigou est un homme dangereux. Il faut le retrouver.

— Oui, monseigneur...

— Lui et le petit garçon que cet homme voulait, avec raison, lui enlever.

— Monseigneur, nous vous les aurons demain, sans plus tarder.

— Oh! pas de vantardise.

— Si seulement, dit Pierrot, un de ces messieurs, au lieu de me bourrer, avait suivi Garigou!...

— Encore! fit M. Lenoir.

Les agents étaient consternés.

— Allez-vous-en, allez, leur dit le lieutenant de police. J'aviserai votre commissaire de la bévue que vous avez faite, et c'est lui qui vous punira comme vous le méritez. Laissez donc cet homme en liberté, et hors d'ici, maladroits!

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Dès qu'ils furent partis, le lieutenant de police renvoya Pierrot en lui donnant quelques bonnes paroles. Le bon Savoyard s'en alla lentement, en faisant, malgré tout, quelques réflexions philosophiques sur le danger qu'il peut y avoir à se mêler des choses qui ne vous regardent pas personnellement.

Il est certain que Pierrot s'en était tiré à son avantage, mais, tout bêta qu'il fût, il n'en était pas moins persuadé que, dans son aventure, il avait eu cinquante chances contre quatre d'être incarcéré sans rémission, et que, s'il ne gémissait pas sur la paille humide d'un cachot, cela tenait cela pour Marie lui vint à l'esprit et le rasséréna. Tous ces événements quelque peu du miracle. Heureusement, la pensée qu'il avait fait tout ayant pris beaucoup de temps, la nuit tombait quand il se trouva dans la rue.

Il jugea que le mieux était de rentrer chez lui et de vêtir ses habits de gala au nombre desquels il comptait son fameux gilet rouge, se réservant de mettre Marie au courant lorsqu'il irait la rejoindre chez elle.

La jolie vielleuse se préparait de son côté.

Elle mit, pour la circonstance, tout ce qu'elle avait de plus élégant : une brassière à fleurs bleues et blanches, comme les hommes de cinquante ans en ont pu voir à leur grand'mère, une jupe aurore, puis, par dessus tout cela, un beau tablier à bavette de soie puce à reflets changeants. Sur sa tête, un modeste pouff au sentiment dont la blancheur faisait ressortir sa noire et abondante chevelure. Elle portait, en outre, une grosse croix à la Jeannette qui lui pendait au cou, et ses mains étaient emprisonnées, ainsi que le poignet et l'avant-bras, dans des mitaines de fil écru qui attiraient l'œil sur les plus jolis petits doigts fuselés que jamais fille de princesse ait pu montrer.

Dès la tombée de la nuit, et avant de procéder à sa toilette, Marie avait fait celle de sa vielle. Avec une étoffe de laine, elle l'avait longuement et soigneusement frottée pour lui donner ce vernis que l'on admire aujourd'hui sur les vieux violons ou les violoncelles des anciens maîtres italiens.

Quand elle fut prête, elle attendit. Pas longtemps, car Pierrot arriva, dans son impatience, une bonne demi-heure avant le moment fixé.

— Faut pas m'en vouloir, mam'zelle, dit-il, si je viens à c'te heure, mais j'ai des choses à vous dire.

— Quoi donc, mon bon Pierrot?

Le Savoyard eut un sourire béat.

— Son bon Pierrot, pensa-t-il. Si je lui disais que je suis amoureux d'elle...

Et peut-être il allait faire cette sottise, quand Marie l'interrogea.

— Il y a donc du nouveau? dit-elle.

— Oui, mam'zelle.

— A propos des enfants?

— Juste!

— Tu as vu Gabriel?

— Non, mam'zelle, mais Benjamin et Garigou.

— A la porte Saint-Honoré?

— Oui, mam'zelle.

— Et tu n'as pas pris le petit?

— Oh! que si, mais ce Garigou est une satanée canaille.

— Je le sais bien.

Pierrot, alors, conta par le menu sa mésaventure. Comme quoi il

avait voulu cogner et de quelle manière les choses avaient tourné contre lui, par l'astuce et l'audace de l'Auvergnat qui martyrisait Benjamin.

— Comment, mon pauvre Pierrot! on t'a conduit chez M. le commissaire?

— Comme je vous le dis.

— Et qu'as-tu fait pour te tirer de là?

— Oh! je suis malin, allez, mam'zelle.

Marie sourit à cette prétention. Mais quand elle sut avec quelle adresse Pierrot s'était retourné, elle ne put s'empêcher de lui faire compliment.

— Tu as raison, tu as été très malin, mais c'est bien dommage que tu n'aies pas demandé au lieutenant de police où l'on a conduit Gabriel.

— Il le sait donc!

— Oui.

— Ah! morguienne, si vous me l'aviez dit! mais j'y retournerai et, comme nous sommes très bien ensemble, il me le dira, je vous assure. Peut-être qu'il viendra chez la marquise, et alors je le lui demanderai.

— Oh! pour ça, ne vas pas faire de bévues.

— Pauvre Benjamin! Pauvre Gabriel! reprit Marie en s'attendrissant, quand vous reverrai-je?

— Faut espérer que ce sera bientôt, allez, mam'zelle Marie.

— Oui, dit-elle, il faut l'espérer.

— Moi, je compte bien repincer Garigou, et alors je le traînerai moi-même chez le commissaire.

— En attendant, ils doivent être très malheureux.

Marie ne se trompait pas.

— Mais, quoique Benjamin fut au pouvoir de Garigou, quoique ce dernier, poussé par sa nature féroce, fît expier cruellement au pauvre résigné la tentative de Pierrot, quoique le pauvre petit eût, par tout le corps, des ecchymoses affreuses et qu'il eût à peine la force de se traîner, ce n'était pas lui qui était le plus malheureux.

Les deux jumeaux, nous l'avons dit, se ressemblaient, au physique, d'une façon extraordinaire.

En revanche, ils étaient, au moral, assez dissemblables.

L'un était craintif, peu doué pour la révolte et pour la lutte, c'était Benjamin.

L'autre, Gabriel, au contraire, avait donné la preuve qu'il ne supportait pas facilement les mauvais traitements. La présence d'esprit avec laquelle il s'était délivré de Garigou donnait la mesure de son énergie.

Mais en quoi ils étaient encore absolument semblable l'un à l'autre, c'est dans l'amour qu'ils se portaient.

Ils ne pouvaient pas vivre séparés, Gabriel avait besoin de Benjamin, comme Benjamin avait besoin de Gabriel. C'était une affection indélébile qui ne pouvait et ne devait finir qu'avec leur vie.

Aussi, quand Gabriel eut vu que le lieutenant-général de police le traitait avec douceur, quand il avait entendu le Commandeur de Boisfleury déclarer qu'il se chargeait de lui, le pauvre garçon n'avait pas douté qu'on ne le rapprochât promptement de son frère.

Pour lui, M. Lenoir pouvait tout.

Et le frère de la marquise de Sivry, plus encore.

Il avait donc conçu la plus ardente espérance d'être réuni à Benjamin et ensuite de se retrouver avec Marie.

Mais voilà qu'au contraire, M. de Boisfleury l'avait fait conduire du côté de Popincourt, dans une Folie qu'il avait dans ce village.

On sait ce que c'était qu'une Folie, à cette époque. Les grands seigneurs, les Fermiers généraux, certains membres du Parlement appelaient ainsi de petites maisons élégantes, luxueuses et confortables, où ils allaient oublier, pour une heure, au milieu des plaisirs, les soucis de leurs affaires et la responsabilité de leurs charges.

C'est là qu'ils voyaient leurs maîtresses, leurs compagnons de débauche, et plus d'une de ces maisons vit des orgies dont notre époque se ferait difficilement une idée.

M. de Boisfleury avait, dans sa maison de Popincourt, un ménage de domestiques en qui il mettait sa plus entière confiance.

Ayant résolu de garder Gabriel comme une sorte d'otage dont il se servirait pour gagner la bienveillance de Marie, il envoya l'enfant dans sa Folie et le confia aux soins de ses domestiques, et particulièrement de la femme à laquelle il recommanda, d'ailleurs, de le traiter avec la plus grande douceur. Mais l'enfant, basant une espérance sur les paroles du Commandeur et sur celles du lieutenant-général de police, avait positivement compté qu'on allait lui rendre son frère et le ramener auprès de Marie. Il se laissa donc conduire à Popincourt, jouissant, dans son âme, d'une joie délicieuse.

Quand on l'introduisit dans la Folie, il eut un sourire et regarda de tous côtés, cherchant Benjamin, s'attendant à voir la vielleuse apparaître.

Au lieu de ces êtres chéris, il eut affaire à une matrone qui n'était pas plus déplaisante qu'une autre, mais qui n'était pas, non plus, une femme bien gracieuse.

— Ah! c'est toi, dit-elle, après avoir écouté le domestique auquel le Commandeur avait ordonné de conduire Gabriel.

La voix de dame Bernarde n'était pas agréable.

L'enfant la regarda d'un œil inquiet et ne répondit rien, ne comprenant pas bien ce qu'elle disait.

— Il va falloir joliment le débarbouiller, reprit dame Bernarde, il est horriblement sale.

Gabriel leva les yeux sur la ménagère et lui dit :

— Où est Benjamin?

— Que dit-il? demanda la femme au valet.

— Où est Benjamin? redemanda Gabriel d'une voix qui, cette fois, se fit inquiète.

— Benjamin! répéta dame Bernarde, qu'est-ce que c'est que ça, Benjamin?

— Je ne sais pas, répondit le domestique avec indifférence.

— Allons, viens que je te lave, commanda, sur un ton assez dur, la maîtresse femme avec qui Gabriel allait vivre désormais, au moins pendant quelque temps.

— Avant, je veux Benjamin, réprit Gabriel obstiné dans sa réclamation.

— Encore!

— Benjamin et Marie.

— Qu'est-ce donc que ce Benjamin?

— C'est mon frère.

— On ne me l'a pas donné à garder, répondit la servante.

L'enfant, bien entendu, ne comprit pas cette réponse un peu sotte et un peu méchante. Il insista.

Tout ce qui lui était arrivé à partir du moment où il avait échappé à Garigou, lui avait fait croire que, quand on se révoltait contre l'injustice et la méchanceté des hommes, on trouvait toujours à point un lieutenant-général de police pour vous protéger et un grand seigneur pour vous recueillir. Guidé par cette conviction étrange, mais naturelle chez un enfant de cet âge, Gabriel se figura promptement que dame Bernarde était de ceux qui, dans la société, faisaient souffrir les autres, et qu'elle cachait méchamment son frère.

C'est pourquoi il commença par faire un sabbat extraordinaire.

— Je veux Benjamin! si vous ne me le donnez pas, je le dirai au seigneur...

Le pauvre enfant, un peu énervé, après tant d'émotions, n'écoutait pas les bonnes raisons qu'on lui donnait, et trépignait et pleurait des torrents de larmes.

Il était clair qu'il ne pouvait vivre sans son frère. Cependant, comme dame Bernarde ne pouvait lui donner ce qu'elle n'avait pas, elle prit le

parti de le fesser, ce qui était, à cette époque, une manière expéditive et concluante d'avoir raison avec les enfants.

Cet inutile mauvais traitement n'eut d'autre résultat que d'exaspérer Gabriel. Dès ce moment, il se buta.

Hanté par l'idée fixe de retrouver Benjamin, il se renferma dans un mutisme presque complet et s'obstina dans cet entêtement qui, chez certains enfants, devient une monomanie. Il lui fallait son frère. Aucune autre pensée ne germait plus dans son cerveau.

Dame Bernarde, convaincue que le pauvre petit était une mauvaise nature, se mit, de son côté, à le traiter sévèrement, durement même, exigeant qu'il travaillât et imaginant, assez sottement, qu'il fallait lui apprendre à lire, ce à quoi il n'avait guère le cœur, on peut le croire.

Lui se refusait à nommer les lettres. Elle recommençait à le fouetter.

Cet état de choses n'eût pas été bien grave si on n'avait pas eu affaire à un enfant d'une nature particulière. On se souvient que, dès le départ de Saint-Laurent, les deux jumeaux s'étaient montrés soumis à de singuliers phénomènes naturels.

Un lien étrange, une affinité mystérieuse se manifeste souvent entre certains jumeaux.

Des faits nombreux, constatés par la science, ne permettent pas de mettre en doute cette communauté de sensations qui existe, parfois, entre deux enfants de la même mère, nés le même jour et à la même heure.

Gabriel et Benjamin étaient un exemple de plus de cette bizarrerie de la nature. Quand l'un pleurait, l'autre devenait aussitôt plus désolé encore que son frère.

La joie de celui-ci faisait rayonner le front de l'autre. Et, chose plus extraordinaire encore, il n'était pas besoin qu'ils fussent en contact l'un avec l'autre pour être ainsi en communauté de sensations et de sentiments.

Même séparés, quand Benjamin était battu et pleurait, Gabriel éprouvait une douleur aussi vive qu'inexpliquée; et, lorsque Gabriel avait ressenti une si vive espérance, l'âme de Benjamin en avait été pénétrée au point que les cruautés de Garigou n'eurent pas beaucoup de prise sur lui pendant une journée.

Cela n'est pas si extra-naturel qu'on pourrait le croire.

On raconte mille faits analogues. Bien plus, tout le monde connaît l'histoire de ces deux jumeaux qui, ayant éprouvé, d'une façon constante, les mêmes tristesses et les mêmes ivresses, moururent le même jour et à la même heure, quoiqu'ils vécussent, à cette heure dernière, l'un en Europe et l'autre dans une colonie lointaine.



Marie et son compagnon montaient en voiture. (P. 412.)

Quoi qu'il en soit, Gabriel se renferma bientôt, comme nous l'avons dit, dans un silence farouche.

Et, dans sa petite tête, il rumina bientôt le projet de se soustraire à la tutelle et aux coups de dame Bernarde. Mais comment?

— Si je pouvais m'échapper, pensait-il, je me mettrais à courir dans la grande ville, et je retrouverais bien Benjamin.

Il n'y avait plus que cela pour lui. Avec sa petite figure amaigrie par

les mauvais traitements de Garigou, mais maintenant bien blanche, il semblait constamment occupé à réfléchir...

Le désir qui le dévorait devint bientôt si impérieux que le pauvre enfant en vint à prendre des résolutions extraordinaires pour son âge.

Il résolut de s'enfuir.

Depuis qu'il était enfermé dans la Folie du Commandeur, il couchait dans une pièce du premier étage, espèce de grande halle où, de nos jours, on ferait un dortoir pour vingt personnes.

Mais, à cette époque, on était peut ménager de l'espace, et cette immense chambre n'avait, pour ornement, que deux gigantesques lits dans l'un desquels dame Bernarde plantait Gabriel, chaque soir, sans trop s'inquiéter s'il dormait ou non.

Le pauvre gamin, tout entier à son idée fixe, imagina de descendre, dans le jardin, par la fenêtre, de franchir le mur dudit jardin et de s'en aller, de nuit, à Paris pour y chercher ce frère qu'il aimait tant.

Un soir donc, il quitta sa couche, s'habilla silencieusement et, quand il supposa dame Bernarde endormie, — celle-ci couchait assez loin de là — l'audacieux enfant monta sur une chaise, parvint à tourner l'espagnolette de la fenêtre et eut la témérité insensée de monter sur l'appui, avec l'intention de sauter en bas.

Il y avait bien quatre ou cinq mètres.

La lune brillait, cette nuit-là. Il vit la terre, bien bas, au-dessous de lui.

— Je me ferai beaucoup de mal, se dit-il, et je n'aurai plus la force de chercher mon frère.

Puis il redescendit dans la chambre, ferma la croisée et alla se recoucher.

Mais le lendemain, toute la journée, il se reprocha sa faiblesse et la peur qu'il avait eue.

— Je recommencerai ce soir, disait-il en une sorte de refrain qui lui coupait toutes ses idées.

Et le soir venu, en effet, il recommença.

La lune, cette fois, était voilée par d'épais nuages. Gabriel remonta sur la chaise, ouvrit de nouveau la fenêtre, monta sur l'appui et, de là, sans l'ombre d'une hésitation, follement, il s'élança.

Quelqu'un qui l'aurait vu faire aurait pensé que le pauvre petit aimait autant se tuer que de rester dans la geôle de dame Bernarde, sans nouvelles de Benjamin.

Chose étrange, inexplicable, mais cependant bien réelle, à cette même heure, Benjamin ressentit comme un coup violent qu'on lui aurait porté à

la poitrine. Il lui sembla aussi qu'il venait de se heurter violemment le front.

Garigou, pourtant, ne l'avait pas battu, car le bourreau dormait non loin de là. Alors le pauvre petit pensa instinctivement à Gabriel et supposa qu'il lui arrivait un malheur.

Le lendemain matin, dame Bernarde alla pour lever son pensionnaire, mais, à son grand étonnement, elle trouva le lit vide, la croisée grande ouverte et, s'étant penchée, elle vit un peu de sang dans un massif dont la terre était tassée, en un point, comme si quelqu'un y fut tombé.

— Le polisson aura sauté dehors pour s'échapper, s'écria dame Bernarde avec l'accent de l'effroi le plus cruel. Que va dire M. le Commandeur?

Et elle courut, tout affolée, chercher son mari.

— Tu ne sais pas!

— Quoi donc?

— Le petit...

— Eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

— Il s'est sauvé! il a sauté par la fenêtre?

— Tu es folle. Il y a quinze pieds.

— Où veux-tu qu'il soit? sa chambre est vide. J'avais fermé la porte à clef.

— Il te fait une farce.

— Tais-toi donc, c'est pas un petit bonhomme à ça.

— Je te dis qu'il se cache.

— Et c'est en se cachant, sans doute, qu'il a laissé du sang dans le massif, au-dessous de la fenêtre.

— Du sang?

— Viens voir!

Il n'y avait pas à s'y tromper. L'enfant avait sauté par là. Du reste, les traces de sang étaient faciles à suivre. Gabriel, meurtri sans doute, s'était dirigé vers le mur de clôture.

— Tiens, il a passé par ici.

— Au fait, les gouttes de sang continuent.

— Il est peut-être caché dans quelque coin. Cherchons.

Et les deux époux se mirent à parcourir le jardin dans tous les sens, appelant de toute la force de leurs poumons :

— Gabriel! Gabriel!

Mais Gabriel ne répondait pas.

. . . .

A l'heure même où le petit malheureux s'exposait à une mort presque certaine, en essayant de s'échapper de la Folie du Commandeur, un

carrosse élégant s'arrêtait devant la maison du boulevard où demeuraient Marie et André.

La jeune fille, en grande toilette, comme nous l'avons dit, attendait sans impatience, enveloppée dans une de ces mantes à petits plis, fort à la mode, à cette époque, pour les artisans.

Pierrot, sa vielle sur ses genoux, se tenait assis à côté d'elle, bavardant toujours, disant parfois des sottises, parfois des choses très sensées.

On frappa discrètement deux coups à la porte.

Pierrot se leva et alla ouvrir. Un domestique, en grande livrée, parut sur le seuil.

— Le carrosse de Mme la marquise, dit-il avec un respect un peu douteux, est aux ordres de mademoiselle.

— J'y vais, dit Marie.

Et, se levant, elle prit sa vielle.

— Allons, Pierrot, ajouta-t-elle, en route, mon garçon.

Quelques minutes après, Marie et son compagnon montaient en voiture, le laquais grimpait derrière, le cocher touchait ses chevaux et, en un rien de temps, l'équipage arriva place Royale, pénétra dans l'hôtel de Sivry et déposa Marie et Pierrot au pied d'un escalier inondé de lumières.

CINQUIÈME PARTIE

MONSIEUR LE MARQUIS

I

Le somptueux hôtel qu'habite Mme la marquise de Sivry, place Royale, est tout en émoi.

Car ce n'est pas une fête ordinaire qui se prépare chez la noble et imposante dame. Il s'agit de l'avenir de deux illustres maisons, et l'on ne saurait trop bien faire les choses.

Sous la solennelle porte cochère, dans le grand escalier éclairé de mille bougies, sur les paliers, dans les chambres où l'on s'apprête, en tous les coins des salons, c'est un mouvement endiablé, une ardeur, une fièvre sans pareilles.

Un régiment de domestiques va, vient, court. Des tapissiers, des fournisseurs de toute espèce se croisent d'un air affairé. Les valets les plus intimes, ceux qui vivent en contact direct avec leurs maîtres et qui sont dans la maison depuis longues années, s'emballent, comme on dirait aujourd'hui, et travaillent, donnant le dernier coup de main avec le zèle et l'entrain de gens qui prennent leur part des joies de leurs seigneurs.

— Est-ce que tu as vu Mlle d'Elbée, toi, Bourguignon? demande une femme de chambre à un grand drôle fort chamarré qui achève de mettre en place les derniers quinquets, luxe encore nouveau à cette époque...

— Oui, une fois, répond Bourguignon.

— Où donc?

— A Versailles, chez la reine.

— Est-elle jolie?

— Oui et non. Moi, tu sais, Manon, je n'aime que les blondes.

Mlle Manon, qui n'est pas brune, montre, en un sourire, ses jolies dents et fait des mines...

Après quoi, elle reprend :

— Mais elle doit avoir grand air, sans quoi Mme la marquise n'aurait

sans doute pas jeté les yeux sur elle pour lui faire épouser M. le marquis Arthur.

Bourguignon n'eut pas le temps de répondre, une voix très aigre partit du second étage :

— Manon! où est Manon?

— Ici, mademoiselle Verger.

— Eh bien! que faites-vous? où sont les paniers de Mme la marquise?

— Je les apporte, répondit Manon...

Puis, en *a parte* :

— Il paraît que ce n'est pas le jour où l'on peut causer...

Et elle monta, quatre à quatre — façon de parler, — les trente-trois degrés qui la séparaient du second. Bourguignon, entre temps, avait pris le commandement d'une escouade de jardiniers et d'aides qui, sous sa direction, installaient des sièges, des fauteuils, des banquettes.

— Allons, toi, l'endormi, secoue-toi un peu; nous ne serons jamais prêts, de ce train-là, où vas-tu? ce n'est point là qu'il faut porter ce tabouret.

— Où donc, alors?

— Là, devant ce fauteuil. Ah! voici la harpe. Placez-la dans ce coin, avec précaution.

— Où met-on ces pots de fleurs?

— Dans les angles; c'est ça.

— Voici une voiture.

— Aïe! nous ne serons pas prêts, je le disais bien.

— Il vaut mieux que Mme la marquise nous voie en pleine action; si nous avions trop tôt fini les préparatifs, on croirait que nous n'avons rien fait.

— Vous avez de l'esprit, monsieur Philippe!

— Et du cœur, mignonne.

En disant cela, Philippe, oublieux de sa gravité de maître des cérémonies, déposa un baiser copieux sur la joue rose de l'appétissante chambrière qui portait une corbeille de fleurs et qui venait de le complimenter.

Cependant, la voiture signalée était passée, sans s'arrêter, devant l'hôtel, mais les domestiques n'en furent pas moins surpris au milieu de leur remue-ménage.

En effet, la marquise de Sivry fit son entrée dans le grand salon, elle était accompagnée du Commandeur de Boisfleury, l'aimable roquentin qui semblait toujours défier du temps l'irréparable outrage.

La marquise rehaussait, de son plus grand air de cour, une élégante

et imposante toilette qui lui eût assuré une place estimable parmi les jeunes douairières de Versailles. Ainsi faite, elle eût rallumé les cœurs des bons seigneurs sexagénaires et charmé l'imagination des jeunes bourgeois pour lesquels une duchesse, ou une marquise, a toujours trente ans.

La grande dame continuait, avec le Commandeur, une conversation commencée.

Cet entretien ne pouvait avoir trait qu'à la grande affaire qui préoccupait tout l'hôtel, et nous pouvons dire tout le beau monde de Paris et de Versailles : au prochain mariage du jeune marquis avec Mlle d'Elbée.

La marquise avisa Philippe.

— On est bien en retard, ici?

— Madame, dit respectueusement le valet de confiance, nous sommes prêts.

— C'est bien, priez M. le marquis de venir me parler.

Philippe s'esquiva pour exécuter au plus vite l'ordre donné.

Cinq minutes plus tard, le jeune marquis Arthur faisait son entrée dans l'appartement.

Dès qu'il aperçut sa mère, il s'inclina profondément devant elle, lui baisa la main avec un geste et une physionomie qui exprimaient également la tendresse et le respect, et dit :

— Ma mère, vous m'avez fait appeler, me voici à vos ordres.

Le Commandeur, après avoir amicalement serré la main du jeune gentilhomme, se retira discrètement à quelques pas et parut bientôt très intéressé en contemplant alternativement sa tabatière et une superbe corbeille de fleurs placée entre deux fenêtres.

La marquise remarqua ce mouvement et cette nouvelle attitude de son frère, elle le rappela à lui, disant :

— Commandeur, restez, je vous en prie; non seulement votre présence n'est pas superflue, mais encore elle est utile. Ce que j'ai à dire à mon fils intéresse toute notre famille.

Le noble seigneur se rapprocha, le sourire le plus aimable voltigea d'abord sur ses lèvres, mais ne tarda pas à faire place à une moue assez significative.

Évidemment, l'ancien roué ne nourrissait pas une passion outrée pour les explications de famille. Entêté dans les jeunes premiers, il ne se sentait aucune vocation pour l'emploi honorable des pères nobles.

Il prit, néanmoins, un fauteuil et s'assit à la gauche de la marquise.

Celle-ci, s'adressant alors au marquis :

— Oui, mon fils, ce que j'ai à vous communiquer est de la plus

haute importance. Il y va de votre bonheur et de la gloire de notre maison.

Le marquis eut un léger mouvement.

— Mais je ne pense pas, ma mère, que la gloire de notre maison soit, en aucune façon, compromise.

— Non, certes, dit en relevant orgueilleusement la tête, la grande dame; mais il faut, à la fois, maintenir la gloire de notre race et la perpétuer.

— Ma mère?

— Oui, mon fils, vous êtes l'unique rejet n des Sivry, et le temps est venu de prendre, dans notre monde, une compagne digne de vous.

Le Commandeur hochait la tête d'un air pénétré.

Le marquis, qui avait rougi en entendant les paroles de sa mère, se remit et parvint à dire d'un ton assez indifférent :

— Croyez-vous, madame, que l'heure du mariage ait définitivement sonné pour moi; je suis encore fort jeune et, auprès de vous, je suis parfaitement heureux.

— Moi, mon fils, je ne serai entièrement satisfaite que le jour où j'aurai également, auprès de moi, une fille : votre épouse.

— Certes, ma mère, je comprends vos raisons, dictées par votre affection pour moi, mais...

— Ma résolution est bien prise; si je vous ai laissé venir de notre domaine de Savoie, c'est que j'avais l'intention de vous marier et que j'avais trouvé pour vous une digne compagne.

— Ma mère, vous le savez, j'ai le plus profond respect pour vous; vos désirs ont toujours été des ordres pour moi, mais il me semble que, sur ce point, sur cette question du mariage, mon avis devait être obtenu et mon cœur consulté.

En dépit de la modération de ses paroles, de la parfaite convenance de son ton, le jeune marquis paraissait violemment ému; ses mains avaient un léger tremblement fébrile, des éclairs jaillissaient de ses yeux.

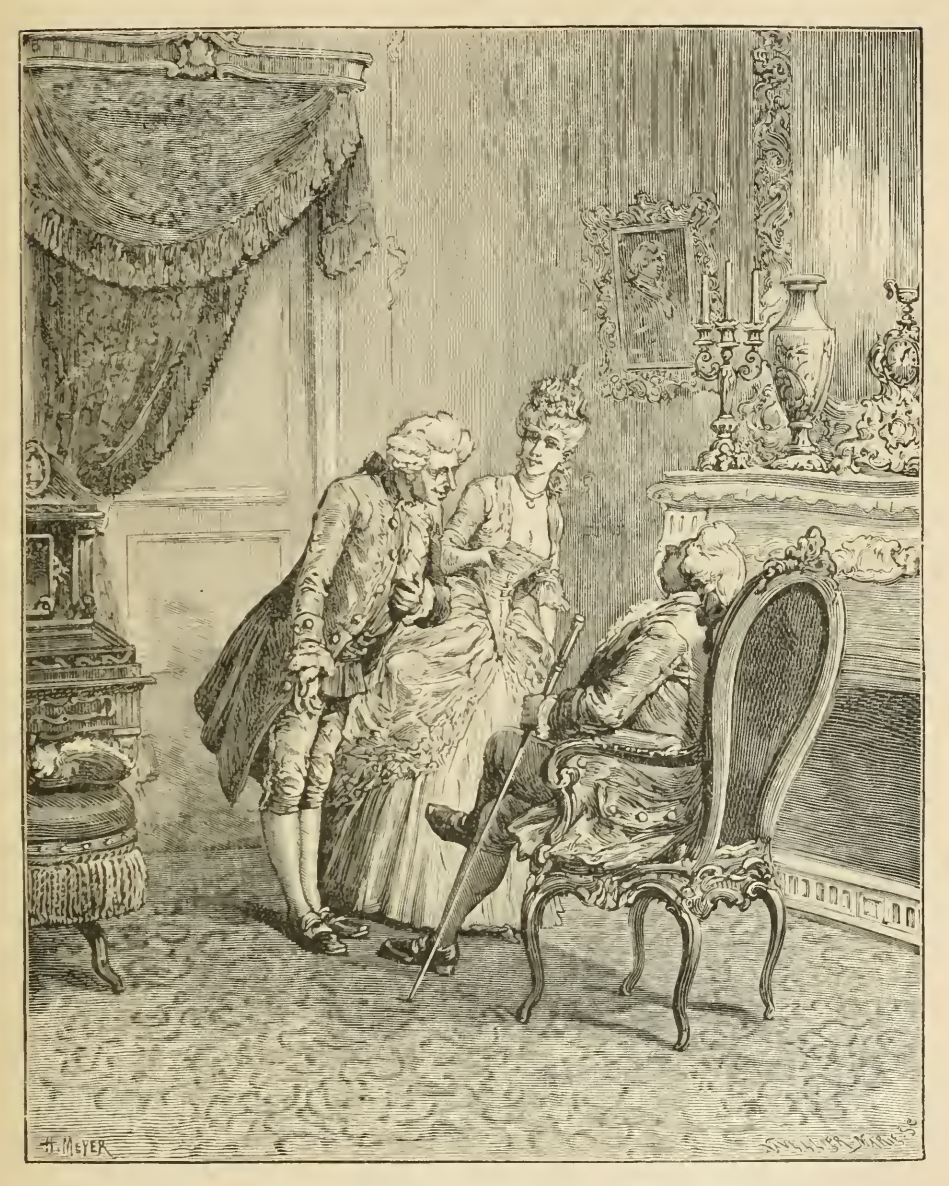
Le Commandeur, de son côté, paraissait prendre un certain intérêt à la scène, la résistance latente qu'il sentait dans l'esprit de son neveu piquait sa curiosité; il flairait une histoire d'amour.

Quelque peu impatientée des réflexions du jeune homme, la marquise reprit, sur un ton plus sec :

— Celle que j'ai choisie pour porter notre nom est telle que votre cœur peut la souhaiter: belle, intelligente, riche, d'une illustre famille.

— C'est trop pour moi,

— Comment cela, mon fils?



Le chanteur fit son entrée avec des trémoli de reins infinis. (P. 424.)

— Encore faudrait-il aimer cette personne belle, riche, intelligente et noble.

— Mon fils, ces sentiments bourgeois m'affligent. Vous parlez comme un commis-marchand ou comme un poète. D'ailleurs, vous aimerez sûrement celle que je vous destine.

La voix de la grande dame était devenue tout à fait impérieuse.

Le Commandeur crut devoir intervenir. Il le fit dans son style ordinaire :

— Vraiment, mon neveu, je ne vous comprends pas!... La jeunesse d'aujourd'hui, est gangrenée de philosophie, affolée de sensiblerie! On ne vous parle pas d'aimer, mon cher Arthur, mais de vous marier. Pour mettre une fleur à sa boutonnière, on n'en a pas moins le droit de respirer les autres!

Arthur ne se crut pas obligé de répondre à la galante sortie du Commandeur, il se leva et, d'une voix calme et ferme :

— Ma mère, je vous remercie de vos bontés; veuillez croire que j'apprécie les motifs qui vous font agir, mais je vous le déclare, avec tout le respect que je vous dois, avec toute l'affection que je vous porte, ce mariage est impossible.

— Impossible! fit la marquise qui se leva.

— Impossible! répondit le Commandeur, comme un écho.

— Ma mère, je ne puis aimer, je ne puis épouser celle que vous me destinez.

— Mais vous ne la connaissez pas, mon fils!

— Il faut connaître d'abord! appuya M. de Boisfleury.

— Inutile, ma mère; inutile, mon oncle! Ma résolution est formelle.

— Mais au moins, daignerez-vous me dire?

— Ma réponse sera simple, ma mère, j'en aime une autre.

— Vous en aimez une autre, et je ne le savais pas!

— Vous l'auriez su le jour où j'aurais pu vous ouvrir mon cœur.

La marquise, s'adressant au Commandeur :

— Que pensez-vous de cette lubie, Commandeur?

— Dame! l'amour, c'est une raison.

— Vous n'y pensez pas, mon frère!...

— Je veux dire, ma sœur, que ce n'est pas une raison, c'est tout au plus un prétexte. On peut toujours aimer plusieurs femmes... Aimer, c'est un art. Ovide dit fort bien... Tenez, mon neveu, voyez plutôt Salomon.

— Mon frère, dit Mme de Sivry impatientée, votre érudition nous égare loin de la question. Je croyais, mon fils, pouvoir compter sur votre affection, sur votre obéissance.

— En tout autre circonstance je recevrais vos ordres avec une soumission aveugle, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui, il y va du bonheur de toute ma vie, il y va du bonheur de cette jeune fille que vous me destinez et que vous condamne-

riez à vivre auprès d'un cœur fermé pour elle, auprès d'une bouche qui se ferait muette pour ne pas être menteuse.

La marquise sembla émue de l'éloquence qui animait la voix d'Arthur. Le Commandeur esquissa une grimace d'approbation.

Mme de Sivry, après un silence, reprit d'un ton radouci :

— Soit, mon fils, soyez de fer contre votre mère, résistez au vœu de toute votre famille.

— C'est bien à regret, ma mère.

Pendant ce temps, la marquise murmurait :

— Il en aime une autre, c'était donc vrai?

Puis, élevant la voix :

— Quand me nommerez-vous celle qui doit devenir ma fille?

— Il me tarde de connaître la charmante nièce que vous m'avez choisie, fit joyeusement M. de Boisfleury, pensant que tout allait s'arranger.

Mais Arthur n'eut pas l'explosion de bonheur qu'attendait le vieux gentilhomme. Son front s'assombrit, au contraire, un voile de tristesse s'étendit sur ses traits.

— Tiens, tiens, fit le Commandeur, on comble ses vœux et il n'est pas plus gai que cela... étrange! étrange!

L'étonnement de Mme de Sivry n'était pas moins grand. Elle allait poser une nouvelle question à son fils, lorsqu'elle dut interrompre l'entretien.

Les invités arrivèrent. Au dehors, sur la place Royale, on entendait le roulement des voitures; un bruit luxueux de robes caressait le grand escalier où quatre personnes pouvaient passer de front.

Comme on annonçait les premiers arrivants, la marquise se prépara à remplir ses devoirs de maîtresse de maison. Elle dit à Arthur :

— Mon fils, nous reprendrons cet entretien; je vous engage à bien réfléchir, celle dont vous me direz le nom, la future marquise de Sivry, ne peut être que digne de vous, de notre famille; elle égalera, je n'en doute pas, celle que je vous destinais pour femme, c'est-à-dire la jeune duchesse d'Elbée...

Puis, se tournant vers le Commandeur :

— Mon frère, dit-elle à voix basse, suivez votre neveu sans affectation, faites-le parler, tâchez d'apprendre quelque chose sur la belle ténébreuse qu'il nous cache.

Puis, étouffant un soupir, elle s'avança vers ses invités, le sourire sur les lèvres.

II

Pour la clarté de notre récit, il nous faut revenir quelques pas en arrière et quitter, momentanément, la place Royale pour la rue Saint-Martin : le sanctuaire de l'aristocratie pour le campement du commerce.

Le long de cette voie fréquentée, les magasins de modistes n'étaient pas rares, aucun n'était plus brillant et ne semblait plus achalandé que celui qui montrait fièrement, sur son enseigne, ce nom : « *Mlle Pagode,* » modiste de la cour.

Un savant étalage de coiffures, de rubans,. de plumes attirait l'œil, que retenaient une dizaine de jeunes filles, au minois frais et fripon, qui chiffonnaient gracieusement des fleurs, tout en causant avec accompagnement de rires plus ou moins étouffés.

Pendant que les élèves de Mlle Pagode tuaient ainsi le temps, leur maîtresse s'empressait auprès des clientes nombreuses dans le magasin.

Certes, Mlle Pagode ne manquait ni de grâce, ni de vivacité; cependant elle commettait parfois d'étranges fautes dans sa conduite commerciale.

Ne venait-elle pas d'abandonner une vieille baronne qui discutait sur le prix d'un ruban, pour accourir, alerte, souriante et un brin respectueuse, au devant d'une chanteuse de l'Opéra, laquelle entrait dans le magasin avec un grand bruit de falbalas.

Indignée, la vieille baronne sortit après avoir rejeté dédaigneusement le ruban dans le casier, et en grommelant toutes sortes de réflexions aristocratiques sur l'envahissement des femmes sans naissance, sans vertu, etc.

Cette mécontente fut aussitôt remplacée par un seigneur d'un certain âge, mais très bien conservé et d'une allure encore juvénile.

Le nouveau venu paraissait fort à l'aise au milieu de charmantes femmes et de jolies filles maniant des rubans. Il est vrai qu'il n'était autre que notre vieille connaissance, M. le Commandeur de Boisfleury !...

Dès que Mlle Pagode eût aperçu son intermittent adorateur, elle abandonna sa cliente, fit un signe à l'une des apprenties et s'avança.

— D'une voix encore assez élevée pour être entendue par d'autres personnes que Boisfleury, elle dit :

— Ah ! vous voilà, monstre d'homme, vous arrivez bien.

— Mais, chère Pagode, j'espère que j'arrive toujours bien.

— D'abord, je ne m'appelle pas Pagode; aujourd'hui, je suis Chonchon.

— Tiens, belle amie, par quel caprice?

— Je reprends ce nom pour vous rappeler le passé.

— Ma conduite, dans le présent, vous prouve bien que je n'ai pas oublié le délicieux passé.

— Oui, parlons-en, vous m'avez laissée en plan, comme un vieux vêtement, et vous n'êtes revenu que lorsque vous avez vu que d'autres faisaient cas de moi.

— Ma bonne Chonchon, je t'en supplie, pas de scènes.

— Monsieur de Boisfleury, je vous défends de me tutoyer dans mon magasin; de plus, je ne m'appelle pas Chonchon, je m'appelle Pagode.

— Comme il te plaira, petite; calme cette humeur de tigresse et allons dans ton arrière-boutique.

— Vous pourriez dire dans mon salon, car c'est un salon, monsieur le Commandeur.

— Mais oui, un salon; il y a un sopha, une pendule, un clavecin, une bergère et des tabourets.

— Un clavecin, c'est une nouveauté! Pourquoi cet instrument de supplice auquel vous n'entendez rien?

— Vous le saurez, venez...

Les clientes de Pagode, d'abord intéressées par cette petite discussion, qui avait lieu, comme nous l'avons dit, à demi-voix, ne tardèrent pas à déserter le magasin, une à une, en se voyant oubliées par la directrice de l'établissement de frivolités.

— Elles s'en vont! Bon voyage! s'écria Pagode en faisant claquer ses doigts d'une façon assez délibérée.

— Ma bonne Pagode... dit le Commandeur.

— Vous savez bien que je ne m'appelle pas Pagode, je m'appelle Chonchon, répondit celle-ci, décidément très agacée.

— Soit, je vous appellerai comme vous voudrez... mais je vous ferai observer que vous me paraissez devenir une commerçante bien fantaisiste! Moi qui croyais vous avoir ouvert ici le chemin de la gloire et de la fortune.

— Dites celui du malheur et du désespoir.

— Oh! pas de grands mots, pas de tirades. Nous sommes peut-être ici à la comédie... mais...

Pagode eut un soubresaut.

— A la comédie! vous m'insultez! A l'Opéra, bon, je veux en faire partie, de l'Opéra... je veux y chanter, y briller, à l'Opéra, vous entendez?

— Ah çà! mais c'est le jour des lubies! tu deviens folle, ma chère Pagode.

— Pas folle de vous, en tous les cas, égoïste!

— Je ne t'en demande pas tant, sois seulement raisonnable et songe à ce que j'ai fait pour toi.

Le colloque avait repris dans la pièce que Pagode avait pompeusement appelée son salon. — Cet appartement n'avait pas trop mauvais air : les murs étaient tendus d'une étoffe claire, quelques petits meubles secs y profilaient leur grêle élégance, la harpe et le clavecin annoncés tiraient les yeux. La musique n'y tenait cependant pas toute la place, la gastronomie n'était pas oubliée : une oie grasse étalait son appétissante chair de volaille blonde, deux pâtés trônaient pompeusement sur la cheminée, quelques flacons se dissimulaient à demi dans les coins.

— Hum! Hum! fit M. de Boisfleury, je vois, ma petite Pagode, que tu ne perds pas ton goût pour les bonnes choses.

— Il faut bien se soutenir pour supporter la vie que je mène.

— Et tu te soutiens?

— Hélas!

— Allons, tu penses toujours à ce petit estomac?

— Je pense également à vous, affreux homme.

— Oui, pour la carte à payer.

— Dame! chacun son emploi.

— Le tien est d'absorber et le mien de... Le digne seigneur termina sa phrase par un geste expressif, celui que fait un caissier dans l'exercice de ses fonctions.

— Parfaitement, appuya l'aimable modiste. — « Et puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, vous ferez bon accueil à ce brave garçon.

Elle venait, en effet, d'apercevoir un jeune marmiton qui avait fait irruption dans le magasin et qui échangeait quelques lazzis avec les jeunes apprenties. — Le jeune garçon tenait en main une longue pancarte, une facture, sans doute.

— Petit! cria Pagode, ne trouble pas mon monde et arrive ici.

— Mam'zelle, fit l'enfant qui avait aussitôt obéi à l'injonction, c'est la note de M. Coquart, le rôtisseur; il dit comme ça, M. Coquart, qu'il ne peut plus attendre et qu'il lui faut de l'argent.

— Offre ton papier à M. le Commandeur, dit Pagode avec gravité : il s'intéresse trop à moi pour ne pas satisfaire M. Coquart qui, décidément, est un bourreau d'argent! Que fait-il de tous ses écus?

— Dame! mam'zelle, il paie ce qu'il fournit à ses clients.

— Alors, si ie ne le payais pas, il...

— Il ferait comme vous.

— Nous serions tous d'accord, en ce cas.

— Cent soixante-quatorze livres de rôtisserie! fit M. de Boisfleury en parcourant la longue pancarte de maître Coquart, rival des apothicaires pour l'ampleur de ses notes, cent soixante-quatorze livres, mais on rôtit beaucoup pour vous, ma chère Pagode?

— Permettez-moi de vous faire observer que M. Coquart attend.

M. de Boisfleury s'exécuta, non sans se permettre une légère grimace. Il paya l'enfant.

— Et le pourboire! vous oubliez le pourboire de ce garçon, dit Chonchon.

— Voilà ton pourboire, galopin, dit le Commandeur en ajoutant quelque menue monnaie.

— Ah! mam'zelle! s'écria le gamin, vous êtes bien aimable. Maître Coquart m'a chargé de vous dire qu'il était toujours à votre disposition et au même prix. Personne ne rôtira avec plus de plaisir pour vous et pour M. le Commandeur...

— Petit polisson! fit le Commandeur en levant sa canne.

Le gamin empocha son pourboire et s'esquiva en riant au nez de M. de Boisfleury.

— Il ira loin, observa la modiste, mise en gaieté par cette sortie du jeune drôle.

— Oui, à la potence!

— Vous avez eu tort de faire peur à ce petit, je voulais le charger d'une commission.

— Laquelle, ma belle amie? ne pourrais-je moi-même...

— Non, non, je ne puis, en vérité, vous charger de cette oie grasse pour M. Coquart. Un Commandeur porter une oie... ce serait leste.

— Pagode, fit Boisfleury avec beaucoup de dignité, je vous prie de faire trêve à ces plaisanteries déplacées, indignes d'un homme de mon rang.

Le vieux seigneur baisa la main de la folle modiste, tempérant ainsi la rigueur de la leçon.

La jeune femme, peu impressionnée, se borna à ajouter d'un ton plus posé :

— Babet fera la commission.

Babet était l'une des plus blondes et des plus délurées apprenties elle reçut les ordres de sa maîtresse, prit l'oie avec respect et partit.

— Une oie rôtie, remarqua M. de Boisfleury, vous avez nombreuse compagnie à dîner, ce soir?

— Nous serons deux.

— Deux seulement?

— Certes! vous savez que j'ai un appétit moyen.

— Oh! moyen, dites exceptionnel, et je vous en félicite. Et l'autre convive?

L'accent de Pagode devint respectueux, presque solennel.

— J'attends le signor Geronimo.

— Le signor Geronimo! Quel est cet Olibrius?

— Ce n'est pas un colibri russe, mais un grand artiste. Le signor Geronimo est deuxième *basso cantante assoluto* au théâtre des Bouffons.

On sait qu'au siècle dernier, le théâtre des Bouffons était l'Opéra italien situé sur l'emplacement qu'occupait, naguère, l'Opéra-Comique, dont le terrible incendie est encore présent à toutes les mémoires.

— Mais, chère Pagode, reprit alors le vieux seigneur, qu'avez-vous à vous embarrasser d'un deuxième *basso cantante*.

— C'est mon professeur, celui qui doit m'ouvrir les portes de l'Opéra, avec vous, bien entendu.

— Alors, c'est sérieux... Vous avez assez du métier de modiste, vous voulez devenir chanteuse?

— Chanteuse, danseuse, choryphée, je m'en moque. Je brûle d'entrer à l'Opéra...

— Soit! Je ne veux pas, quant à présent, contrarier votre fantaisie; mais permettez-moi une question.

— Parlez, cher Commandeur.

— Voulez-vous me dire comment il se fait que, désireuse d'entrer à l'Opéra où l'on chante en français, vous preniez un professeur italien? Est-ce pour améliorer votre prononciation?

— Peut-être, monsieur le Commandeur. Je suis une enfant de la Savoie; vous ne le savez que trop, scélérat!... vous qui m'avez enlevée à ma famille.

— A ta famille, — objecta le Commandeur, qui reprit le tutoiement auquel il avait renoncé depuis la plaisanterie hasardée par la modiste et relative à l'oie, — à ta famille! Oh! tu en avais si peu.

— J'en avais assez pour la quitter! Enfin, je suis Savoyarde, le signor Geronimo est de Turin; je l'ai pris par sympathie, comme voisin. Le voilà justement qui entre... cinq heures, c'est l'heure de ma leçon.

Le chanteur fit son entrée avec des tremoli de reins infinis. Il avait l'air d'un fier drôle; l'œil railleur et bas, la face joufflue et sinistre à la fois; au demeurant, vêtu avec une élégance de clinquant, féminin dans sa



Je vous l'ai dit, ma mère, j'en aime une autre. (P. 432.)

démarche, douteux dans ses allures. En un mot, ce que beaucoup de femmes appellent un bon enfant et un beau garçon.

— Bellissima signora, commença Geronimo, vous croissez chaque jour en grazzia et en beauté, permettez-moi de baiser vos zolies petites mains.

Pagode, qui s'était avancée à la rencontre de son bizarre professeur, avec plus de déférence qu'elle ne l'aurait certainement fait pour un évêque,

parut flattée de ce compliment professionnel. M. de Boisfleury haussait les épaules et laissait flotter un regard dédaigneux sur le chanteur.

La modiste répondit :

— Vous êtes toujours trop aimable, monsieur Geronimo, mais c'est ma voix qui ne va pas. Peut-être que je ferais mieux d'apprendre la danse! tout le monde a des jambes, et tout le monde n'a pas de voix.

— Que me dites-vous là, signora? s'écria, avec une indignation jouée, le comédien... vous, pas de voix, mais vous çanterez comme oune rossignol! prenez des lessons avec moi, et vous dépasserez toutes les cantatrices de Paris et de l'Italie.

M. de Boisfleury comprit que les trois quarts de la leçon du farceur italien se passaient en compliments.

Comme Geronimo se rapprochait enfin du clavecin, Pagode songea à faire un effet.

Montrant le Commandeur au comédien, elle dit, avec toute la majesté dont elle était susceptible :

— Signor Geronimo, je vous présente M. le Commandeur de Boisfleury, mon protecteur, qui parle au roi tous les jours.

L'Italien s'abattit dans une crise de respect.

— Ah! monsignor, souffrez que ze mette à vos pieds ma pauvre personne, ze ne veux plus, désormais, que çanter vos louanzes. Vous parlez au roi! Ah! monsignor, vous dévriez dire à Sa Mazesté de vénir un soir au théâtre, elle m'entendrait et, peut-être, elle serait contente; zé çanterais les airs de nos maîtres d'Italie, de Duni, de Bellini, de Tartoroli et *tutti quanti*.

— C'est bon, c'est bon, mon garçon, dit le Commandeur impatienté, faites donc chanter mademoiselle, que je puisse me rendre compte de son talent.

— A vos ordres, monsignor...

Il s'assit enfin devant l'instrument et donna une note.

Pagode s'apprêta.

— Comment, Pagode, tu chantes sans musique?

Geronimo se retourna.

— La signora, fit-il remarquer, ne lit pas encore la note.

— Comment, alors, peut-elle?...

— Elle apprend ses morceaux de la bouche à l'oreille, comme l'alouette ou le rossignol!

La jeune modiste commença, d'une voix assez fraîche, assez richement timbrée, mais passablement fausse, l'ariette du *Devin du Village*, de Jean-Jacques Rousseau :

« J'ai perdu mon serviteur! »

Pendant que le morceau coulait, tant bien que mal, Geronimo dodelinait de la tête, sa physionomie portait l'empreinte d'une satisfaction sans mélange.

— La peste soit du drôle, murmurait le Commandeur, il n'a donc pas d'oreilles, je voudrais bien les lui couper cependant.

Le drôle avait certainement des oreilles, et assez longues, mais il avait aussi un nez. Peut-être respirait-il déjà le fumet de l'oie grasse que l'on rapportait sans doute, en ce moment, de chez maître Coquart.

Il ne devait pas, du reste, tarder à manifester son espoir, car, après quelques minutes de pseudo-musique, il prit son air le plus béat et hasarda :

— Signora, vous né dévez pas vous fatiguer; c'est en vous réposant, et avec des bons repas qué vous nourrirez votre voix. Ça doit être bientôt l'heure de votre dîner? La lesson est finie.

Justement l'oie, toute rôtie, faisait son appétissante apparition dans l'atelier, au milieu de l'enthousiasme des jeunes apprenties qui se disposaient à quitter le magasin.

— Oh! bellissima! Souperbe! s'écria le faquin italien, ravi comme en extase.

— Elle vous plaît?

— Nous allons lui faire çanter un air! dit Geronimo en ricanant de sa lourde plaisanterie.

Malheureusement, l'oie n'arrivait pas seule; elle était accompagnée d'une vigoureuse commère, haute en couleur, poing sur la hanche, bonnet sur l'oreille, œil allumé. Cette dame était fort avantageusement connue sur le carreau de la halle, sous le nom de la mère Pottin, marchande de poissons.

La mère Pottin pénétra dans le salon de Pagode sans prendre la précaution de se faire annoncer.

— Qui est cette autre? demanda le Commandeur.

La dame n'était point timide, c'était là son moindre défaut; toisant M. de Boisfleury, elle lui lança au nez cette phrase menaçante :

— C't'autre, mon gros, c'est une brave femme qui ne doit rien à personne et qui ne veut pas qu'on se fiche d'elle. Je veux mon argent, je serai payée, quand je devrais emporter tout ce que votre péronnelle a sur le... dos.

— Madame Pottin, calmez-vous, je vais vous dire...

— Ta, ta, ta, pas d'enjoleries; donnez-moi mon argent ou je fais un malheur.

Geronimo se désintéressait de l'épisode et paraissait très occupé à frotter les touches du clavecin avec le revers de sa manche.

Le Commandeur prit son plus grand air.

— Enfin, ma bonne femme, combien vous est-il dû? donnez votre note, s'il vous plaît, et tenez-vous avec plus de réserve.

— Vous, petit père, vous parlez d'or, payez-moi et vous serez dans le cœur de la femme que j'aime le plus au monde, c'est-à-dire de Mme Angélique-Victoire Pottin qui est moi-même.

— Eh bien! donnez votre note, encore une fois.

— Je n'ai pas de note, et pour cause; mon inducation a été négligée, je ne sais lire que sur les enseignes et je n'écris jamais, de peur de me tromper. Mais j'ai mon compte dans l'œil et sur les doigts, c'est cent sept livres que me redoit la petite dame pour fournitures de raies, saumons et maquereaux.

— Soit, voici votre argent.

Et M. de Boisfleury s'exécuta une seconde fois.

— Très bien, petit père, vous payez, c'est de votre âge.

Contente de son petit effet, et faisant sonner les pièces, la mère Pottin quitta l'appartement.

Le Commandeur, s'adressant à Pagode.

— Eh bien! ma pauvre Chonchon, depuis huit jours que je ne vous avais pas vue, vos affaires ont pris une singulière tournure.

— Ne m'en parlez pas, c'est aujourd'hui mon jour d'échéance, mais vous n'avez pas tout vu, et si vous avez une heure à me donner.

— Je suis attendu chez le vidame de Pamiers, mais...

— C'est pour tout cela, c'est à cause de ma ruine que je veux entrer à l'Opéra. Avec mon gosier, je gagnerai des millions.

— Ce sera justice! remarqua M. de Boisfleury, ce gosier vous a coûté assez cher pour qu'il vous rende quelque argent.

— J'aurai du talent.

— Et vous férez de zolies connaissances : des ducs, des princes, des fermiers zénéraux! dit Geronimo, homme pratique.

— Vous donnez de jolies leçons, monsieur l'Italien, et vous faites un joli métier! s'écria le Commandeur.

— Z'ai dé l'espérience.

— Soit, brisons là. Qui se charge, Chonchon, de t'ouvrir les portes de l'Opéra, réponds franchement.

— Vous, d'abord.

— Moi?

— Certes, par votre influence, vos relations avec les gentilshommes de la Chambre, avec le surintendant des Menus-Plaisirs.

— Et tu crois que je vais...

— Il le faudra bien, dans votre intérêt.

— Comment cela?

— Je suis ruinée, vous l'êtes aussi si vous payez mes dettes passées et celles que je ferai.

— Mais je puis te tirer ma révérence.

— Monstre, je voudrais bien voir cela! Vous qui m'avez séduite! Vous qui m'avez ravie à ma famille, à mon pays! Je ne vous lâcherai plus, je crierai, je ferai du scandale.

— Oh! pour cela! fit M. de Boisfleury, avec un geste de parfaite insouciance, si tu savais comme je m'en moque!

— Oui, mais moi encore plus que vous!

M. de Boisfleury resta un moment muet devant le sublime de cette réponse. Il se remit pourtant et reprit :

— Décidément, Chonchon, pour une enfant de la naïve Savoie, tu as fait de rapides et étonnants progrès. O Paris, voilà bien de tes coups! C'est bon, je te laisse avec ton estimable professeur et ton oie, nous nous reverrons.

— J'en réponds, appuya Pagode, je ne me laisserai pas abandonner une seconde fois. Songez à l'Opéra.

— J'y songerai.

Le Commandeur sortit sans prendre garde aux salamalecs dont Geronimo couvrit sa retraite.

Quand le vieux seigneur fut parvenu dans la rue, il se prit à agrémenter sa marche de solides et judicieuses réflexions. Cette Pagode devient impossible avec son insatiable appétit, ses incessantes dissipations, ses professeurs et tous les freluquets qui lui font la cour.

Illogique comme tous les passionnés, le brave Commandeur oubliait volontiers que c'étaient ces freluquets, ce bourdonnement produit autour de Chonchon la délaissée, qui avaient motivé son retour dans le magasin de modes. Après avoir abandonné la jeune Savoyarde isolée et pleurarde, il était revenu aux genoux de la jeune femme déniaisée, courtisée, presque brillante.

Seulement, sa nouvelle position lui paraissait enfin fatigante et coûteuse. D'ailleurs, Chonchon baissait surtout dans son imagination, depuis qu'il avait retrouvé les traces de Marie, cette fleur parfumée des montagnes, qu'il voulait cueillir dans toute son ingénuité, dans toute sa fraîcheur. C'était dans ce but qu'il comptait utiliser l'apparition de la jeune vielleuse

dans le salon de la marquise de Sivry, laquelle l'avait institué l'ordonnateur de la grande fête qu'elle se proposait de donner pour la présentation de la future épouse de son fils, et aussi, pour forcer celui-ci à démasquer son secret.

Comment le vieux Céladon parviendrait-il à ses fins? Quels procédés emploierait-il? De quels auxiliaires se servirait-il? Ces diverses idées roulaient vagues dans son esprit. Mais avant peu nous le verrons à l'œuvre.

Oui, Chonchon Pagode l'embarrassait fort.

— Bah! se dit-il, je saurai bien la supprimer, dussé-je flatter sa marotte et la faire entrer à l'Opéra! On doit bien cette satisfaction, cette récompense à mes services. En attendant, ne revenons plus dans son magasin; si elle crie trop, M. le lieutenant de police est toujours de mes amis et...

III

Ces explications nécessaires sur la nature des relations du Commandeur et de Mlle Pagode étant données, la situation de cette fille aimable et frivole étant établie, il nous faut rentrer dans le grand salon de Mme la marquise de Sivry.

Les invités sont arrivés.

On se réunissait de bonne heure, parce qu'après la présentation des fiancés, la plupart des nobles invités devaient se rendre au bal que donnait la maréchale d'Estrées dont l'hôtel, situé rue des Tournelles, était voisin de l'hôtel de Sivry.

Les plus belles dames richement parées, les plus galants seigneurs s'empressent autour de la marquise. Tous, dans ce coquet langage du XVIIIe siècle, la félicitent discrètement à propos de cette alliance, qui est encore un secret, officiellement du moins.

En grande mondaine qu'elle était, Mme de Sivry avait chassé de son visage le nuage qu'y avait amené son dernier entretien avec Arthur. Elle accueillait, avec un sourire, compliments et félicitations.

Dès que la première chaleur des congratulations se fut un peu calmée, la marquise put se retrouver seule avec son frère, le Commandeur, qui, on se le rappelle, avait été chargé d'accompagner Arthur et d'obtenir quelques éclaircissements sur l'objet de son amour.

— Eh bien! mon frère, demanda la grande dame, mon fils s'est-il

montré moins discret avec vous qu'avec sa mère. Vous a-t-il nommé celle qu'il destine à devenir sa femme?

— Hélas! non, ma sœur, Arthur ne m'a fait l'honneur d'aucune confidence. Je crois même qu'il s'est retiré dans son appartement.

— Vraiment, le mal est plus grand que je ne le croyais. Cependant le temps presse; voici déjà celle que j'ai choisie pour lui.

En effet, une jeune fille blonde, d'une taille noble et élégante, accompagnée de sa mère dont le visage hautain semblait refléter tous les quartiers de la famille, s'avançait vers la marquise.

Celle-ci fit quelques pas.

— Ah! ma chère fille, dit-elle, que je suis heureuse et fière de vous voir chez moi, dans cet hôtel où vous apportez la grâce et la beauté.

La jeune fille s'inclina toute rougissante.

— Commandeur, continua Mme de Sivry, en se tournant vers son frère, permettez que je vous présente ma bonne amie, Mme la duchesse d'Elbée, et sa gracieuse fille, Mlle Laure-Anastasie d'Elbée, votre future nièce.

Mlle d'Elbée rougit davantage en entendant cette allusion à sa future parenté.

— Duchesse, et vous, ma chère enfant, je vous présente mon frère, le Commandeur Hercule-Hector-César de Boisfleury.

Le galant seigneur déroula tout son riche répertoire de révérences et de compliments. Ce fut un vrai feu d'artifice de civilités.

La marquise reprit :

— Dans quelques instants, j'aurai le plaisir, ma chère fille, de vous présenter mon fils, le marquis Arthur de Sivry. Il vous fera les honneurs de notre maison plus agréablement que moi-même. J'espère qu'il parviendra à vous faire goûter les modestes plaisirs que nous avons essayé de rassembler pour cette fête donnée en votre honneur. Je me propose de vous faire entendre les humbles mais poétiques chants de notre pauvre Savoie.

— Vous ne sauriez, madame, mieux combler nos vœux, interrompit gracieusement Mlle d'Elbée, j'aime déjà la Savoie, n'est-ce pas là votre pays, celui de M. le marquis de Sivry?

— Vous êtes charmante, s'écria la marquise ravie, permettez-moi de vous embrasser comme une mère.

Attirant la jeune fille à soi, la marquise la baisa longuement au front. Elle ajouta :

— Le Commandeur de Boisfleury va vous guider dans nos salons,

pour moi, j'ai mes derniers ordres à donner, et je reviendrai bientôt auprès de vous avec mon fils.

Le Commandeur se prépara à remplir, avec toute sa bonne grâce, la mission dont il venait d'être investi.

La marquise se dirigea vers l'appartement de son fils.

Introduite par le valet de chambre d'Arthur, elle trouva celui-ci plongé dans les plus sérieuses méditations.

Au bruit que fit sa mère en entrant, le jeune marquis leva la tête, se dressa et dit :

— Ma mère, si vous n'étiez pas venue, j'allais vous prier de m'accorder quelques minutes d'entretien. Je dois vous parler.

— Avouez, mon cher fils, que cela est bien heureux; votre silence obstiné de tout à l'heure m'a profondément affligée. Il n'est que temps de vous expliquer, Arthur, votre future épouse, Mlle d'Elbée est ici, prête à recevoir votre foi.

— Ma mère!...

— Auriez-vous quelque objection à faire à mon choix. Connaissez-vous un parti plus avantageux, une fiancée plus belle, plus noble, plus riche, plus séduisante, en un mot, que Mlle Laure d'Elbée.

— Non, certes, ma mère, Mlle d'Elbée est la fleur de la noblesse de France et je me crois indigne d'elle. En toute autre circonstance, je me serais considéré comme le plus heureux des hommes, le plus favorisé des mortels, de lui donner mon nom, mais...

— Achevez!

— Je vous l'ai dit, ma mère, j'en aime une autre.

— Je vous répèterai aussi ce que je vous disais : nommez celle que vous aimez et, si elle est digne des Sivry, je la reçois comme ma fille.

— Ma mère, s'écria Arthur, celle que j'aime est la plus pure et la plus belle des femmes!

— Son rang?

— Quelle que soit sa condition, je sens que je n'aimerai jamais qu'elle...

— Je comprends, elle n'est pas de notre monde! Et vous osez me parler d'elle, au moment où Mlle d'Elbée est dans mon salon, pour décider du jour de vos fiançailles.

— Mlle d'Elbée ne sera jamais ma femme.

— Mon fils, les Sivry sont d'un sang qui ne s'avilit pas. A la prière, et, au besoin, sur l'ordre de votre mère, vous oublierez une passion que vous ne pouvez m'avouer. Je représente ici votre père mort pour le roi et



Ah! je vous retrouve, vieux coureur. (P. 437.)

pour la gloire de notre race, je parle au nom de tous vos aïeux : vous épouserez Mlle d'Elbée!

— Je ne le puis!

— C'est assez, mon fils, vous me faites rougir. Penser à quelque bourgeoise, à quelque grisette, à une aventurière peut-être, lorsque je vous présente l'honneur et la beauté unis sur la même tige.

— Une aventurière! celle que j'aime?

— Sans doute, puisque vous ne pouvez la nommer!

— Ah! ma mère, vous ne la connaissez pas, si vous pouviez lire dans son cœur, vous lui ouvririez vos bras!

— Assez sur ce sujet, mon fils, je vous laisse, et songez que dans un quart d'heure, je vous présenterai à Mlle d'Elbée, comme son fiancé!

Arthur poussa un soupir aussitôt étouffé; son visage se rasséréna bientôt et prit un caractère d'énergique fermeté. Sa résolution était sans doute prise.

IV

En dépit de sa galanterie exquise le Commandeur n'avait pas longtemps tenu compagnie aux dames d'Elbée. Un cercle aristocratique s'étant formé autour de la duchesse et de sa fille, le noble seigneur s'était esquivé avec une légèreté et une bonne grâce qui lui auraient valu l'estime du maréchal de Richelieu, aussi bon manœuvrier dans un salon qu'à Mahon.

M. de Boisfleury était, évidemment, sous le coup de captivantes préoccupations; après avoir jeté un regard chercheur dans les divers salons, il avisa un domestique occupé auprès d'un buffet chargé de rafraîchissements, et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Lafleur, suis-moi sans affectation.

Lafleur obéit et parvint, à la suite du Commandeur, dans un petit cabinet décoré de peintures pastorales où nul invité n'avait encore pénétré.

Ce valet, véritable valet de comédie, avait une physionomie éveillée, un brin cynique, qui tranchait étrangement sur les figures respectueuses et pacifiques des autres serviteurs de la maison de Sivry, la plupart blanchis sous la livrée de cette noble famille.

Lafleur, en effet, n'était entré au service de la marquise, que depuis un an environ, et précisément sur la recommandation du Commandeur. « Ce garçon-là pourra être utile à mon neveu, il est adroit. » — Mais Arthur semblait se méfier du drôle et n'acceptait ses services qu'avec répugnance.

M. de Boisfleury devait avoir permis certaines privautés au valet, car celui-ci commença la conversation.

— Monsieur le Commandeur est toujours frais et vif comme un jeune homme.

— Tu trouves, Lafleur?

— Certes, monsieur le Commandeur, c'est vous qui devriez être votre neveu, en ce moment surtout où l'on songe à le marier.

— Tais-toi, maraud, ces affaires ne sont pas les tiennes.

— J'obéis, monsieur le Commandeur, je deviens muet.

— Au fait, tu as peut-être raison, les années ont glissé sur moi; j'ai bon pied, bon œil et le reste. Ce pauvre Arthur, au contraire, est triste comme un clerc de procureur... amoureux de sa patronne.

— Monsieur le Commandeur le sait mieux que personne, la figure ne vieillit qu'avec le cœur, or le vôtre est toujours jeune.

— Sans doute, sans doute.

— Monsieur le Commandeur n'a pas, du reste, de quoi s'attrister; tout lui réussit, il ne trouve pas de cruelles.

— J'avoue, dit le brave seigneur, visiblement flatté, que je sais assez convenablement faire le siège d'un cœur, et le forcer à se rendre à discrétion.

— Et, à ce sujet, tu n'as pas oublié que j'aurai besoin de toi ce soir.

— Je m'en souviens et je suis aux ordres de Monsieur le Commandeur.

— Assure-toi que l'on ne nous écoute pas

Lafleur se dirigea vers la porte, souleva les draperies et constata que les abords du cabinet étaient déserts. Il revint en disant :

— Nous sommes tout à fait seuls.

— Je t'ai parlé de mon goût pour cette jeune fille de la Savoie, Marie la vielleuse, que tout Paris connaît aujourd'hui et dont beaucoup de nos jeunes seigneurs raffolent.

— Je le sais, M. le baron de Château-Lansac lui a offert des diamants et un carrosse. Elle a refusé.

— Eh! oui vraiment, Marie est pure et honnête.

— Vous croyez, monseigneur?

— Elle m'a résisté,... à moi!...

— Je me rends alors.

— C'est précisément cette pureté qui m'enivre, c'est de cette farouche vertu que je veux triompher.

— Vous triompherez!

— J'en accepte l'augure, mais j'ai besoin de ton aide. Appelle à toi ton génie le plus délié, tire de ta cervelle les ressources les plus ingénieuses. Il me faut Marie! Tu peux compter sur ma reconnaissance.

— Et avec votre reconnaissance?

— Drôle!... cinq cents écus.

— La somme est honnête, aussi honnête que la jeune personne, et, depuis hier, j'ai agi dans l'intérêt de monsieur le Commandeur.

— J'ai moi-même déjà manœuvré, et pas trop mal, je crois. La belle Marie viendra ce soir ici-même. Sur mon avis, Mme la marquise l'a engagée

à venir chanter ici les airs de la Savoie. C'est à nous de profiter de cette fête pour parvenir à nos fins; je serai bien malheureux si, aidé par toi, je ne réussis pas.

— M. le Commandeur tient toujours pour un enlèvement?

— Sans doute, c'est le moyen le plus simple, tout dépendra du plan que nous adopterons et c'est pour l'arrêter ensemble que j'ai compté sur tes lumières.

— Il faut que ce soir, lorsqu'elle quittera l'hôtel, la charmante Marie, au lieu de retourner dans sa pauvre mansarde...

— Soit transportée à la Folie « Boisfleury ».

— Précisément.

— Monsieur le Commandeur sera servi. Mais cette Marie, qui a résisté à Monsieur le Commandeur, concevra peut-être quelque défiance en le reconnaissant.

— Je ne me montrerai pas d'abord. Puis, je te dirai, Lafleur, que si elle m'a résisté, cela n'a pu être que par timidité, je lui imposais trop, sans doute.

— Assurément. Je vais rêver à l'exécution de notre plan.

— A quel moment doit arriver l'intéressante vielleuse?

— Vers dix heures; éloigne-toi jusqu'au moment opportun. Je te ferai signe.

— Nous serons prêts, mes hommes et moi.

Lafleur s'inclina et quitta le cabinet.

M. de Boisfleury demeura songeur. — Son inquiétude ne provenait pas du rapt qu'il se proposait de commettre; grand seigneur, il se croyait tout permis. C'était là, jeu de prince! Le lieutenant de police apprendrait-il l'enlèvement qu'il en rirait en disant : « Ce Boisfleury est incorrigible! Quand donc pensera-t-il à enrayer. »

Ce qui préoccupait le Commandeur, c'était la fuite du petit Gabriel qui, on se le rappelle, s'était échappé de la Folie-Popincourt, en laissant, çà et là, quelques traces de sang. — Qu'était devenu l'enfant? N'avait-il pas retrouvé Marie? Ne la mettrait-il pas sur ses gardes? Lui, Boisfleury, ne verrait-il pas échouer tous ses plans par suite de la disparition de ce gamin? On le voit, les inquiétudes du Commandeur n'avaient rien à démêler avec sa conscience.

— Bah! fit-il, un enfant dans Paris, c'est un poisson dans la mer. On ne rencontre pas deux fois le même.

Il quitta à son tour le cabinet, sur cette consolante réflexion.

Voyant qu'il n'était pas remarqué en traversant les salons, il poussa

jusqu'à l'antichambre, prit sa pelisse et descendit le grand escalier en se disant :

— J'ai du temps devant moi, je vais toucher à l'hôtel pour voir si l'on n'aurait pas quelques renseignements sur ce maudit Gabriel. Le limier que j'ai mis sur sa trace m'a l'air d'un gaillard fort habile.

Il se disposait à hèler son carrosse, lorsqu'un spectacle, intéressant pour lui, l'arrêta un instant.

Une jeune femme mise avec une certaine coquetterie, descendait à ce moment de l'une des voitures de la marquise, portant un carton à la main.

Le vieux roquentin vit une jambe bien faite; il s'avança pour voir aussi le minois. Mal lui en prit, car il s'entendit ainsi interpeller par une voix assez aigre.

— Ah! je vous retrouve, vieux coureur, c'est ainsi que vous êtes revenu me voir? Je vous avais bien dit que je vous rattraperais.

C'était Chonchon qui morigénait ainsi sa victime.

— Que venez-vous faire ici? balbutia le Commandeur un peu interloqué.

— Je viens faire œuvre de mon commerce, monsieur, répliqua Chonchon avec beaucoup de dignité. J'apporte à Mme la marquise de Sivry, des plumes et des coiffures. Je suis peut-être un peu en retard, mais c'est votre faute.

— Comment cela?

Il le demande, le monstre, mais ne savez-vous pas que je vous attends toujours et que j'ai peine à quitter mon magasin. Il me semble sans cesse que vous allez entrer.

— Vraiment, petite! fit le Commandeur, prenant instinctivement un air avantageux.

Chonchon allait répondre, lorsqu'un homme qui se trouvait derrière le carrosse dans lequel la jeune modiste était venue, sauta à terre et s'écria :

— J'espère que je vais être payé ici?

— Comment, c'est vous, monsieur Levin! Eh bien! vous arrivez à merveille, je suis enchantée de vous revoir. J'ai l'honneur, monsieur le Commandeur, de vous présenter mon pâtissier-confiseur, qui, depuis huit jours ne me quitte pas d'une semelle. Voyez de quoi il est capable, pour ne pas me perdre de vue. Il monte derrière ma voiture, au besoin il couche à ma porte.

— Dame! mam'zelle, il le faut bien avec une cliente aussi dure de poche que vous. Le pauvre monde a besoin de son argent.

— Et dire que c'est pour une malheureuse somme de deux cents écus qu'il me poursuit ainsi.

— C'est beaucoup pour moi, deux cents écus!

— Mon Dieu, Commandeur, que cet homme est donc gênant, ne pourriez-vous pas le renvoyer,... même en le payant.

Boisfleury paraissait anéanti, il ne put que murmurer :

— Encore, encore!... Que de dettes, grand Dieu! que de dettes!... Mais, malheureuse, tu mangerais tout Paris en quatre repas.

— Peut-être bien!

— Il est certain que si monseigneur consentait à me compter mes deux cents écus, tout serait fini.

Les nombreux cochers et valets de pied, rassemblés devant la porte de l'hôtel s'étaient approchés et commençaient à hasarder quelques brocards.

Boisfleury poussa un soupir, tira de sa poche un billet de caisse et désintéressa encore ce créancier récalcitrant.

Levin salua jusqu'à terre et partit d'un pied léger, non sans avoir soigneusement examiné le billet remis par le vieux seigneur.

Celui-ci, ayant repris ses esprits, regarda Pagode-Chonchon avec une stupéfaction qui n'était pas exempte d'effroi, et lui dit d'une voix altérée :

— Mais, mademoiselle! vous êtes donc la petite fille de Gargantua?

— Peut-être bien! Vous savez, dans la Savoie, on mange bien quand on a de quoi.

— Je m'en aperçois. Mais quelle est ta vie de tous les jours, voyons, parle?

— C'est tout simple.

— Le matin, à huit heures, huit heures et demie, je m'éveille, je sonne. On sait ce que ça veut dire. On m'apporte du café au lait.

— Bon!

— Et trois côtelettes.

— Corbleu!

— Je les mange et je me rendors.

— Fort bien!

— Je rêve un brin, ça me creuse, je me réveille, je me lève, il est onze heures.

— Mazette!

— Je bâille et je resonne... on sait ce que ça veut dire, et l'on m'apporte mon déjeuner : six œufs à la coque, deux entrées, un rôti léger, du bœuf et du porc, du fromage, et des fruits.

— Superbe.

— C'est mon meilleur repas; ça me conduit jusqu'à trois heures.

— C'est bien heureux.

— A trois heures, je sonne, je prends un léger goûter, un rien ; deux ou trois tranches de jambon avec deux ou trois verres de madère. Ça me soutient jusqu'à six heures, l'heure de mon dîner.

— Ah ! vous dînez?

— Il le faut bien, je ne peux pas me laisser mourir de faim.

— Ce serait un crime.

— Donc je dîne, c'est mon meilleur repas.

— Encore!

— Je sonne, on sait ce que ça veut dire; on m'apporte un potage ou deux, trois perdreaux, un poulet, deux bécasses, un gigot, un fricandeau, un fromage.

— Voilà une journée bien remplie.

— Ça n'est pas fini!

— Tant mieux.

— Il est onze heures; il ne faut jamais se coucher sans souper.

— Je suis bien de ton avis.

— Je resonne...

— Assez, de grâce, tu vas m'enlever l'appétit pour le restant de mes jours.

— Vous comprenez bien, monsieur de Boisfleury, qu'un tel régime doit être coûteux.

— Je m'étonne beaucoup que tu puisses y suffire.

— Aussi, vous êtes vous aperçu que je n'y suffis pas.

— C'est juste!

— Vous voyez donc, Commandeur, qu'il n'y a que l'Opéra qui puisse me tirer de là. Je vous l'ai dit l'autre jour, il faut que j'y entre et j'y entrerai. D'ailleurs, le seigneur Geronimo qui s'y connaît, m'a dit que je pouvais y faire figure.

— Cet intrigant a voulu dire que vous pouvez y figurer.

— Figurante! chanteuse! danseuse! peu m'importe, pourvu que je sois à l'Opéra. Je veux être reine, reine de la rampe.

— Vous croyez peut-être que lorsque vous serez à l'Opéra vous n'aurez plus le même appétit? Erreur, rien ne creuse comme le chant ou la danse.

— C'est possible, mais je serai assez riche pour me payer toutes mes fantaisies.

— Riche!... tu crois donc que l'intendant des menus plaisirs, chargé de la direction de l'Opéra, couvre d'or ses jeunes pensionnaires?

— Non... pas lui... mais...

— Mais?... achevez Pagode, achevez...

— Le reste est mon affaire, que je mette le pied dans ce paradis et je promets de ne pas rester longtemps à votre charge.

— Eh bien! soit, vous entrerez à l'Opéra. Je vous promets ma protection. Pagode, avant huit jours vous serez encataloguée.

— Cataloguée! Je ne sais pas ce que c'est! Mais c'est égal, je suis bien heureuse.

— Allons, tant mieux. Allez, là-haut, vous acquitter de vos fonctions auprès de la marquise. C'est la dernière fois que vous venez ici comme modiste, vous n'y reviendrez plus qu'en qualité d'étoile.

— D'étoile! il dit ça pour me faire filer! Merci, Commandeur, merçi, mais ne me trompez pas.

— Non, vous pouvez compter sur ma parole de gentilhomme. Allons, prenez l'escalier, je vous reverrai dans la soirée. Je vous quitte, une affaire importante m'appelle loin d'ici.

— Une affaire! Oui, je connais ça... Monstre d'homme, vous allez chez quelque belle dame! Encore une infidélité que vous me faites.

— Pagode, je vous jure! Une affaire ennuyeuse et pressée exige, pour quelques minutes, ma présence chez moi.

— Bien vrai!

— Parole de gentilhomme!

— C'est bien, je vous attendrai, nous causerons de l'Opéra.

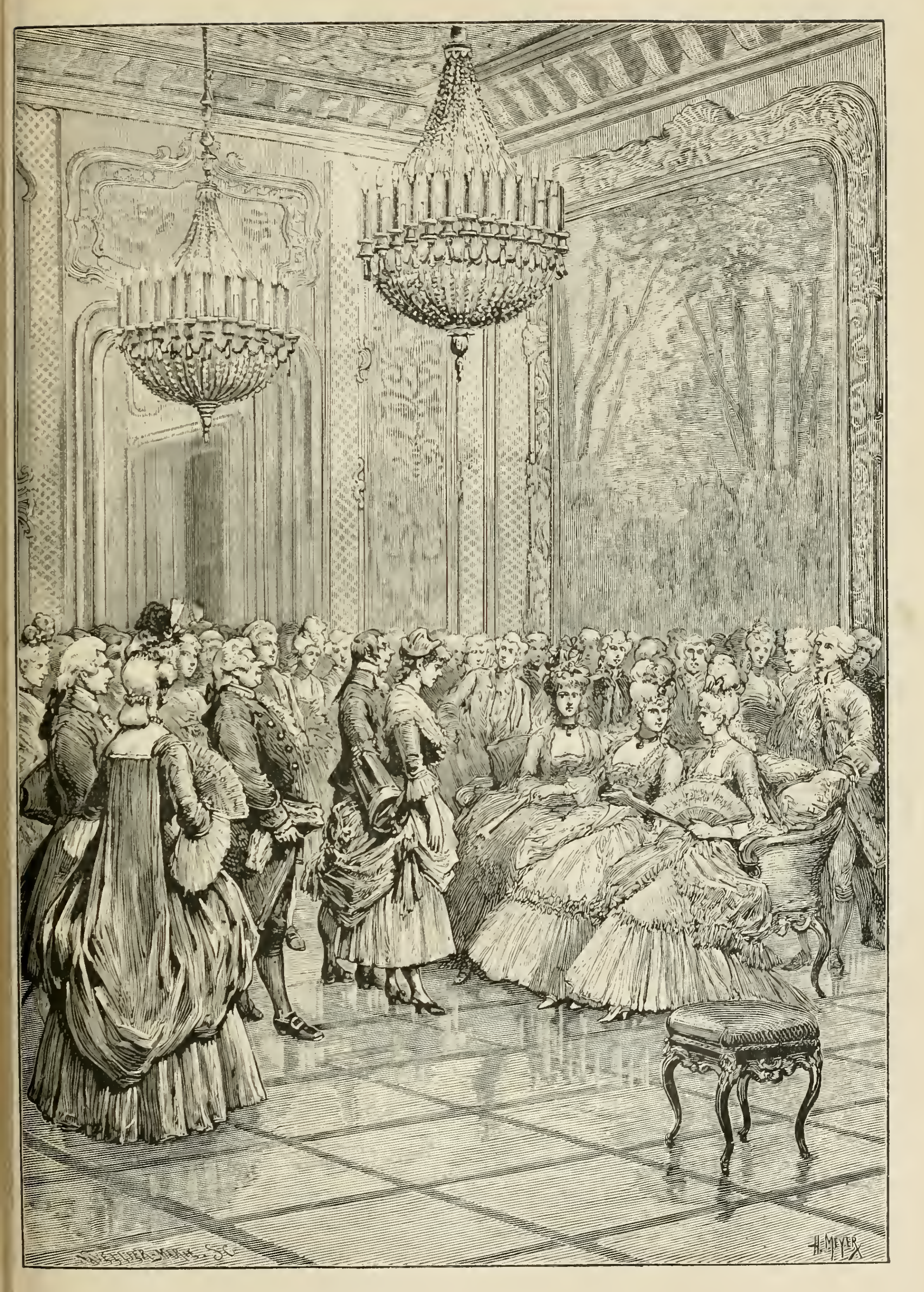
— Le Commandeur monta dans son carrosse et Pagode s'engagea dans l'escalier de service de l'hôtel de Sivry.

V

Dans sa fuite par la fenêtre de la Folie-Popincourt, où il était retenu prisonnier, le pauvre petit Gabriel s'était blessé, légèrement à la vérité, mais douloureusement. La fenêtre était pratiquée à trois mètres du sol; l'enfant avait eu l'idée de s'accrocher à des plantes grimpantes, maintenues par des fils de fer et qui tapissaient le derrière de la maison.

Malheureusement les plantes avaient fléchi sous ce poids pourtant bien frêle, et, Gabriel s'était déchiré les mains aux fils de fer, de plus il était tombé sur la terre et sa jolie figure de chérubin portait des traces sanglantes.

Il n'avait pas poussé un cri cependant, pas un soupir. Le désir de fuir ses persécuteurs, de revoir son frère et Marie lui donnait un courage au-dessus de son âge.



Approchez, petite, n'ayez pas peur! (P. 447.)

Retenant son souffle, allégeant son pas le plus possible, il se dirigea à travers le bois. La nuit était noire, pas une lumière dans la maison. L'enfant marcha, effrayé par le bruit du sable criant sous ses pas, se heurtant parfois aux arbres.

Tout à coup il se sentit frôlé, et entendit un souffle à côté de lui. Il eut grand peur et se laissa tomber. Deux yeux brillaient à un pas de lui. Le pauvre petit poussa un gémissement et ferma les yeux, l'émotion était trop forte; il crut qu'il allait mourir.

Mais il revint à lui sous une caresse; il sentit en effet, un corps doux passant sur les plaies dont ses mains et son visage étaient couverts. Il ouvrit les yeux et distingua un gros chien de montagne qui le léchait en agitant joyeusement la queue.

Gabriel n'eut plus peur, il avait retrouvé un compatriote plus miséricordieux que les hommes.

Il se leva et saisissant la grosse tête du chien, la baisa gaîment.

Le bon animal se mit alors en marche et sembla vouloir guider le pauvre petit...

Celui-ci, naïvement se confia au bon chien qui, sans hésiter, se dirigea vers une partie de la haie où une trouée assez large avait été pratiquée. Comme pour donner l'exemple à l'enfant, le chien se glissa le premier dans la haie. L'enfant suivit sans peur et tous deux se trouvèrent bientôt sur la route.

Ils allèrent longtemps, l'enfant rassuré par son compagnon, le chien prenant autant au sérieux son rôle de sauveteur que s'il eut trouvé un malheureux voyageur enseveli dans les neiges du mont Saint-Bernard. La route n'était pas absolument déserte, quelques charrettes chargées de fruits et de légumes se succédaient, c'étaient les maraîchers qui apportaient à Paris sa nourriture de tous les jours. Les conducteurs dormaient, pour la plupart, sous les bâches; les chevaux connaissant la route allaient tout seuls.

Gabriel considérait avec une certaine inquiétude ces voitures noires, marchant lentement vers un but inconnu. Il aurait pris une direction contraire s'il n'eut suivi le chien, en lequel il avait naïvement placé tout son espoir, qu'il considérait comme son seul protecteur.

Parvenu à la barrière, cette protection lui manqua tout à coup. Le bon chien se tourna vers la route, aspira l'air, et après avoir léché une dernière fois la main du pauvre petit repartit en courant vers Popincourt.

Gabriel eut un déchirement de cœur, pour cette fois il était bien seul. Il s'appuya sur une borne et pleura d'abord silencieusement, bientôt des sanglots se mêlèrent à ses larmes.

Le jour se levait, une pâle clarté commençait à accuser les objets; les voitures des maraîchers passaient toujours.

— Tiens! qu'a donc ce petit? encore un enfant perdu, peut-être; dit une voix d'homme partant de l'un des véhicules.

— Est-il mignon! fit une voix de femme partant du même endroit. Que va-t-il lui arriver? Des saltimbanques vont le voler; la police va le ramasser, qui sait ce qu'on en fera.

A cette époque, on colportait les bruits les plus sinistres sur les enlèvements d'enfants. Le Gouvernement n'était pas épargné par la voix populaire; des légendes couraient sur de prétendues déportations d'enfants aux colonies, sur certains bains de sang destinés à rendre la vigueur à de vieux et augustes personnages.

— Bah! répliqua l'homme, ça n'est pas notre affaire; nous avons à vendre nos choux et nos carottes.

— Mais j'ai des enfants, mon homme, et il me semble les voir abandonnés à la place de ce pauvre petit. Laisse-moi descendre et consoler ce mignon, il est peut-être égaré seulement.

— Fais comme tu voudras, femme!

La voiture s'arrêta, une femme de la campagne, paraissant âgée d'une trentaine d'années, douée d'une figure avenante, descendit et s'avança vers Gabriel.

Comme averti de l'approche d'une protectrice, l'enfant cessa de sangloter, mais les larmes continuèrent à couler encore sur son visage.

La bonne femme essuya ses pleurs et, le plus doucement possible, l'interrogea :

— D'où viens-tu, mignon?

— D'une belle maison tout là-bas, où l'on m'avait enfermé!

— Où vas-tu?

— Je sais pas.

— Enfin, tu as des parents, une mère?

— Maman est morte.

— Pauvre ami, quelqu'un prend soin de toi; tu aimes quelqu'un?

— Oh! oui, j'aime bien mon frère et petite maman Marie qui joue de la musique.

— Où est ton frère, où est Marie?

— Je sais pas.

— Pauvre enfant, il s'est perdu, dit le bonhomme.

— Dis, tu veux revoir ton frère et Marie.

— Oh! oui, madame, rendez-les moi, j'ai bien peur ici.

— Tu ne te rappelles pas l'endroit où tu vivais avec eux.

— Si, si, une grande maison noire, pleine de monde, une grande rue, là-bas, là-bas.

— Je ne puis, foi de Gertrude Michu, laisser ce pauvre petit tout seul. Qui sait, Dieu me protègera et je retrouverai peut-être ses parents.

Prenant l'enfant par la main, elle le conduisit vers sa charrette et s'adressant à son homme qui avait suivi la scène avec une certaine curiosité et un peu d'émotion.

— C'est le bon Dieu qui nous envoie cet enfant, sauvons-le, menons-le jusqu'à la halle. Peut-être trouverons-nous ses parents. Puis, une bonne action porte toujours sa récompense.

— Fais comme tu voudras, ma femme.

Gabriel fut hissé sur la voiture, placé le plus commodément possible contre un tas de choux. Le véhicule reprit sa route vers les halles.

Michu fit une réflexion en fouettant son cheval.

— On a bien raison de dire, fit-il, qu'on trouve les enfants sous les choux.

Qu'allait devenir le pauvre Gabriel? C'est ce que la suite de cette histoire nous fera connaître, c'est ce qu'aurait voulu savoir M. le Commandeur de Boisfleury. Mais, arrivé à son hôtel, il ne put avoir aucune notion sur ce sujet intéressant. Il eut beau interroger les limiers qu'il avait envoyés en chasse, il n'apprit rien et se hâta de revenir à l'hôtel de Sivry.

L'hôtel, à ce moment, était dans tout son éclat. La marquise se prodiguait pour satisfaire ses invités. Cependant, elle attendait toujours son fils et souffrait de le voir s'obstiner à demeurer dans son appartement.

Tout à coup, un mouvement se produisit dans l'antichambre. On entendit des voix qui disaient : C'est elle! C'est la jolie vielleuse du boulevard du Temple!

Le Commandeur qui venait d'entrer et qui s'était remis en devoir de faire sa cour aux dames d'Elbée, s'élança.

C'était, en effet, Marie qui, docile à l'invitation de Mme de Sivry, et d'ailleurs, amenée par ses soins, venait de paraître sur l'escalier.

La jeune fille était ravissante de grâce et d'émotion; son simple costume de montagnarde rehaussait sa pudique beauté.

Auprès d'elle se tenait Pierrot, le dévoué Pierrot, qui, on se le rappelle, s'était sauvé de la prison en invoquant le nom puissant de la marquise de Sivry. Pierrot se donnait l'air important d'un protecteur et jetait sur les domestiques des regards qu'il cherchait à rendre dignes. — Il tenait à la main un triangle et balançait assez fièrement ce rudimentaire instrument de musique. Marie portait la vielle, son gagne-pain.

La grande porte de l'antichambre s'ouvrit, et les deux arrivants

purent apercevoir l'enfilade des salons et la foule brillante qui les emplissait. Ils furent éblouis et demeurèrent immobiles.

— Que c'est beau! s'écria Marie, je n'oserai jamais entrer.

— J'en suis tout ébaubi! fit Pierrot.

Tout à coup, il porta le regard à ses pieds et leva précipitamment les jambes, comme s'il marchait sur une plaque de fer rougie.

— Ah! mam'zelle Marie, sur quoi que nous marchons donc, on dirait de beaux châles qu'on aurait étendus sous nos pas.

— Tais-toi, Pierrot, ce sont des tapis.

— Des tapis! c'est possible, dame! je n'en avais jamais vu.

— Il faudrait pourtant avancer, dit Marie, Mme la marquise nous attend.

— Oui, avançons, appuya Pierrot.

Mais pas un d'eux ne fit un mouvement. Ils se serrèrent, au contraire, l'un contre l'autre, et Pierrot se borna à dire :

— Si je n'avais pas mes souliers, je marcherais; mais j'ai de gros clous aux semelles et j'ai bien peur de déchirer ces beaux tapis. On n'aurait qu'à me les faire payer. — J'ai bien envie d'ôter mes escarpins, mais ça ne doit se faire qu'à la campagne.

Cependant la marquise s'était aperçue de l'embarras des deux montagnards. Elle allait donner des ordres pour qu'on les rassurât et qu'on les lui amenât, lorsqu'elle aperçût le Commandeur de Boisfleury auprès d'eux.

Quand Marie vit le vieux seigneur devant elle, elle ne put dissimuler une impression de déplaisir et d'effroi. Pouvait-elle être bien rassurée en retrouvant celui qui l'avait poursuivie de son amour et qui avait déterminé son départ de la maison paternelle.

Pierrot prit un air quasi-menaçant et eut un sourire ambigu. Était-ce un sourire? Était-ce une grimace? Toujours est-il qu'il montrait les dents.

— C'est drôle! Cette petite me fait un singulier effet, pensa Boisfleury, je suis tout ému.

Ce fut avec une grande douceur qu'il dit à la vielleuse.

— Ma toute mignonne, ne tremblez pas ainsi, je vais vous conduire auprès de Mme la marquise qui vous attend avec grande impatience. Sans vous, la fête ne serait pas complète.

Et la touchant au bras il lui fit une douce violence, Marie s'avança d'un pas timide. Comme s'il eut été attaché à sa jeune compagne, Pierrot se mit aussi en marche; il s'étudia seulement à poser et à retirer ses pieds avec précaution de peur de déchirer les tapis.

La marquise s'était assise à côté de Mlle d'Elbée, sur un canapé, qui fut bientôt entouré d'une brillante société.

— Approchez, petite, n'ayez pas peur! fit-elle.

Marie, toujours flanquée de Pierrot, se tenait debout devant le canapé. Elle gardait les yeux baissés, mais leva les paupières en entendant la phrase bienveillante de la marquise.

Elle vit alors Mlle d'Elbée et, sans en comprendre la raison, sentit que son cœur se serrait.

De son côté, la belle fiancée d'Arthur n'éprouva aucune sympathie pour la jeune montagnarde, dont l'aspect était cependant fort intéressant.

— Cette fille est habillée d'une façon quelque peu grotesque! dit la fière héritière, en se penchant à l'oreille de Mme de Sivry.

— Vous trouvez, ma chère fille, répondit la marquise, c'est le costume de nos montagnes. Mais la petite est gentille.

— Peut-être... pour une chanteuse des rues!

La marquise s'adressa de nouveau à Marie :

— C'est très bien, ma petite, d'être venue avec cette exactitude, vous n'aurez pas à vous en repentir. Si mes invités sont contents de vos chants, je vous promets d'ajouter à votre dot le jour de votre mariage.

Marie tressaillit et répliqua d'une voix tremblante :

— Les pauvres gens comme nous ne se marient guère, Madame la marquise.

— Mais si fait... ils se marient avec des gens de leur rang, bien entendu. Mais laissons ce discours, il nous tarde de juger de vos talents.

Mme de Sivry fit un signe aux domestiques qui disposèrent les fauteuils en demi-cercle; les invités s'assirent.

— Nous y sommes, madame la marquise, articula Pierrot qui crut devoir prendre un air dégagé.

— Qui est ce garçon? demanda Mme de Sivry. Votre fiancé, peut-être?

Marie rougit et répondit :

— Oh! non, madame.

— Il n'y aurait pas de mal à ça. Que d'honnêtes gens aient des intentions honnêtes, rien de plus naturel.

Pierrot, en entendant la question de la marquise, avait poussé un soupir de désespoir qui en disait long sur ses rêves et ses chagrins.

Le Commandeur intervint à son tour.

— Pourquoi, demanda-t-il à Marie, jeune biche des montagnes, vous êtes-vous fait accompagner de ce drôle.

— Ce drôle! fit Pierrot vexé, mais s'en tenant prudemment à la *mezza voce*.

Puis, se tournant vers Marie :

— Mais je connais ce vieux, c'est celui qui, au pays, voulait... faudrait pas qu'il m'asticote.

— Tais-toi donc, Pierrot, fit Marie alarmée, tu sais bien qu'on ne gagne rien à se heurter aux grands seigneurs.

Pierrot trouva le conseil bon et se tut.

— Monseigneur, répondit la jolie vielleuse à Boisfleury, ce garçon c'est Pierrot, mon ami d'enfance, bien bon, bien dévoué, il ne peut pas me quitter, et craint toujours pour moi quelque danger.

Pierrot appuyait les paroles de sa compagne en hochant vigoureusement la tête et en montrant ses dents.

— Oui, oui, fit-il avec conviction, c'est moi qui accompagne toujours Marie. Il ferait beau voir que je perde la Perle de la Savoie! Qu'est-ce qu'on dirait sur la montagne?

— La Perle de la Savoie! Le joli surnom! fit-on dans l'auditoire, et mérité, sans doute.

— Oui, messieurs! oui, mesdames! s'écria Pierrot qui revint à la charge. La Perle de Savoie, aussi sage que belle.

— Mais tais-toi donc, Pierrot! fit Marie, suppliante.

— Enfin, je comprends, fit le Commandeur, tu es là pour faire ressortir la belle Marie, pour servir d'ombre au tableau.

— De quoi! de quoi! Je sers d'*oncle* au tableau! qu'est-ce qu'il dit! qu'est-ce qu'il dit?

— Toi, mauvais Savoyard, tu me gênes, pensa Boisfleury, mais je saurai bien te supprimer quand le moment sera venu.

— Monseigneur, dit Marie, Pierrot m'est indispensable pour chanter une ronde du pays, la plus jolie de toutes.

— Alors, c'est un duo, tant pis.

Pierrot jetait, à la dérobée, des regards furieux sur le Commandeur.

— C'est bien, dit la marquise, commencez avec Pierrot, puisque Pierrot il y a.

— Commencez! approuva Boisfleury.

Un profond silence se fit, toutes les dames étaient assises, le Commandeur avait pris un tabouret et ne perdait pas Marie des yeux; les seigneurs se tenaient debout derrière les dames, le chapeau sous le bras.

— Nous allons chanter la *Dot de Savoie!* dit Marie à haute voix. Pierrot es-tu prêt?

— Oui, mam'zelle Marie, allons-y.

Et Pierrot frappa quelques coups sur son triangle, avec l'autorité d'un chef d'orchestre exercé.



Tous deux le firent sortir de l'office. (P. 452.)

Ils commencèrent cette chanson, aujourd'hui populaire.

« Pour dot ma femme a cinq sous,
« Moi quatre, pas davantage,
« Pour monter notre ménage
« Hélas! Comment ferons-nous?
« Cinq sous! — Cinq sous!
« Pour monter notre ménage
« Cinq sous! — Cinq sous!...
« Femme, comment ferons-nous?

Marie, au courant de la tradition savoyarde, prit Pierrot par la main et reprit :

« Eh bien! nous achèterons
« Un petit pot pour soupière;
« Avec la même cuillère
« Tous les deux nous mangerons.

Ce couplet fut repris en duo. Le noble auditoire distrait, mais piqué par la naïveté de cette chanson, accorda quelques applaudissements aux deux Savoyards.

— Charmant, charmant! fit la marquise plus touchée qu'elle ne voulait le paraître, vrai parfum de Savoie!

Mlle d'Elbée ne paraissait pas très enthousiasmée. Elle dit à Mme de Sivry :

— Madame, je vous suis bien reconnaissante de m'avoir fait entendre cette chanson de votre Savoie, c'est fort intéressant. Mais combien ces gens-là sont grossiers.

— Certes, ma chère fille, ce ne sont pas des paysans d'opéra!

— Bravo! Bravo! avait fait le Commandeur, c'est très bien. Il y a un autre couplet, n'est-ce pas, la Perle de Savoie?

— Oui, monseigneur, et le voici.

« Et puis, nous vendrons de l'eau
« Que l'on trouve à la rivière;
« Toi devant et moi derrière
« Nous roulerons le tonneau.
« Si Dieu nous donn' des enfants
« Quand nous n'aurions que des filles
« Pourvu qu'elles soient gentilles
« Nous leurs dirons à vingt ans :

Marie continua seule avec gravité.

« Mes enfants, voilà cinq sous,
« Pour monter votre ménage;
« Avec ça quand on est sage
« Toujours on trouve un époux,
« Cinq sous, cinq sous, etc, etc.

La reprise en duo produisit plus d'effet encore que le premier couplet, car, selon la tradition, Pierrot avait fait le geste de donner un coup de pied sur ce mot :

— Allez chercher un époux.

Les applaudissements furent plus nourris, on félicita les Savoyards. Le Commandeur s'approcha de Marie et lui dit les choses les plus aimables du monde. Celle-ci, étourdie, troublée, saluait et ne savait que répondre. Peut-être se méfiait-elle moins du Commandeur, qui avait fort grand air, et qui avait quitté son ton léger et ses façons impérieuses.

Pierrot, flatté dans sa vanité de virtuose du triangle, commençait à se prendre au sérieux, saluait, lui aussi, remerciait, donnait des explications sur son talent, sa méthode, ses procédés.

A un jeune seigneur qui l'interrogeait ironiquement sur son professeur de triangle, il répondait avec une certaine dignité :

— Ça m'est venu tout seul, disait-il, le soir, en entendant chanter le grillon, je me suis dit : « Pierrot tu n'es pas plus manchot que ce petit animal, pourquoi ne ferais-tu pas, avec tes dix doigts, ce qu'il fait avec son nez.

Mme de Sivry complimentait Marie.

— C'est très bien, ma petite, disait-elle, j'espère que vous aurez plus de cinq sous pour entrer en ménage, je saurai d'ailleurs y mettre ordre.

Le Commandeur ne maîtrisait plus son enthousiasme.

— Charmante! adorable! j'en perds la tête, s'écriait-il. — Ah! je veux la complimenter comme elle le mérite! Quel plaisir elle m'a fait.

Il s'avança vers Marie et heurta Pierrot qui se trouvait entre lui et la jeune fille.

Le Savoyard recommença sa phrase :

— Ça m'est venu tout seul, en entendant chanter le grillon.

— Il m'ennuie, cet imbécile, fit le vieux seigneur, je le trouve toujours dans mes jambes, il faut que je m'en débarrasse, et tout de suite.

Il avisa Lafleur, le valet déluré avec lequel nous l'avons vu causer tout à l'heure et lui fit un signe.

Lafleur accourut.

— Tu vois ce garçon, dit Boisfleury en désignant Pierrot, je te le confie. Tu vas le conduire à l'office. Il doit être gourmand, buveur, je compte sur toi pour le tenir loin d'ici.

— Très bien, je comprends, monseigneur, je vais soigner votre homme.

— Pierrot, mon garçon, dit à haute voix le Commandeur, tu dois avoir soif; Lafleur, que voilà, va te conduire à l'office et il aura soin de toi.

— Merci, merci, monseigneur, fit vivement Pierrot, je ne veux pas quitter mam'zelle Marie, je n'ai pas soif.

— Non, Pierrot, non, tu as raison, ne me quitte pas, j'aurais peur sans toi dans ce beau salon.

— Vous plaisantez, ma chère, avoir peur au milieu de nous qui sommes enchantés de votre talent, qui voulons vous rendre tout le plaisir que vous nous avez causé.

— Monseigneur est trop bon! ce n'est pas bien de flatter ainsi une pauvre fille comme moi.

— Une pauvre fille! vous qui serez bientôt la favorite de tous nos salons parisiens. Permettez que je vous présente à nos amis.

Puis se tournant vers Pierrot :

— Va, mon garçon, va te rafraîchir un instant, tu reviendras tout de suite. Lafleur, je vous charge de Pierrot.

— Monseigneur peut compter sur moi, fit Lafleur en s'inclinant. — Suivez-moi, monsieur Pierrot, vous serez content de moi.

— Me rafraîchir! Boire un coup, c'est bien différent, fit Pierrot. Ce n'est pas de refus, car j'ai le gosier fort sec. J'y vais! j'y vais! Mam'zelle Marie, vous inquiétez pas, le temps d'en boire un et je reviens.

Pierrot se dirigea vers l'office, guidé par Lafleur avec qui il se mit à causer d'amitié.

A l'office, Lafleur fit apporter une bonne bouteille et s'assit en face de Pierrot qui but un premier verre, en donnant les signes d'une grande satisfaction.

— Oh! oh! fameux, fit-il, ça rafraîchit et ça réchauffe en même temps!...

— Un second verre? n'est-ce pas, monsieur Pierrot, dit Lafleur d'un ton engageant; un artiste comme vous doit prendre des forces

— Vous êtes bien honnête, ça n'est pas de refus. Deux verres, ça rafraîchit encore plus qu'un.

— Vous mangerez bien un morceau, une aile de poulet, un tranche de jambon?

— Impossible, le devoir avant tout, dit Pierrot. Je vais rejoindre mam'zell' Marie.

Il se leva assez péniblement, ayant avalé, coup sur coup, plusieurs rasades.

— Vous avez bien le temps, monsieur Pierrot, dit Lafleur; Mlle Marie cause avec ces dames, vous la dérangerez.

— Non, non, c'est mon devoir, je vais la retrouver.

Voyant qu'il aurait difficilement raison de cette obstination, Lafleur prit Pierrot par le bras, fit signe à un autre valet qui observait la scène. Celui-ci saisit l'autre bras du Savoyard; tous deux le firent sortir de l'office, mais par la porte opposée à celle qui conduisait dans les salons.

Cinq minutes plus tard, Lafleur trouvait moyen de se glisser auprès de M. de Boisfleury et de lui dire :

— C'est fait, notre drôle est coffré.

— Où l'avez-vous mis?

— Dans la cave.

— Très bien! Que dit-il?

— Il crie beaucoup, mais on ne peut l'entendre.

— A merveille! Et tes hommes?

— Ils sont prêts à agir au premier signal de monsieur le Commandeur.

— C'est bon, laisse-moi, mais tiens-toi à ma portée.

Cependant le jeune marquis n'avait pas encore paru dans les salons, son absence inquiétait et irritait la marquise, qui s'épuisait à trouver des prétextes pour expliquer à Mlle d'Elbée, à sa mère et à ses parents, le retard de son fils. Mlle d'Elbée paraissait irritée, son visage avait pris un aspect assez sombre.

La marquise comprit la nécessité de trouver une diversion, d'autant plus que son inquiétude et celle de Mlle d'Elbée s'était communiquée aux invités.

Une certaine gêne régnait dans le salon. Tout le monde savait qu'il s'agissait d'une cérémonie de fiançailles, et le fiancé n'arrivait pas. On ne se communiquait pas ses réflexions, mais on s'interrogeait du regard, on semblait redouter un épisode inattendu et regrettable.

— Le marquis serait-il souffrant, madame la marquise, demanda un oncle de Mlle d'Elbée qui portait son cordon bleu avec une grande majesté.

— Mais non, monsieur le duc, il doit donner quelques ordres et ne sera pas longtemps absent.

Puis, avisant Marie qui se tenait modestement à quelque distance du canapé :

— Ma petite, fit-elle, seriez-vous déjà fatiguée? Ce serait dommage, car nous ne nous lassons pas de vous entendre. Vos couplets, vos chansons ont une fraîcheur qui n'est comparable qu'à la vôtre.

— Oui, mignonne, appuya le Commandeur, chantez-nous encore quelque chose, nous ne serons jamais rassasiés de votre charmant ramage.

— Mais je ne vois pas Pierrot, c'est mon accompagnateur ordinaire, je n'oserai jamais chanter sans lui.

Boisfleury devint plus gracieux et plus pressant :

— Se peut-il qu'un rossignol comme vous, dit-il, ait besoin du concours d'un vilain pierrot.

A la ronde, on trouva le jeu de mots charmant.

Marie rougit sous cet éloge et dit :

— Soit, je vais faire tous mes efforts pour satisfaire madame la marquise et la compagnie. Je chanterai donc seule.

— Allez, ma petite, fit la marquise; votre jolie voix nous charmera plus encore, si elle n'est pas mariée avec celle de M. Pierrot.

Marie commença sa nouvelle chanson d'une voix un peu tremblante, mais qui ne tarda pas à se raffermir. Le courage lui revenait, car elle se sentait devenir l'objet d'une sorte de sympathie. Ces grands seigneurs et ces grandes dames qui la voyaient si douce, si humble, si gracieuse, ne pouvaient se défendre de l'encourager d'un regard bienveillant ou d'un geste amical.

Le premier couplet était terminé, des cris de « bravo! bravo! » des applaudissements s'élevaient de tous les points du salon, le Commandeur recommençait ses compliments, lorsqu'un laquais souleva la draperie de la porte principale et annonça :

— M. le marquis Arthur de Sivry!

— Enfin! murmura la marquise. Puis se penchant vers M[lle] d'Elbée :

— Voilà mon fils, voyez, ses yeux ne cherchent que vous.

M[lle] d'Elbée rougit beaucoup à cette phrase, dont elle essaya instinctivement de contrôler l'exactitude.

Hélas! Arthur avait les yeux baissés.

Marie s'était retournée en entendant annoncer le marquis.

A peine eut-elle envisagé le jeune homme, qu'elle étouffa un cri et murmura :

— Grand Dieu! qu'ai-je vu? Mais c'est impossible... je suis le jouet d'une étrange ressemblance!

Elle venait de reconnaître, sous ce riche costume, son sauveur de la Savoie, son ami du boulevard Saint-Martin, celui qu'elle aime et dont elle se croit aimé : André enfin.

— André... un grand seigneur!... Non... non...

Elle crut à une illusion, ferma les yeux, les rouvrit et revit André. C'était bien lui, c'étaient ses traits chéris, son air noble et bon, relevé par la richesse de son ajustement et le luxe du cadre dans lequel il apparaissait.

De son côté, le jeune marquis avait reconnu Marie.

— Ciel!... Marie ici, s'était-il dit tout bas.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine, il brûlait de s'élancer au devant de celle qu'il adorait, et se faisait une terrible violence pour demeurer froid et ne pas déchaîner un scandale affreux, qui aurait eu les plus graves conséquences pour lui et pour celle qui lui était si chère.

Cette scène muette, si poignante, avait passée inaperçue pour toutes les personnes réunies dans le salon, la marquise exceptée. Seule, elle avait tout observé, tout vu, tout compris.

Le Commandeur, qui ne songeait qu'à Marie, qui la dévorait des yeux, voulut faire reprendre le concert.

— Eh bien! dit-il, qui vous arrête, petite! Recommencez, rien n'est changé; il n'y a ici qu'un auditeur, un admirateur de plus.

— Monseigneur, répliqua l'infortunée jeune fille, excusez-moi, mais je ne puis... je ne sais... j'ai oublié...

La marquise intervint :

— Cette petite a raison, mon frère, fit-elle. Et, avec intention, elle ajouta : Nous avons, présentement, d'autres soucis que d'écouter des chansons. Il faut que nous présentions à Mlle d'Elbée notre cher fils, le marquis Arthur de Sivry.

A ces mots, Marie pâlit affreusement, et Mme de Sivry sentit trembler dans sa main la main d'Arthur.

La grande dame comprit. Le mystère qu'elle avait vainement essayé de percer se découvrait tout entier à ses yeux.

— C'était elle qu'il aimait! Quelle honte pour notre maison. Mais cette ridicule idylle ne m'arrêtera pas, je briserai ceux qui se trouveront sur mon passage!

Puis, rappelant tout son calme, toute sa dignité de mère et de grande dame, elle dit à Mlle d'Elbée :

— Ma chère fille, j'ai l'honneur de vous présenter mon fils, le marquis Arthur de Sivry, qui vous dira le plaisir que vous nous faites en venant ce soir dans cette maison, où vous apportez tant de grâce et de beauté.

Arthur s'inclina profondément devant la jeune fille et devant la mère de celle-ci.

Cette présentation froide et cérémonieuse fut une ardente torture pour Marie. Des sentiments qu'elle ne connaissait pas s'allumèrent dans son cœur, la jalousie s'y mêla à la douleur de voir celui qu'elle aimait à jamais séparé d'elle.

Pourtant, elle voulut douter encore.

— Lui, André! Un marquis! J'avais raison, tout à l'heure, une ressemblance m'abuse!

Elle entendit alors la voix de la marquise :

— A présent, mademoiselle, chantez, si vous vous sentez suffisamment reposée.

Marie s'inclina et commença en regardant fixement le marquis Arthur, qui détournait les yeux.

Elle chanta d'une voix tremblante, pleine de douleur et de larmes, les premiers vers d'une romance qu'ils avaient souvent redite ensemble dans son humble mansarde :

Déjà vient le soir!
Je vais te revoir, etc.

Le marquis causait avec Mlle d'Elbée. Faisant un grand effort sur lui-même, il sourit à une réflexion de la jeune fille, qui ne songeait pas à lui tenir rancune pour son retard et qui se faisait toute gracieuse pour lui.

Marie n'y tint plus, des larmes roulèrent dans ses yeux, sa voix s'étrangla, elle interrompit brusquement sa romance et, ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle s'avança, l'œil fixe, le bras tendu vers le jeune marquis, et à haute voix, au milieu du silence de tous, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— C'est lui, c'est bien lui, André! Au nom du ciel, ne me reconnaissez-vous pas?

Un coup de tonnerre, éclatant dans le grand salon de l'hôtel de Sivry, n'eut pas causé plus d'émoi que cette exclamation de Marie.

Elle restait droite devant Arthur et devant Mlle d'Elbée qui s'était levée, et dont la lèvre hautaine frémissait.

Les invités, stupéfaits, demandaient, immobiles :

— Que dit-elle? André! quel André?

Le Commandeur s'empressait autour de la jeune chanteuse, et lui disait :

— Ma pauvre enfant, vous perdez la raison! De la tenue, je vous prie, de la tenue!

La marquise ne perdait pas son sang-froid et s'écriait :

— Cette fille est folle! folle à lier. A qui en a-t-elle?

Mlle d'Elbée, avec l'intuition des femmes qui aiment ou sur le point d'aimer, ne se laissait pas abuser. Appuyée sur l'épaule de sa mère, elle disait :

— Une pareille scène devant moi! Cette fille des rues! Quelle insulte.

Marie ne remarquait pas ces mouvements divers, n'entendait pas ces exclamations. Elle se rapprochait du marquis, et, d'une voix suppliante :

— Oh! dites-moi que je me trompe! Dites-moi que c'est une illusion, un rêve!



Elle tomba évanouie. (P. 457.)

Ne pouvant se maîtriser plus longtemps, sans force devant cette douleur, cet amour débordant, il dit à voix basse :

— Marie! chère Marie!

Marie poussa un grand cri :

— Oh! c'est lui! C'est sa voix! C'est bien lui! Je meurs!

Elle tomba évanouie.

VI

Ce fut un terrible coup de théâtre.

Les nobles invités des Sivry, étonnés du cri de Marie, effrayés par son évanouissement subit, ne soupçonnèrent cependant pas la vérité. Avec l'indifférence des gens du monde pour les événements qui ne les touchent pas directement, mais aussi avec le tact des gens bien élevés, ils se contentèrent des explications banales données par la marquise :

— Cette pauvre fille est malade; l'émotion, la chaleur sont la cause de cette syncope, dit la grande dame d'un ton posé.

Le Commandeur s'empressait, faisait respirer des sels à la malheureuse jeune fille, en lui murmurant des mots affecteux qu'heureusement elle ne pouvait entendre.

Puis le vieux seigneur pensait :

— Mais quel est donc ce mystère? Pourquoi cet effroi? Pourquoi cet évanouissement? Il y aurait-il quelque chose entre elle et mon neveu?

M[lle] d'Elbée paraissait profondément irritée.

N'écoutant que son irritation, elle dit, en s'adressant à sa mère :

— Partons, ma mère, nous n'avons rien à faire ici!

M[me] de Sivry entendit ces paroles :

— Que dites-vous, ma chère fille? Mais vous êtes ici chez vous! Mon fils a pour vous la plus respectueuse et la plus tendre affection. J'espère que vous n'attachez aucune importance aux paroles et aux actes de cette petite folle qui, peut-être chez nous, en Savoie, a conçu, en nous voyant de loin, des idées fort au-dessus de son rang. Les imaginations sont bouleversées, aujourd'hui!

— Ce sont messieurs les philosophes qui nous valent ces histoires ridicules! appuya le Commandeur.

M[lle] d'Elbée s'inclina et s'approcha de la marquise qui la serra dans ses bras et la baisa au front.

Tout entier à celle qu'il aimait, mais n'osant s'approcher d'elle et lui prodiguer les soins nécessités par son état, de peur de donner une signification trop claire à la scène qui venait d'avoir lieu, Arthur souffrait toutes les douleurs engendrées par son amour, par sa nature généreuse, en lutte avec le respect de la famille et les exigences de son rang.

— Que faire? murmurait-il. Comment puis-je la voir mourante sous mes yeux, sans lui dire un mot, sans la consoler.

A un nouveau gémissement poussé par l'infortunée jeune fille, il n'y tint plus. Il fit un pas et dit :

— Marie, chère Marie, revenez à vous...

La marquise vit le mouvement et entendit l'exclamation.

Elle saisit son fils par le bras, son visage était sévère. Elle lui dit d'une voix brève :

— J'espère que vous n'allez pas oublier ici, et devant tout ce monde, ce que vous nous devez, ce que vous vous devez à vous-même. Je connais votre secret, plus tard, nous en reparlerons. Offrez votre bras à Mlle d'Elbée, à votre fiancée, et quittez ce salon.

— Je vous obéirai, ma mère! mais je vous supplie...

— Pas un mot de plus, je compte sur votre obéissance, mon fils.

Arthur détourna les yeux pour ne pas voir Marie qui ne revenait pas à elle, et s'avança au devant de Mlle d'Elbée. Rappelant toute son énergie, il balbutia quelques paroles gracieuses et offrit le bras à la jeune fille.

Celle-ci accepta les compliments et saisit le bras avec cet air de triomphe que toutes les femmes prennent quand elles humilient une rivale, fût-elle la plus humble des servantes.

Les deux jeunes gens quittèrent le salon, suivis de la plupart des invités.

Mme de Sivry appela le Commandeur.

— Mon frère, je vous laisse auprès de cette jeune fille, faites-lui comprendre toute la folie de sa conduite. Obtenez d'elle, à quelque prix que ce soit, l'engagement de retourner en Savoie. Faites enfin le nécessaire pour préserver, ainsi qu'il convient, l'honneur de notre maison. Je compte sur vous, sur votre habileté; vous avez carte blanche.

Boisfleury pensa :

— Très bien! c'est tout ce que je demande; je crois que je tiens mon succès.

Puis, à haute voix :

— Ma sœur, vous pouvez compter sur moi.

De son côté, Arthur avait pu, en sortant, glisser ces mots à l'oreille du Commandeur :

— Mon oncle, vous avez tout compris, j'en suis certain.

— Tout, mon cher neveu.

— Mon amour pour elle...

— Parfaitement...

— Veillez sur elle, je vous en conjure, jusqu'à l'instant de son départ. Expliquez-lui...

— Sois tranquille, mon cher, dit le Commandeur d'un air quelque peu ironique, j'ai l'habitude de ces sortes d'affaires; la petite est en bonnes mains.

La marquise de Sivry se hâta d'interrompre ce colloque :

— Mesdames, messieurs, dit-elle, la collation vous attend; n'oubliez pas qu'aussitôt après, nous partons pour l'hôtel de la maréchale d'Estrées qui donne, ce soir, un grand bal.

La noble société traversa une longue galerie qui conduisait à la salle à manger, oubliant vite le singulier incident qui venait d'avoir lieu.

La marquise, toujours au bras de son fils paraissait en proie à de noirs soucis. Elle entraîna le marquis vers un petit salon attenant à la salle à manger, et, l'ayant fait asseoir auprès d'elle :

— Mon fils, dit-elle, voyez où vous conduit votre aveuglement et votre manque de confiance envers votre mère.

— Ma mère! Épargnez-moi, de grâce...

— Et pourquoi? M'avez-vous épargnée? Devant notre famille, devant celle que je vous destinais pour femme, devant nos invités, dont quelques-uns sont nos envieux, vous m'infligez la honte d'un pareil scandale, vous affichez l'amour qui vous unit à une fille de rien! c'est une tache à notre blason!

— Ma mère, celle que j'aime...

— Je la connais, enfin, celle dont vous me cachiez le nom! Une paysanne, une chanteuse des rues, une coureuse de carrefours; voilà celle qui est aimée du marquis de Sivry! Et c'est par hasard que je l'apprends, dans mon salon, où se joue une odieuse comédie!

— Ma mère, croyez que je déplore profondément la scène qui s'est produite. J'aurais donné tout au monde pour l'empêcher! Mais ma conscience, et cet honneur de gentilhomme que vous invoquez, m'obligent à vous dire que Marie, la pauvre Marie, est digne de tout mon amour, digne de tous les respects.

— Et vous êtes prêt à l'épouser, sans doute?

— Nulle n'est plus digne aussi de porter notre nom!

— Vous blasphémez, monsieur! Un pareil aveu dans cette maison pleine de notre gloire. Ainsi, les Sivry ont versé leur sang sur tous les champs de bataille de la monarchie; ils ont brillé dans les conseils royaux, leurs mères, leurs femmes et leurs filles ont été des modèles d'honneur, de vertu; et vous, leur indigne rejeton, vous allez jeter tout cet honneur, toute cette vertu, aux pieds d'une drôlesse!

— Ma mère, je vous le répète, Marie est digne de nous!

— Allez, vous n'êtes pas mon fils! Grand Dieu! c'en est donc fait de la noblesse, que de pareilles idées peuvent entrer dans le cœur d'un gentilhomme!

Arthur fut violemment ému par les paroles de sa mère dont la douleur était bien réelle, il se mit à genoux devant elle, lui prit les mains et s'écria avec des larmes dans la voix :

— Ma mère, je vous respecte et je vous aime au-dessus de tout. Mais pouvez-vous exiger mon malheur? Rappelez-vous mon enfance! Tenez, là, à vos genoux, il me semble que je suis encore tout petit et que je vous confie mes chagrins. Ma mère, soyez indulgente, pardonnez à la pauvre Marie son humilité, ne voyez que sa vertu, que sa beauté, que la tendresse que j'ai pour elle.

La marquise fut d'abord attendrie par les douces paroles d'Arthur; quelques larmes roulèrent sur sa figure sévère; mais, en entendant les derniers mots de son fils, en voyant proclamé cet amour qui lui semblait si odieux, elle eut une révolte de fierté, un retour de rigueur.

Repoussant Arthur, elle s'écria :

— Laissez-moi! Laissez-moi! Je ne deviendrai jamais aussi faible, aussi lâche que vous! Un mot de plus et je fais enfermer cette fille qui me ravit mon fils, cette aventurière qui veut audacieusement se glisser parmi nous!

— Ah! ma mère, vous êtes trop grande, trop noble, trop généreuse, pour commettre une telle injustice. Marie ne saurait être coupable, ce n'est pas le marquis de Sivry qu'elle a aimé en moi. Elle a toujours ignoré mon nom, mon titre. Son cœur est incapable d'une pensée ambitieuse ou cupide.

— Que prétendez-vous me faire croire?

— La vérité, ma mère! Si dans cette malheureuse affaire il y a un coupable, ce coupable c'est moi, moi qui, sous un nom supposé, empruntant une condition humble, ai suivi, recherché Marie, et qui me suis fait aimer d'elle.

— Que me dites-vous là! Quelle histoire romanesque me contez-vous? C'est vous, mon fils, qui vous amusez à de telles bergeries en action. C'est là l'occupation d'un gentilhomme? Dans votre intérêt, j'aime mieux faire honneur à votre imagination de cette belle invention. Si vous disiez la vérité, je craindrais, je vous l'avoue, pour votre raison!

— Cependant, ma mère, dit tristement le jeune marquis, je ne vous ai dit que ce qui s'est passé.

— Allons, vous êtes fou! Quel avantage auriez-vous trouvé à déguiser votre qualité?

— Quel avantage! Mais j'ai connu ce bien suprême d'être vraiment aimé! Mais j'ai pu faire parler ce jeune cœur qui serait resté muet devant le gentilhomme. Oui, j'ai eu cette joie, si souvent refusée aux hommes de notre monde, qu'ont quelquefois les gens du peuple, sublime compensation de leurs misères. J'ai été aimé, je suis aimé pour moi!

— Mon fils, je vous en prie, quittez ces façons de clerc de procureur, ne m'infligez pas le récit de vos bonnes fortunes de barrière. Exécutez mes ordres, puisque vous ne voulez pas tenir compte de mes prières.

— Je vous écoute, ma mère!

— Que cette fille ait aimé en vous le marquis de Sivry ou celui qu'elle croyait son égal, peu m'importe. Vous comprendrez que cette ridicule passion ne peut durer. Vous ne reverrez plus cette Marie.

— Hélas! Seriez-vous assez cruelle...

— Je n'ai pas fini : vous ne reverrez plus cette jeune fille dont j'assurerai l'avenir. Celle que mon fils a... distinguée, ne fût-ce qu'un instant, ne saurait être plus longtemps le jouet des badauds des boulevards! Je la mettrai donc à l'abri du besoin.

— Ma mère, si vous êtes fière, elle l'est aussi, elle n'acceptera rien.

— Nous verrons bien. Vous épouserez Mlle d'Elbée qui vous aime.

— Jamais, ma mère! Jamais! s'écria le marquis avec toute son énergie.

La marquise était préparée à tout. Avec une grande dureté de ton, mais avec un calme absolu, elle dit :

— Vous réfléchirez jusqu'à demain. Alors il faudra choisir entre votre maîtresse... et votre mère.

— Hélas! ma mère, ayez pitié!

— J'ai dit, et j'espère, du moins, que vous ne me refuserez pas la dernière chose que j'aie à vous demander.

— Qu'ordonnez-vous, ma mère?

— Que vous me promettiez, sur votre foi de gentilhomme, de respecter ma maison et de ne point revoir cette fille avant qu'elle n'en soit sortie.

— Je vous le promets, je m'y engage, ma mère.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

— C'est bien.

La marquise s'éloigna; Arthur avait voulu lui baiser la main en la quittant, mais cette main avait été vivement retirée.

Il allait sortir à son tour, lorsqu'une femme apparut dans l'encadrement de la porte.

Le marquis ne put que balbutier en reconnaissant la nouvelle venue.

— Vous ici, mademoiselle, et comment?

— Oui, c'est moi, ma présence vous étonne, monsieur le marquis, fit Mlle d'Elbée; car c'était elle qui faisait cette démarche compromettante.

— Que puis-je pour vous être agréable, mademoiselle?

— Répondre franchement à mes questions. Si je vous ai cherché, si, prétextant un oubli, je suis venue ici où je savais vous trouver, il faut, vous le sentez bien, qu'un grand intérêt ait guidé ma démarche.

— Je le crois, mademoiselle.

— Peut-être ne suis-je pas une jeune fille comme les autres. On me reconnaît quelque netteté dans l'esprit, quelque courage dans le cœur.

— Je suis persuadé, mademoiselle, que chez vous ces qualités s'unissent à la beauté et à la grâce.

— Quittez ce langage, monsieur le marquis, la dissimulation n'est digne ni de vous, ni de moi.

— Mademoiselle, je suis incapable de trahir la vérité.

— J'y compte; voilà pourquoi je viens à vous et je vous dis : On veut nous marier, vous ne m'aimez pas, vous en aimez une autre?

Arthur fut surpris au dernier degré par la franchise de la jeune fille, l'éducation française ne prépare pas ordinairement les jeunes personnes à s'exprimer de cette façon et à traiter directement avec le principal intéressé. Néanmoins, il répondit :

— Il est vrai, mademoiselle, ma mère et vos parents ont formé le projet de nous unir.

— Et vous êtes prêt à obéir à votre mère?

Arthur baissa la tête et ne dit rien. Il se refusait à mentir; d'un autre côté, il considérait comme une brutalité toute réponse nette et décisive.

Mlle d'Elbée reprit :

— Vous hésitez! Et cette hésitation est aussi éloquente qu'un aveu.

— Mademoiselle, je ne puis cependant...

— Vous pouvez parfaitement vous conduire en honnête homme, en gentilhomme. Je vous crois le cœur assez haut pour apprécier la démarche que je fais en ce moment. Il ne me convient pas d'être ballottée au hasard d'une intrigue que je devine, sans la connaître dans tous ses détails.

— Je vous atteste que je saurai agir comme je le dois, votre honneur ne sera même pas effleuré.

— Je le sais, mais ma fierté est en péril. Peut-être même ai-je des craintes d'une autre nature, craintes que vous ne pouvez soupçonner.

Le marquis fut remué par les dernières paroles de Mlle d'Elbée. Il y voyait une lueur de tendresse; sa situation n'en devenait que plus pénible.

— Je suis prêt, mademoiselle, dit-il enfin, à vous donner toutes les satisfactions désirables.

— Je n'en veux qu'une, votre aveu loyal. Vous aimez une femme?

— Oui, mademoiselle.

— Une femme qu'il ne me conviendrait pas d'avoir pour rivale. Je connais, moi, les exigences de mon rang.

Arthur sentit son cœur se serrer. Il lui semblait encore entendre les arguments aristocratiques de sa mère.

— Certes, mademoiselle, dit-il avec dignité, plus qu'aucune femme vous êtes digne de l'affection d'un gentilhomme, d'un roi; mais celle que j'ai aimée avant de vous avoir connue est un ange de douceur et de pureté.

— Pourquoi donc, si vous ne rougissez pas d'elle, si vous la placez si haut dans votre estime, si vous pensez enfin qu'elle mérite tous les respects et tous les hommages, pourquoi n'avez-vous eu, devant tout ce monde qui nous entourait, ni une parole, ni un regard pour cette noble fille?...

— Ah! vous ne savez pas ce que j'ai souffert durant la terrible scène que vous me rappelez. Pouvais-je intervenir devant ma mère, devant vous, devant tous nos amis, mais si j'ai dû garder le silence, mon âme n'en est pas moins fidèle et ferme, et quand le moment en sera venu, je saurai le prouver.

A ces mots, prononcés d'une voix énergique, il passa comme un nuage sur le visage de Mlle d'Elbée.

Elle chassait une pensée qui déjà lui était venue, et cherchait à dissiper un espoir qui commençait à se former.

Qui comprendra jamais les mystères d'un cœur de femme.

Toutes les jeunes filles se font un roman de leur mariage et s'attachent peut-être à ce roman selon le nombre et le charme de ses épisodes. Mlle d'Elbée avait regardé d'un œil favorable celui qu'on lui destinait pour époux et qu'elle croyait lui être entièrement dévolu. Piquée par l'incident déterminé par Marie, elle s'était davantage intéressée au fiancé qu'on lui disputait. Malgré sa fierté, elle venait d'entreprendre une démarche exorbitante pour une fille de son rang; cet effort et l'attitude d'Arthur avaient mis le comble à son exaltation. — Maintenant, si elle n'aimait pas encore le marquis, elle était du moins fortement engagée sur la pente de l'amour.

Reprenant son sang-froid, son calme extérieur, Mlle d'Elbée dit :

— C'est bien, monsieur, je vous remercie de votre loyauté, nous



Je les tiens, s'écria-t-il, ces laquais. (P. 471.)

sommes aujourd'hui, nous serons toujours, comme nous étions hier : étranger l'un à l'autre.

— Mademoiselle, fit Arthur d'une voix très douce, je regrette profondément que le ciel ne nous ait pas créés l'un pour l'autre. Mais si je ne veux être pour vous un époux déloyal, je puis être un ami sûr et dévoué. Votre âme est assez grande pour tous les nobles sentiments.

— Monsieur, fit la jeune fille en tremblant légèrement, je n'ai qu'à vous répéter ce que je viens de vous dire : — Nous ne pouvons être que des étrangers l'un pour l'autre. Adieu !

Arthur s'inclina et murmura :

— Adieu, mademoiselle.

Il voulut offrir son bras à Mlle d'Elbée pour la conduire dans le salon du bal, mais la fière jeune fille le refusa et couvrit le marquis d'un regard froid et dédaigneux.

Elle sortit seule, bien seule, car elle venait de perdre son premier rêve de jeune fille.

Peut-être, en traversant les brillants salons où sa beauté soulevait des murmures d'admiration, Mlle d'Elbée, enrichie de tous les dons, possédant tous les avantages du rang et de la fortune, enviait-elle l'humble Marie, la pauvre chanteuse des rues.

VII

Nous avons laissé Marie évanouie. Étendue sur un canapé, elle était entourée de femmes de chambre lui prodiguant des soins et caquetant à qui mieux mieux autour d'elle.

Auprès de la jeune fille se tenait le Commandeur de Boisfleury investi d'une double mission par la marquise et par Arthur, mais au fond ne songeant qu'à mettre ses projets personnels à exécution.

Le vieux seigneur paraissait sous le charme, et, pour parler le langage de nos jours, semblait hypnotisé par la beauté de Marie.

Il sortit un instant de sa contemplation.

Et s'adressant aux femmes de chambres :

— C'est bon, vous pouvez vous retirer et aller rassurer votre maîtresse, cette jeune fille va beaucoup mieux ; elle va revenir à elle. Il ne faut pas l'effrayer par un trop grand déploiement de gens.

Les femmes de chambre obéirent à regret; elles n'auraient pas été fâchées d'assister au réveil de Marie et d'apprendre peut-être quelque curieuse histoire.

Resté seul, Boisfleury s'assit à côté de Marie, lui prit la main qui pendait inerte, et contempla les traits pâlis de la jeune fille.

Il murmura :

— Comme elle est jolie ainsi! Comme cette pâleur lui sied, comme elle poétise sa beauté. Comme ce front est pur!

Marie fit un mouvement.

— Elle va reprendre connaissance! Je veux que ce soit la main dans la mienne, elle me verra ainsi comme son ange gardien.

Le Commandeur nageait en plein bleu; l'idéalisme emplissait son cœur. Il devait être sincère, car il y a, dans l'évanouissement d'une jeune fille, un charme pénétrant auquel ne peuvent se soustraire les hommes même débauchés.

Cependant les pensées amoureuses du bon seigneur devinrent plus accentuées. Il reprit son monologue en ces termes :

— Oh! la divine bouche! les beaux yeux, même recouverts de leurs paupières, ils sont séduisants. Je voudrais les voir s'ouvrir sous mon souffle, comme des fleurs sous le souffle du printemps.

Marie, toujours évanouie, remua les lèvres et sembla murmurer quelques mots.

Le Commandeur crut saisir les noms d'Arthur et d'André échappés de cette bouche adorable.

— Arthur, dit-il, oui, il est mon rival! mais je saurai m'opposer aux entreprises de mon beau neveu. Ces jeunes gens croient qu'ils n'ont qu'à paraître pour vaincre. Je lui ferai bien voir qui je suis.

— Arthur! prononça encore Marie, plus distinctement, cette fois.

— Toujours ce nom! Bah! elle rêve. Quand elle recouvrera sa raison, elle me verra à ses pieds, et je saurai lui faire oublier l'autre. — Mais elle tarde bien. Je crois qu'un baiser sur ce beau front ferait plus d'effet que tout l'éther qu'on lui a prodigué sans résultat.

Le vieux Céladon se pencha sur le front de Marie pour mettre son projet à exécution. Il allait appuyer ses lèvres sur ce doux visage. Dans son érudition mythologique, il se comparait déjà à l'Amour visitant Psyché, lorsqu'une voix bien connue l'arracha à son extase.

— Ah! je vous y prends!

Le Commandeur se retourna et s'écria avec dépit :

— Pagode! Encore Pagode!

— Oui, c'est moi; il paraît que je vous dérange?

— Pas précisément, mais je vous croyais loin.

— J'étais à l'office.

— Vous deviez vous y trouver fort bien, et je ne comprends pas que vous l'ayez quittée.

— Mais je vous dérange, à ce que je vois?

— Que voyez-vous?

— Rien, sinon que vous êtes en train de me trahir et d'oublier les promesses que vous m'avez faites.

— Mais non, je vous assure, je fais mon devoir de galant homme en donnant des soins nécessaires à une jeune fille malade.

— Peste! vous avez une singulière façon de soigner les gens. Enfin, c'est bon à savoir.

Marie ouvrit les yeux.

— Où suis-je? dit-elle.

Elle vit d'abord le Commandeur et ne put maîtriser tout à fait un significatif mouvement de répulsion. Boisfleury prit sans doute ce mouvement pour de l'émotion pure, car il dit de sa voix la plus aimable :

— Ah! chère petite, vous revenez à vous! Vous nous avez donné bien de l'inquiétude.

— Vous êtes trop bon, monseigneur! Je ne suis pas digne de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, moi, pauvre fille des rues!...

— Charmante fleur des champs, voulez-vous dire.

Marie ne répondit pas; d'ailleurs, elle venait d'apercevoir Chonchon.

— Chonchon! s'écria-t-elle, toi ici!

— Oui, c'est moi, ma chère Marie, moi qui viens de t'arracher à un grand danger, tu m'as fait une fière peur!

— Ah! que de reconnaissance je te dois! Combien je suis heureuse d'avoir une amie auprès de moi.

— C'est bien par hasard, mais c'est de bon cœur tout de même. Figure-toi que j'étais venue ici pour affaires de mon commerce. On me connaît, on me conduit à l'office...

— A l'office!

— Oui, là où l'on mange! Tu sais, j'ai souvent besoin de me restaurer... J'ai toujours été comme ça, moi, même chez nous, dans nos montagnes.

Marie soupira.

— Pauvre pays, fit-elle; si pauvre qu'il soit, je le regrette bien, j'aurais dû y laisser mon cœur.

— Ça, c'est des histoires pour te rendre malade. On se nourrissait à peine, là-bas, et avant le cœur, il y a l'estomac!

Malgré sa profonde tristesse, Marie ne put s'empêcher de sourire, elle reconnaissait sa Chonchon; sa gaieté et son entrain un peu grossier lui déplaisaient moins que l'obséquiosité intéressée de Boisfleury.

Celui-ci, se sentant mis à l'écart, intervint et, s'adressant à Chonchon :

— Ma bonne Pagode, vous étourdissez M[lle] Marie. Dans son état, toute fatigue est nuisible.

— Mais non, monseigneur, interrompit la jeune chanteuse, Chonchon est mon amie d'enfance, sa présence et ses paroles me font du bien.

— Laissez-nous tranquilles! fit Pagode, tout ça c'est nos affaires.

Boisfleury eut un mouvement de dépit. Marie parut surprise de la familiarité avec laquelle Chonchon traitait le grand seigneur.

Pagode reprit :

— Donc, pour t'en revenir, j'étais à l'office; un laquais très aimable m'offre un peu de ceci, je l'accepte. Un autre m'offre un peu de cela, je l'accepte. Enfin, j'accepte tout ce qu'on m'offre...

— Arrivez au fait, ma bonne Pagode, interrompit Boisfleury.

— Mais au moment où j'allais m'attabler, on m'annonce que Mme la marquise me fait demander. Je cours; la marquise était au salon, impossible de parvenir jusqu'à elle. Et, comme je retournais à l'office, j'apprends que la Perle de Savoie vient de se trouver mal! Oh! alors, j'accours encore plus vite.

— Bonne Chonchon! dit Marie en serrant la main de son amie.

— Je te vois étendue! morte peut-être! Tu juges de ma profonde douleur; heureusement te voilà tout à fait bien. Mais c'est étonnant comme les émotions me creusent l'estomac! Je prendrais bien quelque chose, et toi?

— Moi! Oh! je ne prendrais par une goutte d'eau dans cette maison! Je veux m'en aller, et tout de suite. Tu m'accompagneras, ma bonne Chonchon?

— Certes, mais nous avons le temps.

— Certainement, fit Boisfleury, vous resterez un moment. Après la crise dont vous venez de triompher si péniblement, il faut absolument vous réconforter. Je considérerai comme un crime de vous laisser partir ainsi. Vous feriez à peine dix pas dans la rue sans tomber de nouveau en syncope.

— Monseigneur, je suis tout à fait bien maintenant, Je vous remercie et je désire...

— Je désire, moi, dit Chonchon, me réconforter un peu, nous partirons, ma chère, quand j'aurai pris quelque chose.

— Je vais donner des ordres à ce sujet, dit le Commandeur, et il s'éclipsa; mais avant de s'éloigner il donna, à un grand laquais, la consigne de monter la garde devant le salon et d'empêcher la jeune Savoyarde de sortir si elle en manifestait l'intention.

Marie ne se doutait nullement des projets du vieux gentilhomme; elle ne voyait donc pas la nécessité de s'enfuir précipitamment. — Cependant, elle songeait à préparer son départ et, pour cela, fut enchantée de se trouver seule avec Chonchon.

— Je voudrais être loin d'ici, ma chère amie, dit-elle.

— Ah! je sais; tu te méfies du vieux Boisfleury! Et tu n'as pas tort... il est traître comme un chat. Mais avec moi rien à craindre : je le dompte.

— Soit, mais je préfère retourner dans ma pauvre chambrette. Mais où donc est Pierrot?

— Il était avec moi à l'office.

— Eh bien! va, je te prie, le chercher, ramène-le et nous partirons aussitôt.

— Pas avant d'avoir soupé, dit à part Chonchon.

Puis, elle ajouta :

— Je vais chercher ton Pierrot, ne te fais pas de mauvais sang.

Chonchon se dirigea d'abord du côté de l'office et, naturellement, ne trouva pas Pierrot.

— Il n'est certainement pas dans les salons, pensait-elle. Il est peut-être dans les cuisines.

Elle descendit dans les cuisines, pas de Pierrot.

Jalouse de remplir sérieusement la mission dont son amie l'avait chargée, elle parcourut les couloirs, les communs, en poussant de temps à autre quelques appels. Dans son zèle, elle alla même jusqu'aux caves et fut bien inspirée. Tout à coup un bruit métallique vint frapper son oreille.

— N'est-ce pas cet imbécile qui s'amuse avec son triangle, dit-elle; que fait-il dans cette cave?

Parvenue devant la porte de la cave d'où paraissait provenir le bruit entendu, elle cria à plein poumons : Pierrot, Pierrot!

Pierrot entendit, car de sa plus grosse voix qui ne parvenait à l'oreille de Chonchon que confuse et affaiblie, il demanda :

— Qui est là? Ayez pitié de moi?

— C'est moi, Chonchon! cria la modiste. Que fais-tu là?

— On m'a emprisonné. Je veux sortir d'ici.

— Je ne demande pas mieux que de te délivrer, d'autant plus que Marie te réclame!

— C'est pour elle que je veux être libre, je veux la sauver!

— La sauver! de quoi?

— Suffit! J'ai mon idée! Ouvre-moi, Chonchon, ouvre-moi!

— Comment faire?

— Je ne sais pas; mais ouvre-moi!

— Je vais essayer.

Pagode tira d'abord deux verrous et poussa la porte. Elle fut étonnée de la voir céder sous son effort.

— Tiens, pensa-t-elle, ils n'avaient pas fermé le cadenas! mauvais geôliers.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir sur ce cas intéressant, car Pierrot, qui se trouvait derrière la porte, surgit ébouriffé, rouge, brandissant son triangle d'un air menaçant.

— Je les tiens, s'écria-t-il, ces laquais, ces marquis et ces ducs! Tous des brigands!

— Tais-toi, malheureux, fit Chonchon. Dis-moi doucement de quoi il s'agit.

— Non, non, je veux prévenir le lieutenant de police, la maréchaussée, le roi.

— Oui, tu n'as que cela à faire si tu veux qu'on te remette encore dans une cave mieux fermée que celle-ci

— Où est Marie?

— Là-haut, dans le salon.

— Allons-y, il faut que je l'avertisse de tout ce qui se passe.

— Ce qui se passe?

— Je veux dire ce que l'on médite; des infamies, Chonchon, d'affreuses scélératesses!

— Contre Marie?

— Oui, de la cave où j'étais enfermé, j'ai tout entendu.

— De la cave!

— Voilà : — Celui qui expliquait le complot, c'était Lafleur.

— Achève.

— Il s'agit de griser Marie, de l'endormir et de l'enlever pour le compte du Commandeur.

— Du Commandeur!... le scélérat!... Et tu es bien sûr de ce que tu me dis-là?

— Comme du jour qui nous éclaire.

— Du jour qui nous éclaire!

— Eh! oui.

— Bêta! il est bientôt minuit.

— N'empêche que j'en suis sûr.

— Eh bien!

— Soyons prudents. Toi, ne te fais pas remarquer; les salons et l'antichambre sont pleins de monde. Je vais d'abord rejoindre Marie; tu feras comme moi dans quelques instants.

— C'est bon, je vais me glisser comme un serpent et je vous rejoins.

— C'est cela.

Chonchon quitta Pierrot, ne sachant si elle devait prendre au sérieux les frayeurs de celui-ci.

— Ce pauvre Pierrot, n'a-t-il pas rêvé tout cela? pensa-t-elle. N'aurait-il pas trop bu dans cette cave? Dans tous les cas, ayons l'œil ouvert.

Le Commandeur était revenu auprès de Marie, juste au moment où Chonchon se mettait à la recherche de Pierrot.

Dès qu'il fût en présence de la jeune fille, il lui dit, de sa voix la plus caressante :

— Eh bien! chère petite, vous nous restez, c'est entendu.

— Non, monseigneur, je suis bien décidée à quitter tout de suite cette maison, je n'attends, pour partir, que mon compagnon et ma bonne Chonchon.

— Cet arrêt n'est pas irrévocable. Nous ne pouvons nous résoudre à perdre si tôt la Perle de Savoie.

— Ne vous moquez pas, monseigneur. Je pars.

— Je sais un argument qui va modifier votre intention.

— Lequel?

Mon neveu Arthur vous prie de rester à souper, il veut se justifier à vos yeux, dit hypocritement le Commandeur.

Quand Marie entendit ces mots, elle rougit et ses yeux brillèrent. Elle fit un grand effort sur elle-même pour répondre avec un calme apparent :

— M. le marquis veut se justifier et de quoi?

— Vous le savez bien! De vous avoir trompée sur sa qualité, sur son rang! De ne pas avoir osé, ce soir, se jeter à vos pieds. Ah! si j'avais été à sa place!

— Monseigneur, vous vous méprenez, M. le marquis ne m'aime pas. Il ne me connaît pas.

— Allons, cessez de feindre. Renoncez à cette indifférence que démentent l'éclat de vos yeux, le tremblement de vos lèvres. Arthur vous aime, et, je le répète, il veut se justifier.

— Il m'aime, s'écria Marie, qui ne put dissimuler plus longtemps son émotion. Il m'aime et il n'a pas trouvé un mot à m'adresser pour rassurer mon cœur!...

— Était-ce possible devant tout ce monde? Il vous aime! insista Boisfleury qui voulut assurer la réussite de sa ruse, et il vous prie d'assister au souper qui va être servi.

— Souper! on parle de souper! J'en suis! fit une voix joyeuse.



Vous voulez acheter mon départ. (P. 476.)

C'était Chonchon qui rentrait de son expédition dans les caves et qui, avec son appétit ordinaire, se mettait de la partie.

Le Commandeur fit la grimace en présence de cette irruption. Se tournant vers Pagode, il dit :

— Vous avez, ma chère amie, une façon d'entrer!

— C'est vrai, j'entre sans façon, je suis sûre de vous faire plaisir.

— C'est selon !

— D'ailleurs, on parle de souper... J'en suis... Quoi de plus naturel?

— Mais, encore une fois, ce souper n'est pas un souper ordinaire. Mon neveu, le marquis de Sivry, qui veut se justifier, a besoin de parler à Mlle Marie. Ce n'est donc pas à vous qu'il a affaire.

— Je n'ai pas besoin qu'il me parle, le marquis, dit Chonchon. Il cause avec Marie, et je soupe... Ils s'expliquent et je soupe, il se justifie et je soupe. Je soupe toujours, moi.

A part, Pagode pensait :

— Tu veux te débarrasser de moi, vieux renard! Ce que m'a conté Pierrot serait donc vrai? Plus souvent que je vais te laisser roucouler auprès de Marie, pour que tu oublies tes obligations envers moi, l'Opéra... et le reste.

— Décidément, fit assez gracieusement Boisfleury, quand Pagode a quelque chose dans la tête, on ne peut le lui arracher. C'est entendu, ma bonne amie, vous souperez avec nous.

— Lui aussi eut son *a parte :*

— Tu crois me tenir, friponne, murmura-t-il, va, va, je suis plus fin que toi. Le narcotique de Lafleur aura raison de ton obstination aussi bien que de la résistance de la belle Marie.

Chonchon frappa dans ses mains avec satisfaction.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle. La fête sera complète.

Le Commandeur laissa Pagode et s'adressant à Marie :

— Si vous voulez me suivre, belle mignonne, nous allons passer dans le salon voisin, où le souper va être servi.

La jeune fille fit encore résistance.

— Non, non, dit-elle, si M. le marquis veut me parler, qu'il vienne maintenant, sinon, je pars.

Mlle d'Elbée entra à ce moment. Elle était au bras d'un vieux gentilhomme, son parent. — Elle entendit la dernière partie de la conversation que nous venons de rapporter et resta un moment muette, contemplant Marie d'un œil quelque peu courroucé.

Ce n'était pas par hasard que la fière jeune fille pénétrait dans cette pièce. Depuis son entretien avec Arthur, elle tenait à se retrouver en présence de Marie, dans laquelle, en dépit de toutes les révoltes de son orgueil, elle voyait une rivale.

Marie frémit d'abord en voyant Mlle d'Elbée, mais elle se raidit et sentit, dans son cœur, une énergie, une fierté qu'elle ne se connaissait pas. Elle comprenait qu'une pénible épreuve s'apprêtait pour elle.

La noble demoiselle s'adressa à la pauvre chanteuse des rues d'un ton qui n'avait rien de sympathique mais qui, cependant, semblait reconnaître une certaine égalité. Ce n'était plus l'accent hautain d'une grande dame s'adressant à une grisette ou à une paysanne. Toutes deux aimaient le même homme : c'était une rivale en face de sa rivale.

— Vous avez été très souffrante, mademoiselle, dit Mlle d'Elbée, je vois, avec plaisir, que vous êtes remise.

— Oui, mademoiselle, je vous remercie de l'attention que vous daignez m'accorder.

— A quelle cause attribuez-vous votre... accident?

— Que sais-je? la chaleur.

— Ne serait-ce pas plutôt une cause morale, une émotion, un chagrin.

— Marie ne recula pas.

— Peut-être, mademoiselle. Tout le monde a ses peines, les pauvres comme les riches, les paysannes comme les grandes dames.

— Mlle d'Elbée fut étonnée de la réponse de Marie, qui, par sa fermeté et l'ironie cachée qu'elle contenait, contrastait fort avec le visage, le rang de celle qui la lui adressait. Elle n'en conçut que plus de dépit.

— Donc, vous avez des chagrins, reprit-elle, ne pourriez-vous pas les confier à quelqu'un qui s'intéresse à vous?

— Mes chagrins sont à moi, mademoiselle, comme leurs joies sont aux autres plus heureuses. — Ils ne vous intéresseraient pas si je vous les contais.

— Après tout, il m'importe fort peu de les connaître! répliqua vivement Mlle d'Elbée qui eût une révolte d'orgueil.

— Pardon, mademoiselle, je croyais que vous m'interrogiez à ce sujet.

La noble héritière vit qu'elle avait fait une faute et qu'elle ne prenait guère le bon chemin pour gagner la confiance de son interlocutrice. Elle eut un retour.

— Si je vous dis que je n'ai pas besoin que vous me contiez vos chagrins, mademoiselle, c'est que je les connais, ou plutôt, je les ai devinés.

— Comment cela?

— Ah! c'est bien facile... quelqu'un... a eu des torts envers vous.

— Aucun, je vous jure! s'écria vivement Marie.

— Voyez, vous vous trahissez!

Marie rougit.

— Pour vous prouver que je m'intéresse à vous, je vais vous donner

un bon conseil, je puis dire un conseil d'amie et vous offrir les moyens de le suivre.

— Vous, mademoiselle?

— Moi!

— Vous êtes trop bonne et je m'étonne...

— Il n'y a rien dans tout cela qui doive vous surprendre. Je trouve l'occasion de rendre un service à une personne qui me semble digne d'intérêt et je saisis cette occasion. Écoutez-moi donc.

— Je vous écoute, mademoiselle.

— Vous êtes originaire de la Savoie, née sur les terres de la marquise et... de M. le marquis de Sivry.

— Oui, mademoiselle.

— Vos parents sont encore dans votre pays?

Marie soupira et inclina la tête pour toute réponse.

— Eh bien! ma chère, il faut les rejoindre au plus tôt. L'air du pays, les caresses de ceux qui vous aiment... réellement, vous consoleront.

Le bon cœur de Marie s'ouvrait d'ordinaire aisément, et accueillait avec joie la sympathie qu'on lui témoignait, mais, dans cette circonstance, son amour la rendait clairvoyante, elle sentit le serpent caché sous les fleurs de sensibilité que Mlle d'Elbée lui donnait à réfléchir.

— Mademoiselle, répondit-elle, les conseils que vous voulez bien me donner sont de ceux que je suivrais avec joie. Malheureusement, mes parents sont pauvres, et, pour ne pas leur être à charge, je dois rester dans cette ville où je gagne honorablement ma vie!

— Très bien, très bien, approuva le Commandeur qui avait vu, avec dépit, Mlle d'Elbée s'engager dans cette voie et mettre ainsi ses projets en péril, très bien, ces sentiments sont forts respectables.

— Sans doute, répliqua Mlle d'Elbée, mais je n'ai pas dit encore la seconde partie de ma proposition. J'ai engagé mademoiselle à retourner en Savoie, je veux lui donner les moyens de faire ce voyage et d'aider ses parents à vivre.

— Vous, mademoiselle! j'accepterais de l'argent... de vous!... s'écria Marie, toute tremblante d'émotion et de colère.

— Qu'y a-t-il d'étrange dans ma proposition?

— Vous voulez acheter mon départ.

— Qui vous parle d'acheter votre départ! Que me fait votre présence ici? Vous vous méprenez étrangement, ma petite!

— Diable! diable! murmura le Commandeur, la fiancée d'Arthur tient beaucoup à éloigner la mignonne Marie! Elle a compris, la rusée! Mais je

la débarrasserai plus facilement de cette rivale qu'elle ne saurait le faire elle-même. C'est égal, la lutte est amusante.

— Mais de quel droit, mademoiselle, me parlez-vous ainsi? Pourquoi voulez-vous pénétrer les secrets de mon cœur malgré moi! s'écria Marie, perdant toute mesure.

— Du droit qu'a toute femme de s'intéresser aux malheurs d'une pauvre fille comme vous, reprit avec dédain Mlle d'Elbée qui retrouva tout son calme, et qui sentit qu'il était de sa dignité d'éviter un éclat.

Un pâle sourire parut sur les lèvres de Marie.

Boisfleury intervint :

— Je trouve, dit-il, que Mlle Marie a raison; elle a des amis à Paris aussi bien que chez elle, des protecteurs qui sauront la soutenir, son talent est très réel, elle peut mieux faire encore que gagner péniblement sa vie.

Chonchon, qui était restée silencieuse durant toute cette scène, comme elle devait le faire, se permit de frapper sur l'épaule de Boisfleury.

Celui-ci se retourna et la modiste lui glissa ces mots à l'oreille :

— Ah çà! est-ce que vous allez la faire entrer à l'Opéra à ma place?

— Taisez-vous, fit à voix basse le Commandeur furieux, et tranquillisez-vous; vous entrerez à l'Opéra, et j'espère que vous n'en sortirez pas pour venir me persécuter.

— C'est entendu!

Mlle d'Elbée, relevant les paroles de Boisfleury, dit avec ironie :

— Il est certain que si monsieur le Commandeur de Boisfleury se charge de l'avenir de Mlle Marie, elle peut être tranquille et n'a pas besoin d'une autre protection.

Le Commandeur salua et dissimula une grimace dans un sourire.

Un maître d'hôtel entra à ce moment et dit, sans doute en suivant les instructions du Commandeur :

— Le souper est servi!

— Venez-vous, belle Marie? dit le Commandeur en lui présentant son bras.

— Non, dit celle-ci; je vous l'ai dit, je veux partir.

Au même instant, un valet de chambre entra, s'approcha de la jeune Savoyarde, et, très respectueusement, lui présenta une lettre.

Marie ouvrit sa lettre.

La missive n'avait qu'une ligne, mais une ligne qui lui fit venir le sang aux joues et qui alluma un éclair de joie et de fierté dans ses yeux.

Elle lut en effet :

« Ne m'accusez pas, ne désespérez pas et attendez-moi

« Signé : André. »

Mlle d'Elbée vit la métamorphose de la jeune chanteuse et en éprouva une commotion.

— Eh bien ! mademoiselle, que décidez-vous? dit-elle.

— Je reste, mademoiselle, dit Marie.

Cette phrase fut accompagnée d'un regard clair, presque triomphant.

Mlle d'Elbée dut en comprendre la signification, car elle se mordit les lèvres.

Comme a dû le faire pressentir la promesse d'Arthur à sa mère de ne point revoir Marie ce soir-là, le billet apocryphe n'émanait pas du marquis, c'était une ruse imaginée par le Commandeur pour décider Marie à ne point s'éloigner.

Mlle d'Elbée n'ajouta pas une parole, elle prit le bras du gentilhomme qui l'avait accompagnée et qui n'avait pas prononcé une parole. Elle se disposait à se retirer, lorsque Boisfleury s'approcha d'elle, et, sous couleur de la saluer, lui glissa ces mots :

— J'avais bien vu que cette jeune paysanne vous gênait, de même qu'elle nous gêne tous ici ; j'y mettrai ordre ce soir, dans l'intérêt de la famille.

La riche héritière ne répondit rien, mais elle couvrit le vieux seigneur d'un regard expressif, et, en quittant l'appartement, elle dit à son parent :

— M. le Commandeur de Boisfleury est décidément un homme charmant.

— Certes, et c'est un parfait gentilhomme! ajouta l'autre.

Et Mlle d'Elbée s'éloigna en murmurant tout bas :

— La lutte n'est pas finie entre nous, petite... nous nous reverrons!..

Le Commandeur revint auprès de Marie et lui dit gracieusement :

— Je bénis ce bienheureux billet qui a été plus éloquent que Mlle d'Elbée et moi réunis.

— Je le bénis autant que vous, monseigneur!

— Eh bien! j'espère qu'on va enfin souper! s'écria Chonchon que tous ces manèges impatientaient fort.

— Pour cette fois, vous parlez d'or, ma chère, dit le Commandeur.

Et, offrant le bras à Marie, il passa dans la salle à manger. Chonchon suivit en donnant les signes de la plus vive allégresse.

VII

Le seigneur de Boisfleury n'avait pas perdu son temps, pendant sa courte absence du salon où se trouvait Marie.

Il avait vu Lafleur, son cynique confident, et avait arrêté avec lui les détails de son plan de bataille.

Ce Lafleur était un précieux personnage, il avait toutes les grandes traditions de son emploi et devenait véritablement indispensable pour un grand seigneur amoureux, entreprenant et peu scrupuleux.

Grâce aux protections efficaces que lui avaient valu ses services, il avait évité les galères et peut-être bien la corde méritée par ses hauts faits. Par exemple, il se dévouait corps et âme à ses patrons, et ne les trahissait que pour une somme importante et supérieure à celle qui lui était promise par ceux-ci.

Sa probité se bornait là, et l'on remarquait souvent la disparition de certains objets, dans les maisons où il exerçait ses talents.

— Monseigneur, avait-il dit à Boisfleury, pour ce que vous voulez faire, il vous faut un narcotique et une bonne voiture, avec un cocher dévoué. J'ai votre affaire, tout cela a été préparé par moi, et les hommes qui doivent nous seconder n'attendront qu'un signal pour agir.

— Fort bien. Mais ce narcotique, au moins, n'offre aucun danger pour celui qui le prend?

— Ne craignez rien, monseigneur, un sommeil d'enfant.

— Le cocher?

— Un ami à moi, un drôle qui, pour une récompense honnête, écraserait son père, s'il voulait lui barrer le passage.

— Un joli coquin!

— Dame! dans la partie que nous jouons, on ne peut exiger des mœurs bien délicates.

— Enfin, c'est convenu. Tu nous serviras à table.

— Oui, monseigneur, c'est moi qui verserai le champagne... et le sommeil; le narcotique est infaillible.

— Ne vas pas te tromper!

— Monseigneur, on sait son métier.

— Tu trouveras bien moyen de te débarrasser des vieux serviteurs de l'hôtel?

— Monseigneur, ces vénérables personnages dorment déjà sur leurs

mollets, je les enverrai coucher lorsqu'il le faudra et je les remplacerai par ceux dont, hier, je me suis assuré le concours.

Boisfleury, tranquille, était revenu auprès de Marie.

Ce Lafleur qui, on l'a vu, s'était chargé de procurer au Commandeur tout le personnel de l'enlèvement, s'était adressé, la veille au soir, à certains personnages douteux qu'il connaissait et qui, moyennant finance, consentaient à se charger de n'importe quelle besogne.

Valets au besoin, soldats à la rigueur, mais plus communément bandits; Lafleur les avait fréquentés à diverses époques de sa vie, et savait où les trouver quand il le fallait, pour faire un coup mauvais ou bon.

Cette fois, il était allé passer la soirée dans un tapis-franc des environs du marché des Innocents, dans l'une de ces tavernes où se réunissaient les sujets du roi de Bohême, pour y discuter les aubaines et les attendre.

Donc, la veille du jour où Marie devait aller chanter chez la marquise, Lafleur s'était transporté dans ce bouge pour y chercher des aides.

Une cinquantaine d'individus y attendaient la fortune, Lafleur les examina les uns après les autres et allait se retirer pour chercher son affaire ailleurs, quand il avisa un groupe qui se tenait tout à fait à l'écart et qui comptait quatre gaillards à mines patibulaires.

L'un d'eux, en ce moment, frappait vigoureusement sur la table en faisant frémir, du coup, les verres et les bouteilles, puis s'écriait :

— Quel chien de métier!

— Pourquoi dites-vous ça, patron?

— Voilà quinze jours que nous n'avons fait une affaire.

— Eh! Dieu me damne! s'écria Lafleur avec la plus parfaite désinvolture, c'est le brave capitaine Lampourde.

— Tiens! Lafleur! Bonjour, répondit d'un ton bourru le prétendu capitaine qui, pour justifier cette appellation hyperbolique, portait, sous le nez, une paire de moustaches exorbitantes, lesquelles semblaient lui couper la figure en deux.

— Bonjour Lafleur!

— Bonjour, les amis. Est-ce que vous êtes dans le marasme?

— Un peu, répondit Lampourde. Et toi, fainéant, que deviens-tu?

— Moi, je viens vous voir.

— Pourquoi faire?

— Mon Dieu, capitaine, je ne sais pas si je me trompe, mais vous allez me sauter au cou.

— Me prends-tu pour une corde? car tu finiras par là.

Et Lampourde fit un geste expressif.



Aligne les pistoles; nous acceptons. (P. 483.)

— Après vous, capitaine! répondit insolemment Lafleur.

— C'est bon, bavard, qu'y a-t-il?

— Êtes-vous disposés à prêter le secours de vos bras à une expédition nocturne...

— Dont le but est?... demanda Lampourde.

— Dont le but est de cueillir une jolie poulette.

— Un enlèvement...

— Oui.

— Combien donne-t-on?

— Six cents livres.

— Peuh! ce n'est guère.

— Eh bien! capitaine, restons-en là; je vais m'adresser à d'autres.

— Il y eut un murmure parmi les autres seigneurs du clair de lune qui se récrièrent.

— Mais nous acceptons, nous, dit l'un d'eux.

— Et moi-même, fit Lampourde, je n'ai point refusé, que je sache, dégoise-nous ton affaire et mets-nous au courant de la besogne qu'il faudra abattre.

— Ah! ah! vous vous humanisez!

— Trève de réflexions et venons au fait.

En quelques mots, Lafleur mit Lampourde et ses affidés au courant.

— Comme vous le voyez, dit-il ensuite, vous agirez pour le compte de mon maître, le Commandeur de Boisfleury.

— C'est toi qui paieras?

— Oui.

— Alors, tu dois y gagner cent pour cent.

— C'est à prendre ou à laisser. Je donne des arrhes...

— Combien?

— Cent cinquante livres.

— Aligne les pistoles; nous acceptons. Et dis-nous ton plan.

— Voilà : toi, Caussinard, tu as été cocher, je crois...

— Je m'en flatte...

— Eh bien! tu trouveras une chaise attelée de deux bons postiers, et tu l'amèneras, dans la nuit de demain à après-demain, aux environs de l'hôtel de Sivry, place Royale.

— Je vois ça d'ici, fit Caussinard; il y a, par là, un coin obscur où je serai très bien, mais minute!

— Qu'y a-t-il?

— Le carrosse, c'est toi qui le paie, je pense?

— Parbleu! Et les chevaux aussi.

— Alors, c'est entendu.

— Maintenant, reprit Lafleur, il me faut deux gaillards d'une physionomie honnête qui puissent endosser la livrée et que j'introduirai dans l'hôtel pour emporter la jeune personne, quand elle sera endormie.

— Eh bien! dit Lampourde, il y a Carasson et Romagnole qui sont des lapins biens découplés.

— Bon! fit Lafleur, qu'ils soient à minuit à la porte de l'hôtel.

— Ils y seront; vous y serez, n'est-ce pas, vous autres?

— A minuit moins cinq, dit Carasson d'une voix un peu rogommée.

— Eh bien! et moi et Cassamort, qu'est-ce que nous ferons? nous voulons gagner notre argent...

— Toi, Lampourde, tu te dissimuleras derrière la statue du grand roi qui orne le milieu de la place, et, si les choses n'allaient pas comme il faut, tu nous prêterais main-forte.

— Voilà qui va bien; où est le quibus que tu as promis?

— Je vais vous le donner.

Cela dit, Lafleur tira un sac de sa poche et le vida; il contenait cent cinquante livres...

— Tu peux bien ajouter une pistole pour boire! dit Lampourde

— Soit. Mais je veux que ce soit de l'ouvrage bien fait...

— N'aie donc pas peur, ce sera mieux fait que tu ne crois, répondit Lampourde avec un sourire ironique auquel Lafleur ne prit pas garde.

— Ainsi, c'est bien convenu, reprit ce dernier, à minuit, Carasson et Romagnole, très propres et prêts à endosser la livrée.

— On y sera.

— Vers deux heures, Caussinard avec la voiture, comme c'est dit

— Convenu.

Lafleur crut devoir payer une tournée qui fut bien accueillie, fit l'aimable et s'en alla satisfait, en murmurant :

— Le Commandeur donne cent louis pour l'affaire. Je gagne encore dix-huit cents livres. Ce Lampourde et ses hommes, on les aurait eus à moins.

Nous retrouverons Lafleur tout à l'heure. Revenons auprès des hommes dont il doit payer, le lendemain, les services.

Aux yeux du valet de M. de Boisfleury, les personnages avec lesquels il venait de s'entendre n'étaient pas sans reproche, il les croyait capables de certains menus forfaits auxquels, vu l'état de la société, l'on n'attachait pas grande importance.

Besoigneux, hardis, sans scrupules, c'étaient, à ses yeux, de mauvaises connaissances, mais rien de plus.

En cela, maître Lafleur se trompait, comme on va le voir.

Dès qu'il fut parti, Lampourde ébaucha un ricanement et, d'un geste, ramassa son monde autour de lui pour lui confier des propos qui ne devaient pas tomber dans l'oreille de tout le monde.

— Ce Lafleur est une providence, mes enfants.

— Comment?

— Vous pensez bien que je ne consentirais pas à passer ma nuit à la belle étoile pour les quelques louis qui me reviendraient en dehors de ma part de capitaine.

— Que veux-tu dire?

— Il y a longtemps que je guettais l'occasion de faire un bon coup. Lafleur vient de nous l'apporter. Prêtez-moi vos ouïes.

On se rapprocha du bandit.

— Demain soir il y a fête à l'hôtel de Sivry. Qui dit fête, dit un peu désordre. Je suis convaincu qu'on laissera traîner de l'argenterie. Il s'agit de ne pas tolérer une pareille négligence.

Un rire général accueillit ce langage.

— Je me suis laissé conter, continua Lampourde, que dans ces maisons de grands seigneurs, et principalement chez Mme de Sivry, on mange dans de l'or, on boit dans du vermeil...

— Mâtin! fit Caussinard en se passant la langue sur les lèvres.

— La valeur de l'argenterie, dans certains hôtels, dépasse cinq cent mille livres. Je vous demande un peu qu'est-ce que ça pourrait faire à ces gens-là si, le lendemain de leur petite fête, il leur en manquait pour une dizaine de mille livres.

— Et même pour une vingtaine, appuya Cassamort.

— Par conséquent, continua le capitaine, quand Carasson et Ramagnole seront dans la place, ils trouveront bien le moyen de nous apporter une livrée, à nous aussi, et dès que nous l'aurons endossée, Cassamort et moi, nous nous donnerons comme les gens d'un duc et pair quelconque.

— Ou d'un simple baron. Moi, vous savez, ça m'est égal : je ne suis pas vaniteux.

— Nous saurons vite où est l'office et, avec les grandes poches de nos livrées, ce sera bien le diable si nous n'emportons pas de quoi faire la noce pendant six mois.

— Ah! capitaine! dit Carasson, vous êtes le roi des lapins.

— Et de cette façon, conclut Lampourde en souriant, ce jobard de Lafleur, qui nous donne à peine la moitié de ce qu'il reçoit pour l'enlève-

ment, nous paiera, sans s'en douter, le maroufle, un peu plus cher qu'il ne croit.

— On partagera? demanda Cassamort qui ne devait pas participer directement au vol.

— Une fois ma part prélevée, dit Lampourde.

— Bien entendu!

Ces messieurs firent apporter des liqueurs et autres bonnes choses avec l'argent de Lafleur et se disposaient à se griser outrageusement quand Lampourde, qui était un capitaine sérieux, coupa court à ces velléités en disant :

— Assez causé! assez bu! mes lapins, il faut aller vous coucher et dormir tout le jour pour être frais et dispos à l'heure dite. Allons, houste! en route.

En quittant le cabaret où il avait embauché son monde, Lafleur ne prit pas le chemin de l'hôtel de Sivry. Un homme comme lui pouvait-il renoncer au plaisir de vivre libre pendant quelques heures. Remontant la rue Saint-Honoré, il s'engagea dans la rue des Bons-Enfants qui, à cette époque, n'était point le camp retranché de la vertu.

Il s'arrêta devant l'une des maisons de cette rue, s'engagea dans un corridor sombre. Parvenu au deuxième étage, il frappa d'une certaine façon à une porte sous laquelle filtrait de la lumière. La porte s'ouvrit et Lafleur se trouva tout à coup au milieu d'une société bigarrée qui sentait la caque d'une lieue.

D'abord, des femmes décolletées, barbouillées de rouge, puis des hommes à l'œil inquiet, aux gestes discords, aux vêtements bien coupés, mais fripés, des gardes françaises, des exempts de police à peine déguisés, de jeunes débauchés, des vieux maniaques. Ce monde se roulait sur des canapés défraîchis, s'entassait autour des tables sur lesquelles voltigeaient des cartes et où sonnaient des pièces de monnaie.

C'était un tripot, un tripot d'un ordre moyen, une concurrence à l'Hôtel de Transylvanie. En cherchant bien, on aurait découvert des Grieux et sa Manon, et peut-être bien l'abbé Prévost, leur aimable biographe, si ce dernier n'avait pas été mort depuis dix-huit ans.

L'entrée de Lafleur ne passa pas inaperçue.

Il fut salué, appelé par plusieurs femmes et hommes.

Il se laissa aller sur un canapé, à côté d'une créature assez jeune et déjà fardée comme une quinquagénaire.

— Êtes-vous en fonds, chevalier? demanda la jeune personne.

Lafleur ne parut nullement surpris de ce titre nobiliaire. Il était géné-

ralement connu, dans les brelans, sous le nom de chevalier de Lafleur; on le trouvait très homme du monde. Il répondit :

— Je vous ferais la même question, si je ne vous voyais loin des tables, ma chère Cydalise.

— Confiez-moi donc deux ou trois pistoles.

— Pas possible pour le quart d'heure, chère amie, mais je sens ici de l'argent frais, et j'espère, dans quelques instants, combler le vide de ma bourse.

En disant ces paroles, Lafleur regardait deux jeunes gens d'une mise et d'une physiosomie assez honnêtes, fourvoyés dans ce tripot, amenés par d'habiles racoleurs.

— Je vais proposer une partie de lansquenet à ces aimables gentilshommes, reprit Lafleur.

Cinq minutes plus tard, il était attablé en compagnie des deux individus et battait les cartes d'un geste entendu. Cydalise semblait beaucoup s'intéresser au jeu de ses adversaires. L'excellente personne accompagnait même chacune des péripéties de la partie d'un geste, d'un clignement d'œil, d'un soupir.

Les jeunes gens paraissaient flattés des attentions délicates de la dame. Lafleur ne devait pas non plus en être très fâché, car il gagnait tous les coups.

Quand les joueurs novices n'eurent presque plus de pistoles dans les poches, ils s'avisèrent de devenir méfiants.

— Mais vous trichez, monsieur! s'écria l'un d'eux en s'adressant à Lafleur.

— Vous dites? fit celui-ci avec un froncement de sourcil menaçant.

— Vous n'y pensez pas! s'exclama Cydalise. Le chevalier tricher!

— Et pourquoi pas! fit l'autre victime. — Monsieur nous a filé la carte plus de trois fois de suite.

Les personnes assises autour des autres tables s'étaient retournées et prêtaient une certaine attention à la scène qui commençait. — Par exemple, l'émotion n'était pas très grande; on était sans doute habitué aux débats de cette nature.

Cependant, Lafleur comprit qu'il devenait nécessaire de s'indigner.

— Drôles! s'écria-t-il, vous apprendrez ce qu'il en coûte pour insulter un gentilhomme!

— Peut-être vous apprendrai-je qu'il en coûte plus cher pour dépouiller un honnête homme! riposta l'un des volés.

— Vos noms! tout de suite! votre heure!

— Nos noms? dites d'abord le vôtre, gentilhomme de grand chemin!

— Renverse la table, conseilla Cydalise à voix basse.

Lafleur apprécia la sagesse du conseil, car il le suivit.

Les autres tables s'étaient dégarnies; maintenant, on serrait d'assez près les trois hommes. — On réservait son appréciation, attendant que l'une des parties en lutte eût affirmé sa supériorité.

— Oui, votre nom, canaille! cria le premier des jeunes gens en saisissant Lafleur au collet et en le secouant sans aucun respect pour sa qualité.

Celui-ci jeta un regard circulaire sur la galerie; s'apercevant que les amis, c'est-à-dire les complices étaient en majorité, il lâcha le grand moyen :

— Messieurs, je reconnais ces individus, ce sont deux agents du lieutenant de police. Ils cherchent un scandale pour nous faire empoigner tous et fermer la maison.

A ces mots, un hurlement d'indignation s'éleva. — Les deux ou trois agents authentiques qui figuraient dans l'appartement crièrent le plus haut.

Les deux individus ainsi désignés à l'animadversion générale, essayèrent vainement de s'expliquer. Ils voulurent raconter qu'ils étaient d'honnêtes bourgeois, sans accointances avec la police. — Il était trop tard; le signal était donné; ils devaient quitter la place.

Lafleur, qui avait retrouvé tout son aplomb, brodait des variations sur son thème.

— Moi, insulté par des policiers! C'est infâme! Voyez à quoi l'on est exposé dans les meilleures sociétés. — Que dirait mon ami, M. le marquis de Sivry, s'il entendait ainsi traiter le chevalier de Lafleur? Et le Commandeur de Boisfleury, comme il irait laver la tête au lieutenant de police qui se sert de tels instruments.

— C'est vraiment malheureux! appuyait un ami.

— On ne sait pas à quoi l'on est exposé dans le monde! ajoutait une vieille dame.

Lafleur reprenait :

— Mais soyez tranquilles, messieurs, demain je me charge d'obtenir toute satisfaction. On sait que je fais figure à la ville et à la cour.

— A la cour... des miracles! interrompit l'un des bourgeois.

— Ce fut la dernière protestation des victimes; ils furent secoués, houspillés, finalement jetés dans les escaliers et conduits jusque dans la rue avec force bourrades et coups de pied.

Ils durent se tenir pour battus et contents; car, avec leurs vêtements



Après cette expulsion... (P. 489.)

déchirés, ils ne pouvaient songer sérieusement à déposer leur plainte. — On les eût incarcérés sur leur mine.

Après cette expulsion, l'ordre régna de nouveau dans le tripot. Lafleur compta son butin, distribua quelques écus aux amis, n'oublia pas Cydalise. Même, en compagnie de cette Muse de brelan, il alla, dans un coin, consommer deux ou trois bouteilles d'un champagne frelaté. On sait que la sophistication des liquides ne date pas de la Révolution de 89.

Vers cinq heures, il se décida à regagner l'hôtel de Sivry, qu'habitait M. le Commandeur de Boisfleury en qualité de frère unique de la marquise.

Il pénétra dans la demeure seigneuriale par une petite porte dont, en homme avisé, il avait la clef.

A pas de loup, il gravit quatre étages et arriva dans le quartier des domestiques.

Au moment de pénétrer dans sa chambre, il se trouva en face d'un homme d'un âge mûr. C'était le père Pacôme, un honnête homme, celui-là, ancien quartier-maître de caronade à bord du vaisseau où l'ancien marquis de Sivry, le père d'Arthur, arborait son pavillon de chef d'escadre.

Tout dévoué à la famille, il exerçait, dans l'hôtel, des fonctions qui, sans être celle de majordome, s'en rapprochaient sensiblement. On le considérait comme une sorte de surveillant général.

Ce brave marin avait voué un véritable culte à Arthur que jadis il faisait sauter sur ses genoux, et à qui il apprenait tout un répertoire de chansons nautiques.

Pacôme, qui jouissait d'un sorte d'autorité sur les autres valets, fit une grimace en voyant Lafleur rentrer à l'aube, dépouillé de sa livrée et titubant quelque peu.

— On découche, maintenant! dit-il en regardant fixement le valet.

— Comme vous voyez, père Pacôme.

— Ce n'est pas régulier, mon garçon !

Pacôme aimait la discipline.

— Possible, mais c'est bien agréable! répliqua Lafleur d'un ton dégagé.

— On pourrait toujours demander la permission.

— Et si on la refusait?

— Eh bien! on ne sortirait pas.

— Allons, allons, père Pacôme, vous ne dites pas ce que vous pensez. Ne pas sortir quand une jolie payse vous attend. Voyons, franchement, on ne peut faire attendre une femme.

— Je me moque pas mal des femmes! Je ne connais que le service moi, et l'ordre!

— Vous n'avez pas toujours tenu ce langage, comme on dit à la Comédie.

— Toujours!

— Alors, je vous plains.

— Les domestiques qui courent après les cotillons, la nuit, sont de

mauvais et de dangereux serviteurs. — Vous ne ferez pas long séjour dans la maison, vous!

— Qui sait!

— Si Mme la marquise s'aperçoit de votre conduite, gare la casse...

— Ce n'est pas vous qui me dénoncerez, père Pacôme, un ancien marin!

— Non, mais si l'on me demande mon opinion, je m'expliquerai!

— Décidément, vous ne m'aimez guère, Pacôme!

— J'aime les bons sujets et, foi de marin, vous ne l'êtes guère!

— Merci, père Pacôme, à l'avantage de vous revoir.

Et Lafleur rentra dans sa chambre.

Le vieux Pacôme resta un instant pensif; il se décida pourtant à descendre l'escalier en murmurant :

— En voilà une pratique! Cette figure de fouine ne me revient pas. Il sort, il rentre sans que l'on sache pourquoi ni comment. Ce n'est pas naturel. Ce paroissien-là doit couver de mauvais desseins. Je ne peux pourtant pas dire tout ce que je pense à Mme la marquise; je ne suis pas un homme de police! Cependant, je surveillerai ce gaillard-là.

A ce moment, un bruit métallique, venant de la chambre de Lafleur, vint faire dresser l'oreille au vieux loup de mer. C'étaient comme des pièces d'or roulant et dansant sur le parquet. Lafleur vidait ses poches un peu précipitamment.

— Qu'est-ce? fit Pacôme. On dirait de l'or! Le coquin est économe, si ce sont ses appointements. Pas possible, avec ses habitudes de sortir la nuit. Je crois plutôt que le gaillard va à la chasse quand nous dormons.

Le bruit recommença.

— Encore, mais il a une fabrique, cet animal-là. Oh! ce n'est pas naturel, je vas faire une perquisition. Le salut avant tout.

Quelques heures plus tard, Lafleur avait quitté sa chambre pour vaquer à son service. Pacôme qui, ainsi que nous l'avons dit, était l'homme de confiance de la famille de Sivry, et qui errait librement dans la maison, s'introduisit dans la chambre de Lafleur.

Il ne vit rien de suspect d'abord. Une malle fermée attira ensuite ses regards. Il ne songea pas à l'effraction. Seulement, il eut l'excellente idée de regarder dans le lit. Sur la paillasse, il vit avec stupéfaction un masque noir, un paquet de cordes et des pistolets.

— Diable! Diable! ce ne sont pas des instruments utiles à un bon domestique. Décidément, ce Lafleur devient énormément suspect. Ce n'est pas assez de le surveiller, il faudrait l'arrêter. Laissons cela et avisons.

Il sortit de plus en plus perplexe.

Il hésita encore, par dignité de vieux soldat, à prévenir la marquise ou le jeune marquis. — Il prit un moyen terme. — Il consulta le Commandeur de Boisfleury.

Quand le vieux marin fit cette démarche, il s'adressa mal et prit mal son temps.

On se souvient que Lafleur devait sa place au Commandeur qui connaissait ses talents spéciaux. — De plus, le vieux seigneur comptait, à ce moment, sur ledit Lafleur pour l'enlèvement de Marie.

Il écouta d'une oreille distraite, puis révoltée, les doléances de Pacôme.

— Lafleur est un garçon spirituel, très utile, dévoué! répliqua Boisfleury. Ces qualités ne sont pas à dédaigner.

— Mais ce masque, ces cordes et ces armes?

— Tout cela, se dit en *a parte* le Commandeur, lui sert, sans aucun doute, dans les expéditions amoureuses.

— Mon pauvre Pacôme, dit-il, vous vieillissez beaucoup. Je ne m'étonne pas que vous ignoriez l'usage de ces instruments, mais moi je le connais et ne suis point inquiet, faites comme moi.

Boisfleury dit cela avec un magnifique accent de fatuité.

Pacôme n'était pas très convaincu mais le respect lui ferma la bouche. Il n'insista pas et laissa le Commandeur à ses projets et à son enthousiasme pour Lafleur.

Dans le silence qu'il s'imposa, ses soupçons s'accusèrent, sa méfiance s'augmenta et il ne tarda pas à voir un Cartouche ou un Mandrin dans le valet de confiance de M. de Boisfleury.

Lorsqu'il le rencontrait, il lui jetait des regards inquisiteurs et murmurait des paroles indistinctes. Il l'épiait, le suivait de loin pour saisir une démarche, un geste suspects.

Son enquête n'aboutit pas, il n'en devint que plus acharné.

Lafleur ne fut pas sans s'apercevoir de l'attitude hostile de Pacôme; mais il méprisa cette surveillance et ne vit, dans le loup de mer, qu'un vieux maniaque. Il le railla, le tourna en ridicule dans l'esprit du Commandeur et dans celui de ses camarades.

Le jour de la fête que nous avons décrite au début de cette partie arriva enfin. Pacôme, occupé durant toute la journée et toute la soirée pour des courses, n'eut guère le temps d'observer Lafleur, mais il se promit bien de se rattraper.

Il se trouvait dans l'office à surveiller les préparatifs de la collation qui devait, comme on l'a vu, précéder le départ des invités, lorsque Pierrot y arriva.

Pacôme avait la bosse de la méfiance.

— Qui est cet autre? pensa-t-il, en voyant entrer le compagnon de Marie. On voit de drôles de figures dans cet hôtel! Ah! que dirait feu mon commandant s'il revenait. Cependant, ajouta-t-il après quelques secondes d'examen, ce garçon n'a pas l'air d'un coquin.

La bonne tête de Pierrot produisait son ordinaire effet.

— Qui es-tu, garçon? où vas-tu? d'où viens-tu?

— Moi, je suis Pierrot, et vous?

— Moi, je suis Pacôme. Après?...

— Eh bien! monsieur Pacôme, vous m'avez l'air d'un honnête homme, vous, et je répondrais franchement à vos questions... je vais retrouver Mlle Marie, la Perle de Savoie qui a chanté, ce soir, ici, devant la noble compagnie et je viens de la cave de l'hôtel où m'avait enfermé un coquin appelé M. Lafleur.

— Un coquin, tu l'as bien nommé.

— Ce Lafleur est ma bête noire. On ne veut pas m'écouter, ici, mais je suis sûr qu'il incendiera la maison.

— Il en est capable, c'est un brigand.

— Le dernier des coquins!

— Un gibier de potence!

Pierrot raconta à son nouvel ami tout ce que nous savons, son incarcération, le complot soupçonné contre Marie; bref, tout ce qu'il avait entendu.

Le vieux marin frémissait, levait les bras au ciel, et lâchait à demi-voix d'énergiques jurons.

Quand Pierrot eut terminé son récit, Pacôme s'écria :

— Ah! l'affreux scélérat! mais je serai là et je le défie d'exécuter ses projets, il devra, pour cela, passer sur mon corps.

— Et sur le mien aussi! appuya Pierrot.

Les deux nouveaux amis se serrèrent la main, se promettant d'agir de concert.

— A présent, dit Pierrot, il faut que j'avertisse Mlle Marie. Où est-elle?

— Je vais te conduire dans le petit salon où elle doit souper.

Au moment où M. de Boisfleury, averti que le souper était servi, avait présenté la main à Marie et à Pagode qui, on se le rappelle, s'était fait inviter, il avait eu une galante idée.

Cette idée consistait à se rendre à la salle à manger improvisée par le chemin le plus long, afin de faire les honneurs des appartements, des galeries de tableaux aux deux femmes. L'attention était charmante et tout à fait dans les mœurs de l'aimable gentilhomme.

Pendant que Marie se laissait conduire, Pagode trouvant la promenade superflue, et suivant ses douces habitudes, préoccupée du repas qu'elle allait faire, avait faussé compagnie au Commandeur et s'était directement rendue à la salle à manger.

— Ah! c'est toi, Pierrot! s'écria-t-elle en reconnaissant son compatriote qui entrait en compagnie de Pacôme.

— Oui, c'est moi.

Sans prendre garde au ton solennel du jeune musicien, Chonchon n'eut d'attention que pour la table servie. Elle ne tarda pas à tomber en extase. Le coup d'œil, à la vérité, était imposant : les pâtés, les viandes, les gâteaux, les fruits, les flacons aux formes diverses unissaient leurs séductions dans un admirable ensemble.

— Ah! superbe! superbe! murmura la modiste.

Elle continua :

— J'ai bien fait d'accepter l'invitation et même de l'avoir provoquée. Ça va être une fête complète. Puis, j'ai une faim atroce.

Pierrot saisit Chonchon par le bras et gravement :

— Assez de bêtises comme ça, Chonchon. Il faut songer aux choses sérieuses. Le danger approche; il ne faut pas se laisser mettre dedans.

— Toujours tes idées, fit Chonchon, voyons, explique-moi bien. Quel est le danger qui peut nous menacer dans un souper?

— Ce n'est pas un souper, c'est un volcan! articula Pierrot de plus en plus grave.

— Un volcan?

— Oui, un volcan. Je vous l'ai déjà dit, Chonchon.

Celle-ci commençait à s'émouvoir de la persistance de Pierrot et des gestes affirmatifs de Pacôme.

— Tu affirmes donc, dit-elle...

— Qu'il s'agit d'enlever une jeune fille, et pour cela de la griser.

— Griser une jeune fille, ce ne peut-être moi. Je les en défie.

— Non, c'est de Marie qu'il est question.

— De Marie!...

— Je te l'ai déjà dit, c'est elle que l'on veut endormir afin de l'enlever pour M. le Commandeur.

— Ah! le monstre! le scélérat! Mais je suis là! Décidément, j'ai eu bien raison de me faire inviter. Compte sur moi, Pierrot. Mais où vas-tu te cacher? J'entends qu'on se dirige de ce côté. Ce sont eux!

Pierrot, comme les grands capitaines sur le champ de bataille, eut une inspiration.

— Sous la table, s'écria-t-il, comme Médor! Mais c'est pour elle.

Et, sans hésitation, joignant l'action à la parole, il se blottit sous la table où quatre couverts étaient disposés.

— Préviens Marie de ma présence, dit-il à Chonchon.

Cette recommandation était à peine faite que Marie et le Commandeur firent leur entrée.

Ils trouvèrent Pacôme qui, une assiette à la main, avait l'air parfaitement décidé à imposer ses services. M. de Boisfleury le regarda avec hauteur et se disposait à le chasser, quand Lafleur lui fit un signe et le vieux seigneur consentit à garder le silence.

Du reste, Lafleur attendait du renfort, comme on sait, et ce renfort était déjà dans l'hôtel.

En effet, dès que l'impudent valet eut été arraché à la surveillance du père Pacôme, il avait invoqué un prétexte quelconque et s'était hâté de descendre sur la place...

D'un coup d'œil, il s'assura que les gens du capitaine Lampourde étaient à leur poste. Ceux qui devaient être introduits dans la maison se tenaient à deux pas. Lafleur leur fit un signe; ils s'avancèrent...

— Allons ho! dit le drôle, ne flânons pas...

— Nous voici, nous voici...

— Venez avec moi.

Très précipitamment il fit entrer les deux bandits, leur fit signe d'enfiler un escalier de service et les conduisit dans les hauteurs, et leur montrant sept à huit livrées, il leur dit :

— Déguisez-vous dare dare...

Les autres se regardèrent avec un sourire.

— Tu nous attends? dit l'un d'eux.

— Non, il faut que je retourne auprès de mon maître.

— Alors tu viendras nous chercher.

— Oui.

— Dans combien de temps?

— Dans dix minutes. D'ici là, ne bougez pas.

— Ne crains rien.

— Lafleur, enchanté d'avoir à sa portée les gens sur lesquels il pouvait compter, retourna d'une haleine auprès du Commandeur, et lui dit à voix basse :

— Tout est prêt.

— Les hommes?...

— Sont là.

— La voiture? ..

— Attend sur la place.

— Parfait, avait répondu M. de Boisfleury.

— Pendant ce temps, Carasson et son camarade avaient endossé non pas une, mais deux livrés superposées.

Puis ils s'étaient hâtés de descendre et de gagner le dehors.

Toutes ces allées et venues auraient été remarquées et n'auraient pu manquer d'attirer l'attention en un autre moment.

Mais ce soir-là, il était venu tant de monde, tant de valets s'étaient croisés sous la porte cochère que deux de plus, et même dix de plus ne devaient étonner personne.

A peine dehors, Carasson poussa un cri particulier auquel il fut répondu par un coup de sifflet prudent qui partait de la statue.

Immédiatement après, deux hommes se démasquèrent. Les deux premiers drôles ôtèrent les livrées de supplément qu'ils portaient sur leur dos, les autres s'en affublèrent et, quelques minutes plus tard, ils se dirigeaient d'un pas résolu vers l'hôtel.

— Vous, dit Lampourde en s'adressant à Carasson et à son camarade, qu'allez-vous faire?

— Dame! remonter vite là-haut!...

— Pourvu que Lafleur ne soit pas déjà venu.

— Bon! mais vous, capitaine?

— Parbleu! moi et Cassamort nous gagnerons l'office. Il y a toujours des chances d'y trouver quelque chose à mettre sous la dent. Et puis, c'est là que nous verrons bien si nous pouvons entrer en conversation avec celle pour qui nous sommes venus.

— Ah! oui, l'argenterie!

— En sorte qu'au moment où il faudra enlever la donzelle, nous aurons nos poches pleines.

Cela dit, les six malfaiteurs s'introduisirent, de l'air le plus dégagé du monde, dans l'hôtel de Sivry.

IX

Arrivé dans la salle à manger, M. de Boisfleury installa Marie et Chonchon et se mit au milieu d'elles. — Une place resta vide.

Marie donnait, depuis son arrivée, des signes d'inquiétude. D'une voix émue, elle demanda au Commandeur.

— Mais André... M. de Sivry, veux-je dire, il ne vient pas?



Les domestiques plaçaient, sur la table, un nouveau service. (P. 500.)

— Voici son couvert, ma toute belle, se hâta de répondre Boisfleury. Il ne saurait tarder; sans doute sa mère le retient pour quelques minutes; mais il va venir se ranger parmi vos adorateurs.

Cela fut dit avec une mine très avantageuse; la rougeur colora les joues de la jeune fille.

— Permettez-moi, continua le galant Commandeur, de ne pas trop souhaiter le retour de mon beau neveu. Je suis avare de vos regards, je

crains de les voir se distraire de moi et s'égarer sur ce jeune gentilhomme peut-être mieux fait que moi pour vous plaire.

— Monseigneur, laissez, de grâce! ne me parlez pas ainsi, c'est mal de vous moquer de moi.

— Me moquer! y pensez-vous? moi qui donnerais un trône pour un sourire de vous! Moi qui voudrais passer ma vie à vos genoux.

Le vieux seigneur, ragaillardi par la vue du souper, par l'éclat des lumières et des yeux de Marie, par les éclairs que lançaient les coupes et les cristaux, avait pris une main de la jeune fille et cherchait à lui entourer la taille.

La pauvre Marie commençait à être effrayée et cherchait à se lever de table, lorsque Chonchon intervint:

— Monsieur le Commandeur, s'écria-t-elle, pensons, je vous prie, aux choses sérieuses. Nous sommes ici pour souper et non pour dire des bêtises. D'ailleurs, vous savez que j'ai l'œil sur vous et que je suis jalouse.

— Peste soit de la goulue! murmura Boisfleury.

Cependant il déféra à l'observation de Pagode et ordonna à Lafleur de faire servir le repas.

Un autre incident s'était produit. Le vieux Pacôme, en voyant l'attitude entreprenante de M. de Boisfleury, avait eu un tremblement d'indignation. Juste en ce moment Lafleur lui poussa le bras et le bonhomme laissa échapper une assiette qui se brisa sur le parquet.

Lafleur haussa les épaules et adressa un regard expressif au Commandeur.

— Pacôme, ordonna alors celui-ci, qui comprit l'invite de son confident, à votre âge, on ne vaut rien après minuit. Regagnez votre chambre, Lafleur suffira à faire le service; au besoin, il se fera aider par des auxiliaires plus jeunes.

— Mais, monseigneur... voulut dire Pacôme.

— C'est bon! sortez!

Le vieux marin ne put qu'obéir. Il partit en grommelant et en se promettant de ne pas s'éloigner et de continuer sa surveillance.

Lafleur sortit de son côté en toute hâte, mais, au bout de quelques minutes, il revint escorté de deux mascarilles qui, vraiment, n'avaient pas la mine trop patibulaire et qui prirent le service sans gaucherie.

Les premiers plats furent apportés.

Tout à coup, au milieu du bruit fait par les assiettes et les fourchettes, Marie avait poussé un léger cri. Son pied avait effleuré Pierrot qui cherchait à s'orienter sous la table et qui ne trouvait pas sa position aussi comique qu'elle l'eût paru à un spectateur désintéressé.

— Qu'avez-vous, chère mignonne? demanda le Commandeur en prenant un air poliment alarmé.

Chonchon avait compris, elle saisit rapidement la main de Marie et eut le temps de lui glisser à l'oreille :

— Silence! Pierrot est sous la table! il paraît qu'il y a du danger.

Marie rappela tout son sang-froid et répondit d'un ton assez naturel :

— Je n'ai rien, monseigneur, j'ai heurté l'un des pieds de la table.

— Vous vous êtes fait mal, ma toute belle?

— Pas du tout, monseigneur, je suis une folle de crier pour si peu.

— Je proteste, votre voix est trop agréable pour que je vous reproche de me la faire entendre.

Cette galanterie parut si raffinée, si précieuse, que chacun se tut.

Le vieux seigneur, content de son effet, reprit.

— Si vous le voulez, ma belle amie, nous allons noyer cette douleur dans le champagne. Lafleur, versez!

Chonchon, enthousiasmée, battit des mains.

— Ah! bravo. Du champagne! En voilà un vin que j'adore et que je connais.

— Pagode, vous avez d'excellentes connaissances, interrompit Boisfleury.

— Et je m'en flatte! Il y a d'abord le champagne d'*Ail*, celui de *Sellery*.

— Très bien! très bien! Je vois que nos grands crus n'ont pas de mystère pour vous!

— Allons, versez Lafleur! reprit la joyeuse modiste

Le valet, armé d'une bouteille, emplit les verres des deux femmes du liquide mousseux qui semble rire. — Un autre versa pour le Commandeur.

Pierrot qui, tant bien que mal, suivait sous la table les péripéties de la fête, toucha le pied de Chonchon. — Celle-ci se rappela la consigne et dit à Marie :

— Ne bois pas, il paraît qu'on veut te griser, méfie-toi.

— Ah! mon Dieu! c'est abominable, dit la vielleuse.

— Chut! Ne dis rien et ne bois pas; passe-moi ton verre ou donne-le à Pierrot.

— A Pierrot?

— Oui, sous la table.

— Le brave garçon!

— Ne nous attendrissons pas et ayons l'œil.

Cette courte observation ne fut pas remarquée par Boisfleury, ni par Lafleur qui tournait le dos aux convives.

Tout à coup une main souleva la nappe damassée et se tendit vers Marie. C'était Pierrot qui commençait son service de sauvetage.

Marie eut, instinctivement, un mouvement de crainte en apercevant cette main tendue. Néanmoins, elle ne se troubla pas et plaça le verre plein dans la main de son ami.

Le verre et la main disparurent bientôt, le verre reparut vide. Pierrot s'était dévoué; d'ailleurs, il avait pleine confiance en soi et ne craignait pas de se griser. — Dans sa naïveté, il attribuait le sommeil dont on avait menaçé Marie, à l'abus supposé du vin seul et non à l'action d'un philtre quelconque.

— Bah! s'était-il dit en vidant la coupe dont nous avons décrit le trajet, je peux supporter sans danger le liquide qui griserait une jeune fille délicate comme mam'zelle Marie.

Chonchon s'était fait évidemment le même raisonnement, car elle vida la coupe d'un trait et fit ensuite gaiement claquer sa langue.

Le Commandeur qui la vit si bien absorber le *Sellery,* comme elle disait, eut un sourire équivoque et murmura :

— Va, ma petite, voilà un champagne qui me débarrassera promptement de toi et de ton caquet.

Les domestiques plaçaient, sur la table, un nouveau service. Le menu était superbe, dithyrambique et capable de faire délirer toutes les grisettes du monde. Le noir rempart des truffes défendait mal de succulents volatiles, ornés de leurs plumes comme des chefs sauvages, beaux et bons, et qui devaient donner de l'orgueil aux convives admis à les déchiqueter et à les ingérer. Nous ne parlons pas des gelées, des pâtés semblables à des tours méritant et appelant de larges brèches.

Chonchon fut émue jusqu'aux larmes. Elle s'écria :

— Monsieur le Commandeur de Boisfleury, vous faites admirablement les choses!

— Et vous, charmante Marie, que pensez-vous de ce souper, demanda le Commandeur.

— C'est fort beau, dit assez froidement la jeune Savoyarde, trop beau pour une pauvre fille comme moi!

— Ne dites pas cela, ma charmante! vous méritez d'être traitée en reine, vous, reine de grâce et de beauté. Mais les mets les plus rares, comme les parures les plus brillantes sont indignes de vos attraits.

— Je ne suis pas habituée à ces magnifiques choses. Ce luxe me fait pear!

— Vous vous y habituerez, belle Marie; car, si vous voulez, ce sera

là votre régime quotidien. Que dis-je, si vous consentiez à m'écouter avec bonté, vous seriez mille fois mieux traitée encore.

— Il va bien, le vieux renard, murmura Lafleur qui se trouvait derrière M. de Boisfleury.

— Ah! ce n'est pas à moi que vous parleriez ainsi, s'écria Chonchon.

— Que voulez-vous dire? demanda Marie, effrayée de l'exaltation du vieux seigneur.

Le Commandeur ne répondit qu'à Marie.

— Je m'expliquerai quand le moment sera venu! Mais je vous en supplie, ne vous inquiétez pas.

— M. le marquis ne viendra donc pas? demanda une seconde fois la jeune fille.

— Son retard se comprend aisément, répondit Boisfleury d'un ton fort dégagé, un jour de fête, de grande réception, il a des devoirs impérieux à remplir. Il doit faire ses adieux à nos parents, à nos amis, à sa fiancée, M[lle] d'Elbée...

— Le Commandeur fit une pose sur ce nom. Il dut être satisfait de l'effet produit, Marie avait pâli.

M. de Boisfleury continuait, on le voit, son système d'insinuations piquantes, convaincu qu'il y a toujours à gagner à exciter la jalousie des femmes même les plus modestes, même les plus honnêtes. Puis, essayant de faire diversion : Lafleur, dit-il, versez! Buvons à Marie, la Perle de Savoie!

Puis, s'adressant spécialement à la jeune Savoyarde, Boisfleury ajouta :

— Ce n'est pas l'absence de mon neveu qui vous empêchera de me faire raison.

Elle tendit son verre. Elle allait même le porter à ses lèvres, oublieuse de tout danger, lorsque Chonchon, qui ne perdait pas la tête, lui fit apercevoir la main fidèle de Pierrot apparaissant sous la nappe.

La jeune chanteuse tressaillit et fit faire, à sa coupe, le même voyage que précédemment.

— Ce n'est pas pour dire, déclara Chonchon après avoir bu, mais ce vin est exquis.

— Meilleur que tu ne crois, dit Lafleur entre ses dents.

— Il me remplit la tête de chansons, continua la folle Pagode.

— Buvons encore et chantons, s'écria Boisfleury jaloux de précipiter les événements.

Lafleur et son acolyte ne cessaient de verser. Marie faisait chaque fois disparaître son vin avec le même bonheur. Nul ne la remarquait. —

Pierrot, sûr de ses forces, égayé par le goût et le parfum du vin qu'il absorbait en contrebande, trouvait que son dévouement ne présentait rien de pénible et avançait la main avec une louable assiduité. Il est bon de dire que, très entendue dans toutes les questions d'estomac, Chonchon faisait passer quelques reliefs solides au jeune homme.

Pour ne plus donner prétexte aux plaisanteries, aux marivaudages de M. de Boisfleury, Marie ne faisait plus aucune allusion à l'absence d'Arthur de Sivry. Mais son cœur était agité des sentiments les plus violents. L'inquiétude, la jalousie s'y livraient de cruels combats.

Elle se représentait celui qu'elle adorait, oublieux de ses serments, souriant à Mlle d'Elbée, en qui elle osait maintenant voir une rivale. En proie à des irritations, à des révoltes que ne semblait pas autoriser son humilité, elle se sentait devenir tout autre.

Le Commandeur la troubla bientôt dans ses réflexions.

— Je ne donnerais pas ma place ici pour un trône, s'écria-t-il. Ce tête à tête à trois est adorable.

— A quatre, vieux singe! grommela Pierrot.

Le Commandeur leva son verre.

— A vous, charmante déesse! fit-il en s'adressant à Marie. — A vous, belle tigresse! continua-t-il en adressant à Chonchon la seconde partie de son toast galant.

— Ah! voilà qui est gentil! s'écria Pagode. — Au moins vous ne faites pas de jalouse.

— J'hésite à décerner le prix de la beauté et veux, en tous les cas, rester en bons termes avec les deux parties.

Chonchon, que les libations rendaient indulgente, dit dans un élan d'enthousiasme :

— Il faut avouer, monsieur le Commandeur, que vous avez bien de l'esprit.

Le souper suivit son cours, chacun des convives conservant l'attitude que nous venons de constater. Le Commandeur, aimable, galant, prévenant; Marie, inquiète, triste, nerveuse; la consciencieuse Chonchon répandant sa bruyante gaieté.

Les libations continuaient, Pagode chanta, d'une voix contenue, quelques couplets folâtres, et célébra l'apparition du dessert par ses plus vigoureuses exclamations et ses superlatifs les plus énergiques.

Marie n'éprouva pas la même allégresse. Le souper était terminé et Arthur n'avait pas paru. — Il l'avait donc abusée avec son billet, il l'oubliait et pour une autre. — La douleur de la jeune fille devint aiguë; son malheur lui apparut complet.

Cependant, Boisfleury commençait à s'étonner du peu d'effet que produisait, sur la chanteuse, le vin préparé par Lafleur.

— La petite a la tète solide, pensait-il, cela m'étonne grandement. — Pour Chonchon, passe encore, c'est une vaillante. — Lafleur aurait-il négligé de préparer le sommeil?

Il jeta un regard interrogateur sur le valet. Celui-ci avait l'air aussi étonné que son maître.

Il fallait précipiter les événements.

Une nouvelle rasade fut versée.

Marie voulut encore faire passer la coupe à Pierrot; mais la main ne se tendit plus.

La jeune Savoyarde, pour le coup, eut peur et se leva.

— Qu'avez-vous, ma belle amie? demanda le Commandeur en voyant le mouvement.

— Rien, rien, monseigneur, l'heure est venue de me retirer. Je vous supplie de me laisser partir. Je ne suis pas bien.

— Vous voulez nous quitter, vous, la reine de cette fète! Je ne me pardonnerais jamais de vous laisser partir.

— Monseigneur, je vous en supplie!

Chonchon qui, depuis quelques minutes, était silencieuse et paraissait sous le poids d'une préoccupation ou d'un malaise, voulut dire son mot :

— Marie,... je ne te quitterai pas,... attends-moi! balbutia-t-elle.

Cet effort détermina sa chute. Ses paupières battirent; sa tête vacilla et elle s'abattit sur la table, inanimée.

— Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle? s'écria Marie qui se précipita à son secours.

— Laissez, ma belle, fit Boisfleury avec beaucoup de calme. Mlle Pagode est la victime d'un accident fort naturel. Elle subit les inconvénients de son appétit; une heure de sommeil et il n'y paraîtra rien!...

— Monseigneur, ce sommeil ne semble pas naturel, dit Marie effrayée.

— Qui vous fait croire?...

Marie ne répondit rien, mais son attitude était éloquente.

Le Commandeur continua :

— Au fait, nous n'avons nul besoin de Mlle Chonchon! Peut-être, au contraire, serait-elle de trop pour ce que j'ai à vous dire.

— Monseigneur, je ne vous comprends pas.

— Ce que je vous dis est pourtant bien clair; cependant, je ne demande pas mieux que de m'expliquer. Mais, auparavant, je voudrais prendre quelques dispositions préliminaires.

— Lafleur! fit-il en montrant Pagode, mademoiselle est fort mal ainsi. Ne troublez pas son sommeil, mais placez-la sur ce sopha où elle sera infiniment mieux.

L'ordre fut exécuté par le valet de confiance assisté de ses camarades.

— Maintenant, continua le vieux seigneur, retirez-vous tous trois et ne rentrez que lorsque je vous appellerai.

Ces ordres et leur exécution rapide eurent pour résultat de porter à son comble l'effroi de Marie. Elle se vit tombée dans un guet-apens; mais, avec un courage qui semblait incompatible avec sa nature douce et résignée, elle regarda fixement le Commandeur en face et attendit.

Celui-ci reprit :

— Oui, mon adorée, Chonchon était de trop pour la confidence que j'avais à vous faire. Vous savez que depuis longtemps, belle Marie, je vous aime, et je suis à vos genoux.

Il joignit le geste à la parole.

— Relevez-vous, monseigneur, au nom du ciel! Ne me parlez pas ainsi!

— Et vous, cruelle, ne me repoussez pas! Déjà, en Savoie, vous m'avez accablé de vos rigueurs. Durant de long mois, je vous ai cherchée, j'ai fait des miracles pour me rapprocher de vous! Une telle fidélité vaut sa récompense.

— Monseigneur! Monseigneur, laissez-moi! Je n'ai que mon honneur, et je le défendrai au péril de ma vie.

— Marie, je vous adore! Écoutez-moi,... ne me repoussez pas, et je vous ferai la plus heureuse, la plus enviée des femmes. Vous ne formerez pas un souhait qui ne soit aussitôt entendu par moi et comblé!

— Monseigneur, je vous le répète, je ne puis vous entendre. Laissez-moi partir.

— Mais, si je vous ouvrais cette porte, si je vous laissais partir, je serais un aveugle et un fou. Que penseriez-vous de moi, après l'aveu que je viens de vous faire?

— Je penserais, répondit Marie avec l'habileté qui, dans les cas difficiles, inspire les femmes les plus honnêtes, je penserais que vous êtes véritablement gentilhomme, et je vous garderais, pour cette délicatesse, une reconnaissance éternelle.

Puis, se jetant aux genoux du Commandeur, et, avec des larmes, s'écria :

— Monseigneur, vous êtes noble et bon, ayez pitié de moi! Épargnez ma jeunesse, épargnez mon honneur! Assez d'autres se montreront heureuses et fières de votre amour. Au nom du ciel, monseigneur, ayez pitié de moi...



Marie se crut perdue; trouvant des forces qu'elle ne se connaissait pas... (P. 505.)

La jeune fille était d'une beauté touchante, ainsi agenouillée et suppliante. Elle était même trop belle. L'attendrissement du Commandeur fit place au désir impérieux. Il s'avança vers elle, la releva et la serra dans ses bras.

Marie se crut perdue; trouvant des forces qu'elle ne se connaissait pas, elle se dégagea de l'étreinte et poussa ce cri :

— André! Monsieur le marquis! à moi! Au secours.

Lafleur et ses acolytes entendirent l'appel de la jeune fille, mais ne bougèrent pas : M. de Boisfleury n'avait ni appelé, ni sonné. — Ils ne remarquèrent même pas une ombre qui sortit de la pièce d'antichambre et qui s'engagea dans le couloir.

Boisfleury reprit sa dignité et devint amer dans ses paroles :

— Avez-vous le droit, mademoiselle, de parler de votre honneur, vous qui venez d'invoquer ce nom. Qui est cet André? Qui est ce marquis? Prétendez-vous que votre amour pour lui est honnête? Direz-vous qu'il est votre fiancé?

Marie rougit en entendant cette sortie, mais elle reprit vite sa fierté. Elle dit, le front haut :

— Monseigneur, vous avez maintenant mon secret, dont je n'ai pas à rougir. Mon affection pour celui que j'ai nommé est aussi pure que le ciel; elle est sans espoir, mais elle est sans souillures. Je puis avouer cet amour comme j'avouerais mon amour pour Dieu.

— Peste! ma belle, voilà de la poésie. Décidément, vous êtes faite pour vous entendre avec mon beau neveu. Vous ferez une délicieuse marquise de Sivry, si ma sœur et Mlle d'Elbée le permettent.

— Je n'avais pas besoin de vos railleries, monseigneur, pour connaître ma place en ce monde et pour apprendre à briser moi-même mon cœur. — Je n'ai jamais formé d'ambitieux projets; je puis vous jurer que si j'ai aimé André, je n'ai jamais aimé le marquis de Sivry.

— Ma toute belle, je ne comprends pas les énigmes!

— Monseigneur, comprenez au moins la voix de la sincérité et la voix de l'honneur!

— Comprenez aussi, quand je vous parle, cruelle. Si je vous ai raillée, c'est que je vous aime, c'est que j'envie cet Arthur que vous aimez, que vous appelez quand je m'avance vers vous! Arthur n'a pour vous qu'un caprice, il vous abandonnera; que dis-je, il vous a déjà abandonnée!

— Ah! s'il m'eût entendue, il fût venu, tout à l'heure!

— Non, il vous sacrifiera à son rang, à son avenir, à une autre femme aussi belle et plus riche que vous.

— Non, non, ce que vous dites là est impossible...

— Moi seul saurai vous aimer comme vous le méritez, continua Boisfleury, je suis plus vieux, mais plus fidèle que lui. L'amour des jeunes gens passe, ils muent comme les oiseaux au brillant plumage; le nôtre dure; nous sommes les mêmes jusqu'à la mort.

— Encore une fois, monseigneur, je vous en supplie, ayez pitié... Laissez-moi! Laissez-moi...

— Non, vous serez à moi, je l'ai juré, je le veux!

En disant ces paroles, le Commandeur saisit de nouveau Marie qui, hors d'elle-même, s'écria :

— Je suis perdue! à moi, au secours!... Pierrot! Pierrot! à moi!

Elle se précipita vers la table, souleva la nappe et, avant que Boisfleury eût pu s'opposer à son action, secoua violemment Pierrot qui dormait profondément.

Le Commandeur fit un mouvement en arrière en disant :

— Quel est cet homme?

Ce fut presqu'un miracle, mais Pierrot se souleva à demi. Des profondeurs de son sommeil, il avait entendu l'appel de Marie! Et dans la lutte de sa nature robuste contre la puissance du narcotique, il se dressa péniblement.

Ses yeux s'ouvraient et se fermaient alternativement, comme s'il combattait un engourdissement. Il vit le Commandeur et fébrilement passa la main sur son front. Il se rappelait tout.

Titubant, il s'avança, et d'une voix lourde :

— Je suis là... Je... Ne craignez rien, mam'zelle Marie, balbutia-t-il.

Boisfleury, étonné par cette étrange apparition, avait reculé de quelques pas, mais il reconnut bientôt le musicien et comprit tout :

— Ah! ah! murmura-t-il, je ne m'étonne plus du calme de ma belle inhumaine, c'est ce gaillard qui a tout bu sous la table.

Pierrot s'immobilisait dans sa pose de protecteur.

Le Commandeur dit alors d'une voix sévère :

— Encore une fois, quel est cet homme? Un malfaiteur, sans doute! Holà, Lafleur!

— Je ne suis pas un malfaiteur, reprit le musicien furieux,... c'est vous qui... qui êtes un...

Il voulut faire un pas en avant, pour défendre Marie, puis il chancela, et s'abattit bruyamment sous la table, où il resta endormi, presque mort...

— Nous en voilà débarrassés, murmura le Commandeur. L'élixir était de bonne qualité.

A ce moment, Lafleur et deux de ses camarades entrèrent.

Le Commandeur modifia les ordres qu'il se proposait de donner :

— Relevez cet ivrogne, dit-il en désignant le malheureux Pierrot, et jetez-le dans la rue.

Les trois drôles se mirent à remplir le programme qu'on leur traçait.

Marie intervint :

— Monseigneur, s'écria-t-elle, vous allez abandonner aux dangers de la nuit un homme inanimé, un malade!

— Exécutez mes ordres, dit le Commandeur.

— Eh bien! soit, dit Marie, mais traitez-moi de même! Alors je pourrai protéger celui qui s'est sacrifié pour me défendre.

— Ma chère, mon affection pour vous est plus exigeante et plus bienveillante à la fois. Que cet homme reste ici jusqu'à l'heure de son réveil, j'y consens. . Je vous reconduirai chez vous.

— Non, monseigneur, non, je rentrerai seule.

— Je vous accompagnerai; si je n'ai pas le droit de prendre ce soin pour moi-même, pour satisfaire un amour que vous n'accueillez pas, je dois, dit-il avec ironie, cette marque d'égard à mon cher neveu qui m'a chargé de veiller sur vous.

— Monseigneur, vous osez parler de votre neveu après ce que vous me disiez tout à l'heure.

Boisfleury affecta de sourire sous ce reproche qui, cependant, l'avait fort désagréablement impressionné. Il reprit :

— Ma chère enfant, je suis désolé...

Mais Marie lui coupa la parole en disant :

— Au nom du marquis, monsieur, rendez-moi ma liberté.

— Ma belle Marie, ne soyez pas si cruelle, dit alors le Commandeur, comme s'il n'avait pas entendu, je n'ai que votre bonheur en vue; pardonnez en faveur du but tout ce qui, dans mes actes, a pu vous déplaire.

— Monseigneur, encore une fois, je veux être libre.

— Libre! Mais vous êtes ma reine! Ordonnez et vous serez obéie.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne veux qu'une chose, me retirer seule, libre chez moi.

— Dans votre intérêt même, pour obéir aux recommandations de mon neveu, je ne le permettrai pas!

— Monseigneur, ne voyez-vous pas que cette fausseté me fait horreur.

— Est-ce ainsi que vous traitez un ami dévoué?

— Vous, un ami! Vous qui méditez une action honteuse, déshonorante.

A ces mots, Boisfleury bondit. Devant ces injures d'une femme qu'il considérait, au fond, comme une vassale, toute la fierté du gentilhomme se rebiffa. Pour un moment, la politesse et la grâce de l'habitué de Versailles firent place à la dureté du seigneur féodal.

— Peste, ma chère, vous lâchez des mots trop gros pour votre petite bouche. Ce que j'ai résolu s'accomplira.

— Ce que vous avez résolu est infâme, digne du dernier des manants et non d'un gentilhomme.

Le Commandeur frémit sous l'insulte; cependant il se contînt et parvint même à sourire. Son plan était arrêté. Il se borna à dire, d'un ton qu'il cherchait à rendre badin :

— J'ai toujours remarqué que les femmes qui vous qualifient de misérables, pour avoir fait certaine chose, vous traiteraient d'imbéciles pour ne l'avoir pas faite.

— Lâche! Lâche! répéta Marie.

— A votre aise, la belle enfant! Plus tard vous reconnaîtrez vos torts.

Boisfleury sonna : Lafleur, rentra aussitôt.

— Tes hommes sont-ils prêts

— Parfaitement.

— Le cocher connaît la destination?

— La Folie de monseigneur, à Popincourt.

— C'est bien. Assure-toi que tout est en ordre, afin que rien ne vienne à clocher au dernier moment.

— J'y vais, monseigneur...

Lafleur sortit et se rendit à l'office où Carasson et son copain l'attendaient. Mais il ne fut pas peu surpris de trouver là le capitaine Lampourde et Cassamort.

— Qu'est-ce que vous faites là? leur demanda-t-il à voix basse.

— Tiens! cette question. Nous sommes pour l'affaire.

— Mais vous n'étiez pas autorisés...

— A pénétrer dans l'hôtel? dit insolemment Lampourde. Nous avons pris la permission.

— Ah! mais, tu deviens impertinent.

— Mon vieux, dit Lampourde, nous avons pensé qu'il valait mieux être tous dans la place.

— Soit...

— Ah! tu te calmes!

— Mais voici le moment d'agir.

— Nous sommes prêts.

— Je suppose que Caussinard est sur son siège, au moins?...

— Parbleu!

— Ah ça! mais, reprit Lafleur, on dirait que tu es gris...

— Oh! que nenni! tu penses bien que pour quelques verres de ratafia...

— Mais Cassamort aussi, Dieu me pardonne!

Et prenant Cassamort par un pan de sa livrée, il voulut le faire marcher et le trouva singulièrement lourd.

Lampourde voulut couper la conversation et dit :

— Nous allons t'attendre sur la place.

— Sacrebleu! s'écria Lafleur :

— Eh bien! quoi?

— Mais vous êtes des voleurs!

— Veux-tu bien être plus poli?

— Vous avez vos poches pleines d'argenterie

— Pleines d'argenterie, si on peut dire, fit Lampourde en riant. Il en entrerait le double.

Pour le coup, Lafleur s'aperçut qu'il avait introduit de véritables loups dans la bergerie.

— Mais vous êtes des malandrins! dit-il.

— Allons, pas de gros mots.

— Je vais donner l'alarme!

— Je t'en défie! fit Cassamort en lui serrant le poignet.

— Tu m'en défies! Et pourquoi?

— Parce que d'abord, c'est toi qui as été nous chercher. Et que tu seras pincé avec nous comme complice.

Lafleur voulut parler, mais Lampourde l'interrompit :

— Et ensuite parce que nous dirons que M. le Commandeur de Boisfleury nous a donné ces quelques pièces d'orfévrerie pour payer notre concours à l'enlèvement d'une donzelle.

— Par ainsi, ajouta Cassamort, motus! dans ton propre intérêt et dans celui de ton Boisfleury.

Nous n'avons pas besoin de dire que Lafleur se trouva, par la découverte qu'il venait de faire, dans une situation tout à fait pleine de perplexités.

D'une part, il sentait bien que son devoir était de dénoncer Lampourde et ses hommes.

De l'autre, il aurait fallu avouer que les gens dont il avait sollicité l'aide étaient des bandits sans pudeur.

Mais ce qui lui semblait le plus douloureux, c'était de passer pour un valet maladroit, et surtout de renoncer à l'aubaine que lui procurait l'enlèvement de Marie.

Enfin, troisième cause d'hésitation : que dirait M. le Commandeur, si, pour empêcher Lampourde d'emporter l'argenterie, il donnait l'alarme et mettait M. de Boisfleury dans l'impossibilité d'exécuter ses projets sur Marie.

— Que faire? pensait Lafleur, qui n'en menait pas large.

— Eh ben! lui dit Cassamort, tu ne dis rien?

— Vous êtes des canailles!

— Parbleu! Et toi, donc?

— Enfin, je ne peux pourtant pas...

— Nous laisser gagner notre vie? interrompit Lampourde.

Pendant ce colloque, pendant que Lafleur réfléchissait, pendant qu'il ne se décidait pas à prendre un parti, le Commandeur s'impatientait.

Il avait beau appeler à lui toutes les ressources de son éloquence, Marie était sur le point de lui échapper.

La jeune fille, à diverses reprises, avait tenté de courir à une porte pour appeler du secours.

— Vous allez voir que cet imbécile de Lafleur va me laisser en plan, disait-il.

Mais ce n'était pas tout.

X

Nos lecteurs se rappellent avoir vu une ombre se glisser hors de l'antichambre au moment où Marie, pressée par le Commandeur, avait invoqué le nom d'André et même parlé assez hautement du secours qu'elle attendait de M. le marquis de Sivry.

Cette ombre n'était autre que Pacôme.

Lorsqu'au moment de quitter le salon avec la marquise et Mlle d'Elbée, Arthur avait recommandé Marie aux soins du Commandeur, celui-ci avait répondu quelques paroles ironiques dont avait été frappé le marquis et avant de se rendre avec tous les invités, à l'hôtel d'Estrées, il avait fait appeler Pacôme, en qui, nous l'avons dit, il avait toute confiance.

— Pacôme, lui avait-il dit, tu veilleras sur la petite joueuse de vielle!

— La perle de Savoie?

— Oui, j'entends qu'elle sorte librement de l'hôtel — si quelqu'un tentait de s'y opposer, tu me trouverais à deux pas d'ici...

— Rue des Tournelles, chez la maréchale d'Estrées?

— C'est cela...

— Le premier valet de chambre est mon ami...

— Tu lui remettrais un mot pour moi et j'arriverai aussitôt.

— J'obéirai à Monsieur le marquis.

Quand le brave homme eut été renvoyé par Boisfleury, il n'avait eu garde de gagner son lit. Il tenait trop à surveiller Lafleur et à connaître la fin de la scène qui se déroulait à deux pas de lui.

Blotti dans un coin, il avait prêté une oreille attentive à tout ce qui se passait :

La présence du Commandeur de Boisfleury dans cette aventure le troublait singulièrement. Ce seigneur, ce frère de la marquise, pour qui il professait un respect de vieux serviteur, lui paraissait incapable de prêter les mains à une mauvaise action.

Cet état moral n'était pas fait pour doubler les facultés du brave marin, or il serait sans doute resté toute la nuit entre deux résolutions si le nom du marquis n'avait été invoqué par Marie, sur laquelle Arthur lui avait ordonné de veiller.

Dès qu'il eût entendu l'appel de la jeune fille, il prit un parti.

Toujours avec ses allures de fantôme, le vieux loup de mer était descendu aux écuries où les valets faisaient encore la fête en compagnie d'une valetaille hybride qui n'appartenait pas à l'hôtel et dont la présence avait permis aux Lampourde et aux Cassamort de passer inaperçus, comme on l'a vu.

— Vite un cheval, dit Pacôme. Magloire, tu m'accompagnes.

— Ah! permettez, maître Pacôme, répondit celui-ci.

— Tu m'accompagnes! reprit le marin sur un ton qui ne permettait pas d'observations.

On savait que Pacôme n'avait qu'un mot à dire pour faire renvoyer quelqu'un, Magloire se tut, sella deux chevaux et les deux hommes partirent en toute hâte pour l'hôtel d'Estrées.

Lafleur, cependant, avait fini par prendre une résolution. Comme il n'était pas gêné par les scrupules, il se dit que l'important, pour l'heure, était de satisfaire les passions du Commandeur. Après quoi on verrait à punir les voleurs, si cela se pouvait sans trop de scandale.

C'est pourquoi s'adressant à Lampourde :

— Êtes-vous disposés à gagner ce que je vous ai promis?

— Peuh! c'est bien misérable, six cents livres.

— Eh bien! si tu ne veux pas, fit Lafleur en colère, je vais...

— Mais, interrompit Lampourde, tu es un ami...

— Et alors?

— Et par amitié pour toi, nous allons te donner le coup de main demandé.

— C'est heureux! fit Lafleur.

— Non, c'est gracieux pour toi, riposta Lampourde.

— En ce cas, vous allez vous rendre sur la place.

— Tout de suite. Cassamort, pars avec les autres! je vous rejoins.

— Pourquoi ne vas-tu pas avec eux?

— J'ai aperçu quelque chose qui complètera mon chargement...

— Ah! mais non! fit Lafleur.



Arthur galopait à grand fracas, à travers les rues de Paris. (P. 519.)

— Du reste, continua le bandit, je n'en ai que pour une minute.

— Mais avant de partir, reprit Lafleur, écoutez-moi.

— Parle?

— Nous allons probablement bâillonner la donzelle...

— Je la croyais endormie?

— Non, elle n'a rien bu.

— Ah! ah!

— Quand nous paraîtrons sur la place avec notre fardeau, Caussinard s'approchera vivement avec la voiture et vous-mêmes, vous l'entourerez!

— Bon! c'est entendu!

— Et si la petite offrait trop de résistance, vous nous donneriez un coup de main pour la faire entrer dans le carrosse?

— C'est dit.

— Et puis, vous savez!...

— Quoi?

— Si on vous pince comme voleurs, je m'en lave les mains.

— N'empêche qu'elles resteraient sales tout de même.

— Et pourquoi?

— Parce que tu ne pourras pas dire que tu n'étais pas avec nous.

— Allons, c'est bon, à votre poste, vous m'entendez.

Quand ils furent partis, Lafleur revint vers le Commandeur et trouva, dans le couloir, les deux hommes qu'il y avait laissés en sentinelle.

— Ça va être le moment, leur dit-il.

— Ah! Enfin! On commençait à moisir.

— Oui, préparez-vous.

— Qu'est-ce qu'il faudra faire?

— Aussitôt que je vous appellerai, vous entrerez et vous vous dirigerez vers la donzelle.

— C'est-y la grosse qu'est si joviale?

— Non, c'est l'autre.

— La mauviette! alors, ce ne sera pas difficile.

— Vous la bâillonnerez avec le mouchoir...

— Bon! ça me connaît. Et puis?

— Et puis vous l'enleverez le plus délicatement possible.

— Et puis?

— Et puis c'est tout, taisez-vous maintenant, et attendez-moi.

Lafleur, sur ces derniers mots, s'élança vers le petit salon où le Commandeur commençait à ne savoir plus quelle figure faire devant la résistance acharnée que lui opposait Marie.

XI

Après ses entretiens avec Arthur et avec Marie, Mlle d'Elbée n'eut plus qu'une pensée : quitter l'hôtel de Sivry, d'où elle sentait qu'elle allait emporter un sentiment plus âpre et plus douloureux que le dédain.

Entourée de sa mère, de ses parents et de son tuteur, le duc de Sauveterre, elle se prépara à prendre congé de la marquise de Sivry, renonçant à l'accompagner au bal de Mme d'Estrées.

La marquise de Sivry fut tout émue, en recevant l'adieu de la jeune fille. Elle se sentait portée vers elle par une affection plus forte que n'en éprouvaient généralement les gens de son monde pour ceux ou celles qui étaient encore des étrangers pour eux.

Elle reconnaissait, dans Mlle d'Elbée, toutes les qualités qu'elle souhaitait trouver dans sa belle-fille : la beauté fière et gracieuse, le courage, l'élévation du cœur et la froideur un peu hautaine; tout, jusqu'à la fortune territoriale importante, égale à celle du marquis. C'était bien la compagne rêvée pour son fils; elle devait bien difficilement renoncer à unir les deux jeunes gens.

La marquise embrassa Mlle d'Elbée, puis la regarda avec tendresse.

Elle crut sans doute apercevoir un nuage sur son visage et perler une larme dans les beaux yeux bleus dont elle admirait la profondeur.

— Ma chère fille, dit-elle, je ne voudrais pas vous voir emporter de chez moi un chagrin ou un simple soupçon de chagrin, et je sais que vous n'êtes pas satisfaite.

— Moi, madame, je vous assure que j'emporte de votre accueil et de cette fête le meilleur souvenir.

— Hélas! mon enfant, vous ne me dites pas la vérité; je mérite cependant un peu plus de confiance. Je vous le répète, traitez-moi en mère, et, d'abord, venez me conter votre gros chagrin.

La tendresse vraie que lui témoignait Mme de Sivry remua le cœur de Mlle d'Elbée. La marquise n'était pas de ces femmes à amitié banale, qui offrent leur sympathie à tous et la retirent aussi facilement. Son caractère sérieux, son cœur clairvoyant et décidé étaient pour donner du poids à ses avances.

Résolue à confesser sa future belle-fille, Mme de Sivry, s'adressant aux parents de Mlle d'Elbée, leur dit :

— Madame la duchesse, monsieur le duc, excusez-moi de vous enlever votre plus beau joyau; je veux montrer quelque chose à Mlle d'Elbée avant de la quitter et lui demander son avis.

Quand un mariage est en négociations, les parents comprennent à demi-mots et se prêtent gracieusement à leurs petites ruses réciproques.

La marquise put, tout naturellement, amener la jeune fille, en la tenant par la taille, jusqu'à son boudoir.

Là, elle la fit asseoir, et, lui prenant les mains, lui demanda :

— Mon fils vous aurait-il déplu?

— M. le marquis de Sivry, répondit froidement Mlle d'Elbée, a été parfait d'amabilité pour moi, et surtout de franchise.

— De franchise, dites-vous?

— Oui, madame, il s'est conduit, à mon égard, en vrai gentilhomme.

— Auriez-vous eu, avec lui, un autre entretien que ceux auxquels j'ai assisté?

— Oui, madame.

La jeune fille rougit en faisant cette réponse, surtout quand elle vit l'étonnement qui se peignit sur le visage de son interlocutrice.

Celle-ci demanda avec une certaine hésitation dans la voix :

— Que vous a-t-il dit?

Mlle d'Elbée répondit :

— Madame, je ne sais pas feindre et j'ai horreur des fausses positions. Sachant que je devais entrer dans votre famille, que mes parents m'avaient fiancée à M. le marquis de Sivry, j'ai voulu savoir entre les mains de quel homme on plaçait mon bonheur.

— Ces préoccupations sont parfaitement légitimes, ma chère fille, mais...

— Elles sont rarement celles de notre monde, voulez-vous dire. Je pense que c'est un tort. Pour moi, le mariage est chose sérieuse et grave; je veux que mon mari m'aime, pour pouvoir l'estimer et le respecter.

— Mais qui a pu vous faire soupçonner, vous faire croire qu'Arthur ne vous aimait pas, vous qui seriez digne d'un roi?

— Pauvre reine, s'écria avec une amère ironie la belle jeune fille; pauvre reine sacrifiée à une paysanne, à une chanteuse de rues!...

— Comment! vous savez; oh! quelle honte! quelle douleur!

— Oui, madame, je sais, car j'ai vu, compris, et j'ai interrogé M. le marquis.

— Et mon fils a eu le triste courage, le cynisme de vous avouer?...

— M. le marquis a eu la loyauté de me déclarer son amour pour Mlle Marie... la vielleuse.

— Un gentilhomme descendre jusque-là!

— A mon avis, madame, il n'est pas descendu en m'estimant assez pour ne me pas tromper.

— Oh! ma fille, je ne lui pardonnerai pas de vous avoir donné une telle rivale.

— Madame, il n'y a pas de rivale où il n'y a pas rivalité. Je n'ai pas eu une minute la pensée de disputer à... Mlle Marie... son amoureux. J'ajoute qu'à ma grande humilité, tous mes efforts dans ce sens eussent été vains... M. le marquis n'a eu d'yeux que pour cette fille.

Ces dernières paroles, où perçait le dépit, ne déplurent pas à la marquise. Elle y reconnut l'indice d'une espérance déçue, d'une inclination contrariée, et ne désespéra pas de calmer la jeune fille et de faire définitivement aboutir cette union qui lui tenait tant au cœur et qui paraissait si compromise.

Aussi reprit-elle d'un ton tendrement maternel :

— Je connais malheureusement mieux la vie que vous. Hélas! nous n'avons pas toujours le premier désir de notre mari, c'est assez, c'est très beau d'avoir leur premier amour.

— L'avons-nous, madame, ce premier amour?

— Pourriez-vous prendre au sérieux cette amourette ridicule entre un gentilhomme et une paysanne? C'est une idylle courte et fausse comme toutes les idylles. Croyez-en votre seconde mère, je vous demande huit jours pour amener Arthur à vos genoux, amoureux et désabusé.

— Oh! madame, je le repousserais! s'écria la fière jeune fille.

La marquise sourit légèrement en écoutant cette protestation qu'elle croyait trop violente, trop indignée pour être durable et parfaitement sincère.

Peut-être ne se trompait-elle pas, et Mlle d'Elbée cachait-elle trop de tendresse, sous sa fierté et sa froideur pour, le cas échéant, ne point tenir sa promesse. Peut-être aussi se trompait-elle, et, chez la belle héritière, la fierté devait-elle être plus forte que l'amour.

Toujours est-il que la grande dame crut la partie gagnée, et n'hésita pas à dire à Mlle d'Elbée :

— Vous permettrez bien à une femme de mon âge, à une mère, de pénétrer dans votre cœur et de vous crier votre secret qui, d'ailleurs, s'échappe de vos yeux, de votre bouche : vous aimez mon fils, ou, du moins, vous êtes sur le point de l'aimer.

— Moi, madame, je vous jure...

Mais la voix de la jeune fille tremblait; elle ne put achever sa phrase, de gros sanglots l'étouffaient, des larmes perlaient dans ses yeux.

Profondément remuée, Mme de Sivry ouvrit les bras, et, abdiquant toute fierté, Mlle d'Elbée se jeta sur ce sein de mère et y resta longtemps, pleurant comme un enfant.

Les forces de la jeune fille la plus fière ont des bornes; élevée au milieu des adulations, la riche héritière devait cruellement souffrir de sa première déception; du reste, chez elle, le cœur et la fierté n'étaient-ils pas également blessés? Le dédain d'Arthur n'avait-il pas fait coup double?

— Vos larmes, chère fille, continua la marquise, constituent le plus éloquent des aveux. Mais, je vous le promets, ces larmes, nous les paierons

par les plus brillantes pierreries, et, ce qui vaut mieux, par autant d'années de tendresse.

— Non, madame, sanglotait la jeune fille vaincue, c'est fini, bien fini, et fini sans avoir commencé.

— Laissez-moi agir, je vous promets de vous faire oublier cette mauvaise soirée par une éternité de bonheur. Arthur connaîtra le trésor que je lui réservais, et viendra bientôt demander son pardon.

Mlle d'Elbée tenta encore un geste de protestation.

— Non, ma fille! non! ne me répondez pas! Vous me ferez bien crédit jusqu'à demain?

La jeune héritière ne répondit pas. Ce silence fut significatif.

La marquise de Sivry reconduisit Mlle d'Elbée vers ses parents; les larmes étaient séchées. Les adieux officiels se firent avec le cérémonial d'usage, et l'on put entendre bientôt un valet s'écrier :

— Les gens de Mme la duchesse d'Elbée.

Mme de Sivry vit s'éloigner la fiancée d'un œil un peu humide, et murmura :

— Quoi, mon fils dédaignerait une pareille femme, un trésor de grâce, de beauté, de tendresse, de dignité, de noblesse? Oh! c'est impossible, il n'est pas fou; du reste, je mourrais plutôt que de le permettre.

Elle se retourna, tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, car ses nombreux invités partaient pour l'hôtel d'Estrées. — Elle rejoignit son fils, et, pour plus de sûreté, l'emmena avec elle chez la maréchale.

Ainsi que cela avait été convenu, Pacôme s'était rendu en toute hâte à l'hôtel d'Estrées.

Une fois arrivé, il courut à l'office, fit appeler le premier valet de chambre de la Maréchale, lequel, on s'en souvient, était l'ami de Pacôme.

Il lui remit un billet qu'il venait d'écrire, et que le valet de chambre porta aussitôt au jeune marquis de Sivry.

Celui-ci arriva quelques minutes après.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il à Pacôme.

— On enlève la jeune fille, répondit celui-ci.

— On l'enlève?... Et qui donc?

— M. le Commandeur, aidé de plusieurs bandits.

Arthur, frémissant, ne voulut pas en entendre davantage. Il fit descendre de cheval le valet qui accompagnait Pacôme, et partit à fond de train, suivi par ce dernier.

De nouveau, il se souvenait de l'air ironique et de la réponse à double entente du Commandeur.

— Malheur à lui, disait-il; je châtierai sévèrement une pareille infamie.

— J'ai dit à monsieur le marquis, répondit Pacôme, qu'ils sont quatre ou cinq, escortant sans doute, à l'heure qu'il est, la jeune fille... je ne sais où.

— Je le sais, moi, à la « Folie Boisfleury », c'est là que nous allons, et, fussent-ils vingt pour accomplir ce rapt, j'aurai raison de ces misérables.

— Alors, répondit avec le plus grand sang-froid l'ancien marin, que monsieur le marquis n'oublie pas que j'ai glissé deux pistolets dans les fontes de sa selle.

XII

Quelques instants plus tard, Arthur galopait à grand fracas, à travers les rues de Paris. Le pauvre vieux Pacôme, malgré sa bonne volonté, faisait fort mauvaise figure à côté d'un maître si furieusement pressé.

L'équitation n'était pas son fait au brave matelot, et il se fut trouvé sans doute, plus à son aise, à cheval sur une vergue que sur un percheron.

Néanmoins il suivait, cramponné à la selle, laissant à son cheval la liberté d'initiative.

Le marquis, de temps à autre, lui jetait une question :

— Quelle heure est-il? Pacôme.

— Déjà près de deux heures.

— Et sais-tu à quelle heure M. le Commandeur se proposait de commettre le rapt que tu soupçonnes?

— Non, monseigneur.

Il y eut un silence pendant lequel Pacôme pensa que son maître avait sur le mariage et ses préliminaires des idées suffisamment subversives. Mais il était de l'école des domestiques qui ne se croient pas le droit d'avoir une opinion.

D'ailleurs, il était si vigoureusement secoué par sa monture que c'était vraiment miracle qu'il put coudre deux idées ensemble...

— Arriverons-nous à temps? demandait le marquis haletant.

— Je l'espère, monseigneur...

Et le galop furieux continuait. Bien des bourgeois furent réveillés en sursaut. Quelques têtes effarées apparurent aux fenêtres, coiffées du casque nocturne. Elles virent passer les deux cavaliers comme des visions...

Arthur et Pacôme avaient raison de se hâter.

Le Commandeur, résolu à tout, avait pris ses dernières dispositions, une fois encore il avait tenté de se faire agréer de bonne volonté par la jeune fille.

Mais celle-ci l'avait repoussé avec une énergie hautaine, tant et si bien que le vieux seigneur impatienté s'était oublié jusqu'à dire :

— Prenez garde, Marie, l'amour qui me domine est capable de tout.

— Monseigneur, répondit Marie, vous pourrez me tuer, mais non pas me faire consentir à mon déshonneur.

En ce moment, sur un signe de M. de Boisfleury, Lafleur annonça : la voiture est aux ordres de mademoiselle.

— Mademoiselle, dit le Commandeur en affectant le plus grand calme, plus tard, je l'espère, vous vous montrerez moins cruelle... Permettez-moi, maintenant, de vous ramener chez vous.

Cela fut dit avec une si parfaite courtoisie, une si complète simplicité, que la jeune fille fut, un instant, sur le point d'en être dupe. Mais elle vit Chonchon endormie, et surprit un singulier éclair dans les yeux du valet, toute sa méfiance lui revint :

— Monseigneur, dit-elle d'une voix énergique, je ne vous suivrai pas...

— Mais vous devenez folle!

— Non, la raison me revient, au contraire. J'étais folle quand j'ai consenti à m'asseoir à cette table, auprès de vous.

Boisfleury s'était tout à fait rapproché de la belle vielleuse et la tenant par la taille, tentait de l'entraîner.

La jeune fille se débattit, parvint à se dégager et fit un bond vers la fenêtre en s'écriant :

— Monseigneur, laissez-moi! un pas, une tentative de plus vous feraient commettre une lâcheté et peut-être un crime.

— Tudieu, la belle, vous devenez dramatique! Quel crime vais-je donc commettre?

— Si vous faites un pas de plus, j'ouvre cette fenêtre et je me précipite sur le pavé.

— Ceci est tout au plus bon à dire, mais non à exécuter.

Et il continua d'avancer.

Marie s'élança vers la fenêtre et tenta de l'ouvrir.

Avant qu'elle ait pu saisir l'espagnolette, le Commandeur l'avait prise à bras le corps et appelait Lafleur à son aide.

— Lâche! lâche! infâme! s'écria la jeune fille.

Lafleur et ses acolytes s'élancèrent sur elle.



..... l'on gagna dans cet équipage, la porte qui s'ouvrait dans une petite rue. (P. 524.)

Marie, indignée, se débattait terriblement, mais que pouvait une femme contre trois robustes gaillards? Elle fut bientôt réduite à l'impuissance par Lafleur et ses camarades. L'un d'eux lui avait placé un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris.

Le Commandeur ne contemplait pas précisément cette scène de violence avec l'air d'un triomphateur. Peut-être regrettait-il son action, mais l'orgueil avait été le plus fort. Ce n'était pas de cette façon qu'il avait rêvé de subjuguer Marie, mais il n'avait pu se décider à baisser pavillon devant la colère de cette fille de rien, qui le dédaignait et le bravait.

Le champ de bataille offrait, à la vérité, un curieux et triste spectacle, cette jeune fille bâillonnée, au milieu de trois drôles en livrée, luttant encore mais plus faiblement.

— Allons, sortons! fit le Commandeur.

On souleva Marie qui se laissa aller comme une morte, elle était à demi évanouie et l'on prit l'escalier. Lafleur ouvrait la marche, le Commandeur la fermait.

— Par ici, disait le valet triomphant qui, dans l'ardeur de l'aventure, ne pensait plus aux larcins que Lampourde, Cassamort et les autres avaient commis.

— Et prenez bien vos précautions pour qu'elle ne soit pas maltraitée en passant à travers les portes, ajoutait le Commandeur.

— Nous prenons l'escalier du jardin?

— Parbleu! dit le Commandeur, crois-tu que nous allons faire une esclandre devant la grande porte de l'hôtel?

— Mais alors il faudrait avertir Caussinard, dit Lafleur.

— Qu'est-ce que c'est que Caussinard? interrogea Boisfleury.

— C'est le cocher de l'équipage qui nous attend.

— Où nous attend-il?

— Devant la maison du conseiller au Parlement.

— Eh bien! laisse-le, vous porterez bien la petite jusque-là.

— Ce sera comme monseigneur voudra...

— Ne vous occupez pas de Caussinard, puisque Caussinard il y a, nous sortirons par la porte du jardin et ce n'est pas cinquante pas de plus ou de moins...

Les deux bandits qui portaient Marie avaient l'air de transporter un cadavre.

La pauvre enfant ne se débattait plus. Elle était sans connaissance.

La descente par l'escalier du jardin fut assez pénible. Le passage était fort étroit.

— Corbleu! disait Carasson qui suait à éviter les accrocs! corbleu! on gagne son argent ici.

Lafleur alluma une lanterne et l'on gagna dans cet équipage, la porte qui donnait sur une petite rue qui n'existe plus aujourd'hui.

— C'est maintenant, dit le Commandeur, qu'il s'agit de ne pas être maladroit.

— Oui, appuya Lafleur.

— Vous, reprit Boisfleury en s'adressant aux deux hommes qui portaient Marie.

— Quoi?

— Vous allez marcher le plus vite possible vers la place.

— Bon, en manœuvrant de côté...

— Toi, Lafleur!...

— Moi! Je cours avertir Caussinard et les autres.

— C'est ça.

Lafleur s'élança.

Le Commandeur le retint pour lui dire, à voix étouffée :

— Ouvre la portière de façon à ce que nous n'ayons qu'à enfermer la petite quand nous vous rejoindrons.

— Ne craignez rien.

Les malandrins chargés de Marie toujours évanouie, se mirent à marcher fort vite. La robe de la vielleuse traînait sur le pavé et menaçait d'entraver l'un d'eux. M. de Boisfleury se baissa, la ramassa pour conjurer tout accident et se fit porte-queue de la belle qu'il enlevait ainsi.

Mais tout à coup on vit revenir Lafleur, qui courait à toutes jambes :

— Alerte! alerte! dit-il.

— Qu'est-ce donc? demanda Boisfleury.

— Voici deux cavaliers qui arrivent à toute bride.

— Et que veux-tu que ça nous fasse?

— On ne sait pas. Magloire m'a conté que Pacôme était sorti à cheval.

— Eh bien! tu ne supposes pas que Pacôme...

— Je suppose tout, dit Lafleur en homme qui assume une grosse responsabilité.

Malgré tout, le cortège s'était hâté. Il venait d'arriver sur la place; avec une incroyable justesse, les deux bandits avaient glissé Marie dans le carrosse et le Commandeur s'y était faufilé après elle.

Puis la portière s'était refermée. Cassamort et Lampourde s'étaient juchés sur le marchepied, Lafleur et ses deux acolytes montèrent derrière.

— Lafleur! Lafleur! cria M. de Boisfleury de l'intérieur.

— Monseigneur?

— Dis au cocher où nous allons.

— Il le sait, monseigneur. Allons, Caussinard, pousse.

Les deux cavaliers, dont Lafleur avait entendu le galop enragé, débouchaient maintenant sur la place, à fond de train.

Caussinard enveloppa ses chevaux d'un double coup de fouet et ceux-ci enlevèrent le carrosse avec une rare vigueur.

C'étaient de vaillantes bêtes. Le Commandeur crut l'affaire bâclée et se frotta les mains silencieusement.

Mais, tout à coup, les huit fers des chevaux d'Arthur et de Pacôme retentirent bruyamment derrière la voiture.

— Ce sont eux! Pacôme? dit Arthur.

— Oui, monseigneur.

— Charge-toi d'un de ces drôles?

— Ne craignez rien.

— Pour moi, je pique droit au cocher.

Et le marquis ayant fait volter son cheval avec une adresse sans égale, le poussa violemment contre les bêtes de l'attelage.

Sous le choc les deux chevaux attelés chancelèrent et furent poussés contre la muraille.

— Arrière, détrousseur! cria le cocher.

Et, levant son fouet, il fit mine d'en frapper le marquis.

Mais celui-ci tira son épée et en mettant la pointe entre les deux yeux de Caussinard, lui cria :

— A bas, malandrin, à bas de ton siège!

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? demanda le Commandeur.

— Monseigneur, ce sont des coupe-jarrets que nous allons étriller.

Mais Arthur tenait la pointe de son épée au front du cocher et lui répéta :

— A bas, te dis-je, ou tu es mort!

Caussinard était fort empêché, mais les autres et surtout Lampourde et Cassamort se précipitèrent pour lui porter secours.

Heureusement Pacôme, qui arrivait à toute vitesse en ce moment, intervint en disant :

— Fuyez, canailles?

— Et du poitrail de son cheval il heurta si violemment le capitaine Lampourde lui-même, que celui-ci alla rouler contre la borne. Sa chute fut accompagnée d'une sorte de fracas métallique qui ressemblait fort au cliquetis de la vaiselle d'argent.

Cependant Marie qui était parvenue à se dégager du bâillon qui l'oppressait se mit à demander du secours :

— A moi! André! à moi! Arthur!

— Arthur? répéta le Commandeur, serait-ce en effet mon neveu.

— Mais Cassamort et les autres bandits s'étaient rués sur Pacôme, et furieux de la déconfiture de leur chef, s'apprêtaient à lui faire un mauvais parti.

Heureusement, le cheval que montait le vieux marin était très excité. Il s'agitait, se cabrait, ruait et il était fort difficile de l'approcher.

Pendant ce temps, Arthur s'était approché de Caussinard et le prenant vigoureusement par le collet, il l'attira à lui en disant :

— Mais descend donc, drôle!

Caussinard, déraciné, ne put se retenir à rien et tomba la tête la première sur le sol, où il resta sans mouvement.

Cassamort remarqua que les choses ne tournaient pas bien.

Arthur, une fois le cocher hors de son siège, avait pris, dans les fontes de sa selle les deux pistolets, remis son épée au fourreau, et sauté à terre.

— Pacôme, dit-il, rabroue-moi cette clique et viens me prêter main-forte.

Le vieux marin, en faisant faire demi-tour à sa monture, renversa encore un des bandits. Puis, ayant pris pied, il vint se ranger aux côtés du marquis.

Marie appelait toujours.

— A moi! A moi!

— Taisez-vous donc, carnibleu! fit le Commandeur brutalement.

— Courage! ma chère amie, courage! cria Arthur en chargeant les voleurs, je suis là, courage!

— Ah! je suis sauvée! dit Marie, et par lui.

Mais Lafleur, qui sentait que, cette partie perdue, il devenait inutile au vieux seigneur, Lafleur essaya, pour se débarrasser d'Arthur, d'un coup de traîtrise.

Pendant qu'il se glissait sous la voiture pour aller porter, dans les jarrêts du marquis, un de ces coups sous lesquels un homme tombe, il envoya l'un des misérables qui l'accompagnaient attaquer le jeune seigneur, en face, pour l'occuper.

Et l'auxiliaire de Lafleur, brandissant une de ces grandes cannes à pomme d'argent dont étaient porteurs, à cette époque, les valets qui se tenaient debout derrière les carrosses de gala, se porta au devant d'Arthur.

Mais le marquis ne lui laissa pas le temps d'accomplir son exploit.

— Attends! tirelaine, dit-il.

Et, les yeux étincelants, il se jeta sur lui, le désarma et, en un tour de

main, fit pleuvoir sur lui une grêle de coups, distribués avec la canne conquise.

Le valet s'enfuit en hurlant et se perdit dans la nuit.

Lafleur, en attendant, arrivait ténébreusement et se disposait à accomplir son coup de jarnac.

Il touchait déjà au but, lorsque Marie, épouvantée, parut à la portière du carrosse et s'écria :

— André! André! derrière vous! ce misérable! prenez garde!

Averti par cette voix si chère, Arthur se retourna et jugea la situation. Son bras s'abattit rapide comme la foudre et Lafleur reçut une balle qui lui laboura la joue et lui enleva une oreille.

Le drôle chancela sous le choc, mais ne tomba point. Il ne demanda pas son reste, cependant, et lui aussi battit en retraite, privant le Commandeur de son plus ferme appui.

Des coups de sifflet désespérés retentissaient au loin, c'est vers l'endroit d'où partaient ces appels stridents que se dirigea Lafleur, traînant l'aile et tirant le pied. Il avait des amis de ce côté.

Cependant, le Commandeur suivait difficilement les péripéties du combat. Il était un peu dans la situation de son ami, le duc d'Aiguillon, que l'on accusait d'avoir passé tout le temps d'un engagement avec les Anglais, dans un moulin, pendant que ses troupes combattaient au loin.

Ce n'était certes pas par poltronnerie que Boisfleury gardait cette attitude expectante. Non, c'était pour rester auprès de Marie, de sa conquête disputée. D'ailleurs, il supposait à tort, on l'a vu, que ses quatre valets étaient de force à repousser l'assaut d'un seul homme. L'infortuné ignorait les ressources d'un amour ardent et pur, ainsi que les faiblesses d'un dévouement soldé.

Les malandrins étaient hors de combat. Seul, Cassamort n'avait pas éprouvé les effets de la colère d'Arthur. En homme prudent, d'ailleurs, il s'était éloigné du champ de bataille, et se préparait à tirer ses grègues quand il fut aperçu par Pacôme, lequel, avec l'ardeur retrouvée de ses jeunes ans, courut à lui et lui planta un pistolet sur le nez en lui disant :

— Rends-toi ou tu es mort!

Cassamort se défendit. Mais il était embarrassé par le poids de l'argenterie volée et, dans sa lutte avec le vieux marin, il tomba en reproduisant le même bruit que Lampourde.

— Tonnerre de Brest! dit Pacôme, c'est bien étonnant.

Mais le Commandeur, n'entendant plus aucun bruit, se penchait à la portière pour s'informer de ce qu'étaient devenus ses gens, quand cette portière s'ouvrit et Boisfleury vit se dresser devant lui le marquis de Sivry.

Le Commandeur descendit de voiture. Le vieux seigneur, qui se croyait toujours jeune, se coiffa et, appuyant son chapeau d'un léger coup qui fit voler la poudre autour de lui, il mit la main sur la garde de son épée et se campa en face d'Arthur.

— C'est vous, mon beau neveu, dit-il, je ne m'attendais pas à vous voir ce soir.

— Je ne m'attendais pas, moi, à vous rencontrer, mon oncle!

Boisfleury avait pris son air le plus dégagé pour mieux dissimuler la pointe de honte qui le faisait rougir et pour ne perdre aucun de ses avantages.

— Ce qui se passe vaut une explication, continua-t-il. J'ai agi dans votre intérêt très réel, et dans l'intérêt de notre nom.

Arthur haussa légèrement les épaules, et répondit assez dédaigneusement :

— Je vous prie, monsieur le Commandeur, de ne chercher aucune explication. J'espère que vous comprendrez ce que votre présence ici a de déplacé. Rentrez à l'hôtel. J'oublierai ce qui s'est passé.

Le dédain manifesté par son neveu, l'ordre intimé d'avoir à remonter dans la voiture, tout remit en fureur le vieux seigneur. Il reprit :

— Or çà! monsieur mon neveu, vous avez une singulière façon de congédier les gens et d'accueillir un parent auquel vous devez le respect.

— Je vous donne, mon oncle, le conseil que je crois compatible avec votre dignité.

— Je suis seul juge de ma dignité, monsieur le marquis, et vous dispense de tout conseil; un homme de mon rang n'en reçoit de personne.

— Retirez-vous, mon oncle, reprit Arthur, retirez-vous, je vous en prie... Il le faut.

— Monsieur le marquis, il ne me plaît pas de me retirer! Je crois même que, dans les circonstances présentes, ce serait à vous à disparaître. Vous devez cette satisfaction à votre mère et à la famille d'Elbée.

— Croyez-moi, monsieur le Commandeur, écoutez la voix de la raison, laissez-moi le champ libre! dit Arthur dont la voix commençait à trembler.

— Monsieur le marquis, je vous répète que je n'ai pas l'habitude de me laisser morigéner par les bons jeunes gens qui sortent des pages. — C'est vous, s'il vous plaît, qui allez décamper; ou bien, si vous voulez emmener cette enfant, il faudra mettre l'épée à la main.

Le Commandeur redevenait tout à fait mousquetaire. Dominé par le dépit, jaloux de ne pas reculer d'une semelle en présence d'une femme, et



Les deux épées se joignirent et se froissèrent. (P. 530.)

d'une femme qu'il avait voulu enlever, il n'écoutait plus que sa vanité. Les considérations de famille n'avaient aucun poids, à ses yeux. Le bruit, même un combat étaient pour lui le meilleur moyen de cacher son humiliation.

Arthur s'écria d'une voix émue :

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Un duel entre nous : croiser le fer avec le frère de ma mère !

— Ne soyez pas sentimental, monsieur le marquis, il n'y a ici que deux gentilshommes face à face!

— Mon oncle, je ne consentirai jamais à me battre avec vous.

— Allons, monsieur le marquis, flamberge au vent! Je vous dois une leçon!

Et comme Arthur hésitait :

— Ah çà! faudrait-il vous frapper pour vous décider, dit le Commandeur.

Le vieux seigneur qui avait tiré son épée, fit mine de la porter à plat au visage de son neveu.

Le marquis se sentit frémir. Pendant un instant, il oublia les liens qui l'unissaient au Commandeur, il ne vit en lui que le provocateur, que l'insolent qui, après avoir eu l'audace de lui voler Marie, la lui disputait encore alors qu'il venait de la reconquérir.

Sans plus hésiter il tira son épée.

Marie poussa un cri déchirant.

— André! André! murmura-t-elle, vous battre pour moi, non, je ne veux pas!

— En garde, marquis, dit Boisfleury.

— C'est vous qui l'aurez voulu!

Les deux épées se joignirent et se froissèrent. L'engagement, d'ailleurs, fut court, Arthur avait repris son sang-froid.

Boisfleury était crâne sous les armes, et trouvait un certain plaisir dans ce combat improvisé à la vieille mode pour les beaux yeux d'une femme. Il avait été beau tireur, mais son bras affaibli ne put soutenir l'effort du robuste poignet du marquis et laissa échapper le fer. Liée et fouettée par l'épée du marquis, celle du Commandeur sauta à dix pas.

Arthur se précipita, ramassa l'arme du vieux seigneur et le plus courtoisement du monde, le sourire sur les lèvres, la lui rendit en disant :

— Mon cher oncle, recevez toutes mes excuses pour ma maladresse.

Cet incident et la courtoisie d'Arthur avaient fait rentrer Boisfleury en lui-même. Il commença à apprécier plus sainement la situation et reconnut *in petto* ses torts, mais il n'en était pas encore à les avouer.

— Je suis à vos ordres, marquis, dit-il.

Arthur remit son épée au fourreau.

Le Commandeur fit comme lui.

Sans plus s'occuper de son oncle, Arthur monta lestement sur le siège de la voiture qui avait dû servir à l'enlèvement de Marie, le carrosse roula à grand train, se dirigeant vers la maison de la jeune fille.

Le Commandeur ébahi regardait faire. Enfin, il prit son parti et, cherchant de tous côtés, il appela :

— Lafleur! Lafleur!

Mais Lafleur avait de bonnes raisons pour ne pas répondre. Il s'était prudemment éclipsé.

— Lafleur! maroufle! maraud! drôle.

M. de Boisfleury épuisa toutes les injures en usage, mais ne fut pas plus heureux. Lafleur ne se montrait pas.

— Cet imbécile se serait-il fait casser la tête par mon neveu? ajouta le Commandeur avec philosophie.

Puis, sans plus se soucier de son valet et bien forcé d'accepter sa défaite, il essaya d'une pirouette et grommela :

— Décidément, la fortune est femme et se donne avec plus d'abandon à un jeune marquis qu'à un Commandeur déjà un peu mûr.

Et, sur cette réflexion il se dirigea vers l'hôtel de Sivry, revenant ainsi, tout seul, de l'expédition amoureuse qu'il entreprenait, tout à l'heure, avec tant de monde.

Cependant il eut deux ou trois retours de colère et le souvenir de Marie lui fit monter le sang à la tête.

Il n'en était pas moins résigné quand il frappa, quelques minutes plus tard, à la porte de l'hôtel. D'ailleurs, il appartenait à cette race d'hommes qui ne perdent jamais l'espérance.

Au fond, il pensait qu'on pouvait reconquérir Marie...

— Bah! dit-il, je prendrai ma revanche.

Puis, après un instant de méditation :

— D'ailleurs, je dois en convenir, j'avais quelques torts envers mon neveu. C'est égal, voilà un Sivry qui manie bien une lame! Ça fait honneur à la famille.

Cela dit, il referma la porte qu'on venait de lui ouvrir.

Le marquis parti dans le carrosse avec Marie, il n'était resté, sur le champ de bataille, que le cocher grièvement blessé, dans sa chute, le capitaine Lampourde, son ami et lieutenant Cassamort, un autre bandit et Pacôme qui voulait absolument tirer les choses au clair.

Lorsque le Commandeur eut tout à fait disparu, Pacôme s'empara de la lanterne que Lafleur portait si joyeusement quelques instants plus tôt, et s'approchant de Lampourde, il lui promena son falot sur la figure en disant :

— Joli gibier de potence!

Puis, s'étant baissé, il fouilla délibérément dans la poche de la livrée que portait le détrousseur.

Et il n'eut pas de longues perquisitions à opérer pour y trouver un plat de vermeil et plusieurs pièces d'argenterie aux armes de Sivry.

Une sueur froide lui monta au front.

— Tonnerre de Brest! fit-il entre les dents, il y a du Lafleur là-dessous. Le misérable s'inquiétait peu d'enlever la demoiselle, ce qu'il voulait, c'était la vaisselle plate.

Et sans hésiter, le vieux Pacôme commença de récupérer l'argenterie de ses maîtres, se proposant de fouiller Cassamort et les autres, quand il en aurait fini avec Lampourde.

Mais en ce moment même, comme si l'instinct de son horrible métier l'eût fait ressusciter inopinément, Lampourde, qui avait reçu de très fortes contusions, revint à lui et se dressa sur son séant pour défendre son butin.

Cassamort, de son côté, se tournait du côté du capitaine en disant :

— Tiens bon, Lampourde! tiens bon!

Pacôme, alors, ne fit ni une ni deux. Il courut à l'hôtel, frappa de toutes ses forces et, après avoir obtenu qu'on lui ouvrit la porte, donna l'alarme.

— Mais qu'y a-t-il? demanda le suisse.

— Des malandrins qui emportent l'argenterie de l'hôtel.

Un suisse est toujours majestueux et compassé. Mais celui-ci perdit toute son ampleur et faillit tomber à la renverse en apprenant un pareil événement de la bouche de Pacôme qui avait la réputation de ne jamais plaisanter.

Plusieurs valets étaient encore debout. Ils s'armèrent promptement de bâtons et, en quelques secondes, débouchèrent sur la place.

Lampourde, Cassamort, Caussinard et l'autre avaient été fort rudement étrillés. Mais quand ils entendirent Pacôme appeler et quand ils aperçurent la domesticité de Sivry qui leur courait sus, il se secouèrent pour retrouver leurs esprits.

Mais leurs membres engourdis ne paraissaient pas disposés à suivre l'impulsion de leur volonté.

Ils parvinrent bien à se lever pour fuir, mais autre chose était de marcher. Cela leur était d'autant plus difficile qu'ils étaient pesamment chargés.

— Ne les ménagez point, criait Pacôme, et si Lafleur est parmi eux assommez-le sans vergogne.

— Sus! Sus! criait la valetaille enchantée d'avoir à taper sur quelqu'un ou sur quelque chose.

Lampourde fit deux pas en courant, mais il avait la tête trop lourde.

— J'ai failli tomber, dit-il.

— Moi, je ne ferai pas trois enjambées! dit Cassamort.

Caussinard ne proféra pas un mot. Comme il était le plus mal, il retomba sur le sol à moitié mort.

— Défendons-nous, dit Lampourde.

— Lafleur s'est envolé, grommela Cassamort, il nous abandonne.

— Je le retrouverai, et il me le paiera, le misérable, dit Lampourde.

Cassamort étant incapable de quoi que ce soit, les trois autres bandits s'accotèrent les uns aux autres et firent front.

La troupe des valets arriva comme une trombe.

— Tue! Tue! disait Pacôme qui accourait plus lentement.

— Ah! vieux gredin, si je te tenais! cria Lampourde.

— En attendant, tiens ça, dit une voix.

C'était un valet d'écurie qui assénait sur le capitaine un coup de crosse de vieux mousquet.

Mais Lampourde esquiva l'assommade et riposta par un moulinet de la grosse canne qu'il avait ramassée.

Ses deux acolytes avaient affaire à trois hommes chacun et furent garrottés en un tour de main. Lampourde se vit obligé de se rendre.

On les fouilla.

Les drôles avaient, comme l'avait si bien avancé leur chef quelques jours auparavant, les drôles avaient, dans leurs poches, pour une forte somme de vaisselle d'argent et de vermeil.

Pacôme envoya chercher le guet, qui s'empara des bandits.

Ceux-ci, furieux d'avoir si complètement échoué dans leur entreprise, n'hésitèrent pas à faire des aveux, mais en prétendant que Lafleur, auquel ils en voulaient mortellement, était leur chef à tous.

Ils ajoutèrent que lui seul avait monté le coup; qu'il était entré au service de M. de Boisfleury uniquement pour organiser le vol.

Et le lieutenant général de police lança contre lui ses plus fins limiers qui n'eurent guère de peine à le trouver, le maraud ayant une oreille de moins et étant entré à l'Hôtel-Dieu pour se faire soigner. On instruisit aussitôt son procès et l'on verra, plus tard, quelle fâcheuse issue il eut pour lui.

SIXIÈME PARTIE

CHONCHON DANS LES ARTS

I

Pendant que le Commandeur de Boisfleury voyait finir si piteusement l'aventure dont les commencements avaient si bien marché, Chonchon et Pierrot continuaient à dormir de leur sommeil léthargique.

Ah! le narcotique venait d'un fournisseur consciencieux, car l'un et l'autre ronflaient le plus drôlement du monde, la modiste, sur sa chaise, dans un laisser-aller qui ne manquait pas de grâce, le Savoyard, sous la table dont la nappe relevée par Marie au moment où elle faisait vainement appel à sa vigilance, le laissait voir dans une posture voisine du grotesque.

Sur la table, des verres à moitié vides, des plats à peine entamés et des bougies qui brûlaient tristement, laissaient tomber les gouttes de cire une à une sur la dorure des candélabres.

Tout d'abord la scène n'avait pas eu de spectateurs, mais bientôt des valets audacieux s'étaient montrés dans les embrasures des portes.

Un sourire insolent éclairait leur visage à la fois obséquieux et hardi. Ils restèrent à distance respectueuse.

Mais, peu à peu, encouragés par l'immobilité de Chonchon et de Pierrot, ils s'avancèrent sur la pointe du pied et vinrent contempler de plus près le spectacle réellement amusant qu'ils avaient sous les yeux.

— C'est égal, dit l'un d'eux, elle est jolie tout de même.

— Et rebondie! ajouta le second.

— Moi, je la préférerais diantrement à l'autre.

— A la petite maigrichotte qu'ils ont emportée? Je crois bien.

— Attends! il semble qu'elle a bougé.

— C'est qu'elle rêve, probablement. A-t-il de drôles d'invention, ce Commandeur tout de même.

— Je voudrais bien voir la figure qu'elle fera tout à l'heure quand elle va se réveiller.

— Oui, mais ce sera peut-être long.

— On aurait du plaisir à l'embrasser, mais ce plaisir-là c'est pour le Commandeur.

— On pourrait peut-être aller sur ses brisées pendant que la belle est endormie.

— Oui, mais si elle se réveillait!...

— Faut voir si elle a le sommeil dur, dit le premier des Frontin qui avait nom Benoît, on pourra se hasarder ensuite.

— Comment t'y prendras-tu?

— Attends un peu et, sur ces mots, l'impudent valet prit une serviette dont il se mit à rouler l'un des coins.

En tout autre circonstance, si Chonchon eût été debout, ces trois ou quatre drôles se fussent tenus fort correctement, mais il n'y avait plus personne dans la maison et ils ne redoutaient aucune volée de bois vert, c'est pourquoi ils perdirent toute mesure. Celui qui avait roulé le coin d'une serviette en forme de corne se plaça près de Chonchon. Il approcha la corne de la lèvre supérieure de la jeune fille, la promenant légèrement sur la peau de façon à la chatouiller.

Chonchon était trop endormie pour s'éveiller ainsi brusquement, mais sa sensibilité n'était pas suffisamment engourdie pour qu'elle n'éprouvât pas une sensation nerveuse qui lui faisait remuer la bouche avec des grimaces très variées.

Et les laquais de se tordre.

Ils savaient, par expérience, que le sommeil des convives du Commandeur durait, en ces cas-là, deux ou trois bonnes heures. Ils avaient donc de la marge et s'en donnaient de tout cœur, occupés seulement de Chonchon et considérant Pierrot comme une quantité négligeable.

Est-elle drôle! disait Benoît pendant que la modiste tordait ses lèvres et s'agitait

— Dans le nez maintenant, souffla l'un des camarades de l'insolent.

— C'est une idée.

Et approchant son bout de serviette de la rose narine qui marquait la respiration régulière de Chonchon, il commença de la chatouiller.

Chonchon poussa, tout à coup, un profond soupir. Nos valets reculèrent avec précipitation et prirent, avec un empressement comique, leurs figures de circonstances.

Ce n'était qu'une alerte. Chonchon changea de position et reprit son somme.

Benoît revint à la charge et se mit à continuer l'épreuve.

S'il avait été malin il se serait aperçu que la dormeuse n'avait plus le souffle régulier de tout à l'heure et qu'à travers ses paupières moins bien closes pouvait se glisser un rayon visuel particulièrement traître.

Du bout de sa serviette il toucha, cette fois, la nuque de Chonchon, et tout en se livrant à ce plaisir, il tenait, sur le compte de celle-ci, des propos qui eussent fait rougir peut-être un escadron de la maréchaussée.

— Elle dort ferme, dit Benoît, on peut y aller!

Trois des laquais approchaient déjà leurs lèvres de la figure et des épaules de la belle Fanchette quand, tout à coup, celle-ci se dressa brusquement sur ses pieds et, sans plus de façons, distribua trois paires de soufflets tellement inattendus qu'ils allèrent à leur adresse avant que les bénéficiaires aient eu le temps de se reconnaître.

La serviette tomba des mains de Benoît. Les deux autres se frottèrent les joues. Et Chonchon de crier :

— Ah! faquins! Ah! polissons! Ah! impertinents galopins! Vous vous permettez...

— Madame! voulut murmurer Benoît qui, le premier, avait repris son aplomb...

— Assez! fit Chonchon en levant la main.

— Je jure à Madame!...

— Tu aurais l'audace! quand voici vingt minutes que je sens sur mes lèvres! Ah! pardieu! voilà une injure que le Commandeur me paiera.

Les valets étaient consternés. Le narcotique les avait trahis. D'ordinaire il endormait pour plus longtemps. Leur calcul, d'ailleurs, était exact pour Pierrot qui ronflait plus énergiquement que jamais...

Ils voulurent tenter une fois encore de se justifier...

— Ah! je vous le conseille! s'écria Chonchon. Vous allez être chassés comme des chiens, vous m'entendez : oui, chassés, je vous en réponds, sans compter que votre maître verra de quel bois je me chauffe! Me laisser exposée à la risée de ces manants! A-t-on jamais vu ça! Sortez, drôles, sortez, et plus vite que ça.

Puis, comme Benoît et ses acolytes faisaient mine de lui obéir.

— Non, restez, dit-elle.

— Toute cette valetaille savait bien que Chonchon, malgré les incartades du Commandeur, le menait par le bout du nez et pouvait fort bien la faire mettre à la porte. C'est pourquoi elle s'empressa d'obéir.

— Et Marie! s'écria Chonchon... La malheureuse aura commis l'imprudence de boire. Je l'avais pourtant avertie.

— Réponds-moi, coquin, dit-elle à Benoît.



Il s'arrachait les cheveux, jurait, trépignait de fureur... (P. 539.)

— Mademoiselle peut m'interroger.

— Depuis combien de temps étais-je endormie?

— Depuis deux heures et vingt minutes.

— Qu'a-t-on fait de la petite vielleuse? Elle dormait également?

— Non, Madame.

— Ah ça! maroufle, appelle-moi Madame ou Mademoiselle comme

tu voudras, mais une fois que tu auras choisi l'un des deux termes, tâche de t'y tenir...

— Oui, Madame!

— Donc, Marie ne dormait pas?

— Non.

— Alors on l'a enlevée de vive force.

— Oui, Madame.

— A moins que le marquis ne soit arrivé...

— M. le marquis n'est pas venu.

— Et alors qu'a fait cet imbécile de Pierrot qui devait la défendre si énergiquement.

— Je ne sais pas, répondit Benoît, de qui Madame veut parler.

— Je parle d'un gros garçon du pays qui vous assommerait tous d'un coup de poing et qui s'était mis sous la table...

Ah! Madame, il y est encore!

Chonchon, se penchant avec vivacité, releva la nappe et vit, en effet, Pierrot qui, dans une pose abandonnée, dormait de tout son cœur.

— Ah! palsambleu! dit-elle, voilà un fameux défenseur. Eh! Pierrot. Pierrot, animal stupide!

Et d'une main vigoureuse elle saisit le Savoyard par le pan de sa veste et le secoua de toutes ses forces.

— Pierrot! Pierrot!

Mais Pierrot dormait toujours. Il n'avait pas, comme Chonchon, un estomac à digestion électrique et, par conséquent, la léthargie durait plus longtemps que celle de la modiste.

Celle-ci s'acharna contre Pierrot, le traitant avec la plus grande vigueur sans rien obtenir.

— Eh bien! dit-elle, j'attendrai.

— Et maintenant, reprit Chonchon, répondez : savez-vous où l'on a conduit Marie?

— Non, Madame.

— C'est bien sûr, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, je ne suis pas sorti de l'hôtel.

— Nous verrons demain si vous mentez.

Elle continua :

— Par conséquent, vous ne pouvez me donner aucune indication sur l'endroit où je pourrais trouver mon amie.

Non, Madame!...

— Même, si je vous donne une dizaine de louis.

La physionomie de Benoît s'éclaira. Mais il fut forcé de répondre, avec une sincérité désespérée :

— Hélas! Madame comprend bien que si je savais...

— Bon! Et si je te promets vingt-cinq ou trente bons coups de bâton.

— Ce serait en pure perte! répondit comiquement le drôle.

— Et pourtant il faut que je sache où est Marie. Il le faut, il le faut, entends-tu, faquin!

Comme elle achevait ces mots, un profond soupir suivi d'un bâillement sans fin sortit de sous la table.

Ah! voilà cette bête de Pierrot qui se réveille, dit Chonchon...

Le malheureux Savoyard ouvrit en effet les yeux, regarda autour de lui sans se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et voyant les jupes de Chonchon crut que le repas continuait et qu'il s'était assoupi une minute seulement.

Mais son erreur ne fut pas de longue durée.

Quand il eut retrouvé à peu près ses esprits, il s'aperçut bien que la chaise de la vielleuse et celle du Commandeur étaient vides.

Il sortit donc de sa cachette et, tout effaré :

— Marie! dit-il, Mam'zelle Marie! Où est-elle? Que s'est-il passé? Comment et pourquoi me suis-je endormi.

Comme il achevait ces mots il aperçut la modiste.

— Ah! Chonchon! fit-il soulagé.

La grosse fille se leva brusquement et dit :

Enfin, M. Pierrot a fini de cuver son vin. Tu sais, mon petit, j'irai te chercher, une autre fois, pour garder les innocences.

— Qu'est-ce que tu veux dire!

— Ah! peu de chose! Apprends seulement qu'on a enlevé Marie à ton nez.

— Enlevée! On a enlevé Mlle Marie!

— Pardine! il y a déjà deux heures de cela.

— Et qui donc?

— Qui? Tu es encore malin! Qui? le Commandeur donc!

Pierrot, sans se demander davantage la cause du sommeil étrange qui l'avait terrassé, Pierrot entra dans un violent désespoir. Il s'arrachait les cheveux, jurait, trépignait de fureur...

— Où est-elle? cria-t-il en s'adressant à Chonchon.

— Si je le savais, crois-tu que je serais là.

— D'ailleurs, j'attendais que tu t'éveilles.

— Oui, dit Pierrot de plus en plus désolé, je me suis endormi, faut-il être un rien du tout!

— Eh! non. Ce n'est pas ta faute, non plus. C'est des choses qu'on a mis dans le vin qui ont fait ça. Seulement, tu en as trop bu. Et moi aussi.

— Comment! toi aussi tu t'es endormie.

— Si j'avais été éveillée, est-ce qu'on m'aurait soufflé Marie de cette façon?

— En attendant, la voilà disparue. Mais ces grands diables de domestiques doivent savoir où elle est, si je cognais dessus pour les faire parler?

— Inutile...

— Tu as donc essayé?

— J'ai essayé autre chose et ça n'a pas réussi.

— Alors que faire?

— Pardine! c'est bien simple. Il faut retrouver le Commandeur.

— Tiens! c'est vrai. Et tu restes là, quand tu sais où l'on peut avoir au moins de ses nouvelles.

Oui, je reste là, parce que, si je n'y restais pas, ça serait la même chose.

Qui a dit ça! fit Pierrot qui ne tenait pas en place.

Tu crois bêtement qu'à cette heure... au fait, quelle heure est-il?

— Trois heures passées.

— Penses-tu qu'à cette heure le Commandeur soit chez lui à nous attendre?

— Et où est-il?

— Ah! pour un bêta, tu es un beau bèta. Le Commandeur a dû conduire Marie quelque part où il est avec elle.

Mais, alors, Marie est perdue!

J'espère bien que non.

Comment?

— Mon garçon, écoute bien ceci, quand une femme veut bien se défendre, il n'y a pas de séducteur qui tienne...

— Eh ben! et toi?

— Oh! moi, on m'avait endormie, comme aujourd'hui, tandis que Marie t'a fait boire tout son vin et qu'elle était parfaitement éveillée quand ils l'ont enlevée.

— Il faut donc attendre.

— Hélas! oui. Tiens, la table est encore servie... Est-ce que tu n'as pas faim, toi?

— Oh! merci, fit Pierrot avec un geste de répulsion.

— Quoi donc?

— J'en ai assez de ce qu'on mange et de ce qu'on boit chez les grands seigneurs.

— Te voilà bien dégoûté!

— Je ne mangerai pas de bon cœur tant que je n'aurai pas retrouvé Marie.

— Commençons par sortir d'ici. Peut-être, par les voisins, apprendrons-nous quelque chose.

— Mon garçon, les voisins étaient couchés et, d'ailleurs, eussent-ils vu quoi que ce soit, ils seraient muets comme des carpes.

— Mais, Paris est donc un coupe-gorge?

— Pas plus que les autres villes et un peu moins que les campagnes. Du reste, je n'ai pas faim non plus. Viens avec moi. Nous allons rentrer à mon magasin où nous attendrons le jour. Allons, Pierrot, prends la vielle de Marie et en route.

Puis, se tournant vers Benoît, Chonchon ajouta :

— Si je n'étais pas une bonne fille, je me donnerais le plaisir de vous faire flanquer tous à la porte, mais je suis une bonne fille...

Et elle reprit :

— Vous pourrez dire au Commandeur, de ma part, que je suis dans une colère verte et qu'il saura, prochainement, ce qu'on gagne à se moquer de moi.

Benoît et les autres avaient repris leur air goguenard.

— Allons, éclairez-nous, marauds.

— Tu n'oublies rien? demanda Pierrot.

— Ah! mais si! D'abord, le carton dans lequel j'ai porté la coiffure de la marquise; qu'on me le trouve, manants.

Un des valets alla chercher le carton. Quand Chonchon en fut munie, elle reprit :

— Est-ce tout? non... Benoît, enveloppez-moi ce pâté et cette tarte à la frangipane, puis donnez le tout à Pierrot. Tiens! charge-toi aussi de mon carton, Pierrot. Et maintenant, dare dare, n'est-ce pas; ma première demoiselle de magasin doit être aux cent coups, depuis hier soir qu'elle m'attend.

Ils sortirent. Une fois dehors, par un petit froid piquant, la conscience des événements qui s'étaient accomplis pendant la nuit revint à Chonchon, plus nette et plus douloureuse.

L'idée qu'elle n'avait pu protéger Marie contre les indignes tentatives du Commandeur lui fit remonter la colère au cerveau. Pierrot, d'ailleurs, ne cessait de s'indigner de son côté.

— Jarni Dieu! dit Chonchon, tout en marchant d'un bon pas pour regagner la rue Saint-Martin; si je tenais M. de Boisfleury, je lui dirais si bien son fait qu'il n'aurait plus envie de recommencer.

— Il ne t'écouterait pas.

— Tu crois ça?

— Pauvre mam'zelle Marie! fit Pierrot pour toute réponse.

— Mais, patience; il fera jour tout à l'heure, et nous verrons bien.

Ils arrivèrent à la boutique de modes; Chonchon frappa. On vint lui ouvrir.

— Enfin! dit la première ouvrière; mademoiselle, je ne savais plus que penser.

— Eh bien! ma chère, vous auriez pu imaginer tout ce que vous voudrez, vous n'auriez pas été encore à la hauteur des infamies qui ont eu lieu.

— Ah! mon Dieu!

— Qu'on me prépare quelque chose, un rien... je ne voudrais pas sortir à jeun, c'est malsain.

— Mademoiselle ne va pas se coucher, dormir un peu?

— Dormir! j'ai dormi, ma chère, et Pierrot aussi, et j'en suis furieuse. Et dire qu'il faut attendre le jour, et que, peut-être, cet homme ne sera pas chez lui. Je bous d'impatience et de colère.

Elle eut, du reste, le temps de bouillir.

Son expérience lui disait qu'on ne pénétrait point chez les grands seigneurs avant des heures décentes.

A la vérité, une jolie femme pouvait se flatter de faire exception et de forcer la consigne, mais la situation de la modiste à l'égard du Commandeur n'était pas pour lui faciliter son introduction dans l'espèce, comme disent messieurs les avocats.

Elle allait et venait dans son magasin, poussant des exclamations, jurant de venger Marie, s'il lui était arrivé quelque chose.

— Et le jour qui ne vient pas, disait-elle.

Pierrot, lui, avait tourné au désespoir silencieux, à mesure que Chonchon se mettait à l'aigreur et à l'emportement.

— Je vois bien que c'est fini, disait-il lamentablement.

— Fini! éclata Chonchon; retiens bien ceci, mon garçon, ça commence, au contraire, tu verras.

Mais Pierrot n'avait pas de confiance.

Marie lui aurait dit un seul mot pour le rassurer, cela eut suffi; mais Chonchon, non, le brave Savoyard ne la voyait bien qu'à table; pour le reste, il n'y croyait pas du tout.

Cela n'empêcha pas, cependant, la nuit de finir, le jour de grandir et dix heures du matin de sonner à quelques horloges peut-être un peu pressées.

Mais Chonchon n'attendit point que les autres eussent imité les premières. Elle se coiffa, prit sa mante et dit :

— Pierrot, tu vas rester là.

— Pourquoi faire?

— Tu m'attendras. Est-ce que tu ne veux pas savoir ce qu'est devenue Marie?

— Oh! si.

— Eh bien! je t'apporterai des nouvelles avant une heure.

— Bon!

— Si quelqu'un vient qui puisse nous renseigner sur notre amie, tu feras attendre aussi.

Vingt minutes plus tard, la modiste, dont la fureur s'était exaspérée pendant le trajet, frappait à la porte du Commandeur.

Elle s'attendait à être consignée, et, d'avance, elle avait préparé une de ces entrées que les domestiques étaient impuissants à empêcher.

Mais, à son grand étonnement, on la reçut tout de suite. Le Commandeur donna l'ordre qu'on l'introduisit dans sa chambre. Il n'y avait point là de quoi effaroucher Chonchon. D'ailleurs, elle avait en tête bien autre chose que la pudeur un peu faisandée dont elle aurait pu se targuer.

Ce fut comme un ouragan qu'elle entra chez M. de Boisfleury.

— Eh bien! vous êtes encore un beau gentilhomme, vous, dit-elle sur un ton aigu. Et vous manquez joliment d'imagination, toujours les mêmes moyens.

— Voyons, Chonchon, dit doucement M. de Boisfleury.

— En voilà assez, vous êtes un scélérat!... Oh! mon Dieu! avec moi, ça n'avait pas d'importance; je suis une bête... et puis...

— Vous vous trompez, ma chère, je vous assure...

— Taisez-vous. Moi, je le sens bien, j'étais prédestinée à mon sort; ce n'est pas de ma faute, mon estomac est seul coupable... mais Marie! Marie! vous ne savez donc pas que c'est infâme!...

— Oh! Pagode, faites-moi grâce.

— Mais pas du tout, je ne suis pas venue pour vous faire grâce de n'importe quoi, Marie est, pour nous, la vertu même, il nous semble qu'elle est d'une autre nature que nous tous, et ce qui la frappe nous frappe aussi.

Le Commandeur fit un geste.

— Oui, je sais, vous vous moquez de tout ça, mais il y a quelqu'un dont vous ne vous moquez point, je pense, et ce quelqu'un, c'est la Reine.

— La Reine!...

— Ah! oui, vous avez oublié que Marie a chanté devant la Reine, que Sa Majesté l'a complimentée et lui porte intérêt.

— Eh bien?

— Eh bien! Commandeur, on fera savoir vos bons tours à la Reine.

— Qui donc?

— Moi, pardine!

— Vous allez à la Cour... à ce qu'il paraît?...

— Non, mais je connais des seigneurs qui y vont,... des seigneurs qui ne sont pas des cadets, comme vous,... des seigneurs qui tiennent à me faire plaisir, et à qui je n'aurais qu'à promettre une récompense... honnête, pour qu'ils se chargent de conter, devant la Reine, comment vous vous y prenez pour détourner les innocences.

— Eh bien! ma chère.

— Ah ça! où est Marie? Je bavarde depuis une heure, c'est du temps que je perds; où est Marie?

Depuis le commencement de la conversation, M. de Boisfleury avait une mine fort déconfite, mais Chonchon était trop montée pour s'en apercevoir.

Cependant, quand elle eut demandé avec tant de crânerie et d'autorité où était Marie, et qu'elle eût vu l'air peu vainqueur de l'ancien roué, du vieux compagnon de Richelieu, elle eut un soupçon que M. de Boisfleury avait été victime de quelque empêchement aussi douloureux que désobligeant.

Néanmoins elle insista, et, tapant du pied :

— Répondez-moi, voyons, où est Marie?

Le Commandeur eut un mouvement d'impatience et répondit en haussant les épaules :

— Est-ce que je sais, moi.

— Comment! fit Chonchon.

M. de Boisfleury resta muet, les yeux indécis et l'air fort ridicule. De telle sorte que la grosse et bonne fille crut comprendre que le roué avait été dépouillé de sa conquête plus tôt qu'il ne comptait.

— Quoi! dit-elle en éclatant d'un rire insolent et sans fin... quoi! vraiment!... Ah! ah! ah! vous ne... ah! ah!... vous ne savez pas!... ah! ah! ah! c'est trop drôle... ah! ah! ah!... Pauvre Commandeur!... ah! ah! ah!...



Et vous allez choisir immédiatement entre cette femme et moi. (P. 549.)

Et M. de Boisfleury avait l'aír si penaud, que la gaieté de Chonchon redoublait à chaque seconde.

— Quoi! reprit Chonchon en faisant des efforts pour se calmer; ah! ah! je vous demande pardon! quoi! on vous l'a soufflée? ah! ah! ah! vous me raconterez ça... ah! ah! ah! en détail, n'est-ce pas? Mais, j'y pense, c'est votre neveu, c'est le marquis.

— Le marquis!

— Eh! qui voulez-vous que ce soit?

— Qui vous fait penser?

— Oh! laissez-moi rire, ah! ah! ah!... Mais aussi, pourquoi vous acharner ainsi, vous savez bien qu'elle vous porte guignon... moi, je vous assure qu'à votre place je la fuirais comme la peste; oh! que c'est drôle. Alors, vous ne l'avez pas menée bien loin?

— Que vous importe!

— Comment! mais ça m'intéresse beaucoup, je vous assure, comme tout ce qui vous touche; n'êtes-vous pas mon premier amour? ingrat!...

Et Chonchon de se tordre, en répandant de tous côtés les fusées de son rire communicatif.

— D'ailleurs, reprit-elle, vous n'avez pas besoin de me dire comment les choses se sont passées.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que cela se devine.

Le Commandeur fit un geste de colère.

— Vous aviez fait prendre Marie par deux domestiques, n'est-ce pas? deux valets de pied qui l'ont portée dans votre carrosse; vous me rectifierez si je me trompe, mais je ne me trompe pas.

M. de Boisfleury resta muet.

Chonchon reprit :

— Le coup fait, vous voilà triomphant; jamais vous n'aviez eu le succès à portée de votre main comme cette fois...

Le Commandeur se dépitait de plus en plus.

— Fouette cocher! continua Chonchon. Tout va pour le mieux, les chevaux tirent, le cocher pousse, la voiture s'ébranle...

— Vous y étiez donc! s'écria M. de Boisfleury.

Cette exclamation arracha de nouveaux éclats de rire à la modiste, qui se tenait les flancs et criait dans les intervalles :

— C'est ça, n'est-ce pas? c'est ça.

Elle fut obligée de reprendre haleine, mais elle avait trop d'avantage sur le Commandeur pour ne pas continuer.

— Tout à coup, dit-elle, un jeune homme s'élance à la tête des chevaux, les arrête, coupe les traits, rosse le cocher et les valets, ouvre la portière; Marie se jette dans ses bras et vous restez penaud, déconfit, hébété, pendant que votre conquête disparaît dans la nuit...

Le Commandeur venait sans doute de penser qu'après tout, le mal n'était pas si grand — amour-propre à part, — qu'il l'avait cru d'abord; c'est pourquoi il sourit de bonne grâce et dit à Chonchon :

— Eh bien! oui, c'est mon neveu... mais...

Chonchon comprit, à l'expression de visage que venait de prendre M. de Boisfleury, Chonchon comprit que l'espérance renaissait dans l'âme du Commandeur.

Celui-ci, en effet, se faisait le raisonnement suivant :

— Oui, Arthur m'a joué ce tour-là, mais il me sera facile de savoir où il a conduit Marie, et alors...

Chonchon devina parfaitement les secrètes pensées de l'ancien roué.

Mais elle réfléchit que Marie devait être fort bien gardée et qu'il n'y avait plus de danger pour elle à ce que le Commandeur sût où elle avait été emmenée. Celui-ci, en effet, ne manquerait pas de le savoir bientôt en faisant épier le marquis. Et Chonchon ajouta qu'à son tour elle l'apprendrait en faisant suivre M. de Boisfleury.

De cette façon elle parviendrait à retrouver Marie et elle la protégerait de nouveau dans la mesure de ses forces.

C'est pourquoi elle répondit :

— Oui, ça doit être M. le marquis!

— Il l'aime donc sérieusement?

— Dame! mon cher Commandeur, vous devriez savoir, par vous-même, que Marie peut inspirer une passion sérieuse.

— C'est vrai.

— Mais ne vous avisez pas de tenter de nouveau de la séduire; parce que cette fois, Monsieur, je ne vous le pardonnerais pas.

M. de Boisfleury prit un air sceptique. Chonchon se remit en colère aussitôt et lui dit :

— Ne vous donnez pas cette figure spirituelle, on ne prend pas Chonchon comme pis-aller. Je veux que vous soyez tout à moi et que vous teniez vos promesses. Du reste, vous allez obéir au doigt et à l'œil ou je ne me gênerai point pour faire conter vos prouesses à la reine, comme je vous l'ai promis tout à l'heure.

Et quand à la cour, on saura que vous utilisez vos loisirs en essayant de mettre à mal de pauvres filles qui ne demandent qu'à vivre honnêtement...

— Voyons, Pagode... tu m'ennuies à la fin.

— Est-ce que vous croyez que vous ne m'ennuyez pas aussi, depuis longtemps, et que vous ne m'inspirez pas un profond dédain?

— Pagode!

— Laissez donc Pagode où elle est et répondez à Chonchon. A-t-on jamais vu un gentilhomme si peu soucieux de sa parole que vous!...

— Que voulez-vous dire?

— Que vous n'avez tenu aucune des promesses que vous m'aviez faites. Que continuellement vous courez après Marie ou après une autre tout en refusant de me laisser aller en liberté.

— Plaignez-vous donc!

— Oui, je me plains, et puisque vous avez fait la sottise de cette nuit, le moment est venu d'avoir définitivement une explication complète.

— Je n'ai guère le temps de vous écouter, dit le Commandeur d'un ton fort impertinent.

— Vous le prendrez, riposta Chonchon avec la même inflexion de voix.

— Au fait, dit le Commandeur...

— D'abord je commence à être furieusement assommée de ne paraître pour vous qu'un paravent.

— Comment cela?

— Ah ça! est-ce que vous allez toujours me planter là pour vous acharner après Marie.

— Vous êtes jalouse? dit le Commandeur que cette supposition flattait.

— Oui, répondit carrément Chonchon

— C'est délicieux.

— Délicieux ou non, c'est comme ça. Je veux que vous me soyez fidèle d'abord, et ensuite.

— Ensuite?

— Que vous fassiez ce que vous m'avez promis.

— Quoi donc?

— Vous deviez me donner une position.

— Mais vous en avez une.

— Modiste? demanda dédaigneusement Chonchon.

— Oui.

— Oh! j'en ai assez de vos modes et de tout ce qui s'ensuit. D'abord, c'est un métier qui ne nourrit pas celle qui l'exerce.

— Quand elle a, comme vous, un insatiable appétit.

— Vous en avez abusé, scélérat! de cet appétit, n'est-ce pas. Eh bien! maintenant il faut le satisfaire.

— Expliquez-vous mieux, je vous en prie.

— Très volontiers... Vous m'avez affirmé que vous n'aviez qu'un mot à dire pour me faire entrer à l'Opéra.

Le Commandeur allait répondre quand Benoît vint lui annoncer que dame Bernarde désirait être reçue le plus tôt possible pour affaire urgente.

— Qu'elle entre, dit le Commandeur...

Une minute après dame Bernarde comparaissait avec un maintien fort embarrassé devant M. de Boisfleury.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda ce dernier.

Dame Bernarde hésitait à répondre.

— Oh! vous pouvez parler devant moi, la vieille, lui dit Chonchon avec familiarité, M. le Commandeur et moi ne faisons qu'un.

— Pagode! fit sévèrement le gentilhomme.

Dame Bernarde, en quelques mots, mit le Commandeur au courant de ce qui s'était passé à la Folie-Popincourt : Comment le petit Gabriel s'était montré revêche et indiscipliné, comme quoi elle avait cru devoir, pour l'assouplir, lui donner quelques corrections et enfin comment l'enfant avait disparu ne laissant d'autre trace de son passage que quelques gouttes de sang dans les massifs.

— Et la fenêtre de sa chambre était ouverte? demanda Chonchon avec une émotion sincère.

— Oui, Madame...

— Il se sera jeté par la croisée. Eh bien! vous avez fait là un joli coup, dit Chonchon.

— Mais ce n'est pas moi, repartit aigrement dame Bernarde, qui se croyait sans doute le droit de rabrouer la modiste. D'ailleurs, ce n'est pas à Madame que je parle.

Chonchon éclata.

— Ah! vraiment! Ma... adame!

Et elle regardait dame Bernarde dans les yeux.

— Ah! vous ne me parlez pas. Commandeur, vous l'avez entendue!

— Voyons, Pagode, calmez-vous.

— Est-ce que vous auriez l'intention de laisser impunie une semblable insolence, Commandeur?

— Permettez...

— Je ne permets pas, Monsieur. Oui ou non, voulez-vous châtier cette femme et la chasser de chez vous?

— Me chasser! fit dame Bernarde ahurie.

— Oui, oui, oui! fit Chonchon tout à fait en colère.

Et il fallait qu'elle fût vraiment exaspérée, la bonne fille, pour n'avoir pas pris la chose du bon côté :

— Ne perdons pas notre sang-froid, dit le Commandeur. Dame Bernarde, vous allez faire des excuses à Mademoiselle.

— Je n'en veux pas, s'écria Chonchon. Et vous allez choisir immédiatement entre cette femme et moi.

M. de Boisfleury réfléchit un moment.

— Vous avez été bien maladroite, dit-il ensuite à dame Bernarde.

— Mais, Monseigneur!...

— D'abord, qui vous avait permis de fouetter cet enfant?...

— Je croyais...

— Vous êtes une sotte et Mlle Pagode a raison. Si vous trouvez une place, vous ferez bien de la prendre.

— Monseigneur me renvoie!...

— Je vous préviens que si je trouve à vous remplacer, je le ferai... allez...

Ce n'était pas tout à fait ce qu'exigeait Chonchon. Aussi cette dernière garda-t-elle une certaine rancune sourde.

Quand la femme de charge fut partie, elle demanda :

— Quel est donc cet enfant?

Et, en effet, elle ignorait de qui il s'agissait. Son bon cœur s'était ému par un mouvement de charité naturelle et générale.

Le Commandeur, que la disparition de l'enfant ennuyait plus qu'il n'avait voulu le laisser voir, lui expliqua qui c'était.

Chonchon, comme tous les émigrés de Saint-Laurent, connaissait les deux jumeaux orphelins et savait que Marie leur avait voué une affection extraordinaire.

Par sympathie pour cette dernière, *les pays* s'intéressaient à Gabriel et à Benjamin, les considérant un peu comme des frères plus déshérités qu'eux-mêmes et regardant presque comme un mal personnel tout ce qui arrivait de douloureux aux deux jeunes orphelins.

Aussi, en apprenant que le petit à qui elle venait de témoigner au hasard le banal intérêt que les bonnes âmes portent à tout malheureux, était l'un des enfants que Marie aimait, la modiste reprit sa colère et s'écria tempêtueusement.

— Ah ça! Commandeur, vous ne ferez donc que des sottises.

M. de Boisfleury aurait voulu protester qu'il n'en aurait pas eu le temps. Chonchon reprit :

— Voilà les coups que vous faites! Je vous en adresse mes compliments. Ah! pardine! vous auriez mieux employé votre temps à vous occuper de moi.

— Toujours.

— Oui, toujours...

— Vous avez d'excellentes raisons pour parler ainsi.

— Et de meilleures encore pour penser ce que je dis. Comment! Vous avez la ridicule prétention de vous faire aimer de Marie et vous laissez cette femme pousser ce petit à se jeter par la fenêtre!

— Je ne pouvais pas le prévoir...

— Vraiment! Vous connaissiez bien le caractère de la geôlière que vous aviez donnée à l'enfant?

— Ah! geôlière! vous exagérez...

— Et vous croyez que le lieutenant de police va vous porter dans son cœur...

— Le lieutenant de police!

— Oui, il tient beaucoup à ce qu'on répète assez dans Paris qu'il emploie tout son pouvoir à soulager les malheureux...

— C'est vrai!

— Vous lui demandez de vous charger de Gabriel et voilà de quelle façon vous exercez votre charité.

— Encore une fois, Pagode...

— Tenez, vous n'êtes bon qu'à courir après les filles et à ne les attraper que par ruse et par trahison.

— Prenez garde, Mademoiselle, je ne supporterai plus que vous me manquiez de respect.

— Ah ben! voilà qui ne m'empêcherait guère de vous dire vos vérités, si j'en avais envie,... mais ça serait trop long.

Adieu, Monsieur le Commandeur...

— Où allez-vous? demanda M. de Boisfleury.

— Je vais m'enquérir, adroitement, de la maison où l'on a bien pu cacher Marie, l'avertir de ce qui se passe et prévenir M. le marquis de Sivry que vous n'avez pas renoncé à vos projets et qu'il a toujours à se défier de vous...

— Et comment trouverez-vous la retraite de la vielleuse?

— Ça, c'est mon affaire, mais je vous préviens que ce ne sont pas des bénédictions que je vais attirer sur votre tête.

— Pagode, vous ne ferez pas cela.

— Je le ferai, jarnibleu! Monsieur le Commandeur, et plutôt aujourd'hui que demain.

— A quoi cela vous servira-t-il?

— Tiens! à vous faire voir qu'on ne se moque pas de moi, d'abord, et ensuite à rendre service au marquis et à Marie.

— Je vous le défends.

— Laissez-donc. Suis-je une gaillarde à vous obéir! Mais je vous connais et je sais à quoi m'en tenir. Tenez, je vous déteste, je vous abomine!

— Quelle colère!

— Elle vous étonne?...

— Certes, oui! car vous savez bien que je ne suis pas un méchant homme, Pagode!

— Oh! oh! vous voudriez m'enjoler! Vous avez peur que je dise tout au marquis.

— Non, mais enfin, qu'est-ce que vous exigez? voyons. Voulez-vous que... Voulez-vous entrer à l'Opéra?

— Vous m'avez déjà calmée une douzaine de fois en me parlant de cette façon et je suis Pagode comme devant, mais je ne vous crois plus.

— Eh bien! vous avez tort, voyons, ma chère, si je vous donne des gages?

— Qu'est-ce que vous appelez des gages?...

— Bien mieux, des preuves.

— Des preuves? lesquelles?

— Écoutez-moi...

— Bon! vous allez mentir! s'écria Chonchon.

— Attendez donc, que diable!

— Oh! c'est que je connais la marche.

— Je ne m'arrête pas à ce que vos soupçons ont d'injurieux pour moi, et je vous assure que je me suis occupé de vous.

— Pour l'Opéra?

— Oui. J'ai vu M. de la Ferté, surintendant des menus...

— Votre parole de gentilhomme?...

— Ma parole de gentilhomme! me croyez-vous, maintenant?

Pagode eut un éblouissement. Entrer à l'Opéra lui semblait aussi désirable que, pour une dévote, pénétrer au Paradis. Il lui semblait qu'une fois admise dans la troupe de l'Académie royale de musique, elle n'aurait plus rien à désirer et que son bonheur serait complet...

— Si vous me trompiez! s'écria-t-elle par un retour à sa défiance... Qu'a dit M. de la Ferté?

— Qu'il n'y avait, pour le moment...

— Aucune place vacante, ajouta Chonchon en coupant la parole au Commandeur.

— Oui.

— Eh bien! monsieur, voilà déjà dix fois que vous me racontez ça. Je la connais donc.

— Mais, par là, mordieu! ayez un peu de patience.

— Faut-il, continua la modiste, que je sois toujours assez bête pour m'y laisser prendre.

— Lorsque M. le surintendant des menus m'a fait cette réponse, il n'y avait, en effet, aucune place.



Le jeune homme tomba aux genoux de celle qu'il adorait. (P. 558.)

— Et depuis?...

— Depuis, il s'est produit des vacances.

— Vraiment! dit Chonchon qui se sentit renaître à l'espérance la plus folle.

— Une jeune fille, Mlle Dubois, est passée parmi les danseuses et une autre, Mlle Bouniffet s'est fait enlever par un violon de l'orchestre.

— Alors, c'est dans le ballet que vous me faites entrer?...

— Oui...

— Quand donc?

— Ce soir même, si vous voulez.

— Je crois bien que je veux. Mais je ne sais point danser?

— Aussi, ferez-vous partie d'un groupe de jeunes personnes qu'on appelle des marcheuses, et qui figurent de mille façons différentes dans les ballets.

— Voyons! voyons! c'est bien vrai, au moins?...

— Il me reste à faire une dernière démarche.

— Ah! fit Chonchon, je croyais que c'était sûr.

— Si vous voulez souper, ce soir, avec M. de la Ferté, il vous dira lui-même que vous serez engagée dès demain.

— Comment? si je veux souper! mais je souperais avec tout l'univers, avec le diable même, pour être sûre d'entrer à l'Opéra.

— Alors, à ce soir.

— C'est donc tout à fait sérieux?

— Vous verrez...

— Mais que cela ne vous empêche pas de rechercher Gabriel.

— Gabriel et Marie...

— Oh! pour Marie, je m'en charge. Il est inutile que vous vous donniez du mal pour elle.

M. de Boisfleury ne répondit pas, mais, disons-le tout de suite, il était résolu à satisfaire Chonchon, et il tint parole.

Le soir même, après le souper qui avait eu lieu dans un cabaret du boulevard, ce qui était alors le *nec plus ultra* du bon ton, M. de la Ferté remit à la modiste un billet pour le directeur de l'Opéra.

Ce billet était ainsi conçu:

« Le directeur de l'Académie de musique est invité à faire tout son « possible pour engager Mlle Fanchette dans les marcheuses du ballet.

Le Surintendant des menus,
LA FERTÉ.

Une telle invitation équivalait à un ordre.

Le lendemain, Chonchon, vêtue des plus beaux atours qu'elle eut à sa disposition, fardée, poudrée, en paniers, la tête surmontée d'un de ces échafaudages qu'on appelait des coiffures, se rendait solennellement à l'Opéra.

A la lecture du billet qu'elle remit au directeur, celui-ci s'inclina :

— Mademoiselle, dit-il, dès ce moment vous faites partie de la maison.

— Vraiment?

— Oui, mademoiselle...

— Comme ça, tout de suite, sans rien signer?

— Voici un engagement tout prêt. Il suffira d'y mettre votre nom et la chose sera faite.

— Ah! palsembleu! ventre de biche! jarnibleu! s'écria Chonchon, voilà ce que j'appelle mener rondement les affaires... Vous êtes un amour de directeur, il vaut mieux que je vous le déclare moi-même que de vous l'envoyer dire.

— Avez-vous des costumes?

— Non, mais dites-moi ce qu'il me faut et ce sera fait dans la semaine.

On lui fit une liste de ce qui lui était nécessaire, elle signa son engagement et s'en alla ruisselante d'enthousiasme.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, s'écria-t-elle en rentrant dans son magasin, qu'on me serve un ambigu, tout de suite, j'ai une faim! moi, d'abord, la joie me creuse. Ah! si vous saviez, quelle joie! quel bonheur, je suis engagée à l'Opéra!...

Et comme son personnel la regardait avec de grands yeux.

— Oui, mesdemoiselles, oui, à l'Opéra. Ça vous étonne. Pas moi, mais pas du tout.

— C'est comme chanteuse que madame?...

— Non, comme premier sujet de la danse; je suis une disciple de *Persichore,* comme dit le Commandeur.

— Voici l'ambigu de Mme Pagode!

— Je ne m'appelle plus Pagode.

— Ah! firent les ouvrières toutes ensemble.

— J'en ai assez de ce nom chinois ..

— Et comment madame s'appelle-t-elle?

— Je n'en sais rien, mais nous chercherons. Il me faut un nom qui ne soit pas banal... nous chercherons, nous chercherons; je suis d'une joie! Mais, voyons! qu'est-ce que vous m'avez servi : un pâté... bien! ça, c'est de fondation, un pâté, une volaille, trois perdrix et quatre douzaines de gâteaux, avec quelques confitures; c'est peu de chose! mais il faut savoir se contenter à peu de frais. Quand j'aurai débuté, il m'en faudra au moins le double.

— Alors, dit une petite apprêteuse très effrontée, madame va être la rivale de Mlle Guimard?...

— Quelque chose comme ça; mais je suis plus jeune et plus jolie... sans me vanter.

— Et plus ronde, ajouta tout bas l'apprêteuse.

— Et le magasin, que va-t-il devenir? Est-ce que madame va nous mettre à la porte?

— Et pourquoi donc?

— Dame!

— Il est vrai que je pourrais vous licencier, mesdemoiselles, mais que deviendriez-vous? Et puis, ma foi, je suis trop bonne fille pour ne pas m'occuper de vous...

Chonchon parlait la bouche pleine, gesticulant avec son couteau et engloutissant, avec autant de grâce, d'ailleurs, que de rapidité, une incroyable quantité de nourriture.

Elle reprit :

— Le magasin, je le donne à mademoiselle.

Et, du bout de sa fourchette, elle désignait sa première ouvrière.

— Comment, madame, vous êtes assez bonne!...

— Oui, je suis assez bonne pour ça. Et puis, il est temps de remettre les choses en leur place; c'est vous qui aviez le talent, et c'est moi qui empochais les écus et la renommée. Désormais, si vos coiffures se vendent cher, vous en profiterez vous-même; seulement, j'exige que toutes ces demoiselles y trouvent aussi leur compte, vous augmenterez leurs appointements, et buvant à grands traits, elle ajouta : à votre santé, et que le bon Dieu vous aide à devenir très riches...

— Merci! madame, crièrent ensemble toutes les demoiselles de magasin.

Chonchon les arrêta d'un geste, et poussa un cri en levant les bras en l'air :

— Ah! fit-elle, je sais comment je vais m'appeler.

— Oh! dites-le nous, madame.

— Je m'appellerai... Ophélia... oui, Ophélia.

Et, se levant, elle se mit à marcher dans son atelier avec une solennité comique, en dodelinant de la tête et répétant :

— Ophélia! Ophélia! C'est charmant.

II

On sait ce qui s'était passé, lors de l'intervention du marquis, au moment même où le Commandeur, se croyant sûr de tenir Marie, chantait déjà victoire dans son cœur.

On a vu comment il fut forcé de renoncer au dénoûment qu'il croyait tenir, et de quelle façon Arthur de Sivry, ayant rassuré Marie, fit partir au galop le carrosse, qui disparut aux yeux du Commandeur furieux, sans qu'il songeât, tant son trouble était profond, à faire suivre le ravisseur qui venait de se substituer à lui, sans autre forme de procès.

Marie se tenait silencieuse et les yeux fermés, au fond de la voiture.

A ses pieds, celui qu'elle appelait la veille encore son cher André, s'était agenouillé, lui avait pris les mains et l'appelait avec toute l'ardeur d'un amour désespéré.

Pauvre Marie !

Quelles épouvantables secousses venait-elle d'éprouver ! Ah ! si elle avait été mise en présence d'Arthur d'une façon normale et régulière, de quels cruels reproches ne l'aurait-elle pas accablé.

Quelques minutes avant d'être enlevée par le Commandeur, et quand elle avait vu Chonchon endormie et Pierrot impuissant à la secourir, un secret mouvement de colère lui faisait attribuer au marquis la responsabilité de tout ce qui lui arrivait.

En une seconde, pendant qu'on l'emportait, elle eut la vision complète de ce qui lui était arrivé depuis près d'un an.

Sans doute, elle comprit à quel point elle avait été imprudente, mais aussi, elle s'indigna contre ce marquis, dont les ruses et les mensonges l'avaient fait tomber en des pièges odieux.

Elle ne se disait point que ces pièges lui auraient été tendus, quand même le marquis ne l'aurait pas trompée sur sa qualité, sur sa personnalité.

Dans son âme s'agitait donc un ressentiment très vif, et auquel Marie s'acharnait d'autant plus qu'elle se sentait, au fond, animée d'un sentiment qui ressemblait terriblement encore à de l'amour...

Le marquis comprenait bien qu'en reparaissant devant Marie, il essuierait les plus durs reproches, et il s'était préparé à dissiper, par de tendres paroles, la colère légitime qu'elle ressentait.

Mais voilà que, par une chance qui devait donner aux sentiments de Marie une tournure bien différente, il était arrivé au moment même où le Commandeur enlevait celle qu'il aimait tant, celle dont il parlait à sa mère avec un respect si ferme et si loyal.

Et il l'avait reconquise en un tour de main. En sorte que la jeune fille ne pouvait lui en vouloir aussi mortellement, quand elle saurait la vérité.

Le carrosse roula pendant quelque temps et semblait se diriger vers la Seine, quand, après avoir dépassé la rue Saint-Antoine, il s'arrêta net.

Une porte cochère s'ouvrit devant la voiture, qui entra dans une petite cour. Le jeune homme et celle qu'il aimait se trouvaient à l'abri des regards indiscrets. Ils venaient d'être transportés dans un petit hôtel appartenant au marquis de Sivry, dont les fenêtres donnaient sur la petite place où s'élevait l'église de Saint-Paul ; des fenêtres de l'hôtel, on pouvait voir les fidèles aller et venir sous le porche de la basilique.

Dès que la voiture fut arrêtée, Arthur fit un signe au suisse qui venait de refermer la grande porte. Celui-ci sonna d'une certaine façon, et aussitôt, sur le perron, apparurent deux chambrières à la mine sérieuse et à la tournure convenable.

— Venez par ici, leur dit le marquis.

Elles s'avancèrent.

— Conduisez cette jeune fille dans le petit salon.

Il désignait une pièce du rez-de-chaussée.

Les deux femmes de chambre obéirent. Quelques minutes, après, Marie se laissait aller sur un de ces meubles tant recherchés, de nos jours, par les amateurs d'antiquités, et qu'on appelait des bergères.

Quelques instants après, Marie sembla sortir de son profond abattement et reprit ses esprits ; elle regarda autour d'elle.

Son premier mot, en voyant Arthur à ses côtés, fut :

— André !

Puis la mémoire lui revint et son visage s'assombrit

— Oh ! pardon, dit-elle ; pardon, monsieur le marquis...

Arthur fit un signe impérieux. Les servantes s'éloignèrent rapidement. A peine avaient-elles disparu que le jeune homme tomba aux genoux de celle qu'il adorait.

— Oh ! ne m'en veuillez pas, dit-il sur le ton de la supplication, et appelez-moi toujours André.

Mais la pauvre enfant était si émue qu'elle ne put ouvrir la bouche. Sa poitrine se gonfla, et de ses yeux obscurcis jaillit un flot de larmes, auxquelles succédèrent bientôt des sanglots douloureux qui la brisaient.

Le marquis ne savait quelle contenance garder. Il souffrait cruellement, en voyant pleurer celle qu'il aimait.

— Ne m'accusez pas ! ne m'accusez pas ! répétait-il, sans trouver autre chose à dire.

Et des pleurs lui montaient aux yeux, à lui aussi.

Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes. Marie, sans défense, abandonnait sa main au marquis et cherchait à retrouver son sang-froid, pendant que celui-ci se répandait en sincères protéstations d'amour éternel et d'absolu dévouement.

Enfin, Marie put parler.

— Où m'avez-vous conduite? demanda-t-elle.

— Vous êtes chez vous, Marie, répondit le marquis...

— Non, non! s'écria-t-elle avec effroi, je ne veux pas que cette maison soit la mienne! Je veux partir, partir à l'instant! Oh! monsieur, comme vous m'avez trompée.

Et les larmes jaillirent de nouveau de ses yeux, plus abondamment que la première fois.

Au bout d'un instant, néanmoins, elle reprit :

— Est-ce pour votre compte que le Commandeur m'a fait violence, qu'on m'a bâillonnée et jetée en voiture?...

— Que vous êtes cruelle.

— Qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant à cela?

— Marie! supplia le jeune homme.

— N'êtes-vous pas son neveu?...

— Oh! je vous en prie, taisez-vous! Le Commandeur, j'en conviens, a indignement abusé de sa situation et de votre présence chez ma mère, mais je saurai l'en faire repentir...

La jeune fille se cachait la figure dans ses mains.

— Oui, cet homme a tenté envers vous un rapt... mais, fort heureusement, je suis arrivé à temps et j'ai eu le bonheur de vous soustraire à la séquestration dont vous étiez menacée.

— Et qu'ai-je à redouter, maintenant, monsieur le marquis?

— Que pourriez-vous craindre de moi, votre adorateur passionné? De moi qui, vous vous en souvenez, ai su vous respecter, en un moment où nous n'étions, ni l'un ni l'autre, maîtres de nous-mêmes.

Marie eut un pâle sourire. Elle se rappelait cette scène touchante, et la reconnaissance dont son âme s'était emplie à cette occasion, elle s'en apercevait bien, n'était pas éteinte.

— Aujourd'hui, ajouta le marquis, je vous respecte davantage encore, parce que je vous connais mieux et parce que vous savez qui je suis...

— Hélas!...

— Et je vous donne ma parole de gentilhomme qu'en cette demeure vous n'avez rien à redouter ni de moi, ni de personne...

— André! fit Marie involontairement.

— Oui, appelez-moi André, toujours, toujours, et croyez à ma parole.

— Le puis-je, hélas!

— Votre honneur, ô ma bien-aimée, m'est plus cher aujourd'hui que le mien propre, et je vous garderai ici fidèlement jusqu'à ce que le ciel me

permette enfin de réaliser des vœux que je ne cesse, que je n'ai pas un moment cessé de former...

— Que dites-vous?

— Ce que je pense au fond de l'âme...

— Mais qu'espérez-vous?

— Tout...

— Monsieur le marquis, je ne serai jamais votre maîtresse!

— Non, mais tu seras ma femme!...

— Ah! ne me dites pas cela, puisque ce ne peut pas être.

— Comment?

— Un funeste hasard ne m'a-t-il pas tout appris?

— Quoi encore?

— Cette jeune fille...

— Mlle d'Elbée?

— Elle est votre fiancée...

— C'est-à-dire que ma mère veut me la faire épouser,... mais les fiançailles n'ont pas encore été célébrées...

— Ah! fit Marie avec un retour vers l'espoir.

— Et elles ne le seront jamais, ajouta le marquis.

— Elle est très belle!...

— Pas autant que vous, Marie.

— Riche, noble!...

— Que m'importe, c'est vous que j'aime, Marie, vous seule, et vous le voyez bien, puisque je suis revenu, en toute hâte, pour vous protéger, pour vous sauver...

— Oui, mais votre mère,... Mme la marquise...

— Ma mère? Eh bien! que voulez-vous dire?

— Elle désire ce mariage, elle le désire ardemment...

— C'est vrai, mais elle m'aime de toute son âme, répondit Andre, non sans un imperceptible embarras qui, fort heureusement, échappa à la pauvre jeune fille; elle m'aime, et quand je lui dirai, quand je lui répéterai que sans vous, Marie, je n'ai plus qu'à mourir, elle ne voudra pas le malheur de son enfant...

— Monsieur le marquis... interrompit Marie.

— Non, non, André,... je vous en conjure.

— Laissez-moi m'habituer à ce changement qui me trouble, et, peu à peu, je reviendrai, peut-être, à la confiance, à l'amitié, à...

Elle reprit :

— Monsieur le marquis, j'ai trop besoin de vous croire pour n'être



Comme la timidité était toujours son moindre défaut, elle accueillit tous les soupirants. (P. 568.)

pas portée à accepter vos paroles, mais je ne me fais pas d'illusion; il faudra que vous entriez en lutte ouverte avec votre mère...

— J'irai me jeter à ses genoux, je vous assure qu'elle se laissera attendrir.

— Vous devriez me laisser retourner à mes chansons ou partir pour la Savoie!

— Vous ne m'aimez donc pas?

— Oh! André... ou plutôt Arthur, puisque c'est ainsi que vous vous nommez réellement... Arthur, Dieu m'est témoin que ma vie tout entière vous sera désormais consacrée. Soyez le mari de cette jeune fille ou ne le soyez pas, il n'existe pas d'autre époux que vous, pour moi. Si Mlle d'Elbée devient votre femme, je serai veuve, voilà tout.

— Restez ici, Marie, croyez-moi. Je vaincrai les résistances de la marquise, si elle m'en oppose, et nous lui ménagerons, si vous voulez me seconder, nous lui ménagerons de si ravissantes surprises, qu'elle ne pourra plus persister dans ses projets de fiançailles avec celle qu'elle me destinait.

— Des surprises!

— Oui. Mais, d'abord, il faut que je lui parle aujourd'hui même, et je reviendrai vous dire ce que nous devrons espérer.

— Vous allez me quitter!

— Oui, pour quelques heures.

— Pourquoi ne pas me laisser retourner chez moi?...

— Vous le saurez à mon retour.

— Et là-bas, à mon logement, que va-t-on penser?

— Ne vous inquiétez pas de cela. D'ailleurs, vous devez avoir un impérieux besoin de repos, après les émotions et les fatigues de cette nuit affreuse.

— C'est vrai, je suis bien lasse.

Le marquis sonna, une des femmes de chambre parut.

— Vous allez conduire mademoiselle dans la pièce où son lit est préparé, et quand elle sera endormie, vous veillerez à ce que rien, ni personne, ne vienne troubler son repos.

— Oui, monseigneur.

— Monseigneur! répéta Marie à demi voix, comme si elle eut vécu dans un rêve.

Cette idée qu'on appelait : monseigneur celui qu'elle avait pris si longtemps pour un modeste artisan, la comblait de terreur et de désespoir. Elle ne pouvait se figurer qu'une pauvre fille comme elle put être aimée

par un noble seigneur, celui-ci fût-il le plus loyal du monde, sans finir par être déshonorée et par devenir folle de chagrin.

— Monsieur le marquis, dit-elle d'une voix altérée, je vous en supplie, faites-moi ramener dans ma mansarde...

— Marie, ayez confiance en moi...

— Je ne puis pas...

— Oh! que vous êtes cruelle. Faut-il que je vous supplie à deux genoux?

Arthur parlait à demi-voix, ainsi que Marie, de sorte que la servante n'entendait point et surtout ne comprenait pas le débat.

Le marquis reprit :

— Attendez-moi, vers le milieu de l'après-midi, je reviendrai. Vous saurez ce que j'aurai fait et vous déciderez vous-même, alors, si vous devez m'abandonner ou me croire...

— Eh bien! soit... j'attendrai.

— Mais rappelez-vous que si vous ne voulez pas rester ici, sous ma garde, vous me rendrez si malheureux que je ne pourrai supporter semblable douleur...

Marie tressaillit. Elle le crut, parce qu'elle sentait elle-même combien elle souffrirait, si l'amour du jeune homme venait à lui manquer.

— Conduisez mademoiselle, ordonna de nouveau le marquis.

Marie suivit la chambrière, qui voulut la déshabiller.

— Non, dit la jeune fille un peu brusquement, je me déferai moi-même, laissez-moi.

Puis, quand elle fut seule, Marie se laissa tomber sur un fauteuil et murmura de nouveau :

— Monseigneur!...

Le marquis, pendant ce temps, assemblait les cinq ou six domestiques attachés au petit hôtel qu'allait habiter Marie.

— Je vous recommande, dit-il, de témoigner le plus profond respect à cette jeune fille. Celui qui oublierait cet ordre serait chassé sans rémission. Ceux qui s'en souviendront verront, plus tard, à quel point ils auront servi leurs propres intérêts, en se dévouant à leur maîtresse.

Tous promirent fidélité et respect.

Le marquis reprit :

— Et, au cas où M. le Commandeur de Boisfleury se présenterait céans, ou essaierait d'y pénétrer de n'importe quelle façon, on l'éconduira sans faiblesse. Et si, par hasard, il vous mettait dans une situation où vous ne pourriez exécuter mes ordres sans lui manquer de respect, vous m'avertiriez sans retard, et je me chargerai de tout.

Tous les domestiques s'inclinèrent.

Le marquis se fit ouvrir la porte et sortit. Vers trois heures de l'après-dîner, il était de retour et faisait demander à Marie, avec les formules de la courtoisie la plus raffinée, si elle pouvait le recevoir dans le salon où avait eu lieu la conversation de la matinée.

Marie avait à peine dormi quelques heures d'un sommeil agité par les plus cruelles préoccupations.

— Je suis aux ordres de monseigneur,... dit-elle.

Et elle descendit au rez-de-chaussée où l'attendait Arthur. La jeune fille était toujours vêtue de son costume de vielleuse. On avait voulu lui en faire prendre un autre à son lever, mais elle s'y était refusée.

Depuis le matin, ou plutôt depuis son réveil, Marie avait beaucoup réfléchi. C'est presque définitivement résolue à réclamer sa mansarde et sa liberté, qu'elle descendait.

Le marquis lui désigna une bergère.

— Asseyez-vous, Marie, lui dit-il.

Marie obéit.

— Et écoutez-moi, continua le jeune homme.

Il y eut un silence. Arthur reprit :

— Ma chère Marie, dit-il, j'ai vu ma mère.

— Elle persiste, n'est-ce pas?...

— Attendez... vous sentez bien que je n'ai pu, du premier coup, vaincre toutes ses préventions; mais j'ai eu raison de ses résistances.

— Que voulez-vous dire?

— Ma mère consent... ou plutôt consentirait à notre mariage, si elle ne craignait de voir son fils le mari d'une personne qui n'aurait pas les usages de notre monde.

Marie écoutait attentivement.

— Qui ne serait pas, reprit Arthur, suffisamment familiarisée avec les détails de l'étiquette et certaines conventions mondaines que, dans notre rang, nous ne pouvons ni dédaigner, ni braver...

— Mme la marquise a raison, dit Marie. J'ai bien vu qu'il y a des habitudes qu'on doit prendre toute petite, pour être à la hauteur de ceux...

— Arrêtez, vous n'êtes pas assez âgée pour ne pas prendre rapidement ces habitudes, pour ne pas vous conformer, sans effort d'aucune sorte, à ces usages...

Ici Arthur eut une minute d'hésitation et rougit légèrement.

— Ma mère, reprit-il cependant sans trop d'embarras, ma mère l'a, d'ailleurs, parfaitement compris. Elle consent à tout ajourner en votre

faveur. « Donne-lui des maîtres de toute sorte, m'a-t-elle dit, qu'elle s'instruise, qu'elle se forme, qu'elle reste dans la retraite pendant le temps nécessaire à son éducation, qu'elle fasse, en un mot, oublier entièrement la chanteuse des rues, et je ne m'opposerai peut-être plus, alors,... à ce que vous soyez heureux, puisqu'il y va de la vie de mon fils. »

— Arthur, votre mère a dit cela?

— Oui, fit le jeune homme.

— Est-ce vrai? Est-ce bien vrai, grand Dieu!...

— Vous doutez de ce que je vous dis?...

Il y eut un moment pendant lequel Marie parut réfléchir longuement. Et tout d'un coup, elle releva la tête, et regardant le marquis dans les yeux, elle dit :

— Eh bien! mon ami, je suis prête à tout ce qu'exigera votre mère...

— Quelle joie! chère Marie!

— Envoyez-moi des maîtres, décidez, vous-même, la longueur du temps qu'il faudra consacrer à mon instruction. Je vous jure que je serai une écolière assidue, mais, à votre tour, vous me jurez que vous ne me trompez pas?

— Marie, pourquoi n'avez-vous pas confiance?

— Hélas! ne dites pas cela, je ne suis que trop portée à croire vos paroles et à m'abandonner à l'espoir.

— Et vous avez raison.

— Ne verrai-je pas votre mère?

— Si Marie, si, plus tard, quand je lui aurai dit que vous travaillez et qu'elle n'aura point à regretter sa condescendance...

Arthur, en parlant ainsi, éprouvait une émotion profonde. Il avait besoin de toute sa force pour dissimuler ses angoisses et cacher l'état de son esprit.

Car il mentait! il mentait! Et sa loyale nature en souffrait terriblement.

Mais que pouvait-il faire? A aucun prix il ne consentait à renoncer à son amour, et, d'autre part, il savait bien que la marquise resterait inébranlable, qu'elle n'accepterait jamais la pensée d'avoir Marie pour bru.

Qu'espérait-il donc?

Il se flattait que le temps apporterait des tempéraments à la situation aiguë en laquelle il se trouvait.

Fermement décidé à ne pas épouser M[lle] d'Elbée, d'ailleurs, il attendait tout d'un avenir qu'il souhaitait plus clément.

Ce qui le navrait, c'est qu'il allait être obligé de vivre maintenant une vie de mensonges, une existence de ruses.

Il ne pouvait, en effet, se faire illusion. Marie, dans l'espoir qu'il venait de faire luire à ses yeux, allait se mettre au travail, mais elle demanderait souvent si la marquise ne lui ferait pas bon accueil, elle trouverait le temps long, et il faudrait s'ingénier pour la calmer, pour la rassurer, pour lui faire prendre patience.

Dès le lendemain, il organisa, pour ainsi dire, la claustration de Marie. Des maîtres de toute sorte lui furent donnés. Comme elle n'aurait pas consenti à s'habiller luxueusement, il fallut lui dire que cela faisait partie du programme arrêté par Mme de Sivry.

— Il est nécessaire, lui disait Arthur, que vous sachiez porter avec aisance les atours d'une grande dame, pour être en état de faire figure dans votre nouvelle position, quand le moment sera venu ; ne résistez donc plus, on apprend à s'habiller comme on apprend à écrire et à broder.

Et Marie répondait :

— Je me soumets à votre volonté, et je suis heureuse de m'y soumettre.

III

Chonchon était, depuis trois semaines, entrée à l'Opéra. Le roi, comme on pense et comme on dit, était à peine son cousin...

Dès le moment où elle avait eu son engagement, la brave fille, incapable d'un calcul, s'était empressée, ainsi que nous l'avons vu, de donner sa clientèle à sa première ouvrière.

Puis elle s'était lancée à toutes voiles sur l'océan de la grande vie.

Dès son apparition sur la scène et quoiqu'elle fut confondue avec les plus humbles figurantes, on l'avait distinguée et mise, pour ainsi dire, en relief.

Sa nature exubérante, son rire frais et de bon aloi, son teint éclatant, ses lèvres rouges comme des cerises, ses dents blanches et ses formes opulentes lui firent bien vite une réputation.

— Ah! mes amis. Quel succès! disait-elle avec une entière bonne foi, quel succès! Si je voulais, j'attacherais à mon char, la moitié de la Cour et toute la ville...

Et c'était vrai.

A peine eut-elle montré ses jambes et son nez audacieux sur la

scène, qu'elle fut entourée d'une foule de courtisans qui se disputaient la moindre faveur!...

Comme la timidité était toujours son moindre défaut, elle accueillit tous les soupirants avec son inaltérable bonne humeur, accepta d'emblée à souper, charma les uns et les autres par son appétit sans fin et ses reparties joyeuses.

Tant et si bien que, huit jours après, elle était encore plus à la mode, comme future danseuse, qu'elle ne l'avait été auparavant comme modiste.

Un prince de Guéménée lui offrit un hôtel.

Le duc des Deux-Ponts se déclara son esclave.

M. le marquis de Boufflers lui envoya un carrosse avec deux nègres pour monter derrière et un cocher plus gros qu'une tonne...

On ne parlait que d'elle dans toutes les ruelles. En sorte que M. le Commandeur de Boisfleury, qui s'était promis, une fois qu'elle serait à l'Opéra, de l'abandonner à ses destins, pour voler à d'autres conquêtes, lui revint par amour-propre, la combla de cadeaux, la produisit partout et lui donna l'hôtel et l'équipage qu'elle avait refusés du prince de Guéménée et du marquis de Boufflers.

Quinze jours après son entrée à l'Opéra, la joyeuse Chonchon n'allait plus au théâtre qu'en voiture et faisait des scènes à M. de Boisfleury pour qu'il lui fît ferrer ses chevaux en or fin, pour que la Guimard en séchât de dépit, les siens n'étant ferrés qu'en argent...

— Et ne vous faites pas tirer l'oreille, lui disait-elle...

— Voyons, Ophélia, exprimez-vous plus convenablement...

— Laissez-moi donc tranquille...

— Vous me devez tout... disait le Commandeur...

— Allons donc! ripostait Chonchon. C'est moi qui vous lance. Comme on ne parle que de moi, on s'occupe de vous. Par ainsi, je n'irai pas à Longchamps, le Vendredi-Saint, si mes chevaux ne sont ferrés en or...

— Vous êtes folle!

— Et si vous refusez, j'accepte les hommages d'un fermier-général qui me donnera, lui, une voiture, quatre chevaux et autant de valets, tout ce que je voudrai en or...

— Les chevaux, les carrosses?...

— En or...

— Et les laquais, en or aussi?...

— En or massif, et faut-il que je vous aime, pour ne vous demander que ça!

— Eh bien! soit...

— Ah! voilà que vous vous humanisez, comme dit la Saint-Huberty.



Chonchon alors se baissa de nouveau, tira l'enfant par un pied... (P. 572.)

— Mais à une condition!

— Et laquelle?

— C'est que vous ne recevrez plus chez vous...

— Qui? le chevalier d'Aubusson?

— Non. Mais ce gros lourdaud de Savoyard, éternellement chargé de sa vielle et qui...

— Pierrot?

— Oui, Pierrot, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Chonchon partit d'un joyeux éclat de rire...

— Vous êtes jaloux de Pierrot, dit-elle, en se tenant les côtes.

Le Commandeur s'enveloppa dans sa dignité.

— Ophélia, riposta-t-il, apprenez qu'un Boisfleury ne peut pas être jaloux d'une espèce pareille.

Chonchon riait toujours.

— Alors, pourquoi voulez-vous que je cesse de le voir? Ah! j'y suis. C'est parce que vous lui en voulez encore de ce qu'il a contrecarré vos machinations contre Marie...

— Ce n'est point cela non plus.

La pensionnaire de l'Opéra devint tout à coup sérieuse, autant du moins qu'elle en était capable.

— Pauvre Marie! reprit-elle, nous avons eu beau fouiller tout Paris, nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

— Oh ! dit le Commandeur, je m'en doute bien,... mais...

— Oui, vous prétendez toujours qu'elle est la maîtresse du marquis...

— Dame!

— Eh bien! je n'en crois rien.

— Pourquoi donc?

— Marie est une fille sage et souvent je me demande si elle n'est pas retournée au pays. Mais on le saurait. Elle est encore dans Paris, c'est sûr, et c'est pour cela que je conserve mon amitié à Pierrot, qui la cherche avec acharnement...

— Mais sans succès?

— Hélas! quand j'y pense, ça me donne des tiraillements d'estomac.

— Enfin, voulez-vous consigner Pierrot?

— Non, cent fois non. Pierrot continue ses recherches, et tant qu'il n'aura pas réussi, je le verrai aussi souvent que ça me plaira...

— C'est votre dernier mot?

— D'ailleurs, pourquoi vous êtes vous mêlé d'enlever Marie. Si vous n'aviez pas fait cette infâme tentative, on n'aurait pas eu besoin de la sauver et nous ne gémirions pas sur sa disparition.

— Cependant!...

— C'est comme les jumeaux. Encore deux dont vous auriez mieux fait de ne pas vous occuper.

— Oh! ceux-là!...

— Ils sont probablement retombés dans les mains de Garigou qui les exploite et les assomme, sans que ni vous, ni le lieutenant-général de police soyez capables de les retrouver.

Donc, pour me résumer, que mes chevaux soient ferrés en or pour le Vendredi-Saint, ou vous verrez de quel bois Ophélia se chauffe.

Le Commandeur commençait à trouver un peu excessives les exigences de Chonchon et il songeait, dans ces moments-là, à ne plus s'en occuper, comme cela lui était arrivé déjà trois ou quatre fois, sans qu'il persistât jamais dans son dessein, sa vanité venant toujours se mettre au travers de ses intentions.

Du reste, l'un et l'autre furent un instant distraits de leurs préoccupations par un événement inattendu.

Un soir, à neuf heures et demie, Chonchon revenait de l'Opéra, son service fini, et rentrait chez elle, fort inquiète de savoir si son souper serait digne d'elle.

En quittant le théâtre, elle avait dit à son cocher :

— Jasmin, ramenez-moi dare dare...

— A l'hôtel?

— Oui, mon garçon. J'ai une faim du diable.

Sur ce mot, elle était montée en voiture. Jasmin avait touché ses chevaux et ceux-ci, qui se faisaient remarquer par leur vivacité, prenant la rue Saint-Honoré, brûlèrent le pavé jusqu'au coin de la rue des Moulins.

Là, il y avait une charrette de paysan et un fiacre qui se disputaient le passage, échangeant force injures et faisant claquer leurs fouets d'une façon démesurée.

Les chevaux de Chonchon prirent peur et se jetèrent de côté. Justement un enfant qui passait par là, n'eut pas le temps de se garer et les chevaux le renversèrent.

Vingt passants poussèrent des cris terribles.

La situation du pauvre petit était, en effet, des plus périlleuses. Jasmin ayant vu tomber l'enfant, avait pris ses guides à deux mains et tiré de toutes ses forces sur ses chevaux, pour les empêcher d'avancer.

Les vaillantes bêtes s'étaient arrêtées tout net. Mais elles s'étaient cabrées avec tant de violence, qu'un moment on crut qu'elles allaient se renverser en arrière sur la voiture...

Pendant ce temps, l'enfant, évanoui, restait immobile sur le sol et le danger qu'il courait était devenu plus effrayant, car en retombant à terre, les pieds des chevaux pouvaient lui écraser la tête ou la poitrine...

Chonchon, ne sachant ce qui se passait, mais devinant au mouvement du carrosse qu'il advenait quelque chose d'insolite, se pencha vivement à la portière, en disant :

— Ah ça! Jasmin, vous allez donc me retarder encore?...

— Mais, madame, voyez...

— Quoi?

— Il y a un enfant sous la voiture!

— Un enfant! s'écria Chonchon qui, sans l'aide de personne, et avec une agilité qui faisait bien augurer de sa carrière de future danseuse, sauta sur la chaussée.

— Où est-il, où est-il? demanda-t-elle.

A cette époque, les rues de Paris étaient éclairées par des appareils appelés quinquets, du nom d'un apothicaire qui les avait inventés. Mais il faut convenir que ce luminaire ne répandait que bien parcimonieusement les rayons destinés à guider les passants.

Chonchon ne vit pas d'abord le petit malheureux.

En ce moment, Jasmin sentit ses chevaux qui poussaient en avant et frémit...

— Tenez ferme, disait Chonchon qui, pour le moment, ne pensait plus à l'Opéra ni à ses paniers, ni à sa coiffure monumentale et qui se sentait de force à saisir les bêtes par la bride pour les forcer à reculer...

Mais Jasmin ne pouvait plus les maintenir sur leurs jambes de derrière. Ils finirent pas retomber sur leurs pieds de devant.

Un éblouissement passa dans les yeux des spectateurs de cette scène.

Chonchon, sans rien calculer, s'élança et au risque de se faire écraser ou piétiner, se baissait quand quelqu'un la retint en disant...

— Prenez donc garde, madame.

Elle se retourna. C'était un jeune officier, fort agréable à voir mais auquel, rendons-lui cette justice, elle ne fit aucune attention.

— Il s'agit bien de prendre garde, répondit-elle.

Le sabot d'un des chevaux avait, en retombant, effleuré la tête du petit qui ne revenait point à lui... Excités par le brouhaha, ils piaffaient maintenant et l'on ne savait ce qui allait arriver, chacun s'attendait à voir écraser l'enfant, quand l'officier, saisissant vigoureusement les naseaux des chevaux, força ceux-ci de demeurer immobiles.

Chonchon alors se baissa de nouveau, tira l'enfant par un pied et parvint, non sans s'exposer beaucoup, à le prendre enfin dans ses bras...

— Je le tiens! dit-elle.

— Ah! la brave femme! dit un homme du peuple.

— Mais qui c'est-il donc que cette grande dame si courageuse, demanda une vieille femme.

— Je n'en sais rien.

— Madame, vous êtes une héroïne, reprit l'officier.

Pendant que ces propos et d'autres semblables étaient échangés. Chonchon, le gamin dans ses bras, cherchait des yeux autour d'elle.

Tout le monde comprit qu'elle s'inquiétait d'une officine de pharmacien, de barbier ou de chirurgien, enfin d'un endroit où l'on trouvait, à cette époque, des secours pour les blessés...

— Par ici, madame, lui dit quelqu'un.

Mais elle, poussant un cri...

— Ah! voici notre affaire, dit-elle.

Et courant vers la boutique d'un pâtissier qui était encore ouverte, elle y entra comme une bombe.

— Donnez à cet enfant tout ce que vous aurez de meilleur, dit-elle en s'adressant à la demoiselle du comptoir. Il est très mal, sauvez-le, sauvez-le!

La brave Chonchon! Elle ne comprenait la médecine et la chirurgie que par la satisfaction de l'estomac. Manger, tout était là! La saignée, les lavements et les purgations, si fort en usage en ce temps-là, lui paraissaient des procédés bien pâles à côté d'un déjeuner copieux, et, qui sait si elle n'avait pas raison...

— Mais, madame, lui dit-on, ce petit être est évanoui!

— Eh bien! avez-vous de l'eau, du ratafia ou du Rancio?

— Oui, madame!

— Donnez-m'en!

Elle frotta les tempes de l'enfant, lui mit quatre ou cinq gouttes de liqueur dans la bouche et le pauvre petit rouvrit languissamment les yeux.

En ce moment il vit, devant lui, Chonchon qui lui tendait une assiette dans laquelle il y avait une tartelette, deux échaudés et trois gâteaux à la confiture.

— Ah! le voilà revenu! s'écria la pensionnaire de l'Opéra.

Le petit ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas pourquoi on lui offrait de si bonnes choses.

Sans être déguenillé comme l'étaient les mendiants d'alors, il portait un costume malpropre, usé, sali.

— Mange! mange donc! ça ira mieux après, dit Chonchon.

Il sourit...

— Ah! le gaillard est de mon avis! reprit la bonne fille.

Et elle prit un baba qu'elle lui fourra, presque de force, dans la bouche.

Quand l'enfant eut mangé, elle l'interrogea?

— Ça va mieux?

— Oui.

— Eh bien! manges-en un autre, ça ira tout à fait bien.

Puis au bout d'un instant :

— Est-ce que tu souffres?

— Non, dit l'enfant...

— Alors, mange tout de même. Tiens, du pâté, c'est solide ça, et c'est très bon. Est-ce que les chevaux t'ont fait mal?

— Oh! pas beaucoup.

— Et puis, si tu te soutiens comme ça pendant dix minutes, tu seras vite guéri, je t'en réponds.

Comme elle achevait ces mots, au milieu de l'hilarité générale, que d'ailleurs elle partagea bientôt philosophiquement, elle se pencha vers le petit garçon et, lui mettant la main sur la tête, avec ce sans-façon qui était dans ses habitudes, elle poussa un cri d'étonnement.

— Ah ça! mais, s'écria-t-elle, je ne me trompe pas!...

L'enfant, surpris, cessa de manger.

— Je te connais!

Puis, elle ajouta :

— Il ne faut pas perdre pour ça un coup de dents, tu peux, du reste, me répondre la bouche pleine. Est-ce que tu n'es pas de Saint-Laurent, en Savoie?

— Si.

— Tu as un petit frère?

— Oui, oui, vous savez où il est?

— Non, mais puisque je t'ai trouvé, je finirai bien par le retrouver aussi... Ah! que Marie va être contente.

— Vous connaissez Marie! demanda le bambin qui, en effet, n'était autre que Gabriel.

— Pardine! puisque c'est moi qui suis Chonchon.

— Où est-elle, Marie? demanda Gabriel.

— Ah! voilà le diable. Depuis trois semaines on l'a enlevée! mais sois tranquille, on la retrouvera aussi, je m'en charge. Mange encore de ce pâté.

— Oh! non, je n'ai plus faim.

— Plus faim! allons donc! fit la danseuse avec un accent d'indicible surprise, plus faim! on a toujours faim.

— Je voudrais voir Marie et mon frère.

— Tu les verras, mais, par exemple, voilà une chance! Te retrouver sous ma voiture, moi qui te cherche depuis si longtemps tout autour.

Gabriel regardait Chonchon d'un air stupéfait. Celle-ci tira de sa poche un louis, paya la pâtissière, non sans faire entasser dans sa voiture une montagne de gâteaux et de nougats.

— C'est pour le petit, affirmait-elle.

Puis elle saisit Gabriel par la main en lui disant :

— Veux-tu venir avec moi?

— Oui, madame, dit l'enfant.

Gabriel avait confiance dans Chonchon. Peut-être, si toute autre personne lui eut fait la même proposition, il eut refusé, se souvenant de dame Bernarde, mais la joyeuse pensionnaire de l'Opéra attirait la sympathie. D'ailleurs, on mangeait ferme avec elle.

Revenue vers son carrosse, Mlle Ophélia, de l'Académie Royale de musique, fit monter l'enfant en lui disant :

— Ne t'assois pas sur les gâteaux, hein!

Puis elle s'installa à son tour, saisit une galette, et la fit disparaître en un clin d'œil, après quoi elle reprit la conversation.

— Tu en veux toujours à dame Bernarde, demanda-t-elle au petit qui ne s'étonna pas trop, mais qui répondit avec conviction :

— Oh! oui

— Elle te battait?

— Pas trop, mais elle m'ennuyait. Et puis, je voulais retrouver Benjamin.

— Mais qu'es-tu devenu depuis que tu t'es sauvé?...

L'enfant baissa la tête.

— D'abord, il paraît que tu t'es fait mal en tombant par la fenêtre?

— Oh! oui, madame.

— Tu as saigné?

— Oui, presque toute la nuit.

— Et où es-tu allé, ensuite?

— Je ne sais pas...

— Tu as marché au hasard

— Oui.

— Mais enfin que voulais-tu? Pourquoi t'es-tu sauvé?

— Je voulais chercher mon frère...

— Ah ça! c'est une idée fixe, il paraît. Pauvre petit! Et l'as-tu trouvé?

— Non, dit Gabriel d'une voix sombre, mais je sais une chose, ajouta-t-il après un moment.

— Ah! et quoi donc?

— Il ne mendie plus. Il est ramoneur.

— Avec Garigou?

— Oui, madame

— Comment as-tu vécu depuis près d'un mois?

— J'ai mendié. Mais hier on ne m'avait rien donné et je mourais de faim quand l'accident est arrivé.

— Pourquoi t'es-tu fourré sous les pieds de mes chevaux?

— Je venais de voir passer un ramoneur, et je courais après pour voir si ce n'était pas mon frère.

— Pauvre petit! répéta Chonchon.

La voiture arrivait à l'hôtel de la danseuse. Elle descendit, dit à Gabriel de la suivre et entra dans une salle à manger où l'attendait un repas copieux auquel elle adjoignit l'énorme provision de gâteaux qu'elle rapportait.

Devant une cheminée où flambait un grand feu bien clair et bien gai, un gentilhomme se tenait debout et chauffait philosophiquement ses mollets en attendant Chonchon...

— Tiens! vous êtes là, Commandeur? dit cette dernière.

— Oui, et je trouve que vous êtes joliment en retard si vous voulez venir chez l'ambassadeur de Venise...

Et comme Gabriel entrait derrière Chonchon, le Commandeur reprit:

— Qu'est-ce que c'est que ce petit monstre?

Le pauvre enfant était, en effet, couvert de boue et, par conséquent, très malpropre.

— Ah! je vous conseille, dit Chonchon, je vous conseille de le trouver sale, celui-là, vous les perdez, moi je les retrouve.

— Que voulez-vous dire?

— C'est le petit protégé de Marie.

— Allons donc!

— Comme je vous le dis...

— Vous l'avez ramassé dans un ruisseau?...

— Non, sous mes chevaux, où il était tombé, le pauvre chéri, c'est la Providence elle-même qui me l'adressait par ce moyen extraordinaire.

— Et qu'allez-vous en faire? rendez-le moi...

— Oh! que nenni.

Gabriel avait reconnu le Commandeur. Quand celui-ci demanda que Chonchon le lui rendit, le pauvre petit eut un mouvement de terreur et se dirigea vers la porte.

— N'aie pas peur, lui dit Chonchon... et finissons-en tout de suite, veux-tu entrer à mon service?

Gabriel ouvrit ses grands yeux, ne comprenant pas.

— Veux-tu, reprit Chonchon, être mon petit domestique et monter derrière ma voiture. De cette façon, tu seras toujours avec moi. Nous



Malgré la résistance de l'enfant, force devait rester à l'homme. (P. 584.)

cherchcrons ton frère, et dès que nous saurons où est Marie, tu seras libre d'aller avec elle, si ça te fait plaisir...

— Alors, je veux bien, dit l'enfant.

Chonchon sonna, une femme parut.

— Mathurine, dit la future danseuse, voilà un p'tiot qu'il faudra faire habiller demain en velours vers tout galonné d'or, on enverra la facture chez M. le Commandeur.

— Grand merci, dit celui-ci.

Sans l'écouter, Chonchon ajouta :

— Il montera derrière ma voiture. Qu'on lui serve à souper, avant de le mettre au lit.

Puis, s'adressant à l'enfant.

— Tu dois avoir faim?

— Non, madame.

— Ce n'est pas possible, d'ailleurs, moi. j'aime qu'on mange.

On emmena Gabriel. Quand il fut parti, Chonchon, s'adressant au Commandeur :

— En voilà une chance. Depuis le temps que Pierrot court pour rencontrer ce petit!...

— Vous le connaissiez donc?

— Pardine! tout le monde, à Saint-Laurent, connaissait les deux jumeaux. Tout le monde savait — moi comme les autres — que quand l'un pleure, l'autre sanglotte, et dès que Benjamin rit, Gabriel se tord.

— Il va joliment vous ennuyer.

— Pourquoi?

— Parce qu'il réclamera son frère éternellement.

— Oh! moi, ça ne m'ennuie pas, ces choses-là, répondit Chonchon avec bonhomie. Au contraire, j'aime qu'on s'aime, moi!

Après un court silence, elle ajouta :

— Mais vous me faites bavarder, et j'ai une faim! c'est à peine si j'ai croqué une douzaine de petits gâteaux dans la voiture... ça m'a creusée...

Le Commandeur sourit.

— Soupez-vous? lui demanda Chonchon.

— Non, ma chère.

Le lendemain du jour qui s'était terminé par cette aventure, Gabriel, très vigoureusement débarbouillé, fut revêtu d'un costume théâtral et voyant, comme ceux dont on affublait les petits nègres à cette époque.

Quand elle l'aperçut dans sa livrée, Chonchon poussa de véritables cris d'admiration.

— Tu es trop gentil. Ah! tu fais joliment mieux qu'un nègre. Vas-tu être heureux, avec moi.

Gabriel n'était pas bien loin d'avoir le même sentiment. Il se trouvait vraiment superbe, avec son justaucorps en velours vert, semé d'étoiles d'or, sa culotte de soie cramoisie, ses bottes en chamois et une toque verte, également dorée et surmontée d'un flot de plumes pourpres.

Dans ses rêves d'enfant, il n'avait jamais rien imaginé de plus beau

et quand, pour la première fois, il monta derrière la voiture de sa maîtresse, il se serait estimé l'un des êtres les plus heureux de la création, s'i n'eût été séparé de son frère.

Il n'y avait qu'un empêchement à la perfection idéale de ce bonheur : c'était la pensée que ce frère et Marie vivaient loin de ces splendeurs.

A partir de ce moment, Gabriel mena une vie fort agitée qui lui fit oublier un peu ses chagrins.

Sa maîtresse, encore enivrée de son changement de position, menait une existence enragée. Elle changeait de toilette six fois par jour, faisait couramment ses six repas, et, dès qu'elle n'était plus à table ou entre les mains de ses femmes de chambre, commandait son carrosse avec orgueil.

En sorte que le pauvre enfant ne tarda pas à être fatigué.

Ajoutons-le tout de suite, la brave Chonchon s'en aperçut. Alors, elle le dispensa de monter derrière son équipage, lui donna le titre de petit coureur et l'envoya faire des commissions, ce que Gabriel aimait beaucoup, parce qu'il courait après les ramoneurs, continuant ainsi à rechercher son frère.

Le soir, elle l'emmenait à l'Opéra, le laissait dans sa loge pendant une partie de la soirée ou le plaçait dans les coulisses, pour qu'il put voir le spectacle.

La bonne fille le traitait, du reste, avec beaucoup d'amitié, et, presque chaque jour, gourmandait le Commandeur pour qu'il retrouvât Benjamin.

Cependant, peu à peu, Chonchon, emportée par les événements et la vie qu'elle menait, s'occupa moins de l'enfant et le laissa davantage à la maison.

Il n'y avait qu'une chose qu'elle n'oubliait pas : c'était de s'informer si Gabriel mangeait comme il faut.

Quant à lui, le pauvre enfant était retombé dans sa tristesse profonde, et, confiné dans une pièce dont les fenêtres donnaient sur le boulevard, il passait son temps à regarder dehors, le front collé aux carreaux de vitres, et écoutant avec attention s'il n'entendait rien qui lui rappelât Benjamin.

Mais il regardait, il écoutait en vain.

De temps à autre, quand Chonchon le faisait venir pour lui donner un ordre ou l'envoyer en commission, il demandait quand on lui rendrait son frère. La brave pensionnaire de l'Opéra lui promit d'abord qu'on s'en occuperait, lui jura ensuite qu'on n'avait pas d'autre souci, et enfin un beau jour, l'envoya promener.

Gabriél pleura. Chonchon s'attendrit et se reprocha d'avoir été brutale, et, pendant quelques jours, cajola le petit.

— Tu comprends bien, ma petite pintade, lui disait-elle, que nous faisons tout ce que nous pouvons, M. le Commandeur, M. le lieutenant de police et moi, pour retrouver ton frère...

— Et Marie?

— Et Marie aussi. Mais c'est très difficile, et, jusqu'à ces derniers jours, nous n'avions aucune piste. Depuis hier, pourtant, nous croyons être sur sa trace...

— Ah! oui? demanda Gabriel d'une voix haletante.

— Oui.

Et Chonchon lui raconta ce qu'elle savait de la rencontre de Garigou et de Pierrot, sans se souvenir qu'elle avait narré cette histoire une dizaine de fois au pauvre petit garçon.

Celui-ci comprit qu'il ne verrait plus son frère, mais, ne pouvant se faire à cette idée, il retomba dans sa mélancolie et reprit ses longues stations à la fenêtre.

Il prêtait sans cesse l'oreille, écoutant les voix des petits ramoneurs qui passaient, et cherchant à reconnaître celle de Benjamin.

A chaque instant, il s'attendait à voir paraître le pauvre petit avec ses genouillères de cuir, sa raclette, ses cordes et les autres instruments de ramonage.

Son pauvre petit cœur battait à rompre sa poitrine, chaque fois qu'il entendait une voix grêle chanter le refrain bien connu :

— « Haut en bas! Ramona la chemina!... Haut en bas! »

Et quand la voix mâle du maître répondait à celle du petit ramoneur, disant à son tour :

— Haut en bas!

Gabriel essayait de se rendre compte, se demandant si ce n'était pas la voix de Garigou.

Il ne savait pas que l'organe de l'homme, comme celui de l'enfant, change en faisant un effort. L'être humain qui crie n'a pas la même voix que lorsqu'il parle.

D'ailleurs, si Gabriel ne voyait pas passer Benjamin, c'est que celui-ci ne circulait plus depuis quarante-huit heures dans les rues de Paris.

Garigou, en cela Gabriel ne s'était pas trompé, Garigou l'avait employé comme petit ramoneur, n'osant plus l'envoyer mendier d'une façon suivie, de peur qu'il ne rencontrât Pierrot, Marie ou tout autre.

Il le faisait donc travailler toute la journée, et quand le soir, Benjamin, la face couverte de suie, était méconnaissable, au point que son

frère lui-même ne l'aurait pas reconnu, il le plaçait dans une embrasure de porte, l'obligeant à tendre la main.

Mais le petit, pris d'une lassitude sans nom, et d'ailleurs totalement désespéré, regardait s'il voyait passer son frère, mais ne cherchait pas à apitoyer les passants, si bien que Garigou finit par le haïr plus effroyablement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Cet abominable Auvergnat avait une âme de bête féroce. Il aimait le mal, et son plaisir le plus grand était de faire souffrir Benjamin.

Il se vengeait ainsi de la disparition de Marie et de la fuite de Gabriel.

Des trois êtres qu'il s'était, pour ainsi dire, adjugés en qualité d'esclaves, et dont il comptait tirer de grands profits, il ne lui en restait qu'un, et c'était justement celui qui paraissait bon à rien.

Et il lui faisait expier durement son inutilité.

Mendiant sans conviction, Benjamin ne rapportait jamais que deux ou trois misérables liards, et le seul moyen, pour Garigou, d'en tirer un revenu, consistait encore dans l'exercice du ramonage.

Garigou s'en allait donc à travers les rues, suivi de Benjamin, le forçant à tendre la main, quand un passant cossu s'offrait à lui, et acceptant de ramoner les cheminées.

Dans ce travail, du reste, Garigou ne faisait rien que commander durement à Benjamin de monter dans les tuyaux remplis de suie, et de les racler avec un instrument spécial que l'enfant portait suspendu à une ceinture de cuir.

Le métier de ces pauvres enfants n'était pas sans danger. Souvent, on les obligeait à pénétrer dans des cheminées trop étroites, et ils faisaient de véritables tours de force pour accomplir leur tâche.

A diverses reprises, Benjamin avait dû s'introduire dans des conduits tels, qu'il en sortait à moitié étouffé, les yeux gonflés, le front couvert de sueur.

Cela faisait rire Garigou.

Un jour, dans la rue des Moulins, on les appela tous les deux, Benjamin et son bourreau, pour un ramonage.

Puis on les mena devant une sorte d'intendant qui dit à l'Auvergnat :

— La cheminée qu'il s'agit de ramoner est très difficile.

— Ça ne fait rien, je connais mon métier.

— C'est possible, mais il faut un enfant très souple...

Garigou montra Benjamin :

— Regardez celui-là. Je pense qu'il n'est pas trop gras...

Et il éclata d'un rire cruel.

— Le fait est que si ce petit ne passe pas dans le tuyau, je ne sais pas qui pourrait y passer, dit l'intendant.

Garigou s'approcha de la cheminée.

— Allons, viens ici, toi, dit-il rudement

L'enfant obéit. Il savait, d'ailleurs, ce qu'il devait faire. Il se baissa, pénétra dans la cheminée et commença de racler la suie qui était à sa portée.

Mais il ne put aller bien loin. Au bout d'un instant il reparut.

— Je ne peux pas passer... dit-il.

— Allons donc! tu es un fainéant et voilà tout, dit Garigou qui lui donna un coup de pied.

L'intendant n'était plus là, Garigou pouvait être féroce sans danger.

Et, comme Benjamin pleurait :

— Tu vas remonter tout de suite, lui dit son bourreau... sans quoi!...

Il n'avait pas besoin d'achever, le pauvre petit savait, par expérience, ce que signifiait cette menace.

Il se résigna donc et remonta dans la cheminée, en faisant de nouveaux efforts pour y pénétrer. Il espérait que l'extraordinaire étroitesse de ce boyau n'était que de quelques pieds, et qu'on trouverait, plus haut, l'espace suffisant pour travailler à l'aise.

Mais il se trompait.

Il eut beau jouer des genoux et des reins, ses épaules ne pouvaient pas pénétrer davantage dans le tuyau.

— Et tu sais, lui criait Garigou, si tu descends, je te casse.

Le pauvre Benjamin essaya de nouveau, sans plus de succès.

Pendant longtemps, il racla le plus haut qu'il put, faisant durer l'ouvrage, pour retarder l'heure fatale où il serait battu.

Mais, enfin, il fallut bien se laisser tomber.

— Il n'y a pas moyen... dit-il tout haletant, et courbant le bras au-dessus de sa tête, pour parer les coups auxquels il s'attendait.

— Ah! tu ne veux pas!...

— Je ne peux pas! répondit Benjamin.

— Jamais, reprit l'Auvergnat ivre de colère, on n'a vu plus fainéant drôle. Il ne veut pas mendier, il ne veut pas travailler.

Et, comme l'enfant pleurait de nouveau :

— Il ne sait que brailler...

Ce dernier mot fut accompagné d'un coup de poing que Benjamin reçut en plein front.

Mais ce n'était rien que cela, et Garigou allait l'accabler de bien

d'autres brutalités, quand l'intendant revint, ce qui sauva l'enfant... pour le moment, du moins.

— Eh bien? demanda le majordome.

— Oh! ça va aller! dit froidement Garigou.

— Mais il me semble que votre moutard a fait des efforts inutiles.

Benjamin eut un accès d'énergie.

— Non, dit-il, je ne pourrai pas monter, c'est trop étroit.

— Alors, fit l'intendant, il faut y renoncer, on va vous donner quelques sous pour votre dérangement...

— Voyons, voyons, dit Garigou, vous n'allez pas croire ce môme et vous figurer qu'il sait le métier mieux que moi.

— Non, mais...

— D'ailleurs, continua le monstre, il y a plusieurs manières de s'y prendre, pour ramoner une cheminée...

— Ah!... fit l'intendant.

Benjamin avait l'instinct que son tourmenteur allait imaginer quelque chose d'affreux.

Garigou riait sourdement, l'enfant ne devait pas se tromper beaucoup.

— Voulez-vous me permettre de vous demander quelque chose... dit l'Auvergnat.

— Parlez...

— Le toit sur lequel donne ce tuyau est-il bien en pente?

— Non, pourquoi?

— Parce que, s'il était trop raide, je ne voudrais pas y envoyer mon petit, comme vous pensez... Je l'aime trop pour ça...

— Oh! il n'y a pas de danger.

— Bien! alors, ça va marcher, que je vous dis.

Et, se tournant vers Benjamin :

— Tu vas monter avec moi, hein, malvas!

Puis, s'adressant à l'intendant :

— Par où grimpe-t-on sur la maison?

— Par ici. Je vais vous conduire.

Quelques minutes après, Garigou et sa victime arrivaient sur le toit, et trouvaient facilement la cheminée qu'ils cherchaient.

L'Auvergnat regarda dedans, et laissa flotter sur ses lèvres son méchant sourire de tout à l'heure.

Évidemment, il préparait quelque horrible infamie.

— Petiot, dit-il d'une voix brève.

Benjamin leva la tête et l'interrogea des yeux, Garigou reprit :

— Ça va être bien plus facile par ici.

Le pauvre petit ramoneur, résigné à tout, demanda ce qu'il fallait faire.

— Pardieu! répondit l'Auvergnat, tu vas descendre dans la cheminée...

Benjamin était trop petit pour voir le trou dans lequel son persécuteur se proposait de l'introduire.

Il ne protesta point...

Alors, l'abominable exploiteur d'enfants prit le petit ramoneur par dessous les bras et l'enleva pour le mettre dans le tuyau...

C'est alors que le petit s'aperçut, en frémissant, d'une chose : l'orifice, par en haut, était au moins aussi étroit que par en bas...

Garigou riait toujours.

Mais Benjamin voulut se défendre et se tordit pour échapper au supplice qu'il entrevoyait...

— Veux-tu bien te tenir tranquille, lui criait l'Auvergnat.

— Lâchez-moi! répondait l'enfant...

— Tu vas te faire tuer...

— Je ne veux pas entrer là-dedans, reprenait Benjamin.

— Tu es une bête et un paresseux.

— Au secours! au secours! se mit à crier le pauvre petit misérable en se débattant de toutes ses forces.

— Mais, prends donc garde, polisson, tu vas me faire tomber dans la rue avec toi...

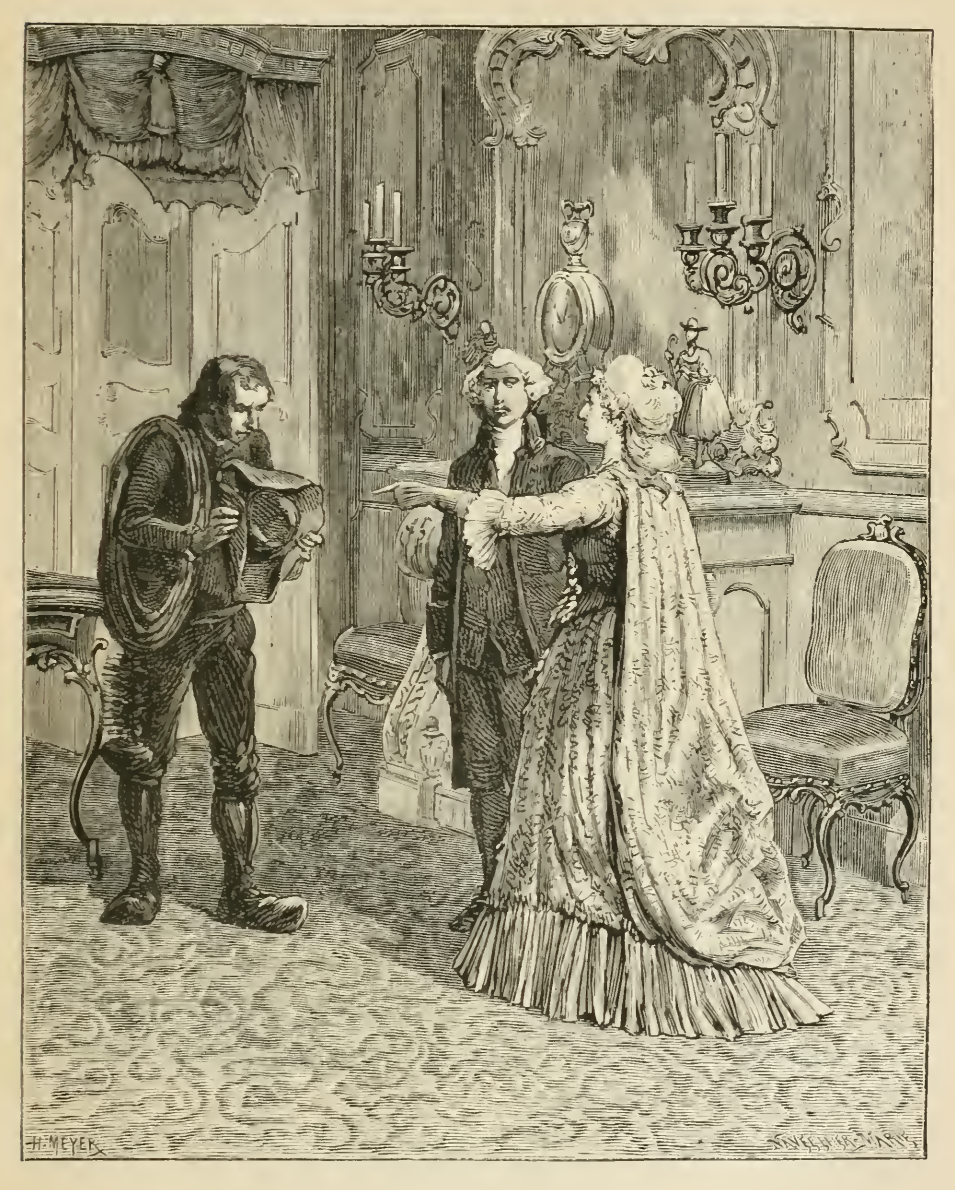
Malheureusement, la victime et le bourreau étaient seuls sur les toits. Le majordome, comme on pense, ne les avait pas accompagnés. Nul ne pouvait secourir le malheureux être que son infâme destinée avait jeté dans les bras de Garigou.

— Il n'y a pas de danger! disait celui-ci. Tu glisseras de ton propre poids jusqu'en bas et tu ramoneras la cheminée du même coup.

L'idée de Garigou était infernale.

— Si cette petite vermine se blesse ou crève, se disait-il, les gens de cet hôtel sont des richards, ils me payeront cher la blessure où la mort du vaurien. Malgré la résistance de l'enfant, force devait rester à l'homme et Benjamin fut introduit, par les pieds, dans le tuyau de cheminée où le monstre le lâcha brusquement, de sorte que l'infortuné disparut tout à coup comme s'il se fut englouti.

Il coula d'abord très vite, puis plus lentement, et comme il n'avait pas eu le temps de ranger ses bras, ceux-ci restèrent levés au-dessus de sa tête en sorte qu'il ne pouvait s'en servir pour se retenir et éviter la terrible descente.



Qu'est-ce que c'est que cet homme? (P. 583.)

A la vérité, il pouvait user encore de la pression des reins et des genoux, pour arrêter sa chute et pour essayer de remonter, ce qui était, en somme, l'a, b, c, de son métier. Mais, juste au moment où il y songeait et où il allait faire son effort, une saillie de pierre très coupante lui entra dans la poitrine, déchirant les chairs et lui occasionna une douleur extrêmement violente sous l'impression de laquelle il faillit perdre connaissance.

A la suite de cette cruelle secousse, le pauvre petit martyr n'eut

même plus l'idée de se défendre. Il se laissa glisser, mais à mesure que son poids l'entraînait, le boyau dans lequel on l'avait ainsi jeté se rétrécissait terriblement.

Si bien qu'il finit par s'arrêter, le corps pris comme dans un effroyable étau, les bras toujours en l'air et les épaules presques disloquées par la pression...

Des flots de suie s'étaient détachés des parois et il en était aveuglé. Quand il voulut crier elle lui entra dans la bouche et manqua de l'étouffer.

Tout en haut, sur le toit, Garigou riait toujours. Et qui sait si, dans le fond de ce trou mortel, Benjamin n'entendit pas retentir le rire diabolique de son bourreau.

Ce qu'il souffrait, le pauvre enfant, nul ne pourrait le dire. Il lui semblait que les quatre murs de la cheminée se resserraient lentement, lentement pour l'écraser.

Quelle torture! l'Inquisition n'a peut-être rien eu de plus féroce parmi ses supplices hideux.

Et de la blessure qu'il s'était faite à la poitrine, il souffrait d'une horrible façon. Il sentait son sang s'échapper et couler tout chaud le long de son corps.

On ne peut rien imaginer de plus affreux.

Mais alors, Benjamin, désespéré, fut pris d'une effroyable peur de mourir. Sa résignation ordinaire venait de l'abandonner.

Certes! il ne savait pas assez ce que c'est que la mort pour la redouter à son âge, mais se dire qu'on va rester là, entre quatre murs meurtriers, comme entre les quatre planches d'un cercueil et quelqu'effort qu'on fasse, on ne pourra pas s'en tirer!

Cela passe la plus solide énergie, cela ravive le désespoir.

La suie, d'ailleurs, s'était tassée et ne voltigeait plus autour de lui qu'en poussière impalpable... Benjamin se mit à crier de toutes les forces que lui laissaient son supplice.

— A moi! A moi! J'ai mal!... Ah! J'ai bien mal!...

Mais qui pouvait l'entendre? Garigou venait de quitter le toit et revenait dans la pièce où l'enfant aurait dû descendre s'il l'eût pu...

— A moi! A moi!

L'Auvergnat restait froid, impassible même, en songeant que l'enfant allait mourir de cette épouvantable mort!

Et le pauvre ramoneur appelait.

— Au secours! Au secours! J'étouffe, disait-il d'une voix sourde.

Et de ses pieds qui pendaient dans le vide, il frappait, avec l'énergie d'un noyé, contre les parois de la cheminée.

— Au secours! A moi! J'étouffe!

— En bas de la cheminée, à l'endroit où Garigou attendait, on ne percevait aucun bruit...

Le majordome survint.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! ça marche, répondit Garigou avec un calme horrible.

— Votre petit ramoneur?

— Il est en train de descendre... Voyez la suie déjà tombée.

Et, en effet, dans les premiers glissements de Benjamin, de gros flocons de suie s'étaient détachés et gisaient sur la cendre froide de l'âtre.

— C'est drôle, dit le majordome, on ne l'entend pas.

— Il est sans doute trop haut encore. Et puis, vous savez, c'en est un qui ne se presse pas beaucoup.

Le majordome s'en alla.

Là-haut, Benjamin se tordait dans un effort suprême et, en désespoir de cause, essayant de se laisser couler, si c'était possible, puisque personne au monde ne venait à son secours.

V

Le temps s'écoulait, Garigou n'entendant décidément aucun bruit qui vînt de la cheminée. Il serait oiseux de dire qu'il éprouvait de l'inquiétude. Une âme comme la sienne se souciait fort peu de la vie d'un enfant. D'ailleurs, il en avait tué bien d'autres. Tué ou laissé mourir quand ils n'étaient plus bons à rien et de son propre aveu. Benjamin, vivant, ne valait pas un clou. Mort, il allait, peut-être, lui rapporter une bonne somme...

Il monta sur le toit et, par l'orifice de la cheminée, il entendit l'appel désespéré du petit martyr...

Et il comprit.

Benjamin n'avait pas la fluidité nécessaire pour glisser jusqu'en bas de la cheminée et il lui était impossible de remonter. A moins de démolir des pans de murs, il ne fallait pas songer à le sauver. Tout à coup, une pensée de remords ou plutôt un sentiment d'épouvante, un sentiment de lâche terreur lui traversa l'esprit.

Si on allait le rendre responsable de la mort du petit!...

L'Auvergnat sentait qu'il s'était mis dans une dangereuse impasse. En pareille conjoncture, il fit ce que font d'ordinaire les misérables

engrénés dans une infamie. Il résolut de prendre la fuite et de laisser l'enfant mourir là.

Il ne lui vint pas à la pensée qu'on allumerait peut-être du feu, après son départ, que le supplice de Benjamin pouvait être doublé. L'horreur d'une aussi épouvantable situation ne se manifesta même pas dans son cerveau.

Cet homme était vraiment un monstre.

Redescendu en toute hâte, il réintégra la pièce où était la cheminée dans laquelle râlait Benjamin, et ramassa prestement tout l'attirail du ramoneur.

En ce moment le majordome entra.

— Où en sommes-nous? dit-il.

— C'est fini, répondit audacieusement Garigou.

— Fort bien. Voulez-vous venir avec moi. J'ai encore un autre ramonage à vous faire exécuter...

— Je ne peux pas.

— Pourquoi? demanda le majordome.

— Le petit est malade.

— Au fait, c'est vrai, qu'est-ce qu'il est devenu?...

— Il est parti devant...

— Ah! Combien vous doit-on?

— Vingt-quatre sous...

Le majordome donna cette petite somme à Garigou qui avait l'audace de songer à empocher encore un salaire, et il allait s'éloigner.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit avec violence. Une jeune femme, en robe de chambre, très émue, apparut sur le seuil, et s'adressant, d'une voix brisée par l'anxiété, au majordome.

— Ménard, dit-elle, que se passe-t-il donc?

— Mais, Madame la duchesse, je ne sais...

— J'entends des bruits extraordinaires dans ma chambre...

— Des bruits?

— Oui. Qu'est-ce que c'est que cet homme?

— Un ramoneur...

— Qu'il ne sorte pas avant qu'on ait éclairci cette affaire, il pourra nous aider, peut-être... Suivez-moi tous les deux.

Garigou se sentit pris au piège, et eut, comme les fauves, un mouvement de révolte...

Mais il fallait obéir.

La chambre de la duchesse était à l'étage au-dessus. En montant l'escalier derrière le majordome qui, lui-même, suivait la jeune femme,

Garigou cherchait dans sa tête par quelle fable il allait tout expliquer et parer au danger qui se dressait devant lui.

On arriva dans la chambre.

— Écoutez, dit la duchesse.

Chacun prêta l'oreille. L'Auvergnat, plus attentivement que les autres, si c'est possible, et avec une émotion aussi vive quoiqu'elle fut d'une autre nature.

D'abord on entendit rien, — mais au bout d'un instant le majordome, comme Garigou, d'ailleurs, perçurent un bruit sourd.

— Ah! voici, fit la duchesse, ne dirait-on pas qu'on frappe derrière le trumeau, dans la cheminée...

Le majordome s'approcha.

— En effet, dit-il, c'est très distinct.

— Approchez-vous, approchez-vous, dit la duchesse. Il semble que ces coups sont accompagnés de gémissements...

— Oui, j'entends des cris de détresse.

— Qu'est-ce que cela signifie? interrogea la maîtresse de la maison avec effroi.

Depuis une minute, Garigou tournait dans la chambre et prenait un air aussi lamentable que possible, attendant que son œil rencontrât celui de la duchesse pour commencer la comédie qu'il allait jouer pour se tirer de ce mauvais pas...

— Il y a quelqu'un dans la cheminée, reprit le majordome...

Puis se tournant vers Garigou.

— Mais, j'y pense! s'écria-t-il avec une expression de terreur dans les yeux et sur la figure. Est-ce que ce serait?...

L'Auvergnat tomba brusquement à genoux devant la duchesse... et se mit à pleurer comme un enfant.

— Qu'est-ce donc, demanda la jeune femme. Qu'y a-t-il? vous savez ce qui se passe.

Oui, Madame la duchesse, répondit Garigou qui se lamentait avec obstination.

— Parlez!...

— Mais il faut que Madame la duchesse me promette de ne pas me perdre...

— Vous perdre? A propos de quoi?

— Quand Monsieur le majordome m'a demandé si je pourrais ramoner la cheminée avec mon petit, j'ai répondu que c'était très facile, parce que je voulais gagner quelque argent pour nourrir mon petit.

— Eh bien! le petit n'a pas pu monter.

— Alors, ce n'est pas lui qui appelle et qui crie?...

— C'était trop étroit, reprit Garigou. Mais dans mon désir de servir Madame la duchesse, je n'ai pas voulu me retirer sans avoir fait toutes les tentatives...

— Voyons, hâtez-vous!...

— Eh bien! nous sommes montés sur le toit.

— Et puis?

— Le petit est entré par les pieds dans la cheminée où il s'est laissé glisser. Ne le trouvant pas en bas, j'ai cru, d'abord, qu'il s'était enfui pour ne pas travailler,... mais je vois, maintenant, que mon malheureux enfant est resté en route et qu'il ne peut plus monter ni descendre...

— Et alors? dit le majordome.

— Alors, l'enfant est là, répondit Garigou...

— Il est là qui étouffe, s'écria la duchesse...

— Je ne sais pas, moi, madame...

— Et vous ne disiez rien! Et vous alliez le laisser mourir?...

— Mais, tout à l'heure, vous alliez partir, dit le majordome...

— Oui, fit Garigou... Je croyais... Je supposais...

— Et vous m'avez dit que l'enfant, malade, avait déjà quitté l'hôtel.

— Il a prétendu cela! dit la duchesse...

— Et on aurait trouvé, plus tard, le cadavre du malheureux enfant!...

Au mot de cadavre, prononcé par le majordome, la jeune femme avait poussé un cri de terreur. Puis, elle avait repris

— Mais nous perdons un temps précieux!

— Cet homme est un assassin, reprit le majordome indigné.

— Nous règlerons cela, tout à l'heure, dit la duchesse, maintenant que l'on coure chercher un maçon.

— Allez-y vite, ou envoyez quelqu'un.

— Peut-être, madame la duchesse, y a-t-il un moyen de le sauver sans rien démolir, dit Garigou...

— Et lequel?

— En montant sur le toit, et en lui jetant une corde.

— A laquelle il se cramponnerait?

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé déjà?

— Je vous l'ai dit, madame, j'ai perdu la tête.

— Allons! pas de paroles inutiles! vite, vite, sur le toit.

Garigou ne se le fit pas dire deux fois. Il s'élança suivi du majordome, pendant que la duchesse envoyait un domestique chercher un maçon

qui se tiendrait prêt à travailler, au cas où l'on ne parviendrait pas à retirer l'enfant par le haut de la cheminée.

Dès que l'Auvergnat fut en mesure de se faire entendre de Benjamin, il poussa le cri dont se servent les ramoneurs, pour communiquer entre eux...

— Oh! oh! fit-il, sur un ton convenu...

Puis il prêta l'oreille :

Le majordome, de son côté, se penchait à l'ouverture béante de la cheminée, pour écouter.

— Oh! oh! reprit Garigou plus fort...

Un gémissement lui répondit.

— Cet enfant est fort mal, dit le majordome, il n'a pas la force de se faire entendre...

— Attendez...

Et l'Auvergnat, mettant ses mains autour de la bouche pour en faire un porte-voix, cria de toutes ses forces.

— Prends courage, Benjamin! je vais te jeter une corde. Tâche de la prendre à deux mains. Je te tirerai en haut dès que tu la tiendras bien solidement.

Et joignant l'action à la parole, Garigou laissa glisser dans la cheminée une sorte de câble luisant, pareil à ceux qu'on voit, en hiver, sur les épaules des ramoneurs.

Et le misérable feignait de se lamenter.

— Mon pauvre Benjamin! disait-il hypocritement.

Et comme l'autre le regardait d'un œil soupçonneux

— C'est que c'est mon fils, voyez-vous...

— Votre fils?...

Le bandit préparait avec une infernale habileté, la scène, grâce à laquelle il comptait se tirer sans dommage, et peut-être avec profit de cette aventure.

— Et vous alliez le laisser mourir?...

— Oh! que nenni! j'allais courir chercher du secours.

— Ah!

— Tenez, reprit l'Auvergnat, voilà que ma corde est arrivée à destination.

— Comment savez-vous cela?

— Mais parce qu'elle est floche!

— La prend-il?

— Je ne sais pas encore.

— Peut-être qu'il ne pourra pas!

— Ça dépend comment il a les mains, dit Garigou, qui affectait maintenant tous les dehors d'un homme désespéré.

— Parlez-lui, dit le majordome, peut-être faut-il que vous l'avertissiez!

— Oui, peut-être.

Et Garigou recommença ses appels.

— Oh! oh! Est-ce que tu m'entends, Benjamin. Tu sais, la corde est en bas, prends-la et tiens bien, je vais tirer.

Mais la corde remonta sans que Garigou sentit la moindre résistance.

— Il ne peut pas, dit le majordome.

— Probablement, fit Garigou...

— En ce cas, il faut descendre et faire travailler le maçon.

— Faisons une dernière tentative, reprit l'Auvergnat.

Le majordome se pencha et d'une voix bien timbrée, il appela :

— Benjamin!

Ayant écouté, il n'entendit pas de réponse.

— Benjamin! Benjamin!

Et après un moment de silence.

— Serait-il déjà mort? dit-il.

— Oh! ne me dites pas ça! fit Garigou, affectant un violent désespoir.

— Ah! j'entends quelque chose, oui, il gémit.

— On dirait qu'il appelle, appuya Garigou.

— Renvoyons-lui la corde.

Mais cette nouvelle tentative n'amena pas de résultat plus heureux que les précédentes.

— Il ne faut pas nous éterniser ici, alors, dit le majordome, retournons auprès de Mme la duchesse.

Garigou fit semblant de quitter la cheminée avec regret, mais il suivit son interlocuteur.

Toutefois, il se désespérait disant :

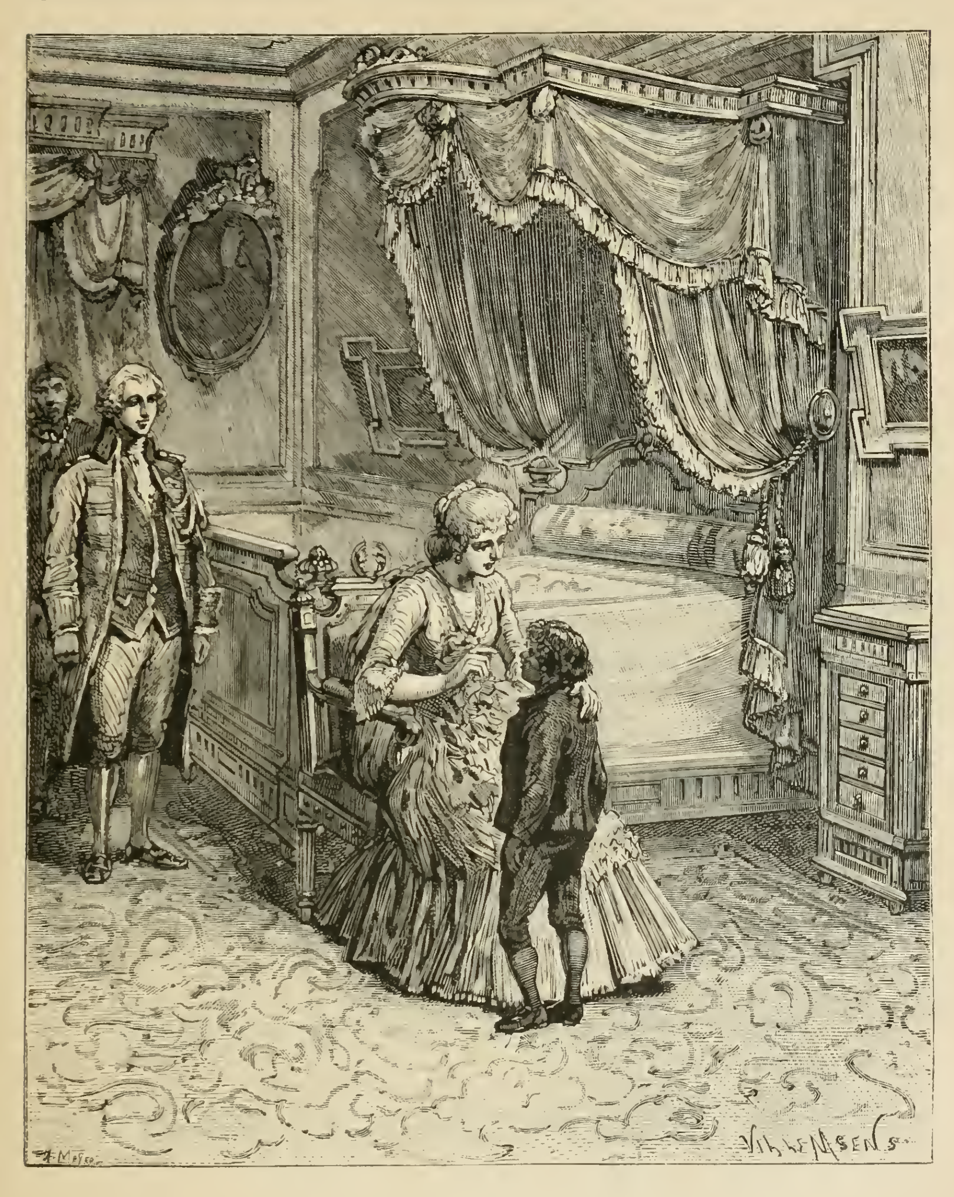
— Mon fils! mon pauvre petit Benjamin! Pourvu que je le retrouve vivant...

— Eh bien? demanda la duchesse en les voyant reparaître.

— On l'entend encore, mais il n'a sans doute pas la force de saisir la corde qu'on lui tend.

— En ce cas, maçon, démolissez la cheminée, vite, vite... mais avec précaution cependant, afin de ne point faire de mal au pauvre enfant...

Le maçon se mit aussitôt à l'ouvrage.



Veux-tu venir m'embrasser? (P. 600.)

Garigou, pendant qu'on travaillait à délivrer Benjamin, accentuait son attitude désespérée.

Il s'était dit qu'avec cette femme sensible et nerveuse il n'avait qu'un moyen de se tirer de là : c'était de feindre une sensibilité plus grande et de se poser en père idolâtre de son enfant.

Aussi continua-t-il sa comédie.

Quand le maçon eut pratiqué une brèche dans la muraille, le misé-

rable Auvergnat s'approcha de lui, affectant une oppression insurmontable et lui dit :

— Prenez garde! Prenez bien garde!...

— A quoi? demanda l'ouvrier, aux oreilles de qui cette douleur sonnait terriblement faux...

— A ne pas blesser mon fils.

— N'ayez pas peur, répondit le maçon.

— Est-ce que vous vous doutez de l'endroit où il est? demanda la duchesse.

— Non. Mais tout à l'heure il m'a semblé entendre frapper par ici.

Et le démolisseur indiquait du doigt un point de la cheminée situé à un pied au-dessus de la brèche qu'il entamait.

— Hâtez-vous! Dépêchez-vous! s'écriait cependant Garigou qui continuait sa comédie.

La duchesse regardait l'Auvergnat avec quelque méfiance, trouvant que sa douleur, maintenant bruyante, ne s'accordait pas entièrement avec la conduite par lui tenue à l'origine de l'accident...

Mais comme elle avait beaucoup de cœur et que par nature, elle se sentait entraînée vers la charité, la bonne dame commença à s'intéresser à ce drôle de Garigou.

L'ouvrage avançait.

Il ne fallait d'ailleurs pas plus de dix minutes pour faire un trou, après quoi la besogne serait facile.

Dès qu'on put passer le bras, Garigou s'élança et essaya, en tâtant, de savoir si Benjamin était plus haut ou plus bas que le trou.

— Il doit être plus haut, dit le maçon...

— Pourquoi?

— Parce qu'il frappait avec ses souliers contre le mur et qu'on entendait les coups plus haut...

— Alors, que faut-il faire?

— Arracher les briques une à une avec précaution, de façon à ce qu'il ne tombe pas brusquement quand il sera dégagé.

— Faites, alors; mais faites vite.

Le maçon se remit à l'œuvre.

Malgré la poussière et la suie qui voltigeaient autour d'elle, la duchesse n'avait pas fait un pas en arrière.

De son côté le majordome s'était rapproché pour recevoir l'enfant ou tout au moins l'aider à prendre pied.

Garigou, lui, se démenait hypocritement et se mettait à aider le maçon en exagérant les précautions avec lesquelles on enlevait les débris...

— Voilà ses pieds... dit tout à coup l'ouvrier.

Et prenant la cheville de Benjamin, il lui secoua doucement la jambe. en criant :

— Eh! garçon, nous arrivons à ton secours. Un peu de courage et c'est fini.

A cette apostrophe, on ne reçut aucune réponse. La jambe du petit ramoneur pendait inerte dans le tuyau...

On s'empressa de continuer à démolir en remontant vers sa poitrine pendant que la duchesse disait :

— Il est peut-être évanoui.

Sur ce mot, tout le monde se mit à la besogne. On vit apparaître d'abord les jambes de l'enfant, puis ses genoux enveloppés de cuir, et le corps enfin.

Mais ce fut alors qu'on s'aperçut du supplice que venait de subir le pauvre petit.

— Oh! regardez donc, madame la duchesse, dit le majordome, le corps de cet enfant a pris la forme de la cheminée.

— Mon fils! mon fils! se lamentait Garigou.

— Malheureux petit être! s'écria la grande dame en joignant les mains.

Le majordome avait raison.

Le poids de Benjamin l'avait entraîné si vite et si fort dans le fond du tuyau que les angles de la muraille avaient été remplis par les chairs repoussées du milieu.

L'infortuné ramoneur avait le ventre pour ainsi dire modelé sur la forme de la cheminée dans laquelle il avait été enserré vivant.

On arracha très fiévreusement les dernières briques et, comme on l'avait prévu, Benjamin tomba, ainsi qu'une masse inerte, dans les bras de ceux qui l'attendaient...

Garigou, jouant toujours son odieuse comédie pour échapper au châtiment dont il était menacé, Garigou arriva le premier au secours de sa victime et la reçut dans ses bras.

Alors se passa une scène ignoble pour ceux qui, comme nous, connaissent l'infâme bourreau... mais qui produisit une impression favorable sur les autres acteurs de ce sombre drame.

L'Auvergnat ayant pris Benjamin dans ses bras, s'écria d'une voix mouillée par de feintes larmes.

— Mon petit! mon Benjamin!

Et l'enveloppant, le pressant sur sa poitrine à la façon des mères, il

se baissa et couvrit de ses baisers la figure et les mains de l'enfant qui restait inanimé.

Mais bientôt il se releva, les yeux égarés, la face bouleversée et tendant la main comme s'il ne pouvait pas tirer de sa gorge des sons articulés :

— Est-ce qu'il est mort? Ah ! mon Dieu ! Il aurait donc eu le temps de s'étouffer là-dedans ?

— Que l'on coure chercher un médecin! ordonna la duchesse, en tirant une sonnette. Je crois qu'il y en a un dans la maison voisine...

Un valet de pied partit comme un trait. Tout le monde, dans la maison, était au courant de ce qui se passait et chacun s'empressait de déployer le plus grand zèle...

Le bonheur voulut que l'homme de l'art fut chez lui.

Être appelé chez sa noble et riche voisine constituait pour lui un coup de fortune, s'il avait la chance de traiter un cas grave et de montrer tout son talent.

Il laissa presqu'en plan une cliente de second ordre et lui ordonna, pour ainsi dire à la volée, de se soigner et de se purger, puis il courut où on l'appelait...

— Me voici à vos ordres, madame la duchesse, dit-il, heureux d'accourir à votre premier appel..,

— Je vous remercie de votre empressement, monsieur, et je m'en souviendrai, dit la grande dame.

— De quoi s'agit-il?

— Voici un enfant à qui un accident terrible est arrivé. Il était descendu dans cette cheminée et ne pouvait plus ni remonter ni descendre.

— C'est mon fils! dit Garigou avec audace.

— Nous craignons qu'il ne soit étouffé... reprit la duchesse.

— Sauvez-le, monsieur le médecin, s'écria l'Auvergnat avec un accent de supplication.

— Je vais essayer, répondit le praticien, qui n'était plus aussi flatté qu'on l'eut fait venir pour ce ramoneur sans importance, mais qui eût l'esprit de faire contre mauvaise fortune bon cœur...

Puis ayant pris l'enfant, il écouta si le cœur battait :

— Je crois, dit-il, qu'il n'est pas mort; mais avant de procéder à quoi que ce soit, il serait nécessaire de le débarbouiller et de le déshabiller... pour voir s'il n'a ni fracture, ni contusion...

On apporta d'abord un bassin dans lequel une femme de chambre avait versé quelques potées d'eau fraîche.

Et à l'aide d'une éponge on lui lava la face...

Ce ne fut pas une mince besogne, celle qui le débarbouillait ne put retenir ce cri :

— Ah! le malheureux, qu'il est donc sale!

Cependant on en vint à bout. Après quelques instants, toute la suie qui lui couvrait la figure était enlevée, le gentil visage du pauvre Benjamin apparut dans sa maigreur déplorable, mais aussi, dans sa grâce touchante.

— Mon Dieu! qu'il est joli! s'écria la duchesse, comme si elle eût corrigé, sans le vouloir, le cri de sa camériste.

Et, en effet, le pauvre ramoneur était vraiment exquis de finesse avec sa petite physionomie affinée par la souffrance et le désespoir.

Mais le médecin ne s'arrêtait pas à ces détails. Aidé par Garigou qui ne montrait plus un zèle extrême, il le déshabillait pour voir si la pression n'avait point provoqué des désordres internes.

— Prenez garde, lui dit Garigou!...

— A quoi donc?

— A ne pas lui faire mal en le dévêtissant!...

— Oh! ne craignez rien, brave homme! Ça me connaît.

Garigou fit, de la tête, un mouvement d'un naturel extraordinaire pour témoigner qu'il ne se fiait pas trop à l'adresse et à l'humanité du praticien.

Ce Garigou était un comédien presque parfait. Dès ce moment, il ne restait plus à personne le moindre doute sur l'affection qu'il portait à l'enfant et l'on se disait :

— C'est un malheur, mais il n'en peut pas être considéré comme responsable.

Mais voici que le médecin poussa un cri d'étonnement.

Au moment où il déboutonnait la petite culotte de Benjamin, il sentit quelque chose de froid et retira sa main. Elle était pleine de sang...

— Il est grièvement blessé! dit-il.

Garigou pâlit...

— C'est affreux! dit la duchesse.

Benjamin, toujours inanimé, restait dans les mains du docteur et de son bourreau, comme une chose, ses bras et sa tête suivaient les mouvements qu'on imprimait à son corps, comme s'il eut été mort.

— Mais c'est un cadavre! s'écria la duchesse.

— Oh! non, madame, répondit le médecin. Le cœur bat faiblement, mais il bat...

— Ah! tant mieux!

— Mais voyons sa blessure.

En parlant ainsi, le médecin découvrait entièrement la poitrine et disait :

— C'est ici.

On se pencha pour voir. Benjamin, nous l'avons dit, avait eu les chairs entamées par une pierre coupante qui se trouvait en saillie dans la cheminée. En tombant assez lourdement sur cette pierre, il s'était fait dans le côté gauche du thorax, une entaille profonde qui avait même affecté l'une des côtes. Cela saignait abondamment. La hanche, le ventre, la cuisse et la jambe du petit étaient teints de sang.

On lava la plaie et tout le reste du corps. Ce fut alors que, sous l'action de l'eau froide, l'évanouissement de Benjamin cessa.

Le malheureux poussa d'abord un soupir et fit avec les bras deux ou trois gestes comme pour repousser des ennemis.

Puis il ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec stupéfaction, retomba dans une courte syncope et revint définitivement à lui...

— Ah! fit Garigou avec une explosion de joie merveilleusement jouée, il est sauvé mon petit, il est sauvé !...

— Pas encore, fit le médecin. Il faut voir cette blessure et s'assurer qu'elle n'a rien de grave...

L'homme de l'art examina l'enfant avec la plus grande attention et hocha plusieurs fois la tête :

— Ah çà! mais, dit-il, en regardant Garigou dans les yeux, vous battez votre fils d'ordinaire?

— Moi ? fit l'Auvergnat.

— Oui, vous!

La duchesse et les autres personnes qui se trouvaient là furent repris de leurs méfiances. L'ouvrier maçon surtout, qui se connaissait en gens du peuple et qui n'avait pas cru à la sensibilité de Garigou, grommelait en *a parte*.

— Avec ça que ça ne se voit pas.

— Regardez, reprit le médecin, les petits membres de cet enfant sont couverts d'ecchymoses.

— Ah! c'est les bleus que vous appelez comme ça?

— Oui, les bleus et les écorchures...

— Mais on trouve ces marques-là sur le corps de tous les ramoneurs.

— Allons donc!

— Comme je vous le dis...

— Vous vous moquez...

— Non. Vous comprenez bien qu'en montant dans les cheminées et en glissant quelquefois un peu fort, ça peut arriver...

Le médecin venait d'examiner la blessure de Benjamin et réfléchissait sans plus écouter bien attentivement l'Auvergnat.

— Et puis, dit-il, vous ne le nourrissez pas?

— Qui a dit ça?

— Ou vous le nourrissez mal...

— Je le nourris comme moi, répondit Garigou.

Puis, prenant un air patelin, il ajouta :

— C'est vrai que nous ne mangeons pas tous les jours, mais c'est la misère ordinaire des pauvres gens...

— On dit pourtant, que le gens de votre métier gagnent leur vie? dit la comtesse.

— Quand ils trouvent à travailler,... répliqua Garigou, et ce n'est pas tous les jours...

— Enfin, reprit le médecin impatienté, cet enfant est beaucoup moins bien soigné qu'une infinité d'autres dans sa condition. Il est étique et d'ailleurs, nous allons bien voir. Si madame la duchesse veut l'interroger il nous dira certainement comment on le traite.

La duchesse, s'adressant alors à Benjamin, lui demanda :

— Est-ce que ton père te bat?

Garigou, qui s'était placé en face de l'enfant, lui fit des yeux terribles.

Mais Benjamin venait de passer par des angoisses sans nom, et il n'avait plus sa résignation ordinaire.

D'ailleurs, il se sentait la sympathie et l'appui de ceux qui l'entouraient, il répondit :

— Oh!... oui, il me bat...

— Souvent?... demanda la duchesse.

— Toujours!...

— Ce n'est pas vrai. Il ment! s'écria Garigou.

— Laissez-le parler, ordonna la duchesse.

— Non, non, il ment. Je ne le bats point. Quelquefois, seulement, je le corrige un peu... je le corrige parce qu'il est paresseux et gourmand.

Benjamin eut un regard farouche et faillit répondre. Mais Garigou lui adressa, sans doute, quelque secrète menace qui lui fit garder le silence.

— Si on savait combien je l'aime, reprit l'Auvergnat qui s'approcha de Benjamin, le prit dans ses bras et le couvrit de baisers et de larmes, si on savait à quel point je suis heureux qu'il soit sain et sauf après cet accident...

Et comme on se taisait autour de lui :

— Oh! madame la duchesse, dit-il avec une émotion étonnamment bien jouée, nous sommes, dans notre pays, plus rudes et plus brutaux qu'à

Paris et l'on nous reproche notre sévérité, mais nous n'en aimons pas moins nos enfants, je vous jure...

— C'est possible, dit la duchesse, mais vous n'en avez pas l'air et je voudrais bien pouvoir protéger ce petit...

— En tout cas, dit le médecin, si vous l'aimez comme vous le dites, vous ferez bien de le soigner sérieusement.

— Il est en danger? demanda Garigou comme effaré.

— Non, pas en danger immédiat, mais il va être pris de la fièvre et s'il était maltraité, il se pourrait qu'il fut incapable de supporter son mal...

— Oh! vous pouvez être tranquille, dit Garigou, je vais le mijoter, le pauvre chéri.

Et il l'embrassait avec une sorte de frénésie, à la grande stupéfaction de Benjamin qui ne savait pas ce que cela voulait dire et que ces caresses, quelques fausses qu'elles fussent, réconfortaient.

— Ainsi, monsieur le médecin, reprit la duchesse, vous affirmez que cet enfant n'est pas en danger de mort?

— Cela dépend, je le répète, des soins qu'on lui donnera.

— Est-ce que nous devons le laisser dans les mains de cet homme?

— Oh! vous le pouvez, madame la duchesse, s'empressa de dire Garigou. J'ai peut-être été un peu dur, mais vous pouvez vous fier à moi, ça ne m'arrivera plus. Je viens d'avoir trop peur. Pauvre enfant, pauvre chéri. Dire que j'ai failli le perdre! Qu'aurait pensé sa mère?

Et Garigou avait l'air, en parlant ainsi, du plus brave homme, du père le plus attendri qu'on puisse voir.

La duchesse se pencha vers le petit ramoneur... et lui dit :

— Veux-tu venir m'embrasser?

— Oh! oui, madame, dit l'enfant avec un élan qui étonnait de sa part, tant jusque-là il avait paru réservé.

La grande dame sourit :

— Viens, dit-elle, en se baissant...

— Comment! madame la duchesse, dit le majordome, vous allez prendre ce petit dans vos bras.

— Eh! pourquoi non?

— Mais il est sale, et tout sanglant encore.

— Pas du tout. Je parie même qu'il n'a jamais été si propre.

Et, sans plus de façon, l'excellente duchesse prit doucement Benjamin, l'assit pour ainsi dire sur un de ses bras, à la façon des nourrices qui portent les enfants, et se mit à le caresser.

Le petit ramoneur n'avait jamais été à pareille fête. Déjà fiévreux, il



Il prit Benjamin dans ses bras et s'en alla. (P. 608.)

se blotissait sur la poitrine de celle qui lui parlait et ses yeux qui s'emplissaient de larmes, semblaient dire qu'il aurait fait bon de mourir là.

— La duchesse l'embrassait doucement et lui passait les mains sur la figure, sur la tète, dans ses petits cheveux blonds, que la suie teignait d'ordinaire en noir, au contraire de la poudre qui blanchissait à cette époque la chevelure des grands seigneurs.

Mais voici que tout à coup, la duchesse fit un brusque mouvement. Et quelqu'un qui l'aurait observée attentivement, eut remarqué en elle une étrange émotion.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle.

Sa pâleur était effroyable; un tremblement extraordinaire agitait ses lèvres...

Voici ce qui s'était passé :

Tout en découvrant le front de l'enfant, sur lequel de longues touffes de cheveux mal peignés s'obstinaient à tomber, elle avait mis à nu la tempe de Benjamin.

Elle avait aperçu une chose absolument effrayante.

Le petit ramoneur avait un peu au-dessus et en avant de l'oreille, une tache ronde et couleur de sang; quelque chose de semblable au trou que peut faire une balle de pistolet, en pénétrant dans le crâne...

Avec un geste de folle, la duchesse découvrit de nouveau la tempe du petit et fit un effort violent pour retenir un cri qui lui étreignait la gorge...

Benjamin la sentit trembler, et la regarda étonné.

Elle le dévorait des yeux.

Puis, brusquement :

— Qu'a-t-il donc là? dit-elle.

Le majordome voulut s'approcher.

— Non, dit-elle, laissez-moi voir encore... laissez-moi voir...

Et, fiévreusement elle se dirigea vers la fenêtre comme pour mieux éclairer le visage de Benjamin.

A deux reprises, elle examina la tempe du petit. Son sein bondissait violemment. En proie à une agitation extrême, elle semblait prête à prendre Benjamin et à l'emporter...

Mais elle fit un puissant effort, et ce fut d'une voix presque tout à fait calme qu'elle se mit à interroger l'enfant :

— Qu'est-ce que tu as là, mon petit ami?

— Je ne sais pas, madame.

— Savais-tu que tu avais cette marque?

— Oh! oui, madame...

— Et depuis quand l'as-tu?

— Depuis toujours...

— Ah!

Il y eut un silence. La duchesse avait l'air de chercher ce qu'elle pourrait dire encore.

— Tu n'es pas trop fatigué pour me répondre? dit-elle.

— Non, madame...

— Mon Dieu! mon Dieu!... fit inconsciemment la jeune femme avec des larmes dans les yeux.

Benjamin sentait vaguement qu'il y avait quelque chose d'insolite dans l'étreinte que, maintenant, la comtesse accentuait en le caressant.

Il la regardait surpris, mais non inquiet.

Elle baissa la voix tout à coup, sans s'en apercevoir, du reste.

— Dis-moi, mon petit. D'où es-tu? Dans quel pays es-tu né? voulais-je dire.

— A Saint-Laurent.

— En Savoie?

— Oui, madame, en Savoie...

— Seigneur! ayez pitié, ayez pitié! fit-elle avec une expression d'angoisse qu'elle put à peine dissimuler.

— Sais-tu ton âge?

— Oui, madame. Six ans.

— As-tu connu ta mère?

— Non, on nous a dit qu'elle était morte...

— Ah! Et tu as toujours eu cette tache-là au front?

— Oui, madame, et mon frère aussi.

La duchesse eut un soubresaut. Puis, regardant autour d'elle avec égarement, elle reprit la conversation d'une voix haletante, mais si bas, que dans ce grand salon, c'est à peine si le docteur, les domestiques et Garigou restés près de la cheminée, pouvaient distinguer quelques mots.

— Tu as... Tu as un frère?

— Oui, madame,... Gabriel...

— Quel âge a-t-il?

— Le même âge que moi,... nous sommes jumeaux.

— Vous êtes jumeaux? fit la comtesse avec une explosion terrible.

— Oui, madame!...

— Et où est-il, ton frère?... oui, où est-il?... parle?...

— Je ne sais pas...

— Comment! Pourquoi n'est-il pas resté avec toi?...

Benjamin avait, maintenant, toute confiance dans *la dame*. Il sentait

qu'il était dans les bras d'une protectrice, d'une amie. Il répondait sans hésitation, prêt à tout dire.

— Il s'est ensauvé, dit-il.

— De chez ton père?

— Garigou n'est pas mon père, dit-il tout bas, tout bas.

— Ah! et qu'est-il devenu, ton frère?

— Je ne sais pas. Si je savais!...

— Qu'est-ce que tu ferais?

— J'irais le trouver et nous nous ensauverions tous les deux.

— Où iriez-vous?

— Chez Marie, d'abord.

— Marie! Qu'est-ce que c'est que Marie?

— C'est celle qui nous a protégés pendant que nous venions du pays.

— Qu'est-ce qu'elle fait?

— Elle chante au boulevard...

— Ah! oui! je sais, Marie la vielleuse... ah! tu connais cette petite.

— Oui, madame...

L'agitation de la duchesse avait redoublé. Voilà que, maintenant, elle embrassait Benjamin follement.

Et tout en l'accablant de tendresses elle murmurait des paroles sans suite.

— Serait-il possible! sainte Providence! une pareille joie me serait-elle réservée, non, c'est de la folie! je m'abuse,... je suis folle,... je suis folle...

Et tout en prononçant ces paroles elle enveloppait Benjamin de ses bras et disait :

— Pauvre petit! Pauvre petit! que faire? une pareille joie... mais encore une fois, je me trompe, oui, oui, je suis folle.

Cependant, malgré le respect dont on entourait d'ordinaire et sa personne et son rang, la duchesse était l'objet d'une certaine curiosité dont elle ne se doutait pas tant elle était à cent lieues de songer à ceux qui l'observaient.

Tout à coup pourtant elle sembla prendre une résolution.

Et, sans abandonner Benjamin qui se laissait dorloter avec ce sans-façon charmant des petits enfants que rien n'étonne jamais profondément, la duchesse tournant sur elle-même revint vers Garigou et lui adressant la parole d'un ton sévère :

— Vous avez menti tout à l'heure, lui dit-elle.

— Moi, Madame! répondit l'Auvergnat très résolu à continuer son rôle de tout à l'heure.

— Oui vous. Cet enfant est votre victime et non pas votre fils.

En prononçant ces mots, elle se remit à couvrir de baisers le front et les tempes du bambin, les tempes surtout.

L'enfant semblait transfiguré par la joie et maintenant qu'il était débarbouillé et presque peigné par les doigts effilés de la duchesse qui ne cessait de lui lisser la chevelure avec ses mains, il ressemblait aux petits anges des tableaux de sainteté.

Un peu pâle à la vérité, les yeux battus et les lèvres légèrement violacées, mais charmant au possible.

— Madame la duchesse me soupçonne? dit Garigou.

— Oui, d'une infamie, d'un crime peut-être.

— D'un crime, s'écria Garigou rempli d'épouvante.

— Et je veux tout savoir, tout, entendez-vous bien...

En ce moment même une porte s'ouvrit, un gentilhomme parut sur le seuil.

Il portait le costume à la mode à cette époque : culotte de soie, habit et veste d'étoffes précieuses, l'épée en sautoir.

Sur sa physionomie, qu'un œil indifférent aurait pu trouver agréable, on pouvait lire quelque chose de sombre, de violent, qui éloignait de lui.

Trois ou quatre voix de domestiques murmurèrent presque en même temps :

— Monsieur le duc!...

C'était en effet le duc Hector de Montaigu, mari de la duchesse.

Celle-ci, en l'apercevant, dissimula mal un mouvement de terreur et un regard de haine. Mais ce fut certainement la peur qui fut la plus forte. Presque honteusement elle laissa glisser Benjamin à terre et défripait sa robe non sans trembler.

— Qu'est-ce? demanda le duc, d'où vient votre émotion, madame.

— Mais, monsieur,... d'un... d'un accident fort grave qui vient d'arriver chez nous, et qui aurait pu avoir des suites terribles...

La duchesse de Montaigu parlait avec une émotion qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

Et cependant le trouble auquel on la sentait en proie n'était rien auprès de la tempête qui se déchaînait dans sa tête et dans son cœur. Tout, en elle, depuis quelques instants, n'était que souffrance, anxiété, doute, espoir.

Chaque sentiment par lequel peut passer une âme humaine s'emparait d'elle pour être promptement remplacé pour un autre.

Il lui fallait vraiment un héroïsme indicible pour cacher ce qu'elle éprouvait et c'est en cela qu'elle se montra forte, car son mari ne soup-

çonna rien, et crut, comme elle l'espérait, que son émotion venait de l'accident arrivé à Benjamin.

Au reste, les cheveux de l'enfant avaient recouvert ses tempes et il ne vit pas la tache qui, tout à l'heure, causait à la duchesse un trouble si violent.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda le duc.

— On lui raconta point par point l'aventure.

Quand on eut fini, il se tourna vers Garigou et lui dit.

— Si j'ai bien compris ce qui s'est passé, vous faites ordinairement souffrir votre enfant.

— Je vous assure, monseigneur...

— Changez de conduite, je ne vous dis rien de plus, ou je vous affirme que vous entendrez parler de moi.

Et, sans pousser les choses plus loin, le duc témoigna le désir qu'on se débarrassât de Garigou et de l'enfant.

Mme de Montaigu aurait voulu reprendre la conversation avec Benjamin, mais son mari semblait la surveiller et ne quittait pas le salon.

Elle avait évidemment de puissantes raisons pour ne pas laisser voir au duc l'intérêt subit qu'elle venait de concevoir pour le petit ramoneur.

C'est pourquoi, tout en ayant l'air de ne le considérer que comme un petit être auquel on s'intéresse par hasard, elle l'observait attentivement, dans l'espoir de pouvoir lui poser encore deux ou trois questions.

Mais bientôt elle se souvint de Marie, de cette chanteuse des rues dont l'enfant lui avait parlé et qui avait été la protectrice des deux petits jumeaux, et elle songea que, par la vielleuse du boulevard du Temple, elle apprendrait ce qu'elle tenait tant à savoir.

Elle se rasséréna presque subitement à la pensée que, par cette voie, elle pourrait éclaircir un mystère qui paraissait lui importer presque autant que sa propre vie.

Aussi parvint-elle à se calmer entièrement et dans sa voix il n'y avait plus d'émoi, quand, se penchant vers le petit, elle lui demanda le plus naturellement du monde :

— Souffres-tu toujours, mon enfant?

Il n'y avait plus dans son accent — tant il était étudié à cause de son mari, — il n'y avait plus cette intonation câline, maternelle que Benjamin trouvait si douce tout à l'heure. Le pauvre petit leva lentement les yeux sur la duchesse comme pour lui reprocher silencieusement de l'abandonner, puis il fit un signe de tête affirmatif.

— Tu vas t'en aller avec ton père, dit le duc.

Le malheureux ouvrit la bouche pour déclarer que Garigou n'était pas son père, mais l'Auvergnat lui serra le bras si vigoureusement, sans en avoir l'air, que Benjamin répondit d'une voix à demi éteinte.

— Oui, monseigneur.

— Et vous pouvez être sûr que je vais le soigner comme un petit prince, ajouta Garigou.

— En ce cas, dit le médecin, je vais le panser et vous n'aurez qu'à lui renouveler ses compresses avec le remède que je vais vous donner.

— Où demeurez-vous? demanda la duchesse d'un air qu'elle cherchait à rendre indifférent.

— A Romainville, dit Garigou, qui crut prudent de mentir, et qui jeta au petit un regard significatif.

— Julie, dit la duchesse, vous donnerez du pain, des gâteaux à ce pauvre petit,... faites-lui boire un consommé avant qu'il ne parte.

— Madame la duchesse est bien bonne, fit l'Auvergnat.

— Tenez, ajouta la jeune femme, voici pour payer l'apothicaire et donner à l'enfant tous les soins dont il aura besoin.

Et elle glissa deux louis dans la main de l'Auvergnat ravi.

— Bien! pensa Garigou, voici la première fois que ce petit animal me rapporte autant, si on pouvait renouveler cette histoire tous les jours, ma fortune serait bientôt faite.

Ayant mis les deux louis dans sa poche, Garigou fit un paquet de toutes les bonnes choses qu'on venait d'apporter pour Benjamin, remercia mille fois, se confondit en protestations d'honnêteté, d'humanité, de sentiments paternels, embrassa de nouveau l'enfant, jura ses grands yeux que le malheur arrivé à Benjamin était un accident absolument imprévu et que toute la faute devait en être attribuée à la cheminée.

— C'est la première fois que nous en rencontrons une aussi étroite que celle-là, dit-il.

Puis son paquet en sautoir, il prit Benjamin dans ses bras et s'en alla, marchant avec précaution comme s'il eut été préoccupé de ne pas infliger de trop vives secousses au jeune et malheureux blessé.

Et comme il allait sortir :

— A Romainville, lui dit tout bas la duchesse, nous nous reverrons... et malheur à vous si...

Le duc s'étant approché, la jeune femme cessa de parler.

Quelques instants après, l'Auvergnat était dans la rue et s'éloignait à grands pas dans une direction qui semblait celle de Romainville, mais dès qu'on l'eut perdu de vue, il tourna dans une rue voisine et mettant rudement Benjamin à terre.



Il s'approcha d'un soldat qui avait l'air moins ivre que les autres. (P. 616.)

— A présent, tu vas marcher, dit-il, sale moucheron...

La transition fut brusque pour le petit qui s'était laissé aller sur son épaule, déjà pris par la fièvre.

Il se mit à trembler et à gémir. Ses jambes se dérobaient sous lui. L'extrême faiblesse occasionnée par la perte de son sang l'avait mis dans un état où une syncope était à craindre à chaque instant pour le lamentable enfant.

Il s'affaissa contre une borne.

— Allons! tu vas finir tes grimaces, dit Garigou en le rudoyant

Mais, au même instant, comme des passants faisaient mine de s'arrêter et de lui demander compte d'une brutalité semblable, il se baissa, reprit Benjamin, le chargea sans ménagements sur ses épaules et s'en alla en disant :

— S'il venait à crever là, ça pourrait me faire arriver de la misère et j'ai déjà bien assez de ce que semble me promettre la menace de la grande dame.

Cette menace, interrompue par l'approche soudaine du duc, devait se terminer ainsi :

Malheur à vous si, de nouveau, vous faites verser une seule larme a cet enfant.

On connaîtra bientôt le motif de ces paroles et la cause des violentes émotions que venait de subir la duchesse de Montaigu à la vue des taches sanglantes imprimées sur le front de Benjamin.

Tremblant d'effroi à la pensée que s'il se retrouvait en présence de la duchesse, Benjamin révélerait les odieux traitements, les sévices cruels dont il avait accablé les deux pauvres petits martyrs, le misérable Garigou se demandait s'il n'agirait pas prudemment en faisant disparaître à jamais le malheureux enfant.

— En tout cas, se dit-il, et quelque décision que je prenne, j'ai bien fait de donner une fausse adresse.

Et, sans s'inquiéter de transporter Benjamin plus ou moins mollement, il se mit à marcher d'un pas rapide pour regagner son taudis.

Quand il arriva au Roule, il entra dans une lépreuse maison du village, toujours chargé de Benjamin, suivit un assez long couloir, s'engagea dans un escalier qui descendait dans les sous-sols, gagna une cave pleine d'objets disparates et qui provenaient des industries diverses de ce bandit.

Arrivé là, il jeta Benjamin sur un tas de loques amassées dans un coin, et pour qu'il ne cherchât point à s'enfuir, le misérable lia solidement les pieds et les poignets du malheureux enfant, puis il sortit en ayant soin de fermer la porte à double tour.

Le petit martyr, brisé, fut pris d'un sommeil de plomb au cours duquel le délire s'empara de lui, au point qu'il se lamenta toute la nuit en battant la campagne, agité qu'il était par une fièvre violente.

V

On sait à quels singuliers phénomènes étaient soumis Gabriel et Benjamin par suite de leur consanguinité jumelle.

La joie de l'un était ressentie par l'autre, même quand ils se trouvaient séparés. Il en était de même pour la douleur.

Il semblait qu'ils n'eussent à eux deux qu'une seule âme habitant deux corps, reliés ensemble par quelque lien magnétique et tout à fait mystérieux.

Gabriel, déjà si triste depuis quelques jours, malgré la bienveillance dont on l'entourait chez Chonchon, Gabriel en était arrivé à une sorte de désespoir.

Il subissait, sans s'en rendre compte, le besoin absolu, impérieux, despotique de voir son frère, de l'embrasser, de se réunir à lui.

Les deux moitiés d'âme s'attiraient comme des électricités de nom contraire et tout ce qui s'opposait à leur rapprochement — de quelque nature que ce fut — constituait une souffrance.

En ce moment, d'ailleurs, Benjamin était l'objet des mêmes désirs... Il lui semblait qu'il n'y eut plus moyen de vivre plus longtemps de la sorte.

Mais ce dernier, qui était au pouvoir de Garigou, avait moins de loisir que Gabriel et quoique ses aspirations fussent aussi vives et plus douloureuses, peut-être en raison de sa nature concentrée, il était distrait par son travail et par la férocité même de son bourreau, qui le tenait toujours en éveil.

C'était donc Gabriel, en réalité, qui souffrait le plus de la séparation.

Le matin du jour ou Benjamin devait dans la cheminée trop étroite, courir le danger que l'on sait et se faire la blessure grave dont nous avons longuement parlé, Gabriel, vêtu de son costume de velours doré, botté, frisé comme tous les jours, avait repris la place qu'il affectionnait dans une salle d'attente, à travers les vitres de laquelle il pouvait regarder sur le boulevard et songer à son frère.

Ce matin-là, le *coureur* de Chonchon était plus triste que d'ordinaire :

Il était pris d'une invincible inquiétude dont il n'aurait pu expliquer la cause...

Les autres domestiques, qui l'aimaient, avaient beau lui parler en passant près de lui, cherchant à le distraire ou à l'égayer un peu.

Gabriel ne répondait pas.

Le front appuyé contre le vitrail, les yeux obstinément fixés sur la rue, sombre, il avait l'air d'attendre quelque chose ou quelqu'un qui s'obstinait à ne pas venir.

Il resta là quelques heures, en apparence engourdi dans une contemplation intérieure, quand tout à coup il se redressa et pâlit :

Puis il porta vivement la main à sa poitrine :

— J'ai mal,... j'ai bien mal là, dit-il.

C'était le moment où le pauvre Benjamin pénétrait dans la cheminée, se blessait si cruellement aux aspérités du mur.

Gabriel, mystère étrange, ressentait le contre-coup de sa douleur.

Mais ce fut bien autre chose quelques minutes après, quand ce dernier se sentit pris d'une sorte d'étouffement inexplicable qui alla bientôt jusqu'à la suffocation.

Il poussa un cri et fut obligé de faire un effort pour ne pas tomber. Cela dura longtemps encore. Il étouffait toujours. Puis il éprouva un assez brusque soulagement, suivi d'une impression de fièvre, après quoi il revint à son état normal.

A la suite de ces différents symptômes, de ces troubles inexplicables que l'enfant ne comprenait pas, mais qui ne l'étonnaient plus parce qu'il les avait éprouvés déjà bien souvent — quoique à un degré moins saisissant — à la suite de ce trouble, dis-je, Gabriel se sentit en proie à une agitation extraordinaire.

Il ne pouvait tenir en place. L'image de son frère, malade, mourant, lui passa devant les yeux.

A chaque instant il demandait :

— Quelle heure est-il?

Au moindre cri poussé dans la rue, il revenait, nerveux et livide vers la fenêtre.

— Mais qu'as-tu donc? lui demanda Chonchon qui passait et s'en aperçut :

Mais lui :

— Rien! Rien!

Il savait, maintenant, qu'on était importun en se plaignant auprès des heureux et il se garda bien de dire qu'il désespérait de son frère.

Mais au fond il se sentait en proie à un irrésistible sentiment qui le poussait dehors.

Il lui était impossible de rester en place, il allait et venait, semblant résolu à quelque chose et y renonçant tout à coup.

Mais quand il entendait le cri des ramoneurs, il n'était pas maître de lui. Il savait que Benjamin ramonait journellement avec Garigou.

Sur les cinq heures, il en aperçut un, suivi de son patron. Il avait la taille de Benjamin. Le patron représentait assez bien l'Auvergnat.

— Ce sont eux, pensa Gabriel.

Mais voilà que l'enfant qui passait et que Gabriel prenait pour son frère, s'arrêta, regarda en l'air et d'une voix grêle, épuisée, cria :

— Haut en bas !

Pendant que le patron, d'une forte voix de baryton, répondait comme un écho :

— Haut en bas!

— Ce sont eux! s'écria Gabriel...

Et il écouta encore...

De nouveau, la voix de fausset s'éleva un peu brisée :

— Haut en bas!

Le coureur de Chonchon examina d'un œil avide l'enfant qui criait ainsi, c'était bien la taille de Benjamin, c'était sa voix, quant au visage il n'était point facile de reconnaître cette figure couverte d'une épaisse couche de suie.

N'importe! Gabriel eut un éclair de joie dans les yeux.

— C'est lui! dit-il :

Et, sans se soucier de quoi que ce soit, il s'élança vers la porte, l'ouvrit, prit l'escalier qu'il dégringola comme un fou, sauta dans la cour et cria au suisse :

— La porte s'il vous plaît?

Une seconde après, Gabriel était dans la rue et prenait sa course pour rejoindre le petit ramoneur...

Mais celui-ci semblait s'être évanoui. On n'entendait plus ni le soprano de l'enfant, ni la voix timbrée du maître ramoneur...

— Où sont-ils passés?

Haletant, Gabriel s'élança vers la rue Grange-Batelière, puis revint dans une autre rue et enfin se mit à courir dans la rue Montmartre. Rien! toujours rien!

Il se désespérait, lorsque la voix reprit à son côté :

— Haut en bas!

Le petit ramoneur et son patron sortaient d'une maison où ils venaient de s'entendre pour du travail qui devait avoir lieu le lendemain.

En proie à l'émotion la plus violente, Gabriel alla se planter en face du maître ramoneur, pour savoir si c'était Garigou.

Sous son costume de coureur et prêt à déclarer qu'il appartenait à Mlle Ophélia, de l'Opéra, Gabriel ne redoutait plus son ancien persécuteur et il était résolu à lui arracher son frère, si toutefois, c'était lui...

Hélas! il s'était trompé.

Le maître le regarda avec la plus parfaite indifférence. L'enfant passa sans même le regarder du tout.

Mais Gabriel était parti à la recherche de Benjamin. Il fallait qu'il sût quelque chose.

Justement le ramoneur et son gamin se séparaient en ce moment comme c'est leur coutume pour contourner, chacun de leur côté, un îlot de maison... en chantant leur chanson...

Dès que le petit ramoneur fut tout seul, Gabriel le rejoignit et, à brûle-pourpoint :

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu es à Paris? lui demanda-t-il sans préambule...

—C'est le deuxième hiver que je travaille, répondit simplement l'autre.

— Tu connais les autres ramoneurs?

— Oui, dit l'enfant.

— Ah! Est-ce que tu as entendu parler d'un nommé Garigou...

— Oui!

— Où demeure-t-il?

— Au Roule!

— Ah! Et où est-il?

— Par delà la porte Saint-Honoré...

— Dans la campagne?

— Oui, à trois ou à quatre cents pas.

— Bon! fit Gabriel qui s'éloigna, reprenant machinalement le chemin de la maison qu'habitait Chonchon, boulevard de Richelieu...

Mais il marchait lentement, écoutant dans son cœur les inquiétudes dont il était dévoré et qui parlaient plus haut que jamais, provoquées qu'elles étaient par de singuliers troubles auxquels l'enfant se sentait en proie et qu'il ne s'expliquait que par une souffrance correspondante à laquelle Benjamin succombait peut-être.

Cet état d'anxiété se développa bientôt en lui, au point de devenir une véritable angoisse.

A plusieurs reprises, il éprouva quelque chose d'innommable et qui était un véritable besoin de se plaindre, de pleurer, de crier au secours.

Quoiqu'il n'avançât que d'un pas tardif, il se trouva bientôt à la porte de Chonchon.

Mais là, il hésita une minute, puis, avec une résolution bien plus virile qu'on ne peut en avoir d'ordinaire à l'âge de Gabriel, il se dit :

— Je veux retrouver Benjamin. Puisque personne au monde ne peut me le rendre, je le chercherai moi-même.

Et s'adressant à un passant qui le regardait avec un étonnement mêlé de pitié :

— Voulez-vous m'indiquer, monsieur, dit-il...

— Quoi donc?

— La porte Saint-Honoré?

Le passant lui montra du doigt la longue promenade qui occupait la place des anciens remparts de Paris et lui dit :

— Tiens! tu vas marcher tout droit...

— Jusqu'où?

— Jusqu'à l'endroit où il n'y a plus de maison...

— Bon!

— Tu dépasseras ainsi le couvent des Capucines...

— Oui, monsieur...

— Tu tourneras à gauche dans un pré où il y a un sentier et tu tourneras la porte Saint-Honoré.

— Merci, monsieur. Et le Roule?

— Le Roule est à un quart de lieue ou un peu plus. Mais il est bien tard pour qu'un garçon de ton âge s'aventure par là?

— Oh! je n'ai pas peur!...

— Cela ne fait rien. Il y a de mauvaises gens. Voici la nuit presque noire. Tu portes un bien beau costume. On pourrait vouloir te le prendre.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'enfant qui fit mine de rentrer chez Chonchon.

Mais dès que le passant se fut éloigné, Gabriel prit sa course et se dirigea vers l'endroit qu'on venait de lui indiquer avec obligeance.

On ne lui avait pas menti. Le chemin était extrêmement désert.

De temps à autre il apercevait, en courant, des ombres de gens qui ne devaient pas être là pour bien faire.

Alors il faisait un détour et continuait à gagner la porte Saint-Honoré où il finit par arriver et qu'il dépassa.

Laissant la place Louis XV à sa gauche, il s'engagea dans le faubourg et marcha d'un pas délibéré droit devant lui, n'ayant, pour le guider, que quelques maisons isolées qui se trouvaient entre Paris et le village.

En peu de temps il arriva au palais que s'était fait bâtir en cet endroit, vingt ou trente ans auparavant, le frère de Mme de Pompadour, M. de Marigny.

Ce palais s'appelle aujourd'hui l'Élysée et sert de demeure au chef de l'État.

Il en longea les murs dont les ombres rendaient, pour ainsi dire, cet

endroit plus désert et plus sombre, et atteignit bientôt les premières maisons du Roule.

Mais là son embarras fut bien grand. Qu'allait-il faire? savait-il ou demeurait Garigou? Et l'aurait-il su, comment, à cette heure, en pleine nuit, car il était maintenant sept heures et demie et l'on était au commencement de février, comment, en pleine nuit, aurait-il pu pénétrer dans une de ces masures tout à fait closes.

Dans Paris, il y avait encore des lumières. Les rues étaient éclairées ou à peu près. Mais au Roule on ignorait absolument ce que c'était qu'un réverbère.

D'autre part il n'y ayait pas de lune. Il était fort heureux pour Gabriel quand, par hasard, la lueur d'une chandelle projetait un peu de clarté dans la rue, à travers les vitres rudimentaires de quelque fenêtre d'auberge ou de cabaret.

Dans cette nuit profonde, ne connaissant pas le village, il errait au hasard. N'ayant pas véritablement de but et ne sachant pas exactement ce qu'il était venu faire.

Mais une pensée brillait comme une sorte de phare dans les ténèbres de sa nuit et dans celles de son cerveau :

— Ici, pensait-il, je suis près de Benjamin.

Et avec une sorte de confiance aveugle, il attendait de la Providence la découverte de son frère.

Dix heures sonnèrent. Il marchait sans cesse, parcourant toutes les rues, ses yeux s'habituaient à l'obscurité et il y voyait maintenant assez bien pour s'apercevoir qu'il repassait dans des carrefours déjà traversés par lui.

Il en était un, particulièrement, où il revint quatre ou cinq fois et qui était remarquable par un cabaret où se faisait un bruit d'enfer.

Plein de soldats en ribotte et de personnages douteux, comme des racoleurs et des policiers, il retentissait d'un vacarme invraisemblable et continu.

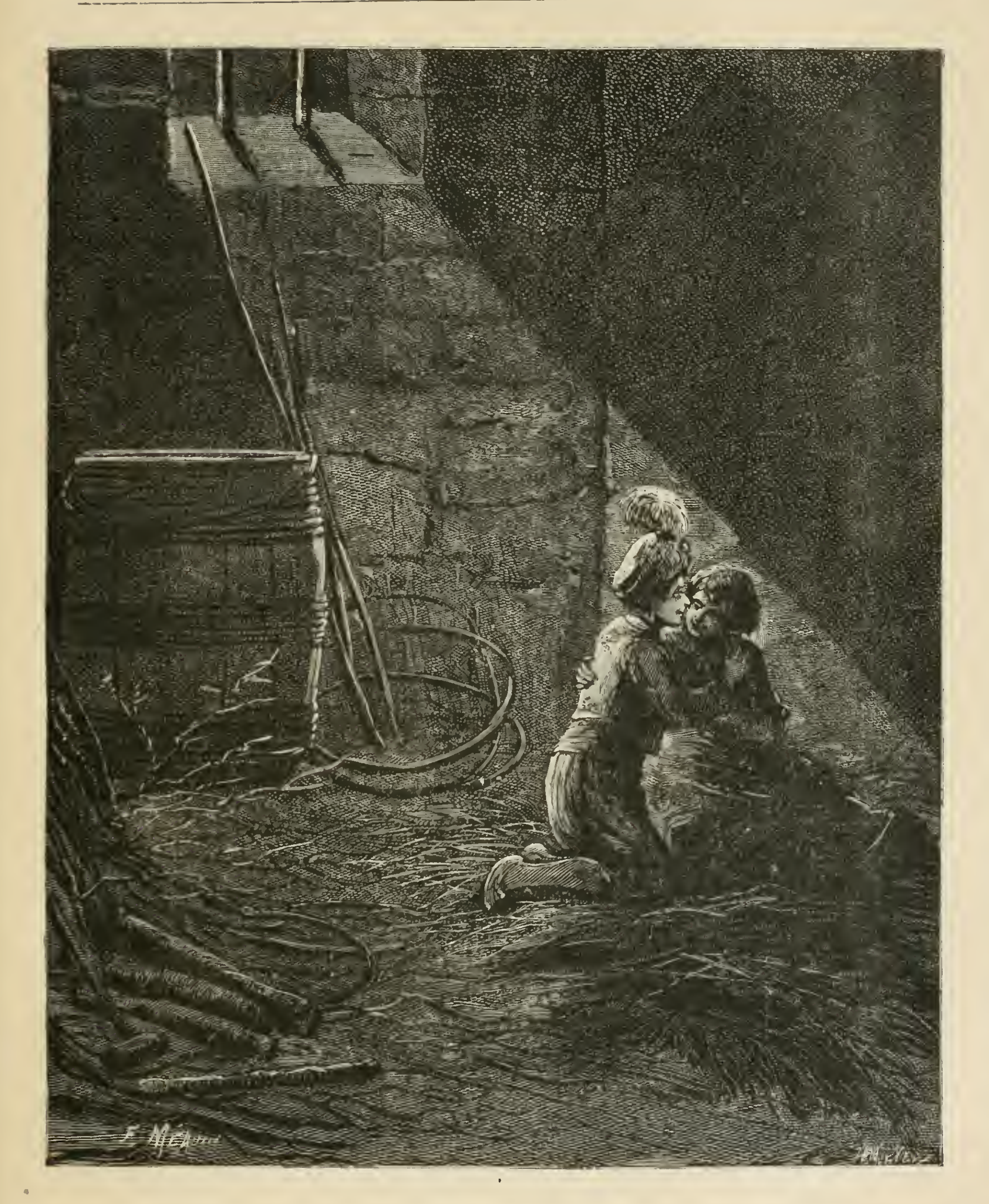
Gabriel se dit que peut-être, en cet endroit, on lui apprendrait l'adresse de Garigou...

Il était tellement avide de revoir Benjamin qu'il ne craignît pas d'être maltraité dans ce bouge ou s'assemblaient tant de personnages hybrides et nocturnes.

Il entra...

Personne d'abord ne fit attention à lui.

Mais bientôt il s'approcha d'un soldat qui avait l'air moins ivre que les autres et qui paraissait attendre quelque chose en ce cabaret.



Et, point par point, le pauvre blessé raconta l'aventure... (P. 624.)

Il lui dit :

— Est-ce que vous savez où demeure Garigou?

Le soldat sourit de la naïveté.

— Et toi? lui répondit-il.

— Puisque je vous le demande, insista très sérieusement le pauvre Gabriel.

— Comment dis-tu ça? Gari...

— Garigou!

— C'est-il pas grand Grigou que tu veux dire? Il y a ici le cabaretier qui pourrait être ça...

Bien entendu, Gabriel ne comprit pas la plaisanterie.

— Où est-il? dit le pauvre garçon...

— Là-bas, tu vois, qui tourne le robinet au tonneau.

— Ce n'est pas lui, fit tristement l'enfant...

Pendant que Gabriel parlait, le soldat l'examinait.

— Ah ça! dit-il, je te connais,... toi...

— Je ne sais pas, dit Gabriel.

— Où diable t'ai-je vu? mais, d'abord tu n'étais pas nippé comme te voilà maintenant... Depuis quand portes-tu ce costume?

— Depuis un mois?

— Ça pourrait bien être ça,... regarde-moi bien.

Gabriel leva les yeux sur le militaire qui appartenait au Royal-Champagne.

— Tu ne te souviens pas, demanda ce dernier, de m'avoir vu... attends donc, parbleu! c'était contre la porte Saint-Honoré. Tu ne me reconnais vraiment pas?

— Non...

— Il y avait une querelle entre un joueur de vielle et un autre homme qui se disputaient un petit.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire?

— Les soldats ont pris parti pour l'homme qui se disait le père. Tu ne te souviens pas?

— Ce n'était pas moi...

— Le gamin te ressemblait pourtant bien...

— Ça devait être mon frère, dit Gabriel en se redressant, et c'est lui que je cherche parce qu'il doit être malade, et que Garigou le bat tous les jours.

— Ton frère?

— Oui...

— Ah! pardieu! mon garçon, en ce cas je serais joliment content de t'aider à le retrouver, puisque la première fois j'ai contribué à lui nuire.

Ohé! vous autres, dit-il en s'adressant à l'assemblée bruyante qui l'entourait, vous ne connaissez pas, au Roule, un nommé... Comment dis-tu?

— Garigou...

— Un nommé Garigou?...

Il y eut un silence. Le cabaretier interrogea le soldat.

— Qui demande ça?

— C'est ce petit.

— Pourquoi faire?

Le soldat comprit que le cabaretier pouvait avoir un intérêt à parler ou à se taire.

Il le prit d'assez haut.

— Tu demandes pourquoi faire, mon gros? Mais, tu sais, ça ne te regarde point. Si tu connais Garigou, tu feras bien de dire où il perche, parce que, sans ça, il pourrait t'en cuire...

Le cabaretier était perpétuellement en contravention. D'autre part, un soldat était, à cette époque, une sorte de gendarme jouissant d'une certaine autorité, le cabaretier n'osa sans doute pas lui résister, car il demanda :

— Est-ce un ramoneur?

— Oui, dit Gabriel, qui comprit qu'il touchait au but.

— Eh bien! mon garçon, je crois qu'il habite, avec ses galopins, une maison à deux pas d'ici.

— Voulez-vous me dire ou c'est? dit Gabriel...

— Connais-tu le cul-de-sac Saint-Hubert?

— Non, je ne suis jamais venu par ici.

— Ah! ben quoi, tu ne te retrouveras point.

— Oh! que si, fit Gabriel du ton d'un garçon qui veut positivement s'en faire accroire...

— Comme tu voudras... Et puis, Garigou n'ouvrira pas à c'te heure.

— Mais enfin, dites toujours.

— Eh bien! tu prendras à droite en sortant

— Bon!

— Tu iras devant toi, le temps de marcher seulement une cinquantaine de pas, tu m'entends.

— Oui, oui.

— Une fois là, tu trouves la grande route pavée...

— Je sais...

— Tu tournes encore à droite et tu fais cent pas, alors, sur la gauche, il y a un cul-de-sac...

— C'est là?

— Oui, mon garçon, l'avant-dernière maison à droite.

— Merci, dit Gabriel, qui se dirigea vers la porte. Plus d'un des malandrins qui se trouvaient là le regardaient avec des yeux étranges, en gens qui ne reculeraient point devant la nécessité de l'assommer pour s'ap-

proprier son costume qu'on pouvait bien revendre facilement de dix à quinze livres.

— Mais le soldat vit ces regards de loups et dit :

— Attends, mon petit.

— Et il lui prit le bras...

— Je sors avec toi. Je t'accompagne. Tu pourrais faire de mauvaises rencontres, et j'ai mon sabre.

Il regarda les malandrins, puis il ajouta en frappant sur son fourreau :

— Et, fort heureusement, Bellerose sait s'en servir.

Gabriel et le soldat sortirent du cabaret. Bellerose accompagna l'enfant jusqu'à l'entrée du cul-de-sac.

Une fois là, il lui dit :

— Mon petit camarade, je suis bien fâché de ne pouvoir pas t'aider jusqu'au bout, parce que je suis attendu chez une déesse qui me veut du bien et à qui je ne puis point, sécutivement, faire croquer le marmot, je te dis donc bonne chance et si tu as besoin de moi : Bellerose, au Royal-Champagne, le protecteur des braves gens, tout le monde au régiment me connaît. Tu n'auras qu'à me demander.

Bellerose était en bonne fortune en effet, et s'il était entré au cabaret, ce n'avait été que pour attendre à couvert l'heure aimable du berger.

A cette époque où le plaisir et l'amour semblaient être les seules affaires qui méritassent l'attention, il n'était pas rare de voir une grande dame s'éprendre d'un soldat ou d'un bas officier.

C'était le cas de Bellerose.

On l'attendait dans un domaine voisin de la Folie Beaujon qui en avait vu de bien plus extraordinaires et c'est pour ne pas faire languir sa déesse qu'il abandonna Gabriel avec qui il aurait eu du plaisir à aller jusqu'au bout.

Dès qu'il fut parti, Gabriel resta bien embarrassé.

Qu'allait-il faire? si dans cette nuit il trouvait Garigou, la lutte ne pouvait être égale entre eux, et même au cas ou il n'aurait pas à craindre l'Auvergnat, comment ferait-il, le pauvre enfant, pour entrer dans la maison qui lui avait été indiquée et qui devait être fermée comme il convient.

Malgré ces décourageantes réflexions, Gabriel s'engagea dans le cul-de-sac qui était assez profond.

Le coureur de Chonchon avançait dans la plus profonde et la plus triste obscurité.

On comptait là une vingtaine de maisons.

Pas une n'avait de lumière allumée. On eut dit les habitations désertes d'une ville morte ou abandonnée.

Néanmoins, Gabriel avançait toujours, cherchant l'avant-dernière maison qu'on lui avait désignée.

Mais, arrivé au fond de l'impasse, il eut beau écarquiller ses yeux et se rapprocher de la muraille, il faisait tellement noir qu'il lui fût impossible de distinguer une habitation de l'autre.

Que faire?

Le malheureux avait conscience que son expédition ne pouvait aboutir, et pourtant, il ne lui venait pas à l'esprit de quitter la partie.

Planté devant la façade qu'on lui avait désignée, il attendait, quoi? un miracle, sans doute.

De la main il tâta la muraille et se rendit compte de la façon dont la maison était bâtie... à son point de vue.

En promenant ses mains, il toucha une porte semée de gros clous très rapprochés, et il pensa :

— C'est peut-être là qu'il faut frapper.

Mais il se dit aussi que Garigou pouvait être celui qui lui ouvrirait, si toutefois quelqu'un venait ouvrir, et il n'osa pas.

Cependant les heures s'envolaient une à une. L'enfant restait toujours là sans prendre de détermination. Minuit sonna, puis une heure, puis deux.

Gabriel commençait à sentir la fraîcheur de la nuit.

— C'est en plein jour, pensa-t-il, qu'il faudra revenir.

Mais il ne s'en allait toujours pas.

Et les heures s'écoulaient... pendant lesquelles Gabriel, en enfant qu'il était, ne savait à quoi se résoudre.

Enfin, il allait regagner la grande route, quand tout à coup, au fond du cul-de-sac, il lui sembla entendre un gémissement...

En même temps, il éprouva un serrement de cœur on ne peut plus douloureux.

Il s'arrêta et prêta l'oreille.

Un autre bruit semblable à celui qu'il avait entendu parvint jusqu'à lui, mais plus étouffé.

Gabriel revint sur ses pas.

— Mon Dieu! disait-il.

Mais, au bout de quelques instants, il lui sembla que le bruit dont il se préoccupait s'éloignait à mesure que lui-même s'avançait.

Il pouvait être, en ce moment, cinq heures du matin. Gabriel était brisé par la fatigue qu'il ressentait terrible à la fin de la nuit, comme cela se produit toujours.

Mais il avait été secoué par l'émotion qu'il venait d'éprouver, et sa lassitude s'évanouissait peu à peu.

Pendant quelques instants, le silence le plus profond régna autour de lui.

— Je n'entends plus rien, dit-il.

Et il se disposait peut-être à s'en aller, quand un nouveau gémissement, quelque chose comme une plainte lamentable, parvint jusqu'à son oreille.

En courant, il se dirigea vers l'endroit d'où partaient ces cris douloureux et s'arrêta pour écouter encore. Le bruit se renouvela.

— Cette fois, dit-il, je ne me trompe pas, j'entends quelqu'un se plaindre, si c'était Benjamin?...

Gabriel se trouvait, en ce moment, au coin d'une maison basse attenant à un grand jardin fermé par un mur, dans lequel s'ouvrait une porte dérobée.

La maison, autant qu'on en pouvait juger dans les ténèbres, avait un aspect suffisamment sinistre.

Mais l'enfant n'en était pas à se préoccuper des apparences d'un logis. D'ailleurs, il avait d'autres soucis.

Les plaintes désespérées qu'il entendait tout à l'heure avaient cessé, au moins pour le moment.

Gabriel se figura que l'on accédait dans la maison par le jardin seulement et songeait à escalader le mur, tant était vive en lui l'espérance de retrouver Benjamin, tant était violente la souffrance qu'il ressentait, en s'imaginant que le malheureux dont il entendait les gémissements était son frère.

Mais, tout à coup, un appel déchirant retentit presque à ses pieds. Il eût pu croire que la voix qui clamait sortait de terre.

— Oh! mon Dieu! fit Gabriel.

Et il tomba à genoux, étendant les mains devant lui.

Et alors, non seulement il toucha, mais il vit des barres de fer entrecroisées fermant un soupirail de cave.

Il avança la tête, écoutant de toutes ses oreilles.

Le bruit d'une respiration saccadée parvint jusqu'à lui. Une voix d'enfant prononçait des mots entrecoupés, puis on entendait comme des pleurs étouffés.

— C'est lui, c'est Benjamin! murmurait Gabriel toujours poursuivi par son idée fixe.

Avec grande hâte, il se pencha vers le soupirail, passa la tête à travers les barreaux et appela :

— Benjamin!... Benjamin!

On ne saurait dire l'angoisse qui le dévora pendant les quelques secondes qu'il attendit la réponse.

— Benjamin! répéta-t-il plus haut.

Quelque chose qui tenait le milieu entre le sanglot et le râle lui répondit.

— Est-ce-toi? reprit-il.

Soit illusion, soit que Benjamin eut réellement parlé, Gabriel crut avoir entendu :

— Oui, c'est moi.

A ces mots, ce frêle gamin de six à sept ans fut saisi d'un courage inouï.

— Enfin! fit-il en se levant.

Puis, ayant regardé autour de lui :

— Comment pénétrer dans la maison? pensa-t-il.

Déjà vers l'orient, le ciel commençait à s'éclairer de lueurs indécises, cela suffisait pour qu'il y vit plus clair autour de lui.

En rôdant, il trouva la véritable porte du bouge où râlait son frère, mais elle était solidement fermée.

— Comment faire?

Le pauvre petit revint vers le soupirail, l'examina, le tâta, essaya d'y passer la tête et y parvint, glissa ses épaules, non sans froissements de poitrine ou de bras, mais, enfin, il eut bientôt la moitié du corps dans la cave. Le reste n'était rien à faire.

— C'est toi, Benjamin? répétait-il inquiet, malgré tout, de pénétrer dans cet endroit inconnu et sombre, où il aurait eu terriblement peur, s'il avait rencontré un autre être vivant que son cher Benjamin.

— Est-ce toi?

— Oui, oui, dit enfin avec une sorte d'avidité singulière celui qui se plaignait.

— Attends, j'arrive.

Gabriel venait de prononcer ces derniers mots avec une entière assurance mais, au fond, il n'était pas si sûr que ça de rejoindre son frère.

La cave était noire comme un four.

Par conséquent, l'enfant qui avait les jambes dans la rue et le buste dans le vide ténébreux où il s'engageait, ne savait trop comment faire pour continuer sa descente.

A quelle profondeur se trouvait le sol de la cave? Dans le cas où il se

serait laissé glisser, n'y aurait-il pas quelque obstacle à franchir, quelque objet dangereux sur lequel il pouvait tomber?

Mais son amour fraternel lui donna de l'audace, et le bonheur voulut qu'il trouvât, à sa portée, une futaille vide dressée non loin du soupirail, et sur laquelle il prit pied.

De là, il eût vite sauté par terre. Puis il courut vers le coin où la voix de Benjamin s'était fait entendre.

Ses yeux, maintenant familiarisés avec l'obscurité, découvrirent un grabat formé de quelques lambeaux disparates et humides.

C'était le grabat où Benjamin était couché.

— Mon frère! mon frère! s'écria Gabriel en se laissant tomber à genoux et en prenant Benjamin dans ses bras avec une joie folle.

A la vue de celui qu'il aimait tant aussi de son côté, le petit moribond fut en proie au bonheur le plus immense. Il cessa de se plaindre pour tendre les bras à son frère, pour lui répondre, pour l'embrasser et pour mêler aux siennes ses larmes de joie.

Tant était grande l'ivresse qu'ils éprouvaient tous les deux au même degré, grâce à leur faculté de ressentir en même temps, les mêmes joies et les mêmes plaisirs.

— Tu es malade? demanda Gabriel, je m'en doutais, je le sentais, j'éprouvais des envies de crier... mais qu'as-tu?... parle vite...

— Garigou!...

— Il t'a battu?...

— Oh! battu! fit Benjamin avec un éclair de colère dans les yeux; si tu savais...

Et, point par point, le pauvre blessé raconta l'aventure de la cheminée et son abandon dans cette cave.

En écoutant ce récit, Gabriel frémissait de la tête aux pieds, fermait les poings de colère et grinçait des dents, sentant son cœur s'emplir d'une haine inassouvissable, et cherchant dans sa petite tête comment il pourrait se venger...

— Tiens! lui disait Benjamin, touche ma poitrine.

Et Gabriel sentait la plaie d'où avait coulé le sang de son frère, et qu'il s'était faite aux aspérités de la pierre.

Et alors les deux enfants, tout en larmes, tombaient de nouveau dans les bras l'un de l'autre, se désespéraient ensemble, et, après de vaines menaces formulées par Gabriel, s'embrassaient, s'embrassaient encore, heureux, dans leur supplice, de se trouver réunis enfin et de pouvoir se presser l'un contre l'autre, en dépit des tourmenteurs et des indifférents de ce bas monde, si cruel aux pauvres orphelins.



Sur le seuil de la maison apparut Garigou. (P. 632.)

Le drame qui se passait là, et qui eut attendri les bêtes féroces, devint plus poignant encore quand Benjamin dut conter à Gabriel ce qu'il avait souffert depuis le drame de la cheminée...

— Ça, ce n'est rien, fit-il; j'étais sanglant, voilà tout.

— Ah! s'exclama Gabriel, ne comprenant guère.

— C'est après...

— Qu'est-ce qu'il y a eu?...

— L'homme m'a pris...

— Garigou? L'homme, c'est Garigou, n'est-ce pas?...

— Il m'a pris et m'a jeté là où je suis depuis trois jours.

— Trois jours?...

— Sans pain... sans eau...

— Tu as faim, alors... bien faim, mon pauvre Benjamin?

— Et soif, soif!...

En effet, l'enfant, quoique tout meurtri, quoique brisé par la courbature, épuisé par la fièvre et la perte de son sang, souffrait surtout de la soif.

Il n'avait pas eu à sa disposition un morceau de pain, une goutte d'eau. Est-il possible de se figurer un plus cruel supplice. Garigou était si cruel qu'il n'avait même pas songé à porter Benjamin dans un hospice. Il voulait qu'il souffrît et qu'il mourût par lui, pour échapper au danger qu'il entrevoyait à travers la menace de la comtesse, et pour se venger de ce que Marie et Gabriel l'avaient abandonné.

Pendant tout ce récit fait d'une voix lamentable, Gabriel était dans un indicible état de fureur.

— Et tu n'as pas pu sortir?

— Non, la porte est fermée et regarde, mes mains et mes pieds sont liés...

— Alors, il voulait que tu meures?...

— Oui, oui... il le voulait.

— Oh! nous le tuerons quand nous serons grands.

— Oh! oui, dit Benjamin qui ajouta aussitôt : j'ai faim.

Il fallait parer au plus pressé. Gabriel reprit :

— Pour le moment, il faut que j'aille bien vite chercher de quoi boire, de quoi manger.

— Mais, et où? demanda Benjamin.

— Dans le village.

— Tu as donc de l'argent?...

— Oui, assez pour ça...

— Oh! va vite! s'écria le pauvre malade.

Gabriel ayant encore embrassé Benjamin, remonta sur la futaille, gagna le soupirail, passa, comme la première fois, à travers les barres de fer, et courut vers la grande route.

Le petit jour était venu, sept heures allaient sonner. Déjà, quelques boutiques étaient ouvertes. Gabriel entra dans une auberge dont le pro-

priétaire fut assez étonné de voir son costume doré, sali par sa descente dans la cave.

— Donnez-moi, dit-il, à boire et à manger pour un malade...

— As-tu de quoi payer?...

— Oui, voilà de l'argent.

Fort heureusement Chonchon, toujours préoccupée de ne pas laisser les autres souffrir de la faim, lui donnait sans cesse de quoi entrer chez les pâtissiers et autres marchands de victuailles. Il avait donc un petit magot dans sa poche.

L'aubergiste ne tenait qu'à être payé.

— Je vais te faire une bouteille d'eau et de vin mélangés?

— Oui... Et puis, je voudrais du pain blanc.

— On va t'en donner, s'il te faut aussi de la brioche, il y en a de toute chaude.

— Donnez-m'en. Mais avec ça vous n'avez pas quelque chose de bon à manger avec du pain.

— Veux-tu une andouillette?...

— Oui, c'est ça.

Cette andouillette parut au pauvre enfant quelque chose de merveilleux, et l'idée de la lui offrir comme une inspiration de génie.

Tout haletant, il prit la bouteille préparée, le pain blanc, l'andouillette qui fort heureusement était cuite, et s'en retourna courant à toutes jambes vers le cul-de-sac, au fond duquel l'attendait Benjamin avec l'anxiété d'un malade qui se demande s'il ne vient pas de faire un rêve.

En quelques minutes il arriva près du soupirail.

— C'est toi qui reviens? demanda Benjamin.

— Oui, c'est moi. J'apporte du bon.

— Quel bonheur!

La joie de se retrouver ensemble avait presque guéri le petit malade.

— D'abord, dit Gabriel, il faut faire attention :

— A quoi?

— A ne pas casser les bouteilles!

— Les bouteilles?

— Oui, au moment de partir, l'aubergiste m'en a donné une d'eau pure, pour le cas où le vin serait trop fort pour toi.

— Dépêche-toi, supplia Benjamin, dont les lèvres altérées frémissaient de l'espoir de boire.

— Attends, je passe les bouteilles, puis la brioche...

Benjamin lui cria :

— A boire tout de suite, tout de suite.

Mais Gabriel avait déjà mis le liquide sur la futaille. Le reste, il n'avait qu'à le jeter devant lui, ce qu'il fit.

Puis, avec une justesse doublée du désir qu'il avait de soulager son frère, il s'engagea dans les barreaux de fer. Déjà la moitié de son corps était dans la cave, quand un homme parut, sortant de la maison, et s'arrêta étonné...

— Où va celui-là? dit-il.

Il n'y avait pas assez longtemps que Gabriel s'était délivré des atteintes de Garigou pour ne pas avoir gardé encore dans l'oreille, le souvenir exact des intonations et de la voix de l'Auvergnat.

Car c'était lui en personne.

Et dès qu'il put deviner ce qui se passait, Garigou s'élança et prit Gabriel par un pied pour l'empêcher de pénétrer tout à fait dans la cave.

Mais l'enfant, du pied qu'il avait libre et qui était solidement chaussé, détacha une ruade qui frappa Garigou en pleine figure et le fit lâcher prise.

— Sacrée canaille de polisson! hurla-t-il.

Mais Gabriel s'était glissé lestement à l'abri de ses atteintes et d'un bond venait de porter l'une des bouteilles à Benjamin dont il avait d'abord délié les pieds et les mains.

Benjamin colla ses lèvres à la bouteille et but avidement.

Pendant ce temps, Gabriel, un peu effaré, regardait autour de lui, cherchant quelque chose dans cette cave, où se trouvaient amoncelés des débris de toute sorte.

— Ah! fit-il tout à coup.

Et il prit dans ses petites mains un bout de charpente déposé dans un coin, le traîna du côté de la porte qui, par bonheur s'ouvrait en dedans et faisant un effort, il parvint à arc-bouter par un bout la pièce de bois contre la serrure, après quoi, il gratta le sol de façon à y enfoncer l'autre extrémité du soliveau qui, de cette façon, offrirait une résistance invincible à tout individu qui voudrait pénétrer auprès d'eux.

Cette besogne achevée, Gabriel revint auprès de son frère et dit en souriant :

— Mange, maintenant, et bois...

Le brave gamin avait deviné que le bourreau de son frère ne manquerait pas de venir dans la cave pour empêcher que l'on secoure celui qu'il torturait si affreusement...

Et, en effet, l'ignoble Auvergnat, une fois revenu de la surprise causée par le coup de pied de Gabriel, n'avait eu rien de plus pressé que de rentrer dans la maison pour descendre à la cave.

— Je les tiens tous les deux, disait-il en courant, les yeux et le visage éclairés par une joie féroce...

Il se réjouissait à l'idée de remettre la main sur Gabriel qui lui paraissait bien plus exploitable avec son tempérament audacieux et ses idées au-dessus de son âge, que ne l'était Benjamin avec sa résignation et sa faiblesse.

Ce dernier ne se doutait pas du danger qu'il courait. Avec trop d'avidité peut-être, pour un enfant si malade, il dévorait et buvait longuement, éprouvant un soulagement et sentant naître en lui une vigueur étrange.

Mais bientôt il s'arrêta brusquement, son oreille, familiarisée avec tous les bruits de la maison, venait de reconnaître un pas qu'il n'entendait jamais sans frémir...

— Garigou, dit-il...

— Eh bien? interrogea Gabriel.

— Voilà Garigou. Je l'entends qui marche dans l'escalier.

Le coureur de Chonchon s'élança vers la porte, s'assura que la pointe du soliveau s'appuyait franchement contre la saillie inférieure de l'énorme serrure, et souriant :

— As pas peur. Il n'entrera pas, dit-il.

— Emmène-moi, emmène-moi, reprit Benjamin, fou de terreur...

— N'aie pas peur, je te dis.

— Il va nous tuer! si tu savais...

— Mais il n'entrera pas. J'en réponds, va.

— Oh! tu dis ça, fit Benjamin incrédule.

Le pauvre enfant avait plus foi dans la méchanceté de son tyran que dans la protection de son frère.

Pendant ce temps, Garigou descendait vivement l'escalier, tirait de sa poche la clef de la cave et se disait joyeusement qu'il allait faire coup double en surprenant les deux jumeaux.

— Nous allons rire, murmurait-il, persuadé qu'il lui suffirait de de tourner la clef dans la serrure.

Mais comme l'avait prévu le brave petit Gabriel, la porte, retenue par le soliveau, cent fois plus puissant que n'importe quel verrou, la porte resista

L'Auvergnat fit entendre un blasphème :

— Fouchtra de Diou!

Puis, à la grande terreur des enfants, il poussa un han! terrible et fit un effort extraordinaire. Le poteau fléchit d'un pouce et la porte s'entrebâilla, mais en déployant sa force, l'Auvergnat avait assujetti le soliveau

mieux que Gabriel ne l'avait pu faire, et toute tentative nouvelle devint inutile.

Rien ne peut peindre la fureur qui s'empara de Garigou ; quand le misérable eut conscience de son impuissance, ce furent des bordées d'injures qui la traduisirent...

— Ah! vermine! disait-il, en essayant toujours d'enfoncer la porte, ah! petits gredins! vous croyez m'échapper?...

Gabriel riait tout haut. Benjamin tremblait.

Et l'Auvergnat, de plus en plus furibond, incapable de se contenir, les menaçait de toutes les tortures...

— Je vous tordrai le cou! saletés! reprenait-il...

Mais Gabriel se sentait en sûreté et ne se gênait pas pour lui répondre, ce qui l'exaspérait encore davantage...

— Tais-toi, tais-toi, suppliait au contraire l'autre enfant qui, ayant plus souffert des cruautés de l'Auvergnat, ne se figurait pas qu'il put désormais lui échapper...

Et comme Garigou restait un instant sans crier, Benjamin ajoutait à voix basse :

— Allons-nous-en d'ici...

Certes! Gabriel, maintenant qu'il tenait son frère, n'était point capable de l'abandonner, sa vaillance venait de se manifester avec trop d'éclat pour qu'il songeât une seconde à ne pas soustraire définitivement Benjamin aux tortures qu'il subissait. Mais il ne savait vraiment pas comment s'y prendre.

— Oui, dit-il, nous nous en irons, mais pas encore. Quand il fera grand jour et qu'il passera du monde sur la route.

— Pourquoi?

— Parce qu'on nous protégera.

— Contre Garigou?

— Oui, contre lui... J'en réponds.

— Mais, alors, tu crois qu'il nous reprendra...

Gabriel garda le silence. Tout bruit avait cessé du côté de la porte... Mais cette accalmie ne fut pas de longue durée...

Les enfants entendirent bientôt quelque chose comme un grincement qu'ils ne s'expliquaient pas.

— Écoute, dit Gabriel très ému cette fois.

— Qu'est-ce qu'il fait? demanda Benjamin.

— Je ne sais pas...

Le grincement continuait. Il semblait que Garigou voulut faire mordre quelque chose comme un tournevis et qu'il eut entrepris de dévisser les ferrures de la porte.

Pris de peur, Gabriel dit alors :

— Sauvons-nous!

— Oh! oui, ajouta son frère.

— Est-ce que tu peux marcher...

— Oui, je le crois, maintenant que j'ai mangé...

— Eh bien! lève-toi... et viens.

Gabriel supposait qu'il lui serait facile de gagner la rue avec son frère en aidant celui-ci à passer par la grille du soupirail et que Garigou, très occupé à son travail, ne s'apercevrait pas de leur fuite.

Du reste il sentait bien que l'Auvergnat allait avoir raison de la porte et l'instinct de la conservation lui faisait comprendre qu'il ne fallait pas l'attendre dans la cave.

Benjamin voulut se lever. Mais il était encore trop faible pour se tenir debout. Il retomba lourdement sur son amas de guenilles, en disant :

— Ne t'en vas pas sans moi. J'ai peur, j'ai bien peur!...

— Je ne te quitterai pas, répondit son courageux petit frère, attends je vais te porter.

— Oui, oui, c'est ça.

— Je vais, si je peux, te mettre sur la futaille...

— Bon! Et puis après?

— Après, j'y monterai aussi et nous passerons tous les deux par le soupirail.

— Et une fois dehors?...

— Je te porterai encore...

Garigou travaillait ferme et vite. Déjà la porte ébranlée menaçait de céder sous les coups de pied ou d'épaule qu'il lui donnait. Tout frémissants, les pauvres petits, talonnés par la peur, faisaient le plus vite qu'ils pouvaient. Malheureusement, Gabriel était bien petit pour porter aisément un enfant de son âge, quelque léger qu'il fût.

Il avait pris Benjamin sur son dos, ce qui lui était le plus commode, et se dirigeait vers la barrique en titubant un peu, mais en avançant.

Garigou qui était parvenu à faire bâiller le bas de la porte, vit la manœuvre et s'écria :

— Attendez! attendez! je n'ai plus que deux vis à enlever; nous allons régler nos comptes.

En effet, le terrible homme travaillait avec l'incroyable activité de la haine et n'avait qu'un effort à faire pour sauter sur les deux petits qui, dans cette cave, allaient être complètement à sa merci.

Benjamin, en entendant sa voix, poussa un cri de terreur désespérée. Puis, il dit à Gabriel :

— Dépêchons-nous! Dépêchons-nous!

— Oui, oui, répondit le petit homme, qui lui-même était un peu affollé, et du reste, il y avait de quoi.

Gabriel, sur ces mots, se mit à agir avec une activité fébrile :

— Tiens! dit-il à son frère, monte sur le tonneau...

La peur donnait des forces au malade.

— J'y suis.

— Bon! Attends que j'y grimpe à mon tour.

— Prends ma main?

Gabriel saisit la main de son frère pour aller plus vite, mais le pauvre enfant était si faible qu'il faillit tomber du tonneau dans le mouvement fait par Gabriel pour sauter dessus.

Et pendant ce temps, Garigou achevait sa besogne. Encore une seconde et c'en était fait des deux misérables martyrs.

Gabriel prit Benjamin dans ses bras et lui dit :

— Aide-toi autant que tu pourras...

— Bon! répondit le malheureux qui suait la fièvre plus que jamais.

— Tiens! passe la tête à travers ces barreaux.

— Voilà!

— Maintenant, les épaules! Ah! bon Dieu! ça va tout seul, faut que tu sois bien maigre!

En effet, Benjamin avait glissé comme une anguille à travers les barres de fer du soupirail. Pour Gabriel ce n'était qu'un jeu, puisqu'il y avait passé déjà deux fois. Il s'enleva des deux mains et recommença la manœuvre...

Mais voilà que Garigou, dans la cave, ne disait plus rien et paraissait avoir renoncé à poursuivre les deux enfants.

— Tiens! il ne crie plus! dit naïvement Gabriel.

Puis, dans un dernier effort, il franchit la grille, se dressa et prit la main de son frère pour l'entraîner, quand sur le seuil de la maison apparut Garigou qui tenait encore à la main un marteau et le tournevis dont il se servait quelques minutes auparavant. Comme toujours, ce fut Benjamin qui l'aperçut le premier. Il semblait que la malheureuse victime de l'Auvergnat sentit son bourreau avant de le voir.

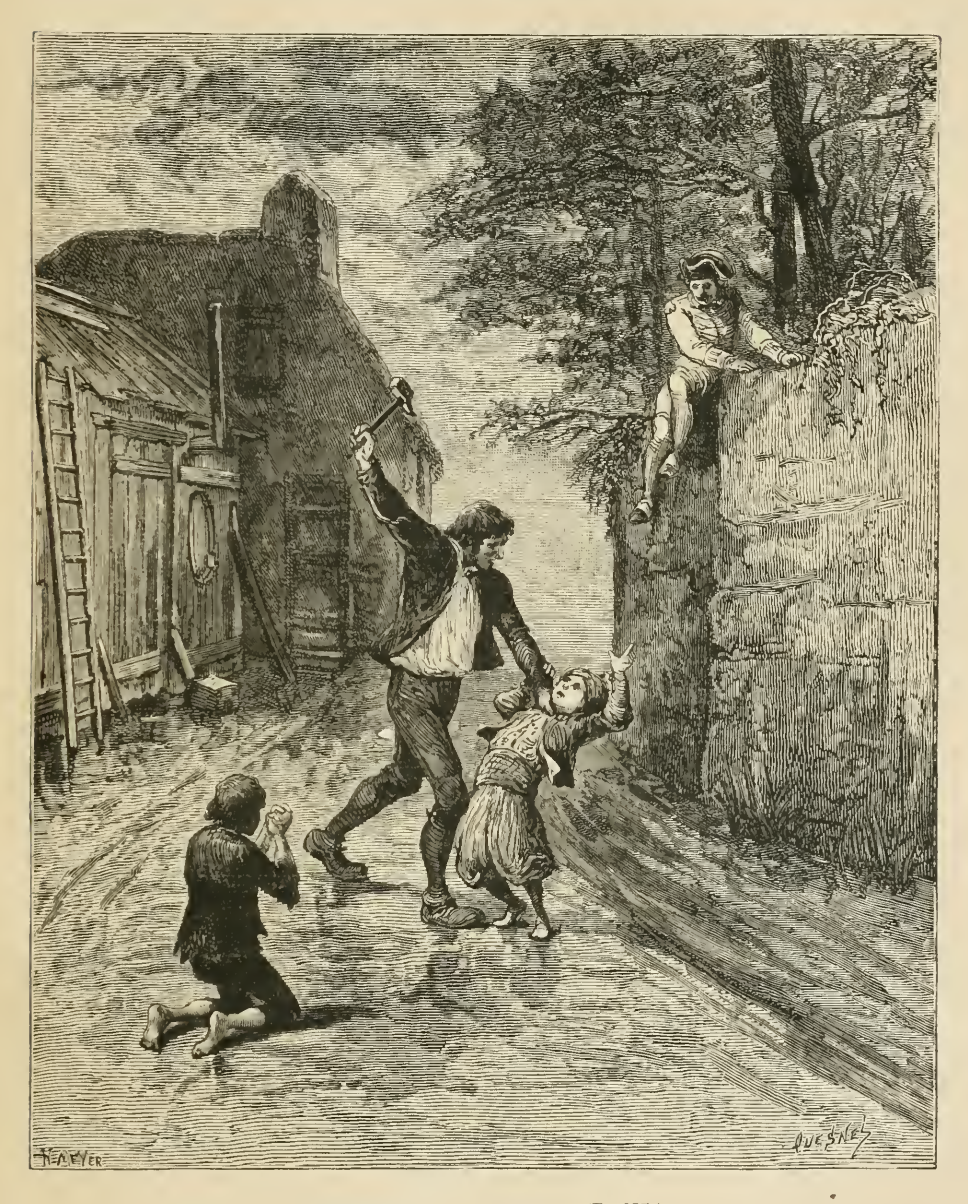
— Le voilà! le voilà, dit-il avec l'accent de la peur folle.

Et il voulut courir.

— Viens! s'écria Gabriel qui partit aussi à toutes jambes.

Mais ils n'avaient pas fait quatre pas que Benjamin, épuisé, tomba sur ses genoux.

Son frère s'arrêta net et se baissa pour ramasser le pauvre impuissant.



Garigou leva son marteau... (P. 635.)

(P. 635.)

Garigou s'était élancé.

— Je les tiens! dit-il en ricanant.

En six ou huit enjambées il arriva sur eux. Et ce fut lui qui, d'une main brutale, redressa Benjamin et le mit sur ses pieds.

Gabriel, dans un admirable élan de courage, se rua sur Garigou et parvint à se placer entre lui et son frère.

— Laissez-le! laissez-le! hurla-t-il d'un ton menaçant.

L'Auvergnat continuait à ricaner et sans répondre il étendit le bras et voulut saisir Benjamin par les cheveux.

Mais l'autre petit se précipita de nouveau vers le monstre et, dans une poussée aussi vigoureuse que pouvait la donner un petit être de son âge, il ébranla l'Auvergnat qui poussa un juron.

— Sauve-toi! sauve-toi! cria Gabriel.

Le vaillant enfant était décidé à attirer sur lui toute la colère de Garigou.

— Ah ça! dit ce dernier, nous allons en finir :

En achevant ces mots, il fit pirouetter Gabriel. Mais ce dernier revint à la charge et voyant qu'il n'arrivait à rien, saisit une des jambes du tourmenteur pour l'empêcher de marcher pendant que Benjamin gagnerait la grande route.

Malheureusement il faisait à peine jour. Le cul-de-sac était désert, Garigou avait beau jeu.

Il envoya un coup de poing à Gabriel qui lâcha prise et rejoignant Benjamin, il le saisit par le cou.

Gabriel se mit à crier :

— Au secours! au secours!

— Ah! tais-toi, fit l'Auvergnat d'une voix terrible.

— Au secours!

— Écoute, reprit Garigou, si tu cries, j'étrangle ton frère.

— Et mettant sa menace à exécution, il appuya ses gros doigts spatulés et noueux sur la gorge de son éternelle victime.

Fou de rage, Gabriel se baissa, saisit une pierre assez grosse et, de toute sa force, la lança sur la figure du persécuteur. Par un rare bonheur il l'atteignit rudement au-dessus de l'œil.

Pris de fureur, Garigou courut à Gabriel.

— Je vais d'abord me débarrasser de toi, dit-il.

Et il leva son marteau en un geste effroyable. L'enfant était perdu. Il baissa la tête. La main de Garigou s'abattait...

Quand tout à coup, l'Auvergnat semblant réfléchir s'arrêta et revint à Benjamin qu'il reprit par le cou et qu'il serra.

L'enfant devint livide, puis violacé. Les yeux lui sortaient de la tête. Aucun gémissement ne sortait de sa bouche.

Gabriel, alors, tomba à genoux et se mit à prier, à supplier...

— Ah! ah! fit Garigou, tu te rends.

— Par pitié! laissez mon frère, laissez-le...

— Non!

— Monsieur Garigou! monsieur Garigou!...

— Non!...

— Je ferai ce que vous voudrez...

— Va au diable! s'écria l'Auvergnat hors de lui.

Benjamin s'affaissait...

Pour le coup, Gabriel poussa un cri surhumain. Il y avait tant de désespoir dans ce cri, on y devinait un appel tellement douloureux que Garigou eut peur. Il comprit que s'il y avait un homme de cœur aux environs, il allait accourir...

— Ah ça! te tairas-tu, braillard! dit-il en grinçant des dents.

Et lâchant Benjamin, il courut sur Gabriel. Celui-ci renouvela son cri de toutes ses forces.

Garigou leva son marteau et allait frapper, c'en était fait de Gabriel, quand un homme parut, à cheval sur la crête du mur, qu'il venait d'escalader avec une incroyable légèreté.

C'était un soldat qui, d'un regard, vit ce qui se passait...

— Ah! mordieu! dit-il, qu'est-ce que je vois?

— Voilà du secours! s'écria Benjamin qui eut la force de proférer ces paroles et s'évanouit.

Le marteau de Garigou allait retomber brutal et meurtrier sur la jeune tête de Gabriel.

Jamais homme ne fut plus agile que le soldat.

— Mille millions d'arbalètes! fit-il. Eh! l'homme, si tu frappes, je te tue!

Bondissant en même temps, il arrêta la main de Garigou au moment où celui-ci allait frapper...

— Canaille! dit le soldat.

— Canaille toi-même! répondit Garigou...

Le tourmenteur d'enfants n'avait pas achevé ces mots que le militaire dégaînait.

— Des injures à Bellerose! dit-il, ça ne peut pas se passer comme ça. On va s'aligner, mon lapin, et nous verrons si votre seigneurie est aussi brave avec les hommes qu'avec les mioches... Tu vas venir avec moi.

— Passez votre chemin, ivrogne! dit Garigou.

— Ivrogne! répéta le soldat...

Évidemment le mot le scandalisait. Il chercha autour de lui comme pour prendre quelqu'un à témoin, pendant que l'Auvergnat grommelait:

— D'où sort cet animal?

— Des bras de Vénus! mon bon, répondit le soldat. Et, par parenthèse, il est assez heureux que j'aie été obligé de sauter par la fenêtre et

de me sauver par le jardin pour échapper à un mari mal complaisant, sans ça je ne serais point passé par ici et je ne sais point ce qui serait arrivé alors.

Puis regardant Gabriel et lui mettant la main sur la tête

— Mais je ne me trompe pas...

— Oh! monsieur, protégez-nous...

— Tu es bien le petit que j'ai accompagné cette nuit...

— Oui, monsieur...

— Et voilà ton frère...

Gabriel regarda alors du côté de Benjamin et le vit inanimé sur le sol. Il courut à lui. Garigou, instinctivement, voulut s'opposer à ce que sa victime fut secourue. Mais Bellerose lui barra le passage.

— Halte! bandit, dit-il, laissez ces deux enfants s'embrasser. Pourquoi les battiez-vous?

— Ça ne vous regarde pas...

— Peut-être.

— Ce sont mes enfants...

— Pas possible. Ils sont bien trop jolis pour ça.

Puis s'étant approché de Benjamin, le soldat ajouta :

— Ah! pardieu! c'était vrai. Je connais aussi celui-là. Et puis, toi aussi, mon bonhomme, je te connais.

— Moi. Tu rêves.

— Nous allons voir tout à l'heure.

— Qu'est-ce que nous verrons? demanda insolemment l'abominable bourreau de Benjamin.

— Lequel de nous deux fera un mauvais rève.

— Je ne comprends pas...

— Ça m'étonne, car tu fais le malin.

— Enfin! laissez-moi tranquille. J'ai le droit de corriger mes enfants comme je veux...

— Mais, mon vieux, voilà bien ce qui fait que je te reconnais. Ce n'est pas la première fois que tu me chantes ce refrain. Tu te souviens, je pense, de ces soldats du Royal-Champagne qui t'ont prêté main-forte contre un joueur de vielle qui voulait t'enlever ce petit ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire?

— Bon! Je vais m'expliquer.

En parlant ainsi, Bellerose tenait toujours son sabre nu, ce qui faisait loucher Garigou.

Le soldat reprit :

— Primo d'abord, tu vas commencer par laisser aller où ils voudront ces deux amours de galopins...

— Quand je te dis...

— Secundo, ensuite, je vas te prendre par le collet...

— Moi...

— Oui, toi. Et t'amener chez le commissaire.

— Tu es fou !

— C'est à voir. Mais, l'autre fois, près la porte Saint-Honoré quand nous avons empoigné le vielleur savoyard, pour faire plaisir à la vieille cabaretière, nous avons été rudement secoués par le lieutenant-général de police, pour ne t'avoir pas arrêté aussi...

— Allons donc !

— Et comme je me souviens de la salle de police qu'on m'a fait faire à cette occasion sur la recommandation gracieuse de mon colonel, M. le marquis de Sivry, je ne veux point te manquer cette fois et je t'emmène.

— Si tu peux...

— Nous allons voir, dit Bellerose, qui s'avança vers Garigou...

L'Auvergnat fit mine de résister. Mais il avait affaire à forte partie. Le soldat du Royal-Champagne ne se contentait pas d'être un beau militaire, c'était aussi un solide gaillard.

En un tour de main il eut mis l'Auvergnat hors d'état de nuire et quand il lui eut ficelé les poignets avec sa fourragère :

— A présent, dit-il, nous allons voir si tu es le respectable père de famille que tu prétends.

— Mais certainement.

— Bon! ça va s'éclairer dit Bellerose.

Puis s'adressant aux enfants...

— Vous, mes petits, vous allez venir avec moi chez le commissaire...

Gabriel qui savait, par les gens de l'Opéra, ce que c'était qu'un commissaire et qui même en avait vu sans en être autrement intimidé, Gabriel, répondit :

— Oui, monsieur, si mon frère peut marcher !...

— S'il ne peut pas, je le porterai, moi, dit Bellerose : allons, en route, alors, l'Auvergnat ! et ne faisons pas la bête ou je te larde, tu m'entends?

VI

Garigou n'opposa plus de résistance. Docilement, il se mit à marcher devant le soldat.

Benjamin et Gabriel venaient derrière eux.

— Allons! fit Bellerose, tu prends bien les choses, pour une canaille comme tu l'es, ça me fait plaisir...

L'Auvergnat passait, en ce moment, près d'une porte basse donnant dans le grand jardin dont nous avons parlé.

Très au courant des êtres, il fit un bond de côté en criant :

— Adieu!

Puis il poussa la porte et voulut s'élancer dans le jardin.

— Tonnerre! s'écria Bellerose.

Et le soldat, plus prompt encore que Garigou, se mit à courir après son prisonnier.

Certes, l'Auvergnat avait de bonnes jambes, mais Bellerose n'était pas moins agile. C'était plaisir de les voir filer tous les deux dans le jardin, à travers les carrés de légumes.

Le soldat gagnait pourtant du terrain, et il n'était pas difficile de prévoir la minute où Garigou serait rattrapé.

Celui-ci, tout en courant, ruminait le moyen d'échapper à celui qui le poursuivait, et se disait qu'au moment où il serait sur le point d'être pris, il se retournerait, et...

Mais, à la seconde même où il en était là de sa méditation, Bellerose fit un effort énorme, arriva sur lui comme une balle et le poussa vigoureusement.

Car il avait réfléchi aussi, Bellerose!

Et il s'était dit qu'en culbutant l'Auvergnat il en aurait bien plus facilement raison. Et, comme Garigou courait de toutes ses forces, rien n'avait été plus facile que de le faire tomber sur le nez.

— Aïe! cria-t-il en se râclant la face sur un tronc d'arbre.

Bellerose ne perdit pas de temps à parler, il sauta sur son prisonnier, lui attacha les deux jambes, de la même façon qu'on met des entraves aux chevaux, rétablit en bon ordre les liens qui lui serraient les poignets, et, remettant Garigou sur pied :

— A c'te heure, dit-il, si tu bronches, tu feras connaissance avec la pointe de mon sabre.

Les deux enfants avaient suivi, de l'œil, la fuite et la poursuite, faisant, naturellement, des vœux pour leur protecteur, si bien que, lorsqu'ils le virent maître de Garigou, ils frappèrent dans leurs petites mains en criant :

— Quel bonheur! quel bonheur!

Garigou les apostropha :

— Voulez-vous bien vous taire, vermines!

— Il n'y a pas d'autre vermine que toi, ici, fit Bellerose d'une voix rude, en poussant l'Auvergnat.

La petite troupe se mit en marche. En une demi-heure, Bellerose et les petits arrivèrent chez le commissaire, le même à qui, quelque temps auparavant, on avait conduit le brave Pierrot, après sa querelle avec Garigou.

Bellerose entra, poussant devant lui l'Auvergnat, et en disant aux deux jumeaux :

— Entrez, mes mignons...

— Que voulez-vous?... demanda un exempt.

— Remettre ce gibier de potence entre les mains du commissaire, répondit Bellerose.

— Je vais instrumenter pour lui...

— Pas du tout,... dit le soldat.

A cette époque-là, comme de nos jours, il y avait des subalternes qui aimaient à se faire valoir. Celui-ci voulut le prendre de haut.

— M. le commissaire ne peut pas se déranger!...

— Ah! vraiment!

— Pour des vétilles, au moins...

Bellerose qui, nous l'avons dit, était l'un des soldats du Royal-Champagne qui avaient si maladroitement conduit Pierrot chez le lieutenant de police et reçu, à cette occasion, une si verte semonce, Bellerose se persuadait que la capture de Garigou avait son importance.

— Mon garçon, dit-il à l'exempt, tu vas faire une bêtise...

— Pourquoi?

Au lieu de répondre, Bellerose interrogea.

— Connais-tu M. le lieutenant-général?

— Pardi!

— Tu lui as parlé!...

— Oh! non!...

— Eh bien! moi, c'est autre chose, je lui ai parlé et il m'a parlé. Il m'a même vertement flanqué un galop parce que j'avais laissé partir le particulier que voici, dans une circonstance où je pouvais l'arrêter comme aujourd'hui!...

— S'il en est ainsi...

— Et puis, si tu as entendu parler de mon colonel.

— Le marquis de Sivry?

— Lui-même...

— Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans, ton colonel?...

— S'il apprenait que tu m'as empêché de parler au commissaire...

— Il me mangerait?...

— Il ferait mieux.

— Eh! quoi donc?

— Il te ferait casser aux gages et t'enverrait quelque part, en prison, faire des embarras.

Comme l'exempt se défendait encore, Bellerose ajouta :

— Allons! houste! avertis le commissaire ou je me mets à faire un tel vacarme qu'il viendra lui-même savoir de quoi il retourne.

L'exempt, cette fois, obéit.

On introduisit bientôt le soldat du Royal-Champagne et son prisonnier, ainsi que les deux jumeaux, auprès du commissaire.

En deux mots, Bellerose le mit au courant de ce qui se passait; avec une modestie assez rare chez un soudard, il effleura l'aventure grâce à laquelle il avait pu secourir les enfants.

Il paraît que Bellerose, qui d'ailleurs était doué d'une superbe prestance, avait été remarqué par une grande dame. Celle-ci lui donnait des rendez-vous à la campagne, dans un pavillon, au milieu d'un grand parc qui avait appartenu à M. de Marigny...

Au petit jour, Bellerose allait quitter sa conquête et se préparait à sortir par la grande porte, — celle par laquelle il était entré, d'ailleurs, — quand un grand remue-ménage se fit du côté de cette porte, et une femme de chambre vint avertir sa maîtresse que son mari — gouverneur de Picardie, — arrivait à l'instant même.

Bellerose fut forcé de modifier son itinéraire. Il s'engagea dans le parc, en gagna l'extrémité et fut obligé de franchir, comme on l'a vu, la muraille derrière laquelle s'accomplissait le drame où Garigou et les jumeaux jouaient les principaux rôles, et du dénouement duquel il allait être le dieu sauveur.

Ayant raconté ainsi les choses avec prudence et discrétion, le brave garçon en arriva, dans son langage militaire, à exposer la part qu'il avait prise, jadis, à l'aventure dans laquelle l'agent, lui et ses camarades s'étaient laissés jouer par Garigou.

— Mais cette fois-ci, ajouta-t-il, minute! je l'ai cueilli et je vous l'amène, sûr que mon colonel n'en sera pas fâché.

Le commissaire savait aussi quelle importance le lieutenant-général apportait à l'arrestation de Garigou.

— Vous êtes un honnête soldat,... dit-il à Bellerose.

— Je m'en flatte...

— Et M. le lieutenant-général saura ce que vous avez fait...

— C'est pas de refus.



Ce soldat en son brillant uniforme portait un enfant sur chacun de ses bras. (P. 645.)

— Et s'il y a récompense...

— Je suis là! Mais si vous voulez être éclairé sur les faits et gestes de ce particulier, vous n'avez qu'à interroger ces jolis mioches.

Le commissaire, en effet, fit subir une sorte d'interrogatoire à Gabriel. Dans sa naïveté, le pauvre enfant émut cet homme, familiarisé avec tous les crimes, en lui racontant le long et cruel supplice de Benjamin.

Quand il eut fini, le commissaire ajouta :

— Je te félicite, mon garçon, et de ton amour fraternel, et du courage que tu as montré dans toute cette affaire. M. le lieutenant-général en sera informé également, et, selon toute apparence, il voudra te voir. Où te trouvera-t-on, s'il est nécessaire de te rechercher?...

— Je suis au service de Mlle Ophélia, de l'Opéra, répondit Gabriel avec une nuance d'orgueil assez drôle.

— Et tu emmènes ton frère avec toi?

— Oui, monsieur.

— Mais Mlle Ophélia voudra-t-elle le prendre?

— Oh! oui, monsieur, répondit Gabriel avec une conviction qui fit sourire le subalterne de M. Lenoir; elle est bien bonne et le faisait chercher partout.

— Vous pouvez vous retirer.

Pendant ces conversations diverses, Garigou se préparait à subir les questions que le commissaire, pensait-il, n'allait pas manquer de lui adresser. Une longue expérience lui avait enseigné que feindre la vertu et se donner pour un petit saint calomnié, était le plus sûr moyen d'attendrir et de duper plus facilement les honnêtes gens.

Il avait donc imaginé une petite histoire fort touchante.

— On m'accuse, se proposait-il de dire, on m'accuse d'avoir persécuté ces enfants. Rien n'est plus faux. C'est, au contraire, parce que j'ai voulu me dévouer à eux qu'on a inventé mille histoires plus calomnieuses les unes que les autres. J'ai été, pour eux, bon comme un père...

On voit d'ici le thème...

Avec son aplomb ordinaire, Garigou pouvait aller, sur ce terrain, jusqu'à l'attendrissement, jusqu'aux larmes.

— Je les aime de tout mon cœur, dirait-il en terminant, je me suis dévoué à eux, et ceux qui me poursuivent de leur haine savent bien qu'ils ne peuvent me faire de plus grand chagrin que de me séparer d'eux...

Il en était là de la préparation de son discours, quand le commissaire, au moment où Bellerose et les jumeaux prenaient congé, quand le commissaire, disons-nous, appela un agent, lui ordonna d'enchaîner Garigou

et de le conduire à la Conciergerie, où il attendrait le bon plaisir du lieutenant-général.

L'Auvergnat faillit tomber de stupéfaction, en voyant qu'on ne lui fournissait pas l'occasion de déployer son éloquence.

Il voulut protester, mais le commissaire lui dit rudement :

— Allons, silence! Et vous ferez bien de ne pas aggraver votre situation, qui est plus triste, peut-être, que vous ne croyez.

En entendant ces mots, Garigou jeta un regard profond sur le commissaire et fit un geste de résignation en disant simplement :

— On me calomnie...

— Pas d'hypocrisie, et en route.

Garigou comprit qu'il perdrait son temps à raisonner, et, en homme pratique, il jugea que le mieux, pour lui, était de garder ses discours pour le moment où l'on formulerait contre lui une accusation précise.

Mais l'abominable garnement ne se doutait guère de ce qui l'attendait devant ses juges.

Quand Bellerose et les deux jumeaux, après avoir quitté le bureau du commissaire, se trouvèrent dans la rue, ils marchèrent un instant côte à côte. Ce fut le soldat qui renoua la conversation.

— Où comptez-vous aller, mes petits lapins?... demanda-t-il.

— Chez ma maîtresse, répondit Gabriel.

— C'est-il pas une actrice?

— Si.

— Où demeure-t-elle donc

— Sur le boulevard, pas loin de la porte Montmartre, répondit naïvement le coureur de Chonchon.

— Et elle s'appelle?

— Mlle Ophélia.

— C'est un nom de guerre, ça, comme le mien...

— Je ne sais pas, répondit Gabriel.

Il y eut un silence. Puis Gabriel prit doucement, et d'une façon presque filiale, le soldat par la main.

Bellerose s'arrêta et regarda l'enfant.

Celui-ci, un peu confus, la bouche inquiète et le regard timide, balbutia quelques paroles que le militaire n'entendit pas.

— Qu'est-ce que tu dis, mon mignon? lui demanda le soldat avec une figure encourageante.

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— Tu peux y aller, mon fiston, qu'est-ce que c'est?...

— Je voudrais...

Et l'enfant, qui ne savait pas exprimer sa reconnaissance avec des mots, l'enfant tendit les bras à Bellerose, et avec une voix pleine de larmes, il reprit :

— Je voudrais vous embrasser!

— Cordieu! garçon, répondit le Royal-Champagne avec plaisir, sais-tu, et plutôt deux fois qu'une.

Et, tout ému de trouver chez le bambin une gratitude dont lui-même n'avait pas une idée bien exacte, Bellerose enleva Gabriel dans ses bras, l'appuya sur sa poitrine et lui planta deux gros baisers bien francs et bien retentissants sur les deux joues, pendant que le petit, lui prenant le cou de ses deux bras, répondait, de son côté, par des baisers et des larmes de joie.

— Merci, merci pour mon frère, disait-il.

— Pauvre petit, murmurait Bellerose tout attendri... quand Benjamin, essayant de lui monter aux jambes, lui dit :

— Et moi, monsieur?...

— Oh! toi aussi, Chérubin, répondit le soldat avec un gros rire qui n'était pas exempt d'émotion.

Et, d'une seule main il enleva le petit ramoneur et l'embrassa vigoureusement à son tour.

Le tableau était charmant. Ce soldat en son brillant uniforme portait un enfant sur chacun de ses bras, l'un joli comme un amour et vêtu d'un costume étincelant. L'autre, noir, à peine vêtu de guenilles sordides. Tous les deux l'embrassaient tendrement et il riait de l'aventure...

Mais sa joie s'éteignit tout à coup. Il laissa glisser Gabriel à terre et gardant Benjamin sur ses bras...

— Mais mon pauvre petit, lui dit-il, tu trembles la fièvre...

L'enfant, brisé par la fatigue, ne répondit pas. Ses yeux se fermèrent et sa tête s'inclina doucement sur l'épaule de Bellerose.

— Il est donc bien malade? demanda le soldat...

— Oui, fit Gabriel...

— Ah! mon Dieu! mais il a du sang... là,... là...

— C'est sa blessure...

— Quelle blessure?

Gabriel raconta au Royal-Champagne l'histoire de la cheminée...

— Tonnerre! grommela Bellerose, il a de la chance que je n'aie pas su ça plutôt, ce Garigou!

— Pourquoi?

— Parce que je n'aurais pas pu me retenir de lui planter mon sabre dans le ventre...

Gabriel rayonnait en écoutant ces paroles et se donnant des airs fiers, exprimant le plaisir qu'il avait de marcher à côté d'un militaire.

— Tu l'as trop éreinté, ce pauvre petit. Le voilà qui dort sur mon épaule. Nous n'aurions pas dû le laisser marcher...

Gabriel, inquiet, prit la main de son frère qui pendait sous le bras de Bellerose.

— Benjamin! dit-il, en la lui embrassant.

Le petit malade eut un mouvement.

— Tu souffres?

Pour toute réponse l'enfant souleva sa tête, regarda son frère, lui adressa un pâle sourire dans lequel il y avait une singulière expression d'heureuse sécurité, puis il s'arrangea comme pour mieux se rendormir dans les bras du soldat...

— Donnez-le moi? dit Gabriel...

— Pourquoi faire?

— Pour le porter. Vous ne pouvez pas le garder toujours.

— Mais tu ne pourras pas.

— Oh! que si! fit Gabriel.

— Oui, quatre minutes.

— Eh bien! je me reposerai et je repartirai ensuite.

— Brave gamin! fit Bellerose.

Et s'arrêtant il changea Benjamin d'épaule...

— Vois-tu, reprit-il en s'adressant à Gabriel, j'ai peur d'une chose.

— Laquelle?

— C'est que son sang ne tache mon uniforme...

— Oh! oui.

— Et l'on me flanquerait de la salle de police. Mais le voilà placé de façon à ne pas me salir. Maintenant, en route!...

— Et où allons-nous? interrogea l'enfant.

— Mais c'est pas à moi à te le dire...

Gabriel le regarda, étonné.

— Tu ne comprends pas? reprit Bellerose.

— Non.

— Voyons. Est-ce que tu ne sais pas où aller? Moi, je peux pas t'emmener à la caserne, tu penses bien...

— Je vais aller chez ma maîtresse.

— C'est une chanteuse?

— Non...

— Enfin elle est dans un théâtre?

— Oui, à l'Opéra.

— Et elle demeure.

— Sur le boulevard Richelieu...

— Pas bien loin de la porte Montmartre, c'est vrai, tu m'as déjà dit ça, tout à l'heure.

Cette conversation avait lieu sous les murs du couvent des Capucines qui occupait, à cette époque, un immense terrain sur l'emplacement duquel ont été tracées toutes les rues situées entre le boulevard des Capucines, la rue Royale, la rue Saint-Honoré et la butte des Moulins.

Bellerose et Gabriel n'étaient donc guère éloignés de l'hôtel de Chonchon, surtout pour cette époque où les moyens de locomotion étaient rares et où l'on se servait exclusivement de ses jambes quand on était pauvre, pour se transporter d'un endroit à un autre.

— Eh ben! mon petit, allons-y, dit le soldat.

— Vous m'accompagnez?

— Pardieu!

— Oh! que vous êtes bon!

— Faut-il pas que je porte ton petit blessé.

— Je suis content aussi pour autre chose,... dit Gabriel.

— Vraiment.

— Vous entrerez, n'est-ce pas, chez Mlle Ophélia?...

— Oui, mon garçon.

— Et vous lui direz pourquoi je me suis ensauvé, hier, de chez elle.

— C'était pour aller délivrer celui-ci, n'aie pas peur, cadet, j'expliquerai ça si bien, qu'elle n'osera pas te gronder.

En moins de vingt minutes, Bellerose et les deux enfants arrivèrent à l'hôtel de Chonchon.

D'un bras, le soldat portait Benjamin endormi et rêvant sur son épaule, tandis qu'il donnait l'autre main à Gabriel, si heureux de ramener son frère, qu'il ne sentait pas la fatigue.

Nous n'avons pas besoin de dire que la disparition de Gabriel avait causé un grand émoi dans la maison de Chonchon...

La brave fille, toujours excessive, s'écria :

— On me l'a volé, pour en faire un saltimbanque. Pauvre petit! Je suis bien malheureuse.

Et, aussitôt elle ordonna que l'on courut de tous côtés pour le chercher dans les rues de Paris.

— Cocher, attelez le carrosse!

— Oui, madame.

— Et promenez-vous dans tout le quartier en demandant si on n'a pas vu passer Gabriel.

— Oui, madame.

— Et si vous le trouvez, ramenez-le. Vous, Bourguignon, allumez des lanternes et courez avec des chevaux — voici de l'argent — sur les grandes routes.

— Lesquelles?

— Lesquelles? Lesquelles? s'écria Chonchon impatientée, il n'y en a pas tant.

— Eh! madame, j'en connais vingt-deux...

— Autant que ça?

— Oui, madame...

— En sorte que si vous courez sur la route du Maine, vous avez vingt et une chances, qu'il en ait pris une autre.

— Oui, madame.

— Alors ce n'est pas la peine. Autant chercher une aiguille dans une charrette de foin.

— Que décide madame?...

— Rien, répondit naïvement Chonchon.

Ce soir-là, justement, Mlle Ophélia n'était pas de service à l'Opéra. La soirée lui parut très longue.

— A chaque instant, disait-elle, je me figure qu'il va rentrer.

Comme après tout, elle avait bon cœur, elle passa une fort mauvaise nuit, pensant à Gabriel, pensant à Marie et se disant :

— Ah! pardine, c'est manquer de chance. Des deux jumeaux, on n'en avait retrouvé qu'un et le voilà envolé. Ça me chiffonne joliment à cause de Marie.

Et, après un moment de réflexion, elle ajoutait :

— Avec ça que Marie elle-même s'est évaporée comme une ombre! Quel drôle de pays que Paris! Il n'y a que moi que M. de Boisfleury retrouve toujours.

Quand Bellerose, chargé de son fardeau et tenant Gabriel par la main, se présenta à l'hôtel de la marcheuse, celle-ci, qui avait veillé toute la nuit, dormait à poings fermés,

Seulement elle avait dit, avant de s'endormir :

— Si Gabriel reparaît, j'ordonne qu'on m'éveille tout de suite.

Le soldat au Royal-Champagne, pour accomplir la commission dont Gabriel l'avait prié, demanda :

— Mam'zelle Ophélia? s'il vous plaît.

— Eh! c'est Gabriel! s'écria une femme de chambre.

— Lui-même, ma belle enfant...

— Vous voulez parler à madame?



Madame est servie... (P. 653.)

— A madame ou à mademoiselle, comme vous vous voudrez...

— Je vais aller la réveiller...

— Serait-elle encore dans les bras de Morphée? demanda Bellerose avec cette pompe dont les militaires étaient coutumiers à la fin du XVIIIe siècle.

— Oui, monsieur!...

— Mâtin! on lui sonne sa diane un peu tard. Mais motus, je ne suis pas ici pour réflexionner...

— Entrez dans cette pièce, je vais prévenir madame.

Et l'on introduisit Bellerose, ainsi que Gabriel et Benjamin qui dormait toujours, dans une petite salle d'attente.

Ils n'étaient pas là depuis dix minutes que Chonchon arriva comme une avalanche.

— Où est-il? où est-il, ce chérubin? que lui est-il arrivé?...

Mais elle aperçut Bellerose.

— Oh! fit-elle en s'arrêtant tout net, le beau soldat, palsambleu de jarnibleu!

— Pour vous servir, princesse, répondit le Royal-Champagne en mettant ses talons sur la même ligne et en faisant le salut militaire.

— Je ne pourrais pas être servie par un plus joli garçon, répliqua Mlle Ophélia, sans y mettre de façon.

— Vous me confusionnez, ma parole, dit Bellerose en s'inclinant de façon à se donner des airs régence.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Chonchon, qui salua d'un coup d'épaule très sec comme si elle plongeait.

Les politesses auraient continué de la sorte pendant un temps dont on ne saurait apprécier la durée, si Bellerose n'eut fini par aborder l'objet de sa visite.

— Je vous demande excuse, madame, de me présenter de si grand matin dans vos appartements.

— Vous êtes tout pardonné.

— Je sais à quoi la civilité oblige un homme d'honneur...

— Je vous crois...

— Mais j'étais pressé de remettre en vos mains ces deux miochons...

— Comment deux?

— Oui, madame...

— Je n'en avais perdu qu'un, vous m'en rapportez le double, oh! que vous êtes un galant homme. Mais qu'est-ce que le second...

Ce fut Gabriel qui répondit :

— Vous ne vous fâchez pas, madame?...

— Et pourquoi? demanda Chonchon.

— Parce que je m'étais ensauvé?

— Non je ne me fâche pas. Mais pourquoi diable t'étais-tu ensauvé, au fait?.

— Pour aller chercher mon frère.

— Benjamin?

— Oui.

— C'est donc lui?

— Oui.

— Et où l'as-tu trouvé, Benjamin? Ah! monsieur, que de remerciements. Ah! Dieu! Marie va-t-elle être contente! Enfin nous les avons tous les deux, mais il dort, le pauvre petit...

Et Chonchon voulut le prendre...

— Prenez garde, madame, dit Bellerose, le pauvre mioche est blessé. Il ne vaut pas bien cher...

— Blessé! mais alors, Bourguignon! Toinette! Jeannot! qu'on prépare un lit bien bassiné; que l'on coure chercher le médecin. Et vite, donnez-moi cet enfant. Tenez Toinette.

Puis s'adressant au soldat?

— Il a faim, peut-être?

— Je n'en sais rien, madame.

— Et toi, Gabriel?

— Non, madame.

— Et vous, monsieur le soldat.

Et comme Bellerose semblait hésiter à répondre :

— Ah! vertubleu! s'écria Chonchon, quel plaisir vous m'avez fait en me ramenant ces enfants. J'ai une amie,... ma chère Marie, qui les adore ces petits et... mais vous ne pouvez pas savoir! Il faut que je vous embrasse!

Puis, sans façon, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra se jeta tendrement au cou de Bellerose, à qui elle appliqua deux bons gros baisers de Savoie, retentissants et savoureux.

Inutile de dire que Bellerose se laissa faire, en souriant dans sa moustache.

— Je vous devais bien ça, reprit Chonchon avec l'accent d'une plus que parfaite conviction.

— Très probablement, fit Bellerose.

— Mais racontez-moi comment vous avez protégé ces enfants, dont le retour me comble de joie?

Le Royal-Champagne s'exécuta :

— Il faut d'abord vous dire que le petit qui peut marcher est un vrai héros...

— Allons donc!

— C'est comme je vous le dis, mademoiselle...

— Gabriel un héros!...

— C'est lui seul qui a déniché son frère.

— Ah! mon Dieu! il s'était donc sauvé pour ça.

— Apparemment.

— Qui aurait cru pareille chose d'un gamin de cet âge!

— C'est lui, reprit Bellerose, qui l'a tiré de la cave.

— Quelle cave?

— Enfin, c'est grâce à lui que j'ai remis la patte sur le nommé Jean-Pierre Garigou, lequel Garigou, à c'te heure, n'est pas blanc, je vous en octroie mon billet.

Cela dit, Bellerose conta les choses par le menu à Chonchon, depuis l'affaire de la porte Saint-Honoré, jusqu'à l'aventure de la nuit précédente et aux événements du matin.

Le soldat, qui connaissait le cœur féminin, se garda bien d'omettre la partie de son odyssée dans laquelle il remplissait, avec avantage, le rôle de héros, auprès de Vénus; mais, Chonchon l'interrompit :

— Ah! mais, j'y pense! mais vous devez avoir terriblement faim; voulez-vous déjeuner avec moi?

— Madame, je craindrais, en vous refusant, de désobliger la plus belle personne que j'aie jamais vue.

Chonchon se cabrait sous le compliment et allait riposter, quand on vint lui dire que le médecin était là.

— Quel médecin?

— Celui que madame a envoyé chercher pour l'enfant...

— Ah! c'est vrai. Ce petit est-il couché?

— Oui, madame.

— C'est bien; qu'on serve, sans retard, un déjeuner sérieux pour deux personnes. En attendant, je vais voir ce que dit ce médecin.

Puis, s'adressant à Bellerose :

— Ne vous impatientez pas, je reviens...

Et, en effet, avec son éternelle bonne humeur, elle s'envola comme une véritable sylphide, courant au chevet de l'enfant qui venait de lui être amené par son frère.

Dix minutes après, elle était de retour, toute radieuse.

— Ce ne sera rien... dit-elle à Bellerose.

— Le médecin a visité l'enfant? demanda le soldat.

— Oui. Il assure que nous n'avons rien à craindre.

— C'est fort bien...

— Mais vous ne croiriez pas une chose...

— Laquelle?

— C'est que ce petit mourait de faim.

— Pas possible.

— De faim, monsieur, de faim, répéta Chonchon qui paraissait toute bouleversée.

— Alors, il était temps de le tirer du réduit où le martyrisait cette canaille de Garigou.

— De faim!... reprit Chonchon avec terreur.

Puis, tout à coup, elle sonna; un domestique parut :

— Bourguignon, qu'on coure acheter des volailles, du bœuf, de tout, et qu'on me fasse du bouillon, de la gelée, toutes sortes de choses, enfin, pour réconforter cet enfant...

— Bien, madame.

— Ah! un instant, s'il vous plaît.

Le valet attendit.

— Parce que Benjamin s'en va d'inanition, ce n'est pas une raison pour que nous en fassions autant.

Elle sourit à Bellerose et ajouta :

— N'est-ce pas, brave soldat?

— Je suis positivement de votre avis.

— Bourguignon? interrogea Chonchon en s'adressant au domestique.

— Madame?

— Le déjeuner est-il bientôt prêt?

Au même instant, un autre valet ouvrit la porte et dit :

— Madame est servie...

— Fort bien; monsieur Bellerose, veuillez me donner la main pour passer à table.

— Bien avantageusement, belle dame, répondit Bellerose.

Une minute après, Chonchon et son invité attaquaient un de ces repas presque froids qu'on pouvait toujours composer en dix minutes, et dont la pensionnaire de l'Opéra recommandait sans cesse, à ses gens, d'avoir les éléments à portée.

Cette fois. Chonchon avait en Bellerose un partenaire énergique. Cela leur donna de l'émulation à tous les deux et le déjeuner, quelque copieux qu'il fût, passa des plats dans les assiettes, et des assiettes dans les estomacs des deux convives.

Entre temps, Chonchon dévoilait ses projets :

— Je suis trop heureuse, monsieur le militaire, de ce que vous avez fait... mais il n'y a pas que moi, je crois vous l'avoir dit. J'ai une amie qui sera aux anges de retrouver ces deux petits, auxquels elle s'était attachée comme si elle avait été leur propre mère.

— Une demoiselle de l'Opéra aussi? demanda Bellerose en lampant un verre de bourgogne.

— Oh! non; c'est une vertu, elle...

— Ah!

— Oui, tout ce qu'il y a de plus sévère.

— Vraiment?

— Oui, oui, on l'a même enlevée récemment...

— Vous dites? demanda Bellerose ahuri.

— Je dis qu'on l'a enlevée récemment...

— Cette vertu?

— Oh! c'était malgré elle, ce qui fait que j'ignore où elle peut être en ce moment; on l'aura transportée dans quelque noir donjon, où elle gémira jusqu'à ce qu'elle consente, sans doute, à accepter les hommages d'un gentilhomme ou qu'elle soit délivrée par un chevalier...

— Mais c'est une histoire du temps passé...

— Oh! dit Chonchon avec cette philosophie pleine de bon sens qui contrastait avec ses boutades d'ignorance et ses pataquès, les histoires du temps passé servent souvent à faire vivre les histoires du temps présent...

— C'est bien possible, dit Bellerose qui ne comprit pas très bien l'aphorisme de Chonchon.

— Quand nous retrouverons Marie, reprit la pensionnaire de l'Opéra, nous lui ferons un rude plaisir en lui rendant ses deux petits... Je vous présenterai.

— Ce sera avec plaisir que je ferai sa connaissance, dit Bellerose que rien n'intimidait.

— En attendant, je vais garder les deux jumeaux, au lieu d'un coureur, j'en aurai deux. Ah! seulement, je changerai le costume. Gabriel était un peu terne, avec son velours bleu. Je vais les habiller en satin bouton d'or, des bottes en cuir rouge et une toque cramoisie.

— Ce sera galant!... fit Bellerose qui mangeait toujours.

Chonchon, du reste, ne perdait pas son temps et rivalisait de capacité stomacale avec son invité. Tant et si bien qu'ils restèrent à table près de deux heures, et qu'il était déjà une heure et demie de relevée, — c'est-à-dire de l'après-midi, — quand on apporta le café et les liqueurs...

Juste en ce moment arriva le Commandeur de Boisfleury, qui venait faire sa visite quotidienne à la future étoile de l'Opéra.

Nous n'avons pas besoin de dire que le gentilhomme fut quelque peu surpris de trouver celle qu'il protégeait très effectivement, en tête à

tête avec un soldat qui lui parut d'autant plus intempestif qu'il était plus beau.

Mais Chonchon ne se désarçonna point, pas plus que le vaillant Bellerose, d'ailleurs.

— Mon cher Commandeur, dit-elle, voici un militaire que je tenais à vous présenter...

— Vraiment, ma chère Ophélia... mais pourquoi?

— Parce qu'il a fait, ce matin, la chose du monde qui pouvait le plus vous être agréable...

— Oh! madame me flatte, dit Bellerose en ébauchant, de la main droite, un salut militaire.

— Et qu'a-t-il fait, voyons?

— Il m'a ramené Gabriel qui avait disparu...

— Oui, en effet, c'est fort bien, dit froidement le Commandeur; mais comment savait-il?...

— Attendez; avec Gabriel était... devinez qui.

— Ah! vous savez, Ophélia, je ne suis pas pour les charades.

— Benjamin!

— Benjamin! qui ça, Benjamin? demanda le Commandeur qui ne se souvenait guère d'avoir jamais connu quelqu'un de ce nom-là.

— Mais le frère de Gabriel, l'autre jumeau. Faut-il que vous ayez la mémoire fatiguée...

— Ah! Benjamin! Bien! bien! c'est très bien, mon garçon, dit le Commandeur à Bellerose; mais vous êtes du régiment de mon neveu, je lui dirai un mot pour vous; on vous fera sergent...

Puis, se tournant vers Chonchon :

— Et c'est pour cela, sans doute, que vous avez invité ce soldat à déjeuner?

— Ma foi, oui...

— Vous avez bien fait, ma chère...

On le voit, le Commandeur restait grand seigneur et ne paraissait pas prendre garde aux incartades de Chonchon.

D'ailleurs, ce soldat, en lui-même, était trop mince personnage pour inquiéter un Boisfleury.

Bien mieux, il lui adressa de nouveau la parole :

— Mon garçon, lui dit-il, je suis très content de ce que vous avez fait pour Mlle Ophélia, pour une autre personne et pour moi-même. Faites-moi le plaisir d'accepter ce double louis, avec lequel vous boirez à ma santé en compagnie de vos camarades, si le cœur vous en dit.

Bellerose qui s'était levé depuis longtemps, accepta l'aubaine sans

façon et remercia, non sans esprit, le Commandeur qui lui ferma la bouche en disant :

— C'est bon, c'est bon, mon ami, vous êtes un brave.

Le ton, comme les paroles du Commandeur, indiquaient suffisamment qu'il entendait faire sentir à Bellerose la distance qui séparait un Boisfleury d'un soldat au Royal-Champagne.

Et, disons-le à la louange de ce dernier, il comprit, et après avoir très gaiement témoigné à Chonchon combien il avait apprécié son accueil et son déjeuner, il prit congé en demandant la permission de venir prendre des nouvelles de Benjamin.

Ce fut M. de Boisfleury qui répondit :

— Quand il vous plaira, mon ami.

Bellerose parti, le Commandeur eut le bon goût de ne pas dire un mot qui eût trait à cette visite, et causa longuement avec Chonchon.

Il se faisait vieux, tout de même, M. de Boisfleury, disons-le, et cette sénilité qui l'envahissait, peu à peu, lui faisait trouver douce, sans qu'il s'en doutât peut-être encore, l'habitude prise de venir voir Chonchon.

Quelqu'un qui lui eût dit, trois mois auparavant, qu'il s'encroûterait dans une liaison avec une paysanne plus joviale que distinguée, se fut fait vigoureusement rabrouer.

Et pourtant, cela était. Il se croyait toujours un séducteur, un roué; il ne renonçait pas à conquérir les bonnes grâces de Marie, mais il trouvait un plaisir toujours nouveau à causer avec cette grosse fille, dont la bonne humeur le rajeunissait.

Il s'intéressait à ses affaires, commençait à ne plus savoir rien lui refuser et se sentait flatté quand, à l'Opéra, quelqu'un disait en parlant d'Ophélia :

— Voici une divinité dont les charmes peuvent aisément se passer des artifices indispensables à ses compagnes...

De son côté, Chonchon qui, après tout, était femme, s'était aperçue de l'empire qu'elle exerçait et en abusait un peu, mais en bonne fille qu'elle était.

Elle conduisit son vieil adorateur auprès du lit dans lequel Benjamin, pansé et réconforté, dormait comme une marmotte de son beau pays de Savoie.

— Est-il gentil, hein? dit-elle.

— Oui, oui, très gentil, en effet.

— Il est vrai qu'on l'a débarbouillé à l'eau chaude.

— Qu'allez-vous en faire?

— Il montera derrière mon carrosse, comme Gabriel...



Dans chaque cour, Pierrot chanta son refrain et ses couplets. (P. 663.)

— A merveille, ce sera du plus galant effet.

— Jusqu'à ce que nous ayons découvert Marie.

Le Commandeur fit un léger mouvement.

— Vous espérez donc toujours?...

— Mais, sans doute.

— Avez-vous quelqu'indice?

— Non; mais je compte sur Pierrot...

— Et si vous la retrouvez?...

— Je lui rendrai ses deux petits amis...

— Savez-vous s'ils ne l'embarrasseront pas?

— Oh! que non, c'est un cœur d'or; moi aussi, je suis un cœur d'or, mais j'ai malheureusement un estomac d'acier.

— Et il y a lutte entre les deux organes, si bien que ce n'est pas toujours le cœur qui triomphe, dit le Commandeur.

— Peut-être bien! fit Chonchon en riant aux éclats.

— Allons, dit le Commandeur, pour aujourd'hui, cependant, c'est le cœur d'or qui a eu le dessus, et je vous en fais mon compliment.

VII

Huit jours après, Benjamin reposé, réconforté, avait repris son ancienne physionomie et, très débarbouillé, ressemblait à Gabriel de telle façon que s'il n'avait pas été un peu plus maigre, on aurait eu de la peine à les distinguer l'un de l'autre.

Chonchon les fit venir un matin... et s'adressant à Gabriel :

— Dis-moi, petit, es-tu content?

— Oh! oui, madame...

— Et toi, Benjamin.

Pour toute réponse, l'enfant se jeta sur la main de Chonchon et la lui baisa de toutes ses forces.

— Viens m'embrasser sur la figure, viens, dit-elle avec sa bonne gaieté ordinaire, laisse ma main aux petits abbés qui me persécutent, comme on dit.

Chacun des deux enfants lui sauta au cou. Elle les combla de baisers et de caresses.

— Je suis une bonne fille, hein? dit-elle.

Les deux enfants la regardaient, pleins d'admiration...

— Mais je parie qu'il vous manque quelque chose. Voyons, Gabriel, réponds-moi franchement?...

Le brave gamin se garda bien de dire son sentiment. Il comprenait trop combien qu'il aurait l'air d'être ingrat s'il ne se déclarait pas complètement heureux...

— Tu ne dis rien?...

— Non, madame...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas...

— Oh! que si et tu me comprends bien.

Il y eut un moment de silence...

— Veux-tu que je parle pour toi?

Toujours même mutisme de Gabriel.

— Soit. Pour que tu sois complètement heureux, maintenant, il te faudrait Marie, n'est-ce pas?

Gabriel ne répondit rien, mais ses yeux s'éclairèrent d'une flamme qui parlait pour lui...

— Et toi, Benjamin, voudrais-tu voir Marie?

— Oh! oui, répondit le pauvre petit qui n'avait pas encore appris à dissimuler sa pensée...

— Et bien! mes enfants, on s'en occupe.

— Vrai? demanda Gabriel moins intimidé.

— Oui, pour tout de bon...

— Les deux jumeaux mangèrent Chonchon de baisers...

— C'est bon d'être aimée pour soi-même, dit follement la marcheuse de l'Opéra.

Puis elle reprit, après avoir ri son saoul...

— On s'occupe de la trouver...

— On sait donc ce qu'elle est devenue?

— Hélas! non.

— Alors, elle est perdue comme l'était Benjamin, interrogea Gabriel.

— A peu près.

— Mais est-elle aussi mal traitée?

— Je ne pense pas, dit joyeusement Chonchon.

— Ah! tant mieux, fit Gabriel avec soulagement...

— Seulement, nous ne savons pas où elle est.

— Comment ferons-nous, alors?

— Nous enverrons Pierrot à sa recherche.

— Il la trouvera, lui? demanda Gabriel.

— Oui, il est très malin.

— Oh! fit Gabriel qui ne paraissait pas accepter cette opinion aussi facilement qu'on l'aurait cru...

— Tu ne te souviens donc pas de ce qu'il avait fait?

— Non.

— Il avait retrouvé ton frère...

— C'est vrai, dit Benjamin.

— Et s'il n'y avait pas eu des soldats pour l'en empêcher, il te l'aurait ramené.

— Enfin!... allait dire Gabriel peu convaincu...

Mais Chonchon lui coupa la parole.

— Enfin, dit-elle, nous allons le faire venir, et comme j'ai une idée, il l'exécutera.

— Et nous, qu'est-ce que nous ferons?

— Vous?

— Oui, si nous cherchions Marie?

— Et où? demanda Chonchon.

— Je ne sais pas, fit Gabriel, mais j'ai bien retrouvé Benjamin mieux que Pierrot.

— C'est vrai. Cependant, tu ne peux pas passer ta vie à courir, nuit et jour dans Paris.

Gabriel, toujours affectueux, regardait Chonchon...

Celle-ci reprit :

— Est-ce que ça t'ennuie d'être mon coureur?

— Non, madame.

— Ça ne te fatigue pas de monter derrière mon carrosse?

— Je crois bien, c'est les chevaux qui marchent pour moi

— Es-tu assez bien nourri?

— Oh! oui, madame, trop bien, même.

— Et toi, Benjamin, veux-tu être coureur comme ton frère? De cette façon, vous ne vous quitterez pas plus que votre ombre

Les deux enfants eurent un élan de joie.

— Vous m'accompagnerez tous les deux à l'Opéra chaque fois que je serai de service...

— Oh! oui, madame, dit Benjamin ravi...

— Eh bien! c'est entendu. J'aurai deux coureurs qui n'en feront qu'un. Et, pour commencer, vous allez, tous les deux ensemble, vous en aller dans la rue Pierre-Lescot, tu sais où c'est?

— Moi, je le sais, fit Benjamin que le bien-être avait rendu un peu bavard.

— Vous entrerez au numéro 15 et vous demanderez au logeur qui demeure là et qui est du pays, si Pierrot est dans sa chambre.

— Bon! et s'il y est, qu'est-ce que nous lui dirons?

— De venir me trouver aujourd'hui même.

— Et s'il n'y est pas?

— Vous prierez le logeur de me l'envoyer dès qu'il sera rentré. C'est entendu, vous avez compris?

— Oui, oui, madame.

— Allez donc, et bonne chance.

Ils partirent.

Chonchon avait réalisé ses projets. Les deux jumeaux étaient vêtus de vestes en satin bouton d'or et coiffés de toques pareilles. Avec cela des culottes en velours nacarat et des souliers en drap d'or.

— Je les ferre comme mes chevaux! disait la pensionnaire de l'Opéra en riant de tout son cœur.

Gabriel et Benjamin, par un hasard heureux, trouvèrent Pierrot et le ramenèrent.

— Mon vieux, lui dit Chonchon, il s'agit de ne pas mettre ses deux pieds dans un sabot.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Pierrot.

— Comment, qu'est-ce qu'il y a? s'exclama Chonchon.

— Oui, insista le Savoyard qui ne s'emballait plus...

— Tu n'as donc pas vu les deux petits?

— Si, après?

— Et tu ne me demandes pas comment ils sont ici!

— Ils m'ont tout raconté en route...

— Eh bien! maintenant, il ne s'agit plus que d'une chose, dit Chonchon d'un air important.

— Laquelle?

— Retrouver Marie.

— Tu sais où elle est? interrogea Pierrot.

— Non, fit Chonchon.

— Alors?

— Alors, il faut la chercher.

— Où? demanda Pierrot.

— Comment où? tu me parais bien éteint.

— Je ne sais pas ce que je suis, mais si je n'espérais pas encore rendre service à Mlle Marie, je quitterais joliment cette caverne de voleurs qu'on appelle Paris.

— Voleurs! fit Chonchon en esquissant un sourire, peut-être bien, mais il y en a d'aimables.

— Possible! en attendant.

— En attendant, dit Chonchon, tu vas te mettre à parcourir la ville en chantant.

— Je ne fais que ça depuis deux mois et demi.

— Tu continueras. Qu'est-ce que tu joues et qu'est-ce que tu chantes d'ordinaire?

— Les chansons du pays.

— Tu abandonneras ce répertoire.

— Et qu'est-ce que je chanterai?

— Une seule chanson : *La Grâce de Dieu!*

— Pourquoi?

— Parce que, si Marie l'entend, je la connais, elle ne pourra pas se tenir de te répondre, et par ainsi nous saurons où la trouver. Tu comprends?

Cette fois, Chonchon ne faisait pas, à l'avance, un mot historique, mais elle imaginait le même plan que le troubadour Blondel recherchant, à travers l'Europe, son roi Richard Cœur-de-Lion.

Et certes, on pouvait affirmer qu'elle avait le mérite de l'invention, car, à coup sûr, elle ignorait que Richard et, à plus forte raison, Blondel eussent existé.

Pierrot, d'autre part, n'avait que Paris à parcourir en chantant et, conséquemment, plus de chances de réussite que Blondel qui s'était donné la mission de fouiller l'Europe entière.

— Quand tu devrais faire, une à une et successivement, toutes les rues de Paris, il faut essayer.

— J'essayerai, fit Pierrot avec résignation.

— A la bonne heure, tu comprends quelle joie pour Marie et pour ces deux galopins de se retrouver...

— Oui, mais... fit le Savoyard.

— Mais quoi?

— Le Commandeur! Tu ne vois donc plus le Commandeur?

— Je le vois trop. Il est toujours chez moi.

— Et il ne sait pas, lui, où est Marie?...

— Non. Je l'ai sondé.

— C'est un vieux singe. Il ne te le dirait pas...

— De bonne volonté, non. Mais, si je me mettais en tête de le faire bavarder, il ferait des aveux. En tout cas, raison de plus pour retrouver Marie sans sa participation.

— Oui, dit Pierrot qui — Chonchon avait raison — était réellement un homme éteint depuis l'aventure du souper qu'il ne se pardonnait pas.

Il partit, et dès qu'il fût dans la rue, se mit à chanter la *Grâce de Dieu,* écoutant de toutes ses oreilles si quelqu'un ne lui répondait pas et regardant à toutes les fenêtres si Marie ne se montrait point pour lui faire quelque signe.

Instinctivement, il suivit la ligne des boulevards pour gagner le terre-plein du boulevard du Temple où s'élevaient tant de théâtres devant lesquels

pullulaient les bateleurs et où, pendant longtemps, on avait eu l'habitude de venir écouter et applaudir Marie.

Devant chaque maison, dans chaque cour, Pierrot chanta son refrain et ses couplets.

Ici commence ton voyage...
Si tu n'allais pas revenir, etc., etc.

Mais la nuit vint qu'il n'avait recueilli aucun indice. En sa qualité de Savoyard, il était tenace. C'est dire qu'il ne se découragea point.

Le lendemain, le surlendemain, et ainsi de suite, pendant plus de quinze jours, il continua son métier de chanteur obstiné, jouant de sa vielle et levant éternellement le nez en l'air.

Adieu! à la grâce de Dieu

Ce fut en vain, aucune voix ne lui répondit. Mais il n'avait point parcouru toutes les rues et il s'acharna.

Pendant ce temps, Chonchon menait sa vie ordinaire, figurant dans les opéras et les ballets. Presque chaque soir elle allait à l'Opéra traînant, après elle, les deux jumeaux qu'elle laissait souvent dans sa loge, mais que parfois elle parvenait à placer dans un coin des coulisses pour qu'ils vissent le spectacle.

Et les pauvres enfants se croyaient en Paradis.

Quelle différence, en effet, avec la vie qu'ils avaient menée chez Garigou et même autrefois en Savoie.

Bien tranquilles, ils se tenaient à côté l'un de l'autre, jouant ensemble ou causant de leurs petites affaires, ne gênant pas Chonchon en qui ils avaient démêlé, avec l'intuition des simples, une bonté d'âme que ne parvenait pas à effacer la vivacité de ses sensations et ses ardeurs d'une existence toujours menée à bride abattue.

Ils ne formaient plus qu'un seul vœu : Revoir Marie.

Marie, sans être sequestrée, était entièrement séparée du monde. Arthur lui avait expliqué longuement la situation.

— Pour que ma mère vous juge enfin digne d'être sa bru, lui disait-il, vous devez vous former aux manières nobles et, en même temps, achever cette éducation que j'avais commencée dans votre chambrette dans le but que nous poursuivons encore aujourd'hui.

Et Marie se laissait convaincre.

C'est également sur la recommandation d'Arthur qu'elle ne voyait

personne et qu'elle ne donnait aucune nouvelle à ses amis et même à ses parents, à sa mère.

— Vous sortirez d'ici entièrement transformée, lui disait Arthur. Laissez pour le moment de côté vos amis de Savoie.

— Ne plus les voir!... eux que j'aime tant!... mais pourquoi?

— Parce que leurs mauvaises façons...

— Ce sont de braves gens, qui m'aiment bien aussi...

— Oui, mais leur langage est grossier et il est nécessaire que vous cessiez de l'entendre pour vous en déshabituer tout à fait et pour devenir une femme comme il faut.

— Il y avait, dans la conduite d'Arthur, un autre mobile.

Il ne voulait pas que son oncle ou que les autres roués du temps vinssent encore une fois troubler celle qu'il aimait passionnément.

C'est pourquoi il prenait tant de précautions.

Mais rien n'est plus difficile que de garder une jolie femme, même quand celle-ci ne fait rien pour dérouter une surveillance qu'elle ne trouve pas trop lourde.

La chose est d'autant plus malaisée, que le possesseur même de ce trésor ne se peut tenir de le visiter le plus souvent possible.

Et, en effet, le marquis allant sans cesse voir Marie, il suffisait de l'épier, de le filer, comme on dit aujourd'hui, pour savoir, ou tout au moins pour soupçonner que la retraite de Marie était le petit hôtel où Arthur venait chaque jour...

Et le Commandeur qui s'obstinait après la jeune fille avec cette ardeur sénile dont il avait donné tant de preuves, ne tarda pas à se douter du secret qui l'intéressait tant.

Employant toujours les mêmes moyens, il parvint à s'aboucher avec l'un des domestiques employés au service de Marie et le soudoya grassement.

Celui-ci, du reste, joua fort habilement son rôle et n'eût d'autre souci que de gagner le plus d'argent possible sans trahir absolument son maître.

Le Commandeur ayant mandé chez lui ce valet, l'interrogea en ces termes :

— Tu es au service du marquis de Sivry?

— Non, monseigneur...

— Tu mens, drôle.

— Je jure à monseigneur...

— Alors tu es au service d'une personne à laquelle s'intéresse M. le marquis Arthur de Sivry... de mon neveu, enfin?

Le valet ne répondit pas.



Il se mit à faire sottement le pied de grue. (P. 669.

— Me trompé-je? demanda le Commandeur.

— Je suis en service, monseigneur, reprit le domestique, dans une maison qui appartient à M. le marquis.

— Bon! Et dans cette maison?...

— Monseigneur n'ignore pas que le premier devoir d'un fidèle serviteur est d'être discret...

— Ah! maroufle!

— Que monseigneur ne se mette point en colère...

— Oui, oui, je sais ce que ça veut dire.

— Monseigneur me prête peut-être des arrière-pensées que je n'ai point, mais je suis marié. J'ai trois enfants.

— Tiens, voilà vingt pistoles et fais-moi grâce de tes hypocrisies, triple Tartufe et, maintenant, parle...

— Monseigneur me comble! mais monseigneur sait bien que je suis tout dévoué à Monseigneur.

— Nous allons voir ça, réponds-moi... sincèrement.

— Que monseigneur m'interroge...

— Dans cette maison où tu es en service il y a une jeune femme?

— Monseigneur, il y en a plusieurs, répondit le valet.

A ces mots, Hercule de Boisfleury bondit d'étonnement. Le vertueux Commandeur se scandalisa presque...

— Plusieurs, répéta-t-il; plusieurs femmes! ah! mon Dieu! qui jamais aurait cru ça de monsieur mon neveu!

— Le digne Commandeur, en bon seigneur plein d'admiration pour le régent, pour Louis XV et pour le duc de Richelieu, le digne Commandeur comprit qu'Arthur de Sivry entretenait, dans sa petite maison de la rue Saint-Paul, une sorte de parc aux cerfs.

Et cela ne le scandalisait et l'étonnait nullement; si ses moyens le lui eussent permis, il en aurait fait bien d'autres.

— Plusieurs! reprit-il avec un accent d'admiration tout à fait amusant. Oh! mais c'est très intéressant... Voyons, dis-moi vite, bien vite.

— Quoi donc, monseigneur?

— Combien y en a-t-il?

— Ah! Monsieur le Commandeur, je ne puis pas vous répondre.

— Comment?

— M. le Marquis m'a recommandé le plus profond secret sur ce point délicat.

— Le secret! Mais je le paie ce secret!

— Monseigneur ne me fait pas l'injure de croire qu'il a pu m'acheter en me donnant un léger témoignage de sa générosité.

— Ah ça! drôle, nous allons recommencer?

— Recommencer quoi? Monseigneur.

— Enfin veux-tu parler, oui ou non? misérable!...

— Oui, Monseigneur, j'y suis décidé, mais...

— Tiens! voici encore vingt pistoles.

— Le frontin avança la main pour saisir l'argent que lui montrait le

Commandeur, mais celui-ci, cette fois, retira vivement la sienne et dit d'un air moqueur :

— Maintenant, mon garçon, parle et tu empocheras, sinon, non.

— Eh bien! monseigneur, il y a quatre femmes dans la maison de M. le marquis.

— Malepeste! s'écria M. de Boisfleury, quatre femmes!... mais c'est un véritable harem!... quel gaillard que monsieur mon neveu! mais, voyons, parle encore, mon garçon, achève.

— Parmi ces quatre femmes, n'y en a-t-il pas une qui est mignonne au possible, avec de beaux yeux bleus d'une tendresse à faire pleurer et des cheveux d'un noir admirable. Avec cela, gracieuse et svelte.

— Si, monseigneur, il y en a une comme cela.

— Est-ce qu'elle ne s'appelle pas Marie?

— Nous l'appelons madame.

— Fort bien. Et les autres femmes? Explique-moi vite!..

— Monseigneur oublie ce qu'il a promis.

— Je ne t'ai rien promis, drôle!

— Monseigneur a parlé de vingt pistoles.

— Tu les auras quand je saurai tout.

— Ah! voilà! c'est que la mémoire m'a manqué subitement.

— Tu ne veux plus rien dire, misérable!

— Je ne me souviens de rien; monseigneur peut me croire, sans cela je n'oserais certainement pas lui désobéir.

Très curieux de savoir la fin de ces révélations, le Commandeur donna ses vingt pistoles et interrogea de nouveau le valet en ces termes :

— Et les autres femmes? allons, parle, parle c'est...

— Les autres sont, d'abord deux chambrières au service de madame...

— Ah! maraud!

— Et la quatrième?

— La quatrième? demanda le Commandeur qui crut qu'on allait lui faire enfin des révélations imprévues.

— La quatrième est ma légitime épouse.

— Pour le coup M. de Boisfleury prit une canne et se mit en devoir de caresser comme il faut les épaules de l'insolent. Mais celui-ci l'arrêta en lui révélant que le trésor caché dans le petit hôtel de la rue Saint-Paul était vraiment la vielleuse.

— Elle est sa maîtresse? demanda le Commandeur.

— Oh! pour cela, non, monseigneur; j'affirme qu'il n'en est rien.

— Alors qu'en fait-il?

— Dame! monseigneur, je l'ignore, on prétend qu'il lui fait une éducation de grande dame, qu'il la dresse aux belles manières

— Ah! oui, pour la lancer plus tard.

— Je ne sais, mais cela pourrait bien être.

— Mais il ne s'agit pas de cela, voyons, mon garçon. Tu pourras, je pense, m'introduire dans la place?

— Vous introduire, monseigneur!

— Mais oui, et le plus tôt possible.

— Oh! n'y comptez pas, monseigneur.

— Pourquoi donc?

— Parce que je serais chassé.

— Bah! on ne le saura pas.

— N'importe, monseigneur, ce n'est pas possible.

— Mais si j'y mets le prix? dit le Commandeur.

— Ni pour or, ni pour argent.

— Tais-toi donc, maroufle. Voyons, que dirais-tu... de..

— De combien, monseigneur?

— De cent pistoles !

— Oh! non, non, sachez que M. le marquis...

— Eh bien!... quoi, M. le marquis?...

— M. le marquis nous a déclaré que celui que nous introduirions dans l'hôtel serait jeté dans la rue par la fenêtre.

— Et par qui ?

— Mais par lui-même.

— Tarare! Il ferait beau voir que mon neveu...

— Et il a ajouté que le compte de l'introducteur ne serait pas plus long à régler. Il lui ferait don de cent coups de bâton et l'enverrait ensuite réfléchir, dans les caves de l'un de ses châteaux, aux inconvénients de se laisser séduire.

— Voyons, j'ai dit cent pistoles... Je dis à présent, cent louis?...

— Un louis par coup de bâton, dit le valet, à la rigueur cela pourrait s'accepter; mais aller pourrir dans la cave de quelque vieux manoir... Impossible, monseigneur, c'est tout à fait impossible.

Malgré la résistance du valet, le Commandeur ne se décourageait pas entièrement, il voulut réfléchir aux moyens de le rendre plus traitable, ne désespérant pas d'être plus heureux une autre fois...

Et le lendemain, quand Hercule de Boisfleury vint faire à Chonchon sa visite quotidienne, il avait un air si triomphant que la pensionnaire de l'Opéra flaira quelque chose de nouveau.

— Je parie, se dit-elle, que mon vieil oiseau médite une nouvelle frasque. Et je mettrai ma tête au feu qu'il s'agit de Marie.

Elle sourit et se fit on ne peut plus gracieuse.

Le Commandeur, qui attribuait toujours à sa bonne mine et à ses mérites personnels les bonnes gracieusetés des dames à son égard, se montra fort heureux des amabilités de Chonchon.

Celle-ci le fit jaser.

La plus maladroite des maritornes vient toujours à bout de savoir un secret quand il s'agit de l'extraire à un homme pétri de vanité, comme l'était le Commandeur.

En quelques minutes, Chonchon l'eut adroitement conduit sur le chemin des aveux.

Non pas qu'elle eût l'air de savoir la vérité ni d'avoir la moindre idée de ce qui rendait si folâtre M. de Boisfleury, mais avec une diplomatie toute féminine, elle parvint à lui faire avouer qu'il avait appris une bonne nouvelle.

Cela lui suffit.

Quelques heures après, M. de Boisfleury ne pouvant y tenir, quittait Chonchon et, montant en carrosse, gagnait la rue Saint-Paul où il se mit à faire sottement le pied de grue, comme un clerc de procureur, et levant le nez vers les fenêtres du petit hôtel qu'habitait Marie, ainsi qu'aurait pu faire un amoureux de vingt ans.

Seulement, le respectable séducteur ne se doutait guère qu'il avait été suivi.

Chonchon, en effet, avait détaché à ses trousses le bon Pierrot qui, précisément, venait lui faire part de son lamentable insuccès.

Une heure après Pierrot était de retour chez la pensionnaire de l'Opéra.

— Eh bien? lui dit-elle.

— J'ai suivi M. le Commandeur.

— Où est-il allé?

— Là-bas, au fond du Marais, rue Saint-Paul.

— Est-il entré dans une maison?

— Non.

— Qu'est-ce qu'il a fait alors?

— Il s'est promené en faisant des grâces, et en regardant en l'air comme s'il allait lui tomber des alouettes toutes rôties dans son noble bec.

Pierrot en voulait à mort à M. de Boisfleury, et il en parlait fort irrévérencieusement, comme on le voit.

— Est-ce qu'il n'a pas toussé?

— Oh! plus de vingt fois...

— Et tu étais à même de voir les fenêtres qu'il regardait?

— Je les voyais aussi bien que lui.

— Personne ne s'est montré?

— Non, pas un chat.

— Et personne n'a toussé, comme pour répondre?

— Personne.

— C'est bien, mon bon Pierrot.

— Tu sais ce que tu voulais savoir? demanda le bon Savoyard à Chonchon qui réfléchissait.

— Pas tout à fait, mais nous sommes sur la voie.

— Tu crois! dit Pierrot qui, avouons-le, n'avait pas en Chonchon une confiance illimitée.

— Écoute-moi et ne fais pas la bête.

— Je vas tâcher...

— La disparition de Marie nous a désespérés tous les deux, n'est-ce pas?

— Oui, d'autant qu'il y a de notre faute.

— C'est vrai. Le malheur, c'est que nous ne savons pas ce qu'elle est devenue, et que, peut-être, la sottise que nous avons commise en nous endormant peut avoir de terribles conséquences.

— Oh! mon Dieu! tu me fais frémir, Chonchon.

— Nous savons que ce n'est point le Commandeur qui la cache, mais nous savons aussi qu'elle lui a été enlevée par quelqu'un... si ce quelqu'un est le marquis... qu'elle aime, ça ne nous regarde pas. Seulement, il faut nous en assurer.

— Comment faire?

— C'est bien simple. Demain, vers onze heures, tu prendras ta vielle et tu iras jouer la *Grâce de Dieu* devant la maison dont le Commandeur a tant contemplé les fenêtres...

— Bon. Et puis après?

— Et puis, si Marie est là, tu la verras mettre le nez à la fenêtre.

— Bah! tu crois?...

— En tout cas, ne manque pas de lever les yeux et de reluquer comme il faut la façade...

Chonchon baissa la voix.

— Si Marie est prisonnière, elle pourra, peut-être, se montrer quand même derrière une vitre, et rien de plus, mais l'important est que tu saches si elle est là. Après, nous parviendrons bien à pénétrer auprès d'elle.

— Bien, j'ai compris, Chonchon.

Le lendemain, en effet, Pierrot alla répandre des torrents d'harmonie dans la rue Saint-Paul.

Et il n'eut pas besoin de jouer longtemps de son instrument chevrotant...

Une fenêtre s'ouvrit. Le vielleur, la bouche ouverte, regarda vivement en l'air et, comme l'avait prévu Chonchon, Marie se montra, sans le moindre embarras, fit un geste d'amitié à Pierrot, lui sourit et lui fit comprendre qu'elle le remerciait de son attention.

Le bon Savoyard, tout joyeux, lui adressa force saluts et même se permit de lui demander tout haut si elle n'avait pas besoin de son aide.

Mais Marie lui fit signe de se taire et de compter qu'elle serait toujours heureuse de l'entendre.

Pierrot, ravi, reprit le chemin du boulevard et vint rendre compte à Chonchon du résultat de son expédition.

— Bien! dit-elle, quand elle eut entendu le rapport de son compatriote, maintenant, il s'agit simplement de savoir à qui appartient cet hôtel.

— Je peux interroger les voisins, dit Pierrot.

— Oui. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ce matin?

— Parce que j'ai eu peur de commettre une sottise.

Le pauvre Pierrot, troublé par tant d'événements, commençait à n'avoir plus confiance en lui-même...

— Eh bien! retournes-y et informe-toi.

— C'est ça. Je te verrai ce soir?

— Oui, à l'Opéra.

— A l'Opéra? moi! à l'Opéra?

— Tu me demanderas au portier, au suisse des artistes, derrière le théâtre, tu sais... J'aurai soin de le prévenir.

— Je trouverai.

— Ta présence n'étonnera personne.

— Bon... et alors?

— On te laissera monter dans ma loge et tu me diras ce que tu auras découvert.

— C'est dit. J'y vas de ce pas.

— Marie avait-elle l'air triste ou satisfait?

— Elle paraissait très contente.

— Tu n'as rencontré, autour de l'hôtel, aucun des domestiques que tu as vus chez la marquise?

— Aucun.

— C'est bien, à ce soir...

Il était quatre heures. Chonchon s'habilla lestement et commanda

son carrosse pour aller à l'Opéra où elle devait figurer dans les deux pièces.

On donnait l'*Orphée*, de Gluck, et un ballet intitulé *Apollon et Coronis*. Chonchon faisait une ombre dans l'enfer du deuxième acte d'*Orphée,* et une nymphe dans la pastorale héroïque qui suivait.

A cette époque, le spectacle, à l'Opéra, commençait à cinq heures. Ce qui était bien plus naturel qu'aujourd'hui, où l'on vous prend la moitié de votre nuit sous prétexte de représentation théâtrale.

Mais passons.

Chonchon, en arrivant, ne manqua pas de prévenir le suisse qu'un Savoyard, joueur de vielle, viendrait la demander.

— Je vous prie, dit-elle, de faire monter ce brave garçon dans ma loge, si j'étais en scène.

La bonne fille accompagna la recommandation d'un écu, et ce fut avec la plus parfaite bonne grâce qu'on lui répondit :

— Avec plaisir, madame.

Le dernier entr'acte venait de commencer quand Pierrot pénétra dans l'Opéra.

— Eh bien? lui demanda Mlle Ophélia — car, au théâtre, nous ne pouvons guère l'appeler autrement.

— Ma foi, tu ne te trompais pas...

— L'hôtel est au marquis?

— A lui-même.

— Alors, nous n'avons rien à faire.

— Mais, reprit Pierrot, il ne s'agit pas de ça pour le moment...

— Au fait, c'est vrai, mon pauvre ami, tu as l'air tout chose, qu'est-ce que tu as donc appris?...

— J'ai appris que le père Loustalot...

— Eh bien! quoi? Loustalot... que lui est-il arrivé, là-bas?

— Là-bas! rien du tout, il est à Paris.

— Ah! bah! à Paris... Lui!... le père de Marie!

— C'est comme je te le dis.

— A Paris! et pourquoi faire?

— Il cherche sa fille, pardine...

— Patatras! qu'est-ce qu'il va se passer, mon Dieu?

— Eh! que veux-tu qu'il se passe?

— Tu l'as-vu? demanda Ophélia.

— Non, autrement...

— Autrement, quoi?

— Je lui aurais dit où il la trouvera.



Au feu! Chonchon! Au feu!... (P. 677.)

Chonchon regarda Pierrot d'un air surpris :

— Tu aurais fait ça? tu lui aurais dit?...

— Pardine!

— Ah! il est trop bête, beaucoup trop bête!... mais ne t'en avise pas, animal!

— Tiens! et pourquoi?

— Tu ne connais donc pas le père Loustalot?

— Si fait, je le connais depuis ma naissance.

— Eh bien! alors, tu dois savoir qu'il est diablement sévère...

— Et qu'il a raison de l'être, oui!...

— S'il apprenait quelque chose sur le compte de Marie, il serait capable de la tuer.

— Mais il n'apprendra rien, Chonchon, répondit Pierrot, absolument rien... Marie est la vertu même... J'en mettrais ma vielle au feu.

— Ah! tu crois? interrogea Chonchon, abasourdie par tant de naïveté.

— M. le marquis est un honnête homme.

— Parbleu! fit Chonchon, le Commandeur aussi est un honnête homme.

— D'ailleurs, il m'a fait l'honneur de me dire qu'il aimait Marie et qu'il l'aimait de façon à ce qu'elle n'aurait jamais à rougir.

Chonchon interrompit Pierrot :

— Écoute, dit-elle, voilà qu'on sonne...

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— C'est la fin de l'entr'acte. Il va falloir que je descende en scène pour le dernier acte. Tu n'as pas besoin de t'en aller?

— Si, faut que je sois chez moi avant neuf heures.

— Ah! c'est ennuyeux; Moi, je ne peux pas manquer l'acte. Il y a un Moscovite très blond qui me donne des leçons de russe. Il m'attend dans les coulisses et nous devons souper après le théâtre.

— Alors, dis tout de suite tout ce que tu as à dire?

Les deux jumeaux, Gabriel et Benjamin, étaient dans un coin de la loge, derrière un paravent où ils causaient et jouaient. De temps en temps, on les entendait rire...

— Eh! galopins! s'écria Chonchon...

Ils savaient ce que ça voulait dire. L'un et l'autre avancèrent à l'ordre.

— Tu connais le prince Gaganine, toi, Gabriel?

— Oui, madame Ophélie.

— Descends dans les coulisses et dis-lui que je vais me manifester avant dix minutes, qu'il ne s'impatiente pas.

— Je peux t'y aller avec lui? demanda Benjamin.

— Oui, mon garçon.

— Et nous pourrons t'y regarder la comédie?

— Oui, à condition de vous fourrer dans un coin et de ne pas faire le moindre bruit.

Les enfants partis, Chonchon revint à Pierrot :

— Retiens bien ceci, lui dit-elle; à aucun prix il ne faut donner, au

père Loustalot, des nouvelles de sa fille avant que nous ayons averti Marie.

— Ah! fit Pierrot.

— Par conséquent, dès demain il nous faudra pénétrer, de gré ou de force, auprès d'elle.

— Je m'en charge.

— Et lui dire que son père est à Paris.

— Il me semble qu'en leur faisant la surprise à l'un et à l'autre, ce serait bien mieux.

— La surprise!... décidément tu es trop bête! mais tu m'as entendu: n'oublie pas ma recommandation, et viens demain matin chez moi.

Sans attendre la réponse, Chonchon s'élança hors de sa loge, laissant Pierrot un peu ahuri. Elle chantait, à pleine voix, un fragment d'opéra et s'enlevait, dans le corridor, en essayant des ronds de jambe et des jetés-battus qui faisaient esclaffer de rire les autres artistes de sa force.

Pierrot, abandonné au milieu des falbalas et des costumes de théâtre que Chonchon ne lui avait pas donné le temps de contempler, regardait autour de lui de tous ses yeux.

Cependant, il se décida à partir.

Dans le couloir par lequel il était venu, il rencontra une succession de demoiselles fort court vêtues qui, d'abord, le regardèrent effrontément, puis finirent par lui adresser la parole.

— Qui es-tu, vilain? lui demanda l'une d'elles.

Et, familièrement, elle lui prit le menton, comme s'il eût été une jeunesse et qu'elle fût un homme.

Pierrot s'indigna :

— Voulez-vous me laisser? dit-il.

— Tu as peur de moi? demanda la donzelle avec étonnement.

— Effrontée! s'exclama Pierrot.

Un éclat de rire général retentit autour du Savoyard qui, s'étant retourné, se vit au milieu d'une troupe de jeunes femmes en robe de gaze qui avaient l'air de s'amuser beaucoup.

— C'est un bel innocent! s'écria la particulière que Pierrot venait d'appeler effrontée.

— Alors, il faut l'embrasser! moi, je n'ai jamais embrassé un homme innocent, dit une autre.

La proposition fut adoptée à l'unanimité, et toutes ces demoiselles, prenant successivement par le cou Pierrot qui se débattait, l'embrassèrent en riant comme des folles qu'elles étaient.

— Mais qu'est-ce qu'il est venu faire ici? dit une voix.

— Au fait, oui, qu'est-ce qu'il est venu faire?

— C'est un Amadis, sans doute...

— Qui voudrait nous faire oublier nos devoirs...

Et de rire encore.

— Adonis, reprit une troisième, comment t'appelles-tu?

— Pierrot, répondit naïvement le Savoyard; mais sachez que je ne suis pas ici pour m'amuser...

— Et pourquoi faire, alors?

— Pour vous dire que vous êtes des dévergondées et que je suis honteux d'être venu dans ce Paris, où l'on voit de si affreuses choses et tant d'autres encore.

— Mesdemoiselles, c'est un philosophe! un sage!...

— Embrassons-le encore... et vive mon ami Pierrot.

Pierrot fit un geste menaçant qui arrêta ces ménades dans l'expression de leur fantaisie.

— Vous feriez mieux, dit-il, de m'enseigner mon chemin pour sortir au plus vite de ce lieu de damnation?

Alors, une de ces demoiselles, très sérieusement et en femme qui ne plaisante plus, lui montra un escalier qui conduisait aux combles du théâtre.

— Tenez, dit-elle, monsieur Pierrot, vous allez monter un étage par là, vous tournerez à gauche une fois, puis une autre fois à droite, et vous trouverez alors un autre escalier, vous monterez encore, et celui-là vous conduira directement dans la rue.

Pierrot regarda très attentivement tous ces visages fardés pour s'assurer qu'on ne se moquait pas de lui. Pas une de ces dames n'avait l'air de plaisanter.

Il s'en alla donc par le chemin qu'on venait de lui indiquer, tandis que les figurantes lui tournaient le dos et descendaient un escalier en bois par lequel elles gagnèrent très bruyamment la scène.

Pendant ce temps, Chonchon rejoignait le prince Gaganine, mais elle manquait de son montant ordinaire.

C'est qu'au fond, elle était fort préoccupée de ce qu'elle venait d'apprendre par la bouche de Pierrot.

— Le père Loustalot à Paris? pensait-elle.

Puis, après un moment de réflexion :

— Quelle affaire! ajouta-t-elle. Et comment Marie va-t-elle se tirer de là?

— Mademoiselle Ophélia, lui dit le prince, est bien soucieuse aujourd'hui, contre son habitude.

— Oui, prince, oui, je suis soucieuse.

— Elle a peut-être un creux, dit une camarade.

— Pardine! j'ai toujours un creux. Mais ce n'est pas ça qui me turlupine pour le moment. Prince, reprit Ophélia, comment dites-vous turlupiner, en moscovite?...

Le prince Gaganine allait répondre, quand arriva un régisseur qui, frappant dans ses mains, s'écria d'une voix étouffée :

— Allons, mesdemoiselles, chaud! chaud!

Cela voulait dire qu'il fallait entrer en scène.

Les figurantes prirent la physionomie qu'on leur avait recommandée pour la circonstance, et s'élancèrent derrière les danseuses qui venaient de bondir...

Chonchon réfléchissait toujours.

— Pourvu que le père Loustalot n'aille pas faire d'esclandre. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc fâchée de n'avoir pas su plus tôt où était cachée sa fille. Enfin, ce sera pour demain...

La représentation continua. La Guimard, qui dansait un pas éblouissant, fut acclamée par un parterre en délire...

Puis il y eut un ensemble, et la toile tomba sur une apothéose qu'éclairaient cent douzaines de bougies.

Le public se retira lentement, et les acteurs, les actrices, les danseurs, les danseuses, ainsi que les figurantes, remontèrent dans leurs loges pour se déshabiller...

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elles y étaient, lorsque tout à coup, on entendit courir dans l'escalier un homme qui criait : Au feu! au feu! avec l'accent de la plus profonde terreur.

Cet homme, c'était Pierrot.

— Au feu! Chonchon! Au feu!...

Le pauvre diable, induit en erreur par les figurantes qui s'étaient vantées de lui indiquer son chemin, avait erré dans les hauteurs de l'Opéra, allant du cintre, où l'on voyait tous les décors, à l'extrémité des combles, de l'autre côté de la salle, sans pouvoir sortir de ce labyrinthe.

Tant et si bien que la représentation avait fini à neuf heures, selon l'usage, sans que Pierrot fut parvenu à s'en aller.

Pour la vingtième fois, il fut ramené, par ses recherches, du côté de la scène, et ce fut alors qu'il aperçût des décors en flammes.

L'Opéra, en 1781, ou tout au moins au commencement de 1781, était situé non loin de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Comédie-Française.

Ainsi que la plupart des théâtres de ce temps-là, et du nôtre,

d'ailleurs, il était construit de façon à fournir un terrible aliment à un incendie.

De plus, tout ce qui constituait la partie réservée aux artistes, et principalement aux danseuses, était situé dans la partie la plus élevée du théâtre, au-dessus ou aux côtés de la scène.

Divisés en petites loges séparées les unes des autres par des cloisons en bois, ces étages supérieurs, desservis à peine par deux escaliers non moins inflammables et d'une étroitesse ridicule, semblaient voués, avec tout ce qu'ils renfermaient, à une perte certaine.

Nous l'avons dit, toutes les figurantes, les danseuses, les danseurs, venaient de remonter. Est-il nécessaire d'ajouter quelle émotion se répandit dans tout ce personnel frémissant qui connaissait le danger.

Au premier cri, tout ce monde eut la conscience d'une épouvantable catastrophe.

Il n'y avait rien à faire qu'à se sauver, n'importe comment.

— Au feu! au feu! avait crié Pierrot.

— Au feu! au feu! se mit-on à répéter de toutes parts.

Et presque au même instant, la fumée infecte, nauséabonde, se dégageant des toiles peintes qui formaient les décorations, la fumée fit son apparition dans les couloirs.

Chonchon, remontée comme les autres, était en train de se déshabiller dans l'élégant boudoir qui lui servait de loge.

Après avoir fait cacher de nouveau Gabriel et Benjamin derrière le paravent, et pendant que le prince Gaganine, que sa mauvaise étoile avait attiré là, débitait des compliments d'une voix nasillarde, Chonchon ôtait, un à un, tous ses vêtements de théâtre, tandis que les deux enfants dormaient d'un sommeil profond.

Tout à coup, un cri terrible se fit entendre.

— Au feu!... au feu!...

Ce cri retentit à l'oreille d'Ophélia.

— Au feu! répéta-t-elle avec ce calme qui la rendait parfois si originale; où diable peut bien être le feu?

Quelqu'un passa devant la loge en criant :

— Pas un instant à perdre... Sauvez-vous.

— Mais c'est donc vrai, dit tranquillement Chonchon, le feu?...

— Le feu est à l'Opéra.

— Ah! diable! fit la grosse fille un peu décontenancée.

Puis, se tournant vers Gaganine en s'habillant très à la hâte :

— Monseigneur, vous avez entendu?

— Je crois bien! Sauvons-nous, répondit-il en prenant vivement son chapeau.

Et le grand seigneur moscovite, s'élançant vers le corridor, disparut en un clin d'œil.

Assez familiarisé avec les êtres, Gaganine s'empressa de gagner l'escalier.

Mais il ne put s'y engager.

La fumée, une fumée asphyxiante l'emplissait tout entier. Il revint affolé vers la loge de Chonchon qui, en le voyant reparaître, lui dit :

— Ah! vous voilà revenu. Ce n'est rien, n'est-ce pas? Je m'en doutais.

— Comment, rien? fit le Russe, redevenu calme à son tour; et il ajouta, plein d'une courageuse résignation : Je crois, ma chère, que nous sommes perdus.

— Perdus! voyons! voyons! reprit Chonchon, ne me faites pas peur.

— Nous sommes perdus, vous dis-je.

— Hâtons-nous de fuir...

— Les escaliers sont impraticables...

Des rumeurs et des cris de désespoir se faisaient entendre.

Gaganine reprit froidement :

— Toute la scène est en feu!

Chonchon, cette fois, eut conscience du danger, d'autant plus que le grand seigneur moscovite, après avoir cédé à un premier mouvement de terreur, avait repris son sang-froid.

— Nous sommes perdus, répéta-t-il avec calme.

— Allons donc! s'écria Chonchon, épouvantée à son tour, nous trouverons bien le moyen de nous sauver.

— Vous vous illusionnez, ma chère. Je vous dis que la scène est en feu. Et puis, tout ce théâtre est sec comme une allumette. C'est bien fini, allez, nous sommes perdus.

— Non, non, on nous portera secours...

Pendant ce court fragment de conversation, le feu avait gagné le cintre et tout le plafond commençait à flamber.

Un homme ouvrit la porte de Chonchon.

— Y a-t-il quelqu'un ici?

— Mais oui, il y a moi, dit Chonchon.

— Et moi, fit Gaganine.

L'homme qui venait de parler entra et s'avança vers Chonchon.

— Il n'y a pas une minute à perdre, dit-il.

Et il jeta sur la belle fille une sorte de grand manteau qui venait de lui servir dans le ballet et se mit en devoir de la prendre dans ses bras.

— C'est donc très sérieux? fit la jeune fille, devenant toute tremblante.

— Si sérieux que nous ne pourrons peut-être pas passer.

— Partons vite, alors.

L'homme, chargé de Chonchon, s'élança vers le corridor en disant à Gaganine :

— Suivez-moi, monsieur.

Mais quand ils furent là tous les trois, le spectacle qu'ils eurent sous les yeux les frappa de terreur.

Dans le fond, tout à fait dans le fond, à travers l'épaisseur d'une fumée épaisse, on distinguait les langues de flammes qui venaient lécher les murailles. Parfois, sous l'effort de l'incendie, ces flammes s'avançaient, comme les langues fourchues d'horribles serpents et semblaient vouloir emplir de leur horreur toute la longueur des couloirs où se tenaient plus de cinquante malheureux qui paraissaient voués à une mort certaine.

Tout le monde n'avait pas le calme de Chonchon. Et même ce n'étaient pas les femmes qui montraient le moins de courage.

Quelques danseurs — à cette époque les danseurs étaient des gens très importants — quelques danseurs poussaient des cris et cherchaient une issue du côté où elle était introuvable.

L'un d'eux, perdant la tête et sans réfléchir, essaya de descendre par la fenêtre, à l'aide des saillies du mur, mais il tomba sur la place et se tua.

Les danseuses, pour la plupart, couraient comme des folles, allant ici et là, sans but, ne sachant que faire et voyant arriver la minute où le feu les envelopperait.

Du reste, la chaleur devenait insupportable.

Au dehors, on essayait d'organiser des secours. Mais dans les incendies de théâtre, les événements marchent si vite que les mesures sont prises presque toujours trop tard.

Un désordre inimaginable régnait en haut et en bas. Seulement, en bas il régnait parmi des curieux, tandis que sous les combles il régnait parmi des victimes probables.

Quelques individus déterminés, parmi lesquels était celui qui portait Chonchon, essayaient de calmer les épouvantes sans trop y parvenir.

Dans ce trouble indicible, un groupe d'hommes se distingua d'une façon toute particulière, ce furent les machinistes.

Avec une rare présence d'esprit ils ouvrirent les portes par où les chanteurs purent se sauver dans la rue Saint-Honoré.

Sans s'inquiéter des scènes de désolation et d'affolement général qu'ils



Qui c'est-il? demandait-on. (P. 687.)

avaient sous leurs yeux, ils parèrent aux premiers secours et, au moment où l'un d'eux prenait Chonchon pour l'emporter, lui et ses camarades avaient déjà arraché à la mort plus de vingt personnes.

— Il y a moyen de se sauver encore par l'œil-de-bœuf, du côté du palais,... dit l'un d'eux.

— Où est Danguy, le danseur?

— Il vient de tomber, on ne sait pas.

— La Guimard, qui a vu la Guimard?

— Elle est en sûreté.

— Danguy est mort, fit une voix.

— Et Beaupré, mon maître? demanda un laquais qui s'arrachait les cheveux.

— Il a sauté dans la rue.

— Sauté!...

— Du troisième étage.

— Alors, il est mort?

— On ne sait pas.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! criait en même temps une pauvre fille qui courait de l'un à l'autre, la tête perdue.

Il faut que le lecteur se pénètre bien d'une idée : c'est que les cris que nous transcrivons ci-dessus s'étaient fait entendre, que l'enlèvement de Chonchon et tout ce que le lecteur vient d'apprendre s'était écoulé en un temps moins long cent fois qu'il n'en faut pour l'écrire.

Tous ceux qui avaient entendu parler de l'œil-de-bœuf, du côté du palais par où, venait de dire quelqu'un, on pouvait se sauver, s'élancèrent au hasard, de tous les côtés, comme si l'œil-de-bœuf eut été partout.

En même temps, un machiniste, armé d'une hache, attaquait une porte qui communiquait avec une maison voisine et par laquelle il espérait faire passer la foule éperdue qui le suivait.

La porte vole en éclats.

Épouvantable déception! Elle est murée derrière le bois qu'on vient de faire sauter.

Tout à coup, un homme semble jaillir de la fumée. Avec toutes les apparences d'un fou, il court çà et là.

C'est le moment même où le machiniste qui porte Chonchon s'élance d'un côté où personne ne va en disant, d'une voix que brise l'émotion :

— Je sais par où l'on peut sortir, cette fois

— C'est fini! c'est fini! répète l'homme que l'on vient de voir surgir impunément.

— Pierrot! s'écrie Chonchon.

— Ah! c'est toi. Dans quel guêpier tu m'as fourré!

— Suis-nous! suis-nous! lui crie la Savoyarde, laquelle se laisse porter avec le nonchaloir d'une personne qui n'a pas fait autre chose de toute sa vie.

Mais le danger prend des proportions effrayantes.

L'Opéra semble s'allumer comme une pièce d'artifice. Quelques minutes encore et c'en sera fait des malheureux qui sont là.

— Venez! venez! reprend celui qui porte Chonchon.

Il marche d'un pas assuré, suit un long corridor et gagne une toiture par où il descendra dans un immeuble voisin.

Il va s'y aventurer quand Chonchon pousse un cri terrible.

— Et mes petits! dit-elle, en essayant de se dégager des bras du machiniste.

— Quels petits?

— Mais Gabriel, mais Benjamin!...

— Vos deux coureurs? dit Gaganine.

— Oui.

— Ils sont perdus, les pauvres malheureux.

— Perdus! jamais. Je ne veux pas, je ne veux pas.

Et, s'arrachant des bras de celui qui va la sauver, Chonchon, nue, ou à peu près, s'élance vers l'Opéra tout en feu, et semble rentrer dans une fournaise.

— Pierrot! crie-t-elle.

— Quoi? interroge le Savoyard.

— Viens avec moi! il faut les sauver!

— Mais où sont-ils?

— Dans ma loge.

Pierrot ne répondit rien et s'élança à son tour derrière Chonchon, qui se rappelant parfaitement le chemin par lequel ils viennent de passer et, conduite par une chance incroyable, arrive aux abords de sa loge.

Là, elle se heurte à quelque chose qui bouge.

Ce sont les deux jumeaux cherchant une issue, les yeux agrandis par la peur, les cheveux à moitié brûlés, le front et tout le corps inondés de sueur.

Chonchon les palpe, les devine au contact de leur veste de satin.

— Prends-en un, dit-elle à Pierrot qui, fidèlement, bravement a suivi la courageuse fille.

Pierrot saisit un des enfants, Chonchon charge l'autre sur ses bras et revient en hâte vers l'endroit où elle avait trouvé le salut pour courir au secours des jumeaux.

La fumée est si opaque, si dense qu'il lui est impossible de parler. Pierrot la suit, machinalement, instinctivement. Ils courent. Derrière eux retentit le fracas des galeries du théâtre qui s'écroulent en crépitant.

Elle n'a songé à rien qu'au salut de ses deux petits compatriotes, lorsqu'elle a abandonné ceux qui allaient être hors de péril, mais elle a commis une irréparable folie.

Gabriel, Benjamin sont presque asphyxiés.

Inertes, ils se laissent porter sans avoir conscience de quoi que ce soit.

Chonchon croit retrouver son chemin. Elle court de toutes ses forces. Mais voici qu'elle a vraiment, pour cette fois, tout à fait peur. Les couloirs s'allument derrière elle, la flamme, gagnant de proche en proche, a l'air de les poursuivre elle, Pierrot et les deux enfants.

— C'est par ici, n'est-ce pas? dit-elle haletante, en s'engageant dans un autre couloir.

Mais elle se trompe, la malheureuse. Elle est retournée vers le foyer de l'incendie, par un autre chemin.

Que va-t-elle devenir?

Seraient-ils réellement destinés à périr dans ce brasier qui gronde à deux pas?

Avec une résolution sans pareille, la courageuse fille, qui vient de s'exposer à la plus horrible mort, pour sauver deux enfants, s'obstine à trouver l'issue de tout à l'heure.

Et pendant ce temps, trois machinistes, héros obscurs et inconnus, dont l'histoire n'a même pas conservé les noms, s'étaient élancés d'abord pour l'empêcher de commettre la folie qu'elle tentait.

— C'est inutile, lui criait-on.

— Tout brûle par là.

— Vos coureurs sont morts à l'heure qu'il est.

— C'est une crâne fille, tout de même, reprit le premier qui avait parlé.

— Je crois bien, mais il faut la sauver.

— Madame Ophélia! attendez-nous au moins.

Et ils avaient essayé de la suivre. Puis, ils l'avaient perdue de vue et enfin, eux-mêmes s'étaient égarés au milieu de la fumée où l'on respirait une atmosphère embrasée et mortelle.

— Je crois qu'elle est perdue, dit tristement l'un d'eux.

— Et nous aussi, ajouta le second.

Ils couraient comme des insensés, traqués par le feu qui gagnait de proche en proche.

Pendant ce temps, Pierrot, Chonchon, Gabriel et Benjamin étaient arrêtés dans un coin où ils n'avaient pas trouvé à passer et d'où ils n'osaient plus s'éloigner de peur de tomber de mal en pis.

Mais la fumée devenait plus lourde et plus irrespirable. Chonchon et Pierrot se sentaient envahis par une asphyxie écœurante et ne se sentaient plus la force de marcher.

Comment le miracle se produisit-il? Par quel hasard merveilleux vint-on à leur secours?

Toujours est-il que, trois minutes plus tard, le machiniste qui avait déjà enlevé Chonchon, reparaissait avec la belle fille évanouie et quelque peu brûlée dans ses bras. Il s'engageait, pour la seconde fois sur la toiture, gagnait une lucarne et parvenait à pénétrer, avec son fardeau, dans une maison voisine, par laquelle il descendait sur la place du Palais-Royal.

Quant à Pierrot et aux deux enfants, ils avaient, dit-on, suivi le sauveteur de Chonchon, et quelqu'un prétendait les avoir vus sur le toit, eux aussi, qui se mettaient en sûreté, aidés par les autres machinistes.

En ce moment même, le centre du théâtre s'écroulait avec un épouvantable fracas.

Des flammes de toutes les couleurs s'élevèrent dans le ciel à une hauteur vertigineuse. Des langues de feu vertes, orangées, jaunes, rouges et bleues, se croisèrent dans tous les sens. Des milliers d'étincelles et de flammèches furent projetées en l'air comme si un volcan les avait vomies.

Ce fut sinistre et merveilleux à la fois. L'incendie était dans toute l'horreur de sa puissance.

Des cris d'effroi, d'épouvante, partirent de la foule qui était énorme, car l'heure n'étant pas très avancée, tout Paris était venu là.

Les premiers secours furent apportés par les capucins et les récollets qui, d'ordinaire, se signalaient par leur courage et par leur charité dans tous les incendies.

Les pompiers et leur commandant Morat firent aussi des prodiges de valeur.

Du reste, même à cette époque, il n'y avait pas de sinistre un peu considérable qui ne donnât lieu, de leur part, à quelque action d'éclat.

Malheureusement, le feu était d'une telle violence que moines et pompiers durent abandonner l'Opéra pour se porter au secours du Palais-Royal qu'habitait le duc d'Orléans et qui courait le plus grand danger.

Mais voici que, tout à coup, on entendit ce cri :

— Il n'y a plus d'eau!

— Plus d'eau! fit le commandant Morat.

— Que faut-il faire?

— En trouver, parbleu ! répondit le commandant...

Et, en effet, si l'on ne parvenait pas à alimenter les pompes, le quartier tout entier devenait la proie des flammes.

— Que d'ordre supérieur, reprit le commandant, on fasse ouvrir toutes les maisons voisines à un quart de lieue à la ronde.

— Oui, commandant.

— Que les personnes de bonne volonté, partout où il y aura des puits, y remplissent des seaux qu'on se passera de main en main.

— Vous entendez, sergents? dit un officier.

Vingt-cinq sous-officiers des pompiers s'élancèrent de divers côtés.

— Enfin, continua Morat, qu'on aille à la Seine remplir tous les tonneaux de porteurs d'eau qu'on pourra réquisitionner.

Tout cela fut fait en très peu de temps et avec un zèle bien rare.

En sorte que, quelques heures après, le foyer de l'incendie était circonscrit et tout péril écarté pour le voisinage, mais non sans peine, car les flammèches volèrent, dit-on, jusqu'à la rue Montmartre.

Pendant ce temps, sur la place, on s'occupait des gens qui avaient péri dans la catastrophe et aussi de ceux qui avaient pu se sauver.

Quand on apporta Chonchon presque nue, mais enveloppée dans une sorte de manteau, la foule courut de son côté.

— Qui c'est-il? demandait-on.

— Je ne sais pas.

Un petit abbé prit la parole :

— On suppose, dit-il, que c'est la Guimard...

— Elle l'a échappée belle.

— Qui l'a sauvée?

— C'est un danseur, répondit une grosse fruitière.

— Eh ! non, ce n'est pas un danseur.

— Qui donc, alors?

— Un machiniste. Et puis, ce n'est pas la Guimard.

— Vraiment.

— C'est Mlle Ophélia.

Chonchon, à moitié asphyxiée, venait de reprendre ses sens.

— Ah ! mes amis, dit-elle, est-ce que je suis encore vivante?

— Bien vivante, mademoiselle.

— Et bonne vivante, alors. Mais qui m'a donc sauvée?

Et, tout en parlant ainsi, elle s'était mise sur ses pieds et se drapait dans son manteau.

— C'est moi, mademoiselle, répondit le brave machiniste.

— Alors, mon ami, approchez d'abord que je vous embrasse.

Et Chonchon, dans son simple appareil, tendit ses joues à l'heureux sauveteur.

Puis elle ajouta :

— Et demain, venez me voir chez moi. Je me propose de vous récompenser comme il faut.

On riait autour d'elle.

— Mon Dieu! que vous êtes bêtes! dit-elle.

Mais, tout à coup, elle porta la main à la nuque et s'écria :

— Je suis brûlée !

— Oui, mademoiselle, dit quelqu'un.

— Aïe, ça fait mal. Palsambleu! comme ça fait mal. Il faut aller me chercher mon médecin et mon carrosse.

Quelqu'un se chargea d'exécuter l'ordre.

— Ah! mon Dieu! j'y pense!

— Quoi donc?

— Et mes deux petits?

— Vos coureurs? demanda le machiniste.

— Oui, Gabriel et Benjamin... Et puis Pierrot?...

— On dit qu'ils sont sauvés.

— Où sont-ils?... Aïe! ça fait mal... Mais je ne veux pas rentrer sans eux.

Le machiniste, pendant ce temps, racontait à la foule comment Ophélia, qui aurait pu se sauver beaucoup plus tôt, s'était exposée à une mort presque certaine pour revenir chercher et arracher au fléau deux petits enfants jumeaux qui lui servaient de valets.

On lui fit une ovation.

— Je suis fière de votre enthousiasme, braves gens, dit-elle, mais où sont mes petits? Je donne vingt pistoles à qui me les ramènera.

Pendant ce temps, un désordre indescriptible régnait sur la place. On se cherchait, on s'appelait avec des voix désespérées.

Des amis ou des amies du personnel de l'Opéra, qui se retrouvaient, s'embrassaient follement.

— A-t-on réellement sauvé la Guimard? demandait un jeune gentilhomme.

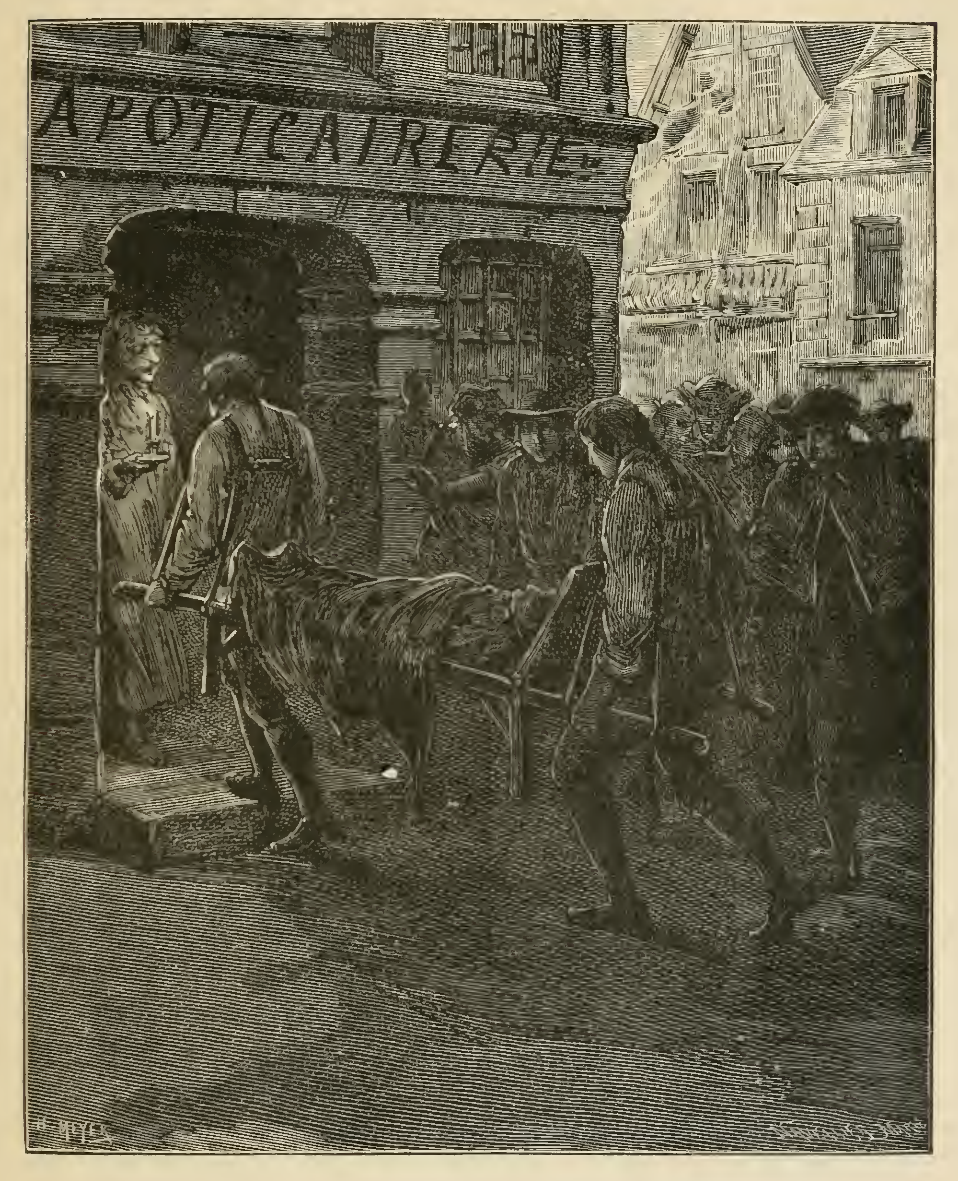
— Oui, elle est sauvée.

— Est-ce qu'il y a des morts? interrogeait Mlle Laguerre, une des cantatrices du temps.

— Il y a d'abord Danguy.

— Quoi! Danguy, le danseur, le rival de Vestris?...

— Oui, il s'est jeté du troisième étage.



Presque au même instant, on emportait un homme sur une civière. (P. 690.)

— Huart aussi est mort?

— Non, il est blessé seulement,

— On le disait tombé dans la fournaise?

— C'est son domestique, le petit Vidal.

Un grand remue-ménage eut lieu dans la cour des Fontaines, vers laquelle tout le monde se précipita.

— Qu'y a-t-il?

— Est-ce que le feu prend de ce côté?

— Non.

Et l'on courait toujours. Du reste, l'événement qui attirait tant de monde mérite d'être cité.

Une vieille femme, en voyant s'élever dans les airs la flamme multicolore qui jaillissait du foyer principal de l'incendie lors de l'effondrement du plafond, avait été prise d'un tel saisissement qu'elle était tombée raide morte.

Presque au même instant, on emportait un homme sur une civière.

— C'est un cadavre? demandait-on autour des porteurs.

— Non, je ne crois pas.

— Mais si, vint dire quelqu'un de bien informé.

— Le cadavre de qui?

— D'un pompier nommé Auvrai.

Nous n'avons pas besoin de dire que la foule était dans un état d'affolement incroyable.

Les nouvelles les plus sinistres se répandaient de tous côtés.

Certaines personnes prétendaient que le théâtre était plein de gens surpris par le feu et qui s'étaient jetés dans le brasier.

D'autres donnaient le chiffre des victimes, et, naturellement, amplifiaient la vérité qui était bien assez navrante.

Il y eut, en tout, douze victimes :

Les danseurs Danguy et Beaupré, dont nous avons déjà parlé, et qui se jetèrent dans la rue; le pompier Auvrai; Vidal, le domestique du danseur Huart; quatre garçons machinistes qui périrent victimes du dévouement dont ils donnèrent, avec leurs camarades plus heureux, des preuves extraordinaires, et enfin, trois costumiers et la vieille femme de la cour des Fontaines, que l'on peut, à bon droit, considérer comme la plus malheureuse et la plus inattendue des victimes.

Tout le reste du personnel s'était sauvé par les toits, comme notre amie Chonchon.

Celle-ci, au milieu de la place du Palais-Royal, toujours fort peu vêtue, attendait son carrosse et des vêtements qu'on était allé chercher à son domicile, lorsque survint tout à coup M. de Boisfleury, extrêmement ému et cherchant son Ophélia.

Il avait un vieux fond de sensibilité, ce vénérable séducteur. Et les folies de son jeune âge, comme celles de son âge mûr, et même de sa vieillesse, ne l'avaient pas complètement émoussée sans doute, car il éprouva, en retrouvant Chonchon, une joie qu'il laissa peut-être trop paraître.

— Ah ! ma chère amie, dit-il, j'ai eu vraiment bien peur...

— Eh bien! monsieur le Commandeur, moi aussi, répondit la marcheuse en riant...

— Oh ! ne plaisantez pas...

— J'ai même eu quelque chose de plus que de la peur.

— Êtes-vous blessée?

— Oui, brûlée.

— Où donc?

— Là, sur l'épaule.

M. de Boisfleury voulut voir. Chonchon s'y prêta de bonne grâce.

— Mais, ma chère, c'est horrible.

— Quoi donc?

— Vous avez une brûlure très grande.

— C'est donc ça que je souffre tant.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous?

— J'attends mes gens, répondit Chonchon.

— Mais j'ai les miens. Venez, on va quérir un chirurgien...

Le Commandeur ne tenait pas en place. De temps en temps, on l'entendait murmurer :

— Pauvre fille! Pauvre fille!

Chonchon, les yeux pleins de malice, regardait le vieux gentilhomme et souriait à demi en disant à part soi :

— Tiens! tiens! tiens!

Elle s'apercevait que son Commandeur, grâce à de continuelles habitudes qui deviennent promptement douces à son âge, s'était attaché à elle plus qu'il ne le croyait lui-même.

Et, en effet, M. de Boisfleury, malgré son obstination à poursuivre Marie de ses hommages ridicules, M. de Boisfleury avait été peu à peu conquis par les qualités bizarres et les défauts amusants de la grosse et joyeuse Savoyarde.

A coup sûr, maintenant, elle lui aurait manqué. Être bourré par elle, se sentir mené à la lisière, essuyer des rebuffades, entendre ses étonnantes saillies, la voir manger comme douze, tout cela constituait les éléments essentiels d'une vie que le Commandeur trouvait, en réalité, d'une douceur charmante.

Et quand Chonchon lui présenta le machiniste à qui elle devait la vie, en lui disant :

— Voici un brave garçon sans lequel j'aurais renoncé, pour toujours, au goût de la perdrix et du pain mollet.

Le Commandeur, dans un élan dont personne au monde ne l'aurait

cru capable, le Commandeur, avec un geste presque royal qui effaçait le côté commun de sa condescendance, tendit la main au machiniste et lui dit :

— Je vous remercie, mon ami. Comment vous appelez-vous?

— Julien, monseigneur.

— C'est bien. Je ne l'oublierai pas.

— Monseigneur est bien bon.

— N'oubliez pas le mien non plus, je suis le Commandeur de Boisfleury.

— Monseigneur peut être certain...

— Et je demeure rue Saint-Antoine, 19, je compte, Monsieur Julien, que j'aurai le plaisir de votre visite.

— Ah! Hercule! s'écria Chonchon.

— Ophélia, je vous prie, interrompit le vieux seigneur...

— Hercule! vous êtes un brave homme, continua la bonne fille, émue à son tour.

— En attendant, reprit le Commandeur, faites-moi l'amitié d'accepter cette bourse, et croyez que je vous garde, en outre, dans mon cœur, la plus sincère gratitude.

— Le machiniste s'inclinait, se courbait et saluait, ravi d'avoir affaire à une si excellente fille et à un si bon Commandeur.

— Ce Julien, disait une habilleuse à deux pas, ce Julien a toujours de la chance.

— Et du courage en tout cas,... fit observer le Commandeur.

— Enfin insista l'habilleuse, il aurait pu sauver une chipie, tandis que Mlle Ophélia est une bonne et brave fille.

Chonchon éclata de rire.

En ce moment arriva le carrosse de la marcheuse, quand elle le vit, sans Gabriel et Benjamin qu'elle avait un moment oubliés au milieu de tout ce brouhaha, Chonchon poussa un cri.

— Ah! Commandeur! dit-elle.

— Quoi donc, ma chère.

— Mes deux petits?

— Eh bien?...

— On ne les a plus revus!...

— Ils seraient morts!... dit le Commandeur réellement désolé.

— Je n'en sais rien.

— Peut-être sont-ils retournés chez vous?

— Jasmin! interrogea Chonchon.

— Madame!

— Est-ce que Gabriel et son frère étaient revenus à l'hôtel, tout à l'heure?

— Non, madame.

— Ah! vous voyez...

— Écoutez, ma chère, je ne puis pas croire que ces enfants soient brûlés. Vous savez, ils ont la mauvaise habitude que vous connaissez, de se perdre sans cesse, mais, fort heureusement, on les retrouve avec la même régularité.

— Dieu vous entende! mais Pierrot...

— Qui ça Pierrot? Cet animal qui a un triangle et qui joue de la vielle en chantant toujours la même romance!

— Lui-même.

— Il a disparu aussi?

— Oui, je lui avais donné rendez-vous pour des affaires que nous avons. C'était la première fois qu'il venait à l'Opéra et voilà que je ne sais pas s'il y est resté.

— Ah! celui-là, ma chère, vous me permettrez de ne pas m'attendrir sur son compte, il m'a assez ennuyé... mais nous occuperons de cela plus tard. Faites-moi le plaisir de monter en carrosse. Je vais vous reconduire...

— Chonchon obéit.

— Jasmin toucha ses chevaux et, quelques minutes après, la pensionnaire de l'ex-opéra rentrait chez elle, où elle trouvait un chirurgien avec sa trousse et une bonne femme avec des remèdes populaires qui était venue, de son propre mouvement, offrir ses services et des drogues dont elle avait éprouvé depuis longtemps l'efficacité.

Chonchon commença par écouter le chirurgien qui montra un profond savoir et ordonna une douzaine de remèdes.

Puis, quand il fut parti, elle consulta la bonne femme. Celle-ci ne fit étalage ni de latin, ni de savoir, mais elle donna une pommade dont elle assura qu'elle garantissait l'effet.

En combien de temps serai-je guérie? demanda Chonchon.

— En huit jours.

Le chirurgien ne répondait de rien avant un mois... Chonchon donna la préférence au remède de bonne femme.

Hâtons-nous d'ajouter qu'elle n'eût pas tort, mais la guérison n'alla pas toute seule.

Sa brûlure qui, dans le premier moment, ne paraissait pas extrêmement dangereuse, s'envenima. La jeune fille tomba malade et tellement, que chose inouïe, elle perdit l'appétit.

D'autre part, Chonchon s'inquiétait beaucoup de Marie et du père Loustalot.

Nous avons dit sa résolution de forcer la consigne pour pénétrer auprès de la vielleuse afin de l'avertir que son père était à Paris. Malheureusement elle fut obligée de garder le lit avec une fièvre très forte.

Constamment préoccupée en outre des deux jumeaux, de Pierrot dont elle n'avait aucune nouvelle, elle guérissait plus lentement que si rien ne fut venu troubler ses esprits.

M. de Boisfleury venait la voir chaque jour. Elle l'avait chargé de s'informer, de savoir ce qu'étaient devenus ceux qui lui tenaient tant à cœur.

Un jour le Commandeur lui dit :

— Enfin on a retrouvé votre Pierrot.

— Ah! vous pouvez bien dire le nôtre, Commandeur,... mais, vraiment, on l'a retrouvé?

— Ça n'a pas été sans peine.

— Et où donc?

— A l'Hospice... à l'Hôtel-Dieu!

— Il est donc blessé, brûlé lui aussi?

— Probablement

— Quelle malchance, moi qui comptais sur lui pour aller avertir Marie.

— Avertir Marie! répéta le Commandeur, de quoi donc?

— Mais de quelque chose de grave.

— Peut-on savoir?

— Non, Hercule, non, on ne peut pas savoir.

— Voyons, Ophélia?...

— Si je vous le disais, vous ne manqueriez pas d'en faire votre profit pour... Et puis j'aime mieux ne pas vous exposer à quelque grosse aventure qui vous menace pour tout de bon, dans le cas où vous auriez l'impudence de chercher à revoir mon amie.

— Croyez bien, ma chère.

— C'est bon, assez sur ce point. Dites-moi, maintenant, et les petits?

— Ah! l'on ne sait ce qu'ils sont devenus!

— Brûlés! brûlés vifs! s'écria Chonchon. Et dire que si nous les avions laissés chez Garigou!...

— Ils seraient morts autrement, mais ils seraient morts tout de même; d'ailleurs, on ne croit pas qu'ils aient été brûlés.

— Pourquoi?

— Parce qu'on n'a pas retrouvé, dans les décombres, des ossements se rapportant à leur taille.

— Alors, pourquoi ne sont-ils pas revenus?...

— Il court des bruits.

— Lesquels?...

— On prétend que, le soir même de l'incendie, on a vu les deux galopins emmenés, dans la rue Saint-Honoré, par un gentilhomme qui en portait un dans ses bras.

— A quoi les a-t-on reconnus?

— A leur costume!

— Oui, c'est possible, mais que diable en voulait-il faire, ce gentilhomme?

— Ah! vous m'en demandez trop.

— D'ailleurs, on n'est pas certain que ce soient eux.

— Non, mais à coup sûr ils n'ont pas péri dans l'incendie.

— Ah! qu'il me tarde de me lever pour en finir avec toutes ces histoires.

— Et, dites-moi?

— Quoi donc?

— L'Opéra, qu'est-ce qu'il devient? Va-t-on nous laisser sur le pavé, nous autres, pauvres artistes?

— Non, Ophélia non, répondit le Commandeur, vous pouvez vous rassurer dès à présent. Votre temple, ma chère, vous sera rouvert prochainement.

— Ah! tant mieux...

— On va continuer les représentations aux Menus-Plaisirs, dans le faubourg Poissonnière...

— Quoi! dans cette salle grande comme la main?...

— Que voulez-vous, il n'y en a pas d'autres. Et puis, l'architecte Lenoir s'engage à bâtir une salle, sur le boulevard Saint-Martin, en trois mois.

— En trois mois! mais c'est impossible!...

— Cela sera, cependant.

Les renseignements qu'apportait le Commandeur étaient d'une entière exactitude.

— L'architecte Lenoir avait pris, vers la fin de juillet 1781, l'engagement de livrer, le 30 octobre suivant, une salle nouvelle qui devait s'élever sur le boulevard Saint-Martin.

Cet engagement fut exactement rempli. La nouvelle salle, qui devint plus tard le théâtre de la Porte-Saint-Martin, fut ouverte non le 30, mais le 27 octobre.

Deux équipes d'ouvriers, l'une de jour, l'autre de nuit, avaient travaillé sans relâche et, en présence de cet étonnant résultat, le bruit se répandit que le nouvel opéra n'était qu'une construction sans solidité, qui s'écroulerait dès le premier soir.

Ces bruits prirent une telle consistance, que les beaux seigneurs de cette époque ayant, à leur tour, manifesté des craintes, on décida que l'on ferait l'essai du théâtre *in anima vili,* c'est-à-dire en la personne des gens du peuple et l'ouverture eût lieu par une représentation gratuite.

Dès le matin, une affluence considérable envahit la nouvelle salle, qui, pour la circonstance, supporta le triple de sa charge normale et ne fléchit que de deux pouces d'un côté et de quinze lignes de l'autre.

Telle est la marche du progrès dans l'administration de notre belle France qu'en 1781 on a pu achever la reconstruction de l'Opéra, tandis que, de nos jours, on n'est point encore parvenu, après trois années, à *commencer* la reconstruction de l'Opéra-Comique!...

La salle *provisoire* de l'Opéra, bâtie en 1781 serait encore debout, si les insurgés de la Commune ne l'avaient incendiée en 1871.

La construction et la décoration complète avaient coûté quatre cent mille livres!...

On parle, aujourd'hui, de six millions pour bâtir le nouvel Opéra-Comique!...

Le jour de la représentation dite : d'essai, les places, comme dans toutes les représentations gratuites, appartenaient nécessairement aux premiers occupants.

Mais, les deux balcons avaient été réservés, suivant la coutume du temps, l'un à la corporation des charbonniers, l'autre à celle des dames de la halle.

Après la représentation, un bal fut donné sur la scène où figurèrent ensemble les charbonniers, les dames de la halle et les acteurs qui avaient joué dans la pièce : *Adèle de Ponthieu,* opéra en trois actes de Piccini.

Lorsqu'il eut donné à Chonchon, sur la future reconstruction de l'Opéra les renseignements qui pouvaient l'intéresser, le Commandeur reporta ses regards pleins de sollicitude sur la jeune malade, que la fièvre causée par sa profonde brûlure tenait nonchalamment étendue sur un divan, il allait s'informer tendrement de son état, lorsqu'elle se dressa tout à coup sur son séant et s'écria d'une voix énergique :

— Commandeur! j'ai faim!

— Ma chère, dit M. de Boisfleury, Dieu soit loué, si vous avez faim, c'est que vous êtes en voie de guérison.



Les mécréants se jetèrent dans le bois. (P. 701.)

Je le crois, palsambleu! comme vous, mais, malheureusement il est peut-être trop tard! ma maladie aura été de trop longue durée.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, répondit Chonchon, qui songeait à Marie, non prévenue de l'arrivée de son père...

— Mais encore? interrogea le Commandeur.

— Je vous prie de ne pas être indiscret, mon cher Commandeur.

— Il suffit, ma chère Ophélia.

— Maintenant, voulez-vous me faire bien plaisir?

— Assurément, c'est mon plus vif désir.

— Vous vous êtes admirablement conduit envers moi.

— Je suis gentilhomme, ma chère.

— Êtes-vous disposé à continuer?

— Je viens de répondre à cette question.

— Eh bien! qu'on m'amène Pierrot, dès qu'il sera guéri.

— Pierrot!... Est-ce tout ce que vous désirez?

— Oui, pour le moment, mais sonnez en attendant.

— Le Commandeur sonna, une femme de chambre parut.

— Qu'est-ce qu'il y a de prêt à la cuisine? demanda Chonchon.

— Mais, madame, rien.

— Comment! rien, s'écria la grosse fille sur le ton de la stupéfaction.

— Mais, madame, les médecins...

— Se peut-il que, chez moi, on en soit arrivé à cette honte que l'on me fasse attendre un ambigu.

— Madame ne mangeait pas, c'était l'ordre des médecins!

— Les médecins sont des ânes bâtés.

— La camériste resta muette un instant.

— Chonchon reprit :

— Si dans cinq minutes on ne m'a pas servi un repas aussi exquis que copieux, vous m'entendez bien, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Je vous chasse tous.

— Mais, madame!

— C'est mon dernier mot.

Le maison était bonne. On ne sait pas trop comment cela se fit, ce qui est historique, c'est que, cinq minutes plus tard, un excellent repas se trouvait servi et Mlle Ophélia Chonchon se mettait à manger, en compagnie du Commandeur.

Le lendemain, elle reprit son ordinaire de cinq ou six repas par jour et le surlendemain elle était guérie.

SEPTIÈME PARTIE

I

On se souvient, sans aucun doute, de la profonde émotion qu'avait éprouvée la duchesse de Montaigu en apercevant la marque singulière que le petit Benjamin portait à la tempe.

Il fallait que la jeune femme fut devenue la proie d'un trouble excessif, pour n'avoir pas su cacher entièrement à son mari l'état dans lequel l'avait plongée la découverte qu'elle venait de faire.

D'ordinaire, en effet, la duchesse était plus maîtresse d'elle-même. Sous l'apparence de la légèreté et du scepticisme dont la mode exigeait alors que l'on fit parade, elle cachait une âme trempée par la cruelle expérience et par une succession d'événements que — le moment en est venu — nous allons conter pour l'intelligence parfaite de ce récit.

Moins de huit ans avant le jour où nous avons vu Madeleine de Montaigu prendre Benjamin sur son sein et l'embrasser avec un tressaillement d'entrailles, la duchesse de Montaigu, qui se nommait simplement alors Madeleine, habitait la lisière de la forêt de Fontainebleau, ne sachant rien ou presque rien de ses parents, et se croyant la fille des braves gens chez lesquels elle demeurait.

Du plus loin qu'elle pouvait se souvenir, elle voyait, comme dans un brouillard, un château et des domestiques, sans trop savoir en quelle qualité elle se trouvait là.

Depuis qu'elle avait réellement conscience d'elle-même, elle ne connaissait d'autre logis que la pittoresque maison d'un garde-chasse, dont la femme la traitait avec une affection maternelle.

Son univers se bornait à un rayon de deux lieues en forêt, au village de Saint-Mammès, alors composé de quelques cabanes de pêcheurs, et à la petite ville de Moret, où elle allait se promener, les jours de fête, avec sa mère prétendue.

Elle grandit ainsi, choyée par le garde, dont sa beauté semblait illuminer la maison, n'étant pas une demoiselle et, cependant, ne pouvant non

plus passer pour une paysanne, tant elle était gracieuse, et de corps et de visage.

Un secret instinct ou un goût inné lui inspirait l'art de s'habiller d'une façon élégante, sans le secours d'aucun luxe.

L'étoffe la plus simple devenait, dans ses mains, quelque chose d'incomparable; sous une mante de serge, elle prenait des silhouettes de princesse ; souvent la femme du garde, la bonne maman, lui demandait :

— Comment fais-tu pour être brave à ce point?

— Est-ce que je sais! répondait Madeleine en souriant.

A mesure qu'elle grandissait et qu'elle devenait femme, sa beauté se faisait de plus en plus charmante.

Dans le pays, ceux qui la connaissaient s'émerveillaient de tant de grâce et de tant de charmes.

On aurait donc pu croire que les gars du pays bourdonnaient comme des frelons autour de la maison de Chantoiseau, c'était le nom du garde, et essayaient de se faire agréer comme maris.

Il n'en était rien.

Madeleine, si belle et si distinguée, imposait à tout ce petit monde, et le plus audacieux des coqs de village restait coi devant elle, tortillant son chapeau et oubliant les belles manières dont il abusait pour mettre à mal les jeunesses.

Si l'un d'eux, dans un accès de hardiesse, se risquait à lui dire quelque compliment, il suffisait d'un regard de la jeune fille pour le décontenancer.

Et cependant, personne au monde ne lui en voulait.

Les jeunes gens semblaient croire — nous parlons des paysans — qu'elle n'était pas faite pour eux. Et puis elle était si bonne, si simple! Jamais elle ne s'offensait de rien, sachant se faire respecter, tout en gardant son air affable et son sourire gracieux.

Avec cela, Madeleine, quoique pauvre, car elle ne paraissait pas autre chose qu'une villageoise, Madeleine trouvait le moyen de faire la charité.

A cette époque, l'on n'avait pas, comme de nos jours, une exagération de sensibilité, au contraire. Les misérables supportaient leur misère, et les souffreteux leurs maux sans se révolter, sans même se plaindre, la chose leur apparaissant comme le train-train naturel des événements d'ici-bas.

La jeune fille, dont l'âme s'attendrissait au spectacle de certaines douleurs et d'imméritées pauvretés, courait les chaumières et s'asseyait au chevet des grabats.

Aux uns, elle donnait des consolations, à d'autres, des soins délicats et dévoués; à ceux-ci, quelque menue monnaie dérobée à ses plaisirs ou à sa

toilette; à ceux-là, quand elle ne pouvait mieux, quelques heures de travail dans leur maison qu'elle emplissait de sa bonne humeur.

Aussi la vénérait-on autant qu'on la chérissait.

Quelques-uns prétendaient qu'elle n'était point une fille du peuple et, la jugeant sur son âme et sur ses vertus, soutenaient qu'elle était l'enfant de quelque grand seigneur.

— D'ailleurs, ajoutaient-ils, ce n'est point la fille du garde, tout le monde sait ça, et depuis longtemps!...

— Alors, de qui donc est-elle la fille?

Ah! voilà. Mais vous verrez...

Un jour qu'elle allait porter du côté de Thomery, un peu plus loin que les Effondrés, une potée de bonne soupe à une vieille femme nonagénaire dont elle soulageait la pauvreté le plus souvent possible, Madeleine, prenant au court par la forêt, fit la rencontre de deux hommes aux mines sinistres.

On sait qu'en ce temps-là, les forêts de France, tout comme celles des autres pays, servaient de repaire à la racaille de la nation, et il n'était pas très rare d'y rencontrer des malandrins.

Ces deux-là possédaient des figures vraiment patibulaires et eussent effrayé n'importe quel honnête passant.

En les voyant, Madeleine s'arrêta net, pour ainsi dire, et regarda derrière elle.

Ça les fit rire et ils s'arrêtèrent aussi.

— Un joli oiseau, dit l'un d'eux.

— Allons-y, répondit l'autre. Et ils se mirent à marcher vers la jeune fille, qui se prit à trembler de tous ses membres.

Déjà ils étendaient leurs bras pour saisir et enlacer la taille de la pauvre enfant, lorsque le pas d'un cheval résonna derrière Madeleine. Sur la route qu'elle suivait, apparut bientôt un cavalier.

C'était un jeune homme de bonne apparence, vêtu plus que simplement. Il montait un gros cheval de ferme qui ne brillait ni par la fougue, ni par l'élégance, mais qui marchait au trot allongé, avec une grande vitesse.

Les mécréants se jetèrent dans le bois pour le laisser passer, sauf à reprendre la conversation, au sujet de Madeleine, dès que le nouveau venu se serait éloigné.

Mais ils avaient été aperçus. Le jeune cavalier, voyant cette jeune fille et ces personnages plus que douteux, devina la situation...

Sans forfanterie, sans se poser en sauveur, il arrêta sa monture et dit à Madeleine, qui ne dissimulait pas sa frayeur :

— Voulez-vous me permettre de vous escorter, mademoiselle, jusqu'à la sortie du bois?

Sans fausse honte et sans embarras, Madeleine répondit :

— J'allais vous le demander, monsieur...

— Est-ce que ces drôles vous ont insultée?

— Non, monsieur, mais j'avais déjà bien peur.

— Veuillez donc, mademoiselle, marcher un peu en avant. J'espère que ma présence suffira pour vous protéger.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et au cas où ces coureurs de grand chemin auraient la prétention de nous suivre et de tenter quelque chose contre vous, j'ai dans mes fontes, deux bons pistolets qui ont le don de persuasion et qui sauraient leur faire comprendre l'inutilité d'un tel projet.

Soit que la prestance du cavalier leur imposât, soit qu'ils eussent surtout peur de ses deux pistolets qui auraient fait du bruit et attiré du monde, cette partie de la forêt étant voisine des endroits habités, les deux coupeurs de bourses tirèrent vers la profondeur du bois, où, d'ailleurs, le jeune homme les suivit de l'œil avant de remettre son cheval en marche.

Puis, comme Madeleine partait d'un pas rapide, il l'accompagna discrètement sans lui adresser la parole, en homme de bonne compagnie, qui aurait rougi d'abuser de la situation pour laisser soupçonner même un secret désir de dire une galanterie.

La ravissante jeune fille ayant marché très vigoureusement pendant environ un quart d'heure, arriva au carrefour qui menait aux Effondrés, dont elle n'était plus éloignée que de cent et quelques pas.

Du reste, elle était presque hors de la futaie.

— Monsieur, dit-elle, je vous suis bien reconnaissante de votre aide... et je vous en remercie.

— Je prie le ciel, mademoiselle, répondit le cavalier, de m'offrir une occasion plus sérieuse de vous être utile.

— Adieu, monsieur...

— Adieu, mademoiselle.

Le jeune homme, sur ces derniers mots, se dressa sur ses étriers et ôta fort gracieusement son chapeau pour saluer Madeleine, qui lui fit une révérence, et ils se séparèrent.

Lui, prit à gauche un chemin creux par lequel on gagnait un bac, car il se proposait de traverser la Seine. Elle, s'engagea dans une sorte de sentier tout à fait à droite, sentier qui aboutissait à une masure. C'est là qu'elle allait avec son pot rempli de soupe.

Comme ce n'était pas une mijaurée, elle ne craignit pas de murmurer doucement :

— Il est fort bien, vraiment, ce jeune homme.

Et, de son côté, le cavalier, au moment où il hélait le passeur, se disait à lui-même :

— Mon Dieu ! qu'elle est jolie, cette jeune fille !

Quand le bac eut traversé la rivière pour venir prendre monture et cavalier, l'homme qui conduisait le bateau salua son client et lui dit :

— Bonjour, monsieur le Chevalier...

— Bonjour, Vincent.

— Vous rentrez là-haut?

— Oui, mon brave.

— Vous devez joliment vous y ennuyer tout seul ?

— Quelquefois, mon bon Vincent. Mais j'ai dans l'idée que je ne m'y ennuierai pas ce soir.

— Tant mieux, monsieur le Chevalier. Et si je me permettais de vous demander... pourquoi?

— Je ne vous le dirais pas, répondit en riant le jeune homme.

Le passeur se tut et manœuvra sa barque de façon à traverser rapidement le fleuve.

Le Chevalier, après avoir pris terre de l'autre côté, lança son bidet au trot et monta la côte jusqu'à un petit pavillon délabré qui était sa demeure et qui ressemblait assez, avec moins de pittoresque pourtant, au fameux château de la Misère, si bien décrit par Théophile Gautier dans le *Capitaine Fracasse.*

Le jeune gentilhomme qui l'habitait se nommait le chevalier de Taillamont. C'était le dernier descendant d'une famille d'épée, dont, malheureusement pour eux, les membres avaient toujours été plus préoccupés de donner et de recevoir de grands coups de rapière pour la gloire et l'honneur de la France, que d'intriguer dans les antichambres du roi.

Leur insouciante bravoure, et surtout leur désintéressement les avaient acculés à une situation voisine de la médiocrité, lorsqu'ils furent ruinés tout à fait dans des circonstances particulièrement douloureuses.

Un ami du baron de Taillamont, père de notre chevalier, se trouvant dans l'embarras, était venu solliciter l'aide de ce dernier. Mais le brave gentilhomme n'avait, pour toute fortune, que son épée et son honneur.

Il engagea sa signature et l'échéance venue, dut payer ou, pour mieux dire, fut dépossédé au profit du créancier de son ami.

Le vieux baron demanda à rentrer dans les armées du roi avec son

grade de capitaine de vaisseau. Il espérait obtenir bientôt un bel avancement et se réservait de faire venir son fils auprès de lui, quand le moment serait favorable; mais un caprice de la Du Barry avait fait tomber en disgrâce M. de Taillamont et il végétait sur un navire de l'État qui tenait la mer dans de lointains parages.

Olivier de Taillamont resta donc seul sur une bribe de terre qu'il tenait de sa mère et où s'élevait un pavillon qu'on appelait le pavillon de Gabrielle, la tradition affirmant que le roi Henri IV avait eu de fréquentes entrevues avec M[lle] d'Estrées, dans ce petit bâtiment dont le style, d'ailleurs, est assez agréable.

Olivier gagnait sa vie en se consacrant à l'éducation, tant morale que physique, d'un jeune gentilhomme, dont les parents avaient acheté une savonnette à Vilain et qui voulaient donner à leur héritier, tous les talents qu'on est accoutumé à rencontrer chez les gens de bonne maison.

Il l'instruisait autant que possible, et lui donnait par surcroît — nous pourrions dire de préférence, — des leçons d'escrime et d'équitation, sans oublier de le mener à la chasse, le plus souvent possible.

Et c'est en revenant de Moret, où demeurait, pour le moment, son élève que le chevalier avait fait la rencontre de Madeleine et lui avait rendu le service qui devait avoir une influence bien imprévue sur leur destinée à tous les deux.

Ainsi qu'il l'avait pressenti, d'ailleurs, Olivier ayant conservé dans l'esprit l'image de la jeune fille, passa, en cette compagnie, une soirée tout à fait délicieuse. Et le lendemain, quand il partit pour Moret, il n'eut qu'un désir : celui de rencontrer de nouveau Madeleine.

Par un hasard assez étonnant, jamais, avant cette petite aventure, il ne l'avait trouvée sur son chemin. Jamais, elle non plus, ne l'avait aperçu. Complètement étrangers l'un à l'autre, ils avaient produit, l'un sur l'autre, une même et durable impression. Car, Madeleine aussi avait, dans sa chambrette, longuement songé à ce cavalier dont elle ignorait le nom, comme Olivier ignorait celui de la jeune fille.

Et le lendemain matin, quand elle se leva — au moment où s'éveillaient les petits oiseaux des arbres voisins, — elle ouvrit machinalement sa fenêtre encadrée de clématites en fleurs, comme pour chercher, dans les avenues de la forêt, si elle ne verrait pas apparaître le prince charmant.

Avec un si ardent et si parfaitement égal désir de se retrouver l'un l'autre, il était impossible que ce désir ne se réalisât pas.

D'abord, soit en allant à Moret, soit en revenant au pavillon de Gabrielle, Olivier fouillait les futaies et les taillis, changeant chaque jour de route, et demandant au ciel de le remettre en présence de celle qu'il aimait déjà.



Ils s'aimaient et le bonheur... (P. 707.)

Car, décidément, il l'aimait...

A cela, rien de bien étonnant. Déshérité, il se sentait abandonné dans la vie et il lui semblait qu'il serait bon d'avoir un devoir à remplir et quelqu'un à protéger.

Madeleine, de son côté, se sentait bien seule à son âge, et quand son cœur commençait à murmurer, confusément, de doux poèmes.

On était à la fin de juin. Il faisait un temps radieux. Là-bas, derrière

les chênes immenses, le soleil descendait dans un embrasement vers l'horizon, Madeleine revenait de By, aspirant à pleins poumons la vie qui éclatait autour d'elle et en elle-même.

— Tout à coup, elle entendit un petit cri et vit s'arrêter brusquement quelque chose à son côté.

— Pardon, mademoiselle, dit une voix, j'ai failli vous heurter avec mon cheval.

Madeleine, sans avoir besoin de regarder son interlocuteur, reconnut, à la voix, son protecteur du chemin des Effondrés.

— Et j'aurais été désolé, reprit le jeune homme, qu'il vous arrivât, par ma faute, le moindre mal.

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit Madeleine, je n'ai couru, je crois, aucun danger.

Ils étaient rouges, tous les deux, comme des cerises, en prononçant ces paroles banales, et plus charmants que rouges. Olivier, penché sur sa selle, s'était arrêté à moitié chemin d'un salut, le tricorne à la main, et Madeleine, immobile, regardait l'herbe à ses pieds, craignant, sans doute, en levant les yeux, de laisser voir son émotion et deviner son secret.

Ils n'échangèrent pas d'autre propos, ce jour-là, mais le surlendemain ils se rencontrèrent de nouveau et ce fut, de part et d'autre, un sourire joyeux qui révéla l'état de leur âme.

Il ne faut pas être bien perspicace pour comprendre, quand on se retrouve souvent au même endroit, que l'un a autant de plaisir que l'autre à y venir.

— Je bénis, mademoiselle, dit un soir Olivier à la jeune fille, le hasard bienveillant qui nous fait ainsi nous rencontrer.

— C'est tout naturel, monsieur, répondit Madeleine en souriant. Quand la nuit arrive, je vais porter, à ma pauvre vieille, ce que ma mère prélève pour elle sur notre repas du soir. C'est l'heure où vous rentrez chez vous. La route est la même pour tous deux. Vous voyez que nous ne pouvons pas manquer de nous rencontrer.

Madeleine avait dit vrai et, désormais, forts tous deux des justes raisons que la jeune fille avait données, ils n'oublièrent pas, un seul jour, de se voir et de s'accompagner.

Ils se retrouvaient toujours là, dans le chemin creux ombragé par de gros arbres.

Sans en être convenus, ils s'étaient fixé une sorte de rendez-vous, en cet endroit même où les brigands avaient assailli Madeleine, et où, pareil au *Deus ex machina*, Olivier était survenu si à propos, pour la tirer de leurs mains criminelles.

A quelques pas de là, sur un monticule de pierres, toutes revêtues d'un espais manteau de lierre, se trouvaient les ruines d'un pavillon de chasse royal.

C'était une sorte de tourelle carrée, envahie par les herbes folles et les plantes grimpantes qui, sous leurs rameaux verts, cachaient les pierres grisâtres des murs décrépits. Par une étroite fenêtre, en écartant les touffes de chèvrefeuilles, on voyait au loin, par dessus les arbres. Un noisetier épais, dont les rameaux nombreux sortaient de deux pierres, figurait assez bien la porte. Il fallait, après avoir grimpé les quelques marches déformées, passer dans ses branches pour entrer dans la tourelle.

Une fois dedans, on trouvait une petite salle tapissée de feuillage, de lierre, de liseron bleu, de chèvrefeuille rose, qu'une faible lumière, perçant par la lucarne, éclairait doucement et poétiquement, comme la veilleuse discrète d'un boudoir amoureux.

Aussi était-ce bien là le plus ravissant petit coin que deux cœurs aimants pussent choisir pour se voir.

Nul bruit n'arrivait jusque-là et n'en venait rompre le silence qui l'emplissait d'un charme délicieux.

Seule la brise, en courant dans la forêt, venait apporter l'écho des chansons que redisaient les branches sur son passage. Le rossignol, sur un vieux chêne, chantait à la lune; les oiselets cherchant une branchette touffue pour y dormir aile contre aile... s'appelaient; parfois, un cerf bramait pour avertir sa biche qu'il venait de trouver un lit de fleurs et de mousse épaisse.

C'était donc là que Madeleine et Olivier venaient chaque soir, tous deux jeunes, tous deux beaux, et, dans la candeur de leur âme, ne pensant qu'à s'aimer, heureux de se sentir l'un à côté de l'autre, d'entendre leur cœur battre bien fort et n'osant pas s'avouer ce qu'il disait.

Ils s'aimaient, et le bonheur envahissait leur âme.

Ils s'aimaient inconsciemment, sans voir plus loin que leur bonheur présent, sans vouloir percer l'avenir ni se demander quelle serait la conséquence de cet amour.

Peu leur importait, du reste, l'avenir. Quand on s'aime, il semble que c'est pour toujours; à leur âge, l'avenir, croit-on, n'est que la simple continuation du bonheur présent.

Un soir, cependant, Olivier, retenu par un sien ami qui habitait un château de l'autre côté de la forêt, tarda bien à venir, forcé qu'il était de donner des soins à cet ami, grièvement blessé.

La nuit avait déjà remplacé cette ombre douce qui flotte sous la frondaison.

Madeleine, assise au pied du vieil escalier qui menait à leur cher pavillon, attendait, anxieuse, depuis longtemps déjà.

Mille pensées vagues, confuses, tristes, roulaient dans sa tête.

— Voilà la nuit!... Pourquoi n'est-il pas encore là... c'est l'heure où, d'ordinaire, il part... Pour qu'il ne soit pas venu, il faut qu'il lui soit arrivé un accident, un malheur peut-être. Ah! j'ai peur!...

Elle écouta un moment. Aucun bruit, autre que ceux qu'elle entendait toujours n'arriva jusqu'à elle.

— Rien,... j'ai beau prêter l'oreille, je n'entends pas résonner les fers de son cheval!... Oh! oui... un malheur lui est arrivé... les bandits auxquels il m'a arrachée ont peut-être voulu se venger. Ils lui ont tendu un guet-apens. Malgré sa bravoure, sa force, Olivier est tombé sous leurs coups... Il est par là, dans la forêt, blessé, sanglant!

A cette idée, n'écoutant plus que son amour, sans songer que c'était elle qui courait le danger, seule, la nuit, en pleine forêt, elle partit dans la direction que suivait Olivier, chaque soir.

— Olivier! Olivier! appelait-elle avec une voix pleine d'angoisse...

Elle courut ainsi, quelque temps. Ses craintes, maintenant, ses pressentiments semblaient se réaliser, car on ne répondait pas à ses appels.

Tout à coup, comme elle venait encore de crier : Olivier! il lui sembla entendre un bruit de voix, comme un appel qui répondait au sien. Était-ce l'écho?

— Olivier! appela-t-elle encore pour s'en assurer.

— Amie! lui répondit la forêt.

— Amie... Ah! c'est lui, s'écria Madeleine... c'est lui,... il est là...

Et elle courut vers le point d'où lui venait la voix.

La route, à cet endroit, faisait un coude très brusque. C'est là qu'Olivier, la seconde fois qu'ils s'étaient rencontrés, l'avait frôlée de son cheval.

Avant qu'elle n'y atteignit, Olivier débouchait du tournant. Son cheval faisait voler sous ses pieds les cailloux de la route et les branches mortes. La bonne bête semblait comprendre l'impatience de son maître, et elle courait de son plus rapide galop.

Olivier avait déjà aperçu Madeleine. Il laissa son cheval continuer sa course, entraîné par sa rapide allure, et, en hardi cavalier, il sauta lestement à terre pour courir à son amie.

Quand elle vit Olivier, le joie, la surprise causa à Madeleine une telle émotion, que tout son sang lui afflua au cœur. Elle chancela, voulut s'appuyer à un tronc d'arbre, car elle se sentait défaillir, mais elle n'en eut pas la force, et elle tomba sans connaissance.

Olivier la reçut, heureusement, dans ses bras.

Elle était pâle, inanimée. Sa tète s'appuyait sur son épaule, sans force. Son petit bonnet de paysanne s'était défait et les lourdes nattes de ses cheveux blonds lui firent comme un cadre d'or autour de la figure, qui paraissait ainsi plus belle encore.

Le jeune homme ne savait comment rappeler la vie qui semblait s'être envolée par les lèvres décolorées, entr'ouvertes par une douleur extrême.

— Que faire, disait-il, Je ne sais... Madeleine! Madeleine! revenez à vous. C'est moi. Ne m'entendez-vous plus. Que faire, que faire?... Ah! de l'eau, sous la fraîcheur, elle reviendra, elle reprendra vie,... car j'ai peur de la voir ainsi... On dirait qu'elle est morte... Oui, de l'eau... Tout près d'ici il y a un petit filet, où mon cheval est souvent allé boire...

Et, ce disant, il prit son amie dans ses bras robustes et l'emporta avec autant de soin, de délicatesse qu'eut fait une tendre mère pour son enfant.

Il posa Madeleine sur la mousse épaisse de la rive, et il trempa son mouchoir dans l'eau.

Ce filet, coulant sous les herbes, était glacé. Olivier frotta les tempes, le front de son amie.

Sous ce froid bienfaisant, un mieux se fit immédiatement sentir. La respiration revint plus large, plus régulière. Aux joues, les couleurs apparurent. Enfin, Madeleine ouvrit les paupières.

Ses grands yeux bleus, noyés dans un vague infini, semblaient suivre la continuation d'un rêve.

Elle sourit, n'ayant pas encore conscience d'elle-même.

— Olivier, murmura-t-elle.

Le Chevalier avait suivi avec anxiété la vie qui revenait chez la jeune fille. Plein de bonheur, il s'écria, soulevant sa tête pour qu'elle respirât plus à l'aise.

— Elle vit... Madeleine, ma bien-aimée!

— Olivier, dit-elle encore, continuant son rêve, Olivier, je t'aime.

— Me voici près de vous... ne me reconnaissez-vous pas? dites,... répondez?...

Et comme il se baissait pour chercher le regard de ses yeux, ses lèvres se trouvèrent près de son front, tout mouillé encore. Il y déposa un baiser vibrant d'amour et plein de chasteté.

Surpris lui-même de ce qu'il venait de faire, il s'arrêta, timide; mais Madeleine était revenue à elle tout à fait.

— Olivier!... Olivier!... s'écria-t-elle, et malgré elle, comme poussée

par une force secrète et irrésistible, elle passa ses bras autour du cou de son ami et attira sa tête à elle.

Elle venait, sans s'en douter, de découvrir l'amour qu'elle cachait. Ce baiser échangé était l'aveu de ce qu'encore ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, osé s'avouer.

C'en était fait, ils s'aimaient, et non plus en secret, ils pouvaient désormais se le dire.

Mais, de même qu'Olivier, en touchant les cheveux de son amie, avait été surpris, Madeleine resta confuse quand, après avoir embrassé Olivier, elle se vit ainsi dans ses bras, liée à lui. Elle voulut se lever, se retirer.

Olivier ne put l'en empêcher, il ne garda que ses mains dans les siennes et se trouva à genoux devant elle.

— Reste, Madeleine, il n'est plus temps de rien nous cacher; je ne peux te reprendre mon baiser, tu ne peux ravoir le tien. Le ciel l'a vu, la forêt l'a entendu. Reviens là... je t'aime.

— Mon cœur a parlé, mes lèvres ne le contrediront point, répondit Madeleine.

Et doucement, elle tira les mains d'Olivier pour le faire se lever.

Ils se tinrent ainsi un court instant, se regardant bien, les yeux dans les yeux, pour y lire le fond de leur âme. Puis ensemble, leurs bras s'ouvrirent.

De nouveau étroitement enlacés, dans un élan de passion irrésistible, leurs lèvres en même temps, dans le même baiser, murmurèrent :

— Je t'aime !...

Madeleine et Olivier venaient de se fiancer devant Dieu ; ils étaient l'un à l'autre maintenant et pour jamais dans la vie.

La brise, ce soir-là, cueillit, sous les branches de la forêt, avec les gaies chansons des oiseaux qui se couchaient deux à deux, le bruit de leur baiser virginal.

Mais il n'est instant si doux qui, hélas! ne finisse.

Il était bien tard, la nuit bien profonde, et pour ne pas causer d'inquiétude au garde et à sa femme, Madeleine se hâta de rentrer.

Olivier voulut l'accompagner jusqu'à l'angle du chemin, d'où l'on voyait la clairière et la demeure de Chantoiseau.

— A demain, dit Olivier en prenant dans ses mains les mains de la jeune fille et en les serrant avec une ardeur passionnée.

— A demain, répondit Madeleine, émue au delà de toute expression.

Puis elle rentra chez ses parents. Quand elle eut disparu, le jeune homme revint vers son cheval et l'enfourcha joyeusement, regardant encore du côté où s'en était allée la bien-aimée.

A travers le bruit des grands arbres qui chantaient sous les douces caresses du vent de la nuit, il crut entendre une voix angélique répétant par trois fois :

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Et du bout des doigts, il envoya pieusement un baiser à celle qui, désormais, était toute sa vie.

Vingt minutes plus tard, il arrivait au galop devant le pavillon de Gabrielle. Et, cette nuit-là, il y eut deux rêves d'or : l'un sous le toit du garde, l'autre dans la tour qui abritait la pauvreté du dernier des Taillamont.

Depuis ce jour, quand Olivier et Madeleine se rencontraient dans les ruines, ils se parlaient en toute franchise, confiants l'un dans l'autre, laissant leur cœur se répandre sur leurs lèvres et faisant ensemble de beaux projets d'avenir.

Car maintenant ils se considéraient comme liés à jamais ; c'étaient des fiancés, presque des époux tant, à leurs propres yeux, leur vie s'était à jamais fixée.

Le jeune homme, jaloux de donner du renom à celle qu'il aimait, rêvait de grandes choses, songeant aux héroïsmes de ses aïeux et brûlait de les imiter.

— Que ce serait beau, disait-il, de revenir d'une campagne couvert de lauriers que je déposerais aux pieds de ma bien-aimée femme.

— A quoi bon? répondait Madeleine.

— A servir d'exemple aux Taillamont dont vous seriez la mère.

Et la jeune fille de rougir, tandis que son Olivier ajoutait avec mélancolie :

— Mais, hélas! ce sont des rêves. La paix règne en Europe. Il n'y a ni danger à affronter, ni gloire à conquérir.

— Et vous le regrettez, méchant!...

— Oui, Madeleine, oui, ma chère, bien chère Madeleine, je le regrette pour vous, qui méritez d'être une comtesse, une duchesse même. M'en voulez-vous de penser à vous faire grande et illustre?

— Non. Cependant je serais, semble-t-il, bien plus heureuse de vous garder auprès de moi pour vous dire tout ce qu'il y a de tendresse dans ma tête et dans mon cœur, pour vous entendre me répéter sans cesse les délicieuses paroles que vous savez toujours trouver pour me séduire et me charmer.

— Mais enfin, si j'étais obligé de partir, si la guerre éclatait, si mon père ordonnait que je le suive, si, en un mot, il y allait de mon devoir et de mon honneur?

— Oh ! alors, Olivier, je me résignerais. Bien mieux, je vous dirais : il faut obéir.

— Cher ange !

— Et, toute seule, je prierais ardemment le ciel de te conserver à mon amour. Quant à toi tu pourrais aller tranquille où les ennemis du roi l'exigeraient, car aujourd'hui, ta Madeleine est à toi ; ta Madeleine t'attendrait jusqu'à la mort.

II

Nul ne vit dans une plus grande confiance que les amoureux ; tout entiers à leur passion, ils ne soupçonnent pas même que les autres puissent les deviner. Et quand ils ont pris quelques précautions pour se cacher, ils éprouvent un grand étonnement dès qu'ils s'aperçoivent qu'on sait leur secret.

C'est ainsi que Madeleine et Olivier se voyaient presque tous les jours, sans supposer que quelqu'un se doutât de leurs périodiques rencontres.

Un soir, comme le jeune homme, un peu en retard, arrivait de Moret au grand galop de son cheval, il rencontra un personnage très singulier qui lui fit un signe de la main comme pour le prier de l'écouter.

Cet homme vivait, dans les environs, d'un modique revenu ou d'une pension que lui faisait un de ses parents. C'était ce qu'on appellerait aujourd'hui un bohême ou un déclassé.

En possession d'un savoir réel, quelque peu poète, de famille convenable, mais d'une indépendance totale, il n'avait jamais pu s'assujétir à aucune règle. Il passait, aux yeux des paysans, pour un être à part, versé dans les sciences occultes.

La vérité, c'est qu'il faisait du vagabondage en amateur, qu'il savait une foule de secrets et que, grâce à un don d'observation très caractérisé, il devinait les trois quarts de ce qu'on ne lui disait pas.

Olivier l'aimait assez parce qu'il était de bon conseil, et lui professait, pour Taillamont, une certaine estime appuyée d'affection, parce que le jeune homme n'était ni un ignorant, ni un cuistre, ni un sot.

Olivier, quoique ennuyé de la rencontre en un pareil moment, arrêta sa monture.

— Je ne vous tiendrai pas longtemps, lui dit Raymond Le Camus (c'était le nom du bonhomme), et vous pourrez, dans dix minutes, gagner votre rendez-vous.

— Quel rendez-vous? demanda Olivier d'un ton hautain.



Les braves gens prirent l'enfant et refusèrent l'argent. (P. 716.)

— Allons ! ne sait-on pas qu'une belle vous attend sous bois.

— Moi ! que voulez-vous dire ? parlez, expliquez-vous.

— C'est bien d'être discret, mais si vous ignoriez, Chevalier, que vous êtes attendu quelque part, vous seriez bientôt le seul à ne pas le savoir.

— Vous plaisantez.

— D'autant moins que j'ai quelque chose à vous apprendre sur ce sujet.

— Mais, je vous assure...

— Et moi je vous affirme qu'il est une déesse, faite de grâce et de beauté, blonde, rose, à peine âgée de dix-huit ans, vêtue à la paysanne...

— Et que vous nommez?...

— Madeleine, parbleu !

— Madeleine!

— Eh! oui, Madeleine. Ah! vous voilà tout surpris. Allons! allons! j'ai deviné juste, n'est-ce pas?... Au reste, je mentais tout à l'heure quand je prétendais que tout le monde savait votre secret.

Olivier respira.

— Vous voyez, Chevalier... D'ailleurs, vous avez bon goût, la déesse est jolie et vous pouviez tomber plus mal.

— Comment?

— Vous vouliez en faire votre femme, Chevalier, n'est-ce pas?

Emporté par son naturel fougueux, mais sincère et loyal, Taillamont répliqua aussitôt :

— Certes, oui! je le jure et ce sera pour moi une grande joie de lui donner la seule chose de valeur que je possède, mon nom... mon nom qu'elle portera dignement, honnêtement, je n'en saurais douter.

— Bien parlé, jeune homme!...

— Vous la connaissez donc? interrogea le Chevalier.

— Peut-être aurait-il mieux valu, avant de l'aimer, que vous la connussiez aussi bien que moi.

— Qu'est-ce à dire? interrogea Olivier qui crut que son interlocuteur se permettait de fâcheuses pensées sur Madeleine.

— Je veux dire que votre déesse est une fille de sang princier et que vous souffrirez peut-être cruellement si vous l'aimez.

— De sang princier! si je l'aime! répéta Taillamont en pâlissant. Expliquez-vous, n'est-elle donc pas la fille de Chantoiseau?

— Chantoiseau n'a jamais eu d'enfant.

— Oh! mon Dieu!

— Connaissez-vous le duc du Montaigu? demanda Raymond.

— De nom, oui; c'est un puissant et riche seigneur.

— En effet. Écoutez son histoire; elle vaut la peine d'être contée et vous avez un intérêt majeur à l'entendre. Le duc a été marié deux fois...

— Oui, je sais...

— De son premier mariage, il eut une fille, dont la mère, une Mortemart, mourut en lui donnant le jour. Godefroy de Montaigu n'a jamais

eu, dans sa vie, qu'une pensée : continuer sa race et perpétuer son nom...

— Je comprends cela... et ne puis que l'approuver.

— Nous verrons tout à l'heure. Sous l'empire de cette préoccupation, il ne tarda pas à se remarier et, cette fois, il eut un fils.

— C'est vrai, j'ai un ami, Hector de Longueroche, qui m'a parlé souvent de cet héritier d'un grand nom et d'une immense fortune.

— Oui, Longueroche est, en effet, parent du duc et son familier ; vous le connaissez bien ?...

— Je vous l'ai dit : c'est mon ami ; mais hâtez-vous...

— Eh bien ! je me hâte, puisque vous le voulez. Rien ne peut vous donner une idée de la joie mêlée d'orgueil qu'éprouva le duc lorsqu'il fût le père d'un enfant mâle.

— « Mon nom ne mourra pas, disait-il. »

Et, par reconnaissance, il enveloppa sa femme de la même tendresse qu'il vouait à son fils, prévenant chacune de ses fantaisies, la traitant en enfant gâtée. Elle n'avait qu'un mot à dire pour obtenir de lui tout ce qu'elle désirait. Et quand, par hasard, la duchesse devenait exigeante et lui demandait quelque chose d'excessif, il se souvenait qu'elle lui avait donné un fils et s'écriait :

— Ne craignez pas de vous montrer exigeante, ma chère, je ne saurais rien refuser à la mère du futur duc de Montaigu.

Tant et si bien que, quelques mois après la naissance d'Henry de Montaigu, la duchesse lui dit :

— « Monsieur le duc, vous avez, là-bas, dans un pavillon isolé de l'hôtel, un autre enfant, une fille, confiée aux soins de quelques serviteurs.

— « Oui, fit Godefroy de Montaigu, un peu embarrassé, car il croyait que sa femme allait lui reprocher son indifférence pour cette petite. »

Le duc, en effet, depuis deux ans passés, avait à peine vu sa fille trois ou quatre fois et n'éprouvait aucun sentiment affectueux pour celle dont la naissance avait causé l'écroulement de tant d'espérances.

Olivier écoutait attentivement Raymond Le Camus, craignant de deviner et frémissant d'apprendre quelque révélation qui fut la perte de ses illusions et de son avenir.

Raymond continua :

— La duchesse qui, au fond, brûlait de réunir la fortune de la première enfant de son mari à celle qui attendait son fils, voulait cependant cacher ce sentiment sous une apparence de bienveillant intérêt...

— « Pourquoi ne pas donner à cette enfant des soins un peu moins mercenaires, » dit-elle.

Le duc répliqua :

— Je n'éprouve pour elle, je l'avoue, que fort peu de sympathie.

— En ce cas, ne la privez pas, au moins, de la santé, et ne la laissez pas végéter dans un appartement isolé dont elle sort à peine.

— Que voulez-vous dire?

— Mettez-la, s'il vous plaît, à la campagne, chez de braves paysans où elle vivra au grand air jusqu'au jour où elle pourra entrer comme abbesse dans quelque couvent de filles nobles.

Le duc regarda sa femme. Leurs yeux échangèrent un éclair froid comme une lame d'épée.

— Pour être tout à fait sage, reprit la duchesse, il vaudrait mieux qu'elle ne sut rien de sa famille tant que nous n'aurons pas décidé de son sort.

Godefroy de Montaigu sentit bien ce qu'il y avait de cruel dans ce projet, mais il se laissa convaincre...

— Le misérable! dit Olivier.

— Taisez-vous, monsieur le Chevalier, et ne vous hâtez pas de juger.

— Pourquoi? ce projet n'était-il pas odieux?

Sans répondre à cette interrogation, Le Camus reprit son récit :

— Le duc de Montaigu dit alors à sa femme qu'elle avait raison et que, dès le lendemain, sa fille quitterait l'hôtel de la rue de Grenelle. Et justement, dit-il, je sais des gens en qui j'ai toute confiance : un garde-chasse et sa femme.

— Chantoiseau! s'écria Olivier.

— Oui, Chevalier.

— Madeleine! Madeleine serait la fille... Oh! quel affreux malheur! dit Taillamont désespéré.

Raymond, sans paraître s'apercevoir de ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, reprit son récit :

— Le lendemain, en effet, un domestique nommé Alain remettait à la femme Chantoiseau et à son mari la petite Madeleine et une somme d'argent. Les braves gens prirent l'enfant et refusèrent l'argent...

— « Comme vous voudrez, dit le valet, mais que Mademoiselle ignore toujours, et absolument, de qui elle est la fille,... à moins qu'il n'en soit décidé autrement par M. le duc. Faites-en votre enfant. C'est la volonté de Monseigneur.

— « Vous pourrez dire au duc que nous l'aimerons et que nous l'élèverons comme si elle était nôtre, flattés de l'honneur qu'elle nous fera bien sûr, quand elle sera grande. »

Le valet, là-dessus, s'en alla.

— Et voilà comment, s'écria Olivier, voilà comment Madeleine se

trouve être la fille du bonhomme Chantoiseau et de son excellente femme.

En prononçant ces mots, le Chevalier était au comble de l'agitation. Sans attendre la réponse de Raymond, il ajouta :

— Je comprends le reste...

— Que croyez-vous donc?

— Parbleu! ce n'est guère difficile à deviner.

— Mais encore!

— Eh bien! l'heure est venue où le duc, pour se débarrasser tout à fait de sa fille, va l'obliger de prendre le voile...

— Chevalier, vous vous trompez peut-être...

— On va enterrer dans un couvent la beauté, la vertu, la grâce même, sans savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, si elle aime, si elle ne préfère pas rester paysanne...

— Chevalier, encore une fois, laissez-moi parler. Vous vous trompez, vous dis-je.

— Qu'y a-t-il donc?

— Le malheur s'est abattu sur la maison de Montaigu...

— Le bras de Dieu s'est appesanti sur les coupables, dit Taillamont, et c'est justice; mais qu'est-ce que cela pourrait lui faire, à ce père dénaturé, en quoi cela gênerait-il cette marâtre, que Madeleine n'apprît pas qui elle est...

— Calmez-vous et écoutez-moi. Peut-être serez-vous content quand vous m'aurez entendu. Le duc éleva son fils avec un soin, une vigilance et une tendresse sans pareils. Il lui donna des maîtres pour tout apprendre, et se chargea lui-même de son éducation physique. Escrime, équitation, natation, il voulut qu'il y fut le premier, et l'enfant se développa merveilleusement.

— Qu'est-ce que cela peut me faire?

— Il y a quelques jours, il allait atteindre sa seizième année. Le roi, à qui on l'avait présenté, lui avait donné un régiment, et Henry — on lui avait donné le nom d'Henry — brûlait de trouver une occasion de se distinguer et de rehausser son nom déjà si glorieux...

Mais voilà que le jeune homme, en revenant dernièrement de la chasse, se sentit brusquement mal à l'aise. Il était triste, abattu, et ne suivait que machinalement la chevauchée.

Le bruit des cors, qui lui était d'ordinaire si agréable, le fatiguait, et il paraissait avoir hâte de rentrer.

— Cet état, qui ne lui était pas habituel, n'échappa point à son père qui s'alarma.

— « Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

— « Je ne sais, père.

— « Es-tu fatigué?

— « Oui, très fatigué... brisé même...

— « Enfin, qu'éprouves-tu?

— « Quelque chose comme une violente courbature.

— « Souffres-tu à la tête?

— « Oui, je sens dans mes tempes des bourdonnements. Il me semble que j'ai la fièvre... une fièvre qui me brûle...

A peine de retour à l'hôtel, on manda le médecin du roi, l'un des premiers docteurs de Paris, de France peut-être...

Dès que celui-ci eut examiné Henry, il demanda au duc de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Et pendant que la duchesse, au chevet de son fils, imaginait des soins inconnus et essayait, avec des sinapismes et des compresses, de le calmer, les deux hommes s'enfermèrent dans une pièce voisine de la chambre où Henry commençait à délirer.

— Qu'arriva-t-il? demanda Olivier haletant.

— Vous allez voir. Le duc dit au docteur :

— « Vous avez une révélation à me faire?...

— « Oui, monsieur le duc. Il faut d'abord que vous vous prépariez à supporter une terrible secousse.

— « Mon fils! mon fils! s'écria le vieux gentilhomme, serait-il en danger? Ne me cachez rien.

— « Monsieur le duc... je suis forcé de vous dire...

— « L'anxiété m'est plus douloureuse que la vérité, quelle qu'elle soit.

— « Eh bien! monseigneur, M. le marquis est atteint de la petite vérole!

— « Mon Dieu! il est donc perdu?

— « Perdu! non; c'est-à-dire, je ne puis rien promettre.

— « Mais vous êtes le plus savant des médecins du roi!

— « Hélas! monseigneur, que peut la science humaine devant un mal si cruel, si effroyable.

— « Vous ne pouvez pas le sauver?

— « Tous les cas de cette maladie ne sont par mortels, et avec des soins et une médication énergique...

— « Docteur, Henry est le seul espoir de ma maison. Sans lui, mon nom s'éteint. Sauvez-le, et je vous fais riche, riche, riche.

— « Il n'est pas besoin de semblables promesses pour que je fasse

tout mon devoir. En attendant, il ne faut pas laisser Mme la duchesse auprès de son fils, le mal est contagieux.

Godefroy de Montaigu donna des ordres pour qu'on obligeât sa femme à s'éloigner d'Henry. La duchesse, atterrée par la nouvelle qu'on venait de lui apprendre, se laissa emmener comme un enfant.

— Bref, interrogea Olivier, qui suivait avec une incroyable angoisse le récit de Raymond.

— Bref, reprit celui-ci, le marquis Henry de Montaigu, le futur duc et pair, le colonel des mousquetaires du roi est mort depuis plus de quinze jours.

— Mort! répéta Olivier.

— Et ce n'est pas le seul deuil qui ait frappé cette puissante famille...

— Quoi! le duc?

— Non, Mme la duchesse de Montaigu a été atteinte par la contagion, et, quatre jours après les obsèques de son fils, est allée dormir de son dernier sommeil dans la crypte où reposent les ancêtres de sa noble famille.

— Alors? demanda Taillamont de plus en plus oppressé.

— Alors, le duc a failli en mourir et ne veut pas être consolé. Seulement, son chapelain, poussé par un sentiment assez noble, est venu lui rappeler qu'il existe au monde une enfant qui est sienne.

— Et l'on pense, interrompit violemment Olivier, que ce père sans entrailles rappellera sa fille auprès de lui pour...

— On pense, reprit Raymond, que, si un beau gentilhomme allait dire au duc de Montaigu: Je suis pauvre, mais je suis un seigneur d'aussi bonne maison que vous, et si vous voulez me donner votre enfant...

— N'ajoutez pas un mot, dit Olivier... Je ne suis pas un quémandeur d'argent... et de titres...

— Je suis convaincu que le duc consentirait à vous donner sa fille; et d'ailleurs, préférez-vous perdre Madeleine?

Olivier, pensif, ne répondit pas et se rendit auprès de sa bien-aimée.

III

Quand Olivier, après la conversation qu'on vient de lire, s'était retrouvé seul, il avait jugé que son bonheur était à jamais perdu. Et cependant Raymond, avec ses allures d'homme admirablement informé, ne lui avait révélé qu'une partie de ce qui aurait pu l'intéresser. Raymond

ne lui avait pas tout appris par la bonne raison qu'il ne savait pas tout.

Après la mort de la duchesse, l'hôtel de la rue de Grenelle était devenu la plus sombre des demeures.

Désespéré, le duc de Montaigu se confinait dans une douleur qui ne voulait pas être adoucie. Son orgueil, si cruellement atteint, lui était une blessure incurable. Car, s'il regrettait son fils et sa femme, ce qui le terrassait, c'est l'idée qu'il allait mourir sans héritier, c'est que son nom, c'est que son titre de duc et pair disparaîtraient avec lui.

— Quoi donc! s'écriait-il avec une véritable fureur, vingt générations de héros auront vécu et auront consacré leur intelligence et leur sang à placer ce nom tout en haut, au premier rang de la noblesse française, et parce qu'un mal abominable s'est abattu sur ma maison, notre gloire, notre grandeur, tout va s'écrouler avec moi!

Pour un peu, il eût regardé cela comme un déshonneur. Pendant de longues heures, cet homme, qui avait vieilli de vingt ans en quelques jours, errait dans la galerie où s'alignaient les portraits de ses ancêtres, et leur demandait littéralement pardon de la mort des siens.

La porte était consignée. On eût juré qu'il voulait mourir sans témoins, comme un lion blessé, et personne ne pénétrait auprès de lui.

Seul, un jeune gentilhomme, le baron de Longueroche, avait encore accès dans l'hôtel.

C'était un homme jeune, ambitieux et prêt à tout pour parvenir. Dans la dernière campagne du duc, le baron lui avait servi d'écuyer. Ayant su se faire apprécier dans cet emploi, il n'avait jamais cessé un seul jour de se montrer assidu auprès du duc dont il était le parent éloigné...

Ses visites ne parvenaient point à amortir le désespoir du grand seigneur, mais elles étaient tolérées, et le jeune homme se promettait de les mettre à profit pour se faire instituer légataire universel du duc, car il ignorait l'existence de Madeleine.

Son unique souci était donc de se faire bien venir, de se rendre indispensable autant que possible. Connaissant parfaitement les côtés faibles de M. de Montaigu, il affectait les allures larges et dépensières d'un seigneur qui ne compte pas.

Et comme il était pauvre, parfois le duc le réprimandait de trop jeter l'argent par la fenêtre.

Mais Longueroche répondait :

— J'ai dans les veines du sang de Montaigu, mon oncle. Vous avez vu que je sais me battre et vous voyez que je ne daigne pas compter.

Ces réponses, faites sur un ton chevaleresque, plaisaient au vieux duc et pair beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître. Et quand, par



Un grand malheur nous menace. (P. 728.)

hasard, ce dernier faisait un instant trêve à sa douleur, il ne pouvait s'empêcher de remarquer la silhouette bien prise et la physionomie audacieuse de celui qui s'intitulait hardiment son neveu.

Il arriva même un jour, qu'obsédé par son mortel chagrin, le vieux gentilhomme dit à Longueroche :

— Quel dommage, Hector, que vous ne soyez pas mon fils!

Hector releva fièrement la tête et, saisissant l'occasion avec une admirable présence d'esprit :

— Mais je puis le devenir! répondit-il, et je porterais dignement votre nom.

A ces mots, le vieillard entrevit vaguement une solution; un frisson l'ébranla.

— Vous, Hector! comment?

— C'est bien simple, monseigneur. Je suis de votre famille, n'est-ce pas?

— Bien peu... de bien loin, veux-je dire...

— Qu'importe, si quelques gouttes du même sang coulent dans nos veines? adoptez-moi comme votre fils. Le roi, qui me veut du bien, pour quelques actions d'éclat accomplies en votre compagnie, voudra bien, si vous l'en priez, transporter sur ma tête vos titres et votre nom, qui, je vous le jure, seront noblement portés.

La proposition, ainsi faite, laissait voir un peu trop la brutalité de cette ambition de jeune homme; mais le duc était trop hanté par son idée fixe, pour songer à autre chose qu'à la solution entrevue tout à l'heure.

— Au fait!... murmura-t-il tout bas.

Puis, après un moment de réflexion, il eut un sourire; — c'était le premier, depuis la mort de son fils.

— J'en parlerai au roi, dit-il.

Dès le lendemain, le duc de Montaigu manda son majordome, et lui ordonna de faire préparer son carrosse.

— Monsieur le duc sort? demanda le serviteur étonné.

— Je vais à Versailles, répondit M. de Montaigu.

C'était tout à fait à la fin du règne de Louis XV. Le vieux roi accorda une audience à celui que tout le monde disait enterré avec son fils, beaucoup par bienveillance et un peu par curiosité.

— Qu'y a-t-il, duc? et que venez-vous solliciter de notre bienveillance? dit-il, dès que Montaigu fut en sa présence.

En quelques mots, ce dernier expliqua au souverain l'objet de sa visite; mais, alors, le roi devint sérieux.

— Monsieur, dit-il, n'avez-vous pas oublié qu'il vous reste une fille?

À cette question, le vieillard demeura atterré.

— Quoi! Sire, vous savez?...

— Je sais, monsieur, que si vous mariez votre fille à un de mes gentilhommes, vos petits-enfants auront plus sûrement du sang des Montaigu dans les veines, que si vous vous contentez d'adopter un parent éloigné...

— Vos désirs sont des ordres, Sire, répliqua le duc. Mais Votre Majesté a-t-elle quelque répugnance à ce que le chevalier de Longueroche porte un jour mon nom?

— Pas le moins du monde, monsieur le duc; mais, comme je sais tout ce que nous devons à votre famille, nous tenons particulièrement à ce que vos descendants directs jouissent de notre faveur, et c'est sur la tête du mari d'une Montaigu, que nous consentirons à transporter vos titres.

— Ce mari...

— Que ce mari, continua le roi, soit Longueroche ou tout autre gentilhomme digne de paraître à la Cour.

Il n'y avait pas à répliquer. D'ailleurs, le duc, qui ne pensait plus à Madeleine, mais qui n'avait aucune raison pour la tenir éloignée de lui, accepta cette autre solution avec une véritable gratitude.

— Votre Majesté, dit-il, vient de me rappeler à mon devoir, et je la remercie bien sincèrement. Qu'elle daigne me pardonner l'oubli coupable que je commettais; dès demain, Mlle Madeleine de Montaigu aura réintégré l'hôtel de ses pères, et, avant quinze jours, j'aurai l'honneur de la présenter à Votre Majesté.

— J'y compte, et, dès ce moment, notre chancellerie va s'occuper de faire passer, sur sa tête et sur celle de son mari, tous vos droits, ainsi que votre nom et vos titres.

— Je ne saurai jamais assez remercier Votre Majesté.

Longueroche attendait le vieillard dans l'antichambre du roi.

— Eh bien! mon oncle? interrogea-t-il.

— Venez, Hector, dit le duc, en proie à une certaine agitation.

Dès qu'ils furent installés dans le carrosse qui devait les ramener à Paris, Montaigu prit la parole :

— Le roi, dit-il, est un grand prince; il consent à tout, mais à une condition, c'est que vous épousiez ma fille.

— Votre fille! répéta Hector, qui n'avait jamais ouï-parler de celle dont on l'entretenait pour la première fois.

— Oui, Madeleine de Montaigu.

— Une bâtarde? interrogea Longueroche.

— Non, l'enfant de ma première femme; c'est sur sa tête que retomberont tous mes droits, c'est donc son mari qui sera duc de Montaigu, son mari qui deviendra duc et pair, que ce soit vous ou un autre.

— Comment! un autre... fit Hector, très ému.

— C'est la volonté du roi, et, par conséquent, c'est désormais la mienne...

— En quel lieu se trouve Mlle Madeleine?

— Vous le saurez; mais, d'abord, consentez-vous à l'épouser?

— Avec transports, mon oncle; je serai bien mieux votre fils, de cette façon, et vive le roi qui a eu cette heureuse idée. Vos biens resteront, ainsi, la propriété de la branche mère de la famille, et vous aurez, j'espère, de beaux petits-fils qui seront les héritiers directs de votre illustre nom.

— Des petits-enfants! dit le duc, en souriant joyeusement; des fils qui seront des Montaigu. Ce bonheur me sera-t-il donné?

— Sans aucun doute. Je vous le promets bien, en tout cas.

— Grand-père! reprit Montaigu. Mon hôtel retentira encore du bruit joyeux que fera ma descendance... mes petits-enfants! mes petits-enfants! Oh! mon Dieu! donnez-moi une vie assez longue pour que je puisse les embrasser, les voir grandir, les voir à la tête d'un régiment ou d'une armée.

Et le vieillard, dans un élan de bonheur, serra impétueusement dans ses bras celui sur qui il comptait pour jouir d'un bonheur auquel il ne se croyait plus réservé.

A peine rentré chez lui, le duc, dans son impatience, manda un ancien valet de chambre qu'il avait, depuis quelque temps, retiré de la maison même des Invalides.

— Alain, dit-il, tu vas seller un cheval et partir tout de suite.

— Moi, monseigneur?...

— Oui, cours à Fontainebleau, traverse la forêt et va chez Chantoiseau. Préviens Madeleine, ma fille; dis-lui qui elle est, que je l'attends, qu'elle vienne tout de suite. Il s'agit de mon bonheur, du sien, de la gloire de ma maison.

Le vieux serviteur obéit aussitôt. Malgré son âge, il monta à cheval et partit.

— Quant à toi, Hector, mon enfant, tu ne me quitteras plus. Dès aujourd'hui, cet hôtel est le tien. La paix de ma conscience et la satisfaction de mes désirs vont entrer avec toi dans ma demeure.

Hector, rayonnant, s'inclina comme on pense.

— Me voilà riche, songeait-il, et bientôt duc et pair!... Décidément, ce jour est un beau jour, et le roi est un grand roi.

IV

Lorsqu'Olivier se fut séparé de Raymond, il tomba dans une tristesse profonde. Les dernières paroles de cette espèce de coureur des bois et des champs auraient dû, cependant, lui laisser quelque espérance. Il n'en fut rien.

Son cœur se gonflait et les larmes lui montaient aux yeux, malgré lui.

Premier amour... première souffrance.

Tout le bonheur entrevu s'écroulait lourdement. Le rêve, le rêve d'or s'évanouissait; quelle illusion pouvait-il se faire encore?

Dans sa position si précaire, était-il admissible qu'un seigneur, comblé de richesses, de titres, d'honneurs, et arrivé au faîte de la puissance, consentit à lui donner sa fille?...

Avec cette foi ardente de la jeunesse, il s'était figuré que son père, à lui, consentirait, sans résistance, à son mariage avec Madeleine. Ils étaient si pauvres, que la distance lui semblait très rapprochée, entre un chevalier sans fortune et une paysanne belle comme le jour.

D'ailleurs, Madeleine consentirait-elle toujours à l'aimer, quand elle saurait qu'un hôtel princier l'attendait à Paris? Il aurait fallu qu'elle fût une fée des légendes ou un ange, un ange véritable, pour préférer le pauvre petit pavillon perdu sur le coteau.

C'était fini, bien fini! Depuis quelques jours à peine, ils s'étaient fiancés sous les étoiles. La nature, enguirlandée et fleurie, avait reçu leur serment d'amour éternel.

Éternel, hélas! ce mot n'a parfois pas de signification. D'ailleurs, le duc, malgré tout, était le père, était le maître, et quelle idée folle n'était-ce pas de le croire capable d'accepter, pour devenir l'époux de sa fille, un gentilhomme sans fortune et de petite noblesse.

Et pourtant Madeleine, qui ne savait rien encore, était déjà au rendez-vous.

En l'attendant, elle tuait l'impatience de son cœur en jouant à ce jeu qui est de tous les temps et de tous les pays, pour les amoureuses.

Comme Ophélie, elle effeuillait la marguerite.

— M'aime-t-il? un peu, beaucoup, passionnément...

Les fleurettes répondaient oui pour la centième fois, quand le jeune homme parut, sombre, douloureux, accablé...

Les rayons de joie qui illuminaient le charmant visage de Madeleine, firent aussitôt un vif contraste avec la morne attitude du Chevalier.

A l'âge de ce dernier, on ne sait pas cacher ses impressions, aussi la jeune fille s'aperçût-elle aussitôt de la sombre expression de son visage, et, craignant pour celui qu'elle aimait :

— Vous souffrez, Olivier? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— Moi, Madeleine! qui peut vous faire croire?

— Tout. Vos mains qui sont glacées, votre lèvre qui frémit, et votre regard qui n'a pas la tendresse des autres jours.

— Doutez-vous de mon amour?

— Oh! cela, mon ami, n'est pas possible; j'ai, en vous, la plus inaltérable confiance. De même que vous pouvez compter sur moi, sur mon dévouement, sur mon affection, jusqu'au jour où je serai morte, de même je m'abandonne, sans une seule arrière-pensée, à votre foi.

— Madeleine!...

— Il me semble que rien ne peut nous séparer, que rien ne peut nous empêcher de vivre l'un pour l'autre... Du jour où, pour la première fois, vous m'avez parlé de votre amour, j'ai vécu comme s'il n'y avait, au monde, que vous et moi. Donc, jamais je ne douterai de vous, et vous ne devez pas davantage douter de moi.

— Cependant!... fit Olivier.

— Quoi? interrogea Madeleine, devenue plus anxieuse encore.

— Ne se pourrait-il pas?... reprit le Chevalier, qui ne savait trop comment tourner sa phrase; enfin, vous savez qu'un événement quelconque peut modifier — quelque étrange que cela paraisse, — la situation de l'un de nous...

— Que voulez-vous dire? Est-ce que vous songeriez à m'abandonner?...

— Oh! Madeleine!...

— Est-ce que votre nom et votre titre vous auraient fait trouver quelque riche dame, que vous songeriez à...

Elle s'arrêta, puis, souriante et câline :

— Eh bien! non, reprit-elle, je ne crois pas cela. Vous êtes noble, et c'est pour cela que je me fie aveuglément à votre parole, comme vous pouvez vous fier à la mienne, car j'ai ma noblesse aussi, moi, qui n'est pas attestée par des parchemins, mais que je sens vivace dans mon esprit et dans mon cœur.

Ces bonnes paroles caressaient doucement l'âme d'Olivier.

Mais elles ne le rassurèrent pas complètement, car il était de toute évidence que Madeleine ignorait les destinées auxquelles elle était réservée.

— Il ne s'agit pas de moi, dit le Chevalier.

— Et de qui donc, grand Dieu? s'écria la jeune fille.

— Il s'agit de vous, Madeleine.

— De moi?...

— Oui.

— Alors, expliquez-vous; qu'y a-t-il, parlez?

— Madeleine, j'ai le cœur tout rempli des plus noirs pressentiments.

— Mais pourquoi? d'où naît votre crainte?

— Un grand malheur nous menace...

Madeleine le regardait avec des yeux pleins d'un douloureux étonnement. Elle le sentait souffrir et commençait à souffrir avec lui.

— Vous me cachez quelque chose? dit-elle.

— M'aimez-vous bien, Madeleine?

— N'avez-vous pas entendu ce que je vous disais tout à l'heure?

— C'est que je suis si pauvre...

— Et moi! suis-je donc riche? Si l'un de nous deux devait se préoccuper de son infériorité sociale, ne serait-ce pas moi? Vous avez un nom, un nom glorieux même, tandis que moi, simple paysanne...

— Mais, répliqua Olivier, si au lieu d'être paysanne, comme vous le croyez, vous apparteniez à une illustre famille?...

— Moi! dit Madeleine avec étonnement.

— Si vous étiez sur le point de devenir, dans le monde, quelque chose d'équivalent à une princesse?...

— Une princesse!... fit Madeleine.

— Oui. Si vous apparteniez à quelque grand seigneur?...

— Ah! la bonne folie! s'écria alors la jeune fille, en étouffant un éclat de rire qui lui partit dans la gorge, malgré elle; la bonne folie! Mais regardez donc la noble princesse, Olivier, avec sa robe de bure et ses petits sabots...

— Hélas! que fait le costume! je regarde, en effet, et je vois une figure pleine de finesse, de distinction, une figure adorable, avec de grands cheveux blonds d'une épaisseur extraordinaire, d'une longueur et d'une beauté sans pareilles, une taille idéale et des mains... des mains de princesse, enfin.

— Vous avez fait quelque rêve, Olivier; seriez-vous superstitieux?

— Hélas! non, Madeleine... ce n'est pas d'un rêve qu'il s'agit.

— Alors, il y a quelque chose,... quelque chose que vous savez et que vous ne voulez pas me dire,... que vous n'osez pas, peut-être?...

— Non, répéta le jeune homme embarrassé.

— Eh bien! mon ami, reprit Madeleine devenue sérieuse, c'est une épreuve que vous m'imposez et je vais vous répondre de façon à chasser,



Je reste ici. Allez! (P. 732.)

pour jamais de votre esprit, la sombre mélancolie qui semble l'attrister en ce moment.

Si, par un coup imprévu du sort, je devenais princesse, comme vous dites, même encore si, par un merveilleux hasard, il se présentait ici l'un de ces rois qui, prétend-on, épousent des bergères, et qu'il voulût me faire reine, je lui répondrais, comme dans les chansons : — Sire, j'aime mieux mon Chevalier que le plus beau trône de la terre, et je lui suis attachée de

telle sorte qu'il me faudra arracher le cœur de la poitrine pour faire cesser mon amour. Et encore, j'espère bien que nous nous aimerions, Olivier et moi, au delà de ce monde.

Mais Madeleine avait beau parler, elle ne parvenait pas à convaincre le jeune homme. Au contraire, la grandeur et la noblesse de son langage lui faisaient reconnaître que Raymond ne l'avait pas trompé sur son illustre origine.

Cependant, elle s'abandonna si complètement dans une conversation pleine de charmes, elle l'engagea si doucement à ne pas se forger des chimères, qu'il parvint à se rasséréner quelque peu, et sans qu'il eût le courage de lui dévoiler ce qu'il avait appris, ils se séparèrent.

Madeleine en le quittant lui répéta :

— Ayez confiance, ami, serais-je la fille du roi qu'aucun autre que mon Olivier ne parviendrait à m'émouvoir. Je ne serai jamais qu'à vous! je le jure.

— J'accepte votre serment, Madeleine, il me rassure. De mon côté, je le jure aussi de n'avoir jamais dans le cœur d'autre amour que le vôtre...

— Merci, Olivier, j'y compte. Nous sommes donc fiancés et unis comme si nous étions mariés. Mais, au fait, pourquoi ne pas nous marier promptement?...

Olivier tressaillit. S'il avait eu cette idée quelques jours auparavant, rien n'eût été plus facile que de la mettre à exécution. Mais, après ce que Raymond lui avait appris, il se serait considéré comme indélicat et lâche de se marier avec Madeleine avant qu'elle sût elle-même qui elle était.

— Oui, dit-il, je vais penser à cela, et dès que nous le pourrons...

Madeleine trouva cette réponse un peu froide, mais, comme elle venait de le dire, sa confiance était inaltérable. Elle pensa donc qu'il fallait s'en rapporter au Chevalier.

— Le ciel a entendu votre serment, dit ce dernier à sa bien-aimée. Et moi j'y compte. Au revoir donc, la nuit est déjà noire. Il faut nous quitter.

Tous les deux s'en allèrent vers la demeure de Chantoiseau et, quand ils en furent assez près pour que la jeune fille n'eut rien à craindre des mauvaises rencontres, il l'embrassa chastement et lui dit :

— A demain, Madeleine.

— A demain! répéta Madeleine toute frémissante encore de l'espoir qu'elle avait conçu tout à l'heure en parlant de mariage.

Puis, toute pensive, elle s'en alla vers le logis de ses prétendus parents, songeant, maintenant que le calme revenait dans son esprit, songeant aux paroles d'Olivier et se demandant ce qu'elles pouvaient signifier.

Quant au chevalier, il alla reprendre sa monture et regagna le pavillon

de Gabrielle, troublé, s'abandonnant presque au désespoir, car il savait quelle force avait, à cette époque, la puissance paternelle et combien il leur serait difficile, à l'un et à l'autre, de lutter contre la volonté du duc de Montaigu, de celui qui tenait tant à avoir des héritiers et avait résolu de marier sa fille à quelque seigneur de son choix.

Cependant, au milieu de la tempête qui s'amassait dans son cerveau, le Chevalier avait conscience qu'il existait pour lui une espérance. Comme une lueur qui persistait au milieu de la nuit, il voyait la possibilité de toucher le cœur du duc et de devenir son gendre.

Mais, quand il y réfléchissait sérieusement, un rire amer lui montait aux lèvres, et la navrante désillusion reprenait impérieusement le dessus, étouffant l'espoir.

— Je suis fou! disait-il en parcourant la grande chambre en laquelle il demeurait, je suis fou, mon bonheur s'est écroulé et je suis comme les gens qui se noient, je tends les bras de tous côtés pour me raccrocher à n'importe quoi. Je crois en Madeleine, comme je crois en Dieu, mais saura-t-elle ou pourra-t-elle me garder son amour?

Ce fut pour lui une terrible nuit, vers la fin de laquelle il s'endormit enfin d'un sommeil fiévreux, n'osant plus compter sur rien au monde.

De son côté, quand Madeleine était arrivée devant la maison du garde, elle avait vu, attaché par la bride à un anneau de fer scellé dans le mur, un cheval qui paraissait fatigué d'une longue course.

— Quelque voyageur égaré, qui vient demander sa route, pensa-t-elle, ou quelque chasseur qui se repose...

Elle pressa toutefois le pas. Sans savoir pourquoi, son cœur subitement s'était oppressé. Les derniers mots d'Olivier lui frappèrent l'esprit :

— « Si demain, au lieu d'être une paysanne, vous étiez une princesse? »

Si elle était princesse!...

A peine eut-elle franchi le seuil de la porte que son inquiétude redoubla. Elle alla au vieux garde et l'embrassa.

— Bonsoir, mon père!

Le vieillard détourna la tête et, du revers de sa main calleuse, essuya ses yeux.

La mère Chantoiseau pleurait. Madeleine courut auprès d'elle et l'enveloppant de ses bras avec empressement :

— Vous pleurez, mère? dit-elle... Pourquoi... Qu'y a-t-il?

— Mademoiselle, fit Alain en saluant respectueusement, car c'était le domestique envoyé par le duc qui avait attaché son cheval à la porte. Mademoiselle, je viens vous chercher.

— Me chercher? moi?

— De la part de votre père.

— Mais, mon père? le voici :

— Pauvrette! fit entre deux sanglots le vieux garde... pauvrette, écoute ce que dit Alain.

— Je viens vous chercher, Mademoiselle, et j'ai ordre de vous conduire auprès de Mgr le duc de Montaigu, votre père.

— Mon père est le duc de Montaigu? Mais ma mère... voilà ma mère cependant. Comment se ferait-il?

— Pardon, mademoiselle, Mme la duchesse, votre mère, n'est plus de ce monde. Elle mourut quelques heures après vous avoir donné le jour.

— Ainsi, le garde Chantoiseau n'est pas mon père... Sa femme n'est pas ma mère... Et c'est aujourd'hui qu'on m'apprend cela.

Alain dut expliquer alors à Madeleine comment il se faisait que, le duc de Montaigu ayant perdu son fils, l'héritier de son nom et de ses titres, il s'était souvenu de sa fille, depuis si longtemps oubliée, et avait ordonné qu'on l'amenât auprès de lui.

Il était prêt, maintenant, à reporter sur elle toute son affection, toute sa tendresse.

— Il est trop tard, répondit avec fermeté Madeleine... On a laissé mon cœur s'habituer à chérir un père et une mère que j'aime de toute mon âme, quel amour donnerais-je à ce père que je ne connais pas? Il est trop tard.

— Mais, dit Alain, monseigneur ordonne...

— Allez dire à M. le duc, que, puisque je n'ai pas été sa fille quand j'étais une enfant, maintenant que je suis femme, je ne le veux pas pour père.

— Son ordre est formel. Je dois vous ramener à Paris.

— Peu m'importe, vous vous êtes acquitté de votre mission, allez porter ma réponse. Ici se trouvent ceux qui me chérissent, ici se trouvent ceux que je chéris moi-même. Je reste ici. Allez!...

D'un geste fier et d'un ton altier qui n'admettait pas de réplique, Madeleine congédia le domestique du duc. Celui-ci, en sortant, fit signe au père Chantoiseau de le suivre.

— Il faut la persuader,... le duc l'exige, lui dit-il.

— C'est bon! elle partira... Venez la chercher dans deux ou trois jours.

Toute la nuit, le père et la mère Chantoiseau catéchisèrent Madeleine. Il fallait absolument qu'elle se rendit auprès de son père. Il était malade,

bien malade, disait-on, peut-être était-il mourant, et voulait-il la voir.

Il le fallait. Si elle n'obéissait pas, le duc, très puissant et très vindicatif, se vengerait sur eux, sans doute.

— Il peut nous persécuter cruellement...

Nous faire emprisonner l'un et l'autre...

— Et pour toujours, dit la pauvre femme qui pleurait bien plus à la pensée d'abandonner sa fille d'adoption qu'en songeant au danger qui les menaçait elle et son mari.

— Leurs prières et les larmes qu'ils versaient impressionnaient vivement Madeleine et firent chanceler ses résolutions.

A aucun prix elle n'eût voulu qu'il arrivât malheur à ceux qui l'avaient élevée, aimée, et qu'elle aimait elle-même plus qu'elle ne pouvait aimer ses parents jusqu'alors inconnus.

Bref, après bien des raisonnements, bien des révoltes de sa part, bien des prières de la part du garde et de sa femme, elle faiblit... puis céda tout à fait.

— Vous promettez de partir? demanda la brave mère Chantoiseau tout à coup pleine de respect pour la fille de son seigneur...

Mais Madeleine se jeta dans ses bras en criant :

— Oh! ne me dites pas vous, maman, ma chère maman, dites-moi tu comme vous l'avez fait toute ma vie.

— Je n'ose plus, hélas!...

— Alors, je ne partirai pas.

— Eh bien! soit, ma chère petite Madeleine, dit la vieille et excellente femme, je parlerai comme tu voudras.

Et elle pleurait à chaudes larmes, tandis que le garde se détournait et sortait pour ne pas sangloter.

— D'ailleurs, reprit la mère Chantoiseau, sait-on ce que veut ton père. Il a été si malheureux qu'il fera toutes tes volontés et que tu seras plus heureuse que tu ne crois...

— Jamais! jamais! comme je l'étais auprès de vous.

Et elle se jeta, en pleurant encore, sur le sein de sa mère adoptive; et celle-ci la couvrit de caresses comme quand elle était toute petite et la reconforta si bien qu'elle consentit à tout... non cependant sans faire des réserves mentales qui sauvegardaient les droits d'Olivier.

Olivier! dès qu'elle fut seule, la mémoire de ce qu'il lui avait dit lui revint et elle faillit pousser un cri.

— Il savait tout! il savait tout! murmurait-elle en mordant son mouchoir tout mouillé de larmes, et il a voulu me cacher son désespoir. Brave, brave ami. Comme il m'aime! Il n'a rien voulu me promettre

quand j'ai parlé de mariage, non pas qu'il ait douté de moi, oh! cela, je ne le croirai jamais. Il voulait seulement, par dignité, par délicatesse, il voulait s'éloigner de moi, trouvant, probablement, qu'il ne me donnait plus assez, maintenant, en échange de mon affection.

Et toute palpitante, elle ajoutait :

— Mais, puisqu'il n'hésitait pas, lui, gentilhomme, à me prendre pour femme, n'est-ce pas pour moi un devoir sacré de me réserver plus que jamais pour lui et de lui dire : je suis heureuse d'être une Montaigu, puisque grâce à ce nom illustre qui est le mien, grâce au rang élevé que j'occuperai désormais, je puis te prouver, en ne consentant à appartenir qu'à toi seul, toute la sincérité, toute la puissance de mon amour.

Elle ne dormit pas une minute, une seconde. Et si elle avait cru que le Chevalier put l'entendre, elle serait sortie de la maison pour lui crier de venir et de recevoir son serment.

— Mais, après tout, pensa-t-elle au matin, ne suis-je pas sa femme devant Dieu et, hier soir ne lui ai-je pas juré déjà une fidélité et une affection sans bornes.

Sur ces quelques mots, elle se leva pleine de résolution, car elle avait beau vouloir rester la fille de Chantoiseau, elle était vraiment, par le caractère et par l'énergie, elle était vraiment bien réellement l'enfant des ducs de Montaigu.

Après s'être habillée en toute hâte, elle sortit furtivement de sa chambre, et sans faire le moindre bruit, ouvrit la porte qui donnait sur la forêt, la referma doucement sur elle et se mit à marcher à grands pas du côté de la rivière.

Il faisait encore nuit.

Du côté de l'Orient le ciel se teintait de vagues lueurs blanches. Mais le grand jour ne devait se faire qu'une heure ou une heure et demie plus tard.

Cette fois, Madeleine marchait calme et résolue, sans crainte des malandrins. Elle se dirigeait, non point vers les Effondrés où se trouvait le lac, mais du côté de Saint-Mammès où existait une sorte de passerelle en bois faite avec des bateaux

En prenant le lac il eut fallu dire où elle allait, tandis que par le pont elle n'avait rien à expliquer à personne.

Il ne lui fallut qu'une demi-heure pour gagner la rive droite de la Seine; une fois là, elle s'engagea sur le coteau, et comme trois heures et demie sonnaient au clocher de Thomery, Madeleine frappait résolument à la porte du pavillon de Gabrielle.

Il y avait à peine une heure que le Chevalier s'était assoupi, tout vêtu, rêvant des choses insensées, lorsqu'il crut entendre qu'on l'appelait.

La voix de celle qu'on aime frappe l'oreille des gens les plus profondément endormis.

Olivier bondit, courut à la porte, enivré d'un espoir sans nom.

— Madeleine !

— Olivier!

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu le savais donc, cruel ! s'écria-t-elle après les premiers embrassements, tu le savais!

— Quoi! que veux-tu dire?

— Oh! n'essaie pas de me tromper! tu savais tout! Nous n'en sommes plus, hélas! aux mystères et aux ménagements. J'ai tout appris, à mon tour, et je suis accourue.

— Sont-ils donc déjà venus pour te chercher?...

Oui, mon père — celui qui va être maintenant mon père et qui, depuis si longtemps, avait refusé de l'être, — mon père a envoyé un homme de confiance, un majordome, que sais-je? pour m'apprendre la cruelle vérité.

— Tout est donc vrai?

— Oui, tout, hélas!...

— Vous êtes la fille du duc de Montaigu ?

— Je ne l'aurais jamais cru si mon père adoptif ne me l'avait solennellement affirmé lui-même.

— Qu'avez-vous dit? Qu'avez-vous fait à cette nouvelle?

— J'ai renvoyé le valet à son maître, en lui disant que je n'avais d'autres parents que le garde et sa femme.

— Et tu crois, pauvre enfant, que le duc ne saura pas vaincre ta résistance?

— Je ne crois rien. Je suis au désespoir. Si tu m'avais dit, au moins, ce que tu savais dès hier, nous aurions médité et arrêté ensemble cette réponse.

— Je n'ai pas cru devoir le faire.

— Hélas! Ils vont revenir demain, et je serai forcée de les suivre...

— Madeleine! Madeleine! Qu'allons-nous devenir ?

— C'est à vous de commander, Olivier. Vous êtes mon seigneur et maître,... ce que je vous disais hier, je vous le répète aujourd'hui. Mon serment, je le renouvelle. Je jure de n'appartenir jamais à aucun autre, que je sois une paysanne ou une Montaigu, je me considère, dès ce moment, comme votre femme.

— Mais que leur fera ton serment, à ceux qui t'entraîneront à Paris.

— Veux-tu me cacher, me garder, me défendre?

— Ah! s'il ne tenait qu'à moi, et si mon bras suffisait à la tâche. Mais qu'est-ce que cela empêcherait?

— C'est vrai! Ils te tueraient. Et puis, après, je n'en serais pas moins forcée d'obéir.

— Et, pourtant, tu m'aimes?

— Je t'adore, dit Madeleine, en prenant le front d'Olivier à deux mains et en lui donnant un ardent baiser.

— Que faire, hélas! Que devenir?

— Je te l'ai dit : ordonne, je suis ton esclave.

Ils étaient tous les deux dans un état de surexcitation indicible. Pendant la course assez longue qu'elle avait faite pour gagner le pavillon de Gabrielle, Madeleine s'était peu à peu monté la tête, à tel point qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, et quand elle avait été en présence d'Olivier, la vivacité de ses questions, l'âpreté de ses réponses, son attitude, sa résolution, son regard, tout avait développé aussi, chez le jeune homme, une fièvre redoutable.

Il s'était amassé entre eux deux, quelque chose comme une atmosphère chargée d'une électricité dont il était impossible de mesurer la puissance, un mot, un geste, la moindre idée pouvaient déterminer une explosion

— Est-il possible qu'après les quelques jours d'idéal bonheur que nous avons goûté, un pareil coup de foudre nous réveille et nous sépare! dit Olivier.

— Il ne nous séparera pas! s'écria Madeleine avec exaltation.

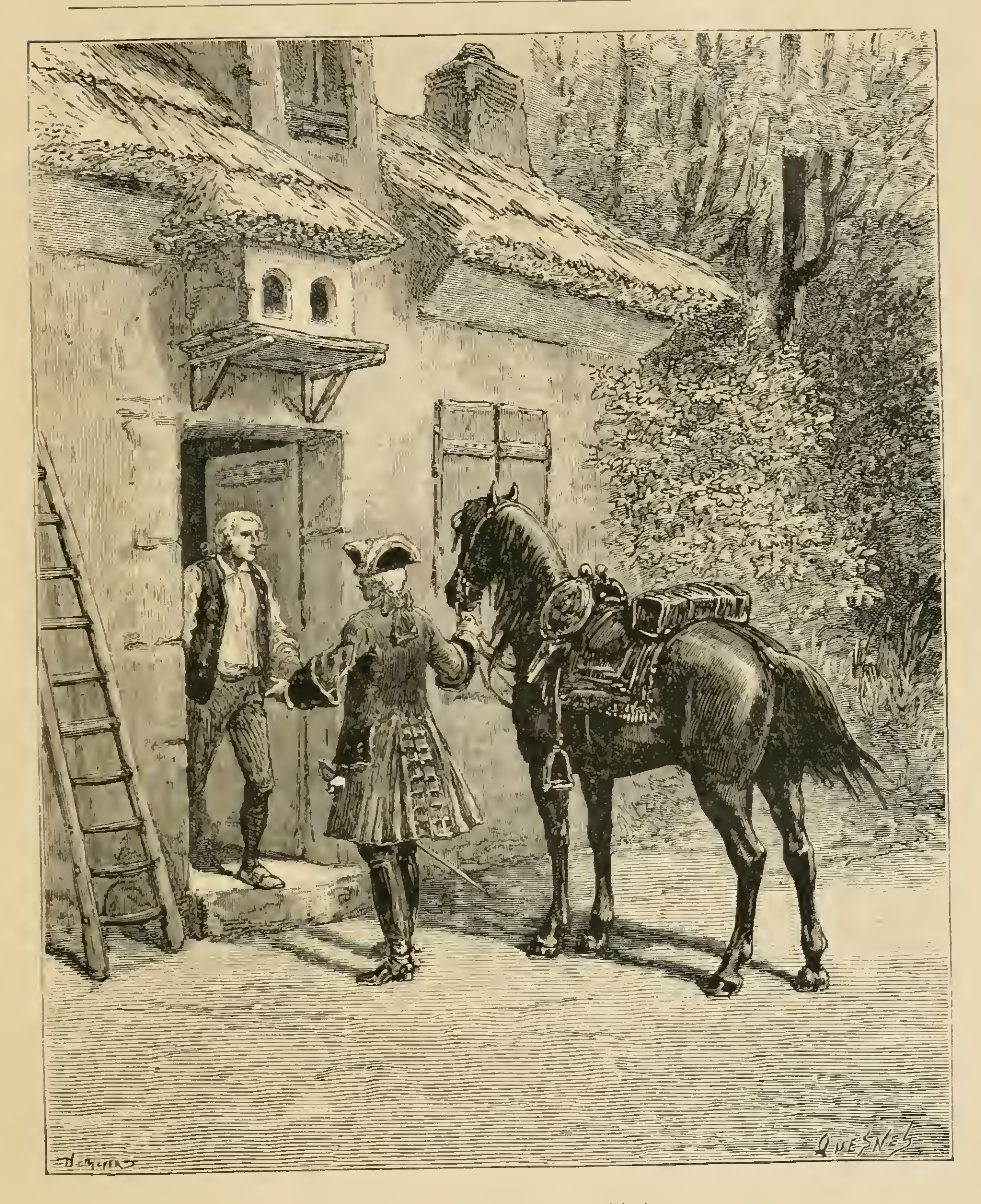
Et s'élançant vers le jeune homme, elle se jeta sur sa poitrine comme pour se réfugier en un asile sûr, d'où personne au monde n'oserait venir l'arracher.

Taillamont fouetté, pour ainsi dire, par cette confiance passionnée et par cet appel sublime, Taillamont la prit du bras gauche par la taille et, de la droite, menaça les invisibles ennemis qui la menaçaient.

— Et puis, tu ne sais pas tout, dit-il tout à coup avec un accent de fureur concentrée.

— Qu'y a-t-il encore? un autre danger? Lequel? parle. Je t'en supplie, tu me fais mourir.

— Le duc de Montaigu n'a plus qu'une passion au monde, l'orgueil. Il ne vit que pour réaliser un projet qui assure un avenir à sa race. Il faut, il faut, entends-tu, Madeleine, que sa fille soit promptement mariée à un gentilhomme, pour que la maison de Montaigu, déjà tombée en quenouille, ne disparaisse pas.



Un homme âgé se montra. (P. 744.)

— Oh! pour ça, jamais! jamais! jamais! répéta follement Madeleine, qui s'excitait ainsi jusqu'au délire.

— Jamais c'est le premier mot qu'on trouve. Ce n'est pas toujours le dernier.

— Me crois-tu capable de parjure?

— Non. Mais sais-tu bien que ta volonté sera brisée comme un fétu, et qu'on ne te demandera même pas ton avis.

— Qui dit cela, Olivier?

— Qu'importe, si je le sais !

— Vous a-t-on dit le nom de celui qu'on me destine?

— Non. Ce qu'on m'a affirmé, c'est que le duc veut te marier, dans le plus bref délai.

— Mais, encore une fois, avec qui ?

— Je l'ignore, mais son choix est fait.

— Et tu penses qu'il me l'imposera?

— Je n'en saurais douter.

— Même si je lui dis que j'en aime un autre?

— Même si tu lui dis cela.

— Quoi, ni mes supplications, ni mes larmes, ni mon désespoir ne sauraient l'attendrir?

— Alors même que faiblirait son orgueil, alors même qu'après l'abandon dans lequel il t'a si longtemps oubliée, le duc de Montaigu sentirait se réveiller en lui un reste de tendresse paternelle, ce n'est pas avec sa volonté seule qu'il te faudrait compter...

— Que veux-tu dire?

— Il en est une autre, à laquelle nul ne résiste jamais.

— De qui parles-tu? parle, explique-toi?

— Au-dessus de la volonté de ton père, il y a la volonté du roi.

— Du roi!... fit Madeleine?

— S'il n'agrée pas le gendre qu'aura choisi le duc, celui-ci ne pourra transmettre ni son nom, ni ses titres, ni cette duché-pairie dont il est si fier.

On ne se fait pas, à notre époque, une idée de l'importance qu'avaient, sous l'ancien régime, ces deux mots : le roi!

Les pauvres gens, de noblesse ou non, qui n'avaient jamais vu Versailles ni la cour, professaient un respect presque religieux pour ce sommet qui s'appelait le roi.

On considérait le souverain comme un être à part, mystérieux et tout-puissant dont les désirs étaient des ordres et dont la volonté planait sur toute la France, sans que personne encore osât la discuter.

Le roi était quelque chose comme un dieu, plus près des hommes que l'autre, et par conséquent un peu plus redoutable pour bien des sujets de Sa Majesté très chrétienne.

— Tout dépend du roi,... reprit lentement Olivier.

— Eh bien! n'es-tu pas de vieille noblesse?

— De très vieille noblesse.

— Pourquoi, alors, le roi s'opposerait-il à notre mariage?

— Parce que les Taillamont ont encouru la disgrâce de S. M. Louis XV, et sont restés depuis ce temps, bannis loin de la cour.

Il y eut un silence. La pensée de résister au roi ne pouvait venir à ces deux enfants. Ils retombèrent dans leur désespoir.

Cependant Madeleine eut, de nouveau, un mouvement de révolte...

— Alors, dit-elle, je n'obéirai pas. Je me déroberai à leurs recherches, je m'en irai, à pied, par les chemins, je gagnerai l'étranger où tu viendras me rejoindre.

— Pauvre Madeleine! ce sont là des propos d'enfant.

— Pourquoi?

— Parce que le puissant duc de Montaigu mettrait sur pied, s'il le fallait, la moitié de la maréchaussée du royaume pour retrouver sa fille. Et, une fois reprise, on te jetterait en un couvent.

— Alors la situation est sans issue? interrogea Madeleine avec violence...

Olivier baissa la tête et ne répondit pas.

— Tu me conseilles d'obéir? reprit-elle, avec plus d'âpreté dans la voix.

Et comme il se taisait encore.

— Vous m'aimez, pourtant! Ah! si nous étions deux paysans, nous pourrions être heureux, nous aurions le droit de nous aimer sans contrainte. Mais je suis fille de duc! fille de duc! Malédiction sur moi, sur toi, Olivier, que je trouve bien calme, bien résigné, en face du malheur qui nous frappe.

A ces mots, Olivier fit un geste terrible.

— Non, dit-elle, tu ne sais pas aimer comme moi. Est-ce que je me suis enquise si tu étais Taillamont ou simple roturier, quand je t'ai donné mon âme?...

Alors, le jeune homme la prenant par la main, lui dit impérieusement :

— Taisez-vous, Madeleine, vous me torturez inutilement. Car, enfin quel est le plus malheureux de nous deux, ici? Est-ce vous qui allez être conduite dans un palais et être traitée, dès demain, en princesse? vous à qui l'on va donner des fêtes, pour qui l'on choisira un époux noble comme le roi, est-ce vous qui, dans quelques mois, sourirez, peut-être, dédaigneusement, au souvenir de notre amour?

— N'avez-vous pas reçu mon serment? dit Madeleine.

— Ne suis-je pas mille fois plus infortuné, moi, pauvre gentilhomme n'ayant, pour tout bien, que le renom de ma famille et les actions d'honneur de mes aïeux, moi qui vais rester ici, moi qui n'aurai plus qu'une chose

à faire! aller chercher la mort sur un champ de bataille, si tant est qu'il y ait quelque part une guerre pour me rendre ce service, et si je ne puis...

— Ah! mon ami, mon ami, mon fiancé, ne parlez pas de la sorte.

Elle lui mit la main sur la bouche et pour la seconde fois, ils restèrent enlacés. Ils sentaient ainsi leurs cœurs battre l'un contre l'autre. Des flammes semblaient courir dans leurs veines. Haletants, ils gardaient le silence, la sueur au front, les larmes dans les yeux, la colère dans la poitrine.

Un tel contact et de semblables embrassements sont dangereux, un amour, quelque ardent qu'il soit, s'y développe encore et s'y attise étrangement.

Madeleine, au surplus, restait ainsi sans honte et sans remords.

Depuis quelques jours, on le sait, la jeune fille se regardait comme la femme du Chevalier, et, pour elle, ce n'était point une faute que cette étreinte.

Leur imagination exaltée leur montrait, sous des couleurs plus brutales et plus crues, la séparation à laquelle ils se sentaient condamnés, et comme pour y échapper, ils se serraient l'un contre l'autre avec terreur, avec amour.

L'ivresse à laquelle ils étaient en proie grandissait de minute en minute. En ce moment, l'un et l'autre se sentaient capables des résolutions les plus désespérées.

Et d'une voix défaillante, elle disait :

— Tu me crois donc capable de lâcheté?

— Pourquoi?

— Quand tu supposes que dans le palais de mon père, si l'on parvient à m'y conduire, je pourrai t'oublier.

— Hélas! ne sais-je pas que dans notre monde on se rit des affections et des aspirations d'une jeune fille, on te jettera dans les bras d'un autre, et tu seras bien forcée d'accepter cet autre pour mari.

— Moi! fit Madeleine avec terreur.

— Oh! tu résisteras. Mais combien de temps durera ta résistance? Quelle est la femme qui peut se vanter de ne pas subir de défaillance?

— Moi! s'écria Madeleine avec élan.

— De ne pas en arriver, sous la pression d'une autorité invincible ou sous l'action de la ruse à se laisser conduire à l'autel?

— Moi! moi! moi, te dis-je.

Mais, pris d'un désespoir aveugle, Olivier reprit sans l'écouter :

— Si quelqu'un est condamné sans retour, n'est-ce pas moi, dis? Moi qui vais rester seul, sans autre pensée que celle de ton départ, de ton aban-

don. Ne serai-je pas au bord d'un abîme, prêt à y tomber, que dis-je, prêt à y chercher un refuge.

— Un refuge! que signifie? parle... explique-toi...?

— Hélas! rien, ma bien-aimée, je suis fou!

— Eh bien! non, relève la tête et viens avec moi à Paris. Tu me suivras, et quand j'arriverai auprès de mon père, je lui dirai : Voilà mon fiancé. Voilà celui sans lequel je ne saurais accepter ni vos bienfaits, ni votre nom.

— Oui, dit amèrement Olivier. Et M. de Montaigu, m'accablant de son dédain, me fera chasser, sous tes yeux, par des laquais.

— Je lui dirai qui tu es. Je lui dirai que sans toi, peut-être, il n'aurait plus de fille, car tu m'as sauvée dans la forêt...

— Ce sont là des illusions de jeune fille!... Madeleine, dit Olivier, dont le désespoir grandissait à mesure que ses obstacles leur paraissaient de plus en plus insurmontables, nous sommes maudits l'un et l'autre. Mais moi, je suis mille fois plus malheureux que toi, moi, je suis condamné sans rémission.

— Attends! s'écria Madeleine, partons ensemble pour quelque pays voisin et marions-nous avant qu'on ne vienne me chercher. Que pourra dire le duc quand je lui présenterai mon mari, et ne sera-t-il pas heureux de trouver en toi un loyal et brave gentilhomme.

— Oui, j'y avais pensé...

— Trouves-tu donc la chose impossible?

— Je sais que pas un prêtre ne consentira à nous unir. Car nous serons forcés de lui dire notre nom et quand il saura que tu es la fille du duc, il se récusera et nous n'aurons qu'à nous résigner comme tu le disais tout à l'heure.

Madeleine se laissa tomber sur une chaise, en disant :

— Je deviens folle. Quoi! nous sommes donc réellement condamnés, sans retour?...

— Oui, Madeleine. Je suis condamné à souffrir mille morts. Je suis condamné à toutes les tortures pendant que je te saurai aux bras d'un autre. Ma jalousie, quand je pense à cela, me dévore, m'embrase. Pour celui qui a connu et aimé une femme telle que toi, que vaut la vie, hélas! s'il doit la passer loin d'elle et la pleurer toujours?

Tout d'un coup, la jeune fille bondit comme si une lumière terrible eut frappé ses yeux et l'eut aveuglée...

Pour la seconde fois, Olivier venait de prononcer des paroles qui l'avaient remplie d'épouvante.

— Regarde-moi bien en face, lui dit-elle, et, dis-moi que tu n'as pas conçu quelque horrible projet?...

— Non... Non...

— Regarde-moi et réponds... Dis que je me suis trompée, si tu ne veux pas que je tombe morte à tes pieds.

— Non, Madeleine, non, ce n'est pas toi qui dois cesser de vivre..

— Mais c'est donc toi, malheureux, qui veux mourir?...

— Ai-je dit cela?...

— Non, mais je l'ai bien compris...

— Calme-toi, Madeleine, je t'affirme...

— Oh! ce n'est point ainsi qu'il faut me rassurer... je veux que tu me le jures... entends-tu? Donne-moi ta parole de gentilhomme que, quoiqu'il arrive, tu vivras.

— Quoiqu'il arrive! répéta Olivier avec explosion, quoiqu'il arrive!... Tu veux que j'aie la force de vivre, même si je te sais à un autre!

— Ah! c'est donc vrai, c'est donc vrai!... tu veux mourir?

Le jeune homme ne répondit pas...

A cet instant, l'état d'exaltation, de fièvre, de folie dans lequel ils étaient plongés l'un et l'autre ne saurait se décrire.

Un tel délire s'était emparé de leur âme, que le monde entier disparaissait à leurs yeux; leur désespoir, leur amour, leur malheur, c'est tout ce qu'ils comprenaient tout ce qu'ils ressentaient maintenant. Les conventions sociales n'existaient plus pour eux.

— C'est donc vrai! reprit Madeleine, c'est donc vrai!

Et, sans transition, elle se mit à éclater en sanglots qui lui déchiraient la voix et qui la suffoquaient.

Mais, au milieu de ses transports, on l'entendait adjurer Olivier de vivre.

— Il le faut. Je le veux!... Oh! crois-moi, ne meurs pas. Écoute, je reste ici, je ne te quitte plus. Ils viendront me chercher auprès de toi, et ne m'arracheront pas de tes bras.

Et comme Olivier, plus sombre que jamais, semblait regarder devant lui, en condamné à mort.

— Mais que faut-il faire pour t'empêcher? Je ne veux pas que tu meures! Mourir! toi? Pourquoi donc, mourir? Mais ce serait infâme de m'abandonner... Olivier! Olivier! dis-moi ce qu'il faut faire? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, tu ne veux pas te tuer. Tu ne le veux pas!...

— Sans toi, Madeleine, que ferais-je de la vie?

— Oh! tais-toi,... je veux te sauver de toi-même. Quel sacrifice imaginer? Quelles prières t'adresserai-je?

— Calme-toi, Madeleine, avec la pensée de ton amour, j'irai, dans la tombe, heureux pour l'éternité.

Madeleine était folle. Elle allait, venait, cherchant à convaincre le jeune homme qui restait inébranlable.

Tout à coup, elle devint très pâle, un éclair brilla dans ses yeux. Elle eut un mouvement d'admirable sacrifice et, regardant le ciel comme pour le prendre à témoin, la pauvre enfant fit un pas en avant et, tendant à Taillamont sa main qui tremblait comme une feuille. Elle s'écria d'une voix pleine de désespoir, de terreur et d'amour :

— Eh bien ! si tu ne crois ni à ma promesse, ni à mon courage, ni à mon serment... s'il faut, pour te décider à vivre, la certitude que je ne serai jamais à un autre :

— Prends-moi !

— Que dis-tu ?

— Je donne mon honneur pour sauver ta vie. Prends-moi !...

— Madeleine !

— Oseras-tu te tuer après cela, dis?... voudras-tu emporter, dans la tombe cet honneur que je t'aurai confié et que, seul, désormais, tu pourras rendre à ta femme?... L'oseras-tu ? réponds.

Puis, elle resta debout en face de lui, l'œil étincelant, la tête haute.

Olivier, dont les larmes jaillirent, tomba lourdement à genoux devant elle, en répétant :

— Madeleine ! Madeleine !

Il ne trouvait pas d'autre parole.

— Ils restèrent enlacés dans un embrassement solennel. Il n'y avait plus, entre eux, que cette immense tendresse dont la puissance est sans bornes.

— Madeleine ! Madeleine ! répétait Olivier.

— Tu vivras ! dis-moi que tu vivras?...

— Oui, pour toi... et par toi, je le jure.

— Et moi, quoiqu'il arrive, je t'attendrai jusqu'à mon dernier jour. Je te le jure aussi, je te le jure.

V

Le surlendemain matin, un élégant cavalier descendait de sa monture à la porte de la maison du garde et, frappant du manche de son fouet sur le vantail, cria, d'une voix bien timbrée :

— Hé ! de la maison, quelqu'un, s'il vous plaît.

Un homme âgé se montra.

— C'est vous, mon ami, dit le nouveau venu, qui êtes le garde Chantoiseau?

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme.

Le cavalier reprit :

— Je suis le baron de Longueroche, écuyer du duc de Montaigu, et je suis envoyé, par lui, pour recevoir de vos mains Mlle Madeleine, sa fille.

— Ah! fit Chantoiseau, dont les yeux se mouillèrent.

La femme du garde était accourue...

— Alors! dit-elle, c'est décidé.

— Mais, certainement.

— Quel malheur! ajouta la brave femme.

Puis, avec une résignation qui était, à cette époque, dans la plupart des tempéraments, elle fit un signe de croix et marmotta une prière.

— Le duc vous récompensera généreusement, dit le baron.

— Nous récompenser, et pourquoi? doux Jésus! Madeleine était la joie de la maison. Elle partie, c'est le deuil qui prendra sa place. Nous allons nous regarder, le père et moi, comme ça, tous les deux, en attendant la mort, qui ne tardera pas. Pourquoi voulez-vous que nous acceptions quelque chose. Est-ce que ça se paye, ces choses-là? C'est notre bonheur de vingt ans qui s'en va, et ça, voyez-vous, ça n'a pas de prix.

— Vous êtes de braves gens, et si cela dépendait de moi, je vous assure que je vous laisserais la demoiselle. Mais j'ai reçu des ordres et je dois, avant tout, les exécuter.

— Oui, oui, nous le savons.

— A la bonne heure.

— Depuis avant-hier, Chantoiseau et moi nous avons fait tout ce que nous avons pu. Mais elle est obstinée et ne veut pas entendre grand chose. Je ne sais pas si vous serez plus heureux.

— Refuse-t-elle absolument de venir à Paris?...

— Mon Dieu! pas absolument, peut-être, mais c'est tout comme.

— Alors, je voudrais la voir, lui parler.

— Oui, monsieur le baron, dit Chantoiseau.

Et la femme du garde, avec une voix cassée par l'émotion, appela :

— Madeleine! Madeleine!

Une seconde après, la jeune fille parut dans l'encadrement de la porte. Sa beauté incomparable fit aussitôt une impression extraordinaire sur Hector de Longueroche qui ne put s'empêcher de murmurer :

— Mon Dieu! qu'elle est belle!

Belle, oui. Et pourtant, il y avait sur son front et sur tout son visage,



Vous m'avez appelée? (P. 745.)

quelque chose de nouveau, de plus femme que l'avant-veille, qui étonna la mère Chantoiseau.

— Faut-il qu'elle ait souffert! dit celle-ci.

Elle ne se trompait pas, car Madeleine avait, en effet, terriblement enduré de souffrances depuis son entrevue avec Olivier.

— Vous m'avez appelée? demanda-t-elle.

— C'est M. le baron, répondit Chantoiseau, qui voudrait te parler.

— Je vous écoute, monsieur,... dit Madeleine en prenant l'air hautain d'une femme qui sait déjà ce qu'on va lui dire, et qui prépare un mauvais accueil à son interlocuteur.

— Mademoiselle, dit Hector, je suis chargé, par M. le duc de Montaigu, votre père, de vous adresser ses affectueux compliments et de vous ramener auprès de lui.

Et, en prononçant ces mots, le baron regardait la jeune fille d'une façon si persistante, et ses yeux exprimaient une si vive admiration, qu'elle se sentit subitement prise de défiance.

— Quel est votre nom? monsieur, dit-elle.

— Baron Hector de Longueroche.

— Vous avez, sans doute, quelque cédule ou quelque lettre d'introduction auprès de moi-même ou auprès de mes parents?

— Quoi! mademoiselle, ma parole ne vous suffit pas? ma parole de gentilhomme.

— Monsieur, je doute de tout, ne prenez pas ma réponse en trop mauvaise part. Mais enfin, vous venez me dire que je suis la fille du duc de Montaigu, qui ou quoi me le prouve?

Pour le coup, Longueroche fut stupéfait.

— Comment! mademoiselle, s'écria-t-il, vous êtes, pour le moment, une petite paysanne, on vient vous dire que le puissant duc de Montaigu vous réclame comme sa fille, et vous vous refusez à croire,... je ne comprends pas...

— Il ne s'agit pas ici — répondit Madeleine — de ce que vous pouvez comprendre, pas plus que de mes sentiments personnels...

— Ah! vraiment!

— Il s'agit de ma sécurité.

— Que voulez-vous dire?

— Avant-hier, un valet est venu me demander si je voulais le suivre chez M. le duc de Montaigu...

— Oui, Alain.

— Aujourd'hui, c'est vous qui venez me prier de quitter la maison de mes parents, en votre compagnie, pour aller, toujours, auprès de mon prétendu père, M. le duc de Montaigu...

— Eh bien ! mademoiselle?

— Eh bien! monsieur, vous ne comprenez donc pas qu'une fille ne se laisse pas emmener ainsi, par le premier venu. M. le duc de Montaigu est mon père. Il doit, par conséquent, savoir mon âge et il ne lui est pas venu, à la pensée, que j'aurais assez souci de moi-même pour ne pas partir, soit avec un valet, soit avec un gentilhomme que je ne connais pas?

Hector sourit...

— Je n'oublie pas, monsieur, reprit Madeleine, que la forêt de Fontainebleau n'est pas toujours sûre et que plus d'un malandrin s'est déjà déguisé en gentilhomme pour commettre quelque forfait.

— Mademoiselle...

— Veuillez me laisser achever. M. le duc, mon père, aurait dû prendre soin de ne pas susciter en moi la moindre inquiétude, et il n'y avait qu'une manière d'agir pour réparer dix-huit années d'abandon, c'était de venir me chercher lui-même.

Madeleine avait trouvé cette défaite qui, on en conviendra, était excellente pour retarder, le plus possible, son départ. Et il faut avouer que le baron eut été fort embarrassé s'il n'avait pu y répondre victorieusement.

Mais, comme on le pense bien, M. de Montaigu, après le retour d'Alain, avait prévu la résistance de sa fille et pris ses précautions pour la réduire.

M. le duc, mademoiselle, répondit Hector, est hors d'état de se mettre en voyage.

— Est-il malade? interrogea aussitôt Madeleine, émue malgré elle.

— Il est écrasé par les malheurs dont la Providence l'a accablé dans ces derniers temps, mademoiselle.

— Et il n'a pas la force?...

— Le duc, mademoiselle, est un homme d'une rare énergie. Il mourra debout, s'il le faut, et s'il eut conçu le projet de venir vous chercher lui-même, il l'aurait certainement accompli.

— Eh bien! alors...

— Mais il existe des questions d'étiquette et des conventions sociales qui lui interdisaient de venir au devant de vous. C'est pourquoi il m'a donné le mandat, à moi, Hector de Longueroche, écuyer du duc et capitaine aux gardes, il m'a donné le mandat de vous faire connaître sa volonté et de vous escorter, à travers la forêt et le plat pays, jusqu'en son hôtel de la rue de Grenelle, à Paris.

— Mais encore, monsieur, ce mandat?...

— J'aurai l'honneur de le mettre sous vos yeux, tout à l'heure. Je l'ai laissé dans la poche du carrosse que je précède et qui a dû s'arrêter à Fontainebleau pour y prendre M. le Sénéchal qui, en sa qualité d'officier de l'administration royale, a toute qualité pour vous mettre en possession des actes nécessaires.

— Fort bien, monsieur, fit Madeleine, très émue.

— Je pense que vous ne doutez plus?

— J'espère, en effet, monsieur, que je ne douterai pas tout à l'heure,

mais, en attendant, permettez-moi de me retirer pour me préparer à l'acte d'obéissance qu'on exige de moi.

— Quoi! mademoiselle, s'écria Hector avec l'accent de la sincérité la plus grande, vous suis-je si odieux que vous ne puissiez me permettre de vous parler de votre père?...

— Vous ne m'êtes pas odieux, monsieur, répliqua la jeune fille.

— Ni sympathique, à ce que je vois.

— Pas davantage, cela est vrai.

— Ainsi, mademoiselle, vous n'éprouvez aucun désir de savoir comment est M. le duc, ce qu'il pense et pourquoi il a tant de hâte de vous voir?

— Non, monsieur, je l'avoue.

— C'est votre père.

— Hélas! monsieur, je cherche à me le persuader, mais, malgré ma bonne volonté, c'est toujours le bon et dévoué Chantoiseau qui se dresse devant mes yeux, quand je prononce ce nom de père.

— Il faudra, pourtant, vous habituer un jour...

— Quant à la hâte qu'a M. le duc à me voir, j'estime qu'elle a mis bien du temps à se manifester.

— Elle n'a d'autre objet, mademoiselle, il faut bien vous le persuader, que votre bonheur.

— Mon bonheur! répéta la jeune fille avec une évidente amertume.

— Oui, mademoiselle.

Madeleine resta un moment silencieuse et triste. Il semblait qu'elle fût sous une impression dont elle ne voulait pas laisser voir l'intensité. Puis, tout à coup, elle reprit avec explosion :

— Eh bien! monsieur, si mon père veut mon bonheur, il ne pouvait pas ressentir, plus mal à propos, le besoin de me revoir, de me rendre mon rang. Je vivais contente, ici, je vivais dans une quiétude exquise. En un mot, j'étais heureuse dans ma pauvreté, heureuse d'un bonheur que je ne connaîtrai pas dans un hôtel princier.

Hector dressa l'oreille.

Il ne fallait pas être doué d'une bien grande perspicacité pour s'apercevoir que Madeleine avait des regrets d'une nature tout à fait particulière.

Et comme le baron n'était certainement pas un sot, il flaira aussitôt quelque chose de mystérieux et de dangereux pour l'ambition qu'il nourrissait depuis quelque temps et qui s'était éveillée plus furieuse, quand il avait été à même de juger la beauté sans pareille de Mlle de Montaigu.

Car, Madeleine, au moment où elle avait paru en sa présence, avait produit sur lui une impression décisive.

Laide, contrefaite, ridicule, il l'aurait épousée pour devenir duc et pair. Naturellement, il était d'autant plus décidé, maintenant qu'il la trouvait idéalement jolie.

Sa hauteur même, l'énergie de ses réponses ne lui déplaisaient pas. Il n'était pas fâcheux que la duchesse de Montaigu eut du caractère.

Mais ce qu'il venait d'entendre, ce que Madeleine avait dit, touchant le bonheur auquel on l'arrachait, constituait, à coup sûr, un redoutable danger.

Hector n'était pas assez jeune — moralement — pour ignorer qu'une fille qui refuse un rang, un nom et une immense fortune, agit ainsi sous l'impulsion de quelque sentiment passionné.

Il fallait donc savoir, et savoir immédiatement d'où venait ce grand danger, de qui Madeleine était éprise et comment il devait s'y prendre pour la forcer à divulguer son secret.

Hector de Longueroche avait des prétentions à la diplomatie, sans compter une aveugle confiance en lui.

— Mademoiselle, dit-il, je conçois que vous éprouviez une vive répugnance à quitter un pays où vous vivez, comme la plus belle de fleurs, dans une atmosphère de tranquillité, de repos. Mais il faut vous persuader qu'il existe des devoirs pour vous comme pour tous les mortels.

— Des devoirs! lesquels? je vous prie.

— D'abord, celui d'obéir à votre père.

Madeleine garda le silence.

— Puis, reprit Hector, un devoir plus grand encore.

— Plus grand? fit la jeune fille étonnée.

— Oui. Sa Majesté le roi...

— Que dites-vous?

— Le roi désire que vous soyez promptement rentrée en l'hôtel Montaigu, à Paris.

— Le roi aurait exprimé ce désir?

— J'ajouterai que Sa Majesté a daigné rappeler à Monseigneur qu'il avait une fille.

— Comment! c'est Sa Majesté qui a rappelé à M. le duc...

— Et c'est sur son intervention royale que votre retour a été décidé. Vous voyez, mademoiselle, que de hautes destinées vous attendent. Il est probable que dès les premiers jours de votre arrivée à Paris, et après que les bonnes faiseuses vous auront habillée, comme il convient à une personne de votre rang, il est probable que vous serez présentée à la Cour

et que le roi, vous faisant l'accueil que mérite la fille d'un de ses plus dignes serviteurs, le roi désignera, devant tout le monde, le gentilhomme qui devra être votre époux...

— Mon époux! répéta Madeleine, au comble de l'agitation... mon époux!...

— Je ne m'étais pas trompé, pensa Longueroche.

Mais, tout à coup, le caractère énergique de Madeleine reprit le dessus.

— Ainsi, dit-elle, Sa Majesté peut vouloir me marier immédiatement?

— Je crois même, mademoiselle, qu'on ne vous rappelle que pour cela.

— Et de quel droit dispose-t-on ainsi de ma personne?

— Mais, mademoiselle, c'est le roi,... fit Hector de Longueroche en simulant une respectueuse dévotion pour les volontés du souverain.

— Et, naturellement, Sa Majesté ne daignerait consulter ni l'humble paysanne que je suis, ni la noble fille que je vais être?

Hector eut un sourire un peu scandalisé.

— Alors, reprit Madeleine, si j'étais une petite paysanne, j'aurais le droit de disposer de mon cœur, on pourrait m'aimer, je pourrais aimer moi-même avec la presque certitude d'être épousée par le jeune homme de mon choix...

Longueroche, en écoutant ces paroles, se félicitait d'avoir habilement mené les choses.

Il était évident, en effet, que Madeleine allait se trahir de la façon la plus innocente et la plus complète.

Elle continua :

— Et parce que je deviens, tout à coup, une sorte de princesse dont le roi s'occupe et dont quelque seigneur convoite peut-être la fortune, il me faudra sacrifier toute ma vie, m'unir à un homme que, certainement, je haïrai...

— Pourquoi le haïriez-vous? mademoiselle.

Madeleine redressa la tête et, regardant bien en face Longueroche, ajouta, sans répondre à sa question :

— Des honneurs, un rang, la richesse, la gloire même d'être mariée par le roi, tout cela est acheté trop cher, si je dois le payer de mon bonheur et de l'écroulement de mes espérances.

— Mademoiselle, répondit Hector de Longueroche, en s'inclinant profondément devant la jeune fille, je voudrais bien que vous vous rendissiez compte de ma situation.

— Que voulez-vous dire?

— Hélas! mademoiselle, que s'il dépendait de moi, uniquement de

moi, d'acquiescer à la réalisation de vos vœux, ce serait fait à l'instant même. Mais veuillez vous rappeler que je suis simplement un messager.

M. le duc, votre père, m'a chargé d'une mission qu'il ne m'appartient pas de discuter. Encore une fois, je serais votre humble serviteur... si j'étais le maître.

Avec une très grande habileté, l'écuyer du duc venait de dissiper, dans l'esprit de Madeleine, les préventions qu'elle pouvait avoir contre l'envoyé de son père.

— C'est vrai, pensa-t-elle, ce gentilhomme ne mérite pas l'accueil que je lui fais. Il exécute un ordre.

— Si j'avais le droit de manifester un avis, mademoiselle, reprit-il, je dirais que vous avez, dans le cœur, un tendre sentiment...

— Et quand cela serait! s'écria Madeleine, n'en avais-je pas le droit quand j'étais la fille des Chantoiseau?

Secrètement satisfait de confesser si complètement la jeune fille, Longueroche garda son attitude teintée d'humilité.

— Permettez-moi de vous plaindre car, d'après ce que je sais, vous êtes menacée dans l'affection que vous ressentez. M. le duc, votre père, ayant perdu successivement son fils et sa seconde femme, croit devoir à ses aïeux, au roi et à lui-même, de ne pas laisser éteindre une race qui, pendant tant de siècles, a donné de si grands exemples de courage, de fidélité et de vertu...

— Poursuivez, Monsieur.

— Alors le roi, en reconnaissance de services rendus par son illustre famille, a autorisé le duc de Montaigu à transmettre ses titres et son nom au gendre qu'il choisira.

— Et le duc a déjà quelqu'un en vue, sans doute?

Hector hésita un instant, puis, sentant la nécessité de feindre, il répondit :

— Non, Mademoiselle, pas encore.

Madeleine, dans sa peine, venait d'entrevoir comme une lueur d'espérance.

— Dites-vous vrai? demanda-t-elle anxieuse.

— Pourquoi vous tromperais-je?

Mais, en même temps que l'espoir entrait dans le cœur de Madeleine, le soupçon était entré dans l'esprit d'Hector.

Madeleine aimait; elle l'avait avoué. Ce fait était déjà grave; mais qui aimait-elle.

Un paysan, sans doute, ou bien un des gentilhommes qui viennent souvent chasser dans la forêt de Fontainebleau.

Elle était assez belle pour avoir été remarquée par l'un d'eux.

Et si celui-ci connaissait l'illustre origine de la pseudo-paysanne et les desseins du père, nul doute qu'il ne se présentât à l'hôtel de la rue de Grenelle et n'obtint la main de la riche héritière.

Hector sentit le danger. Mais, pour le prévenir, il fallut qu'il sût quel était l'ennemi.

A tout prix, il devait connaître celui qu'aimait Madeleine. Pour lui faire avouer son secret, il recommença de ruser, sachant bien, maintenant, qu'il n'aurait pas grand effort à faire pour triompher.

Après un nouveau silence, il reprit, en adoucissant encore son ton de voix, pour que ses paroles s'insinuassent mieux dans l'esprit de la jeune fille :

— Comme je vous le disais, Mademoiselle, le duc n'a pas encore fait choix d'un gendre.

— C'est que, probablement, il exige beaucoup de celui à qui il réserve l'honneur d'entrer dans sa famille?

— Moins que vous ne le supposez.

— Vraiment? Cependant il le veut riche?

— Nullement, le duc est assez riche lui-même pour ne point désirer que de nouveaux domaines viennent accroître la dot de sa fille.

— Il veut alors, à défaut de richesse, un gendre qui soit déjà célèbre, illustre, qui ait fait quelque action d'éclat.

— Cela lui plairait, sans aucun doute, mais il ne l'exige pas absolument.

— Ah! fit Madeleine avec un éclair de joie dans les yeux.

— Le duc, à celui qui aurait la prétention d'aspirer à votre main, Mademoiselle, n'impose, d'après l'ordre du roi, qu'une seule condition.

— Laquelle? laquelle, je vous prie? demanda Madeleine avec ardeur.

— C'est qu'il soit bon gentilhomme.

— Qu'il soit bon gentilhomme! et il n'exigerait rien de plus?

— Rien de plus, non, Mademoiselle.

— Et si ce gentilhomme, ou si quelqu'un des siens avait encouru une disgrâce?

— On obtiendrait facilement son pardon.

— Mais, alors, le chevalier de Taillamont...

Elle s'arrêta surprise, confuse de l'aveu que, dans la joie de son cœur, ses lèvres avaient laissé échapper.

Hector, au nom de Taillamont, avait subitement bondi.

— Olivier!... c'est Olivier qu'elle aime, prononça-t-il tout bas.



Ils étaient déjà dans les bras l'un de l'autre... (P. 759.)

Puis, feignant habilement de n'avoir pas remarqué le trouble de la jeune fille, prenant une figure ouverte et un regard joyeux, il s'écria :

— Ai-je bien entendu, Mademoiselle? c'est Taillamont que vous avez dit?

— Oui, Monsieur, répondit la jeune fille au comble de l'étonnement.

— Alors, Dieu soit loué mille fois!

— Comment? je ne comprends pas.

— Dieu soit loué, vous dis-je, si toutefois je ne me trompe pas et si c'est bien Olivier de Taillamont que vous aimez.

— Olivier, vous savez son nom?

— Je connais le nom et l'homme, Mademoiselle. Olivier est mon ami d'enfance, presqu'un frère pour moi.

Madeleine, émue au delà de toute expression, ne trouvait pas un mot à dire. Elle admirait naïvement le hasard étrange qui avait conduit, devant elle, et dans de si graves circonstances, un ami du Chevalier.

Cependant, elle reprit peu à peu son sang-froid, et envisageant les choses à son point de vue personnel, ce qui n'avait rien de bien extraordinaire :

— Vous avez loué Dieu tout à l'heure, dit-elle, et si j'ai bien compris votre pensée, c'est que vous ne croyez pas mon mariage avec le Chevalier tout à fait impossible?

— C'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire. Je ne connais pas d'homme plus digne d'amour qu'Olivier, et je pense que Monseigneur le duc de Montaigu, quand il saura votre attachement et la personne qui en est l'objet, n'aura aucune objection à faire.

— Vous savez, cependant, qu'Olivier n'est pas riche?

— J'ai eu l'honneur de vous assurer, tout à l'heure, que cela ne constituait pas un obstacle sérieux. D'ailleurs, les Taillamont se sont ruinés, il y a près de deux siècles, au service du roi Henri, et c'est encore un titre de noblesse.

— Oh! que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi.

— J'estime même que l'on trouverait peu de familles qui ne se regarderaient comme honorées d'une alliance avec les Taillamont.

On s'étonnera peut-être de voir Hector se déclarer si promptement l'ami et le champion d'Olivier auprès du duc. C'est qu'avec son flair qui ne le trompait guère, il avait bien compris Madeleine.

Décidée et hardie comme elle l'était, Longueroche ne voulait pas la laisser agir. Il s'empressait de prendre la direction de ses affaires, de lui laisser croire qu'il allait la marier, et il s'aperçut, tout de suite, qu'il faisait prudemment, car Mlle de Montaigu, se rapprochant de l'écuyer, lui dit avec une ineffable candeur :

— Alors, M. de Taillamont peut venir avec nous à Paris?

A ces mots, Hector laissa paraître une stupéfaction qui, d'ailleurs, était parfaitement sincère, puis il s'écria, redevenu tout à coup maître de lui-même :

— Olivier! à Paris avec nous! avec vous! mais, Mademoiselle, vous n'y pensez pas?

— Comment? Ne serait-il pas tout simple que, présenté par vous, il demandât, tout de suite, ma main au duc de Montaigu.

— Oh ! Mademoiselle, vous ne voulez pas prendre la peine de réfléchir. Songez donc que j'ai été envoyé ici pour vous chercher, pour escorter le carrosse qui vous ramènera; mais j'ai trop le sentiment de ma situation pour laisser Olivier vous escorter même pendant une lieue. En arrivant, je porterais vite la peine de mon inconséquence et Monseigneur ne manquerait pas de me renvoyer, ce qui m'empêcherait tout à fait de m'employer ensuite à servir votre amour.

Madeleine l'écoutait, ne se faisant pas une idée bien exacte des obstacles que Longueroche voyait.

— Dévoué comme je le suis à Monseigneur votre père, reprit Hector, toute mon affection et mon dévouement sont acquis à sa fille. Laissez-moi donc, s'il vous plaît, Mademoiselle, vous expliquer comment il faudra vous résigner à voir les choses marcher un peu moins rondement que vous ne le croyez.

— Je vous écoute.

— Le duc de Montaigu, Mademoiselle, est un homme d'une volonté absolue, ayant une très haute idée de l'autorité paternelle et qui n'admettrait, en aucune façon, qu'on lui imposât un choix, qu'on lui forçât la main dans cette circonstance, — comme dans toute autre, d'ailleurs...

— Alors, que prétendez-vous faire?

— Tout simplement user de la modeste influence que je peux avoir sur son esprit, profiter de ce que j'ai eu le bonheur de lui être utile en deux ou trois circonstances pour lui parler d'Olivier, d'abord incidemment et, plus tard, avec plus de précision.

Madeleine s'attristait en écoutant Hector, car elle commençait à comprendre quelles difficultés il lui faudrait vaincre pour faire agréer un fiancé qu'elle devait maintenant épouser à tout prix.

— Il existe, dans le monde où vous allez entrer des questions d'étiquette, de lois mondaines auxquelles il est indispensable de vous soumettre...

— Mais quel rapport?...

— Dans ce monde, Mademoiselle, une jeune fille ne choisit pas son mari; elle le reçoit des mains de ses parents.

— Oui, cela est vrai... Je l'avais oublié, hélas!

— M. de Montaigu est, je vous le répète, un homme dont le juste orgueil n'admettrait pas qu'on éludât son autorité. Nous ne devons donc avoir qu'une seule préoccupation : être assez adroits pour amener Monseigneur votre père à vous choisir lui-même Olivier comme époux.

— Voilà bien des habiletés que je ne saurais comprendre...

— Mais auxquelles il faut vous soumettre pour réussir. Fiez-vous donc à moi ; dès que nous serons arrivés, je dresserai mes batteries et j'aurai, je pense, assez d'adresse pour raccourcir considérablement l'attente dans laquelle vous allez vivre.

— Mais alors, sans m'accompagner, Olivier peut venir à Paris.

— Certes ! il le pourrait, car personne au monde n'a le droit de l'en empêcher, mais, s'il veut me croire, il n'en fera rien.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, près de vous, il n'aurait peut-être pas le sang-froid nécessaire ; il se montrerait, ferait quelque imprudence, et alors, malheur a vous ! car le duc serait impitoyable.

— Mais puisqu'il est mon fiancé ?

— Il l'est pour vous, Mademoiselle, mais point pour Monseigneur... Au reste, je vous assure que si Olivier était ici, il n'hésiterait pas à me donner raison.

— Mais enfin dites-moi combien de temps, selon vos prévisions, nous resterons séparés l'un de l'autre ?

— Je ne puis vous dire cela, Mademoiselle.

— S'agit-il de quinze jours, d'un mois ?

— Oh ! peut-être plus longtemps encore.

— Plus longtemps ! mais à quelle date prévoyez-vous donc que puisse avoir lieu notre union ?

— Je ne saurai, dès aujourd'hui, le préciser, Mademoiselle, mais je prévois qu'il nous faudra, à vous et à moi, bien des efforts, bien des ruses... innocentes, mais adroites, pour amener le duc de Montaigu à considérer le chevalier de Taillamont comme un gendre qu'il lui soit possible d'accepter.

— Une si longue attente ! murmura Madeleine, pleine d'un effroi dont Hector ne pouvait, à coup sûr, deviner la nature.

— Mais, Mademoiselle, cette attente prolongée, que vous semblez redouter, n'est rien, en réalité, à côté des années qui s'écoulent souvent, dans notre monde, entre les fiançailles de deux jeunes gens et leur mariage.

Madeleine, sombre, ne répondit pas.

— Mademoiselle, dit Hector après un moment de silence, et parlant d'un voix à la fois affectueuse et grave, mademoiselle de Montaigu, consentez-vous à vous fier à moi, à mon dévouement, à mon honneur ?

— J'y consens, dit Madeleine.

— Vous consentez alors à m'obéir presque aveuglément ?

— Oui, si vous me donnez la certitude que vous agissez aussi bien pour le bonheur d'Olivier…

— Que pour le vôtre?…

— Dès les premiers jours, vous ne pourrez plus en douter.

— Et je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

— Eh bien! exécutez de point en point ce que je vous prierai de faire. Laissez Olivier ici; présentez-vous au duc avec la candeur et la modestie qui vous rendent si charmante. Faites que votre père trouve en vous la soumission qu'il a droit d'attendre de sa fille. Peu à peu, vous verrez les choses s'arranger au gré de vos désirs les plus chers, et il ne faudra peut-être pas tout le temps que je vous ai dit pour que nous soyons en mesure d'écrire à Taillamont de venir, et qu'on l'attend à bras ouverts.

— Mais lui! dit Madeleine.

— Eh bien! quoi, lui? demanda Hector.

— Je ne pense pas que je puisse quitter le pays sans lui faire savoir quelle conduite il doit tenir.

— Qu'à cela ne tienne, Mademoiselle; permettez-moi, s'il vous plaît, d'aller chez Olivier et de lui répéter ce que vous venez d'entendre. Je gage que, me connaissant bien, il sera plus confiant et sera plus raisonnable que vous ne l'étiez d'abord.

— Agissez donc comme vous croirez devoir le faire, Monsieur.

— Je ne veux pourtant aller chez Taillamont qu'avec votre permission, mais vous auriez tort de me la refuser, car, de la sagesse de votre fiancé dépend votre avenir à tous deux. Olivier a souffert. En peu d'années il a vécu beaucoup. Quoique jeune, il a acquis, à l'école du malheur, une sérieuse expérience. Son jugement est sain et je suis certain qu'il vous engagera à partir; il vous dira, j'en suis sûr, que vous pouvez vous fier à moi comme à un second lui-même.

Madeleine, à force d'être prêchée, avait fini par avoir presque confiance dans Hector.

— Allez-y donc… une parole de lui me rendra le courage qui me manque et plus de confiance.

— Moins de méfiance, souligna en souriant Hector, avouez-le, car vous vous méfiez encore un peu de moi, je le sens bien; mais mon ami dissipera tous ces injustes soupçons de votre imagination.

— En ce moment, une bruyante fanfare retentit dans la forêt, non loin de la maisonnette du garde

— Ah! dit Hector, voici le carrosse et les gens de votre père que je précédais. Pendant que je vole chez Olivier, préparez-vous pour le départ; dans un instant, je serai de retour.

Et, détachant son cheval de l'anneau du mur, il sauta en selle avec une incroyable agilité.

— Voulez-vous m'indiquer, en deux mots, par quel chemin je gagnerai plus vite le pavillon de Gabrille ?

— Oui, prenez cette allée de chênes

— C'est donc de l'autre côté de la rivière ?

— Oui, le bac vous passera, une allée des marronniers se trouve en face, et elle conduit à la demeure d'Olivier.

— Merci, Mademoiselle, dit Hector en se dressant sur ses étriers et en saluant la jeune fille avec une grâce parfaite.

Puis il piqua des deux et disparut bientôt derrière la grande allée des chênes.

Madeleine, immobile sur le seuil de Chantoiseau, songeait aux événements qui se succédaient, à Hector, à son père et à celui qu'elle aimait au-dessus de tout, lorsque le bruit du cortège se fit entendre presque à ses côtés.

Par la route venaient de déboucher deux piqueurs aux riches livrées portant, sur les housses de leurs montures, l'écusson des Montaigu.

Madeleine aperçut, d'un coup d'œil, le blason et murmura :

— Ce sont les armes dont étaient brodés les langes qui m'enveloppaient quand on me porta chez Chantoiseau. C'est donc vrai que je suis une Montaigu, je dois renoncer à toute illusion de ce côté.

— Derrière les piqueurs, huit hommes de la maréchaussée et plusieurs valets, aux couleurs du duc, précédaient un superbe carrosse.

A droite, à gauche, devant même et surtout derrière, affluaient de nombreux paysans, pour la plupart bûcherons, qui, voyant passer ce riche cortège, s'étaient mis à le suivre et l'avaient accompagné jusqu'à destination.

Au centre du groupe formé par les cavaliers marchait, assez douillettement installé sur sa mule, un personnage rebondi, rougeaud, suant et soufflant ; c'était le sénéchal dont la présence avait pour but de donner, au départ de Madeleine, le cachet d'authenticité qu'elle-même réclamait tout à l'heure avec insistance.

Le cortège s'arrêta devant la maison du garde. Et tandis que les piqueurs sonnaient la Royale, les gens de la maréchaussée se rangeaient en ordre parfait sur le bord de la clairière et le carrosse, habilement conduit, venait s'arrêter à deux pas de la jeune fille qui, machinalement et le cœur un peu serré, regardait cette espèce de cérémonie plutôt en curieuse qu'en personne appelée à y jouer le principal rôle.

Le sénéchal, aidé par deux domestiques, descendit de sa mule et, non sans noblesse, s'inclina devant Madeleine à qui il adressa le petit discours suivant :

Mademoiselle,

Comme l'a dit un de nos plus grands écrivains, les desseins de Dieu sont impénétrables. Vous allez être appelée à occuper dans le monde, par votre rang et l'illustration de votre famille, une situation sans égale. Je suis chargé, par M. le duc de Montaigu, de vous signifier l'acte que voici, par lequel il vous réclame comme sa fille unique. Ma présence ici n'a pas d'autre but, mais je prendrai cependant la licence de vous adresser les vœux les plus ardents pour votre bonheur, ainsi que pour la grandeur de votre noble maison.

Cela dit, le sénéchal, avec un sourire qui respirait la finesse et la loyauté, fit deux pas en avant et tendit, à Mlle de Montaigu, un parchemin signé du duc et scellé de ses armes, par lequel Madeleine était solennellement invitée à suivre Hector de Longueroche pour gagner Paris.

En même temps, deux caméristes descendaient du carrosse avec des ajustements dont elles comptaient revêtir leur nouvelle maîtresse. Mais celle-ci se contenta de prendre une mante de soie foncée et dit :

— Cela me suffira pour le voyage, je m'en envelopperai pour la route, et personne ne reconnaîtra en moi l'humble paysanne que je suis depuis tant d'années déjà. — Le reste de ces ajustements servira plus tard.

V

Pendant ce temps, Hector était arrivé, à fond de train, à la porte du Pavillon de Gabrielle...

— Holà! Olivier, criait-il d'une voix retentissante.

— Qui vient ici? répondit une voix de l'intérieur.

— Moi! Longueroche!

— Hector! reprit Olivier joyeusement. Ah! par ma foi! Voici un beau jour... parmi mes jours assombris!...

Ils étaient déjà dans les bras l'un de l'autre...

— Hector! répétait Taillamont, qui n'en pouvait croire ses yeux, et qui, dans la sincérité de son âme, était tout entier à la joie de le revoir.

Car Longueroche n'avait pas menti. Ils avaient grandi ensemble dans

une maison d'éducation, et ils se considéraient — autrefois — comme deux frères.

On peut même ajouter que, si Hector n'avait pas eu la ferme volonté d'épouser Madeleine, il eut gardé toute son affection au Chevalier.

— Mais puisqu'il se trouve sur mon chemin, se disait philosophiquement Longueroche, ma foi, tant pis pour lui.

Puis faisant retour, pour un instant, sur lui-même :

— C'est dommage, pensa-t-il, mais, bah! il en aimera une autre, et Madeleine sera heureuse avec moi.

Cela dit, il ne pensa plus qu'à sa diplomatie.

— Ah! vraiment, quelle joie, reprit Olivier, quelle joie de te revoir, mon cher Hector, en renouvelant sa longue et cordiale embrassade. Mais comment es-tu en ce pays? Qui donc a pu t'indiquer mon logis!

— Qui? devine.

— Comment veux-tu?

— Eh bien! c'est Madeleine...

Olivier pâlit.

— Madeleine... que signifie? Et que viens-tu faire ici?

— Ton bonheur.

— Mon bonheur! Je ne comprends pas.

— Eh bien! en deux mots : Elle part ce soir, et c'est moi qui suis chargé par le duc de Montaigu, son illustre père!...

— Toi! Hector.

— Estime-toi bien heureux que ce ne soit pas un autre.

— Hélas! le puis-je, puisqu'elle part.

— Mais elle m'a tout dit...

— Tout, vraiment?

— Que tu l'aimes, qu'elle t'aime, que jamais elle n'aura d'autre mari que toi.

— Eh bien? fit Olivier très ému et très agité.

— Eh bien! c'est moi qui vous marierai, corbleu!

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'amitié et de dévouement que Taillamont se sentit rassuré du coup.

— Çà, reprit Hector, parlons peu, mais parlons utilement.

— Je ne demande pas mieux.

— Tu n'ignores pas que le duc ne fait revenir sa fille auprès de lui que pour la marier le plus tôt possible?

— Hélas! je l'avais pressenti.

— Ne pousse pas ces soupirs, mon cher, ils ne sont pas de mise, et d'ailleurs, ça me gêne pour causer affaire.





